



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









HISTOIRE
DES
VICOMTES ET DE LA VICOMTÉ
DE LIMOGES

I

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES

A NIORT

CHEZ M. CLOUZOT.

—

A BORDEAUX

CHEZ M. C. LEFEBVRE.

A LIMOGES

CHEZ M^{me} V^e DUCOU

—

A ANGOULÊME

CHEZ M. GOURN

Paris. — Imprimerie PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins.

HISTOIRE DES VICOMTES ET DE LA VICOMTÉ DE LIMOGES

PAR

F. MARVAUD

Professeur d'histoire en retraite, Officier d'Académie,
ancien Vice-Président de la Société archéologique et historique de la Charente,
et correspondant du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes.

TOME PREMIER



A PARIS

CHEZ J.-B. DUMOULIN

Libraire de la Société des Antiquaires de France,
13, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

—
1873

DC801

L72 M37

V.1-2

Quelques-unes de nos provinces ont aujourd'hui leur histoire, œuvre du dernier siècle ou du nôtre : la Bretagne avec Dom Morice et Dom Lobineau, le Languedoc avec Dom Vaissette, le Béarn avec Pierre de Marca, le Poitou avec Besly. Quelques villes ont aussi retrouvé leurs annales : La Rochelle, par le P. Arcère ; Tulle, par le savant Baluze ; de nos jours Rouen, par M. Chéruel, un de nos écrivains les plus estimés pour sa consciencieuse érudition, comme par ses éminents services universitaires. Nous devons aussi à d'autres, non moins connus, de précieuses études au point de vue politique, religieux ou économique ; de savantes monographies archéologiques, géologiques, agricoles et commerciales. Les Sociétés savantes de nos départements se sont aussi mises à l'œuvre, ont exhumé de la poussière des archives, longtemps oubliées, les souvenirs du pays natal, y consacrant, par un dévouement tout patriotique, leur temps et leur argent, tandis que tant d'écrivains de la dernière heure, vivant dès la veille le lucre du lendemain, pour arriver à la fortune, quelquefois aux honneurs, n'ont su que flatter des goûts dépravés, des passions turbulentes, sûrs qu'ils étaient de capter l'éloge et l'argent, en se faisant les apôtres de doctrines antisociales.

Quant à notre histoire proprement dite, celle de la grande patrie, elle attend, pour se compléter, pour faire sa synthèse, les études sur les provinces. Avec celles-ci, elle mettra en relief les mœurs, les institutions politiques

et civiles, les croyances religieuses, les coutumes, les générations d'où nous sommes sortis, les familles ont laissé derrière elles de précieux souvenirs. Nous avons ainsi de quelle vie ont vécu nos ancêtres, sur quelles espérances ils se sont appuyés dans les événements, traîtres à leurs aspirations, ou conséquence de la lutte qu'ils y ont prise.

Comme d'autres, j'ai eu l'ambition ou, si l'on veut, la présomption d'apporter une part de matériaux à l'édifice. En 1843, après dix ans d'études, de recherches attentives, je publiai l'*Histoire civile, politique et religieuse du Limousin*, aujourd'hui le département de la Corrèze, la partie de l'ancienne province que je connaissais, et dans laquelle je vivais, et qui par conséquent, par de nombreuses relations, pouvait me fournir de précieux documents. Parmi ceux-ci, j'en rencontrai souvent qui n'étaient pas dans mon cadre et qui se rattachaient au Limousin, surtout aux vicomtes de Limoges, les représentants les plus élevés dans la société féodale. Sans pouvoir trop compter sur l'avenir, je me mis à compléter aussi cette partie de l'histoire de l'ancienne province que je l'annonçai à mes lecteurs, comme devant paraître à une époque indéterminée. Plus de trente ans se sont écoulés depuis ; la révolution de 1848, qui venait d'être suivie de celle de 1830 de nouveaux désastres, mettant à jour de nouveaux éléments de discordes civiles, d'abaissement de ruines, ne m'encouragea pas à continuer ces études, car les passions du temps, escomptant l'avenir, semblaient n'avoir plus besoin des leçons du passé. Pendant que je me remis au travail, quelques années avant que dix-huit cent soixante-dix eût jeté notre malheureux

dans de nouvelles épreuves, à de nouvelles tempêtes, au milieu desquelles se sont produites les théories les plus absurdes, les instincts les plus sauvages, qui, pour se satisfaire et s'imposer, ont cru qu'il fallait recourir à toutes les violences, nier Dieu lui-même, brûler les monuments qui rappelaient nos gloires, nos bibliothèques et nos archives, ces précieux trésors dus aux efforts d'intelligence et de patriotisme de nos pères.

En présence de tant de maux, fallait-il encore désespérer, s'asseoir sur la route et laisser passer le torrent, abandonner sur le rivage, qu'on ne pourrait peut-être plus toucher, les provisions faites pour l'avenir? Je ne l'ai pas cru. J'ai donc continué mon entreprise par de nouvelles recherches dans les archives nationales et particulières, dans celles de Pau surtout, où Henri IV avait fait déposer ces anciens documents de la vicomté de Limoges; dans les cartulaires des abbayes; dans les précieux manuscrits du séminaire diocésain. Aux chroniques locales, celles de Geoffroi de Vigeois, d'Adémar de Chabanais, et savants bénédictins, sans lesquels l'histoire des provinces serait impossible, j'ai fait de nombreux emprunts. C'est le résultat de ce travail, auquel ont été consacrées les dernières années de ma vieillesse, que j'offre au public sous ce titre : *Histoire des Vicomtes et de la Vicomté de Limoges*; car c'est en rattachant à ces grandes individualités de l'ordre féodal les événements politiques et locaux, que j'ai pu prétendre, non à fournir l'histoire complète du pays, — il faudrait encore des volumes, — mais à en grouper les principaux documents dans des recueils que de plus savants sauront élargir.

AI-je besoin de dire, à une époque où il est presque de

mode, dans un certain monde, de jeter le mépris
vieux siècles, de poursuivre de railleries les plus
traditions, de torturer l'histoire, d'en faire un pa
au profit de certaines opinions, que je n'ai ob
l'inspiration d'une conscience honnête, et que je
placé dans mes appréciations sur un terrain où
hommes de bonne foi et de bonne volonté peuv
rencontrer? Nier ce qu'il y eut de bon, de beau et
dans le passé, ne serait-ce pas rougir de nous d
descendants de ceux qui nous ont légué l'exemple
bles dévouements, de patience et de courage dans
dures épreuves? Pour faire une France nouvelle il
toujours emprunter quelque chose au passé, et
dire, comme un historien rationaliste de nos tem
« l'ancienne France est finie, qu'un monde nouvea
mence ».

Et ce monde nouveau, dont quelques libres pe
veulent être les créateurs, avec quels éléments
drait-on le faire? Ne nous a-t-on pas appris d'une
bien triste pour le présent, bien dangereuse pour l'
ce que peuvent certains réformateurs, par la négat
tout ce qui a fait la fortune de la France, par le
des grands principes qui, dans l'ordre providenti
duisent les nations au progrès, lent quelquefoi
toujours certain? Serait-ce avec des théories de
qui ont toujours eu le triste privilège d'entasser
sur ruines, de mettre la haine à la place de l
l'iniquité à la place de la justice, le scepticisme qu
à la place de la Foi qui grandit l'humanité et la
dans ses infortunes?

F.

HISTOIRE

DES

VICONTES ET DE LA VICOMTÉ DE LIMOGES

CHAPITRE PREMIER

LES LÉMOVICES; LA DOMINATION ROMAINE ET LE CHRISTIANISME

L'histoire et les traditions. — Limoges, sa position; ses fondateurs, selon les traditions. — La civilisation asiatique; l'Hercule de Tyr et les marchands de Carthage. — Noms anciens de Limoges et de son territoire. — Anciennes limites. — Topographie du Limousin. — Souvenirs et monuments des temps celtiques. — Positions défensives dans le Bas-Limousin. — Coutumes religieuses. — Le Limousin et les Arvernes contre César. — Mort de Scaevola à Alésia, et soumission de ses successeurs : Duratius, proconsul. — Lucius Capreolus, Léocadius et Sabinius Culminius; leurs monuments. — Vestiges de la domination romaine, camps, voies antiques, tombeaux. — Note sur l'étymologie des noms de quelques localités. — La population gauloise-romaine à Limoges. — Note sur une inscription trouvée à Rancon, et sur les *Pagi minores*. — Les anciennes croyances celtiques se conservent dans le pays. — Prospérité de la ville de Limoges, son commerce. — Le christianisme à Limoges avec saint Martial. — Légendes sur saint Martial. — Conversion des familles patriciennes; Suzanne, femme de Léocadius; sainte Valérie; Silanus. — Progrès du christianisme sous les évêques Aurélien et Evodius. — Limoges sous Domitien et Antonin-le-Pieux. — Note sur l'amphithéâtre d'Adrien. — L'arianisme dans le Limousin; l'évêque Eucherius, et Jocondus, comte de Limoges, persécutés. — Appréciation des résultats de la domination des Goths. — Le luxe, le goût des arts à Limoges. — Les évêques Rurice I^{er} et Rurice II; leurs fondations; saint Prosper. — Fortunat de Poitiers fait l'éloge des deux évêques. — L'église de Brive bâtie en l'honneur de saint Martin. — Note sur l'église de Saint-Pierre-de-Jugeyrieix. — Troubles occasionnés par les invasions. — Le Limousin sous la domination des Francs; saint Yrieix; ses fondations. — Note sur le monastère de Saint-Yrieix.

L'histoire, quand elle manque de monuments écrits, donne lieu à des incertitudes d'appréciations, je dirai même

à des énigmes, dont l'explication absolue ne se traduit par des hypothèses pour les intelligences les plus éclairées ; mais nous n'en avons pas moins le devoir de chercher à expliquer ces mystères de la vie des nations, ou des faits subséquents, à l'aide desquels il est peut-être moins possible de faire la lumière dans l'ombre. L'histoire est une grande synthèse à laquelle chaque siècle ajoute de nouveaux éléments, et qui ne s'explique ensuite qu'à l'analyse des transformations providentielles : de là, pour tous les chercheurs du passé de notre vieille France, la nécessité de se renfermer dans des limites étroites ; d'étudier que les annales d'une province ou d'une cité, d'appréhender au moyen des traditions, puis en embrassant de plus vastes horizons, qu'éclairent les monuments écrits. Les traditions pieusement conservées par les générations, sont si souvent les fidèles échos des âges lointains. Hérodote demanda aux prêtres de l'Égypte, Moïse aux voix dans les solitudes du Sinaï ; l'un, pour arriver au berceau des nationalités ; l'autre, au point de départ de l'histoire. Ainsi ferons-nous en cherchant, loin de nos temps modernes, le berceau du Limousin, de sa capitale et de ses vicomtes, d'abord, avec des preuves certaines, le récit des événements qui y transformèrent la société et en créèrent l'autonomie.

Longtemps avant que la Gaule fût connue du monde grec et du monde romain autrement que par des traditions légendaires, recueillies par quelques voyageurs qui se mêlaient parfois les commentateurs fantaisistes, cette Gaule de l'Occident comptait sur son sol une population nombreuse et des villes, où les besoins de la vie sociale créaient les éléments de l'industrie et du commerce étaient propres. Déjà, sur les bords de la Vienne, dans le voisinage des vastes forêts et des verdoyantes prairies

l'endroit où le fleuve semble ralentir son cours, comme s'il regrettait de quitter ses montagnes, s'échelonnaient sur le versant de la colline plusieurs habitations, plus ou moins rapprochées, selon les liens sociaux qui les unissaient les unes aux autres. La position était bien choisie; l'œil courait au loin sur un vaste horizon, découpé par l'ondulation des hautes cimes, descendant des monts d'Auvergne vers l'occident, comme les flots d'une mer que le vent pousse au rivage.

Quels furent les premiers architectes de la cité naissante? Les traditions seules peuvent être invoquées, sinon comme des témoins infailibles, au moins comme autant de vestiges des souvenirs, qui survivent au temps et auxquels se mêlent quelques-uns de ceux du monde asiatique. Limoges, car toutes nos villes anciennes veulent avoir leur âge héroïque, réclamerait pour fondateur l'Hercule de Tyr, ce mythe de la civilisation orientale, qui ne saurait être ici qu'un vague souvenir des premières relations du monde européen avec le monde asiatique. A l'Hercule de Tyr, d'autres légendes substituent Lémovix, un des survivants de la ruine de Troie qui, avec quelques-uns des siens, aurait pris possession de la colline qui domine la Vienne, bien longtemps avant que la belle Narbonne, l'antique ville celte, si aimée, si bien célébrée par Sidoine Apollinaire, eût pris rang parmi les plus grandes villes du Midi.

Avons-nous besoin de dire que l'Hercule de Tyr, le Troyen Lémovix, ne nous apparaissent ici que comme les deux personnifications symboliques des migrations venues de l'Orient, apportant le génie de l'Asie à la Gaule en possession depuis des siècles de son autonomie, peuplée par un des rameaux de la race sémitique, mais qui avait oublié son origine? Les idées et les peuples, sans se reconnaître, se rencontrent parfois, se rapprochent par un instinct de

fraternité, se fournissent mutuellement de nouveaux modes d'existence, avec de nouveaux éléments de prospérité.

Cette civilisation asiatique, déjà naturalisée sur les bords de la Méditerranée, s'était à peine montrée au centre de la Gaule que, poussée par ses instincts de prosélytisme, elle chercha à monter plus au nord. Arrêtée entre le Clain et la Vienne, elle ne put franchir la Loire, limite du nord et du midi dans les premiers siècles de notre histoire. Alors, tout en laissant derrière elle des traces de son passage, elle recula vers la Garonne, derrière les monts d'Auvergne, où elle posa les fondements de nouvelles villes, ou donna plus d'extension à celles qui l'avaient déjà acceptée.

Selon les traditions, l'Hercule de Tyr ou la conquête : l'exilé de Troie, venant s'asseoir pacifiquement au foyer des Celtes ; le marchand de Carthage, apportant des relations commerciales, qui réunirent deux mondes, purent bien être les trois éléments primordiaux de la fortune de Limoges, et les initiateurs du pays à une nouvelle vie sociale. Les tribus celtiques, s'assimilant les mœurs et les coutumes importées chez elles par les étrangers, se donnèrent rendez-vous sur les bords de la Vienne et y vinrent chercher les produits de l'Orient et du Midi, apportés par les marchands de Massalia, la belle Phocéenne, et qu'ils échangeaient pour les mines de fer du sol gaulois. Ces mêmes marchands, qui venaient aussi chercher jusque sur les rivages océaniques l'étain d'Uxissana (Ouessant), apprirent aux populations, dans leurs fréquents voyages, la culture et le commerce, l'art d'extraire les mines du sol, et leur apportèrent ainsi les éléments de la civilisation grecque, en les initiant aussi à la prononciation de cette belle langue ionienne, dont quelques mots sont restés dans le patois du pays. Mais d'abord, et avant de commencer le récit des événements particuliers à cette contrée, comme la géographie est l'introduction à

l'histoire qui se lie étroitement à celle du sol, sur lequel s'accomplissent les révolutions qui en changent l'aspect, comme elles modifient le côté moral des populations, il importe de dire sous quels noms furent connus la ville principale, les indigènes et le pays lui-même, dès la plus haute antiquité et à travers le moyen âge; les limites assignées par les anciens et les souvenirs laissés par les générations qui s'y succédèrent.

Avant de prendre le nom adopté par les temps modernes, corruption d'un nom plus ancien et souvent transformé, Limoges fut désigné de diverses manières : RITA, AUSRITUM ¹, d'où AUGUSTORITUM ², en souvenir de l'empereur Auguste; LEMOFEX AUGUSTORITUM ³, quand les habitants voulurent rappeler le souvenir légendaire de la fondation de leur capitale; CIVITAS LEMOVICUM ⁴, quand Rome leur eut conservé leur autonomie; LEMOVICES ⁵, au déclin de la domination romaine; URBS LEMOVICINA, URBS LEMOVICUM, LEMODIA CIVITAS ⁶, au VI^e siècle; LEMOVECAS ⁷, sur quelques monnaies du VII^e; LIMODECAS, sur d'autres de la fin du même siècle; *Limodia*, *Lemodicas* ⁸, au VIII^e siècle : *Lemorigas*, au XI^e; *Letmogas*, *Lemoges* ⁹, de 1246 à 1377, et enfin *Limoges*. Ces noms, surtout les derniers, marqués de la terminaison du pluriel, semblent prouver que la capitale du pays résumait en elle la contrée elle-même, comme centre de la population disséminée sur un vaste territoire,

1. *Table de Peutinger*.

2. PTOLÉMÉE : *Géograph.*, II, VI.

3. *Annuaire de la Société des Antiquaires*, année 1851.

4. DUCHÊNE : *Collect. des historiens des Gaules*, T. I. — D. BOUQUET, T. I, p. 123.

5. SID. APOLLINARE : *Epist.*, lib. VII.

6. FORTUNATI EPISC. : *Carmina historica*, ap. D. BOUQUET, T. II, p. 191.

7. *Revue numismatique* : année 1857, pl. XII.

8. *Revue numismatique* : année 1857, pl. XII.

9. *Cartul. Belliboci*, chap. CXCI.

et qui eut divers noms dans l'antiquité et durant le moyen âge dans les textes latins. La première mention de ce pays se trouve dans les Commentaires de César : *Lemovici* puis successivement, dans la période gallo-romaine, nous lisons dans les auteurs grecs Λιμονικοί, Λιμοβίκας². Le territoire est aussi diversement indiqué : *Lemovicina provincia*, *Pagus*, *ager*, *terminus Lemovicinus*, *regio Lemovicum*, *conventus*, *ritorium Lemovicinum*⁴, vers la fin du vi^e siècle ; — *Provincia Lemovicensis*⁵, au viii^e ; — *Orbis Lemovicinus*⁶, durant le ix^e et le x^e ; — *Lemovicinum clima*, au xii^e⁷ ; — *Lemovanium* et *Limosinium*, aux xiii^e et xiv^e. Le nom actuel n'est autre que celui de *Limozin*, d'où *Limousin*, des chroniques de Saint-Denis.

Le Limousin, *Pagus* ou *Orbis Lemovicinus*, comprit, dès la plus haute antiquité celtique, tout le pays limitrophe de celui des *Bituriges Cubi* (le Berry) au nord ; les *Arverni* (Auvergne) au nord-est ; les *Cadurci* (le Querci), au sud ; et les *Petrocorii* (le Périgord) à l'ouest, et vers le nord-est par les *Pictavi* (Poitou), et les *Santones* (la Saintonge) dont la tribu la plus avancée, celle des *Agesinates*, remonté, à une époque incertaine, le bassin de la Charente et de quelques-uns des principaux affluents.

Cette contrée, dans la partie qui forme le Haut-Limousin, est assise sur des bases granitiques, accidentée de collines souvent dénudées par les orages, ou ombragées par une végétation, est arrosée par un grand nombre de cours d'eau tributaires de la Vienne, qui serpentent au pied des

1. CÆS., *De bello Gallico*, lib. VII, cap. iv.

2. STRABON : *Géograph.*, IV, ii.

3. *Vita S. Eptodii*, ap. PH. LABB. : *Nor. Biblioth.*

4. GREGOR. TURONENS. : *Hist. eccles. Francor.*, IV, xx.

5. *Testam. Rotgerii comitis*, ap. MABILLONIUM : *Annal. Benedict.* p. 711, in appendice.

6. BALUZE : *Hist. Tutel.* Col. 336.

7. GAUFREDI VOSIENS. : *Chroniq.*

les plus pittoresques, surtout dans les vallées de la Gartempe et de la Briance. Ces collines, formant la ceinture de nombreux petits bassins, se détachent de la principale chaîne de montagnes, qui descend du plateau de l'Auvergne et court de l'est à l'ouest, à droite du bassin de la Vienne, vers les communes de Blond, de Mortemar et de Bussière-Boffy, ligne séparative du sol granitique et du sol calcaire. La partie du sud, ou Bas-Limousin, est généralement plus accidentée. Qu'on remonte les cours de la Corrèze, de la Vézère et de la Dordogne vers le grand plateau de Mille-Vaches, où le mont Odouze rivalise de hauteur avec le Puy-de-Dôme, on remarque de nombreux phénomènes géologiques produits dans des temps inconnus; des masses granitiques, qu'on dirait lancées d'hier par des volcans; des amas de scories, de longues trainées de lave s'étendant d'une colline à l'autre, comme d'anciens lacs de pierre fluide. De là descendent, en mugissant, sur des blocs de granit, la Corrèze et la Vézère, qui vont verser leurs eaux dans la Dordogne. La température est froide et humide dans la contrée montueuse, tandis qu'à mesure que les vallées s'allongent vers l'ouest ou le midi, le sol se revêt des plus belles cultures, et la vigne couronne les coteaux. Quant aux habitants de ces contrées, ils appartiennent bien à la même race, tout en présentant quelques différences de caractère, qui semblent naître de la diversité du sol. Au nord, ils sont plus graves, plus réfléchis, plus patients aux travaux pénibles, plus endurcis aux privations; au midi, plus enjoués, moins rudes dans leur extérieur, moins âpres dans leur langage et plus recherchés dans leurs vêtements. On dirait qu'ils ont respiré le souffle des races ibériennes qui ont dû franchir la Dordogne, pour se porter vers le nord par le bassin de la Vienne.

La terre des *Lemovices* conserve encore quelques souve-

nirs des temps celtiques et de ses relations avec l'Isis, la déesse égyptienne, y eut un culte sur la (d'Issandon ¹, alors que les druides, les prêtres de Te cachèrent la célébration de leurs mystères au fond des forêts, ou dans les vallons solitaires. Les monuments de cette époque sont des *dolmens*, autels ou tombeaux, faits d'une large pierre horizontale, appuyée sur d'autres pierres informes servant de supports. Parmi ceux que l'archéologue peut désigner pour le Haut-Limousin, nous citerons ceux du *Poyol*, paroisse d'Eybouleuf; de *Montpeyre*, paroisse de Sauviat; de *Château-Chervix*; de *Frémareuil*, commune de Folles; de *Berneuil*, qui repose sur cinq supports les pierres druidiques, *menhirs* ou *peulvans* des *Ménils*, commune de Saint-Paul; de Saint-Léger-la-Montagne; de *Pic*, commune de Javerdat et de Cieux; les *tumuli* ou sépultures gauloises, mais dont quelques-uns peuvent appartenir aux premiers temps de la domination romaine à *Beaumont*, commune de Saint-Paul; du *Masneuf*, commune d'Eyjeaux; de *Biénac* et de *Veyres*. Le Bas-Limousin en compte aussi un assez grand nombre, mais dont le caractère n'offre pas toujours la même certitude : la *Montagne de Treignac*, regardée comme un autel, où s'accomplissaient de sanglants sacrifices; les *peulvans* ou *menhirs* de *Sainte-Fortunade*, sur un plateau, d'où l'on découvre les monts du Cantal; deux autres encore plus remarquables, l'un sur la route de Beaulieu à Tulle, l'autre dans la commune de La Gardelle; celui de *Clair-Fage*, dont la construction est regardée comme un ouvrage des fées par les légendes de la contrée; le *Roc-de-Vic*, où quelques archéologues ont cru voir la forme symbolique du *Dracontium*, ou serpent.

1. *Dunum*. *Dun*, montagne. *Isidis dunum*, montagne d'Isis. (DE TAILLEFER : *Antiquités de Vézère*. T. I, p. 29.)

qui représentait la croyance des druides ¹ ; les trois *tumuli*, près de Chamberet, au lieu appelé le *Puy-du-Doignon*, formant trois tertres de cinq à six mètres de hauteur sur soixante de circonférence, qui recouvrent les restes des guerriers, dont la gloire et le nom sont aujourd'hui oubliés. On en trouve aussi d'autres sur les collines, ou dans les vallées, à Vigéois, à Lubersac et autour de Pompadour ².

Le Bas-Limousin, par sa position, était exposé aux invasions qui venaient du Midi; aussi est-ce dans cette partie de la province que les Gaulois multiplièrent leurs moyens de défense. On en voit des vestiges sur les collines de Roc-de-Vic, de Chatellux, de Sarjani et de Pauliac, dont l'approche était défendue par des masses granitiques péniblement remuées, et par des masses de petites pierres destinées à être lancées sur les assaillants. Le pic Châtellux ³ offrait des dispositions stratégiques encore plus remarquables : tout le circuit était garni de redoutes, coupé de fossés de distance en distance, en montant au point culminant de la position. Sur une autre éminence, qui sépare les étroites vallées de la Corrèze et d'Obazine, s'élève le pic Pauliac, ceint de rochers granitiques, dans un ordre stratégique tout particulier. C'était un poste avancé hors de la ligne naturelle des autres lieux de campements. On dirait encore que tout y est l'ouvrage d'un peuple de géants.

Les coutumes religieuses du monde grec et du monde égyptien étaient venues des Bouches-du-Rhône et des Pyrénées sur les collines du Limousin. Elles y avaient nécessairement opéré de certaines modifications sociales. Alors commença, pour se continuer jusqu'à nos jours dans un

¹. *Journal de l'Institut historique*, rapport de 1838.

². V. pour plus de renseignements mon *Histoire du Bas-Limousin*, 2 vol. Telle, 1842.

³. CHATELLEUX, *Castellum Lucis*, ainsi nommé par les Romains, lorsqu'au cours de la conquête ils y virent briller les derniers feux gaulois.

nouvel ordre d'idées, cet usage solennel d'allumer de dans tous les hameaux, la première nuit d'été, aujour la Saint-Jean. Issandon, la montagne d'Isis, Roc-de-V montagnes de Blond et les autres cimes, comme des p donnaient le signal de cette fête nocturne aux popu d'alentour, et ce signal courait en traits de feu d'u du pays à l'autre. Les Celtes cependant continuèrent vre principalement le culte de leurs ancêtres, et de se sous les chênes des druides. Il fallut enfin, après de siècles d'indépendance, qu'ils subissent la loi des étr dont ils avaient déjà appris le nom par quelques f échappés aux victoires de Marius.

Bientôt sonna l'heure fatale qui devait donner des à la Gaule. Le Limousin, en contact avec le pays vernes, fut appelé à prendre part à la grande lutte tuée à une vie indépendante, au milieu de ses pr forêts, sur ses montagnes de lave ou de granit, dan litude de ses vallées, la population s'émut au bruit d miers succès du rival de Pompée. Mais déjà une pa la Gaule était dans les mains des étrangers. César la morte, quand la voix du Vercingétorix des Arver tentit parmi les tribus limousines. L'appel de la p de la liberté menacées fut entendu, et bientôt les lémoviques, soumises depuis quelque temps aux Ar en qualité d'état client, comme elles l'avaient été a du Berry et ensuite à ceux d'Autun, fournirent dix i leurs guerriers à la grande conjuration de celui qu sait le défenseur de la liberté du vieux monde gaul Arvernes, comme les Lémovices, prétendaient po la même origine que les Latins ¹; mais les souve

1. Arvernique ausi Latinos sibi fingere fratres,
Sanguine ab Iliaco.
(LUCAIN : *De bello civili*. — AMMIEN MA

cette fraternité n'étaient plus que légendaires; le sentiment de la liberté l'emportait sur tout.

Le succès ne répondit pas aux efforts des combattants; les Lemovices furent vaincus avec leur chef Sédulius, qui périt dans la mêlée au siège d'Alésia¹ (52 av. J.-C.), ville qui, comme Limoges, regardait l'Hercule de Tyr comme son fondateur. Le commandement de Sédulius passa à ses deux fils, Durutias (l'homme fort) et Coëlicomatus (l'homme aux cheveux d'azur) qui, à la tête de deux mille des leurs, vinrent attaquer César sous les murs de Gergovie². La victoire fut d'abord indécise; mais surpris par les Romains, à la faveur de la nuit, les deux frères perdirent une partie de leurs forces. Cependant les combattants ralliés par Coëlicomatus, revinrent engager deux autres combats, dans lesquels périrent deux lieutenants de César, Fabius et Pétronius³. Mais la fortune trahit la Gaule; la division se mit dans les rangs des Lémovices : deux de leurs chefs firent leur soumission au vainqueur, qui donna à Duratius, l'un d'eux, le gouvernement de la province. Alors toute la contrée subit la domination romaine, à tel point qu'un parti de Gaulois-Angevins (*Andegavi*) ayant tenté de s'emparer de Limoges, Duratius les repoussa. César récompensa sa fidélité par le titre de proconsul, avec la mission de percevoir des tributs dans une partie de la Gaule, et lui offrit la dignité de sénateur. Mais le noble Gaulois refusa cet honneur, qui l'aurait éloigné de son pays. Limoges dut à ses soins de devenir une des plus belles cités de l'empire. Auguste le maintint

1. Sedulius dux et princeps Lemovicum occiditur. (CÉS. *De bello Gall.*, l. VII. cap. 23). On connaît une monnaie de Sedulius, portant d'un côté son effigie, de l'autre une hache gauloise, placée entre un pied et une main armée et la force).

2. *Mabius*, selon les uns, ou selon d'autres *Gergoye*, aujourd'hui village à deux lieues sud-est de Clermont.

3. CÉSAR : *Comment.*, l. IV.

dans les mêmes fonctions ¹. On voyait encore au **xvii** au-dessus de l'église Sainte-Félicité, en montant place des Jacobins, des ruines qui auraient appartenu à un palais, ou à un vaste théâtre dont les traditions faisaient honneur à Duratius². La Gaule était bien soumise, et la politique adroite des conquérants ne tardait pas à lui faire oublier sa nationalité. La cinquième légion romaine, sous les ordres de C. Caninius, vint camper dans le Limousin, où chaque position militaire fut l'origine de nouveaux centres dont l'archéologue trouve encore les vestiges.

Des traditions, empruntant une certaine autorité à des géographes, qui les ont recueillies dès les premiers siècles du moyen âge, nous donnent les noms de quelques grands dignitaires de l'empire, auxquels fut confiée l'administration du pays des Lémovices : Sénobranus, successeur de Duratius, dont il acheva les monuments, le palais et le théâtre³; Lucius Capréolus, ainsi surnommé à cause de son courage et de son agilité à poursuivre les ennemis dans les lieux les plus abrupts, et qui aurait fait construire un fort à Châlus (*Castrum Lucii Capreoli*); après lui son fils Lucius Léocadius, élevé à Rome, où il aurait été adopté par le sénat; de Drusus; Sabinius Culminius, qui appartenait à l'une des grandes familles du pays. S'il n'est pas possible de donner des dates précises à ces personnages, on peut être

1. On connaît une monnaie ou médaille en argent de Duratius (DVRAT.), portant au revers le chevreuil, symbole de l'autonomie des Lémovices, et au-dessous ROMA. Une autre, trouvée à Eymoutiers, frappée à Limoges, en l'honneur de César; on y lit : D. D. (*Donum dedicavit Lemovica*; ou plutôt : *dedicaverunt Lemovici*) de Beauménil. — ALLOU : *Monuments du Limousin*.

2. Bonavent., T. III, p. 19.

3. Sur l'emplacement attribué à ces constructions on a trouvé de vases, ornés de bas-reliefs, dont l'un porte au milieu d'un cercle le nom de Sénobranus, des fragments de statues, des débris de mosaïque.

croire qu'ils appartiennent aux temps des deux premiers Césars. Limoges, nommée Augustoritum en l'honneur d'Auguste, surnommée la « seconde Rome » par ses habitants, placée par le même empereur dans la Gaule aquitanique, aurait eu, dans cette même période, son sénat, son capitolé, son municpe, un amphithéâtre¹, des aqueducs et des fontaines; et, au milieu de jardins délicieux, placés sur les deux bords de la Vienne, d'élégantes villas servant d'habitations aux riches Gallo-Romains, agents de l'autorité impériale. Parmi les monuments les plus somptueux, on remarquait surtout le palais de *Croustha*, à une lieue de la ville, et celui de Jocondiac, dont les merveilles, peut-être légendaires, rivalisaient avec ce qu'avait produit de plus beau le génie romain. La population d'origine gauloise préféra la prospérité matérielle aux chances aventureuses des révoltes essayées ailleurs; employant son activité à de lucratives spéculations commerciales, donnant aux Césars ce que les Césars enfants, énervés par la débauche, réclamaient de Rome et du monde, des flatteries et une obéissance façonnées par la corruption. Pour cela, elle se fit ouvrière, tissa la laine de ses troupeaux, envoya ses étoffes aux patriciens de Rome avec son or, qu'elle savait déjà ciseler, et les autres produits de son industrie.

Partout où les maîtres du monde avaient intérêt à s'établir, on trouve les vestiges de leur domination, le tracé des camps, où séjournaient leurs légions, à Villejoubert²; à l'Echoisier, le *camp de César*³; au Puy-Châtelard (*Podium*

1. Sur une partie du terrain occupé par la place d'Orsay. Selon les traditions confirmées par des découvertes archéologiques, la ville gauloise aurait eu pour emplacement le quartier nommé plus tard la Cité, compris entre l'église de Saint-Martial et le château de Beauséjour. Plus tard, sous les Mérovingiens, elle s'étendit du Naveix à la Roche-au-Goth. (D'EXPILLI : *Diction. p. 223.*)

2. Commune de Saint-Denis-des-Murs.

3. Commune de Bonnat. (NADAUD : *Mss.*, T. III, p. 263.)

Castelli)¹; à Tintignac, près de Tulle, position très-importante, qui surveillait les limites du pays du côté de la Corrèze² : à Chassenon (*Cassinomagus*), dont les ruines encore les plus considérables de la France. Ailleurs, à Condat, au confluent de la Vienne et de la Brive; près de Pierre-Buffière, la villa d'Antoine (*villa Antoniana*). Les restes des voies antiques, qui mettaient Limoges en communication avec Poitiers, Clermont, Périgueux et Saintes, et qu'on indique encore sous le nom de chemins ferrés (*Lou chemies forrats*) près de Limoges, à Priest-sous-Aixe, à Chassenon, à Cieux, à Blon, d'autres points appelés chemins romains, témoignent de l'activité stratégique des maîtres du monde. Le département de Limoges conserve de précieux restes des antiquités du pays recueillies pieusement par les archéologues : statue de Jupiter découverte au village de Gaudouville; cippes funèbres de *Pætus Pætinus*, de *Sabinianus et Sabinus*; du grammairien-philosophe *Blesianus*; de *P. Ireneus*, affranchi de César; de *Julia Insidiola*, de *Anniota*; de *Julia Annonia*; de *Sulpicia Regina* et de plusieurs autres; des vases couverts extérieurement de reliefs, représentant des combats de gladiateurs, de divinités païennes; des urnes funéraires; des amphores, assiettes en terre noire vernies, trouvés à Lubersat (*perciacus*) en 1870 et conservés dans le château de cette localité.

1. Commune de Saint-Sulpice-Laurière.

2. Ce camp semble indiqué par ce passage des *Commentaires* de César : « Quibus gestis, Cæsar duas legiones in Lemovicum finibus colloxit longe ab Arvernibus. » (Lib. VIII, *De bello civili*.) Quelques localités de la région sont désignées par des noms d'origine latine : Mous-Jose (*Mons Cæro*), Bach (*Bacchus*), Jeneste (*Janus*), Leuno (*Luna*), (*Mansio Sereni*), Tulle (*Tutela*), qui put bien être un avant-poste à Tintignac, pour garder la vallée de la Corrèze. (BALUZE : *Hist. Tutel.*)

3. Commune de la Roche-l'Abeille.

Depuis la conquête romaine jusqu'à l'invasion des barbares, Limoges n'a pour histoire que des traditions recueillies par les hagiographes. Comme dans d'autres provinces, au moins pour la partie la plus riche de la société, on y vivait de la vie de Rome. Le caprice des Césars et de leurs représentants couvrait ses belles collines de palais, les entourait de murailles, semait de riches villas sous de frais ombrages sur les bords de la Vienne. La population d'origine gauloise, attirée par toutes les séductions qui lui faisaient oublier sa nationalité, se pressait sur les gradins des arènes, réclamait *panem et circenses*, pendant que les riches Italiens, ou ceux des Gaulois qui s'étaient faits les agents de l'empire, allaient aux thermes d'*Evou*, ou *Evaux*, étaler leur luxe, se reposer des plaisirs voluptueux ou des fatigues de l'administration. Tout avait été organisé pour que les provinces subissent les lois du pouvoir dont Rome était le centre : celle du Limousin (*Lemovicina provincia*) fut partagée en plusieurs centres principaux correspondant, peut-être, aux anciennes divisions politiques des temps celtiques, car les conquérants durent nécessairement adopter, en les transformant, certains usages des peuples conquis. Aussi trouvons-nous, dès les premiers siècles de l'ère impériale, le pays divisé en tribus, dont un certain nombre formèrent les *Pagi majores*, les *Pagi minores*, les vigueries (*vicariæ*) subdivisées quelquefois en *centenies*¹.

1. Quelques inscriptions démontrent que sous les Romains, au moins dans les premiers temps, les Lémovices se divisaient encore en tribus, parmi lesquelles les *Cambiovicenses*, les *Andecamulenses*. Sur le portail d'une maison, qui avait appartenu à l'abbaye de Grandmont, on lisait cette inscription, trouvée à Rancon (*in vico Rancon*) :

NVMINIBVS AVG.[*usli*]
FANVM PLVTONIS
ANDECAMVLEN
SES DE SVO POSVE[*re*].

(*Ap. script. rer. Franc.*, T. 1.)

Plusieurs auteurs ont conjecturé que le culte de Pluton dans la Gaule était

Que gagna cette contrée en devenant une des grandes subdivisions de l'empire? La civilisation y fit-elle de rapides progrès que dans les provinces du Midi? Il porte à croire qu'elle ne s'assimila que lentement les moeurs, les institutions, la religion et les usages des conquérants. Aucun nom gaulois ne se trouve, d'ailleurs, dans les inscriptions connues. Les produits, les ressources du sol n'appelèrent point, dès le commencement, de colonies venues de l'autre côté des Alpes; son ciel était trop nuageux, ses collines trop peu fertiles, ses vallées trop étroites et humides, pour que les Romains y établissent de grandes exploitations agricoles, comme dans les autres contrées de l'Occident. Si leurs divinités eurent un culte dans quelques-unes des principales localités, elles ne firent point oublier les antiques croyances des Celtes. Les sombres forêts du Limousin retentirent encore longtemps de la voix des druides convoquant les tribus à la célébration de leurs mystères, réveillant parmi elles des souvenirs de nationalité et d'indépendance¹, leur montrant certains pro-

antérieur à la conquête romaine. César lui-même dit que les Gaulois étaient d'en descendre. (TEXIER : *Inscriptions*, p. 98.) Rancon se nomme *Andecamulum*? On sait que *Camulus* était un des surnoms du dieu *Ande*, selon l'abbé Lebœuf, signifiait *victorieux*. Une autre inscription de Rancon, serait une consécration au dieu Hercule par Tibérius Julius Ju-

HERCVLI DEO

TIB. IVL. IVLIAN.

Ainsi, trois divinités du paganisme grec dans cette localité, ce qui porte à croire qu'elles n'y eurent droit de cité qu'après l'arrivée des Romains.

Les anciennes tribus gauloises correspondaient très-probablement aux tribus *minores*, qu'on retrouve au moyen âge dans les chartes de quelques seigneurs : *Andecamulenses* (pays de Rancon). — *Biaenas* (pays de Beyrie). — *Betrivus* (pays de Bort?). — *Arnacensis* (pays du Puy-d'Arnac). — *Brivatus* (pays de Brive). — *Cambiovicenses* (pays de Chambon). — *Cambouviensis* (pays de Chamboulive). — *Exandonensis* (pays d'Yssandon). — *Legoracensis* (pays de Chalus). — *Joconciacus* (pays de Jocondiac). — *Usercensis* (pays de Userc). — *Nigermontensis* (pays de Nigremont). — *Santria* (pays de Santrie). — *Rofiacense* (pays de Rouffiac). — *Sollemniacensis* (pays de Sollemniac). (DELOCHE : *Cartulaire de Beaulieu*.)

1. Nunc ipse signum celestis iræ datum, et possessionem rerum h-

comme autant de présages de la chute de l'empire. Des masses de granit, ou des noms qui les rappellent, désignent encore les lieux où s'accomplissaient les cérémonies, tels que dans le Bas-Limousin *Peyrelevalde, la Roche-aux-Fées, Feix-Fayle et Pierrefite*. Une génération a dit à une autre qu'on y offrit des sacrifices sanglants, que la voix des prêtres d'un dieu inconnu s'y fit entendre au milieu des orages, ou qu'on y confia à la terre les dépouilles d'un mort illustre. Aussi est-ce encore la pierre dressée par les fées, ou transportée par des géants, sur laquelle les mauvais génies viennent danser pendant les nuits orageuses; pour d'autres, un antique autel où se sont reposés les saints du christianisme, que ne frappe jamais la foudre, et dont la poussière, mêlée à certains breuvages, guérit certaines maladies¹.

A Limoges, au contraire, le vieux monde gaulois s'effaçait devant le monde romain. Cette ville, d'abord place de guerre par sa position stratégique, centre d'une grande administration, séjour des familles patriciennes, comme des familles gauloises qui briguaient l'honneur d'être les agents de l'empire, devint un vaste entrepôt de commerce entre le Nord et le Midi. La population, pour satisfaire de nouveaux besoins, les goûts luxueux de ses maîtres, demanda à l'industrie ce que lui refusait la nature du sol : les grandes routes qui conduisaient à Saintes (*Mediolanum*), par Périgueux et par Chassenon, lui apportaient le sel des marais de Cognac et les vins de la Saintonge. Ce fut bientôt une des plus riches cités de l'empire. Les étrangers de distinction venaient y briguer le droit de bourgeoisie ; les robes patriciennes s'étalaient dans ses rues, dans ses comptoirs, sur ses

These are good to be put into, especially with Dr. Le. eachant.
To the *Hist.*, 1 v. 10, p. 24.)

¹ Locis et domibus, id est et infra balnea diffundeabant, unde agrotati
² ~~et~~ ³ ~~et~~ ⁴ ~~et~~ ⁵ ~~et~~ ⁶ ~~et~~ ⁷ ~~et~~ ⁸ ~~et~~ ⁹ ~~et~~ ¹⁰ ~~et~~ ¹¹ ~~et~~ ¹² ~~et~~ ¹³ ~~et~~ ¹⁴ ~~et~~ ¹⁵ ~~et~~ ¹⁶ ~~et~~ ¹⁷ ~~et~~ ¹⁸ ~~et~~ ¹⁹ ~~et~~ ²⁰ ~~et~~ ²¹ ~~et~~ ²² ~~et~~ ²³ ~~et~~ ²⁴ ~~et~~ ²⁵ ~~et~~ ²⁶ ~~et~~ ²⁷ ~~et~~ ²⁸ ~~et~~ ²⁹ ~~et~~ ³⁰ ~~et~~ ³¹ ~~et~~ ³² ~~et~~ ³³ ~~et~~ ³⁴ ~~et~~ ³⁵ ~~et~~ ³⁶ ~~et~~ ³⁷ ~~et~~ ³⁸ ~~et~~ ³⁹ ~~et~~ ⁴⁰ ~~et~~ ⁴¹ ~~et~~ ⁴² ~~et~~ ⁴³ ~~et~~ ⁴⁴ ~~et~~ ⁴⁵ ~~et~~ ⁴⁶ ~~et~~ ⁴⁷ ~~et~~ ⁴⁸ ~~et~~ ⁴⁹ ~~et~~ ⁵⁰ ~~et~~ ⁵¹ ~~et~~ ⁵² ~~et~~ ⁵³ ~~et~~ ⁵⁴ ~~et~~ ⁵⁵ ~~et~~ ⁵⁶ ~~et~~ ⁵⁷ ~~et~~ ⁵⁸ ~~et~~ ⁵⁹ ~~et~~ ⁶⁰ ~~et~~ ⁶¹ ~~et~~ ⁶² ~~et~~ ⁶³ ~~et~~ ⁶⁴ ~~et~~ ⁶⁵ ~~et~~ ⁶⁶ ~~et~~ ⁶⁷ ~~et~~ ⁶⁸ ~~et~~ ⁶⁹ ~~et~~ ⁷⁰ ~~et~~ ⁷¹ ~~et~~ ⁷² ~~et~~ ⁷³ ~~et~~ ⁷⁴ ~~et~~ ⁷⁵ ~~et~~ ⁷⁶ ~~et~~ ⁷⁷ ~~et~~ ⁷⁸ ~~et~~ ⁷⁹ ~~et~~ ⁸⁰ ~~et~~ ⁸¹ ~~et~~ ⁸² ~~et~~ ⁸³ ~~et~~ ⁸⁴ ~~et~~ ⁸⁵ ~~et~~ ⁸⁶ ~~et~~ ⁸⁷ ~~et~~ ⁸⁸ ~~et~~ ⁸⁹ ~~et~~ ⁹⁰ ~~et~~ ⁹¹ ~~et~~ ⁹² ~~et~~ ⁹³ ~~et~~ ⁹⁴ ~~et~~ ⁹⁵ ~~et~~ ⁹⁶ ~~et~~ ⁹⁷ ~~et~~ ⁹⁸ ~~et~~ ⁹⁹ ~~et~~ ¹⁰⁰ ~~et~~ ¹⁰¹ ~~et~~ ¹⁰² ~~et~~ ¹⁰³ ~~et~~ ¹⁰⁴ ~~et~~ ¹⁰⁵ ~~et~~ ¹⁰⁶ ~~et~~ ¹⁰⁷ ~~et~~ ¹⁰⁸ ~~et~~ ¹⁰⁹ ~~et~~ ¹¹⁰ ~~et~~ ¹¹¹ ~~et~~ ¹¹² ~~et~~ ¹¹³ ~~et~~ ¹¹⁴ ~~et~~ ¹¹⁵ ~~et~~ ¹¹⁶ ~~et~~ ¹¹⁷ ~~et~~ ¹¹⁸ ~~et~~ ¹¹⁹ ~~et~~ ¹²⁰ ~~et~~ ¹²¹ ~~et~~ ¹²² ~~et~~ ¹²³ ~~et~~ ¹²⁴ ~~et~~ ¹²⁵ ~~et~~ ¹²⁶ ~~et~~ ¹²⁷ ~~et~~ ¹²⁸ ~~et~~ ¹²⁹ ~~et~~ ¹³⁰ ~~et~~ ¹³¹ ~~et~~ ¹³² ~~et~~ ¹³³ ~~et~~ ¹³⁴ ~~et~~ ¹³⁵ ~~et~~ ¹³⁶ ~~et~~ ¹³⁷ ~~et~~ ¹³⁸ ~~et~~ ¹³⁹ ~~et~~ ¹⁴⁰ ~~et~~ ¹⁴¹ ~~et~~ ¹⁴² ~~et~~ ¹⁴³ ~~et~~ ¹⁴⁴ ~~et~~ ¹⁴⁵ ~~et~~ ¹⁴⁶ ~~et~~ ¹⁴⁷ ~~et~~ ¹⁴⁸ ~~et~~ ¹⁴⁹ ~~et~~ ¹⁵⁰ ~~et~~ ¹⁵¹ ~~et~~ ¹⁵² ~~et~~ ¹⁵³ ~~et~~ ¹⁵⁴ ~~et~~ ¹⁵⁵ ~~et~~ ¹⁵⁶ ~~et~~ ¹⁵⁷ ~~et~~ ¹⁵⁸ ~~et~~ ¹⁵⁹ ~~et~~ ¹⁶⁰ ~~et~~ ¹⁶¹ ~~et~~ ¹⁶² ~~et~~ ¹⁶³ ~~et~~ ¹⁶⁴ ~~et~~ ¹⁶⁵ ~~et~~ ¹⁶⁶ ~~et~~ ¹⁶⁷ ~~et~~ ¹⁶⁸ ~~et~~ ¹⁶⁹ ~~et~~ ¹⁷⁰ ~~et~~ ¹⁷¹ ~~et~~ ¹⁷² ~~et~~ ¹⁷³ ~~et~~ ¹⁷⁴ ~~et~~ ¹⁷⁵ ~~et~~ ¹⁷⁶ ~~et~~ ¹⁷⁷ ~~et~~ ¹⁷⁸ ~~et~~ ¹⁷⁹ ~~et~~ ¹⁸⁰ ~~et~~ ¹⁸¹ ~~et~~ ¹⁸² ~~et~~ ¹⁸³ ~~et~~ ¹⁸⁴ ~~et~~ ¹⁸⁵ ~~et~~ ¹⁸⁶ ~~et~~ ¹⁸⁷ ~~et~~ ¹⁸⁸ ~~et~~ ¹⁸⁹ ~~et~~ ¹⁹⁰ ~~et~~ ¹⁹¹ ~~et~~ ¹⁹² ~~et~~ ¹⁹³ ~~et~~ ¹⁹⁴ ~~et~~ ¹⁹⁵ ~~et~~ ¹⁹⁶ ~~et~~ ¹⁹⁷ ~~et~~ ¹⁹⁸ ~~et~~ ¹⁹⁹ ~~et~~ ²⁰⁰ ~~et~~ ²⁰¹ ~~et~~ ²⁰² ~~et~~ ²⁰³ ~~et~~ ²⁰⁴ ~~et~~ ²⁰⁵ ~~et~~ ²⁰⁶ ~~et~~ ²⁰⁷ ~~et~~ ²⁰⁸ ~~et~~ ²⁰⁹ ~~et~~ ²¹⁰ ~~et~~ ²¹¹ ~~et~~ ²¹² ~~et~~ ²¹³ ~~et~~ ²¹⁴ ~~et~~ ²¹⁵ ~~et~~ ²¹⁶ ~~et~~ ²¹⁷ ~~et~~ ²¹⁸ ~~et~~ ²¹⁹ ~~et~~ ²²⁰ ~~et~~ ²²¹ ~~et~~ ²²² ~~et~~ ²²³ ~~et~~ ²²⁴ ~~et~~ ²²⁵ ~~et~~ ²²⁶ ~~et~~ ²²⁷ ~~et~~ ²²⁸ ~~et~~ ²²⁹ ~~et~~ ²³⁰ ~~et~~ ²³¹ ~~et~~ ²³² ~~et~~ ²³³ ~~et~~ ²³⁴ ~~et~~ ²³⁵ ~~et~~ ²³⁶ ~~et~~ ²³⁷ ~~et~~ ²³⁸ ~~et~~ ²³⁹ ~~et~~ ²⁴⁰ ~~et~~ ²⁴¹ ~~et~~ ²⁴² ~~et~~ ²⁴³ ~~et~~ ²⁴⁴ ~~et~~ ²⁴⁵ ~~et~~ ²⁴⁶ ~~et~~ ²⁴⁷ ~~et~~ ²⁴⁸ ~~et~~ ²⁴⁹ ~~et~~ ²⁵⁰ ~~et~~ ²⁵¹ ~~et~~ ²⁵² ~~et~~ ²⁵³ ~~et~~ ²⁵⁴ ~~et~~ ²⁵⁵ ~~et~~ ²⁵⁶ ~~et~~ ²⁵⁷ ~~et~~ ²⁵⁸ ~~et~~ ²⁵⁹ ~~et~~ ²⁶⁰ ~~et~~ ²⁶¹ ~~et~~ ²⁶² <

places publiques, où l'on ne voyait guère la saie gauloise que sur quelques pauvres habitants de la campagne, qui venaient vendre les fruits de leurs champs, pour en donner le produit au fisc ; car le despotisme impérial, en ruinant les provinces, ne laissa bientôt plus qu'à quelques localités privilégiées le droit de commerce, *jus commercii* ; tandis que les citoyens romains usaient largement de leur fortune, possédaient de vastes propriétés, ces *latifundia*, où travaillaient pour eux un peuple d'esclaves. Ces grands propriétaires de sol, romains d'origine, ou gallo-romains, ne seraient-ils pas au moins pour la plupart, les ancêtres de ces grands propriétaires, qui se firent les agents de l'autorité royale aux premiers temps de la conquête franque ? A qui, en ces premiers temps, les premiers rois mérovingiens auraient-ils pu mieux conserver leur pouvoir, qu'aux descendants de ces familles encore riches, influentes, ayant à leur disposition de nombreux esclaves et des hommes libres pour clients ?

Cependant, quelque absolue que fût la soumission des Limovices ; quelque complet que fût leur renoncement à la cause de la nationalité gauloise ; quelque dévorantes fussent pour les inspirations passionnées de l'honneur et la foi les habitudes de leurs caractères mercantiles, le christianisme introduisit à Limoges une vie nouvelle. Au premier siècle de l'ère chrétienne (72 ans ap. J. C.), ou, selon d'autres, un peu plus tard, apparut dans ses murs, sous le consulat de Silanus, beau-frère de Sabinius Culminius, son successeur, saint Martial, disciple des apôtres, accompagné de saint Alpinien et de saint Austriclinien, et vint dans la Gaule, pour y prêcher la bonne nouvelle, consoler les misères humaines, en leur apportant les divines messes du Christ¹. Mais toute vérité, si elle contrar-

1. Diverses dates ont été assignées à la venue de saint Martial à L.

intérêts humains ; si elle fait obstacle aux mauvaises passions ou au pouvoir, n'est acceptée qu'à la longue, ne triomphe que par les plus dures épreuves. Le christianisme était trop grand pour se faire accepter sans peine de Rome païenne, pour s'incarner dans un corps dont les proportions morales étaient si misérablement asservies par la corruption. Il n'allait ni aux patriciens, ni aux Gallo-Romains qui s'étaient enrichis au service de l'empire. Proclamer devant eux les droits de tous à la liberté, à l'égalité devant Dieu ; abaisser l'orgueil au niveau des plus humbles, c'était attaquer les privilèges, porter la hache dans les rangs de cette société dégradée par toutes les infamies, et qui s'endormait sous l'autorité du plus honteux comme du plus lâche despotisme. Ce fut cependant la noble et sainte mission dont se chargea saint Martial, le premier apôtre de l'Aquitaine, et qu'il accomplit au prix d'un glorieux martyre. Avec lui commença à Limoges la belle époque des légendes, récits mystérieux, que répètent encore les habitants du Limousin, car aucune province n'a mieux conservé les souvenirs des épreuves et des triomphes de la foi chrétienne. Mais comme toute vérité nouvelle n'efface pas toujours les erreurs du passé, mais les transforme selon les nécessités des temps, on trouve encore dans le pays des croyances superstitieuses d'origine celtique, telles que le culte des fontaines, la foi aux présages et autres défaillances de l'esprit humain, s'inspirant de sentiments sincèrement religieux. La science de nos temps s'efforce de les détruire ; mais trop sûre d'elle-même, égarée par le scepticisme, elle ferme trop souvent les yeux au rayon divin qui illumine les consciences.

Le passage de saint Martial a donné lieu à un grand nombre de légendes aussi pieuses que poétiques. Il séjourna à

La question a été longtemps controversée. Selon le Rituel de Limoges, la date de l'apôtre se rapporte à l'an 73 de J. C.

Rosignac, au château nommé *La Blanche*, près d'Uzes sur les ruines duquel fut édifiée une chapelle, placée à son invocation. De là il vint à Brive, où il baptisa le père la mère de saint Justinian ; à la Griffolière, où le peuple courut lui demander la foi qui console, qui guérit les maux du corps et de l'âme. La fontaine où il puisait l'eau du miracle est encore en grande vénération. Le bruit de ses miracles se répandit au loin. « Il vint à Tulle, y fut reçu à la maison du riche Arnoul. Pendant son séjour la fille Arnoul, tourmentée par un esprit immonde, en fut délivrée, mais on la croyait morte, quand l'homme de Dieu, lui prenant la main, la releva et la remit bien portante à son père. Dans la même ville, dit une autre légende, le prince gouverneur du château, nommé Nerva, parent de Néron, avait son fils unique. Le père et la mère, désolés, apportèrent le cadavre aux pieds de l'apôtre : « Homme de Dieu, lui dirent-ils, soyez-nous en aide ! » Le saint pleura avec eux ; après avoir prié, il ordonna au mort, au nom du Seigneur crucifié, de se lever, et celui-ci, revenu à la vie, se mit à crier : « Homme de Dieu, baptisez-moi du signe de la croix. » Trois mille six cents personnes furent baptisées le même jour¹.

Le christianisme, entré dans la Rome païenne avec deux plus grands apôtres du Christ, avait déjà pénétré dans le palais des Césars ; à Limoges, il eut de nombreux néophytes dans les familles patriciennes. Suzanne, femme de Léocadius, dont le mariage avait été l'occasion de fêtes brillantes², et qui pleurait la mort prématurée d'un fils aimé, en l'honneur duquel elle aurait, selon quelques légendes, fait construire le château de Chalusset (*Castrum Lucilii*), fut la première qui ouvrit son cœur aux évan-

1. ORDERIC VITAL : *Hist. de Normandie*.

2. *Hist. du Berry*, liv. II. — FLEURY : *Hist. ecclésiastique*.

la foi nouvelle. Valérie, sa fille unique, héritière d'un grand nom et d'une grande fortune, promise en mariage au proconsul Silanus, se convertit aussi et fit vœu de virginité. A cette nouvelle, son fiancé accourut du fond de la Bretagne, espérant la ramener au culte de ses ancêtres. La jeune fille, devenue l'épouse du Christ, ne cédant pas plus à ses prières qu'à ses menaces, fut par ses ordres décapitée dans les jardins du palais proconsulaire, au moment où un tremblement de terre ébranlait la ville jusque dans ses fondements, comme signe de la malédiction divine tombée sur les meurtriers. Silanus, nommé aussi, dans quelques chroniques, Marcus Aurélius Cotta, envoyé de Rome pour persécuter les chrétiens, aurait aussi ordonné le supplice de saint Martial, dont les précieux restes auraient été inhumés dans le cimetière gallo-romain, alors situé en dehors de la ville, où plus tard fut construite l'église souterraine de Saint-Pierre-du-Sépulcre¹. Le sang des martyrs fut fécond ; les bourreaux pleuraient souvent leurs victimes et se faisaient chrétiens : Silanus se convertit et perdit son gouvernement ; ses successeurs Stéphane² et Sabinius Culminius renoncèrent aux faveurs impériales pour se faire chrétiens.

Aurélien, second évêque de Limoges, continua dignement l'œuvre de son prédécesseur, dont il avait été le disciple³, et

¹ L'abbaye de Saint-Martial fut bâtie sur le même emplacement. (L'abbé GUYOT, *Man. N. 1011 D. Mar.*; ALLOU, *Monuments de la Haute-Vienne*, — *Legend. Duchenn.* Le martyrologe du Limousin fixe aux calendes de mai, ou l'événement de Neron, la dédicace de l'église de Saint-Pierre-du-Sépulcre.

² Stéphane, le même qu'Etienne, nommé aussi Tere-le-Duc, gouverneur de Limoges. Son tombeau fut longtemps placé dans l'église souterraine, appelée Saint-Pierre-du-Sépulcre. Ce grand sarcophage en granit existe encore dans l'arrière-cour d'une maison de la rue Neuve-des-Carmes.

³ Saint Aurélien fut inhumé dans une petite chapelle placée sous son nom, et reconstruite en 1471 par l'évêque Berton de Monthas. Les habitants disent qu'il était prêtre des faux dieux lors de l'arrivée de saint Martial, qu'il voulut lui résister, et qu'après avoir été frappé de la foudre et rendu à la vie par l'apôtre, il se fit chrétien.

mérita par l'ardeur de sa foi d'être honoré comme un saint. Le nombre des convertis ne fit que s'augmenter, malgré les persécutions ordonnées par les empereurs : plusieurs pendant scellèrent encore de leur sang les vérités chrétiennes. D'autres s'enfuirent dans des solitudes, d'où les exhortations arrivaient à leurs frères par des messagers à la bonne nouvelle. Evodius, troisième évêque de Limoges, « homme de grandes lettres » selon les chroniques, forcé, au temps de la persécution ordonnée par Domitien de se cacher dans les montagnes, où il mourut, après avoir posé les fondements de l'abbaye d'Evaux.

Domitien, non content de persécuter les chrétiens, et encore jaloux de quiconque, par sa fortune ou par son mérite personnel, portait ombrage à son despotisme, ruinant familles patriciennes établies à Limoges, en leur ôtant les anciens privilèges. Cette ville perdit pour longtemps sa splendeur, ses ressources commerciales. Le peuple écœuré d'impôts, persécuté pour ses croyances, se révolta ; quelques légionnaires furent massacrés. Antonin-le-Pieux, semblait promettre à l'empire la paix et la liberté, donna à la ville quelques beaux jours, pendant lesquels aurait été achevé le magnifique amphithéâtre commencé par Adrien, mais cédant aux injustes dénonciations de ses délégués, contre les chrétiens, accusés d'honorer leurs morts comme dieux, parce qu'ils venaient prier sur leurs tombes, et

1. On a trouvé, pendant les travaux exécutés aux Arènes, diverses dalles d'Adrien et d'Antonin. Quant à l'amphithéâtre, l'opinion la plus probable est qu'il fut commencé par Adrien. Beauménil a donné à cette occasion cette inscription :

IMP. CAES. DIVO TIT. AEL. HADRIANO ANT.
 DIVI TRAIANI PARTHICI MAX. FIL.
 DIVI NERVAE NEPOTI AVG. PONT.
 MAXIM. PP. TR. P. II. COS. I.
 ARENAE LEMOV. AEDIF. LEG.
 XX ET LEG. XIII PER. P. M. II.
 D. D°.

nairement placées dans des lieux écartés et devenus plus tard autant de petits oratoires, il ordonna l'établissement d'un cimetière commun. Malgré les persécutions, le christianisme fit de rapides progrès dans la société gallo-romaine ; le paganisme ne pouvait résister à ce courant d'idées, acceptées d'autant plus facilement par les masses qu'opprimées, ruinées par l'exagération des impôts, elles ne voulaient plus croire aux dieux du Capitole, ni à l'apothéose des Césars. Sous l'épiscopat d'Adelphius, vers 276, la conversion de l'empereur Constantin donna enfin la liberté à l'Eglise, et dès lors les évêques jouirent d'une très-grande autorité, qui contrebalançait souvent celle des comtes ou gouverneurs.

L'hérésie d'Arius porta bientôt le trouble dans les rangs des fidèles, et donna lieu à de nouvelles persécutions, dont l'évêque Exupérius fut la première victime. L'arianisme, protégé par les empereurs, s'imposa aux consciences des nouveaux convertis, trouva des partisans dans les classes élevées, parce qu'il se rapprochait des doctrines philosophiques de l'école d'Alexandrie. Les Visigoths, qui débordèrent sur le Limousin et dans sa capitale, l'avaient adopté en entrant dans l'empire. Si nous en croyons la lettre de Sidoine Apollinaire au pape saint Basile, Euric, leur roi, « puissant par les armes, foudroyant dans sa colère, impétueux dans sa jeunesse¹, » aurait fait massacrer à Limoges un grand nombre de catholiques. Exochius, ou Edochius, fut obligé de quitter son diocèse pour se réfugier en Bretagne. Quelque temps après, il voulut revoir son troupeau, le confirmer dans la foi, et revint secrètement. Surpris par ses ennemis, il fut tué au moment où il priait sur le tombeau de saint Martial. Fortunat de Poitiers eut des larmes pour

¹. « Armis potens, acer animis, alacer annis... Lemovicem latum spiritalis ruinae limitem traxit. » (SID. APOLLIN., l. VII, *Epist.* VI.)

pleurer le martyr, et des vers pour célébrer son courage et sa gloire¹. Le peuple, las de ces persécutions, se révolta, mais rentra bientôt dans l'ordre, à l'arrivée d'Alaric I qui usa contre lui des plus cruelles vengeances. Jocondus, Gallo-Romain, comte de Limoges, prit la fuite, laissant son jeune fils Arédius, qui devait être un saint, entre les mains de Gondebaut, allié d'Alaric.

Si nous en croyons les chroniques du temps et les écrivains qui s'en sont inspirés, la domination des Goths fut fatale à la Gaule, en deçà de la Loire : « Les églises furent fermées, les ronces et les plantes sauvages couvrirent la pierre des autels. » Il y a peut-être trop d'exagération dans ces plaintes, redites par le clergé catholique, qui se fit facilement le défenseur des riches Gallo-Romains fâchés de voir les Goths en possession des riches contrées du Limoges, selon quelques-uns, n'aurait pas eu trop à se plaindre de ces barbares façonnés à la civilisation romaine. Ils lui auraient laissé ses lois, ses privilèges de cité, moins ses formes fiscales de l'empire. S'ils préféraient l'arianisme au catholicisme, c'était moins par conviction que par jalousie contre les évêques, qui semblaient faire revivre la monarchie impériale et s'en attribuer les droits et les privilèges. Etablis en Gaule par le consentement d'Honorius, les Goths avaient acheté leur alliance au prix de la main de sa fille, donnée à leur roi, ils n'écrasèrent point le peuple, ils ne brûlèrent point les villes, ne groupèrent point de forces militaires dans les villes. On sait que les provinces du Midi, déjà ravagées par les Vandales, si malheureuses sous les derniers empereurs romains, ne maudirent point les Goths et qu'on l'a dit. — « *Gothicum fateor me esse secutum*, » disait saint Paulin, un des prêtres les plus savants,

1. Qui tria lustra gerens in pontificatus honore,
Pergit ad antiquos, plebe gemente, patres.

partageant pas les opinions d'Avitus, l'évêque patricien de Clermont¹.

Limoges, durant la domination des Goths, et même après la bataille de Vouillé, après laquelle Jocondus reprit son titre de comte et fit construire l'église de Saint-Michel de Pistoine², conservait encore de précieux restes de son ancienne prospérité, le goût des arts et des lettres, voués à honorer la religion chrétienne; une société gardienne des souvenirs de l'antiquité; des familles sénatoriales encore riches et luxueuses; des plébéiens émancipés par le christianisme, cherchant la fortune dans le travail, toujours sûrs de trouver dans les évêques des protecteurs contre l'oppression. D'habiles artistes s'inspiraient, dans le même temps, des belles créations de l'architecture et de la sculpture, dont Amalric avait orné le tombeau de saint Martial³; saint Prosper, parmi les lettres, jouissait d'une grande réputation de science et de vertu⁴. Devançant de plusieurs siècles le progrès du calcul dans la supputation des années, Victorius caractérisait les tendances de l'esprit humain aux travaux sérieux par son Cycle pascal, cette table en huit colonnes, encore estimée, malgré ses imperfections⁵, composée sous

1. PALLIUS : *Eucharisticum*.

2. S. Michel de Pistoia, ainsi nommée de ce que le fondateur y faisait servir du pain aux pauvres (DECANET : *Gloss.*, Ce fut aussi autrefois une église à trois naves, selon Geoffroy de Vigogne. *Ap. Labbe*, T. II, p. 286.)

3. L'église renferme une petite chapelle de Limoges.

4. S. Prosper, Aquitain, un des Pères de l'Eglise au V^e siècle, naquit à Limoges, et sa vie est racontée par Bernard Gualon, qui vivait au XIV^e siècle, et qui dit qu'il naquit dans ce diocèse : « Sanctus Prosper, vir illustris et doctus, ex provincia Aquitania, atque ex Lemovicensi diocesi, fuit doctissimus et fidei tenacissimus, et morum antiquissimus, et vitam orandam ».

5. Victorius, S. du Limousin. Plusieurs écrivains ont dit que Victorius était d'Aquitaine. Le savant mathématicien Paul de Middelbourg est le premier qui ait dit de La Grange, l'illustre bénédictin, né à Confolens, et qui fut maître à Limoges, qu'il en adopta depuis. Quant au Cycle pascal, Victorius y était retenu pendant la domination des Goths dans le Limousin.

le pape saint Léon. Le souvenir des anciens municipaux point de départ des libertés communales, se continu les élections canoniques auxquelles le peuple était

Deux évêques de grande naissance, Rurice I^{er} rice II, de la famille Annicia, illustrèrent l'église de ges : Rurice I^{er}, après avoir épousé Ibéria, fille d'un cien de la province d'Auvergne, mariage dignement par le poète Sidoine Apollinaire, duquel naquirent de Omatius et Eparchius, renonçant aux joies de la fam concert avec sa femme, se consacra à la vie religieux élevé à l'épiscopat. Disciple de saint Hilaire, ami de d'Arles, de Fauste-de-Riez, comme eux il aima les le les arts et mérita que Sidoine Apollinaire vantât ses les charmes de son style « rapide comme la flamme, comme l'onde, doux comme le miel, piquant conseil ¹. » Défenseur énergique autant qu'habile des pri de son église, il signa la déclaration du synode d'Au protestant contre les usurpations du roi Théodebert partie de son patrimoine fut employée à fonder, en neur de saint Augustin, l'illustre et saint évêque d'Hi un monastère et une église situés en dehors de l' primitive de la ville. Tous ses soins et son amour i tendirent à l'enrichir de magnifiques ornements, em à l'architecture et à la peinture ². La religion reconna y reçut son tombeau. Rurice II, son petit-fils et son seur au siège de saint Martial, se distingua aussi par lents littéraires et par de grandes vertus. Il écrivit l gyrique de Théodoric, roi d'Italie, moitié barbare, civilisé, qui aima avec orgueil les belles-lettres, m

1. « ... Accipe per paterninum paginam vestram, quæ plus mellis habeat, incertum est. Ceterum eloquii copiam hanc præfert, hoc olet. (SIDON. APOLLIN., l. X, *Epistola* XVI.)

2. LABBE : T. IV, des *Conciles* : *Scriptor. rer. franc.*, T. IV.

3. I. II. *Epist.* XIV et LX.

voulait conserver à sa nation son ignorance et ses mœurs. Le Limousin dut à cet évêque quelques-unes de ses plus belles églises, précieux témoignage de la reconnaissance publique en l'honneur des saints personnages qui se vouaient à la vie religieuse. Au milieu de la forêt de *Comodoliacum*, Junianus était venu faire l'apprentissage de la vie érémitique auprès de saint Amand, vieillard vénéré qui s'était choisi une pauvre habitation sur les rives sauvages de la Vienne. Rurice était allé souvent visiter cet asile de la prière et de la pénitence; aussi à la mort de l'ermite, son ami et son bienfaiteur, fit-il construire sur son tombeau une basilique, autour de laquelle se groupèrent plusieurs maisons. Telle fut l'origine de la ville de Saint-Junien¹. On lui attribue aussi à Limoges la fondation de l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, où il fut inhumé². Selon d'autres, il dormit son dernier sommeil dans la même crypte que saint Junien³. Ces deux évêques, dignement célébrés par Fortunat de Poitiers, furent les deux grandes illustrations de l'église de Limoges aux v^e et vi^e siècles⁴.

1. *MALEU* : *Chron. Comodoliacense*, p. 28.

2. Cette église, construite en 507, fut nommée *S.-Petrus-de-Quadriens* ~~quelque~~ *carrefour*, du latin du moyen âge, *Carrohenais* : plus tard, *Queyroix*, dans la langue de Rabelais, pour la distinguer de *Saint-Pierre-de-Sepulchre* qui était le tombeau de saint Martial. L'église de nos jours, et du même nom, construite en 1454, n'a plus rien de la construction primitive.

3. *Ex lib. de gestis epp. Lemovic.*

4.

Hic sacra pontificum toto radiantia mundo
 Membra sepulchra tegunt, spiritus astra colit.
 Ruricu gemini flores, quibus Anniciorum
 Juveta parentum culmine Roma fuit.
 Acta, mente, gradu, prænomine, sanguine nobis,
 Exultant pariter hinc avus, inde nepos.
 Tempore quæque nos fundans pia templa patronis,
 Iste Augustini, condidit ille Petri.
 Hic probus, ille pius, hic serius, ille serenus,
 Certantes pariter, quis cui major erit.
 Plurima pauperibus tribuentes divite censu,
 Misere ad celos quas sequerentur opes.

C'est encore à l'un d'eux qu'on fait honneur de la construction d'une église de Brive, bâtie sur l'emplacement où saint Martin aurait trouvé les palmes du martyre. Pour connaître les premiers jours de cette localité, c'est encore la légende des saints qu'il faut recourir. Le christianisme avait été accepté dès le temps de saint Martial, mais les premiers principes de la divine révélation y avaient été effacés à la suite des invasions et des persécutions.

« Saint Martin, né en Espagne, vint dans la Gaule porter la bonne nouvelle, consoler les hommes des dévastations des barbares. De l'Italie, où comme l'abeille, il recueillit le suc des fleurs du christianisme, il passa en Périgord, rencontra dans le village de Savignac un homme nommé Laurent, avec lequel uni d'amour divin, il prêcha la foi dans les campagnes, y brisant les idoles. Apprenant que dans le Limousin, en un lieu appelé Brive, la population adorait encore les faux dieux, il s'y présenta, une croix à la main, dès paroles d'amour et de paix sur les lèvres, prêchant le Dieu incarné. Le peuple irrité s'arma de piques et de bâtons, et le corps de saint Martin, sanglant et blessé, fut bientôt qu'une plaie, et cependant il ne demandait grâce, mais sollicitait de Dieu le pardon de ses meurtriers. Laurent lui donna la sépulture ; et les habitants, bien que proie à de cruelles maladies, s'apercevant que les oracles des faux dieux ne guérissaient personne, s'adressèrent à saint Martin et tous furent guéris. La renommée de ses miracles opérés sur son tombeau se répandit au loin. Enfin, pour arrêter les malheurs de son empire, envahis par les barbares, fit déposer sur le tombeau du martyr un

Quos, spargente manu, redimentes crimina mundi,

Inter apostolicos credimus esse choros.

Felices, qui sic de nobilitate fugaci

Mercati, in cœlis jura senatus habent.

(FORTUN., lib.

d'or fait par les plus habiles ouvriers de Constantinople, où il était venu épouser Eudoxie, fille de l'empereur Théodose II (437) ¹. »

Dans ce cinquième siècle, où disparut l'empire d'Occident, emporté par le flot des barbares tombant comme une malédiction du Ciel sur une société dégénérée, incapable de résister à la tempête, l'Église seule fit face aux révolutions, accepta seule la noble mission de défendre les derniers restes de la civilisation, le droit et la liberté contre l'abus de la force. Alors qu'en deçà de la Loire on s'effrayait à l'approche des hordes germaniques franchissant le Rhin, de leur marche à travers les villes dévastées, les forêts incendiées, de tout ce qu'on racontait de la bataille de Soissons, où tomba le dernier représentant de la puissance romaine, l'Église, forte de l'autorité de ses dogmes divins, calme, héroïque et sainte, se posait en face de l'orage. A la nouvelle du triomphe des Francs à Vouillé, confiante dans la grâce d'en haut, descendue sur le front du Sicambre par les prières de saint Rémy et par celles de saint Vaast, elle se consacra à la transformation de l'élément barbare, en le soumettant à l'empire du catholicisme. Grande dut être la joie des chrétiens, quand ils virent le premier roi franc, le héros de Soissons, de Tolbiac et de Vouillé, s'agenouiller sur le tombeau de saint Martial, poser les fondements d'un oratoire dans le petit village de Schotoriense ². Cependant Clovis ne connut qu'imparfaitement la vieille cité gallo-romaine et la terre des Lémovices ; ses guerriers, désireux de champs plus fertiles, d'un climat plus doux, étaient im-

1. GREG. TUR. : *Hist. Franc. — Chron. de saint Martial.*

2. Un vieux titre latin, conservé autrefois dans le trésor du Dorat, localité appelée *Schotoriense* au V^e siècle, porte à croire que l'église primitive remonte à Clovis, qui y aurait fondé un petit oratoire en l'honneur de sainte Croix et de saint Pierre, « le porte-clef du royaume des cieux. » (JOUILLIETON : *Hist. de la Marche. — Gall. christiana.*)

patients d'aller chasser les Goths des bords riant Garonne et de l'Adour : venus les derniers dans la les richesses du Midi les attiraient; ils semblaient gner les provinces du nord, que ne menaçaient i tribus germaniques. Des bords du Tanaïs à ceux de tique, l'invasion avait fait halte; la race slave pe premières assises des nationalités qui allaient faire le vieux monde romain.

Sous la domination des Francs, le catholicisme a lui les hommes les plus remarquables par leur naissance des lettrés, ceux qui tenaient de l'empire les honneurs de l'autorité, qui, devenus les colonnes du sanctuaire, exercèrent leur influence dans l'ordre politique par ce qu'ils prirent aux affaires publiques, les premiers de l'agriculture par la fécondité qu'ils surent donner aux lieux les plus déserts, où ils établirent de petites colonies de religieux voués à la prière et au travail des champs. Parmi ces fondateurs de monastères, se présente le premier Arédius (saint Yrieix), fils de Jocondus ou Arédius, comte ou gouverneur de Limoges, qui s'était réfugié à l'approche des Bourguignons, alliés d'Alaric : ce jeune homme, issu d'une grande famille, arraché à son pays, comte de Trèves, passa ses premières années à la cour de Théodebert, où il fut d'abord traité comme esclave. Les grâces de son extérieur et son intelligence attirèrent sur lui l'attention de l'évêque Nicétius, qui l'attacha à sa personne et le fit rendre la liberté¹. A son retour à Limoges, Pépin le jeune, père, qui avant de le mettre au monde avait eu le pressentiment de ce qu'il devait être, confia son éducation à Julien, premier abbé de Vigcois, qui l'initia à l'étude des lettres et aux pratiques de la religion, puis le fit ad-

1. Gregor. Turon., l. X, c. 29.

au sacerdoce. La noble et sainte femme s'associa à toutes les œuvres de son bien-aimé fils, fonda avec lui un monastère à *Attanum*, au milieu d'une immense forêt, d'où allait rayonner dans le Limousin la foi chrétienne avec la vie monastique, et l'enrichit de si nombreuses donations territoriales. qu'on y vit bientôt accourir plusieurs personnes attirées par la réputation du fondateur, qui en fut le premier abbé. On doit aussi le regarder comme le fondateur de l'abbaye de Vigemois de l'ordre de Saint-Benoît, par les constructions qu'il fit faire sur les ruines d'un petit oratoire où s'était retirée une sainte fille, nommée Badalbodès, venue de la Grande-Bretagne, où le catholicisme ne trouvait pas encore parmi les Pictes, les Angles et les Saxons le calme des solitudes nécessaire aux divines aspirations des âmes. Arédias (saint Yricix) fut l'ami de Grégoire de Tours et de Fortunat de Poitiers. Les maisons qui se groupèrent autour de la solitude d'Attanum formèrent la localité qui a pris depuis le nom de son fondateur¹.

1. L'antique abbaye, ou monastère de Saint-Yrieix, fondé vers l'an 572, fut réunie par son fondateur et son premier abbé à l'abbaye de Saint-Martin-de-Tours. (MABILLON : *Analecta*, T. II, p. 48. — GALL. CHRIST.) Il y avait autrefois treize-deux canonicats, dont les titulaires devaient être gradués et riches. En 1123, le chapitre exposait au pape Martin V que son église, immédiatement soumise au saint-siège, était la seconde du diocèse, après Limoges. Le *Abbas* ou abbé était croisé, comme l'indique l'accord de 1307 fait par *Henri* avec Philippe-le-Bel. Ce chapitre avait la seigneurie temporelle de la ville et d'un grand nombre de fiefs et de seigneuries. (*Ordon. des rois de France*, T. VI.)

CHAPITRE II

LES COMTES DE LIMOGES SOUS LES MÉROVINGIENS
ET SOUS LES CARLOVINGIENS

Les Francs confient l'administration aux Gallo-Romains : influence de
— Les agents des rois francs à Limoges et dans les autres local
Térentiolus, comte de Limoges, et Gonthran, roi de Bourgogne. —
contre Chilpéric, roi de Soissons, et l'intervention de l'évêque saint
et de saint Yrieix. — Mort de Nonnichius, comte de Limoges. —
bert fait détruire les murailles de Limoges et l'abbaye de la R
Dévouement du Gallo-Romain Domnolénus. — Note sur l'église et
à ce personnage. — Saint Loup, évêque, et Clotaire II. — Saint E
famille. — Fondation de l'abbaye de Solignac. — Progrès des bo
à Limoges. — La légende de saint Pardoux. — Lopès, duc des
s'empare de Limoges et y est tué. — Eudes, duc d'Aquitaine, val
Pépin de Landen. — Il fortifie Limoges. — Note sur la Cité et la
le château. — Invasion des Arabes et siège d'Uzerche. — Saint C
— Eudes, duc d'Aquitaine, et les lions de granit, symbole de son
à Limoges. — Waifre et Pépin ravagent le Limousin. — Pépin
Uzerche. — Mort de Waifre. — Pépin fait reconstruire les égl
Rotgar, comte de Limoges. — Le Limousin divisé en vigueries. —
bremen des vigueries. — Rogérius, comte de Limoges, fonde l'al
Charroux. — Louis-le-Pieux fonde l'abbaye de Saint-Martial, et r
États d'Aquitaine à Jacoudiac. — Le comte Rogérius à la bataille d
net. — Note sur le palais de Jocondiac. — Raymond 1^{er}, comte de T
Foulques et Gérard, comtes de Limoges. — Invasion des Normand
s'emparent de Limoges. — Note sur l'abbaye de Solignac. — Ch
Chauve à Limoges et les religieux de Saint-Martial. — Rodulphe
vêque de Bourges, sacre le fils de Charles-le-Chauve et fonde l'al
Beaulieu. — Note sur Rodulphe. — Les Normands alliés de Pépin

L'autorité des Francs en deçà de la Loire fut moi
posée par la force qu'acceptée comme un moyen d'
par les populations, qui n'avaient vu dans les succe
d'Alaric que les continuateurs des derniers empere
mains s'entourant de toutes les satisfactions luxueus
Césars, déléguant leur autorité aux Gallo-Romains qu

ambition, recherchaient les honneurs et les profits des fonctions publiques. Les rois francs acceptèrent en grande partie cet état de choses : ne pouvant gouverner le pays par eux-mêmes, ne trouvant pas parmi eux assez d'hommes pourvus des qualités nécessaires pour administrer en leur nom. ils confièrent l'administration à des comtes, *comites*, chargés du pouvoir judiciaire et administratif et du commandement militaire. Ces grands fonctionnaires, établis d'abord dans les principales villes, eurent aussi des délégués dans les localités moins importantes et sous l'autorité desquels se percevaient les impôts au moyen d'agents du fisc, nommés *collectores*, comme dans les derniers temps de l'empire. Ces diverses fonctions avaient trop d'importance par l'influence politique qu'elles donnaient, pour ne pas être recherchées par les riches Gallo-Romains. Après toute révolution, œuvre de la conquête, ou survenue par suite de nouvelles aspirations politiques ou sociales, le gouvernement nouveau trouve toujours des hommes disposés à le servir, alors même qu'ils ont été des adversaires dans les dernières luttes. Telle fut, selon nous, l'origine des grandes familles, que nous trouverons plus tard en possession du sol, quand la féodalité se sera constituée par l'hérédité des fiefs, à Ségur, à Comborn, à Tulle, à Ventadour, à Lastours, à Turenne, à Chabanais, et partout où la royauté aura délégué ses pouvoirs et se sera créé des vassaux. A la tête de cette nouvelle hiérarchie se plaça tout d'abord le clergé par son évêque, reconnu partout comme le défenseur des droits de tous les citoyens, *defensor civitatis*. Le clergé devait, en effet, tenir le premier rang par son talent, par l'ascendant de ses vertus. C'était lui qui protégeait les classes laborieuses contre les exactions des puissants, arrêtait les violences du désespoir ou de la haine en prêchant au nom de Dieu la résignation et le courage, deux

vertus chrétiennes dont il donna toujours l'exemple, toutes les grandes épreuves à travers lesquelles passa son moyen âge.

Quoique la puissance des mérovingiens résidât principalement au nord de la Loire, où primitivement s'étaient établies leurs tribus, les fils de Clovis n'en exerçaient moins leur autorité dans le Midi par des agents qui faisaient battre monnaie en leur nom à Limoges, à Uzerche, à Banais, à Ambazac, à Neuvic, à Auriac et à Ussel¹. Le premier partage des pays conquis, Limoges, avec son territoire, fut attribué à Childebert, et, après la mort de ce roi, à Chilpéric qui le donna ensuite à Galsuinde, sa première femme, à titre de présent de noces (*morgengabte*, présent du matin)². Brunehaut, épouse de Sigebert, tint bientôt après, comme rachat de la mort violente de sa sœur, victime de Frédégonde (566).

Pendant les guerres civiles entre la Neustrie et l'Ostrie, les rois francs, avec leurs hordes sauvages avides de pillage, parcoururent souvent le Limousin. Tércntiolus, qui avait été comte ou gouverneur de Limoges³, suivit Gontran de Bourgogne, dans une expédition contre les Wisigoths encore campés au pied des Pyrénées; il fut tué, en 561, de Carcassonne, par une pierre lancée d'une des tours de la ville. Les Limousins qui l'avaient vu profaner les églises et piller les campagnes, regardèrent sa mort comme une punition divine, pendant qu'ils célébraient les vertus de Gontran, le plus pacifique des fils de Clotaire I^{er}, aimé des populations méridionales pour la douceur de ses mœurs et sympathique par ses convictions religieuses. La m

1. Ces localités ont fourni à la science numismatique plusieurs monnaies de la période mérovingienne. (*Numismatique du Limousin*.)

2. *Ap. Script. rer. Franc.*, T. III, p. 244.

3. ... Quondam comes Lemovicinæ. (*Ap. Greg. Turon. : Hist. Franc.* l. IX.)

de ce prince resta chère aux habitants de Limoges, qui, longtemps après lui, se racontaient cette légende inscrite dans leurs chroniques : « Dans une de ses expéditions, la fatigue d'une longue marche et l'excessive chaleur du jour l'obligèrent à prendre quelque repos dans les environs de Limoges. Pendant son sommeil un de ses compagnons, qui veillait à ses côtés, fut grandement étonné de voir une belette sortir de la bourse du roi et courir ensuite sur le bord d'un ruisseau sans oser le franchir; mais quand il eut mis sa longue épée en travers du cours d'eau, l'animal accourut aussitôt, passa de l'autre côté, se glissa dans un trou au pied de la montagne, puis revenant par la même voie, entra dans la bourse du roi. Gontran, en se réveillant, raconta à son écuyer qu'il avait rêvé qu'il était entré dans une caverne, où il avait trouvé un trésor. L'écuyer lui ayant aussi fait part de ce qu'il avait vu, le prince, voulant poursuivre sa vision, fit fouiller la terre à l'endroit où la belette était entrée, et y trouva des statues d'or et d'argent, dont il voulut consacrer le montant à couvrir le tombeau de saint Martial et à secourir les pauvres¹. » Quelle serait la réalité de cette légende? Peut-être la découverte d'un trésor en lui par quelque riche Gallo-Romain, à l'approche des invasions germaniques.

Chilpéric, roi de Soissons, moitié civilisé, moitié barbare, n'eut pas les mêmes droits à la reconnaissance du peuple : ambitieux d'amasser des richesses pour satisfaire ses haines et ses passions, il usa de toutes les mesures fiscales de l'ancienne administration romaine, levant des impôts si onéreux, que les habitants des villes soumises à sa domination abandonnaient leurs maisons pour se réfugier dans les autres royaumes. Ferréolus (saint Féréol), qui venait de ré-

¹ Chron. niss. de Limoges.

tablir l'église de Brive, en grande partie détruite par incendie, était alors évêque de Limoges¹. Le pieux et sage pontife réclama en vain contre les exactions du prince, et surtout contre les violences de Marcus, son grand rendaire, qui exigeait de chaque propriétaire de campagne libre, et même des serfs ou colons (*mancipii*), une amende de vin pour une certaine étendue de vignes, *per aripennas*, et d'autres tributs en nature². Le peuple se révolta, et l'agent du roi ne dut son salut qu'à la fuite; il vint se réfugier sous la protection de l'évêque, qui le couvrit de son asile, déjà accordé par Clovis aux églises et aux abbayes, et calma les colères de la foule en faisant brûler publiquement les registres de l'impôt. Mais la ville n'en fut pour moins livrée aux vengeances du roi franc. Les prêtres, accusés d'avoir été les instigateurs de la révolte, furent poursuivis, et plusieurs d'entre eux mis à mort aux fourches patibulaires.

La désolation était à son comble dans les campagnes comme dans les villes, dont les habitants vinrent en suppplier Yrieix, qui vivait encore dans son monastère de Saint-Yrieix, d'intercéder pour eux. Chilpéric se laissa persuader par le pieux ascendant de celui que l'Eglise comptait parmi ses saints et que la vénération publique a toujours regardé, depuis treize siècles, comme le protecteur des opprimés. Il fit brûler les registres de l'impôt, mais cela ne laissa bientôt entraîner à d'autres excès. Nonnichius, par lui comte ou gouverneur de Limoges, odieusement tyrannique, n'épargna ni le clergé, ni le peuple. Son ambition et ses cruautés lui furent fatales; son

1. Saint Féréol, quatorzième évêque de Limoges, mourut vers 540, et avait présidé aux funérailles de saint Yrieix. (GRÉG. DE TOURS : *de Gestis Francorum*, l. V, c. 29.)

2. *Aripennis*, est semijugerum in longitudine pedes 240. in latitudinem 120. (DU CANGE : *Gloss.*)

furent confisqués, et il trouva la mort dans les guerres civiles, qui troublèrent encore les États francs. Le peuple, victime de ses injustices et de ses violences, crut que Dieu lui avait infligé le châtement dû à ses crimes: Cette période de l'histoire fut si triste en calamités de toute sorte, que, longtemps après, on racontait qu'on avait vu des torrents de feu rouler dans l'air, la terre agitée de violentes secousses, des pluies diluviennes grossir les rivières, qui dévastaient les champs, et des nuages de sauterelles s'abattre sur la ville ¹.

Par l'exagération des impôts, Théodebert, fils de Chilpéric, mécontenta encore les campagnes, qui se révoltèrent contre ses agents : sa colère ne connut plus de bornes ; il fit raser les murailles de Limoges, promena partout la désolation et la mort, pilla les églises, et incendia l'abbaye de la Règle ². Toutes les contrées situées en deçà de la Loire eurent le même sort. — « Moult de citez prist, la cité de Tours, tout Kaoursin et tout Limosin ; moines et clerks tourmenta, nonainz viola ³. »

Domnolénus, gallo-romain, comme l'indique son nom, alors comte de Limoges, à la tête du peuple armé, pour arrêter ces hordes de barbares avides de meurtres et de pillage, sortit de la ville et trouva la mort avec plusieurs des siens dans un combat livré au Puy-Lanneau. Selon d'autres, Théodebert, vainqueur dans cette fatale journée, l'aurait envoyé au supplice (574). Selon quelques traditions, Domnolénus aurait combattu sous les ordres du patrice Mumucle, et le combat, où périrent de part et d'autre vingt-cinq mille hommes, aurait été livré près du pont de Saint-

¹ *Ap. Script. rer. Franc.*

² *Aimoin : De gestis Francorum.* La tradition faisait remonter la fondation de l'abbaye de la Règle au temps de saint Martial, ce qui ne peut être que pour l'église. L'abbaye, proprement dite, ne fut fondée qu'au VIII^e s.

³ *Chroniques de Saint-Denis.*

Étienne. Le peuple n'oublia pas l'héroïsme et le dévouement de son illustre défenseur ; il porta son corps et celui de ses compagnons dans une petite église, placée sous l'invocation de saint Grégoire, et honora comme des martyrs du droit et de la liberté ¹.

Toute la période mérovingienne ne nous offre guère le triste spectacle des excès de la barbarie, tempéré par les sublimes efforts du clergé, toujours prêt à protéger le peuple contre la cruauté et l'ambition des grands, à sauvegarder les derniers restes de la civilisation. Aussi les hagiographes du Limousin, ces moines lettrés, qui nous ont recueilli tant de pieuses légendes, célèbrent-ils à l'envi l'intervention toute puissante de l'Église dans les luttes fratricides de ses successeurs de Clovis, et les candides croyances du peuple, qui sut garder la mémoire des défenseurs de ses intérêts et de ses croyances. Les barbares les plus féroces s'inclinaient souvent devant ces apôtres de la justice, implorant, par leur intermédiaire, l'assistance divine.

Saint Loup, d'une origine obscure, mais illustre par ses vertus, désigné par ses qualités personnelles pour occuper le siège de saint Martial (614), se rendit auprès de Clotaire II, pour obtenir la sanction de son élection, au moment où la reine déplorait la perte prochaine d'un de ses enfants. La pauvre mère, avertie en songe de l'arrivée

1. Domnolénus (saint Domnolet), au temps de saint Féréol, évêque de Limoges, avait fait bâtir une église, où son corps fut inhumé. On voit encore vaguement quelques restes derrière la chapelle du séminaire. En 1105, et rétablie plus tard, elle resta sous l'invocation de saint Grégoire jusqu'au 12 avril 1534, où l'évêque Jean de Langeac releva le corps et lui consacra une chapelle. Les reliques furent déposées dans des châsses d'argent données par Jeanne de Bourbon, abbesse de la Règle, en 1471. En 1671, Jeanne de Verthamont, abbesse du même convent, fit aussi une châsse d'argent. On célébra longtemps un service solennel en l'honneur des citoyens morts avec leur comte. Aujourd'hui, le dimanche de Quasimodo, on porte en procession les reliques du saint, précédées de sa longue épée.

l'évêque, courut au-devant de lui, le suppliant de prier pour le malade, et de lui imposer les mains. L'enfant recouvra la santé, et saint Loup revint à Limoges, monté sur un beau cheval richement harnaché, que lui avait donné le roi, avec d'autres marques de sa reconnaissance ¹.

Limoges comptait, à la même époque, parmi ses plus grandes illustrations un artiste célèbre, un lettré et un saint (saint Loup, à ces trois titres, occupa une large place dans l'histoire de ces temps de périlleuses transformations sociales. Abbon (saint Éloi), fils d'Eucharis ou Eucher, et de Ferruca, qui avaient fondé à Limoges un monastère, fit concevoir dès sa naissance de hautes espérances à sa famille. Sa mère. Avant-on, au moment de lui donner le jour, avait vu en songe un aigle voltiger autour d'elle ². Comme tous ceux qui ont eu le glorieux privilège d'exercer une grande influence sur leur siècle par des hauts faits, par de grandes vertus ou de rares talents, il a laissé après lui une longue série de légendes, parce que le vulgaire ne s'explique le grand et ses devoirs que par l'intervention du surnaturel. Sa famille, d'origine gallo-romaine, qui conservait une grande pénétration le goût des lettres et des arts, après avoir appliqué ses premières années à l'étude des lettres, confia son adolescence à Abbon, célèbre sculpteur et ciseleur de métaux, et monétaire de Childébert II, roi d'Austrasie. L'élève surpassa bientôt son maître, qu'il remplaça, comme monétaire et argentier des rois Clotaire II, Dagobert et Clovis II. Ministre de Dagobert, élu évêque de Noyon en 640, il

¹ Le pape = Le pape saint Loup, dix-septième évêque de Limoges, fut transféré à la basilique de Saint-Michel. En 1458, l'évêque Gérard Hector du Mans fit transporter ses reliques. Cette cérémonie attirait à Limoges un grand nombre de voyageurs, qu'on choisit ce jour anniversaire pour l'établissement d'un foire, qui porte le nom du saint.

² Il naquit, selon la tradition, dans un petit village de Châteauneuf, près de Limoges, vers 585. L'église de cette localité fut consacrée le 28 octobre 1461. *Dict. d. Mém. 3012. T. III.*

se montra habile politique et toujours plein de douceur dans ses rapports avec les populations de la Gaule, n'étaient pas encore entièrement soumise à l'autorité mérovingiens. Par son énergie, par l'ascendant de ses vertus, il réduisit à l'obéissance Judicaël, roi de Bretagne ainsi que les tribus du Rhin. Par son exemple et par ses conseils, il réprima les mauvais penchants du prince, usait aussi largement que ses prédécesseurs de toute licence des habitudes germaniques, et fit asseoir le roi sur le trône, au profit de l'Église et du peuple.

Dagobert le combla de richesses et lui donna un domaine agréablement situé dans un vallon arrosé par la Brière afin d'y construire, selon ses expressions, « une échelle par laquelle ils pussent tous deux monter au ciel. » fut l'origine de la célèbre abbaye de Solignac, dont l'église fut, en 1142, consacrée en présence de vingt-deux évêques des diocèses voisins ¹. La date de cette consécration prouve ou que la construction fut bien longue, ou qu'il ne s'agit ici que d'une église postérieure. Saint Ouen, archevêque de Rouen, nous a laissé une description toute poétique de ce monastère, où l'on voyait, de son temps, « des artisans habiles dans plusieurs métiers. » Jusqu'alors, dans toute la partie de l'Occident, les religieux, soumis à la règle de saint Columban, n'avaient vécu que dans la prière et la contemplation des choses divines, isolés de toutes préoccupations d'une vie active. Protecteur de ses clercs et de ses voisins, gardien du bien des pauvres, de la pureté des filles, de la faiblesse des petits et de tout le monde.

1. L'emplacement de cette ancienne abbaye est aujourd'hui occupé par une fabrique de porcelaine. L'église actuelle, style bysantin à coupoles, est du XII^e siècle. Les stalles du chœur, du XV^e siècle, offrent de belles sculptures. Les vitraux, de la même époque, portent les armoiries de Martial de Lavergue, qui en fut abbé jusqu'en 1484. (FÉLIX DE VERNEILH : *Archéologie bysantine en France*. T. III, p. 789.)

peuple contre l'oppression, le pillage, les violences et les extorsions des puissants; en même temps solitaire austère, et quasi chef féodal, comme l'étaient un grand nombre de supérieurs monastiques au moyen âge, saint Éloi prescrivit les travaux manuels, ceux de l'agriculture et des arts aux cent cinquante moines réunis par lui à Solignac (*Solemniacum*), et qui, fatigués des travaux des champs, se délassaient, après la prière, en ciselant des vases d'or et d'argent. Des femmes, appartenant aux classes riches, vinrent s'établir dans les environs de l'abbaye, dans une enceinte séparée, mais sous un gouvernement commun, où elles travaillaient à la confection des tissus d'or et de soie. Toute la fortune du saint servit à des œuvres pieuses, jusqu'à sa maison natale, où il fonda l'abbaye de Saint-Martin-lès-Limoges, qui fut une école d'habiles artistes, en même temps qu'une pépinière de saints cénobites. La charte de fondation de Solignac n'est pas seulement un monument religieux de cette époque, elle témoigne encore des vues élevées du savant fondateur, travaillant à améliorer la condition de ceux qui vivaient sur ses domaines, en y introduisant, avec la richesse, la liberté du travail. En se dépouillant, en faveur de l'abbaye, de vastes propriétés situées à Solignac (*apud Solemniacense S. Petri monasterium*), et dans les environs de Limoges, qu'il tenait de la libéralité de Dagobert, il y mettait cette condition, que jamais les moines n'attenteraient à la liberté des esclaves, qu'il avait affranchis par ses chartes, ou qu'il avait rachetés de son argent ¹. Toutes ces sages dispositions, placées sous la sauvegarde du pouvoir royal, furent signées par les dignitaires les plus éminents du clergé de ce temps. De cette communauté,

1. « ... Exceptis libertis meis, quibus per cartulas vel denarium meum
meum, et in ingenuitate integra manebant. » (*Charta ap. Gall. christ. :*
L-lex. Lemovicens. instrumenta.)

comme de beaucoup d'autres, il ne reste plus que de vains souvenirs. Les bâtiments ont été transformés, l'église témoigne encore des prodiges de la foi chrétienne ¹.

La participation de saint Eloi aux grands événements politiques, que firent naître les longues rivalités de la Neustrie et de l'Austrasie, où les maires du palais jouèrent grand rôle, appartient plutôt à l'histoire nationale qu'à celle d'une province ; nous ne rappellerons donc ici que ce qui appartient au Limousin dans la vie de cet homme célèbre. Par l'impulsion qu'il donna à l'étude des beaux-arts, où eurent le dessin pour base, on vit se grouper autour de lui les ciseleurs, les émailleurs, les peintres sur verre, les architectes les plus habiles. Limoges devint la grande école des orfèvres, à qui nous devons le calice de Chelles, les châsses de métaux précieux de Saint-Denis, de Saint-Martin, de Sainte-Geneviève, toutes ces délicates et précieuses *limogiatures*, ces précieux tissus de soie brodée d'or, dont le temps n'a pu encore effacer ni le dessin, ni l'éclat des couleurs. Ce n'était pas seulement, à la fin du vi^e siècle, une ville des saints, le sanctuaire vénéré du catholicisme, mais une grande école, dont les créations artistiques étaient recherchées par toute l'Europe, et même par les empereurs de Constantinople. Rien ne manquait à saint Eloi pour transmettre un nom illustre à la postérité, immortel dans le domaine des arts, comme dans les souvenirs religieux. Après avoir vécu luxueusement à la cour des rois, et porté des vêtements de soie brodés d'or, il se livra à toutes les austérités du cénobite ; tout en pratiquant les vertus de l'homme public, il en abjura et en expia le faste, et ne conserva de ses richesses que pour secourir les pauvres, de son

1. Le grand bâtiment, élevé en 1619, lorsque les bénédictins de Maur vinrent s'y établir, est aujourd'hui une fabrique de porcelaine.

né que pour protéger les esclaves maltraités par leurs maîtres¹.

Limooges avait pour comte, à peu près à la même époque, et principalement chargé d'établir des impôts, Lentarius, qui se fit détester par sa dureté pour les pauvres, comme par le scandale de ses mauvaises passions. Un pauvre enfant, plus tard honoré comme un saint, eut la gloire de le ramener à de meilleurs sentiments. Pardulphus (*saint Pardoul*), né de parents sans fortune, se fit remarquer, dit le *bour de Guéret*, qui écrit sa vie, dès ses premières années par sa douceur et par sa modestie. Un jour, assis sous un châtaignier, il se chauffait avec d'autres enfants à un feu alimenté par quelques broussailles, lorsque ses compagnons placèrent les charbons ardents dans le tronc d'un arbre qui, miné par le feu, tomba si subitement que le jeune pâvre, n'ayant pas le temps de fuir comme les autres, fit un signe de croix et resta à la même place. Blessé à la tête par une branche, il en perdit la vue. Il grandit avec cette infirmité, consolé par la religion, qui remplissait son âme d'une sainte énergie. Le peuple, admirant sa résignation, lui attribuant le pouvoir de guérir chez les autres l'infirmité qu'il subissait avec résignation, comme une épreuve imposée au salut de son âme, lui conduisait souvent des malades, pour leur faire l'imposition des mains. Pour tel auditeur inconnu qui venait le visiter, lui demander des conseils, il discernait les penchans, à l'aide du don surnaturel de lire dans le secret des cœurs, comme dans la nuit de l'avenir. On le voyait souvent, mal vêtu, demander l'aumône, à la porte du comte, qui dédaigna longtemps ses

¹ Saint Eusebe a laissé plusieurs épîtres et des homélies, on l'en trouve des preuves dans ses sermons, qui témoignent de son instruction littéraire. Saint Eusebe, évêque d'Antioche, archevêque de Rouen, écrivit sa vie en trois livres. (*Acta Sanctorum*.) Son nom, EUSEBIUS, se lit encore sur son tombeau de Rouen.

prières, mais qui, à la fin, frappé de sa résignation de sa piété, l'admit dans sa demeure, voulut l'avoir jours à ses côtés, espérant ainsi racheter ses crimes. Docile à ses conseils, il fonda pour lui, aux sources de la Gartempe, au lieu appelé *Waractensis* (Guéret), un petit monastère, dont il lui donna la direction¹. Le tecteur n'a conservé un nom dans l'histoire religieuse du Limousin que par le souvenir de son protégé, mort à l'âge de quatre-vingts ans, et depuis cette époque honoré comme un saint.

La dynastie des mérovingiens arrivait à sa fin ; les rois du palais étaient tout-puissants en Neustrie et en Austrasie, tandis que l'Aquitaine reconnaissait pour chefs les descendants de Caribert, dont l'un, Lope ou Lopès, duc des Gascons, envahit le Limousin, à la tête de quelques bandes de cantabres ou visigothes, s'empara de Limoges, et contraignit les habitants et l'évêque à lui jurer fidélité (635). Un jour, il entra avec les siens dans l'église, où l'on conservait les reliques de saint Martial. Voyant sur le tombeau de l'apôtre un riche baudrier, il s'en empara, disant qu'il saurait mieux s'en servir que le saint. Ce sacrilège souleva l'indignation des habitants : « Un homme petit de stature, disent les chroniques, mais haut de cœur, nommé Pélage, se glisse dans la foule ameutée, s'approche et le frappe si rudement à la tête, qu'il le renverse. Mais les gens du palais accourent et massacrent le courageux défenseur du saint. Lope, dangereusement blessé, demande un peu d'huile qui brûle dans la lampe du sépulcre, en enduit ses plaies, dont la douleur se ravive, et meurt dans d'affreux tourments ».

1. Mabillon : *Acta sanctor.* T. III, p. 579.

2. Cet évêque de Limoges serait Rusticus, dont il est fait souvent mention dans la vie de saint Viance, en l'honneur duquel il avait fait construire aux bords de la Vézère, une église qui reçut les reliques du saint, renfermées dans une chasse d'un riche travail bysantin.

lortures, pendant que ses compagnons effrayés prennent la fuite ¹. Pour contenir la barbarie, il fallait dans ces temps autre chose que la colère des multitudes opprimées, la manifestation de la puissance de Dieu.

La nationalité française se faisait lentement, au milieu des luttes intestines, dans lesquelles l'ambition des maires du palais avait, sans doute, une large place, mais dans lesquelles avait aussi une large part l'opposition des caractères et des coutumes, qui distinguaient les diverses races juxtaposées dans la Gaule. Enghien, le descendant des rois mérovingiens, oubliant son origine, se posant comme le représentant des aspirations mérovingiennes, se maintenait comme duc d'Aquitaine, mais ne voyait pas sans crainte, pour son autorité, la puissance de la maison d'Héristal absorber à son profit le pouvoir royal en Austrasie. A la tête de ses guerriers d'Aquitaine, il marchait au delà de la Loire pour s'opposer aux incursions austrasiennes, conduites par Pépin de Landen. La sanglante bataille de Testry (687), où la Neustrie austrasienne libérée du sort de la dynastie mérovingienne et remise à l'un des membres de la famille d'Héristal.

Endes vaincu, comme ses aïeux, repassa la Loire et revint à Angoulême où il se fit reconnaître comme duc d'Aquitaine et prit les habits de l'évêque, avec la couronne. L'année eut le saint Valentin. En prévision de nouveaux dangers, il rassembla de fortes milices, « de grosses vases d'armes et de précieux fers », dans cette partie de la ville qui fut plus tard le lieu de la Cité². Les évêques avaient de telle manière, son et vertu d'anciens privilèges, que par son testament il fut duc d'Aqu-

1. Ce récit qui se trouve sous le nom de Baron de H... est
un de ces Contes de la littérature.

- Capt. Max. G. Lammert

taine, de la juridiction au temporel, y prirent souve-
titre de comtes ¹.

L'invasion des Arabes, en deçà des Pyrénées, ne
pas à appeler dans le Midi le nouveau maire du
Charles-Martel qui, après avoir réprimé les résistances
tionales de la France occidentale, convoitait les riches
pagnes du bassin de la Garonne. Eudes, effrayé à l'appel
des fils de l'Islam, qu'il tenta vainement d'arrêter au
bords de la Dordogne, avait inutilement recherché
alliance en donnant sa fille à l'émir Munusa. Toute l'oc-
taine était envahie; le torrent montait vers la Loire, men-
çant d'anéantir les États francs et d'imposer à la Gaule
religion de Mahomet. Eudes appela à son secours Char-
Martel qui, à la tête de ses fiers austrasiens, vainquit.
Il vint à la bataille de Tours, où combattit pour les Français
Lanthérius, comte de Limoges, qui déjà avait repoussé les
Sarrasins au siège de Guéret (732). Les vaincus, réfu-
geant vers les Pyrénées, traversèrent le Limousin, dévasta-
nt tout sur leur passage. Quelques-unes de leurs bandes
séjournèrent assez longtemps et pillèrent les églises. C'est
alors évêque de Limoges ², à la tête des populations au-
rou de lui, leur fit une rude guerre et les chassa du pays. Le pape
qui lui dut sa délivrance, garda longtemps le souve-

1. Pour l'intelligence des événements particuliers à Limoges, il ne faut
confondre la *Cité* avec la ville, ou le *château*. Selon toutes les probabilités
la *Cité* occupait l'ancien emplacement de la ville romaine (*Civitas*, au-
jourd'hui le quartier de la Cité). On peut suivre encore, comme le montre avec raison M. l'abbé J. B. Sarrailh
(*Revue archéologique*), le circuit des remparts de la Cité, en partant de la
porte Panet, et en allant par les boulevards Saint-Maurice et de la Cathédrale
Maltrise de la cathédrale; de là par une ligne qui, passant derrière le
cloître, rejoindrait la rue des Petites-Carmes. Quant à la ville ou château
qui eut pour berceau l'abbaye de Saint-Martial, autour de laquelle se groupèrent
les maisons, à mesure que la population augmentait et ne trouvait plus
place dans la Cité.

2. Saint Cessator, vulgairement saint Cessadre, vingt-neuvième évêque
de Limoges, mourut en 742. Ce ne fut qu'assez longtemps après qu'on
fut porté dans l'église de Malemort.

son courage et de ses vertus; il lui témoigna sa reconnaissance en l'honorant comme un saint, et plaça son corps sous l'autel de Saint-Santin, petite église située près de Brive, à Malemort, sur la rive gauche de la Corrèze. Mais si nous en croyons le cartulaire d'Uzerche, les Arabes ne quittèrent le pays qu'assez longtemps après la bataille de Tours : retranchés dans les lieux escarpés, sur les collines aux hautes cimes, dans les forêts, ils tombaient à l'improviste sur les campagnes qu'ils pillaient. Ils auraient assiégé sept ans Uzerche, qui ne leur échappa que par un stratagème. Les habitants, quoique dépourvus de vivres, voulant faire croire aux assiégeants qu'ils en avaient en abondance, donnèrent le peu de blé qui leur restait à un bœuf qu'ils lancèrent ensuite hors de leurs remparts. Les Arabes, surpris de trouver une telle nourriture dans l'estomac de l'animal, levèrent le siège, croyant que la place était bien pourvue ¹.

Eudes dut à la victoire de Charles Martel la conservation de son duché d'Aquitaine. Le pape Grégoire III le couvrit de sa protection contre l'ambition du maire du palais, son dangereux allié, et lui désigna, comme symbole de son autorité, deux lions en pierre placés dans les principales localités du Limousin, où ses agents commandaient en son nom ². Charles-Martel, mort en 742, quoique forcé de re-

1. « ... Quumque jam obsessi fame laborarent, assumentes bovem unum, eductum ei unum sestarium frumenti, quod solum habebant, manducare; ~~quum~~, calido causa bibendi emittentes, coperunt hostes et occiderunt; et in ~~tas~~ ventre frumenti copiam reperientes, rati urbem necessariis ad victum ~~liberant~~, obsidione liberarunt. » (*Cartul. Uzerchens.*)

2. On lit dans les annales manuscrites de Limoges : « Voulant perpétuer l'Aquitaine à sa postérité, Eudes fit faire de grands lions de pierre grise ~~grau~~, lesquels il fit mettre es bonnes villes et cités de son obéissance; ~~quels~~ lions se voient pour le jourd'hui à Limoges, savoir : un au portail ~~de~~, deux au-devant le clocher et l'église de Saint-Michel, se regardant ~~en~~ l'autre, et un plus grand devant la porte de l'église de Saint-Martial. » Au moyen âge, on appelait *Triforium* le lieu placé devant l'église où l'on ~~tenait~~ la justice. Comme signe de juridiction, on y plaçait deux lions en

connaître l'indépendance de l'Aquitaine, avait né fondé la puissance et la gloire de sa famille, lui la soin de ravir la couronne au dernier mérovingien compléta l'œuvre de son père, en reléguant dans un dernier mérovingien qui, au lieu des insignes de la mérovingienne, ne porta plus que l'habit de moine venait de mourir, laissant son duché d'Aquitaine à Hunald, qui essaya de se soustraire au vasselage à ce nouveau roi, en ravivant les vieilles haines et les ant du Midi contre le Nord. Hunald vaincu ne tarda pas à renoncer à la lutte et changea aussi son armure pour celle de Waifre, son fils, qui lui succéda, avait tout l'orgueil patricien, tout le courage d'un Austrasien; il voulut imiter son père et faire de l'Aquitaine un royaume indépendant. De nombreux partisans se joignirent à lui dans ce projet. La mort entre deux peuples qui ne pouvaient s'aimer, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes lois. Alors commença la lutte contre le premier roi carlovingien cette sanglante guerre de huit ans, pendant laquelle les hommes du Midi perdirent leurs champs dévastés, leurs villes ruinées (760-768) et que Limoges ne devint pas la place de guerre de l'ennemi, Waifre en fit raser toutes les fortifications. Voyant les guerriers du Midi se relever de tous les côtés, plus fiers, plus audacieux que jamais, Pépin-le-Bref se mit à la tête de ses Austrasiens et envahit bientôt le Limousin. Limoges, privé de sa

protection, de là la formule : *inter leones*, dans quelques chartes, et dont le symbolisme est expliqué par ces deux vers d'Alciat :

Est leo, sed custos, oculis quia dormit apertis :
Templorum idcirco ponitur ante fores.

Un texte ancien, cité par Ducango, vient à l'appui de l'opinion que ces lions servissent de support au siège des magistrats qui rendaient justice. (DU CANGE : *Gloss.*, verb. *Assisa Chapotensis*.)

1. Annales de Metz. — *Ex Hermannii. ap. Script. rer. Franc.*,

ne put lui résister : il y entra en maître, accompagné d'un prince encore enfant, qui, après avoir été témoin et acteur dans ce grand drame, dont le dénouement devait être la ruine de la liberté des vieilles races aquitaniques, devait être le grand empereur d'Occident, le propagateur de la civilisation ¹.

La guerre fut cruelle de part et d'autre. La colère de Pépin croissait en proportion de la courageuse résistance de ses adversaires ; aussi le Limousin fut-il plusieurs fois ravagé par les deux partis. On y voyait partout des places fortes demantelées, des villages incendiés, des vignes arrachées, surtout dans les environs d'Issandon, où fut livrée une sanglante bataille, au pied de la colline, sur laquelle existait un ancien oppidum gaulois ². La frayeur était générale ; les moines, dont les cloîtres avaient été en partie pillés, allaient se cacher dans les forêts, dans les lieux les plus inaccessibles, emportant avec eux les ornements et les reliques de leurs églises. Remontant des bords de la Dordogne, après s'être emparé des places fortes de Turenne et de Scoraille, assises au sommet de rochers escarpés ³, Pépin arriva sur les bords de la Vézère, en face d'une haute colline entourée en grande partie par la rivière, et dont il jugea la position propre à la construction d'un poste, où il laisserait une garnison. Il y fit faire d'importants travaux défensifs, protégés par des tours, dont la plus élevée s'appela *Milmande*, selon les uns, *Militante* selon les autres. La place ainsi fortifiée prit le nom d'Uzerche ⁴. On a même

1. *Annal. Francor., passim.*

2. « ... Tractum quæ palet in Lemovicum usque fines ferro et igne vastavit, oppidum quæ adhuc in potestate Vasilari erat, cremavit, monasterium ipsius perierit. Issandonem oppidum vini copia celebrem cepit et vastavit. » *Fredeg.*

3. « ... Castrum Scorallium, Tornam... multas roccas et speluncas conquirit. » *Contin. de Fredeg., ap. Script. rer. Franc.*

4. « ... Plagam Lemovicensem perlustravit. Cumque ad quemdam locum,

dit, mais sans documents certains, qu'indigné de ce que Limoges avait été une des premières villes qui s'étaient déclarées pour le duc d'Aquitaine, il transféra à Uzerche le siège épiscopal de saint Martial, déposa dans l'église les précieuses reliques¹, et que ce ne fut que plusieurs années après que l'évêque Turpin, supprima cet évêché, s'empara de tous ses biens, dont il distribua une partie au clergé et s'appropriâ les reliques, dont la plus précieuse était celle de saint Barthélemy, à laquelle les habitants attachaient le plus grand prix².

Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, Uzerche fut regardée, durant tout le moyen âge, comme la capitale de la ville du Limousin. On y fabriquait de la monnaie à l'usage des rois francs³. Les familles les plus puissantes du pays dans l'ordre féodal y avaient des habitations, et les châteaux étaient entourés de murailles flanquées de hautes tours. On disait-on : — « qui a maison à Uzerche, a château en Limousin. » Cette ville conserve encore plusieurs vestiges de l'époque féodale.

Iluvio Visera circumdatum pervenisset, aptum ad construendam urbem invenit. Civitatem ergo ibi edificavit, decem et octo turribus, una pre eminentiore, quam vocabat Milmanda, alii dicunt Militante: n... excelso vocabulo, Us enim terra, Archos vero dicitur princeps. » (Eusebius Usercens.)

1. « ... Usercam tanta diligentia et industria ornavit ut ejus ecclesie multis sanctorum reliquiis venerandam reddiderit. Ubi sedem recipiens episcopatum constituit. » (*Gall. christ.*, T. II.)

2. « ... Et sic multa predia, ecclesias, et plura sanctorum privilegia iusuper, ut fertur, brachium sancti Bartholomæi auferens... Cleros vult duxit, et multa dona eis contulit, timens ne forte contra eum quod moverent in presentia regis. » (*Cartul. Usercens.*)

3. Plusieurs monnaies de cette époque ont été trouvées dans le Limousin. Une porte d'un côté une tête regardant à droite, avec une tornade et cette légende : VSERCA CAS. (*Castrum*); de l'autre, un cercle avec une croix grecque, et dans les angles ces lettres : L. E. M. O; en dehors du monétaire : MAVRVS MONETAR (*monetarius*). Un tiers de la monnaie a une tête diadémée, avec cette légende : VSERCA FIT; au revers une croix et le nom du monétaire : LEO. DO. MO. (*Leocarius dominus monetarius*).

Pépin, toujours ardent à la poursuite de son ennemi, vint à Limoges en 764 ; à la vue de cette ville qu'il avait ruinée ¹, de ses monastères renversés, de ses églises ravagées, il voulut faire oublier les tristes effets de sa colère en faisant reconstruire les églises. Il donna à celle de Saint-Martial le village de Saint-Vaulry², aux religieux celui de Buignac, et à Gontrade, alors abbesse de la Règle, de vastes domaines, situés sur les bords de la Gartempe, de la Creuse et de la Corrèze. Waïfre, à la fin, abandonné par la plupart de ses siens, errait en fugitif dans les lieux les plus déserts, lorsqu'il tomba sous les coups d'assassins achetés par ceux qui désespéraient de le vaincre. Une église de Limoges avait un tombeau, à côté de ceux de saint Martial et de sainte Valérie, au héros malheureux de l'Aquitaine ³ (768).

Jusqu'alors les comtes de Limoges, institués par les mérovingiens, n'avaient été que de simples délégués, des chefs militaires attachés à la personne des princes, mais ne résidant pas toujours dans la contrée, n'y possédant pas encore une partie du sol. Rien ne prouve que les ducs d'Aquitaine se fussent fait représenter par eux. Après l'ex-

1. Gaiſernus, dux Aquitanie, Lemovicensis præsertim urbem Lemovicam multissimum incendit. Quod cum rex audivisset, captam Lemovicam penitus destruxit. (Cartul. Exercent.)

2. Il y a quelques années, en fouillant les ruines de l'église de Saint-Vaulry, on y trouva une statue équestre en pierre calcaire, le cavalier s'appuyant sur de larges étriers, terrassant un monstre à queue de serpent. On a cru que c'était la statue de saint Georges. Ne serait-ce pas plutôt celle de Pépin ?

3. Dans une niche, pratiquée dans le mur de l'église, existait autrefois un bas-relief en granit représentant une lionne couchée, tenant entre ses pattes un croissant, et au-dessus une figure d'homme s'appuyant sur le dos de la lionne. La lionne était-elle le symbole de l'Aquitaine, et les honneurs les plus derniers donnés, Eudes, Hunald et Waïfre ? Selon d'autres, la lionne représentait-elle la Religion terrassant les ducs révoltés, et la figure serait-elle celle de Pépin ? Ces vers latins, qu'on lisait sur une lame de cuivre, ne favorisent pas raison à cette interprétation ?

Alma leuua dnces serua parit alque coronat;
Opprunt hanc natus Waifer molestus alumnam;
Sed preceus gravitate, luit sub poudere penas.

inction de la famille mérovingienne, il en fut autre les comtes eurent sous leur juridiction ce vaste territoire où ils possédaient d'immenses propriétés. Pépin cette dignité à Rothgar, guerrier de race germanique avait servi sa cause contre Waifre, et lui céda du Limousin plusieurs terres du domaine royal.

Hunald, sorti du cloître où il s'était retiré, voulut son fils, en poussant encore l'Aquitaine à la révolte; mal secondé par les populations, qui craignaient pour d'autres malheurs, il ne tarda pas à chercher son salut la fuite. L'Aquitaine n'eut plus que de rares vellétés dépendance. Charlemagne y rétablit l'ordre par de institutions politiques. C'est à partir de cette époque nous trouvons le comté de Limoges divisé en petites nistrations locales sous le nom de *vigueries*, et ayant limites le *pagus Caturcinus* (Quercy), *pagus Petrog* (Perrigord), *pagus Engolismensis* (Angoumois), *pagu tavianus* (Poitou), *pagus Bituricensis* (le Berry), et le *Acernicus* (Auvergne). Ce comté (*pagus Lemovicinus*) prenait alors plus que l'étendue du diocèse de Lim qui, lors de sa création, ne représentait que l'ancienne sion politique du temps des Romains ¹. Les cartulaires abbayes mentionnent dans le *pagus* des vicairies, en plus grand nombre que dans le reste de la France. C'é autant de circonscriptions, placées sous la jurid d'agents, qui dépendaient du comte, et plus tard, vicomte, quand l'autorité du premier se fut amoind

1. En prenant les circonscriptions ecclésiastiques, telles qu'elles étaient avant le concordat de 1801, dit M. Guérard, on obtient assez exactement divisions civiles de la Gaule romaine et de la Gaule des Francs. (*Essai système des divisions territoriales.*)

2. M. Deloche, dans une savante étude comparative de la géographie du Limousin, a indiqué la ligne de circuit du *pagus Lemovicinus* mais n'y aurait-il pas compris à tort la partie située de l'autre côté

Charlemagne n'inventa point ces divisions : elles avaient existé dans les derniers temps de la domination romaine, mais avaient été abandonnées à la suite du désordre apporté dans l'administration par les invasions. En les rétablissant, il institua toute une hiérarchie administrative, dont chaque partie fut confiée à des agents, pris dans les grandes familles d'origine gallo-romaine, qui conservaient encore quelque influence et même de grandes propriétés. Au sommet de cette hiérarchie se trouvait le comte, représentant de l'empereur, son délégué, et qui déléguait lui-même une partie de son autorité à des *vicarii*

Dordogne, comprise plus tard dans la vicomté de Turenne, et qui aurait appartenu au *pagus Caturcinus*? Serait-il possible d'admettre aussi que le *pagus Lemovicensis* s'étendait dans le Périgord, jusqu'à Chalais (*Calesium*)? Quant aux vicairies, qu'il nous fait connaître, elles étaient plus nombreuses dans le Limousin que partout ailleurs, ou au moins plus faciles à déterminer d'après des monuments écrits. Qu'il nous permette de les reproduire ici, telles qu'il les a indiquées, mais dans un autre ordre :

1^o Dans le département de la Charente, pour l'arrondissement de Confolens qui fit partie du Limousin : *Vicaria Adezia* (Esse). *Vicaria Cabanensis* (Chabanaise). *Vicaria Cassanomensis* (Chassenon).

2^o Département de la Corrèze : *Vicaria Altiliacensis* (Altillac). *Vicaria Argentalensis* (Argental). *Vicaria Asnacensis* (Puy-d'Arnac). *Vicaria Barrensis* (Bar). *Vicaria Beennatensis* (Beynat). *Vicaria Brivensis* (Brive). *Vicaria Cambolivensis* (Chamboulive). *Vicaria Castelli* (Chasteaux). *Vicaria Casatice* (Cousages). *Vicaria Dariacensis* (Darazac). *Vicaria Exandonensis* (Ysandon). *Vicaria de Feix* (Feix-Fayte). *Vicaria Spaniacensis* (Espagnac). *Vicaria de Juliaco* (Juillac). *Vicaria Luperciacensis* (Lubersac). *Vicaria Narenensis* (Naves). *Vicaria Rosariensis* (Roziers). *Vicaria Salliacensis* (Seilhac). *Vicaria Sancti Juliani* (Saint-Julien-aux-Bois). *Vicaria Sancti Privati* (Saint-Privat). *Vicaria Seriacensis* (Sérillac). *Vicaria Spaniacensis* (Espagnac). *Vicaria Tornacensis* (Tornac). *Vicaria Torinensis* (Turenne). *Vicaria Uzerensis* (Uzerche). *Vicaria Vertedensis* (Le Vert).

3^o Département de la Haute-Vienne : *Vicaria de Axia* (Aixe). *Vicaria Chervensis* (Château-Chervix). *Vicaria Curciacensis* (Cursac). *Vicaria Flavignacensis* (Flavignac). *Vicaria Lemovicensis* (Limoges). *Vicaria Novensis* (Neuvic). *Vicaria Padriiliacum* (Peyrilhac). *Vicaria Periacensis* (Peyrilhac).

Il est à remarquer que le nombre des vicairies est plus grand dans le bas Limousin que dans le haut Limousin. Serait-ce parce que le bas Limousin, plus rapproché du Midi, avait mieux conservé les divisions de l'époque gallo-romaine?

dans les vicairies, à des *centenarii* dans les centeniers a diversement expliqué l'origine de la féodalité. Ne fut pas la suite d'une nécessité de cet ordre de choses, et n'alla pas pour représentants ces mêmes fonctionnaires quand l'autorité royale se fut affaiblie ? Les divisions administratives ne devinrent-elles pas les grands fiefs qu'on trouve à l'avènement des capétiens ?

Après la soumission de l'Aquitaine, Charlemagne donna le gouvernement de l'*orbis Lemovicinus*, qui forma le comté de Limoges, *comitatus Lemovicinus*, à un chef représentant son autorité dans l'ordre civil, judiciaire et militaire, à son tour, en délégua une partie à d'autres agents, les divisions territoriales déjà formées. Rogérius, comte de cette importante mission, peut bien être le même que Rotharius, appelé par Théodulfe, évêque d'Orléans, « le grand comte, le héros célèbre, le initié à la langue de Pythagore ¹. » C'est à lui, et à sa femme Euphrasia, qu'on rapporte la fondation de l'abbaye de Charroux, de l'ordre de Saint-Benoît, enrichie par Charlemagne de précieuses reliques, apportées de Jérusalem d'une riche bibliothèque, car les abbayes étaient aussi d'écoles de belles-lettres et de théologie (799) ². Cette fondation prouverait qu'alors l'autorité du comte de Limoges allait au-delà des limites assignées au territoire des Lemovices. Car, comment admettre que ce comte eût exercé sa munificence sur une contrée qui n'aurait pas été dans la circonscription de son commandement ?

1. Denique Rotharius, comes ingens, inclytus heros,
Conjuge cum Eufrasia condidit istud opus :
Hoc fulvo, argento, gemmisque exornat et auro,
Affluit et libris, vestibus atque sacris.
Prædia, prata, domos, sylvas, vineta, colonos,
Et pecora et pecudes et bona quæque dedit.

(*Carmina Theodul.*, l. III, c. 10.)

2. MABILLON : *Annal.*, T. II, p. 271.

L'Aquitaine eut de beaux jours et crut encore à sa nationalité, lorsque Charlemagne l'eut érigée en royaume, au profit de son fils, Louis-le-Pieux, qui se fit aimer des populations méridionales, dont il parlait la langue et adoptait les mœurs. On comptait alors dans le Limousin un certain nombre d'établissements religieux, mais qui n'étaient encore que de petits oratoires, où s'étaient réfugiés quelques hommes voués aux saintes méditations. Louis en enrichit plusieurs d'importantes donations. Sur l'emplacement d'une église appelée Saint-Sauveur, il édifia, en y employant une partie des matériaux provenant de l'amphithéâtre des Arènes, l'église et l'abbaye de Saint-Martial, « ce berceau de la foi en Limousin, cet asile où dormirent tant de grands hommes, ce musée enrichi par la piété des siècles ¹. » Dans un de ses nombreux voyages, après avoir réuni au palais de Jocondiac les Etats d'Aquitaine, il présida à la consécration de l'église, où fut transporté le corps de saint Martial, et donna à l'abbé la seigneurie de la partie de la ville appelée le Château, *Castrum*, concession qui fut plus tard l'occasion de longues rivalités entre les abbés et les vicomtes (830) ². On sait à quelles cruelles épreuves fut soumis Louis-le-Pieux par suite des révoltes fréquentes de ses fils. Relevé de sa déposition prononcée contre lui, il revint à Limoges, accompagné de trois cents seigneurs fidèles à sa cause, séjourna encore au palais de Jocondiac ³, et visita une dernière fois le tombeau de saint Martial, en action de grâces de la protection divine, obtenue par son intercession dans

1. *Inscriptions du Limousin*, p. 244.

2. *Chron. Ademar Cabanensis*, op. D. Bouquet.

Ce palais, résidence et célèbre sous la dynastie carlovingienne, pouvait servir à l'usage que Jean Comte ne et avoir fait partie du domaine impérial. Il était situé au bord de la Vienne, à peu de distance de Limoges. L'usage en a été longtemps désigné sous le nom de Palais. Naclaud (*Mss. de Souvigny*) avait placé ce monument à Condat; mais, d'après Pierre-le-

ses malheurs de famille. Déjà, sollicité par l'évêque Regimbertus, il avait confirmé, en 817, les privilèges accordés par son père à la basilique consacrée à saint Étienne, le premier martyr de la foi chrétienne.

Le comte Rogérius ne fut pas toujours fidèle au parti du malheureux empereur : il s'attacha quelque temps à celui de Pépin, roi d'Aquitaine, mais, après la mort de ce fils rebelle, il se déclara contre Pépin II. Quoique déjà dans un âge avancé, il conduisit les hommes d'armes de son comté à la bataille de Fontenay, où il trouva la mort (844)¹. Le clerc qui l'avait suivi à cette sanglante journée, où la rivalité des petits-fils de Charlemagne décida le démembrement de l'empire, revint dans le Limousin raconter aux moines lettrés ce qu'il avait vu dans ce grand duel des nations : « Seul, disait-il, je suis resté vivant de ceux qui étaient aux premiers rangs ; j'ai vu les vêtements des morts blanchir les champs, comme les oiseaux en automne blanchissent les airs de leurs ailes². »

Rogérius, ou plutôt Rotharius, n'eut point de successeur

Scolastique, qui écrivait au commencement du XII^e siècle, l'emplacement sur les bords de la Vienne en avait conservé le nom :

Vinzenam propter fluvium tentoria figunt,
Nam Jovenciacus locus aulicus ille vocatur,
Atque Lemovicum non multum distat ab urbe,
Qui regulis adhuc quod erat *monumenta Palati*,
Fert ejus vulgo relapsa nomen inane.

(Lib. III, Poem. XIV.)

1. Selon la chronique de Turpin, Rogérius aurait épousé Oda, fille de Walfre, et serait mort à la bataille de Roncevaux : d'où il faudrait conclure que ce n'est pas le même que Rotharius.

2. Solum de multis remansi,
Prima frontis acie,
Ima vallis retrospexi :
Albescebant campi vestes
Mortuorum lineas,
Volut solent in autumnis
Albescere avibus.

(Mss. ap. Bibl. nationale, n° 1154.)

immédiat dans le comté de Limoges ; l'autorité y fut exercée par Raymond I^{er}, comte de Toulouse, mentionné dans quelques cartulaires, comme ayant fondé le monastère de Rouffiac (*Raffiacense monasterium*), sur les bords de la Creuse, et signé la charte de fondation de l'abbaye de Beaulieu. Après le traité de Verdun (843), qui déposait Pépin II de son royaume d'Aquitaine, nous trouvons, comme comte de Limoges, Foulques, qu'on croit fils d'Endes, comte de Provence, nommé par Charles-le-Chauve ; puis Gérard, que Pépin II attacha à son parti en lui donnant sa fille Berthe en mariage.

La guerre entre les princes carlovingiens s'était compliquée de nouveaux désastres. Les Normands, cette race de pirates, d'hommes de proie, chasseurs et voleurs de leurs semblables, enfants d'Odin, le dieu du sang et du carnage, venaient d'envahir l'Aquitaine. A l'approche de leurs bandes dévastatrices, les habitants de Limoges, femmes, enfants, se rends se réfugiaient dans les forêts. Un seul homme, paralytique, était venu demander sa guérison aux reliques de saint Martial. Sans se préoccuper des ennemis, il continua de prier, et quand les fugitifs rentrèrent dans la ville, ils le retrouvèrent sain et sauf et guéri de son infirmité. Le clergé, moins effrayé que les habitants, était resté dans ses cloîtres, comptant sur la protection de Pépin II qui, pour se l'attacher dans sa lutte contre Charles-le-Chauve, venait de donner à l'église de Saint-Étienne de Limoges des domaines, possédés autrefois par son père, et qui avaient fait partie du domaine impérial, comme le fief d'Oras (*fiscum Ozarenm*), avec les serfs qui le cultivaient, et le serf suivait la terre, et la villa d'Oras, « en vue, disait-il, d'obtenir de Dieu le rétablissement de la paix

dans ses États » (845). La chartre contenant ces do fut solennellement déposée sur l'autel par l'évêque Charles-le-Chauve, pour se faire des partisans, s'était aussi généreux, en renonçant à faire rendre la en son nom sur les terres des églises et des monas y lever des tributs, et à affranchir les esclaves, ce lège de donner la liberté et dont l'Eglise usa large moyen âge¹.

Deux ans après, les Normands reparurent, entrèrent Limoges, non plus comme alliés de Pépin, mais pour du butin. Quelques églises, l'abbaye de Saint-Augustin² et plusieurs maisons furent incendiées. Tout fuyait devant eux, les habitants des campagnes en conduisant leurs troupeaux dans les lieux les plus écartés, le clergé en emportant les reliques des saints. Quelques moines de Limoges allèrent au loin chercher refuge dans le château de Turenne avec leurs trésors et précieux restes de saint Martial. D'autres trouvèrent asile dans celui d'Allasac; à Colonges, près de Meyrignac, près de Tulle, où l'on racontait qu'une souris avait jailli miraculeusement sous les pieds du cheval de saint Martial. Les reliques, par la multitude de fidèles qui venaient les vénérer, étaient à cette époque une source de revenus pour les églises; aussi quelques localités, où l'on était obligé de les cacher pendant les invasions des hommes du Nord, ne voulaient-elles pas s'en dessaisir, quand le calme était rétabli : ainsi firent les habitants de Solignac et quel-

1. GALL. CHRIST. : *Instrumenta eccles. Lemovic.*

2. La fondation primitive de cette abbaye, placée près de la porte, remontait à Alicius, frère de saint Éloi. C'était là, d'après la tradition, le monastère dont parle saint Ouen, et que le frère du saint évêque avait fondé à Limoges, dans le patrimoine de sa famille. Hilduin, évêque de Limoges, répara ce monastère au XI^e siècle, y plaça des religieux de Saint-Benoît, et y fut inhumé. (AUDOMERUS : *Vita Eligii*, l. I. *Breviar. Lemovic.*, 1550.)

peurs de la contrée ; mais, racontent les légendes, quand ils voulurent résister par la force à ceux qui réclamaient leur veau trésor, « un ange fit tomber les murailles, derrière lesquelles ils se croyaient en sûreté ¹. »

Après d'affreuses dévastations, après les édifices renversés, les pierres sacrées des autels brisées, les pasteurs avec les vaches égorgées, les Normands, chargés de butin, étaient repartis vers la Loire, ne laissant derrière eux que des ruines, des populations désespérées. Les maisons de Limoges les plus voisines de la Vienne avaient été détruites ; et les du quartier appelé le *Château*, placées autour de l'abbaye de Saint-Martial, échappèrent à ces pillards, soit en offrant leur or et leur argent, soit parce que ceux-ci n'osèrent pas attaquer les murs d'enceinte. La misère était générale, partout des troupes de mendiants affamés, des prêtres pleurant sur les décombres de leurs églises. « Cette Aquitaine, qui autrefois nourrissait des guerriers, disent les chroniqueurs, a maintenant les mains engourdies et ne peut plus manier le fer des batailles ². »

Lorsque Pépin II, las de la guerre, effrayé des dévastations de ceux qu'il avait appelés à son secours, eut consenti à restituer à une partie du royaume d'Aquitaine, Charles-le-Grand vint à Limoges, présida dans l'église de Saint-Martial une nombreuse assemblée d'évêques et de seigneurs du pays. Au moment où il siégeait sur son trône, les religieux, conduits par Amardus, leur abbé, se prosternèrent devant lui, lui demandant la permission de prendre l'habit monastique et de vivre selon la règle de saint Benoît. L'évêque Eude s'y opposa, mais, cédant aux sollicitations du roi, encouragé par l'approbation des autres évêques et des grands personnages du pays, et reconnaissant que les prérogatives

¹ Chron. Anon. Cabanens, ap. Labbeum.

² Chron. S. Maxenti.

du saint-siège étaient sauvegardées, il y consentit, grande satisfaction du prince, heureux d'avoir rétabli l'ordre et la paix dans l'abbaye. Les réformes ne s'introduisirent pas toujours sans opposition dans les cloîtres. A peine les religieux furent-ils rentrés dans leur cloître, que l'un d'eux, Geoffroi, gardien du trésor, voyant que ses frères ne voulaient pas choisir un abbé parmi eux, qu'ils demandaient à vivre sous l'autorité d'Odo, abbé de Saint-Savin, refusa de prendre l'habit. A l'instigation de l'évêque, il courut se réfugier dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix et du monastère de Saint-Junien. Cette révolte n'eut pas de suites.

Les Normands, dont les bandes semblaient se multiplier, continuèrent encore quelque temps de parcourir diverses parties de l'Aquitaine, où la tyrannie de Pépin II souleva une indignation générale, jusqu'au moment où Sarrazin, comte de Gascogne, livra le prétendant à Charles le Chauve, qui le fit enfermer dans le monastère de Saint-Sauveur de Sens (854). Mais le calme se fit difficilement dans les esprits : on avait trop souffert pour ne pas craindre de nouveaux malheurs, aussi le peuple crut-il voir dans l'apparition d'une comète le présage de nouvelles révolutions. En même temps, la peste faisait de si grands ravages qu'on laissa çà et là les cadavres sans les ensevelir. Pépin II s'échappa de Soissons et recommença la guerre. Aussitôt Charles le Chauve passa la Loire pour le poursuivre, et vint à Limoges l'année suivante. Les grands se réunirent autour de lui demandant pour roi d'Aquitaine, Charles, son fils, qui l'accompagnait. Rodulphe, archevêque de Bourges, s'était d'abord attaché à la fortune de Pépin, assisté de plusieurs évêques de France, — on désignait ainsi les évêques du Nord autres que ceux du Midi, — introduisit solennellement le jeune prince dans l'abbaye de Saint-Martial, lui fit l'onction royale, lui mit sur la tête la couronne

doigt l'anneau de sainte Valérie ¹. Rodulphe, le prélat consécuteur de cette royauté éphémère, tenait le premier rang parmi les évêques du Midi : né d'une famille célèbre, dont quelques membres possédaient le comté du Quercy, il se fit remarquer par de grands talents et une rare piété, qui lui méritèrent, parmi ses contemporains, le surnom glorieux de *Père de la patrie*. Possesseur de vastes propriétés sur les bords de la Dordogne, il y fonda, sous l'invocation de saint Pierre, sur ses propres domaines, à l'entrée de la riante et fertile vallée arrosée par le fleuve, abritée par de hautes collines, derniers chaînons des monts d'Auvergne, la célèbre abbaye de Beaulieu, *Bellus locus* (835), ainsi appelée à cause de la beauté du site. Douze moines, venus de Solignac, en furent les premiers habitants. Lors de la consécration, qui eut lieu en 860, en présence de deux évêques, Stodile de Limoges et Launus d'Angoulême, de l'abbé de Saint-Martial, du comte de Toulouse et des seigneurs de la famille de Turenne ², il stipula que jamais cette abbaye n'aurait à subir la domination d'aucun des membres de sa famille, ni celle de tout autre souverain. On comprenait alors que la vie religieuse ne peut avoir pour juge que Dieu et la conscience ; que, bien différente de la vie politique, qui se fait à elle-même

1. « Anno 835, Aquitani urbem Lemovicum, mediante octobri mense, convenientes. Carlum, filium Carli, regem generaliter constituunt. » *Aliunde* : « Factus est Lemovicæ in regem, supra Franciam et Aquitaniam et Burgundiam in basilica Salvatoris. » (*Ex Annal. S. Bertinensis.*) Selon d'autres, ce acte se rapporterait à Charles-le-Chauve et non à son fils. Il existe des monnaies frappées à Limoges au nom des deux princes.

2. Rodolphe, nommé aussi Raoul, était fils de Rodulfe, comte de Turenne. Son père, et sa mère Ayga, le firent élever dans le monastère de Solignac. Le jour qu'il y reçut la tonsure, ils lui concédèrent plusieurs propriétés, situées en Limousin et en Quercy. (V. mon *Histoire du Bas-Limousin*). Le cartulaire de Beaulieu, que j'avais signalé au ministre de l'instruction publique en 1842, a été publié depuis par M. Deloche, avec une introduction très-remarquable.

ses lois, elle relève d'une autorité supérieure aux p
humaines.

Le couronnement du jeune carlovingien à Limoges fut qu'une vaine ostentation de fidélité pour le père pour le fils; car, à peine les chants de l'église se furent-ils cessés, que Charles-le-Chauve repassait la Loire sans s'arrêter, sans doute, à la bonne foi des grands vassaux du Midi, venus à Limoges moins pour reconnaître son autorité que pour étudier ses dispositions et profiter de sa faiblesse. Le jeune roi trompa-t-il leurs espérances, ou fut-il victime de leur inconstance? Pépin II continua la guerre pendant quelques années, toujours aidé des Normands, qui en firent encore dans Limoges, sans trouver d'abord de résistance. La part de Raymond, comte de Toulouse, désigné en cette époque comme comte de Limoges, et alors obligé de venger sa fille, répudiée par le comte d'Auvergne¹. Il massacra tous ceux qui n'eurent pas le temps de prendre la fuite, violèrent les vierges jusque sur les marches de la ville et les emmenèrent déshonorées et captives². Raymond se détermina enfin à les combattre, fut tué en les poursuivant³. Pépin II, livré une seconde fois à Charles-le-Chauve, fut réduit à prendre l'habit de moine dans le couvent de Senlis, d'où il ne sortit plus (864).

1. JUSTEL : *Hist. des vicomtes de Turenne*.

2. *Ex miraculis ord. S. Benedicti*.

3. Selon Justel, il aurait transmis son titre de comte de Limoges à ses trois fils, Bernard, Eudes et Albert. Eudes, l'un d'eux, pourrait bien être le dernier des vicomtes de Limoges?

CHAPITRE III

PREMIERS VICOMTES DE SÉGUR ET DE LIMOGES

Les alleux transformés en bénéfices. — Fulchérius arrête les Normands et fait de Ségur une citadelle. — Eudes, comte de Paris, se fait reconnaître à Limoges; cérémonie du couronnement. — Fulchérius est établi vicomte de Limoges; ses lieutenants, ou viguiers, à Lubersac, à Brosse, à Chabamais, etc. — Adémar d'Escals à Tulle, vicomte du Bas-Limousin. — Rodolphe, roi de Bourgogne, et le vicomte de Limoges défont les Normands. — Ebles, comte de Poitiers. — Fulchérius rentre dans son château de Ségur, où il meurt. — Adalbert, vicomte de Limoges, dépouille l'abbaye de Neilh. — Les habitants de Limoges, et leurs consuls, contre Ebles, leur évêque. — Hildegair succède à Adalbert dans la vicomté; Charles le Simple au tombeau de saint Martial. — Donations d'Hildegair aux églises. — Adémar, vicomte de Ségur, et Renand, vicomte de Limoges. — Leurs parents en possession des terres de Chalus, de Bré, de Ségur, etc. — Géraud, ou Gérard, vicomte, et sa femme Rothilde de Brosse. — Guerre, au sujet du château de Brosse. — Le comte de Périgord fait crever les yeux à Benoit, chorévêque de Limoges. — Gui, fils du vicomte de Limoges, surprend le comte de Périgord, qui évite le supplice par la fuite. — Son frère Adalbert, prisonnier à Limoges. — Hildegair, frère de Gérard, évêque de Limoges, enrichit les églises, l'abbaye d'Uzerche. — Etienne, abbé de Saint-Martial, contre le duc d'Aquitaine. — Guillaume III, comte de Poitiers, assiège Limoges. — Adalbert de Périgord épouse Aiscélina de Limoges. — Archéologie de la collégiale du Dorat. — Mort du vicomte Gérard; ses enfants.

Sous les derniers mérovingiens, la classe des hommes libres comprenait, après le clergé, les possesseurs d'alleux, Francs ou Gallo-Romains, qui, sous les premiers carlovingiens, changèrent leurs alleux en bénéfices, en se plaçant sous la protection des rois. Plus tard, isolés dans leurs vastes domaines, la plupart, pour ne pas dire tous ceux qui ne pouvaient se défendre par eux-mêmes, se trouvèrent soumis, par besoin de protection, aux plus riches et aux plus puissants d'entre eux. Après Charlemagne, qui divisa ses

États en légations, en duchés et en comtés, ils relevèrent l'autorité des ducs et des comtes institués pour gouverner ces divisions de l'empire, et qui, de simples délégués de l'autorité supérieure, à titre temporaire, formèrent les grands vassaux, après que Charles-le-Chauve, capitulaire de Kiersi (877) eut consacré l'hérédité de

Selon nous, les premiers comtes de Limoges ne prirent pas part à cette révolution, parce qu'ils n'avaient ni les représentants du pouvoir royal ou les délégués du duc d'Aquitaine, et qu'ils ne possédaient pas dans le pays de grandes propriétés à titre de bénéfices. C'étaient, à proprement parler, des comtes sans comtés. De la classe des vassaux d'alleux, devenus bénéficiers, sortit celle des grands vassaux, d'abord soumis au roi, puis devenus indépendants quand les faibles héritiers de Charlemagne ne purent plus imposer leur suzeraineté aux ducs d'Aquitaine, qui eux-mêmes ne pouvaient pas davantage imposer la leur aux grandes familles qui se partageaient le Limousin. Les troubles, occasionnés par l'invasion des Normands, eurent pour résultat le relâchement de tous les liens de suzeraineté. Le plus riche, comme le plus puissant par l'influence personnelle, fut celui qui sut le mieux défendre les relations contre les hommes du Nord, combattre pour eux, leur offrir des lieux de refuge contre la mort, l'esclavage, l'incendie et le pillage. On n'allait plus dans les villes chercher la sécurité : plusieurs de celles de l'Aquitaine ont été trop souvent envahies, pillées, incendiées. On se réfugiait dans les lieux les mieux fortifiés par la nature, sur les rochers, sur les collines entourées de forêts ou protégées par quelques cours d'eau. Ces positions devinrent les citadelles du moyen âge. Ségur, en latin *securus*

1. Ségur, aujourd'hui dans le canton de Lubersac, arrondissement de

me des premières construites à la hâte avec d'énormes blocs de rochers et quelques troncs d'arbres. Les habitants des campagnes, chassant devant eux leurs troupeaux, emportant des provisions pour quelques jours, s'y réfugiaient à l'approche de l'ennemi. Ces fortifications furent l'ouvrage d'un des cadetants des comtes de Limoges, nommé Foucher (*Fulcherius*, et aussi *Pulcardus*), peut-être fils de Eudes, l'un des trois enfants de Raymond, comte de Toulouse, qui avait pris, comme on l'a vu, le titre de comte de Limoges. Foucher, comme ses ancêtres, possesseur d'un vaste territoire, il avait réuni autour de lui un grand nombre d'hommes, à la tête desquels il faisait une rude guerre aux Normands. Sa valeur, son dévouement et ses talents firent sa fortune politique et furent la sauvegarde des populations effrayées. Lui seul, dans cette partie du Limousin, avait pu arrêter les bandes des Normands, conduites par Raynald, le roi de la mer, qui, deux fois, attaqua vainement les remparts de ce chef de clans, et descendit à la hâte vers la Dordogne, mais non sans laisser des ruines sur les bords de la Vienne et de la Vézère.

Eudes, comte de Paris, fils de Robert-le-Fort, le représentant du parti féodal, venait de s'attribuer la couronne de France, au mépris des droits de Charles-le-Simple, déserté par sa propre famille, errant comme un exilé, sans amis dévoués, sans sujets fidèles. L'usurpateur, ou plutôt le chef d'un parti qui voulait fonder la puissance de l'aristocratie territoriale aux dépens des carlovingiens, accourut au delà de la Loire pour s'y faire reconnaître, et imposer son autorité aux grands feudataires du Midi, assez peu disposés à lui obéir, car l'Aquitaine conservait encore toutes les vieilles antipathies contre les hommes du Nord. Limoges ouvrit ses portes; le clergé le reçut en triomphe dans la basilique de Saint-Martial, où l'évêque, au bruit des ac-

clamations de la foule, le proclama roi de France et d'Aquitaine. Quoique Limoges ne fût pas la capitale de l'Aquitaine, c'était toujours dans ses murs et par son conseil que les ducs se faisaient inaugurer : cérémonie importante où l'évêque, après avoir fait jurer au nouveau maître de conserver les privilèges de la ville et ceux de l'abbaye Saint-Martial, lui ceignait la tête du cercle d'or, le revêtait de la chlamyde, lui mettait au doigt l'anneau de saint Martial, lui chaussait les éperons d'or, lui remettait l'épée et l'étendard, en présence des grands personnages du pays, parmi lesquels on remarquait le possesseur de la cité de Ségur¹.

Après son couronnement (888), comptant sur le dévouement du clergé, sur la fidélité des Aquitains, le nouveau roi fit frapper à Limoges des monnaies en son nom. Pour maintenir l'ordre dans le pays, il y créa des chefs dévoués à sa fortune². Foucher de Ségur, « habile ouvrier en bois, à-dire habile à construire des machines de guerre³, institué par lui vicomte de Limoges, dignité attachée à la personne qu'à une division territoriale, et assez limitée dans l'enceinte de la ville par la juridiction de l'abbaye Saint-Martial. Au-dessous du vicomte, quelques seigneurs ou grands propriétaires, devaient, en qualité de vicaires, rendre la justice dans leurs circonscriptions et y maintenir l'ordre⁴. Ces magistrats subalternes, nous les trouvons dans plusieurs localités, moins importantes par leur

1. *Chron. Ademari Cabanensis*, ap. Labbe, *Bibl.* t. 2. Cet auteur met une erreur en disant que Eudes était fils de Raymond, comte de Limoges, alors qu'il était fils de Robert-le-Fort, comte de Paris. Cette assertion chroniqueur pourrait seulement faire croire que ce même Eudes avait la prétention d'hériter de l'autorité de son père dans le comté de Limoges.

2. « ... Lemovicinam ordinavit per vicomites. » (*Chr. Adem. Col.*)

3. « Industrius fabrum in ligno. » (*Ibid.*).

4. Quelques chartes désignent ainsi ces délégués des vicomtes : « domini comitis ou vicomitis. »

lation que par leur position stratégique, comme à Bridiers, à Lubersac, à Brosse, à Brigueuil, à Chabanais, à Confolens, à Saint-Yrieix, à l'intérieur du pays, et aux frontières qu'ils surveillaient.

Limoges fut le centre de cette organisation, mais comme son territoire s'étendait, comme autrefois, de la Creuse à la Dordogne, et des monts d'Auvergne aux sources de la Charente et du Bandiat, l'autorité d'un seul vicomte étant insuffisante, d'autres furent pourvus de la même dignité et des mêmes pouvoirs dans la partie arrosée par la Vézère et la Corrèze, séparée du Quercy par le cours de la Dordogne. Ainsi Adémar d'Escals, ou des Échelles, fut institué vicomte dans le Bas-Limousin, et résida dans un château fort situé à Tulle, au-dessus du cloître de Saint-Martin ¹. Autour de lui, comme délégués d'une partie de son autorité, étaient des seigneurs qui, un peu plus tard, furent les vicomtes de Turenne, de Comborn, de Ventadour, et d'autres qui, quoique d'un rang inférieur dans la hiérarchie féodale, n'en furent pas moins illustres, comme les seigneurs de Lascaux, de Malemort, de Gimel, de la Roche-Canilhac.

Cependant quelques parties de l'Aquitaine étaient encore ravagées par les Normands; Limoges tremblait de les voir reparaître sous ses murs, lorsqu'un nouveau défenseur lui vint des bords du Rhône. Rodolphe, roi de Bourgogne, appelé par Eudes, qui seul ne pouvait délivrer le pays, arriva dans le Limousin avec une armée à laquelle se joignit le comte Foucher. A cette nouvelle, les Normands dispersés se réunirent sur les bords de la Dordogne, pour remonter vers le Nord. Rodolphe et les siens leur livrèrent une sanglante bataille à Estresse, près de Beaulieu, et les taillèrent

¹ Baluze (*Hist. de Tulle*) cite plusieurs chartes dans lesquelles figure ce seigneur, qui fit de grands dons à l'abbaye de Saint-Martin de Tulle. (V. mon *Bas-Limousin*. T. I. p. 97.)

en pièces (930) ¹. Une nouvelle défaite dans les environs de Bourgañeu rendit la paix au pays. L'évêque Anselme, d'une foule immense, vint alors à Turenne reprendre le corps de saint Martial et le rapporta à Limoges dans le magnifique tombeau qu'on lui avait préparé.

Ebles, comte de Poitiers, tout en affectant sur une partie de l'Aquitaine des airs de suzeraineté, depuis que Charles-le-Simple lui avait donné le titre de comte de Limoges, n'avait pris aucune part à la poursuite des Normands. Ennemi de Eudes, qui pour lui n'était que l'usurpateur du trône, il vit avec plaisir les Francs du midi remonter vers la Loire, et resta honteusement dans la capitale de Poitiers, retenu par son amour pour Adèle, fille d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, de laquelle naquit le futur duc du duché d'Aquitaine, que sa blonde chevelure fit surnommer Guillaume Tête-d'Étoupes.

Après la défaite des Normands, le vicomte de Limoges revint sur ses terres de Ségur, préférant sa citadelle à la cité où Eudes l'avait installé, où l'Église puissante et riche pouvait, par son influence et par ses privilèges, être un obstacle à sa fortune et peut-être à son indépendance : prenait-il avec plus d'orgueil le titre de vicomte de Limoges ². Il y mourut dans l'âge avancé ; selon d'autres il périt dans un dernier combat contre les Normands. Sa tombe, cachée sous les ruines du château de Ségur, ou sous les décombres de quelque église, est restée ignorée, comme les dernières années de son règne. Il avait des possessions hors du Limousin, car il

1. « ... Cum Normanni regiones devorarent, et usque Lemovicani venissent, Rodulfus rex contra eos ad locum, qui dicitur ad Dextricios, veniens manu victi sunt. » (*Adem. Cabanens.*, ap. *Labbeum* ; *Bibl. nova*. T. I, p. 100). Au XV^e siècle, Dextressa était une seigneurie, qui avait pour armoiries un chevron d'argent avec trois fers de lance.

2. Baluze : *Hist. de Tulle*.

Ruffec-le-Château, situé dans le Berry, au monastère de Saint-Martial. Quoique l'autorité vicomtale ne fût pas encore héréditaire, sa renommée était si grande, ses services avaient été si utiles au pays, qu'il put laisser à sa famille, avec sa fortune, le titre de vicomte. Edelbert, ou Adalbert, un de ses enfants, lui succéda dans la vicomté, sans demander son investiture au roi de France ou au comte de Poitiers. L'hérédité était alors un droit dans l'ordre féodal.

Le nouveau vicomte n'eut pas à combattre les Normands, ni à se défendre contre ses voisins. Profitant de l'affaiblissement de la royauté carlovingienne, il parait n'avoir été occupé qu'à augmenter sa puissance territoriale, en s'emparant, comme les autres grands feudataires, de la fortune des abbayes. Les moines de Noailly, près de Poitiers, à qui il enleva la forêt de Bouresse, n'ayant pu lui résister par la force, avaient porté leurs plaintes au tribunal d'Ebles, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, qui, sous les hauts chênes du château de Clain et Boivre, réunit en cour plénière les seigneurs de la contrée, et se prononça en faveur de l'abbaye dépouillée, justifiant cette sentence par quelques dispositions de la loi romaine, que l'Église ne manquait jamais d'invoquer dans ses débats avec la féodalité ¹. Adalbert, obligé de restituer ce qu'il avait usurpé, revint sur ses terres. Il parait n'avoir pris aucune part aux événements politiques de son temps, et n'avoir rien fait de remarquable comme vicomte. Il ne rechercha point par son mariage l'appui d'une illustre alliance, car il épousa, pour sa beauté seulement, Adeltrude, dont les chroniques nous ont laissés ignorer l'origine, parce que sans doute elle fut obscure. A cette époque les grands ne croyaient pas déroger en épou-

1. « ... Cum optimatibus nostris. » La sentence est datée des ides de mai de la sixième année du règne de Charles-le-Simple, qui est 901, selon Baur.

sant les filles du peuple. Il ne prit aussi aucune part à qui se passa à Limoges.

Pendant l'invasion des Normands, les franchises municipales étaient tombées en désuétude; mais, après les fêtes célébrées en l'honneur de la translation des reliques saint Martial, les habitants, qui avaient concouru à la construction des anciennes fortifications, redemandèrent leurs privilèges, restes de l'antique municipe romain. La commune fut rétablie et dix consuls nommés, sans que nous puissions dire dans quelle forme avait eu lieu l'élection et dans quelles proportions y concouraient les habitants. L'Église vit avec peine à côté d'elle une autorité rivale qui empruntait sa force au nombre. Aussi, peu de temps après commença la lutte entre les élus du peuple et l'abbaye de Saint-Martial qui, dans les derniers temps s'était attribuée tous les droits de justice. Après d'énormes réclamations et une résistance non moins vive, convint que le prévôt de l'abbaye partagerait avec les consuls le droit de rendre la justice¹. Cet accord fut de courte durée; Ebles, fils du comte de Poitiers, devenu évêque de Limoges, soutenu par sa famille, usurpa la juridiction temporelle, prétendant qu'elle lui appartenait pour avoir fait construire à ses frais une partie de l'enceinte de la cité ainsi que le palais, ou château, commencé par son prédécesseur.

Le vicomte Adalbert mourut sur ces entrefaites. Hilgaire, son fils, lui succéda dans les vicomtés de Limoges et de Ségur, vers l'an 898, au moment du plus fort de la lutte des grands vassaux contre Charles-le-Simple, réduit d'abo-

1. Plusieurs documents relatifs à la commune se trouvent aux archives de Pau, où Henri IV, dernier vicomte de Limoges, les fit transporter. Mais nous indiquerons ainsi les documents puisés à cette source : *Arch. Pau.*

à partager le royaume avec Eudes, comte de Paris, puis reconnu seul roi à la mort de celui-ci. Mais la réunion de la Lorraine à la couronne de France ne tarda pas à lui susciter de nouveaux ennemis qui mirent à leur tête Robert, fils de Eudes. Obligé de faire devant eux, il passa la Loire, pour appeler à lui les grands vassaux du Midi, et vint à Limoges, s'y fit couronner comme roi et comme duc d'Aquitaine, en présence des vicomtes de Limoges, de Comborn, de Ventadour, de Turenne et d'autres représentants des grandes familles féodales. Après cette nouvelle consécration de ses droits, comptant moins sur la fidélité des hommes que sur l'assistance divine, il passa toute la nuit en prières devant le tombeau de saint Martial¹; puis, suivi de quelques guerriers dévoués à sa cause, il remonta vers le nord, où bientôt la bataille de Soissons trompa son courage et ses espérances (923). Trahi dans sa fuite par Herbert, comte de Vermandois, il alla mourir prisonnier au château de Péronne. Quelques jours auparavant il avait envoyé aux moines de Limoges un évangile recouvert d'or et d'argent, une dalmatique de soie, un fauteuil d'argent, tout en vêtement sacerdotal, des livres précieux et un magnifique étendard enlevé à Soissons à son vassal révolté, pieux hommage d'une royauté qui s'éclipsait.

Le vicomte Hildegair parait être resté étranger aux événements qui précipitèrent la ruine de la dynastie carolingienne. Les chroniques locales ne nous fournissent rien de particulier sur sa vie. Quelques chartes témoignent seulement de sa générosité pour les églises et les abbayes du Limousin : par une d'elles, déposée solennellement sur l'autel, en présence de ses hommes d'armes et de l'évêque, il donna à Saint-Étienne de Limoges, pour le salut de son

¹. *Cardus cum valida amicorum manu Lemovicam pervenit; et pervigilans prope fenestram S. Martialis perstitit in orationibus. (Adem. Cabanens.)*

âme, de celle d'Adalbert, son père, d'Adeltrude, sa mère, de l'abbé Pétrone, son cousin, et de tous ses parents et de ses alleux, situé dans la viguerie de Limoges, dit *Cavaillac*¹. Il souscrivit, en 934, une autre charte par laquelle Blitilde, sa parente, léguait à la même église des chapelles, où elle se livrait avec ses compagnes à dévotions pieuses. Il fut aussi présent, avec Renaud, son fils, qualifié, même de son vivant, du titre de vicomte, à trois donations de terres situées à Voutezac (*Walters*) auxquelles renonça Turpin, évêque de Limoges, receveur de l'abbaye de Saint-Augustin².

Après la mort d'Hildegair, dont la date est incertaine, ses possessions furent partagées entre ses enfants. À l'un d'eux, eut la vicomté de Ségur. Celle de Limoges fut regardée de fait comme transmissible à l'aîné de la famille, quoique ce droit ne fût pas encore généralement reconnu. Il passa à Renaud. Guillaume Tête-d'Etoupes, comte d'Angoulême, malgré les droits de suzeraineté que lui donnait son titre de duc d'Aquitaine, n'intervint point dans ce partage. Les limites de la vicomté n'étaient pas alors assez déterminées pour que les tenants de fiefs ne fussent soumis à deux suzerains à la fois. Les vicomtes de Limoges, les comtes du Périgord et les comtes de la Marche furent appelés, dans certaines circonstances, quand il s'agissait d'aliéner certaines propriétés, à donner leur consentement. Ainsi, un nommé Diétric, voulant fonder une église paroissiale dans son alleu de Lastours (*de Turribus*), fut obligé d'appeler à la signature de la charte ses seigneurs le vicomte de Limoges, et Bozon, marquis de la Marche³ (8 août 934).

1. *Cartul. Eccl. Lemov.*, f° 13.

2. Fuit Eblus bonus pastor, et castellum S. Stephani Lemovicensis, quod Turpin, episcopus, antecessor ejus, magna ex parte a solo consensu ad perfectum integravit. (*Adem. Cabanens.*)

3. « ... In conspectu seniorum meorum, Reinoldi scilicet vicecomitis

Renaud conserva la vicomté de Limoges jusqu'en 963, ou plus tard, sans que les chroniques nous aient fait connaître quels événements il prit part. A cette époque, la famille du premier vicomte de Limoges se divisait en plusieurs branches, dont les représentants possédaient plusieurs fiefs dans le Limousin, comme ceux de Ségur, de Chalus, de Bré et de Châlusset, prenaient quelquefois le titre de vicomtes de Limoges, ce qui rend si difficile à établir la généalogie de cette famille.

A Renaud succéda dans la vicomté *Geraldus* (Gérard ou Grand), regardé par quelques-uns comme son fils, et par d'autres, avec plus de raison, comme fils d'Hildegair, et par conséquent frère de Renaud, après lequel quelques annalistes ont placé Adémar comme vicomte de Limoges. Ce dernier fut, à la vérité, vicomte, mais ce fut de Ségur seulement¹. Gérard épousa Rothilde, fille et héritière du comte de Brosse. Ce mariage, par suite des possessions qu'il lui apportait et de l'influence qu'il lui donnait, excita la jalousie de ses voisins. Bozon-le-Vieux, comte de la Marche, qui avait épousé Emma, fille de Guillaume I^{er}, comte de Périgord, venait de faire construire à Bellac un château flanqué de neuf tours², d'où il menaçait les possessions de son voisin (940). Aussi ambitieux que courageux, aidé de son fils Hélie, qualifié déjà de comte de Périgord, il faisait de fréquentes excursions sur les terres de la vicomté de Limoges. Un jour que Gérard réunissait dans son château de Limoges ses vassaux et ses hommes d'armes,

...bonis marchionis, et aliorum nobiliorum. Anno 959. » (Gall. Christ. : Instrumenta Eccl. Lemovicens.)

1. Baluze : *Hist. Tutel.*, pp. 59-61, et *Append.*, p. 851.

2. La Marche, nommée aussi *Marche limontaine*, avait fait partie du Limousin avant le milieu du x^e siècle. Elle se divisait en haute et en basse Marche, dont la première avait pour capitale Guéret, et la seconde Bellac. (Gallia : *Diction. des Gaules.*)

on lui annonça que Bozon et son fils battaient de leurs chieues le château de Brosse. Un cri de guerre et de vengeance répondit à son appel ; il se mit aussitôt en campagne avec Gui, son fils, dont le courage égalait le sien ; et c'était à la défense de la place assiégée. On en vint aux mains avec un acharnement égal de part et d'autre. Après une sanglante mêlée, Gérard resta maître du champ de bataille tellement jonché de cadavres, qu'un historien rapporte « qu'on trouvait à peine dans les environs assez de bois pour les enterrer ¹. »

Cette guerre fut bientôt la cause d'un crime qui souleva l'indignation du monde catholique. Benoît, évêque de Limoges, avait pris le parti du vicomte Gérard et envenima ainsi la haine du jeune comte de Périgord, qui le surprit dans une embuscade, et, après les plus odieuses insultes, lui fit crever les yeux (974). Ebles, alors évêque, en eut une si grande douleur, qu'il en mourut peu de temps après. L'indignation contre le meurtrier fut générale ; le pape l'excommunia, appelant sur lui la vengeance des hommes et la malédiction divine. Le duc d'Aquitaine répondit le premier à cet appel. Gérard et Gui, son fils, après être venus dans la basilique de Saint-Martial implorer la protection de Dieu, armèrent leurs vassaux et marchèrent contre le comte de Périgord. Mais, celui-ci, prévenant leurs préparatifs, s'était mis en mesure de résister. Un combat vint aux mains ; la fortune trahit la bonne cause ; Gérard et son fils, vaincus, prirent la fuite.

La féodalité mettait dans ses haines toute la violence, toute la ténacité des anciennes tribus germaniques ; la loyauté était encore une vertu inconnue, et laissait la place à la barbarie et à la force matérielle. L'institution

1. Aimoin : *Act. S. Benedict.*

me de la chevalerie n'avait pas encore adouci les
La vengeance était un droit, n'importe par quels
Gai, pour satisfaire la sienne, n'eut pas recours aux
fit embusquer ses partisans dans les forêts du
parvint à surprendre ainsi Hélié et son frère
qu'il conduisit en triomphe à Limoges, montrant
clergé comment il savait défendre les privilèges
et l'inviolabilité d'un évêque. Le comte de Péri-
ensuite enfermé dans le château de Montignac,
seules ruines seulement planent encore de toute la
ses souvenirs de l'histoire sur quelques construc-
ternes rangées au bas de la colline.

se réservée à Hélié était celle du talion. On faisait
gratit du supplice; l'échafaud se dressait devant le
Saint-Martial, pour donner satisfaction au peuple
dans ses croyances, et au clergé pour la cruauté
dont son chef avait été victime. Tout le monde
impatiemment l'heure de la vengeance, lorsqu'on
le coupable s'était enfui, sans qu'on sût d'abord
ait procuré la liberté. L'indignation et les mêlè-
s'en poursuivirent pas moins. Effrayé des suites
communication solennelle, tourmenté par les re-
quitta l'épée pour le bâton et l'habit du pèlerin,
ne demander le pardon de son crime, et mourut
après avoir été absous par le pape, autorité su-
seule, selon l'Évangile, accordait le pardon au

avait pardonné, la tombe s'était fermée sur le
; mais la haine poursuivait encore sa famille. Gau-
frère, surpris par les troupes du comte de Poi-
les yeux crevés. Adalbert, retenu prisonnier dans
de Limoges, pouvait craindre le même sort. Mais,
le silence des nuits, une jeune fille, la belle Aiscé-

lina, fille du vicomte Gérard, arrivait jusqu'à lui, et son courage et lui faisait espérer de meilleurs jours. Elle osa lui dire toute l'affection qu'elle lui portait.

Le vicomte Gérard n'avait plus à craindre ses voisins, les comtes de la Marche et de Périgord : l'indignité de sa famille s'était augmentée par l'élévation d'Hilduin son fils, au siège de Saint-Martial. Le nouvel évêque s'adressa à Ebles qui, à la demande d'Adémar, vicomte de Ségur, de Milesinde, sa femme, avait déjà donné au monastère d'Uzerche, avec l'église de Sainte-Eulalie, un grand nombre de manses¹. Voyant que les moines s'étaient affranchis des principales règles de la vie monastique, et qu'il en résultait des désordres fâcheux contre lesquels protestaient les fidèles, il leur imposa la règle de saint Benoît. À la demande de son père, de Rothilde, sa mère, de Gerbert son frère, il sanctionna par une charte, à laquelle signèrent tous ses parents, les donations antérieures, et y ajouta des villas de Favars, dans le territoire d'Issandon, de Caumont, de Grazam, de Labécia, de Bar, ainsi que la manse de Agudur². Aussi est-ce avec raison qu'il a été regardé comme le fondateur de l'abbaye d'Uzerche, décorée de son nom et de ses vastes bâtiments, d'une belle église placée au sommet d'une colline, d'où l'œil embrasse les aspects les plus pittoresques³.

Les abbayes, prodigieusement enrichies dans les siècles

1. Milesinde, femme d'Adémar de Ségur, vivait encore en 1004. Une donation faite à l'abbaye pour le salut de l'âme de son mari. (*Christ. : Eccles. Lemovic.*, p. 514.)

2. « ... In fundo Exandomense, villam quæ vocatur Favars, in eodem fundo unum mansum qui vocatur Agudur, et in alio loco villam quæ vocatur miliacus, et in alio loco villam quæ vocatur Grazam, villam quæ vocatur Labecia, cum omnibus habitantibus, in vicaria Barensis aliam villam quæ vocatur Bar. » (*Gall. Christ. : Instrum. Eccles. Lemovic.*)

3. *Annal. ordinis S. Benedict.* — BESLY : *Hist. des comtes de Périgord*. — Annotations.

es, et murs plovées par les grands seigneurs, se met-
ent en mesure de résister à ceux qui auraient voulu les
ouiller. Au moment où Lothaire, menacé de perdre la
ronne, venait à Limoges chercher des partisans. Étienne,
de Saint-Martial, par ses conseils, et pour résister à
l'envie, duc d'Aquitaine, qui prétendait soumettre la
sa suzeraineté, excita les habitants à s'armer contre
de guerre du Poitevin, fit élever de fortes murailles
leurs tours pour la défense de l'enceinte de l'abbaye,
le quartier le plus riche, le mieux peuplé de la ville,
de son nom, fut appelé la cité de Saint-Étienne (*Ste-*
opolis). Plusieurs grandes familles, comme celles de
de Brosse, de La Mothe-Canihac et de Carbon-
avaient aussi des habitations munies de tours et de
aux. Pendant ce même voyage, Lothaire fit épouser
Blanche d'Aquitaine, qui brisa cette union par le
comme pour punir le dernier mérovingien de porter
couronne qui avait appartenu à ses ancêtres (987).

quand la mort de Louis V eut livré à Hugues Capet
couronne, si longtemps enviée par les descendants de
le-Fort, Guillaume III, comte de Poitiers, qui n'avait
voulé faire hommage au nouveau roi, cherchant à pro-
ce ce changement de dynastie pour imposer sa suze-
à ses voisins, vint à Limoges à grands renforts
armes d'armes qu'il logea dans la cité. Mais en même
que le grand feudataire cherchait à se rendre aussi
que le roi, les villes du Midi prétendaient main-
leur indépendance, et voulaient que la féodalité res-
leurs franchises municipales. Celle de Limoges eut
age de fermer ses portes à Guillaume, qui en fit aus-
siége. Après une assez longue résistance, pendant

toutes ces habitations, autrefois si fastueuses, il n'en restait qu'une
 dernier siècle, qu'on appelait le *Prendint*.

laquelle ils attendaient des secours de Charles de Lor les habitants, abandonnés à eux-mêmes, furent obligés de se rendre. Le vainqueur, après avoir fait abattre leurs et leurs fortifications (988), séjourna quelque temps eux et s'y fit couronner duc d'Aquitaine. Quand il retourna pour Poitiers, Agnès, sa dernière femme, emmena avec elle Emma, fille du vicomte Gérard, appelée par les chroniqueurs la *belle Limousine*, dont la beauté captiva à la cour d'Aquitaine le duc et ses plus illustres chevaliers.

Le vicomte de Limoges avait, comme les autres vicomtes du Limousin, reconnu la suzeraineté de Guillaume le Conquérant, que son autorité en fût amoindrie. Pressé par les prières d'Aiscélina, sa fille, et peut-être pour se faire un puissant allié, il consentit, ainsi que Gui, son fils, à mettre en liberté Adalbert, retenu depuis quelque temps dans le château de Limoges, et lui rendit les comtés de Périgord et la Marche à condition, ce qui eut lieu, que celui-ci épouserait la fille qui était venue si souvent le visiter dans sa prison. Le Limousin applaudit à cette union qui, en rapprochant deux familles puissantes, semblait promettre une longue paix. Adalbert revint au Dorat, où il avait déjà fait construire un château fort ¹. Nous le trouvons peu de temps après,

1. Bozon, son père, avait déjà fait construire un château à Bellac, dans la Basse-Marche. (Labbe : *Bibl. nov. mss.* t. II, p. 166.) On lui attribue aussi la fondation de la collégiale, dont l'église fut brûlée et remplacée en 1013 à 1075, par celle qui existe encore et dont parle ainsi l'abbé Texier par la mort aux études archéologiques, et qui, un des plus savants du Limousin, aurait certainement écrit l'histoire de l'église de Limoges, dont les monuments sont si nombreux et si précieux : « Deux grandes coupoles couvrent la première travée de la nef et du point central de la croix. La première est aveugle et circulaire; la seconde, octogonale, est éclairée à l'intérieur d'un nombre égal de fenêtres et percée au centre d'une sorte de large oculus polylobé. Cette coupole a cent pieds de haut. Deux clochers couronnent la nef. L'un, à l'entrée, est carré, lourd et couvert en charpente; l'autre, placé à l'intersection des transepts, octogonal, évidé, léger, change de forme et d'ornementation à chaque étage, se termine par une flèche en bois qui surmonte un ange de cuivre doré tenant une croix. Cet ange, placé

980, possesseur des comtés de la Marche et du Périgord.

Érard mourut peu de temps après le mariage de sa fille, l'an 1000, au plus tard, laissant à sa famille la vicomté, sise dès lors parmi les grands fiefs du Midi, et qui comptait parmi ses vassaux les seigneurs de Ségur, de Rochechouart, de Chabanais, de Confolens, de Lastours, de Basse, de Bonneval, de Bré, de Lubersac, de Ventadour, de Comborn, et plusieurs autres. De son mariage avec Hilde, fille du vicomte de Brosse, il eut plusieurs enfants : Gui, qui lui succéda ; Hildegair, évêque de Limoges, remplacé un peu plus tard par Hilduin, son frère ; Aimeri, dit *Francus*, tige des seigneurs de Rochechouart ; Hugues, sire d'Argenton ; Geoffroi, surnommé *Petit-Bœuf*, surnom de sa petite taille et de sa force, qui fut, avec Hugues, son frère, moine de l'abbaye de Saint-Martial ; Almodée, mariée à Bozon II, comte de la Marche, et Aiscélina, femme de d'Adalbert.

de l'orfèvrerie romane, a cinq pieds et demi de haut... Quatre escaliers sont percés dans quatre positions parallèles à la façade et au mur latéral des transepts... Sous le sanctuaire tout entier règne une crypte d'une admirable conservation. » (*Album du petit sémin. du Dorat.*) Cette crypte fut consacrée en 1075 par un évêque de Lisieux. Vue de la gare du chemin de fer, la ville du Dorat a un aspect si magnifique, qu'on regrette la fumée de la vapeur qui vous emporte.

CHAPITRE IV

GUI I^{er} ET ADÉMAR, VICOMTES DE LIMOGES

Le mal des ardents : exposition des reliques. — Hilduin, évêque, in dans les guerres féodales. — Bozon II de la Marche et Adalbert a le château de Gençai : siège du château de Bellac. — Gui I^{er}, vic Limoges, veut s'emparer de l'abbaye de Brantôme. — Confédéra mée par Guillaume-le-Grand, duc d'Aquitaine. — Gui I^{er} et Adé fils, défendent le château de Brosse; Grimoald, évêque de Périgu tenu prisonnier à Limoges. — L'évêque et le vicomte à Rome; il concilient. — Gui I^{er} prend le parti de son frère contre Jourdain de nais; mort de Jourdain, d'après Adémar de Chabonais. — L'ab Lesterps fondée par Jourdain I^{er}. — Adémar, fils de Gui, maître du de Brosse, attaque le prieuré de Saint-Benoît-du-Saut : la place d par Othier et Hugues de Gargillesse; Adémar prisonnier. — (d'Emma de Ségur chez les Normands. — Puissance du vicomte d ges, Gérard, évêque. — Les reliques de saint Martial à Saint-Je gely : celles de saint Vaulry restituées. — Adémar de Chabonais de Saint-Martial : ses visions. — Troubles à l'occasion du choix d de Saint-Martial. — Élection de Jourdain de Laron. — Pèleri Gui I^{er}; sa mort, ses enfants. — Transformation sociale secondée glise. — Le commerce à Limoges. — Les marchands vénitiens à L — Conséquence de cet établissement pour le luxe, l'industrie et — Haine contre les juifs. — Hilduin dispose des trésors de Saint- sa mort. — Emma de Limoges à la cour de Poitiers; violences par ses frères. — Différends entre le vicomte et les consuls de L — Mœurs dépravées d'Emma de Limoges. — Adémar I^{er}, repous duc d'Aquitaine. — Ses donations aux monastères : fondation de Bénévent. — Hommage du prieur du Dorat au comte de la Ma Adémar I^{er} enrichit l'abbaye de Saint-Martial. — Gui de Lastou reliques de saint Pardoux. — La noblesse du Limousin à la déd l'église d'Arnac. — Note sur la famille de Lastours. — Donations de Lastours au monastère d'Arnac; dédicace de l'église de Saint- de Limoges. — L'apostolat de saint Martial au concile de Lim discipline religieuse. — Aymeri, vicomte de Rochechouart : récla contre ses usurpations. — Mort d'Adémar I^{er}; ses enfants.

Gérard avait, par son courage et par ses alliances, la puissance de sa maison; mais dans les dernières de sa vie, il avait vu les hommes de sa terre, ses té

de fiefs, et les habitants de sa capitale en proie à cette terrible peste, connue sous le nom de *mal des ardents*, qui fit de nombreuses victimes dans toute l'Aquitaine. Limoges, la ville armée du catholicisme, célèbre au loin par la réputation de ses nombreuses reliques des saints, conservées pieusement dans les monastères, fut, pendant le fléau, le rendez-vous des populations, accourant des contrées voisines, conduites par les prêtres, apportant avec elles d'autres reliques, qu'on déposait autour du tombeau de saint Martial, où la foule venait prier (994). Geoffroi, fils du vicomte Gérard, devenu de simple moine abbé de Saint-Martial, et l'évêque Hilduin, son frère, se concertèrent avec Guillaume III, comte de Poitiers, pour venir au secours de cette foule d'étrangers malades ou mourants, campés tout autour des murs de la ville, où des milliers de tentes avaient été dressées pour les abriter¹. On ne pouvait combattre le fléau par la science; on eut recours à la religion qui donne l'espérance, le courage et la résignation. On annonça au loin qu'on allait faire l'exposition solennelle des reliques de saint Martial et des autres saints, toutes enfermées dans des châsses fabriquées par les meilleurs artistes du temps. L'enthousiasme fut général; de tous côtés on accourut à cette cérémonie à laquelle assistaient de nombreux évêques. La foule, qui avait pu pénétrer dans les églises, accompagnait de ses gémissements et de ses lamentations les prêtres, qui psalmodiaient les douleurs de Job et le repentir du roi-prophète, pendant qu'au dehors un peuple immense, prosterné la face contre terre, confessait ses péchés, pleurait, attendait le pardon. Dieu était venu en aide à tant de misères : à partir de ce jour, la peste fit

1 « *Providentia ignis super Lemovicinos exarsit, corpora enim mulierum et tantum super numerum invisibili igne depascebantur.* » (*Chron. Adem. Arelatensis.*)

moins de victimes et bientôt disparut du pays. Depuis époque, dans toutes les grandes calamités publiques, les populations de l'Aquitaine tournèrent toujours les regards et leurs prières vers la ville des riches basiliques vers la métropole des saints ¹.

L'Église ne se bornait pas à ranimer le courage des populations par les élans de la foi, à appeler par ses prières l'intervention divine au secours des foules consternées ; elle s'efforçait aussi d'arrêter entre les grands vassaux les guerres privées, dont le résultat était toujours la ruine des habitants des campagnes ravagées par un parti ou par l'autre. Le comte Bozon II, comte de la Marche, ennemi de Guillaume-le-Grand, comte de Poitiers, à la nouvelle que celui-ci mourait dans l'abbaye de Saint-Maixent, eut envie de tout, prit et démantelé le château de Gençai, l'évêque de Limoges, lança l'anathème sur l'agresseur et menaça, si la guerre continuait, de suspendre la célébration du culte dans les églises et les monastères du diocèse ; le pays dut à ces menaces quelques jours de paix. Mais Guillaume-le-Grand, qui succéda bientôt à son père dans le duché d'Aquitaine, ne tarda pas à relever son château de Gençai.

Les hostilités recommencèrent. Bozon II, accompagné d'Aldebert, son frère, comte de Périgord, vint de nouveau assiéger cette place qui menaçait ses possessions ; il accourut avec ses Poitevins, tailla en pièces les troupes de son ennemi, et l'obligea à prendre la fuite. Adalbert, qui faisait le tour du château de Gençai sans armure, ignorant de quel côté on pouvait l'attaquer, fut atteint d'une flèche, et vint mourir à l'abbaye de Charroux (995).

1. Alors commencèrent à Limoges, pour avoir lieu tous les sept ans, des *ostensions*, ou expositions des reliques, qui se continuent encore.

2. Besly : *Hist. des comtes de Poitiers*.

vainqueur, par représailles, alla ensuite assiéger le château de Rochemeaux, qui appartenait à Bozon, s'en empara et y fit prisonnière Almodis de la Marche, fille du vicomte de Limoges¹. Quelque temps après, Bozon, vaincu dans une autre bataille et fait prisonnier, fut enfermé dans le château de Poitiers. Rendu à la liberté, il n'en profita que pour recommencer la guerre. Alors le duc d'Aquitaine, résolu de le poursuivre à outrance, engagea Robert, roi de France, et toute la France guerrière², à venir l'aider à faire le siège de Bellac, capitale de la Basse-Marche. La place résista à toutes les attaques, ce qui permit à l'assiégé d'obtenir une paix honorable, pendant laquelle il alla faire un pèlerinage à Rome.

Sur ces entrefaites, Gui I^{er} succéda à son père dans les vicomtés de Limoges et de Ségur (1000). Déjà connu par son courage, puissant par le nombre de ses hommes d'armes, par ses châteaux bien fortifiés, ambitieux d'étendre les limites de sa vicomté aux dépens de ses voisins, profitant de l'absence de Bozon, son beau-frère, il fit construire vis-à-vis de l'abbaye de Brantôme, en Périgord, un château fort, à l'aide duquel il comptait s'emparer aussi de l'abbaye fondée, dit-on, par Charlemagne³. Bozon II, à son retour de Rome, défit son ennemi dans un combat et fit détruire la forteresse.

L'ambition du vicomte de Limoges lui créa souvent des ennemis parmi ses voisins. Guillaume-le-Grand, jaloux de sa puissance, irrité de trouver presque un égal en celui qu'il

¹ Almodis, fille de Gérard, vicomte de Limoges, épousa après la mort de Bozon II. dont elle avait abrége les jours par le poison, vers l'an 1006, Guillaume-le-Grand, duc d'Aquitaine, et versa par la la prédiction des magiciens et un traître armé qu'elle avait un jour ce duché. (*Chron. Malleacens.*)

² *Chron. Abbat. Cabanens.*

³ L'église de cette abbaye qu'une partie de l'église abbatiale récemment restaurée, et un magnifique clocher, dans le style gothique.

avait la prétention de traiter en vassal, forma contre la confédération dans laquelle entrèrent Arnaud, comte goulême, Hélié II, comte de Périgord, Bozon II de la Roche, tous intéressés à arrêter ses entreprises, par leurs possessions touchaient à celle de la vicomté. Tous allaient lui enlever le château de Brosse, qui pouvait menacer le Poitou et la Marche. Ainsi se renouvelaient sans cesse ces guerres féodales autour des manoirs du Limousin, de l'Angoumois, du Poitou, du Périgord et de la Marche. Ces guerres de haine et d'ambition, auxquelles le peuple était obligé de prendre part, et dont il payait les frais de guerre et de sa fortune. L'Église essaya d'arrêter les hostilités. L'évêque de Limoges fit fermer les monastères et les consacra aux prières publiques, et associa le peuple à son deuil en ne permettant aux habitants d'Évaux, qui manquaient de pain, de manger la chair de leurs troupeaux, qu'à condition d'en faire pénitence.

A la nouvelle que le château de Brosse était assiégé par les confédérés, Gui I^{er}, accompagné d'Adémar, un guerrier avant l'âge, courut à la défense de la place et surprit ses ennemis à l'improviste, et les mit en fuite, ayant tué un grand nombre des leurs¹. Les soldats de la vicomté rentrèrent triomphants dans le château de Limoges et dans les forteresses voisines. Cette victoire ne donna pas au pays une longue paix. Gui était trop porté par ce succès, pour ne pas rêver d'autres satisfactions d'orgueil et d'ambition. Tant que les grands vassaux avaient eu soin de l'Église, pour assurer leur indépendance vis-à-vis du roi, ils avaient fondé sur leurs terres des abbayes et des monastères : devenus ensuite autant de petits rois, ils se contentèrent non à dépouiller les abbayes, mais à en é

1. D. Bouquet, t. X, p. 146.

maîtres, sous prétexte qu'ils en étaient les abbés laïques. Gui avait déjà, du vivant de son père, tenté de soumettre à son autorité celle de Brantôme. Désespérant d'y réussir par la force, il sollicita Grimoald, évêque de Périgueux, de lui en faire présent; mais ne pouvant l'obtenir, il se saisit de sa personne et l'enferma dans la tour de Limoges. Cet outrage souleva l'indignation du peuple, habitué à regarder la personne d'un évêque comme inviolable et sacrée. Les fidèles, indignés et attristés, venaient tous les jours dans les églises prier pour le prisonnier, demandant à Dieu sa délivrance et aux saints de le protéger. Des murmures, on allait passer à la révolte, lorsque Gui I^{er}, effrayé, consentit à rendre le prélat à la liberté, après lui avoir arraché quelques promesses.

Cependant Grimoald, désireux d'obtenir réparation de cet outrage par des moyens plus faciles que ceux dont il pourrait disposer, engagea le vicomte à venir avec lui à Rome, promettant de lui livrer l'abbaye si le pape y consentait. Le saint-siège était bien alors, comme toujours, la grande cour d'appel, vers laquelle s'acheminaient en habits de deuil, vivant de pénitence sur les routes, les grands coupables, pour implorer leur pardon; les victimes de la spoliation ou de la violence, avec la confiance d'y trouver une justice toujours indépendante et libre. Les libres penseurs, les habiles, les vainqueurs de nos jours, qui font un droit des faits accomplis, souriraient aujourd'hui de pitié de ces coutumes oubliées. L'affaire fut soumise à la cour de Rome. La sentence n'était pas douteuse. L'Église n'avait pas abdiqué cette influence, dont elle savait toujours se servir pour défendre ses privilèges et le droit contre l'ambition des grands. Pour venger, non l'injure d'un seul, mais pour garantir à l'avenir l'inviolabilité de tous ses membres, elle décida que quiconque oserait porter la main sur un évêque

serait attaché par les pieds à des chevaux indomptés, traîné, mis en pièces, et exposé à la voirie, pour que éléments dévorassent les restes du coupable. De ce principe une fois admis, serait émané, selon quelques-uns, la condamnation du vicomte, qui aurait été remis à la garde de son accusateur, en attendant le supplice, qui probablement ne devait avoir lieu que par la volonté de celui qui avait reçu l'outrage. En effet, trois jours après, Grimoald craignant peut-être, si la sentence s'exécutait, d'être persécuté par la famille de son adversaire et par les autres seigneurs du pays, ou plutôt touché du repentir de son ennemi, se réconcilia avec lui. Il partirent secrètement de Rome, et retournèrent l'un à la tête de son clergé, l'autre avec ses hommes d'armes¹ (1002).

1. *Chron. Adem. Cabanens.* Cet auteur, presque contemporain, dit que le pape présida le tribunal qui rendit cette sentence. Les auteurs de l'*Avril* vérifier les dates n'admettent pas cette assertion, se fondant sur le caractère bien connu du pape Sylvestre II (Gerbert). Aimoin (*Miracula SS. necti.*, l. III, c. v), qui vivait à peu près dans le même temps, et qui montre l'ennemi acharné des vicomtes de Limoges, donne un tout autre récit du voyage de Gui I^{er} à Rome, et ne dit rien de sa condamnation. (*Avril* vérifier les dates, t. X.)

Adémar, le savant écrivain du XI^e siècle, naquit vers 988, et mourut vers 1031. Il nous fournit dans sa précieuse chronique quelques notions sur sa famille : *Aldeardem (ALIAS Hildegarden) accepit in matrimonium mundus Cabanensis, abnepos... Turpionis episcopi (LEMOVICENSIS), frater Adalberti, decani incliti et præpositi ex monasterio S. Martini habuit ex ea filium Ademariam, Egoismensem monachum, qui hæc scripsit.* » (T. II, p. 174 de l'édition du P. Labbe, Paris, 1657, in-fol.) Dans le catalogue des abbés de Saint-Martial de Limoges, après avoir parlé de l'abbé d'Aimon, huitième abbé, pour son frère Turpion, évêque de Limoges, ajoute : « *Ex cujus nepte officia nomine, nati sunt Adalbertus decanus Rotgerius (Cantor), pater Fulcherio, in proprio jure hereditario vocatur Campanense, juxta Castellum Potentiam. Tertius quoque mundus junior natus Germanus extitit ambarum, cujus ego Ademariam filius fui, matre Hildegarde (ALIAS Aldearde).* » On a cru longtemps qu'Adémar était de la famille des seigneurs de Chabanais, d'où le surnom de *cabanensis*. M. E. Castaigne, à qui l'Angoumois doit d'importants travaux d'érudition, a victorieusement relevé cette erreur. (*Dissertation sur la date de naissance et sur la famille du chroniqueur Adémar*, Angoulême, 1841, in-8.) Cherchant le lieu de naissance d'Adémar, il le place, d'après la

Gui I^{er} était trop ambitieux, trop pressé d'accroître son influence et celle de sa famille, pour ne pas mettre tout son courage au service d'Hilduin, son frère, évêque de Limoges, à l'occasion de quelques contestations avec Jourdain II, seigneur de Chabanais, relatives aux limites de juridiction de cette seigneurie et de celles de l'église de Saint-Junien. Pour se prémunir contre ses voisins, le prélat, comptant sur l'amitié du comte de Poitiers, et sur sa protection, avait fait construire le château de Beaujeu, sur la route de Saint-Junien à Brigueil, près de la Glâne, dans le but de s'approprier plus facilement quelques droits féodaux sur cette partie du pays, alors soumise à la suzeraineté de son puissant voisin. Par une froide journée d'hiver, pendant que le

est plus haut, près de Château-Ponsac, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bellac, au lieu dit *Cabanensis*, qui serait une altération de *Campagnensis* (Champagnac); mais il n'existe dans les environs de Château-Ponsac aucun lieu qui porte ce nom, ni autres semblables comme *Champagnac*, *Compagnac*, *Compaignac*. D'après quelques renseignements qui m'ont été fournis par M. Dumas-Champvallier, et que j'ai pu vérifier, je crois que notre chroniqueur naquit à Champagnac, près de Champsac, dans le canton d'Oradour-sur-Veyre, arrondissement de Rochechouart. M. Castaigne, peu de temps avant sa mort, semblait admettre cette opinion. Champagnac, en latin *Campagnensis*, et *Cabanensis* par corruption, ou par erreur de copiste, doit bien être le lieu indiqué par Adémar, et Champsac est bien aussi par altération Château-Ponsac, en latin *Castrum*, *Castellum Potentiam*, *Potentiarum*, *Ponsaci*, variables dans quelques chartes. Une lettre d'Adémar (Mabillon., *Annal. Ordinis S. Benedicti*, p. 270, t. IV) nous apprend, qu'étant venu à Bussière-Badil, alors du diocèse de Limoges, célébrer la fête de la Nativité de la Vierge, il y trouva ses parents venus pour le voir : « *Qui ad Festivitatem de longinquo venerant, ac pro mea utilitate me spectabant.* » L'expression *de longinquo* s'appliquerait bien sans doute à Château-Ponsac, puisqu'il y a plus de seize lieues de cette localité à Bussière-Badil, mais elle peut encore mieux s'appliquer à Champsac, quoique ce lieu ne soit qu'à huit lieues environ de Bussière-Badil. La manière de l'auteur de caractériser la longueur du voyage se justifie, même avec une moindre distance, car à cette époque les communications étaient si difficiles, que même à deux lieues on se croyait en pays étranger. Adémar habitait alors l'abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême, à une distance à peu près égale à celle de Château-Ponsac à Bussière-Badil; ses parents pouvaient venir l'y voir. En partant de Champsac, ou de Champagnac, ils abrégèrent leur route de moitié, et l'expression, *pro mea utilitate*, explique très-bien qu'ils profitaient de ce rapprochement.

comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, guerroyait contre son II, comte de la Marche, Jourdain, accompagné de son frère, vint menacer la nouvelle forteresse. Hilduin ré à la hâte un grand nombre d'hommes d'armes, et app son secours ses deux frères, Gui de Limoges et Aymeri comte de Rochechouart. Un combat s'engagea sur les b de la Vienne. Jourdain avait vaincu ses ennemis; i comme il revenait triomphant sur ses terres, emmenant sieurs prisonniers, il fut tué trahitusement par l'un d' Ses compagnons irrités, attribuant ce crime à l'évêque, rent à mort plusieurs de leurs prisonniers les plus res quables par leur naissance. Jourdain Manzer (le bât voulut venger son frère; il tendit des embûches à Aye de Rochechouart, s'empara de sa personne et le retint sonnier, jusqu'à ce que l'évêque eût consenti à payer rançon par la destruction du château de Beaujeu (1010).

Jourdain I^{er}, père de Jourdain II, et sa femme avaient fondé le monastère de Lesterps², de l'ordre Saint-Augustin, vers l'an 980, et l'avaient enrichi de gran propriétés. Jourdain II et ses frères confirmèrent ces nations, avant même que la règle monastique y eût

1. « His temporibus, Alduinus (*Lemovicensis*), adducto secum duce (*tanorum*) Willelmo, extruxit castrum Bellojocum, secus monasterium niani, contra Jordanum principem Cabanensem; reversoque duce, Jor properaverat cum electis, vel ad castrum expugnandum, vel ad epis debellandum. Episcopus, aggregata armatorum immanitate, habito in lio fratre Widone, occurrit, et grave ortum est prælium tempore de hiemis, plurimus sanguis effusus, fugati Lemovicini cum episcopo et comitibus suis. Victor Jordanus, cum pluribus principibus captis, reve jamque securus, casu a milite, quem ipso prostraverat, a tergo in percussus interiit; et qui a suis capti tenebantur, mox pro eo confossi animas cum sanguine deposuerunt, pro quibus gravior luctus exstitit antea pro in bello prostratis fuerat. Jordanus quoque Manzer frater de post modicum captum fratrem episcopi Aimericum tamdiu vinculatu nuit quousque castrum memoratum dirutum esset. » (*Chron. Adem.*, p.

2. Jourdain I^{er}, prince de Chabanais, était fils d'Abo Cat Armat, tionné plusieurs fois dans les titres primitifs du monastère de Saint-de Lesterps (*canton de Confolens, Charente*).

régulièrement établie par saint Gautier, qui en fut le premier abbé¹.

Adémar, fils aîné du vicomte de Limoges, seconda courageusement son père dans toutes les guerres entreprises pour augmenter la fortune de sa famille. Plein d'ambition, impatient d'avoir des possessions, où il pourrait commander en maître, il s'était emparé du château de Brosse, dont une partie appartenait à Hugues de Gargillesse, qui ne put résister à ses premières attaques. Voyant s'accroître le nombre de ses frères, et craignant que les biens de sa maison ne fussent pas à les doter et que sa part d'héritage n'en fût amoindrie, il résolut de s'emparer de ceux de ses voisins. Trouvant à sa bienséance la ville et le prieuré de Saint-Benoît-du-Saut, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, il médita de les envahir par surprise. Profitant de l'absence du prévôt Othier, sous la garde duquel étaient le monastère et la ville, il entra dans la place « comme un voleur. » et y installa ses hommes d'armes². Othier, trop faible pour venir l'attaquer, intéressa facilement à sa cause Hugues de Gargillesse, qui n'avait pas pu encore se faire restituer de gré ou de force la moitié du château de Brosse. Tous deux vinrent donc faire le siège du prieuré de Saint-Benoît. Arrivés devant la place, le mardi de la troisième semaine de carême, leurs forces ne suffisant pas à l'attaque, quoiqu'ils eussent avec eux deux de leurs puissants voisins, l'un nommé Gérard, l'autre Jauffre-l'Ane, ils y jetèrent des matières enflammées qui embrasèrent les bâtiments et obligèrent Adémar à se sauver dans le clocher, vieille tour construite en bois, au sommet de laquelle les Limousins dressèrent leur bannière, en signe de la résistance qu'ils

1. Saint Gautier, d'une des grandes familles d'Aquitaine, fut abbé de Lestoup, après avoir été chapelain du Dorat. Il mourut en 1070.

2. Aimon : *Miracula S. Benedict.*, l. 2.

voulaient faire. Mais Adémar, menacé par les flammes, connaissant l'impossibilité de résister plus longtemps, sortir sain et sauf, après avoir vainement cherché à se cacher sous les poutres embrasées, demanda quartier à Hugues de Gargillesse, qui ne s'engagea à lui laisser « la vie et les membres » que s'il se rendait sans condition. Adémar accepta, mais en sortant de la place il fut retenu prisonnier avec plusieurs seigneurs de la vicomté qui l'avaient accompagné. Maître de sa personne, Hugues le conduisit au château de Brosse, et, le montrant à Gérard qui était chargé de défendre la place, lui annonça qu'on lui abattrait la tête, si les portes ne lui étaient pas ouvertes sur-le-champ. Gérard, pour sauver son maître, livra Hugues la tour du château.

Gui I^{er}, dans les dernières années de sa vie, laissa à son fils le soin de faire face à ses voisins par la force des armes, mais si nous ne le trouvons pas comme intervenant dans les conflits d'ambition et de vengeance qui venaient de se produire, il n'en fut pas moins s'attribuer la fortune des autres pour sauvegarder la sienne, et user de toute sa puissance pour servir les intérêts de sa famille. Geoffroi Vigéois, raconte qu'Emma de Ségur, sa femme, étant partie par dévotion pour un pèlerinage à Saint-Michel-en-l'Île fut enlevée par des pirates normands qui venaient de débarquer sur la côte, et conduite en Norwège, où elle demeura captive près de trois ans. On mettait sa rançon à un prix si élevé, que manquant de ressources légitimes pour la pourvoir, son mari força le clergé de Limoges à lui prêter une statue d'or de saint Martial et les ornements les plus précieux du trésor de l'abbaye. Mais quand il eut encaissé la somme demandée, les Normands, après l'avoir reçue, refusèrent néanmoins de rendre la liberté à la vicomtesse. Attristé de l'inutilité de son sacrilège, désespéré de la

mise toi des pirates, il eut recours à Archambaud, vicomte de Turenne¹, qui, par le crédit de Richard II, son beau-frère, alors duc de Normandie, obtint la liberté d'Emma. Celle-ci revint à Limoges accompagnée des plus illustres chevaliers de Normandie. En témoignage de sa délivrance, elle fit, avec son mari, de riches présents à l'abbaye d'Uzerche, et lui donna entre autres l'église de Saint-Pardoux².

Gai I^{er}, par la hardiesse de ses entreprises contre ses voisins, par ses succès, et surtout par le courage de son fils, avait fait de la vicomté un des grands fiefs de la France féodale; devenu l'égal des comtes de la Marche et du Périgord, il ne se reconnaissait plus l'humble protégé des comtes de Poitiers. Par ses soins et par sa protection, quelques-uns des membres de sa famille se trouvaient en possession des premières dignités de l'Eglise. Gérard, son neveu, trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers, fut appelé, après Hilduin, au siège épiscopal de Limoges, par la protection de sa tante, alors duchesse d'Aquitaine, qui obtint de son mari que le jeune moine reçût le même jour tous les ordres hiérarchiques le rendant propre aux fonctions d'évêque³. Le clergé protesta contre cette violation des règles canoniques, et s'en plaignit au pape; mais le vieux duc d'Aquitaine, cédant toujours aux obsessions de sa femme, fit taire les opposants. Le nouvel évêque, conduit à Limoges par les prélats qui l'avaient sacré, y fit une entrée solennelle et fut porté par le

1. Archambaud, surnommé *Jambe-Pourrie* (*Camba putrida*) à cause d'une blessure reçue en attaquant le château de Turenne, fut célèbre par son courage et par ses faits d'armes. (*Chron. Gaufredi Vosiensis*.) Il n'était que vicomte de Comborn, lors de son mariage avec la sœur de Richard, duc de Normandie. Il épousa, après la mort de celle-ci, Sulpicia, fille de Bernard, vicomte de Turenne. (V. mon *Histoire du Bas-Limousin*, t. 1, p. 135 et suiv.)

2. *Chron. Gaufredi Vosiensis*, ap. Labb., t. 2, p. 147.

3. On ne saurait préciser la date de ce fait, mais elle peut se placer, selon les auteurs du *Gallia christiana*, entre 1008 et 1012.

peuple sur le siège de saint Martial¹. Il obtint peu de temps après d'Hélie de Chalais, en faveur de l'abbaye de Saint-Martial, la donation de la seigneurie de Puypéroux Angoumois, et celle de la ville de la Southeraine, consentie par Gérard de Crozant. Ces donations eurent pour témoins le duc d'Aquitaine et les principaux seigneurs du Limousin.

Il partit peu de temps après pour Saint-Jean-d'Angoulême avec l'abbé de Saint-Martial et son clergé, pour assister à l'invention du chef de saint Jean-Baptiste, récemment découvert. On y porta solennellement pour cette cérémonie les reliques de l'apôtre de l'Aquitaine, au-devant desquelles accouraient sur toute la route les habitants des contrées traversées par ce pieux cortège de religieux et de laïques. Le vicomte de Limoges tint à honneur d'assister à cette fête. Geoffroi, abbé de Saint-Martial, qui accompagnait l'évêque, ne sut pas toujours protéger son abbaye, dont il avait pris possession en 1008, contre les usurpations de ses parents; mais il n'eut pas la même faiblesse contre d'autres prétentions. Son ambition, comme on le verra, lui fit de nombreux ennemis. Quelques seigneurs s'étant emparés d'une partie du territoire de Saint-Vaury, de plusieurs terres faisant partie de sa seigneurie, aidé de Bozon II, comte de la Marche, il enleva les reliques de l'église de Saint-Vaury, qu'il transporta à Limoges. Les habitants, désespérés de la perte de ces précieux restes des saints, se rendirent auprès de lui en suppliants, mais il ne céda à leurs prières qu'à la condition que les seigneurs qui avaient envahi ses terres les restitueraient, et s'humilieraient devant lui, en témoignage de leur repentir. La chasse du saint fut reconduite en grande pompe à son église par le clergé, en tête duquel marchait

1. *Ademar. Cabanensis.*

le duc d'Aquitaine, escorté par ses barons et par ceux de la vicomté.

Dans l'attente de grands événements, ou dans la tristesse des préoccupations du moment, les esprits cherchaient dans des signes miraculeux l'explication de l'avenir. Alors vivait, comme novice dans le monastère de Saint-Martial, sous la direction de son oncle Roger, un jeune moine, Adémar de Chabonais, qui fut plus tard l'écrivain d'une chronique, la plus précieuse de toutes celles du *x^e* siècle. Comme beaucoup d'autres, il livrait son imagination séraphique à toutes les rêveries d'une âme pieuse et exaltée, gémissant sur les malheurs et les fléaux dont il était témoin, pleurant pendant la nuit à l'aspect de la croix du Christ, qui pleurait lui-même les égarements de l'humanité. Pour lui, ces manifestations divines, qu'il contemplait sous la voûte du ciel resplendissant d'étoiles, étaient si tristes et si étonnantes, qu'il n'osa que plus tard les consigner dans sa chronique, c'est-à-dire lorsqu'il fut devenu moine d'Angoulême¹.

A la mort de l'abbé Geoffroi, qui avait décoré le tombeau de saint Martial d'une magnifique couronne d'or ornée de pierres précieuses, et reconstruit la basilique de Saint-Sauveur, l'abbaye de Saint-Martial fut troublée par quelques

1. Le passage d'Adémar mérite bien d'être cité : « His temporibus (circa ~~anno~~ 1010) signa in astris, siccitates noxiæ, nimis pluvias, nimis pestes et gravissimæ famēs, defectiones multæ solis et lunæ apparuerunt, et Visenna fluvius per tres noctes aruit Lemovicæ per duo millia, et supradictus monachus Ademarus, qui tunc cum avunculo suo inclyto Rotgerio, Lemovicæ degebat in monasterio Santi-Martialis, experrectus intempesta nocte, dum foris astra susciperet, vidit contra austrum in altitudinem cœli magnum crucifixum quasi confixum in cœlis, et Domini figuram in cruce pendentem, nullo flumine lacrymarum plorantem : qui autem vidit, attonitus nihil aliud sperare potuit quam lacrymas profundere. Vidit vero tam ipsam crucem, quam figuram crucifixi, colore igneo et nimis sanguine totam per dimidiam noctis horam, quousque cœlo sese clauderet ; et quod vidit, et semper in corde celavit quousque hic inscripsit ; testisque est Dominus quod hæc vidit. » (*Chron. Adem.*, p. 174.)

intrigues, à l'occasion du choix d'un nouvel abbé. L'évêque Gérard, peut-être en qualité de parent du dernier d'Avignone, voulut s'emparer des richesses du monastère. Les religieux lui résistèrent et choisirent pour leur chef rituel Hugues, l'un d'entre eux, connu par sa rare piété : « *dilectione Dei fortissimus*, » mais qui ne put être reçu que deux ans après son élection. L'évêque, qui s'opposa à son intronisation, étant mort à Charroux en venant de Poitiers, le vicomte de Limoges voulut pour son fils de cette dignité (1020). De là de vives réclamations de la part du clergé. Tous les jours on voyait circuler dans les rues de la ville des processions de moines et de prêtres, demandant à Dieu de rendre la paix à l'Église, appelant sa colère sur l'ambitieux vicomte, et excitant contre lui le mécontentement de la foule. Le grand désordre régnait dans la cité et au dehors, où l'on s'attendait à la fin du monde, pieuse erreur propagée par les récits de l'apparition du Christ versant des larmes.

Le duc d'Aquitaine, pour rétablir le calme, et mettre fin aux intrigues de Gui I^{er} qui, pour assurer l'évêché à son fils, offrait d'achever à ses frais l'église de Saint-Étienne, commencée par Hilduin, réunit le clergé à Saint-Junien et élut Jourdain de Laron. L'élu, sacré par Islo, évêque de Saintes, au grand mécontentement de l'archevêque de Bourges qui réclamait ce privilège, fut ramené en triomphe à Limoges et intronisé dans l'église de Saint-Pierre de Queyroix¹.

Gui I^{er} était déjà vieux à cette époque, mais comme il avait beaucoup d'erreurs à se faire pardonner, il eut le courage d'entreprendre un pèlerinage en Terre-Sainte. À son retour, en route d'une maladie de langueur, on le ramena sur son lit.

1. Jourdain de Laron, 42^e évêque de Limoges, consacra l'église de Saint-Sauveur, présida aux conciles de Limoges de 1020 et de 1031.

brancard dans son château de Limoges, où il mourut en demandant pardon à Dieu d'avoir usurpé les biens des abbayes (27 octobre 1023)¹, et fut inhumé dans l'église de Saul-Martial. Par une donation de la même année, dans laquelle il fait mention de Gérard, son père, de Rothilde, sa mère, il avait renoncé en faveur de l'abbaye d'Uzerche au monastère de Tourtoirac². Emma, sa femme, qui lui avait apporté en dot la vicomté de Ségur et qui était sa parente, mourut peu de temps après lui. De ce mariage naquirent plusieurs enfants : Adémar, qui lui succéda, Pierre et Adalric, mentionnés dans la vie manuscrite de l'illustre Guzman, abbé de Fleuri, qui jouissaient d'une grande réputation dans la vicomté de Limoges³.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé dans l'anarchie des guerres féodales, depuis que les descendants de Fulchérius, vicomte de Ségur, étaient en possession de la vicomté. Leur puissance politique, comme leur fortune territoriale, n'avait fait que grandir dans ce chaos de prétentions rivales. Leur capitale, où l'autorité était partagée entre eux et le clergé, deux éléments dont l'un représentait la force, l'autre l'intelligence, avait vu se développer dans ses murs le travail libre et l'industrie avec des résultats qui étonnent, quand on sait que le dixième siècle eut pour l'humanité tant de tristes épreuves. L'Église pouvait s'attribuer la plus grande part dans cette transformation; par ses anathèmes, elle avait souvent désarmé la force brutale; en favorisant,

¹ Adémar de Chabonais dit que ce voyage en Terre-Sainte eut lieu en 1002. Héraud serait mort la même année. (*Gall. christ.*, t. II, col. 512.) Si le voyage partit avec son frère, et s'il tomba malade en route, il faudrait admettre que sa maladie dura bien en longueur, puisqu'il serait mort vingt ans plus tard. (*Chron. Aquitan.*, ap. *Script. rer. Franc.*)

² Abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, située sur les bords de la haute Vézère, dans une étroite vallée entourée de hautes collines.

³ « Duo germani fratres Lemovicæ urbis comitatu insignes, » (*Bibl. Regiæ Saxon.*)

par l'exemple qu'elle donnait, l'émancipation des serfs exigeant, comme garantie de l'avenir, que les chartes de franchise fussent solennellement déposées sur elle avait posé les premiers éléments de la liberté politique. Pendant que ses grands dignitaires, évêques ou seigneurs, étaient choisis dans les familles les plus riches, la féodalité armée s'organisait en formulant des droits de suzeraineté en face de la royauté, on voyait grandir dans les villes du Midi toute une population d'artisans se livrant à l'industrie qui sait créer, au commerce qui enrichit. Les moines avaient été les premiers à donner ce premier exemple du travail, en construisant sur des terres vides et inhabitées, bientôt couvertes de moissons et de vignes, des abbayes qui devenaient autant d'écoles de culture, dans lesquelles, hors des heures du travail aux champs, on façonnait de riches tissus de soie et de laine, l'or, l'argent et le cuivre prenaient toutes les formes de l'art le plus exquis. Venise venait à peine de sortir de ses lagunes, que ses marchands envoyaient à Limoges une caravane de commerce (977).

Depuis que les Arabes, maîtres de la Méditerranée, bloquaient le détroit de Gibraltar, et que les chrétiens de l'Adriatique, de l'Illyrie et de la Grèce ne pouvaient plus apporter les produits de l'Orient sur les bords de la Méditerranée, le commerce avait trouvé une autre voie, celle de la Saône d'où il remonta le Rhône, franchit les Cévennes et les Pyrénées d'Auvergne, comme autrefois les Phocéens, et vint se fixer à Limoges ses entrepôts d'épicerie, de riches étoffes, de parfums, qu'on exportait ensuite dans le Nord. Aux étrangers, à qui les moines, les abbés et les évêques avaient vendu le droit de cité, en les faisant contribuer à la reconstruction des monuments détruits par les Normands, Limoges était devenue une ville industrielle et commer-

reputé de ses marchands, comme la perfection de ses produits, était connue au loin.

C'est une tradition constante, acceptée par toutes les chroniques locales, que dans la dernière moitié du dixième siècle, des marchands vénitiens s'établirent à Limoges. Ce n'étaient pas seulement quelques individualités isolées cherchant les hasards de la fortune, mais une véritable colonie avec des projets arrêtés, des espérances de succès. Le nombre s'en était accru rapidement. Aidés de la population, ils initiaient à leurs opérations, ils construisirent tout le faubourg qui longtemps garda leur nom¹. D'autres étrangers n'avaient pas tardé à entrer en concurrence avec eux, de sorte que Limoges, à la fin du siècle, était devenu le point central qui, par les relations commerciales, mettait en contact le nord et le midi de la France. Les descendants des Lémovices, séduits par la prospérité de tous ces étrangers, se laissèrent facilement entraîner dans la même voie. La luxe avait été le premier signe de ce changement; il était d'abord introduit dans les églises, dotées de magnifiques ouvrages d'or et d'argent. Puis les grands, les hommes de la féodalité, s'étaient mis à aimer les belles parures, les armes de luxe. Les beaux-arts avaient multiplié leurs ravissantes créations. L'école d'orfèvrerie émailleur « *au champ levé* » avait produit des chefs-d'œuvre, dont plusieurs sont encore l'admiration de nos artistes, comme les chasses ou coffrets de Grandmont et d'Ambazac, le buste de saint Féréol à Nexon, les reliquaires de Saint-Sulpice, de Saint-Sylvestre, de Châteauponsac, et un peu plus tard les émaux, qui ornèrent au Mans le tombeau de Geoffroi

¹ Les Vénitiens, les Lombards, s'établirent d'abord derrière l'église de Saint-Pierre du-Queyroix, et construisirent une partie du faubourg Saint-Pierre. Plus tard ils occupèrent toute l'enceinte comprise entre l'ancienne porte de Saint-Martin, l'église Saint-Paul, et ce qu'on appelait la Cité.

Plantagenet. On vantait au loin la statue en or de Martial donnant sa bénédiction au peuple, son riche beau orné de pierreries, qu'un incendie venait de détruire et qui reparut bientôt aussi somptueux par les soins d'un moine savant, à qui était confiée la garde des reliques. L'abbaye de Saint-Martial avait vu passer ses plus précieux ornements dans celle de Saint-Denis, la grande nécropole des rois, qu'Hildegare, évêque de Limoges, avait enrichie des dépouilles de sa basilique, pour y payer la place de son tombeau¹. Secondé par d'habiles ouvriers et par les aumônes du peuple, l'abbé Geoffroi avait fait oublier la spoliation, en faisant fabriquer deux croix gigantesques d'or massif, ornées de pierres précieuses, qui furent placées sur l'autel.

A la suite des Vénitiens et des Lombards, étaient aussi un grand nombre de juifs, cette race prosaïque mettait sa gloire à s'enrichir aux dépens des chrétiens. Mais l'Eglise et le peuple n'avaient vu en eux que des ennemis, surtout quand on eut publié partout qu'ils avaient aidé les musulmans à profaner le sépulcre de Jérusalem. L'évêque Hilduin leur avait ordonné de recevoir le bâton ou de sortir de la ville. On leur enseigna, en effet, qu'il fallait respecter les dogmes de la religion chrétienne, mais les quatre seulement consentirent à se convertir; les autres se dispersèrent dans les villes voisines; quelques-uns, quand de ressources, se donnèrent la mort de désespoir.

Si la plupart des évêques de Limoges, pris dans la famille des vicomtes, furent en grand honneur dans leur diocèse, quelques-uns cependant avaient eu toutes les ambitions.

1. Hildegare, frère de Gui I^{er}, mourut en revenant du concile de Reims en 992, et fut enterré à Saint-Denis. « Eidem regali canobio protulit ornamenta, quæ ex ascetario sancti Martialis adportaverat. » (*dom Estiennot, ap. Bibl. nationale.*)

2. *Chron. Ademar. Cabanens.*

fortune qui caractérisèrent leur famille. Hilduin, si sévère pour les juifs, était allé à Rome avec le duc d'Aquitaine, emportant avec lui les trésors de Saint-Martial que Gui I^{er}, son frère, lui avait vendus. L'or, l'argent et les plus précieux ornements disparurent ainsi, au grand regret des moines, qui, pour refaire la fortune de leur église, attirèrent à Limoges les plus riches et les plus nobles barons de l'Aquitaine à la célébration de la fête de saint Martial, dont les reliques se couvrirent d'abondantes aumônes. Pour faire oublier ses spoliations, Hilduin avait entrepris la reconstruction de l'église cathédrale de Saint-Étienne, et fit abattre l'église primitive consacrée par saint Martial, selon la tradition, modeste sanctuaire où s'était conservée la simplicité des premiers jours du christianisme. Mais il n'avait eu que le temps de faire des ruines : s'étant rendu au monastère d'Abent, construit par Hildegare, son prédécesseur, et d'où il chassa les moines, pour y ériger une collégiale, il y mourut presque subitement, en punition, disent les chroniques, de ses usurpations¹. Son corps, transporté à Limoges, fut enterré dans l'église de Saint-Martin (1012).

Si l'on en croit les chroniques manuscrites de Limoges, Emma, ou Emmine, fille du vicomte Gérard, avait beaucoup contribué à la fortune de sa famille, en obtenant du duc d'Aquitaine que les grandes dignités de l'Église fussent données à ses neveux. Séduit par sa beauté, Guillaume III,

1. Il ne faut pas confondre, comme quelques historiens, le monastère d'Abun, de l'ordre de Saint-Benoît, fondé par Bozon II, comte de la Marche, qui le donna à l'abbaye d'Uzerche, vers 997, avec celui d'Abent, *ihenti monasterium* plus tard nommé le Moûtiers, d'où *Eymoutiers*. Ce passage d'Ademar de Chabanas lève tous les doutes à cet égard : « Alduinus autem qui per monasterium S. Stephani Agente, quod Hildegarius orales deponere in magna caterva monachorum, triennium antequam moreretur laicorum et canonicos ibi restituit. Abiensque inde ad ecclesiam Agento, unde monachos struxerat, ibi spiritum exhauxit. » (*Ademar Cabanensis, ap. Labbe*).

comte de Poitiers, après son couronnement à Limoges, l'avait conduite à sa cour et n'avait pas tardé à l'épouser. Cette belle *Lemosine*, ainsi la nommaient ses admirateurs, eut sur lui un tel ascendant, que Gui I^{er} et ses fils en abusèrent pour se livrer aux plus scandaleux excès, opprimer le peuple, dépouillant les vassaux de la vicomté trop faibles pour leur résister, poursuivant les jeunes filles jusqu'aux églises, et battant les moines qui refusaient d'être complices de leur dépravation. Un jour, en l'absence de Gérard, abbé de Saint-Martial, au moment où les fidèles se rendaient en foule à l'office de la nuit du dimanche mi-carême, les jeunes vicomtes s'étaient précipités dans l'église et avaient enlevé une jeune fille. Cet acte de violence donna lieu à un grand tumulte ; les assistants effrayés s'étaient précipités vers la porte en si grand nombre que près de cinquante d'entre eux y trouvèrent la mort. Pour expier ce sacrilège, pour purifier leurs autels profanés, les religieux, en signe de deuil et de pénitence, appelèrent l'évêque et les fidèles à une nouvelle consécration du territoire¹. Mais la jeune fille outragée n'en resta pas dans les mains des ravisseurs, sans que l'abbé Geoffroi réussît à les punir.

L'indignation avait été si grande que les consuls de la ville, invoquant leurs franchises municipales, allèrent demander justice au duc d'Aquitaine, en sa qualité de seigneur de la vicomté. Ils avaient bien voulu, en s'appuyant sur leurs privilèges, faire quelques informations contre les coupables, mais l'abbé Geoffroi, protégé par le duc d'Aquitaine, s'y était opposé, prétendant que les consuls n'avaient pas le droit de juridiction dans l'intérieur de l'enceinte du Château, partie de la ville comprise de

1. *Gall. Christiana : Eccles. Lemovicens.*

domaine seigneurial de l'abbaye. Se fondant sur les concessions faites à ses prédécesseurs par le roi Louis-le-Pieux, il s'arrogeait, avec la juridiction de la Cité, le droit de recevoir l'hommage des seigneurs de Pierre-Buffière, de Château-Chervix, et de plusieurs autres, regardés comme ses vassaux, parce qu'ils avaient des habitations dans cette partie de la ville. Cependant, craignant que ses prétentions ne soulevassent contre lui les hommes de la commune, il remit à Gui I^{er}, son frère, une partie de l'autorité féodale.

Gui, comme tous les seigneurs de l'époque, avait en haine les vieilles franchises municipales; il profita de cette concession pour restreindre les prérogatives réclamées par les consuls. Pour fortifier, à leur détriment, l'autorité vicomtale, il choisit dix personnes des plus notables de ses domaines afin de remplir, en son nom, les fonctions de viguiers, les investit du droit de rendre la justice et de plusieurs autres privilèges, entre autres celui de s'attribuer le tiers des amendes¹.

Les consuls ne purent rien contre une autorité appuyée sur la force, protégée par le vieux comte de Poitiers, toujours soumis aux volontés de sa femme. En effet, Emma de Limoges abusa non-seulement de la faiblesse de son mari, mais le déshonora par le scandale de ses mœurs. Longtemps après, son souvenir effrayait le peuple, qui racontait de sa vie diverses particularités plutôt du domaine de la fable que de l'histoire, mais qui caractérisent cette époque, où l'on expliquait les événements par des prodiges surnaturels. Pour le vulgaire, être fantastique, douée de tous les charmes de la beauté, elle attirait à elle de nombreux admirateurs pour les étouffer dans ses embrassements; selon d'autres, c'était un monstre, prenant toutes

1. Arch. de Pau, série E.

les formes, qui se montrait la nuit sur les ruines châteaux, sur les collines désertes et souvent aux portes des villes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la fille des vicomtes de Limoges sut longtemps cacher à son faible époux, de faux semblants de respect et d'amour, la vie la plus licencieuse, et qu'elle prodigua les richesses et les dignités de la cour de Poitiers à d'obscurs amants, « élevant des gars de ses parents ¹. » D'implacables ennemis dénoncèrent publiquement toutes ses turpitudes, ses liaisons criminelles avec un nommé Wulgrin, qu'on disait être le fils d'un seigneur, mais qui était en réalité le fils de Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême (*Sector ferri*). Accusée par plusieurs témoins de ses débauches, craignant la colère du duc, abandonna la cour d'Aquitaine avec quelques-uns de ses complices, et ne reparut plus. On publia partout qu'elle s'était envolée sous la forme d'un oiseau de proie, et qu'on la voyait souvent la nuit courir sur les hauteurs du château de Clain-et-Boivre ².

Adémar ou Aymar I^{er}, fils aîné de Gui I^{er}, lui succéda. Son ambition était connue depuis longtemps; sa participation aux entreprises de son père lui avait créé de nombreux ennemis parmi les grands vassaux du Limousin, qu'il n'entra que difficilement en possession de la vicomté. Guillaume, comte de Poitiers, craignant les suites de sa humeur guerrière, chercha à l'empêcher de prendre possession de son héritage, et refusa d'abord de lui donner l'investiture. Les grands feudataires du duché d'Aquitaine

1. Chron. mss. de Limoges.

2. Le P. Bonaventure de Saint-Amable (*Hist. de saint Martial*) reproduit la plupart des faits attribués à Emma, en s'appuyant sur l'autorité d'Adhémar de Chabonais et de Geoffroy de Vigeois. Les chroniques de Limoges ne peuvent pas exagérer, et attribuer à Emma de Limoges ce qui se rapporterait à la fable de Mélusine, si connue au moyen âge dans le Poitou, la Marche, le Limousin, ou à Almodis, fille de Gérard, vicomte de Limoges, mariée à Guillaume III, duc d'Aquitaine.

s'indignèrent de ce refus, qui menaçait leurs droits héréditaires. Ils s'opposèrent à la suprématie féodale de Poitiers sur Limoges. Par des supplications d'abord, puis par des menaces, le comte d'Angoulême, un des plus intéressés par l'importance de ses possessions, obtint que le duc d'Aquitaine renoncât à ses prétentions. Le comte de La Marche fut encore plus hardi ; il osa braver son suzerain qui, aidé des troupes du roi de France, vint attaquer, mais en vain, son vassal révolté dans le château de Bellac.

Adémar I^{er} conserva cependant la vicomté de Limoges. Il devait être alors assez avancé en âge, car, comme on l'a vu, depuis longtemps, et du vivant de son père, il s'était fait connaître par ses entreprises périlleuses : aussi, tranquille possesseur de ses États, ne s'occupait-il plus qu'à faire oublier au clergé la conduite de quelques membres de sa famille. Dès la première année de son avènement, il renouvela, en faveur de l'abbé d'Uzerche, la donation du monastère de Tourtoyrac, à condition que celui-ci conserverait libres de tout hommage les églises de Saint-Hilaire et de Saint-Trojan. De son temps, Robert, chanoine de Saint-Étienne de Limoges, s'était retiré depuis quelque temps, avec la permission de l'évêque Jourdain de Laron, dans un lieu solitaire, nommé *Secundelas*, pour y vivre comme les anciens anachorètes du désert. Quelques pèlerins, revenant de la Terre-Sainte, s'y étant arrêtés, lui donnèrent une partie des reliques de saint Barthélemy. Encouragé par Adémar I^{er}, il fonda dans le même lieu une abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, qu'il nomma *Beneventum* (Bénévent) (1028), et qui, devenue riche et florissante, releva plus tard de Saint-Étienne de Limoges¹. Les abbés demandaient la confirmation de leur élection à

1. Gall Christ., t. II, p. 619.

l'évêque, car non-seulement plusieurs églises et abbais mais encore plusieurs terres, tenues en fief par d'arvassaux, relevaient de l'autorité épiscopale. Les vicomtes de Limoges avaient été souvent forcés de reconnaître ce privilège. Adémar, aussitôt après la mort de son père, fit hommage à l'abbesse de Notre-Dame-de-la-Règne, à genoux, sans ceinture et sans casque, et lui offrit un bracte d'or, en reconnaissance du droit de relief qu'exerçait l'abbaye.

Mais, si les seigneurs laïques rendaient ainsi certains devoirs à l'autorité religieuse, ils ne laissaient pas aussi oublier ceux que leur devaient quelques églises. Aimé, prieur du Dorat était tenu de venir, avec les habitants de la ville, devant le château des comtes de la Marche, ses parents, faire trois fois le tour des remparts, en chantant les louanges du comte, et en criant : « Seigneur comte salut ! Salut, dame comtesse ! que le Rédempteur vous conserve ! » Si le comte était présent, il remerciait ses vassaux, à qui son prévôt versait du vin dans des coupes de bois.

Le vicomte Adémar 1^{er} contribua aussi par la richesse de ses aumônes à la prospérité de l'abbaye de Saint-Martial, qui avait alors pour abbé Oldéric, appelé à cette dignité en 1025, après avoir été élevé dans le cloître, et qui avait étudié les belles-lettres et pris l'habit religieux. Il fut aussi témoin d'une de ces grandes cérémonies qui, au moyen âge, avaient toutes les sympathies du peuple. Les familles les plus illustres de la vicomté, toute-puissantes dès les premières années du XI^e siècle, possédait, dans

1. En 1028, Oldéric assista, en qualité d'abbé de Saint-Martial, au concile de Limoges, où le chroniqueur Adémar de Chabonais s'efforça par une apologétique de prouver l'apostolat de saint Martial. Il assista aussi au concile de 1031, où la même question fut agitée.

cienne vignerie de Flaviniac, la seigneurie de Lastours. Elle dut son surnom au château fort que Gui, un de ses maîtres, fit construire sur une butte artificielle assise sur une chaise de hautes collines faisant face à celles de Grammont, et dont l'approche était défendue par de hautes tours et par d'immenses forêts¹. De là le nom de *Las Tors*, les Tours (*castrum de turribus*²). Gui, que nous retrouvons bientôt mêlé à toutes les guerres féodales de son temps, cédant aux prières d'Engalcie, sa femme, fille d'un seigneur de Malemort, avait fait construire à Arnac (*in arna*) une église dédiée à saint Martial. Selon l'usage et la piété du temps, il fallait que les nouvelles églises, pour appeler un grand concours de fidèles, offrissent à leur vénération les reliques des saints les plus populaires. On se les procurait quelquefois par la fraude, quelquefois à main armée. Gui de Lastours n'avait eu besoin de recourir ni à l'une, ni à l'autre. De pieux pèlerins, comme au temps de saint Augustin, parcouraient alors le pays, racontant des légendes, vendant aux moines et aux grands vassaux quelques restes des martyrs des premiers siècles³. L'un d'eux, prêtre de Sarlat, en Périgord, était venu un soir heurter à la porte du château de Lastours, offrant, pour prix de l'hospitalité, de livrer prochainement le corps de saint Pardoux, alors déposé dans une église de Sarlat, avec celui de saint Sadroc. L'offre fut acceptée, et, quelques jours après, le prêtre enleva secrètement la châsse et les reliques, les déposa dans une boîte, et en chargea un âne, se mit en route, mais disant, partout où il passait, qu'il portait

1. Canton de Nexon.

2. Nous avons déjà vu un nommé Dietric en possession de cette localité. Sans doute ses descendants, ou ceux qui le remplacèrent, ne prirent le nom de Lastours qu'après cette construction, dont on voit des ruines considérables dans la commune de Rilhac-Lastours.

3. S. Augustinus : *De opere monachorum*, c. 8.

du pain au château de Solignac. Après de longs détours, tant il craignait de se voir enlever son précieux dépôt, les seigneurs de la contrée, qui se faisaient alors la guerre à l'occasion de la succession de Blanche, épouse d'Ayn, vicomte de Rochechouart, il arriva sur les bords de la Vézère. Gui de Lastours, qui connaissait aussi le danger, était venu au-devant de lui avec des hommes d'armes, le prêtre et le guerrier, après s'être arrêtés deux jours au village de Perpezat, pour éviter toutes rencontres fâcheuses, arrivèrent ensemble à Arnac. Le prêtre, qui servait bien les intérêts du grand seigneur, avait cru aussi obéir à un pieux patriotisme, en changeant de place les reliques de saint Pardoux, le rival heureux de saint Sadroc, disaient les habitants de Sarlat, ne faisait plus de miracle depuis qu'on avait placé à côté de lui le saint du Limousin. On voyait fréquemment à cette époque des moines chantant ensemble, chantant des prières en l'honneur des saints qu'ils portaient, parcourir les provinces, prenant quelquefois leur gîte nocturne sous un grand arbre pour tout abri, ou demandant l'hospitalité aux localités qu'ils trouvaient sur la route, et la payant en y laissant la relique d'un saint, en l'honneur duquel ne tardait pas à s'élever une petite chapelle.

Avant de partir pour la Terre-Sainte, Jourdain, évêque de Limoges, et Oldéric, abbé de Saint-Martial, accompagnés de douze prélats ou abbés les plus distingués des provinces voisines, vint faire la dédicace de la nouvelle église d'Arnac. On y vit accourir aussi tous les seigneurs du pays avec leurs gens de guerre. Aux premiers rangs de cette milice féodale apparaissaient Aymar de Lastours, gendre de Gui de Lastours¹, Adémar I^{er} de Limoges,

1. Ce Gui de Lastours est le premier de ce nom qui nous soit connu. Il mourut ne laissant qu'une fille, mariée à Aymar de Laron, qui fut le chef

de Chabrol, qui donna la chapelle de Bré à l'abbaye ignois, Ebles I^{er}, vicomte de Turenne et de Comborn, le fils, Archambaud, attirait les regards de la foule en attitude guerrière, et Constantin de Born, aïeul de ce troubadour. La dédicace d'une église excitait le pieux enthousiasme des fidèles; chaque seigneur tenait à honneur d'y assister à la tête de ses vassaux, faisant porter sa bannière à côté de lui par ses écuyers, brandissant l'épée des batailles, pendant que le curé consacrait l'église, ou entourait l'autel de ses prières et de ses chants. Sur les côtés de la nef étaient rangées les dames, escortées de leurs damoiseaux, varlets et écuyers portant leurs couleurs : au milieu d'elles, sur un piédestal plus élevé, la reine de la fête, la pieuse Engalcie, fille du fondateur; au dehors les serfs, qui n'avaient pu entrer dans l'église, agitant au-dessus de leur tête des branches d'arbres, poussant des cris de joie, se prosternant à terre, à un signal donné par le clergé, pour vénérer les reliques. Une autre pieuse femme, Rotberge, fille de Henri II, vicomte de Rochechouart, épouse du vicomte Comborn, assistait aussi à la cérémonie, heureuse d'annexer à l'abbaye d'Uzerche, comme présent de noces de son mari, deux manses situées au Mas (*al-masil*) ¹. Les conseils de l'évêque, qui venait de consacrer l'église d'Arnac, Gui de Lastours fit bientôt après construire

une nouvelle branche des seigneurs de Lastours, et eut pour fils Gui, père de Gouffier, le héros de la première croisade, et d'Olivier. Ce dernier, en 1160, laissa une fille nommée Agnès, qui épousa Constantin de Montfort d'Hautefort. Un des enfants nés de ce mariage, Gouffier, prit le nom de seigneur de Lastours. Les armoiries de Lastours étaient après la croisade : « De gueules, à un bras armé d'or du côté sénestre tenant une épée nue d'argent en pal, la garde et la poignée

Unus mansus dedit mihi senior meus in osculo. » (Cartul. Uzerchel. — Gall. Christiana : Eccles. Lemovicens.)

dans le même lieu un monastère, où furent inhumés plusieurs des membres de sa famille. Craignant que tôt tard les vicomtes de Limoges ne cherchassent à reprendre les possessions que lui ou ses ancêtres avaient enlevées, la vicomté de Ségur, il en donna une partie au nouveau monastère, en plaçant celui-ci sous la suzeraineté de l'abbaye de Saint-Martial. La même année, la dédicace de l'église de Saint-Sauveur attira à Limoges l'élite des grands seigneurs du Limousin et des contrées voisines. Guillaume comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, Sanche, duc de Gascogne, furent accueillis avec empressement par le vicomte Adémar I^{er}. Onze prélats, Geoffroi, archevêque de Bordeaux, Jourdain de Limoges, Isambert de Poitiers, Roho de Goulême, Arnaud de Périgueux, Pierre de Gironne, Eudes de Cahors, Amélius d'Alby, Arnaud de Rhodéz, Foulques de Carcassonne et Islo de Saintes, assistèrent à cette cérémonie. Limoges, mieux que les autres villes d'Aquitaine, avait le glorieux privilège d'attirer de nombreux étrangers par la magnificence de ses fêtes religieuses. Des milliers de pèlerins venaient de diverses contrées vénérer ses reliques : ceux qui ne trouvaient pas à se loger dans les maisons passaient la nuit dans les églises, ou sous les voûtes des cloîtres.

L'année d'après eut lieu encore à Limoges un grand concile de fidèles et de dignitaires de l'Église, pour assister au concile, dans lequel fut solennellement agitée la question de l'apostolat de saint Martial (1031). On s'y occupa aussi de la discipline religieuse, alors très-relâchée dans quelques abbayes, et des moyens d'arrêter les usurpations de quelques hauts barons qui s'attribuaient le droit de disposer des biens des églises. Les religieux de celle de Beaulieu, présentés par des députés, se plaignirent devant les membres du concile de ce que le comte de Toulouse s'était em-

de la leur et l'avait donnée en fief au comte de Périgucux, qui l'avait transmise ensuite au vicomte de Comborn. Ce dernier y avait établi comme abbé son propre fils, selon les uns, et selon d'autres le fils de Bernard de Comborn, évêque de Cahors, nommé Hugues¹. L'intrus comparut devant l'auguste assemblée en habit de deuil, la cendre sur la tête, en signe de pénitence, et fit l'abandon de sa charge². Comme le pays souffrait depuis longtemps des guerres privées, l'Église, dans ce même concile, proclama la paix de Dieu et menaça de ses anathèmes quiconque ne se soumettrait pas à ses décisions. Ce fut surtout à la noblesse du Limousin que s'imposa cette résolution : « Nous excommunions les chevaliers de cet évêché de Limoges qui ne veulent pas ou qui n'ont pas voulu assurer paix et justice à leur évêque. Maudits soient-ils, eux et leurs complices³ ! »

L'Église ne put pas modérer longtemps les emportements, la haine et l'ambition des grands vassaux. Après la mort de Blanche de Rochechouart, Aymeri I^{er}, son mari, ne tenant aucun compte des malédictions de son père Ostrofrancus contre ceux qui envahiraient les biens donnés par lui aux religieux d'Uzerche, s'était emparé de l'abbaye à main armée et y avait mis le feu. Quelque temps après, son fils, tourmenté par cette idée, que son père subissait dans l'enfer la peine de ses violences, se présenta devant l'abbé Constantin, homme vertueux, élevé malgré lui à ces fonctions, lui présenta une charte, écrite au château de Rochechouart, en présence de toute sa famille, par laquelle,

1. Quelques annalistes disent que Hugues était de la famille des seigneurs de Castelnouvel (*Castellum novum*), branche des vicomtes d'Aubusson.

2. Mabillon : *Annal.*

3. « Excommunicamus illos milites de isto episcopatu Lemovicensi, qui pacem et justitiam episcopo suo firmare, sicut ipse exigit, nolunt, aut noluerunt. Maledicti ipsi et adjutores eorum ! » Les chroniques manuscrites de Limoges fournissent de curieux détails sur le cérémonial d'après lequel les évêques et les abbés devaient se préparer à assister au concile.

en réparation des crimes de son père, il donnait à l'abbé plusieurs manses et une maison située près de l'église de Nieuil (de Nioll). Mais au même instant, un nommé Pétro-nard, maître de l'oisellerie du château, intervint en demandant que cette maison et ces manses lui avaient été données en fief, et qu'il suppliait le vicomte et l'abbé de lui en laisser l'usufruit. On fit droit à sa demande ; mais après sa mort, Pétronille, sa veuve, qu'on disait « malheureuse, querelleuse et mauvaise langue ¹, » vint à la cour du vicomte réclamer à son profit la continuation de l'usufruit. Aymeri de Rochouart s'y refusa, parce que, disait-il, l'abbaye avait imposé de ce fief en faveur de deux de ses religieux. L'affaire fut portée devant sa cour de justice, réunie au château de Champagne, puis dans l'église de Nieuil. Pierre de May, l'un des deux religieux, demanda qu'on eût recours au jugement de Dieu, c'est-à-dire au duel judiciaire. La veuve ne pouvant pas trouver un champion pour défendre son droit, y renonça en pleurant, et pour que ses héritiers pussent reprendre l'affaire, les deux religieux remirent le fief à leur abbaye et déclarèrent que le vicomte de Rochouart n'avait plus sur ces terres aucun droit de suzeraineté. Aymeri, malgré ses faux semblants de soumission, n'en chercha pas moins l'occasion de reprendre ce que ses ancêtres avaient donné, mettant tous les jours ses hommes d'armes à la poursuite des moines d'Uzerche, qui venaient chercher du bois dans les forêts de l'Espinasse. Ambitieux autant que déloyal, il fut tué à quelque temps de là pendant la nuit par un inconnu, et sa mort fut regardée comme une punition divine. Hildegair, son fils, voulut maintenir les mêmes prétentions, en offrant de s'en remettre entièrement au jugement de Dieu : sur le refus des moines, et craignant

1. « Petronilla infelix multum et pessima, atque inter vicinos suos hominibus nimis et litigiosa. » (*Chron. Gaufr. Vosiens.*)

peut-être d'avoir le sort de son père, il renonça à ses prétentions dans une assemblée tenue au château de Rochechouart, à laquelle assistait Adémar I^{er}.

Adémar I^{er} mourut, au plus tard, en 1036, pendant un pèlerinage en Terre-Sainte. « Il était bègue, dit Geoffroi de Vigtois, et disait en jurant : *ma fé le permet*, voulant dire : *je te promets sur ma parole*. » De Sénagonde, sa femme, il laissa quatre fils, Gui, Adémar, Geoffroi et Bertrand, et une fille, nommée Mélisende, à cause de la douceur de son caractère ¹.

1. *Art de vérifier les dates.*

CHAPITRE V

GUI II ET ADÉMAR II, VICOMTES DE LIMOGES

Gui II, vicomte : Guillaume V, comte de Poitiers, confirme les coutumes de Limoges. — Gui II à la cour de Poitiers : sa présence aux fêtes de l'Église, ses donations aux abbayes. — Note de Besly. — Adémar II, vicomte, prend part à l'élection au siège épiscopal. — Élection d'Ithier Chabot ; mar II et les abbayes de Solignac, de Saint-Étienne : son repentir. — Différends entre les religieux de Saint-Junien et ceux de Charroux ; intervention d'Ithier Chabot. — Guerre entre Adémar II et les seigneurs de Tours et de Pierre-Buffière. — Les religieux de Saint-Martial et ceux de Cluny. — Adémar pour les clunistes. — Note relative au marbre de l'église de Saint-Martin. — Conduite répréhensible d'Adémar II ; il reconnaît ses fautes. — Il fait amende honorable. — Puissance de l'Église. — Gui II, comte de Thiers, et saint Gaucher à Aureil. — Note sur saint Gaucher Gaubert, archidiacre de Saint-Étienne. — Poitiers et Toulouse se disputent la souveraineté. — Le comte de Poitiers envahit le Limousin ; forcé de lever le siège de Limoges. — Troubles à l'occasion de l'élection d'un évêque. — Intervention de l'archevêque de Bourges : les deux prétendants à Rome. — Note sur le chroniqueur Geoffroi de Vigeois. — Adémar défend Limoges contre le duc d'Aquitaine ; sa mort. — Démembrement de la vicomté ; celle de Turenne. — Archambaud I^{er} de Comborn, guerre contre Ranulfe-Cabridel, à l'occasion de la vicomté de Turenne ; Archambaud cède à son frère Ebles le château de Monceaux. — Ses dons aux monastères. — Archambaud II de Comborn et Ebles I^{er} de Ventadour. — Guerre contre Gaubert de Malemort, qui est fait prisonnier. — Le château de Malemort. — Guerre entre Gui de Lastours et le seigneur de Thesfort. — Le vicomte de Limoges fortifie le château de Ségur. — Les châteaux de Bré, de Lubersac, de Coussac-Bonneval. — Note sur le château de Bré. — Gui de Lastours, maître de Bré, fait construire le château de Pompadour. — Geoffroi Hélie, seigneur de Pompadour. — Dissensions dans les familles de Comborn et de Ventadour. — Archambaud I^{er} de Comborn envahit l'abbaye de Vigeois. — Nouvelles hostilités entre Gui de Lastours et Adémar ; Engalcia et le monastère d'Arnac. — Archambaud III de Comborn : donations aux églises ; le monastère de Mey. — Note sur la famille de Lastours. — Discordes dans la famille d'Archambaud III ; Ebles II et Bernard. — Mort d'Ebles II. — Note sur Geoffroi de Vigeois.

Gui II, fils aîné d'Adémar I^{er}, lui succéda dans la vicomté de Limoges. Il tient peu de place dans l'histoire, car il

quenta plus les cloîtres que les batailles et les cours d'amour. L'année même de son avènement, par une charte, à laquelle signa Geoffroi, son frère, déposée dans les mains de l'abbé Richard, il donna à l'abbaye d'Uzerche l'église et le village de la Faye ¹. Guillaume V, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, comptant sur ses dispositions pacifiques, voulut profiter de sa faiblesse, pour reprendre sur la vicomté l'influence qu'y avaient eue ses ancêtres. A son retour d'un pèlerinage à Rome, il se déclara le partisan des habitants de Limoges qui, opprimés par les derniers vicomtes, redemandaient leurs franchises municipales. En vertu de son titre de suzerain, il confirma leurs anciennes coutumes, rétablit le consulat qui avait cessé d'exister pendant tout le temps que les dignités d'évêque et d'abbé de Saint-Martial n'avaient été dévolues qu'aux membres de la famille des vicomtes. Dès lors, la ville rentra en possession de ses privilèges, et redevint une véritable commune, où les habitants pouvaient se choisir eux-mêmes leurs magistrats.

Gui II, à défaut du courage qui brave le danger, et de la force qui triomphe, chercha par une humble soumission à désarmer la haine de son suzerain; il venait souvent à Poitiers, non plus comme l'égal, mais comme le vassal du comte. Mais il n'y trouvait souvent qu'humiliation et mépris. On le reléguait au dernier rang de ces chevaliers qui trouvaient à la cour de leur suzerain des prévenances, des honneurs, et une joyeuse hospitalité. Un jour, par un froid rigoureux, pour l'obliger à quitter la ville, on défendit aux habitants de lui vendre du bois. Alors, retrouvant un instinct de fierté, il acheta de vieilles souches de vigne, disant

1. Cette charte porte cette date : « L'an 1036 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, indiction IV, au mois de juillet, vi^e série, lune onzième, Henri, roi de France régnant. » (Baluze : *Hist. Tutel.*, p. 867.)

par raillerie « qu'il voulait les planter en Limousin, qu'e y réussiraient mieux qu'en Poitou. » Pendant les dernières années de son père, il avait principalement séjourné à Ségur, insoucieux des affaires politiques de ce temps, livrant à de bruyantes chasses dans ses vastes forêts, et à des pratiques pieuses. Il eut encore la même prédilection pour ce berceau de ses ancêtres, où les dignitaires, abbayes voisines venaient souvent le visiter. En présence de Pierre d'Albert, abbé de Saint-Martial, homme lettré, qui avait remplacé Oldéric, il y signa une charte, par laquelle il livrait à l'abbaye d'Uzerche un grand nombre d'encens dans les environs d'Ayen, en présence des abbés Geoffroy de Peyrusse et Bernard de Saint-Yrieix. Ses trois frères et sa femme, nommée Blanche, qu'on croit fille d'un vicomte de Rochechouart, furent mentionnés dans cet acte. Il aimait surtout, comme ses ancêtres, à assister aux dédicaces d'églises. On le vit à celle de l'abbaye de Charroux (1041) à laquelle assistèrent aussi treize archevêques ou évêques avec l'élite de la noblesse, rangée autour d'Audebert, comte de la Marche, qui ne s'était pas toujours fait respecter par sa piété. Sept ans auparavant, il avait envahi l'abbaye de Lesterps, tué les moines et brûlé les bâtiments. Ce crime n'était pas resté impuni. Sur la demande de l'abbé de Saint-Gautier, qui était venu se plaindre au pape, le pape avait été excommunié et condamné à rebâtir le monastère ¹. L'année suivante, le vicomte de Limoges, accompagné de tous ses vassaux, fut témoin à Uzerche d'une semblable cérémonie, présidée par Jourdain, évêque de Limoges. Cet illustre prélat, dont toute la vie avait été

1. Besly : *Hist. des comtes de Poitou*.

2. L'abbaye de Lesterps, autrefois dans le diocèse de Limoges, fut longtemps florissante. En 1567, un chef protestant incendia une partie des bâtiments et pilla l'église abbatiale, dont il ne resta que le clocher et la nef.

acrée à l'édification des fidèles, à celle du clergé, dont il surveillait attentivement la discipline, mourut trois ans après ¹. Gui II ne lui survécut que d'une année, et mourut sans laisser d'enfants de son mariage avec Hedwige, surnommée *Blanche* (1052). Sa faiblesse et son dégoût des choses du monde lui firent négliger les privilèges de sa maison : ses arrière-vassaux étaient presque tous devenus indépendants; les terres de la vicomté s'étaient en grande partie affranchies des redevances que leur avaient imposées Gui I^{er} et Adémar I^{er}.

Adémar II succéda à son frère : moins pacifique et plus ambitieux, il prit une grande part aux affaires de l'Église et aux événements politiques de son temps. Décidé à recouvrer ce qu'avait perdu son prédécesseur, il se disposait à se mettre à l'œuvre, quand son attention fut attirée d'un autre côté. Dès la première année de son avènement, le clergé et les grands vassaux de la vicomté eurent à pourvoir au siège épiscopal, vacant depuis la mort de Jourdain. Il fallait se hâter de faire l'élection, car de grands abus s'étaient introduits déjà dans les rangs du clergé. Les prêtres se disputaient les riches bénéfices, et recouraient à la simonie pour se les procurer. On craignait que le siège épiscopal ne passât dans les mains du plus hardi et du plus ambitieux. Adémar II et les seigneurs du Limousin résolurent donc de choisir un évêque qui, par sa naissance, par

1. Bealy fait ainsi connaître, d'après le cartulaire de Saint-Étienne, les donations faites à l'église : « Jourdain, par la grâce de Dieu, évêque de Limoges, pour le repos de son âme, pour celle de ses parents Marbodius et Oulgarde, sa femme, de son père Gérard, de sa mère Oldegarde, cède de son alieu héréditaire dans l'alleu de Châteanneuf, la tour supérieure, avec son arpa, les maisons voisines et les terres qui m'appartiendront, après le partage qui en sera fait; plus, le pré d'en haut, les fontaines et la forêt de *St. Michel*, la quatrième partie de la chapelle de Saint-Michel, de Saint-Quentin, et les terres qui en dépendent; le manoir de Curtsage, qui dépend du fief de *St. Michel*, comte de Poitiers, et qui m'avait été donné en dehors de *St. Michel*. »

sa fortune et par ses vertus, fût à la hauteur de ses fonctions ¹. Le vicomte usa de toute son influence sur le clergé et sur le peuple pour faire élire Ithier Chabot, homme de mœurs pures et d'un grand savoir ². Le droit de concourir à l'élection était à peu près le seul que la féodalité eût laissé au peuple qui, en prenant part au choix de ceux qui devaient lui être supérieurs, commander aux âmes par les dogmes de sa croyance, rêvait pour l'avenir une liberté plus large. C'était aussi pour le clergé un avantage de pouvoir représenter le peuple; car cette sanction lui donnait un appui contre la féodalité, trop souvent disposée à le primer ou à corrompre, et qui dans de certaines circonstances aurait voulu s'imposer à l'Église.

Par un sentiment d'humilité toute chrétienne, Ithier Chabot déclina d'abord l'honneur d'occuper le siège de saint Martial, mais céda à la fin aux prières de la foule. Quelques jours après, il eut la douleur de voir la basilique de Saint-Sauveur détruite par un incendie (1053). Les précieux ornements furent brûlés; trois religieux périrent sur le sépulcre de saint Martial qu'ils voulurent sauver. Adémar II, si zélé à faire prévaloir son candidat, n'usa néanmoins de son autorité au détriment de presque toutes les abbayes situées dans la vicomté, et sur d'autres soumit à son patronage. Celle de Solignac fut forcée de lui payer une charretée de vin, *unam caratam de vino*, qu'il exigeait rigoureusement le jour de la Chaire de saint Pierre, et un denier de gîte, *unum receptum*, à la grande fête du même saint. Ce dernier droit permettait aux grands vassaux de vendre, à des époques fixées s'établir dans les abbayes, avec le

1. B. Guido : *Gesta Lemovic. pontific.*

2. *Gall. Christiana*, t. 2, col. 516.

3. *Chron. Gauf. Vosiens.*, c. 14.

4. Cartul. de Solignac.

femmes, leurs enfants, leurs gens d'armes, leurs chevaux et leurs chiens, aux dépens des cloîtres, dont ils consumaient bien vite les provisions. Les moines, pour ne pas voir camper au milieu d'eux cette cour dépravée, entraient presque toujours en composition avec leur suzerain ¹. Ceux de Saint-Étienne de Limoges se virent enlever une partie de leurs ressources; mais à la fin ils parvinrent, par les menaces de l'excommunication, à imposer le repentir et l'expiation à l'ambitieux vicomte qui, pour racheter ses fautes, vint un jour déposer sur l'autel une charte par laquelle il leur donnait la terre de Vignoles et tous ses droits sur celle de Torion, voulant ainsi, disait-il, racheter son âme des peines d'un autre monde. Il conduisit aussi dans l'abbaye, pour y prendre l'habit de moine, Ebles, son neveu, dont les mains étaient couvertes d'un ornement de l'autel, symbole de l'engagement que prenait le jeune clerc, de vivre toujours dans le cloître ².

Ithier Chabot illustra l'église de Limoges par de rares vertus, comme aussi il sut maintenir son autorité. Vers les dernières années de l'épiscopat de Jourdain de Larron, l'abbaye de Charroux avait envoyé une colonie de moines qui bâtit une église et fonda un monastère auprès du château de Rochechouart. Les religieux de Saint-Junien, regardant cette fondation comme un empiètement sur leur territoire, avaient réclamé auprès de Jourdain de Larron, qui menaçait les nouveaux venus d'excommunication, s'ils refusaient de reconnaître les droits de l'église de Saint-Junien. Mais, étant mort en 1051, les moines de Charroux purent achever leur

1. « Nunc in monasteriis monachorum, abbates laici, cum suis uxoribus, filiis et filiabus, cum militibus morantur et canibus. » (*Ex concil. Junca-*
rum, ap. Script. rer. Franc., t. IX, p. 322.)

2. « Cum oblatione in manu atque petitione, altaris pallia manus suas aristas. » (*Cartul. de Beaulieu.*) Les parents s'engageaient à ne jamais faire sortir du cloître l'enfant qu'ils y introduisaient ainsi.

église, qu'ils placèrent sous le patronage du vicomte de Rochechouart. Cependant les clercs de Saint-Junien, par leur nouveau prévôt Amélius, réclamèrent auprès d'Ithier Chabot, qui reconnut d'abord la légitimité de leurs prétentions, mais qui, après avoir entendu les moines de Charoux, déclara dans un synode, où se trouvaient les clercs de Saint-Junien, qu'il consacrerait, malgré leur opposition, l'église de Rochechouard. « J'en appelle au pape, » s'écria le prévôt Amélius. L'évêque n'en fixa pas moins le jour de la dédicace. Neuf jours avant le terme indiqué pour la cérémonie, il convoqua une assemblée de clercs et de laïques pour examiner les droits des deux parties, déclarant qu'il ne consacrerait pas l'église, si on lui prouvait que ce serait contraire aux canons. Les clercs de Saint-Junien firent valoir leurs titres, mais ne purent convaincre l'évêque. « Je consacrerai l'église, » dit-il en se levant du synode — « Nous en appelons au pape, » dirent une seconde fois le prévôt et ses clercs. Ithier, indigné de voir braver son autorité, se retira dans son château, reparut trois jours après, suivi d'une troupe d'hommes de pied et de chevaliers armés, et alla s'emparer du monastère de Saint-Junien d'où étaient sortis les clercs. Les habitants de la ville, hommes, femmes et enfants s'étaient enfuis. Il ne trouva dans l'église que deux serfs qu'on y avait laissés pour garder. Il laissa rentrer les anciens possesseurs, et malgré les observations de son métropolitain, Aymon, archevêque de Bourges, il fit la dédicace de l'église de Rochechouart le 11 novembre 1067, mais refusa de bénir le cimetière. Les moines n'ayant pu, sur ce point, vaincre sa résistance s'adressèrent à Guillaume, évêque d'Angoulême, qui bénit le cimetière ¹.

1. Chron. de Mailen.

Cependant le pape Alexandre II avait envoyé deux légats à Bordeaux, pour remédier aux abus de la discipline ecclésiastique. L'évêque de Limoges s'y rendit, ainsi que les clercs de Saint-Junien, qui exposèrent leurs griefs (1068). Ithier Chabot fut blâmé par le cardinal Étienne et promit de faire justice. Mais après le départ du légat, il oublia ses promesses. Le prévôt Amélius se plaignit au pape ; mais pendant qu'ils écrivaient à Rome, les moines de Charroux demandaient à Paris à la puissance temporelle la confirmation de leurs privilèges ; ils triomphèrent auprès de Philippe I^{er}, en 1077 ¹.

Aymeric III, vicomte de Rochechouart, fut si irrité de l'opposition qu'il avait rencontrée pour la construction du monastère de Saint-Sauveur, que revendiquant quelques droits sur Saint-Junien, dont il n'avait pas été question depuis la mort de Jourdain II, prince de Chabanais, il déclara la guerre au prévôt et à l'évêque, les appela en champ clos à Saint-Junien, ou au château de Nieul, mais n'y donna pas suite ².

L'ambition d'Adémar lui suscita de puissants ennemis. Les plus acharnés furent Gaucelme de Pierre-Buffière et Gui de Lastours, le fondateur de l'église d'Arnac. Ils ravagèrent ses terres, brûlèrent les chaumières, et dispersèrent les habitants, qui venaient tous les jours montrer leur misère et leur désespoir dans les rues de Limoges, demandant du pain, mourant de faim sur le seuil des églises, où ils passaient les nuits. Malgré sa valeur et son audace, ne pouvant plus résister à ses ennemis, il fut réduit à leur demander la paix. qu'il eut bien de la peine à obtenir.

¹ D. Fonteneau : Mss. à Poitiers.

² Selon Nadaud (*Mss. au séminaire de Limoges*). Aymeric III, au milieu du ^{xv}^e siècle, aurait fait rebâtir l'ancien château de Rochechouart, en n'y conservant de la construction primitive que le donjon qui existe encore, à l'ouest, en entrant dans cette demeure autrefois si splendide.

Malgré le trouble qu'apportait encore dans les esprits la croyance à la fin du monde, les mauvaises mœurs s'étaient introduites dans les cloîtres avec le relâchement de la discipline. Les moines quittaient leurs robes de bure, chaussaient les éperons de chevaliers, couraient aux aventures, cherchaient le plaisir sous toutes les formes. Les moines du monastère de Saint-Martial étaient devenus si riches, si puissants, qu'ils ne cessaient de répéter aux grands vassaux, aux vicomtes de Limoges, « qu'ils ne relevaient que de Dieu et d'eux-mêmes, » formule d'un droit nouveau, la plus haute expression de l'indépendance, dont le royaume faisait aussi la base de son action politique. Adémar II, plus par jalousie et par esprit de vengeance que dans l'intérêt de la discipline, se crut appelé au rôle réformateur. Il résolut d'introduire dans l'abbaye les moines de Cluny, dont on vantait partout l'austérité et la négation des choses du monde. Mais comment faire adopter une règle sévère, qui devait abaisser l'orgueil des moines, et mettre fin à leurs désordres ? Il eut recours à la ruse et à la violence, pour faciliter les clunistes qui désiraient s'introduire dans l'abbaye. Depuis longtemps, un chevalier du château de Limoges, nommé Pierre Escasier, grand ami de Hugues de Cluny, chef de l'ordre de Saint Benoît, le sollicitait d'y établir cette règle de la vie monastique. Retenu par l'amitié qui l'unissait à l'abbé Martial, alors investi des fonctions d'abbé, le vicomte hésita quelque temps, dans la crainte de nuire à son ami. Mais la mort de celui-ci, le chevalier revint à la charge ; et comme Adémar II hésitait encore, par crainte de la résistance du peuple et même de ses hommes d'armes, Escasier s'adressa d'un expédient pour le déterminer ; ce fut de lui promettre, au nom des clunistes, un fort beau cheval, appelé Martel, et une partie de l'or qui se trouverait dans le trésor.

abbaye. Vaincu par ses promesses séduisantes, Adémar eut un entretien secret avec Hugues de Cluny, l'introduisit dans la ville, ainsi que plusieurs des moines de son ordre, à la faveur d'une nuit obscure, et les logea secrètement dans l'abbaye de Saint-Michel, voisine de son palais. Le lendemain, jour de l'Invention de Saint-Étienne, suivi de quelques hommes d'armes les plus dévoués, il se rendit au cloître, ordonna aux moines de se réunir en chapitre et de procéder sur-le-champ à l'élection d'un abbé. Titulants, s'étant mis en devoir de lui obéir, lui proposèrent trois d'entre eux comme candidats, Geoffroi de Gué, Gui Paule et Gérard le grammairien. Mais il ne veut point d'élection de ce genre; il garde un moment le silence, cherche un expédient pour sortir d'embarras, lorsque un moine de Nieuil, instruit dès la veille de l'arrivée des moines, et connaissant ses intentions : « Il y a ici, lui dit-il, de bons hommes dignes d'être abbés; nous n'ignorons que vous avez fait venir des religieux de Cluny, pour les chasser d'ici, mais je doute que ce beau projet réussisse. » A ces mots, Adémar, furieux, saisit le moine par le cou et le traîne, avec l'aide de ses gens, hors du monastère. Les autres, émus de ces violences, prennent la fuite. Plusieurs vont chercher un asile dans le monastère de Saint-Augustin, ne laissant dans l'abbaye que les enfants, que l'abbé Hugues dispersa plus tard dans différents établissements de son ordre.

Adémar, resté maître, ayant fait aussitôt venir les clunisiens mit en possession de l'abbaye, où le nouvel abbé fit enlever les tombeaux de ses prédécesseurs et effacer les inscriptions qui rappelaient leurs noms ¹ (1062). Les annalistes ont blâmé le vicomte de Limoges en

¹ : *Miscellanea*, t. VI, p. 517.

criant à la violence et à l'injustice. D'autres ont pensé que les moines de Cluny furent étrangers à cette violation des règles claustrales, qu'ils n'avaient fait aucun pacte avec Adémar qui, selon eux, ne se serait décidé que pour avoir le cheval promis par le chevalier Pierre Escaumier ¹. Quoi qu'il en soit, la fraude, ou si l'on veut, la violence qu'il s'était permise, eut l'effet qu'il s'en était promis. En peu de temps on vit la discipline reparaitre à Saint-Martial; les mœurs y furent plus pures, et la religion y eut de plus dignes ministres : le goût des lettres y reparut; l'instruction y fit de rapides progrès, et il en résulta pour l'histoire du pays de précieuses chroniques écrites par les moines. Cependant le nouvel abbé se montra parfois jaloux de la prospérité des autres monastères de la ville, surtout de celui de Saint-Étienne. Apprenant que celui-ci avait reçu de Guillaume V, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, pour en orner son église, un bloc de marbre, auquel se rattachait une pieuse légende, il le fit enlever pendant la nuit et en fit l'autel de Saint-Martin ². Malgré son attachement excessif au maintien des privilèges de son ordre, dont il introduisit la règle dans les abbayes de Vigewois et d'Uzerche, il jouit parmi le clergé de son temps d'une grande réputation de vertus et de talents.

La vie d'Adémar II, malgré ce qu'il venait de faire pour la discipline religieuse, ne fut pas toujours irréprochable

1. *Chron. Gaufredi Vosiensis.*

2. « Un religieux, nommé Simplicius, reçut l'ordre d'aller à Narbonne acheter un bloc de marbre, pour construire l'autel de l'abbaye de Saint-Martin. Après que le marbre fut taillé, il le fit voiturier jusque dans le Querci; mais arrivé près de Capdenac, il s'engagea profondément dans la terre et ne pouvait être transporté plus loin. Le seigneur du lieu, connaissant l'usage qu'on voulait en faire, fournit des bœufs et fit abattre quelques pans de mur pour lui donner passage. Le chariot s'étant encore embourbé dans une vallée profonde, ne pouvait avancer. Alors le moine, voulant que Saint-Martial manifestât sa puissance, détacha l'attelage, et n'y mit que deux vaches, qui entrainèrent rapidement le bloc jusqu'à Limoges. » (*Chron. Gaufr. Vosiens.*)

la suite. A l'exemple de la plupart des seigneurs de l'époque, il se permit des brigandages, des incendies, des rapines et même d'odieux sacrilèges. Après la mort du digne évêque Ithier Chabot, qui l'avait dominé quelque temps par l'ascendant de sa piété et de ses talents¹, il se livra à tous les élans de son caractère haineux et orgueilleux. On croit qu'il ne fut pas étranger à un incendie qui consuma une partie de la Cité, le monastère de la Règle, de Saint-André, et qui causa la mort de cent vingt personnes (1067). Il poursuivit tous ceux qui lui faisaient ombrage, se permit d'affreuses dévastations sur les terres de ses ennemis, commit plusieurs meurtres, et profana les églises. Les jeunes filles fuyaient à son approche, quand il se présentait dans les murs de Limoges seul, ou accompagné de ses seigneurs, ses complices. Cependant les remords venaient parfois effrayer sa conscience : alors il s'humiliait devant le clergé qui le menaçait des punitions divines, avouait ses fautes, promettait de se corriger, et se prosternait aux pieds des autels implorer son pardon. Un jour, le vicomte vint, triste et repentant, entrer dans la cathédrale de Limoges, les pieds nus, vêtu d'un habit de deuil, sans ornement et sans baudrier, s'agenouillant sur les marches de l'entrée et demandant pardon à Dieu et aux saints. Le clergé ne tenta pas de cette pénitence publique; il voulut seulement lui donner une charte, écrite par quelque moine lettré et signée de sa main, qui transmettait à ses successeurs le souvenir de ses crimes avec celui de leur expiation :

Adémar, vicomte de Limoges, avec le consentement de ma femme Humberge et de mes enfants Elie et Raoul, donne à Dieu, au bienheureux martyr saint Étienne

¹ Chabot fit construire le château de Chalusset pour remplacer un autre très-ancien qui se trouvait à Fraissange. (*Chron. mss. de*

et à ses chanoines, à perpétuité, un ténement de mon a appelé *Massiac*, dans la paroisse de l'église de Vignol me reconnaissant accablé sous le poids de mes cr pour avoir brûlé la ville et le siège épiscopal, pour les prêtres et les habitants de la cité, les ayant privé leurs biens, en ayant tué un grand nombre et profané lieux saints. Touché de repentir, voulant faire pénit et obtenir de Dieu le pardon de mes péchés, je suis v les pieds nus et en habit de pénitent, à l'église du h heureux martyr saint Étienne, comme au port du s prosterné humblement devant le saint autel, j'ai dem pardon à Dieu et aux saints, et demandé aux sages conseils sur ce que je devais faire pour satisfaire Di les hommes. Approchant donc de l'autel, avec mes enfants, Elie et Pierre, j'ai présenté un tapis (*pallium* tenant par un bout, et mes deux enfants de l'autre, j'ai en présence de témoins, la donation de cet alleu. Je sens à confirmer cette pénitence par une charte renfer dans ce tapis. Quant à l'abbaye de Saint-André que j' donnée à saint Étienne¹, avec le consentement de seigneur Guillaume, duc d'Aquitaine, je confirme la donation de la même manière. J'ai aussi concédé aux noines de Saint-Étienne l'aqueduc de la fontaine e avaient demandé. Si quelqu'un ose violer mon testam qu'il soit excommunié pour ce sacrilège et condamner à payer une livre d'or².

L'Église, souvent humiliée, dépouillée de ses biens, les représentants de la féodalité, luttait avec énergie c ses ennemis. Depuis Grégoire VII, le courageux défen des droits du saint-siège, la grande république chrét

1. Il s'agit ici, non d'une église de Limoges, mais de l'abbaye de André de Saint-Junien.

2. Besly : *Histoire des comtes du Poitou*, p. 356.

il repris son ascendant, en s'organisant, en corrigeant abus qui depuis quelque temps s'étaient introduits dans rangs, et y appelant cette forte discipline qui mit un frein aux passions de ses ministres. De nouveaux saints faisaient alors le monde catholique; le désert se peuplait de pieux ermites, s'imposant comme une vertu une restriction absolue aux plaisirs du monde, pendant que sainteté, dans la personne de Philippe I^{er}, perdue dans les ténèbres, méprisée, avilie, s'obstinait à la honte, et résistait à ce grand mouvement qui, en appelant les peuples de l'Occident aux croisades, réveillait le vieux monde de son engourdissement et le préparait à la liberté; époque mystérieuse de prodigieux enfantements pour l'esprit humain, époque où couraient par le monde les pieuses légendes des saints, qu'il est bon de redire, parce qu'elles sont les échos de l'histoire.

On se racontait à Limoges les vertus d'un saint dont le nom est encore, après huit siècles, vénéré parmi les catholiques. Étienne, comte de Thiers, encouragé par le pape Grégoire VII, le héros de la papauté menacée par l'empire, se retirait, à cette époque, dans le Limousin, après avoir consacré ses richesses aux pauvres, pour vivre avec un pieux ermite, saint Gaucher, qu'un moine de Limoges avait rencontré dans la solitude d'Aureil¹. Le descendant d'une

Saint Gaucher, qui fut le premier maître de saint Étienne de Muret, naquit dans le diocèse de Meulan : Humbert, moine de Limoges, qui enseignait les belles-lettres dans cette ville, le conduisit dans le Limousin, où il choisit pour retraite la partie la plus déserte de la forêt d'Aureil, où, avec la permission des moines de Limoges, il bâtit un petit monastère. Il y mourut, à 80 ans, d'une chute qu'il fit en revenant de Limoges. L'église bâtie par lui existe encore en partie. Elle fut consacrée le 24 août 1093, ce le prouvent ces deux vers latins recueillis par Nadaud dans un manuscrit d'Aureil :

« Anno milleno nonageno septuageno
Quatuor ablatiis, facta est dedicatio nostra. »

(NADAUD, *Mém. mes.*, t. III.)

famille illustre parmi les plus puissantes, dominé par les idées de son siècle, avait acquis bien vite une grande réputation de vertu et de sainteté. Abandonnant sa première retraite, où il s'était accoutumé à toutes les privations, vint à Muret, y réunit autour de lui quelques hommes qu'il aimait à prier dans le silence, et dont le plus célèbre fut Hugues de La Certa, seigneur de Chalus. Tels furent les premiers éléments de cette abbaye dont une colonie de moines, plus tard, portés à Grandmont, avec de grandes richesses, appliqua les rigueurs de la discipline la plus sévère.

Dans le même temps, la cathédrale de Limoges s'enrichissait ; Gaubert, son archidiacre, achetait à Mont-Saint-Jean, au diocèse de Poitiers, une grande étendue de terres incultes qui, cultivées par les moines, se couvrirent bientôt d'abondantes moissons. Pour les mettre à couvert des tentatives d'Aldebert, comte de la Marche, et les dégager de toute suzeraineté, les religieux de Saint-Martial donnèrent à celui-ci, en présence du duc d'Aquitaine et d'Adémar de Limoges, un anneau d'or, et à Eudes, son frère, une somme d'argent.

Pendant que l'Église s'illustrait par ses vertus et qu'elle devenait puissante par ses richesses, Poitiers et Toulouse se disputaient la souveraineté du Midi. Les barons du Limousin se déclaraient pour Guillaume IV, comte de Toulouse. Adémar II en fit autant, parce que, depuis plusieurs années, sa famille avait eu à se plaindre des prétentions des comtes de Poitiers : lui-même n'oubliait pas qu'il s'étaient souvent mêlés de ses différends avec certaines abbayes, et que les hommes d'armes de Guillaume VI avaient plusieurs fois envahi sa vicomté. D'un autre côté, Poitiers était trop près de Limoges, tandis que Toulouse, par son éloignement, n'inspirait pas les mêmes craintes ; car, au lieu de porter ses gens de guerre sur les bords de la Vienne

grand feudataire du Midi aurait été arrêté par les vicomtes de Turenne, par ceux de Comborn et de Ventadour, qui avaient aussi à sauvegarder leur indépendance féodale. Fier de voir sa suzeraineté nominale reconnue dans le Limousin, le comte de Toulouse était venu à Limoges faire parade de tout l'éclat d'une cour fastueuse, escorté de brillants chevaliers, accompagné de sa femme, Almodis de la Marche, « la plus dissolue de l'époque, la plus insatiable dans ses passions, toujours avide de plaisirs et de nouveaux amants, prenant un époux pour quelque temps, lui donnant quelques enfants, et passant ensuite dans les bras d'un autre ¹. »

Le comte de Poitiers voulut punir Adémar II de son alliance avec le comte de Toulouse. Il envahit le Limousin, s'empara de Limoges et brûla, dit-on, toutes les églises placées en dehors des murailles ²; selon d'autres, on n'eut à regretter que la destruction de celle de Saint-Gérard ³. Quoi qu'il en soit, sa conduite souleva une indignation générale. Le peuple prit les armes et se défendit à outrance. Guillaume-Taillefer, comte d'Angoulême, si fier, si redouté sur les champs de bataille par son courage et par sa force physique, prit le parti du vicomte contre le comte de Poitiers ⁴. Il s'enferma avec ses troupes dans la ville, la défendit, -

1 « Almodis multis vicissim desponsatur : insano muliercula pruritu et appetitu, ut cum ei longo usu vir displicisset, alias migraret, novas implevit penates » (Guill. de Malmesbury.)

2 Chron. mss. de Limoges.

3. Cette église avait été bâtie en l'honneur de saint Gérard d'Aurillac. Un jour que le saint venait visiter les reliques de saint Martial, comme il passait près du Puy-le-Gros, quelques hommes libres (*rachimburgi*) l'ayant insulté, il appela sur eux et sur leur postérité la malédiction divine. Les habitants de Vigoules reprochent encore à ceux de Grosses la conduite impie de leurs ancêtres. (Chron. Gauf. Vosiens, c. XIX.)

4 « Il a même tué, dit Geoffroi de Vigoules (Chron., c. XIX), quelques chevaliers, en enfonçant sa lance à travers leur boucher et leur cuirasse. On tenait communément que jamais on n'a pu le désarçonner. »

ainsi que le château de Saint-Martial, contre toutes attaques de l'ennemi. Le comte, forcé de lever le siège, alla investir le château d'Aix. Guillaume-Taillefer Adémar II, avec les barons du pays, l'y poursuivirent et repoussèrent encore les Poitevins qui, en se retirant, brûlaient les maisons et ravageaient les champs¹.

Après cette guerre, de grands troubles eurent lieu à Limoges, à l'occasion de l'élection d'un évêque, pour remplacer Gui de Larron, mort en 1086. Le peuple, le clergé et les grands étaient loin d'être unanimes, le plus nombreux voulait nommer Humbald; mais Richier, archevêque de Bourges, défendit de procéder à l'élection et ordonna au clergé de n'y prendre aucune part et au peuple de n'assister à aucune réunion. Le vicomte Adémar et tous ceux qui faisaient avec lui cause commune, comme l'abbé de Saint-Martial, ceux d'Uzerche, de Tulle, de Magnac et de Vigéois, obéirent à cette injonction et se retirèrent. Leurs adversaires se portèrent contre eux aux grandes violences, pillèrent leurs maisons, les incendièrent et tuèrent ceux qui n'eurent pas le temps de prendre fuite. Humbald, élu évêque par cette faction, au lieu de tendre que son élection fût confirmée par son métropolitain, fit procéder à son installation par des hommes armés qui, durant plusieurs jours maîtres de la ville, assassinèrent leurs ennemis dans les rues et sur les places publiques.

Cependant l'archevêque de Bourges, pour mettre fin à ces sanglantes discordes, paraissait disposé à se laisser choir par les partisans nombreux et puissants du non élu : les moines de quelques abbayes, par haine contre ceux de Saint-Martial, se déclaraient pour lui. Adémar et ses partisans, d'accord avec les abbés, protestaient

1. Corbier : *Recueil en forme d'histoire*.

quement, signalaient tous les moyens violents dont Humbald avait usé pour faire prévaloir son ambition. « C'était, disaient ils, une homme d'une vie déshonorée, sans probité, sans instruction, d'une réputation perverse; un homme enfin capable de tous les crimes¹. » L'abbé de Saint-Martial, Adémar, qui n'avait pris aucune part à l'élection, n'attendant plus rien de l'archevêque de Bourges, alla se plaindre au pape Urbain II, et en obtint l'annulation, comme ayant été faite contrairement à toutes les lois canoniques. Fier de ce triomphe, il revint en toute hâte à Limoges, où, dans une procession faite en actions de grâces, s'écria devant le peuple, en montrant la bulle du pape : « Si j'avais reconnu Humbald, vous m'auriez reconnu coupable du sang de tous ceux de nos concitoyens dont les noms sont inscrits dans cette chartre ! » Mais le nouvel évêque s'était aussi rendu à Rome, pour faire valoir sa cause, expliquer ce qui s'était passé et obtenir une décision favorable, avant même que ses ennemis eussent exposé leurs plaintes. Grand fut son étonnement en voyant qu'il avait été devancé par l'abbé de Saint-Martial, qui lui dit ironiquement : « Tu viens ici secouer la poussière qui est tombée sur ta chape pendant ton élection. » Cependant Humbald, resté à Rome après le départ de son ennemi, à force de sollicitations, obtint la confirmation de son élection, à condition qu'elle serait approuvée par l'abbé de Saint-Martial. Pour échapper à cette difficulté, et ne pas humilier devant son ennemi et son rival, car celui-ci aspi-

1. « ... Pro qua causa insurrexerunt adversum nos illi, qui nobis antea sunt amici... intolerabilia mala nos inferunt : incendia namque rapinis et que nostra sunt destructores... Humbaldus quosdam sagittarios, diabolica mente imbutos, confestim ad civitatem misit, qui novo sacrificandi genere, corporum uxoriorum plateas le die in diem replent... Ille qui electus est, nulla in te honestate, nulla morum pietate, nulla litterarum eruditione sit instructus, sed contra variis scelibus et criminibus irretitus esse oportissime evincatur... » (*Ap. Script. rer. Franc., t. XII, p. 426.*)

rait à la même dignité, suivant les conseils de l'archevêque Elie de Gimel, il fit altérer les lettres du pontife Vital, habile orfèvre de Limoges, et les montra à Adémar, qui consentit à l'introduire dans la cathédrale.

Le vicomte Adémar II joua le principal rôle dans les troubles occasionnés par cette élection. Peut-être il opposa à l'installation d'Humbald, s'il n'avait voulu s'attirer encore l'inimitié du duc d'Aquitaine. Comme si l'on en croit les chroniques manuscrites de Limoges, le puissant suzerain, en haine de son vassal, serait même à cette époque, faire encore le siège de la ville, et mettre le feu à quelques maisons voisines du Château. Le vicomte, retranché dans cette citadelle avec ses meilleurs soldats et des vivres en abondance, résista si bien que la ville ne fut pas emportée. Harcelé au dehors par les barons de la vicomté, le duc fut contraint de se retirer, après avoir éprouvé de grandes pertes.

Adémar II, occupé toute sa vie à troubler le pays, ne put s'humilier devant elle, selon ses intérêts, ne vit pas les désordres occasionnés par l'élection d'Humbald mourut en 1090, assisté à ses derniers moments par ses vassaux et ses moines qui lui avaient imposé le repentir et la restitution. Il avait épousé Humberge, fille de

1. La chronique de Vigéois, que nous citons souvent, nous fournit des renseignements sur son auteur : elle nous apprend que son père, Breuil, était de Clermont, près d'Excideuil, qu'il était parent de Lastours, du côté de sa mère, appelée Luce, fille de Bernard, d'une sœur des seigneurs de Noailly, parents des Lastours. Dès qu'il fut admis à l'école du monastère de Saint-Martial de Limoges, lorsque furent célébrées les funérailles d'Ebles, abbé de Tulle, « N'étant, dit-il, qu'enfant et à l'école. » — Il prit ensuite l'habit de religieux vers l'an 1160, et fut ordonné prêtre sept ans après. Il fut nommé prieur de Vigéois. Ce fut dans cette abbaye qu'il commença sa chronique, qui est appelée quelquefois *Chronique de Saint-Martial* parce que, peut-être, elle y fut terminée. (*Ap. Script. rer. Fr. t. I. p. 442, et t. XII.*)

de la, comte d'Angoulême, de laquelle il eut trois fils, Raoul, Henri et Adémar, et une fille, nommée Marie, mariée à Eble, comte de Ventadour.

Dans les derniers temps de la période carlovingienne, les comtes de Limoges, soit par suite des concessions des rois de cette dynastie, soit parce qu'ils surent par leur habileté à étendre au loin leur autorité, avaient exercé une puissance souveraine sur tout le Limousin. Mais à la fin du 1^{er} siècle, la vicomté se trouvait démembrée : quelques parties de ce vaste territoire formaient les fiefs de quelques grandes familles qui se regardaient comme indépendantes au même titre que leurs anciens suzerains. Entre ceux de la Corrèze et de la Dordogne, régnaient les comtes de Turenne, une des branches des comtes du Poitou. Bernard, l'un d'eux, fils de Robert, tout-puissant dans la viguerie de Turenne, l'avait vu ériger en vicomté dans le V d'outre-mer, comme prix de sa fidélité au jeune empereur. Elle passa ensuite par mariage à Archambaud, comte de Comborn, qui épousa Sulpicie de Turenne, la sœur avait été mariée à Ranulfe, vicomte d'Aubusson. Selon quelques-uns, Archambaud, qui réunissait à la vicomté de Comborn celle de Ventadour, serait fils de Raynoul I^{er}, comte de Querci, et n'aurait réuni les trois grands fiefs que du consentement de Guillaume I^{er}, duc d'Aquitaine. Ses ancêtres pourraient bien aussi n'être que les descendants de quelque famille gallo-romaine qui se serait maintenue après la conquête franque. Quoi qu'il en soit, la maison était si ancienne que les plus illustres du Poitou se prétendaient en descendre².

Archambaud I^{er}, de Comborn, par son courage et par sa

¹ Martenot, t. I, col. 69. — Besly : *Histoire des comtes du Poitou*.

² *Plurimi velustorum heroum guberno sui innumabula ad eos Comitatus*. — (Baluze : *Hist. Tutel.*, p. 58.)

force physique, commença dans l'histoire féodale de France l'illustration de sa race. Les chroniques, échos traditions, en ont fait un monstre et un héros. Ses ennemis l'appelaient *le Boucher*, parce que, de même que celui qui coupe les viandes avec la hache, de même Archambaud pourfendait ses ennemis avec le glaive sur les champs de bataille ¹. Richard-sans-Peur, duc de Normandie, ne put se lier de lui qu'avec admiration et rechercha son alliance en donnant la main de sa sœur. Il s'en fit ainsi un puissant appui contre ses ennemis, surtout contre l'empereur Otton de Germanie. La chronique de Vigeois dit que, galant autant que brave, il accepta plusieurs combats singuliers contre les détracteurs de la femme d'Othon IV, accusée d'adultère ².

Archambaud ne possédait encore que les seigneuries de Combourn et de Ventadour, quand il épousa la sœur du duc de Normandie; et après la mort de celle-ci, il avait épousé vers 946, Sulpicia, fille de Bernard, vicomte de Turenne. Il ne devint cependant vicomte de Turenne qu'après la mort d'Adémar, son beau-frère; mais ce ne fut pas sans avoir lutté contre un puissant compétiteur, Ranulfe-Cabanis, vicomte de Rochechouart, qui prétendait au partage de la vicomté, au nom de sa femme, seconde fille de Bernard. Habitué à ne céder qu'à la force, Archambaud en appela aux armes; la guerre fut sanglante. Les vicomtes de Limoges, Gui II et Adémar II, n'y prirent aucune part, ne voulant pas contribuer à augmenter la fortune des deux compétiteurs. Ranulfe, par les armes ou par la ruse, s'en

1. « ... Macellarius cognominatus est, quia, sicut carnifex carnes in macello, sic iste truncabat ense hostes in bello. »

2. Quelques auteurs croient qu'il s'agit de Mario d'Aragon, fille de Louis IX, roi de Navarre; selon d'autres, d'Emma, femme du roi Lothaire III, fut accusée d'avoir empoisonné son mari. (*Chron. Gaufr. Voriers*; t. V. *Labbeum*.)

du château de Turenne. Archambaud vint aussitôt l'y assiéger; un jour, armé d'une hache, il brisait une des portes qui, cédant sous ses coups, s'ouvrit devant lui. Mais au moment où il s'y précipitait, une de ses jambes se trouvant engagée entre les deux battants que poussaient avec violence ceux de l'intérieur, il reçut une blessure dont il ne put jamais guérir, ce qui le fit surnommer Jambe-Pourrie (*jamba putrida*). Il n'en resta pas moins maître de la place, après avoir fait massacrer ceux qui la défendaient. Son compétiteur, renonçant à ses prétentions, se réconcilia avec lui, et l'aida à assiéger le château de Monceaux, dépendance de l'abbaye de Tulle, qui le tenait du vicomte Adémar des Echelles, et le donnait ordinairement à un abbé laïque, pour prix de la protection que celui-ci lui accordait. Archambaud prétendit y avoir des droits, comme héritier du premier vicomte du Bas-Limousin. Il s'en empara par la force, et le céda à son frère, Ebles, vicomte de Ventadour, qui ne laissa pas de postérité, de sorte que les trois grands seigneurs se trouvèrent réunis. On croit qu'il mourut vers 993, après avoir fondé sur ses terres, entre la Vézère et la Dordogne, l'abbaye de Meymac, de l'ordre de Saint-Benoît, qu'il donna ensuite à l'abbaye d'Uzerche, où il eut une tombe, privilège dont jouissaient aussi les seigneurs de Mandada, de Saint-Viance, de Blanchefort, de Bré, et plusieurs autres familles illustres ¹. De son second mariage lui étaient nés deux fils, Archambaud, marié à Jourdainne, fille de Bozon II, comte de la Marche, et Ebles, qui eut pour héritage la vicomté de Ventadour.

Aucune famille féodale n'eut plus de célébrité que celle de Comborn; aucun guerrier de cette époque n'eut une plus grande réputation de courage qu'Archambaud I^{er}, la

1. Mabillon : *Annales*; D. Martenne.

plus vraie personnification des races guerrières du moyen âge. Pour faire oublier ses usurpations et la violence de son caractère, comme aussi pour calmer ses remords, il fit de grandes libéralités aux monastères du pays. En présence de ses deux fils, il avait déjà donné à l'abbaye d'Uzerche l'église de Sainte-Marie et deux manses, l'une située à Cousage, l'autre au village des Bordes ¹, à condition que les moines célébreraient, chaque semaine, une messe pour lui et pour les siens, et qu'ils entretiendraient à leurs frais un pauvre admis à vivre dans leur cloître. Comme il se regardait comme seul suzerain de l'abbaye, il voulut que les religieux ne pussent jamais être excommuniés que par un synode diocésain, et que l'abbé tint un rang égal à celui de Saint-Martial de Limoges. L'abbaye de Tulle, par d'autres concessions, reçut encore de lui et de ses fils deux manses, près d'Alize, dans la vicairie de Naves ².

Le château de Comborn, si célèbre dans notre histoire féodale par la puissance, par la valeur de ses maîtres et leurs crimes, était situé dans la commune d'Orgnac, sur un rocher, au pied duquel coule la Vézère. On n'y voit aujourd'hui que des ruines sous lesquelles règnent de vastes souterrains, où le voyageur craindrait de s'aventurer. Quelques pans de murs, dont la solidité résiste depuis des siècles aux hommes et au temps. Si ce n'était le bruit de la Vézère qui mugit et se brise contre des masses de granit, un silence de mort assombrirait cette solitude de ruines et de deuil. Au milieu de ces pierres tombées

1. Cartul. d'Uzerche.

2. Justel : *Hist. des vicomtes de Turenne*. — Baluze : *Hist. Tutel.* L'église de Naves est remarquable par de magnifiques sculptures dues aux sculpteurs Duhamel de Tulle. Cet ensemble de symboles religieux, ces ciselures admirablement fouillées, ces statues pleines de vie, et le magnifique caducée maître-autel, font le plus grand honneur au talent des deux artistes qui vivaient vers la fin du XVII^e siècle.

voies du manoir, le laboureur indique la place d'un puits profond, dans lequel les vicomtes de Comborn précipitaient, dit-on, leurs ennemis, surpris dans les environs, ou vaincus dans les batailles. Il fut une époque où tant de haines s'élevaient contre la noblesse, qu'on inventa contre elle les plus injustes accusations. Sans doute elle eut ses erreurs, mais elle eut aussi ses vertus.

A Archambaud I^{er}, dit Jambe-Pourrie, succéda son fils aîné, Archambaud II, qui ne tarda pas à laisser en mourant son riche héritage à son frère Ebles I^{er}, déjà en possession de la vicomté de Ventadour. Ebles eut l'humeur guerrière et aventureuse de sa race. Le jeune vicomte prit part à tous les événements de son temps, défendit et dépouilla tour à tour les abbayes du Limousin : pour avoir réprimé une sédition des moines d'Uzerche contre leur abbé, il obtint de celui-ci, à titre de récompense, tous les droits qu'avait l'abbaye sur le village de Bar. Il soutint aussi une lutte acharnée contre Gaubert, un des seigneurs de Malemort, famille déjà puissante, qui prétendait ne devoir au roi que l'hommage, et non *l'ost, ne chevauchés de droit*¹. Les deux partis eurent de nombreux alliés parmi les barons de la contrée, car la haine se perpétuait à cette époque dans les rangs de la féodalité, comme autrefois dans les tribus germaniques. Witard, seigneur de la Roche-Canilhac, fils d'Adémar, marié à Farelda, fille de Ranulfe-Cabridel, vicomte d'Aubusson, défit les troupes d'Ebles dans les environs de Tulle². Le vaincu, dangereusement blessé, fut sauvé par les siens qui le transportèrent en toute hâte dans le monastère de Saint-Martin de Tulle, où les moines lui donnèrent des soins qui rétablirent sa santé. En reconnaissance de cette hospitalité, il leur céda plusieurs terres dans

1. Laroque : *Traité du Ban et Arrière-Ban*.

2. *Chron. Gauf. Varenus*.

le Bas-Limousin et dans les environs de Creissac en Quercy. Après d'autres combats, où la victoire resta indécise, Gaubert de Malemort fut fait prisonnier. Ebles le retint étroitement dans un de ses châteaux, nommé *Melurensis*, et disposait à l'y faire périr, lorsque les hommes de la tour de Malemort attaquèrent la forteresse, y mirent le feu, la détruisirent de fond en comble, après avoir délivré le maître, qui prit le bâton de pèlerin et alla mourir sur les routes de Jérusalem, où le suivirent bientôt Guillaume Taillefer II, comte d'Angoulême, Isambert, évêque de Périgueux, Jourdain, évêque de Limoges, et Foulques, comte d'Anjou. Le peuple, touché de ses malheurs et admirateur de ses vertus, l'honora longtemps comme un saint ¹.

Le château de Malemort était, dès cette époque, un des plus forts de la contrée. Situé, près de Brive, à l'extrémité d'une colline, qui domine la vallée arrosée par la Corrèze, on n'y arrivait que par un chemin tortueux, longeant plusieurs enceintes de murailles crénelées, qui défendaient l'approche d'un donjon, haut de plusieurs étages, dont les voûtes écroulées couvrent encore, comme d'une seule pièce, le sommet de la colline. L'historien qui étudierait ces ruines gigantesques y reconnaîtrait la forme des châteaux du quinzième siècle, si bien décrits par Sidoine Apollinaire ². Cette position, avec ses ruines, est sans contredit une des plus curieuses du Limousin.

La guerre entre Ebles, vicomte de Turenne, et Gaubert de Malemort, à laquelle prirent part, selon leurs intérêts, tous les grands vassaux du Limousin, ne fut pas la seule dont le peuple avait eu à souffrir. De graves inimitiés, nées de l'an

1. *Chron. Adem. Cabanens.*

2.

... Ambiet altis

Munibus et celsæ transmittent aera turres.

(*Carm.* XXII.)

tion qui armait les vassaux de la vicomté de Limoges les uns contre les autres, poussèrent aussi Gui de Lastours, surnommé *Tête-Noire*, partisan des aventures périlleuses, à attaquer le seigneur d'Authefort, qui pouvait menacer les extrêmes limites de ses possessions du côté du Périgord. Adémar II, de Limoges, avait pris dans cette querelle le parti d'Authefort, parce qu'il craignait d'avoir plus tard à compter avec ceux de Lastours. Les deux alliés ne firent d'abord qu'une guerre d'embûches, se cachant dans les forêts, d'où ils ne sortaient que pour surprendre leur ennemi, pour ravager les terres et piller les chaumières.

Gui de Lastours devenant tous les jours plus audacieux, le vicomte de Limoges, pour se prémunir contre lui, laissa quelque temps son allié livré à lui-même, et mit tous ses soins à fortifier son château de Ségur, bâti par ses ancêtres sur un rocher escarpé, protégé par un cours d'eau et par une ceinture de hautes collines. Cette position militaire, célèbre dès le huitième siècle, avait vu se grouper peu à peu autour de son enceinte plusieurs petits vassaux accourus pour se mettre à l'abri sous ces fortes murailles. Ce fut l'origine de la petite ville de Ségur, fameuse dans la suite comme siège d'une cour de justice et comme séjour préféré à tout autre par l'illustre maison de Bretagne.

Ce n'était pas la seule place de guerre des vicomtes de Limoges. Dans la plaine, du côté d'Excideuil, d'autres châteaux forts d'assiette formaient autant de postes avancés dont la défense était confiée à quelques membres de la même famille, et dont le plus important fut longtemps celui de Châlus, qui commandait une vaste étendue de pays contre les comtes de Périgord. Pour se prémunir aussi contre les habitants de Limoges qui, souvent excités par l'abbé de Saint-Martial, venaient ravager leurs terres, les vicomtes avaient aussi fait construire le château de Bré,

point intermédiaire entre ceux de Lubersac et de Combe Bonneval qu'il surveillait, puissante citadelle placée au sommet d'une colline, défendue par plusieurs bastions de forme carrée, qu'entouraient d'épaisses murailles garnies de créneaux et réunies entre elles par des saillies et des barbecanes ¹. L'ensemble formait diverses enceintes : la plus intérieure du milieu était le donjon, dont on ne pouvait approcher qu'en passant sous deux tours, ou en s'engageant dans de vastes souterrains pratiqués sous la place. Du haut de ces remparts, on pouvait surveiller d'autres postes fortifiés situés dans les alentours, comme celui de Masséré, placé sur un point culminant, d'où la vue s'étendait jusqu'aux environs de Turenne, d'Issandon, et jusqu'aux cimes aériennes du Cantal et du Puy-de-Dôme ². Toutes ces positions stratégiques de la vicomté de Limoges, dans cette partie du Bas-Limousin, formaient comme un cercle dont le centre était la forteresse de Ségur, où s'étaient arrêtées les bandes des Normands.

Malgré tous ces moyens d'attaque ou de défense, Geoffroi Lastours, soutenu par Elie, comte de Périgord, et par le vicomte de Turenne et de Comborn, enleva au vicomte de Limoges le château de Bré, et pour braver son ennemi, il construisit, sur une colline, presque en face de Ségur, un nouveau château, plus tard Pompadour, quand des constructions plus grandioses et plus élégantes eurent couronné le sommet de cette colline, d'où l'œil embrasse un lointain horizon.

1. Le château de Bré fut en partie détruit vers 1242. On y remarque encore quelques vestiges d'une tour située dans la partie nord, la base d'une autre placée au centre, et une troisième en partie conservée, au sud (Arch. de la vicomté de Limoges, à Pau, série E, n° 607.)

2. Le château de Masséré est placé sur une colline haute de 400 m.

3. Ce n'est que dans la seconde moitié du XII^e siècle que Pompadour paraît avoir été une seigneurie distincte de celle de Lastours. On croit que le premier qui prit ce nom fut Geoffroi Hélie, d'origine milanaise, arrivé en France, après la croisade, par Louis VII qui, pour récompenser ses services,

Comptant sur la forte assiette de cette forteresse, il s'avança sur les limites de la vicomté qui touchaient au Périgord, y brûla le château de *Jardana*, pour se venger du seigneur, son ennemi, qui, par dérision, le comparait à un ouvrier : « *Eum similem fabri cæchinando vocaverat*, » prenant à la lettre ce que rapportaient les chroniques de Fulchérius, le courageux et habile adversaire des Normands, qui avait fait de Ségur la principale place forte du pays. D'Authesfort, d'accord avec le vicomte de Limoges, mit fin à cette guerre en venant avec toutes ses forces attaquer le château de Pompadour. Il trouva les hommes d'armes de Gui campés, à quelque distance de la place, près d'une ancienne chapelle, située au milieu d'une vaste forêt, les attaqua à l'improviste, resta maître du champ de bataille, et détruisit la chapelle, pendant que son ennemi opérait sa retraite en bon ordre ¹.

Les deux partis, cédant aux supplications du clergé et à la crainte de l'excommunication, suspendirent quelque temps les hostilités. Quelques-uns de leurs adhérents, en signe de repentir, firent aux églises et aux abbayes d'importantes donations. D'autres partirent pour la Terre-Sainte. Ebles, vicomte de Turenne et de Comborn, demeura dans sa famille, où éclatèrent bientôt de sanglantes discordes, dont il fut la première cause par la violence de ses passions. Dégoûté de sa première femme, Béatrix, fille du duc

¹ Il aurait d'abord donné le titre de seigneur de Ségur et lui aurait fait épouser une femme de la famille de Lastours, qui lui aurait apporté en dot une partie des terres situées à Arnac. Geoffroi Hélie aurait alors fait construire sur l'emplacement de la petite citadelle, élevée par Gui de Lastours, le château appelé Pompadour du mot italien *Pompadora*, à cause de l'importance de cette construction. Quoiqu'il en soit, c'est bien avec Geoffroi Hélie que commence, vers 1173, la généalogie des seigneurs de Pompadour, tous portant le nom d'Hélie. (*Le P. Anselme*.) Le château de la Rivière, dont on voit encore les belles ruines, près de Pompadour, fut bâti par les seigneurs de la famille de Livron.

² *Chron. Gausf. Vosiens.*

de Normandie, il l'avait répudiée pour épouser Péronelle, d'une obscure condition, et pour que l'Eglise lui pardonnât cette union et la légitimât, il avait donné aux moines de Tulle neuf borderies, situées à Malaval (*Malavallis*¹), avec les hommes libres ou serfs qui s'y trouvaient, associant cet acte d'une fausse générosité, Péronelle, sa seconde femme, et les enfants nés de la première². De son second mariage naquirent Ebles et Robert, que quelques années plus tard assurent être nés de Péronelle avant la répudiation de Béatrix. Robert, le plus jeune, fut l'objet des préférences de son père, à tel point que cette préférence excita la jalousie d'Archambaud, qui, outre l'indignation vivement ressentie de l'injure faite à sa mère, craignait que le fils de l'étrangère n'eût la meilleure part de l'héritage paternel; aussi avait-il quitté en pleurant le château de Comborn pour aller retrouver sa mère délaissée. L'union était impossible entre les enfants des deux lits, les altérations continuelles. Vainement le père chercha-t-il à les réconcilier, en les associant avec sa dernière femme à une donation en faveur de l'église de Belmont (1030); il ne put éviter que sa maison ne fût souillée par un grand crime. Un jour, Archambaud, irrité contre Robert, l'assassina de sa propre main. Le père chassa de sa maison le fratricide qui, pendant quelque temps, erra de manoir en manoir. Le plaisir de la vengeance satisfaite rapprocha enfin le père et le fils. Le jeune Archambaud, partageant toutes les haines de sa famille contre ceux qui en avaient été les ennemis, tua, dans une embuscade, Witard de la Roche-Canilhac qui, quelques années auparavant, avait fait au vicomte de Turenne une blessure incurable. Ebles, appréciant le dévouement de son fils, se mo-

1. Malaval était situé dans la viguerie de Chamboulive.

2. Justel : *Hist. des vicomtes de Turenne, preuves*, p. 27.

tra alors disposé à pardonner. Une entrevue eut lieu, par les soins de quelques amis, dans les environs de Tulle, et le fratricide reçut son pardon à l'endroit même où il avait vengé son père.

Archambaud II, qui succéda à son père dans la vicomté de Comborn, tandis que celle de Turenne restait à Guillaume, son frère, épousa Rotberge de Rochechouart, proche parente d'Adémar II de Limoges. Ambitieux comme les autres d'accroître sa fortune, il fit souvent la guerre à ses voisins pour s'enrichir de leurs déponilles, et ne respecta pas mieux les abbayes. Celle de Vigéois, dont l'église venait d'être consacrée par l'évêque de Limoges (1048), fut envahie à main armée, ses moines mis en fuite, et les serfs massacrés sur une partie de ses terres. Pour faire croire au clergé qu'il n'avait plus à redouter de telles violences, et pour se faire pardonner ses usurpations, il distribua aux autres maisons religieuses du pays une partie de ce qu'il avait enlevé à Vigéois; celle d'Uzerche en eut une large part. Blessé mortellement d'un coup d'épée, après une vie pleine d'aventures, de périls et de sacrilèges, il demanda à être enterré dans l'abbaye de Tulle; et, le jour de ses funérailles, Rotberge, sa veuve, qui avait vainement tenté de modérer son ambition, fit en son nom de nombreuses aumônes ¹ (1059).

Sa mort ne rendit pas la paix au Limousin : peu de temps après, Gui de Lastours recommença la guerre contre Adémar II, qui eut pour allié Gaucelme de Pierre-Buffière. Le vicomte de Limoges, ne pouvant résister à son ennemi, et voyant presque toutes ses terres ravagées, fut réduit à demander la paix. Le vainqueur, après cette réconciliation,

1. Archambaud II laissa pour lui succéder Archambaud III, qui fut vicomte de Comborn. Ebles, vicomte de Ventadour. Une fille nommée Unia fut mariée à Rigaud de Caragnière. Ebles fut la tige des vicomtes de Ventadour, qui se continua jusqu'au mariage de Blanche, fille de Charles de Ventadour, avec Louis de L'vi, comte de la Voulte (1460).

parut plusieurs fois à la cour de Limoges, dont il aimait les fêtes ; il y mourut le 1^{er} des calendes d'août 1046, des suites d'une ancienne blessure, laissant de grands biens à sa famille, et à son pays une mémoire illustrée par son courage. Engalcia, sa veuve, après avoir signé une charte par laquelle elle donnait à l'abbaye d'Uzerche l'église de Favet, qu'elle avait eue en dot de son père, le seigneur de Maumont, et que tenait en fief un nommé Archambaud, fils de Robert ¹, renonça au monde pour passer le reste de ses jours dans le monastère d'Arnac, que ses pieuses mains et ses libéralités avaient aidé à construire. Elle y fut inhumée en dehors de la porte conduisant du cloître à l'église, choisissant cet emplacement, persuadée que les fidèles, qui rendaient aux offices, prieraient pour elle en passant par sa tombe. Aujourd'hui, le cloître et la tombe ont disparu ; mais pour qui connaît l'histoire du pays, il est impossible de ne pas y évoquer les souvenirs du passé, les traditions de la gloire chevaleresque et des pieuses vertus, quand on entre dans cette vieille église isolée, comme une veuve qui pleure un époux et des enfants bien-aimés.

La piété et les bonnes œuvres de la châtelaine de Lastours nous apparaissent comme d'autant plus louables qu'elles avaient alors peu d'imitateurs dans les rangs de la féodalité, toujours disposée à s'enrichir des dépouilles des abbayes. A la même époque, celle de Vigcois subit d'odieuses dévastations de la part de plusieurs seigneurs de la contrée, qui lui imposèrent quelque temps des abbés laïques ². Après avoir vu enlever les riches ornements de leur église, et le trésor rempli des aumônes

1. Gui, Gérard et Gouffier de Lastours, fils de la donatrice, signèrent à cette charte, en présence d'Archambaud III de Comborn. (*Cartul. de Bellieu*, ch. XIV^e.)

2. *Chron. Gaus. Vosiens. : Gall. Christ.*, t. 2 ; *Instrum. eccles. Lemovicens.*

du peuple, les religieux eurent encore la douleur d'être témoins de l'incendie qui dévora presque tous leurs bâtiments, les registres où étaient écrits leurs privilèges, et les livres les plus précieux, à la décoration desquels avaient travaillé d'intelligents artistes. L'incendie n'était pas éteint que les envahisseurs les poursuivaient comme des bêtes sauvages, ravageaient leurs fiefs dont les malheureux serfs avaient épouvantés. Les religieux acceptèrent ces épreuves comme un châtimement du Ciel infligé à leurs propres fautes, car depuis quelque temps, l'ordre et la discipline n'existaient plus dans leurs cloîtres; ils se repentirent et s'humilièrent devant Aymar, abbé de Saint-Martial de Limoges, qui leur donna pour abbé le pieux Gérard de Lastrade, à qui ils durent de retrouver leur ancienne prospérité par une sévère réforme¹. Bernard de Bré, de la famille de Lastours, pour réparer tant de désastres, et en expiation de ses fautes, leur donna plusieurs terres de sa seigneurie. Gui II de Lastours, avec Gérard et Gouffier, ses deux frères, encore en bas âge à la mort de leur mère, signèrent à une chartre par laquelle ils s'engageaient à recueillir toutes les donations antérieures² (1073-1076).

Archambaud III de Comborn qui, comme d'autres grands seigneurs, avait aussi envahi les biens de l'Église, manifesta aussi son repentir par de pieuses offrandes; voulant faire

1. Selon d'autres, l'auteur de cette réformation fut Hugues et non Aymar. Ce dernier, en effet, n'avait pas su maintenir la discipline dans sa propre abbaye. (*Art de vérifier les dates. Ex chron. S. Martialus Lemovic., ap. Mallet.*)

2. Gouffier de Vigeois nous établit ainsi la généalogie de la famille de Lastours, après Gui I^{er} et Engalcin : Gui II, inhumé à Arnac, père de Gui III, de Gérard et de Gouffier. Gui III, mort à Jérusalem, son fils Olivier, tué près d'Aven et enterré à Arnac. Gui IV, qui épousa Mathilde, mère de Bozon, seigneur de Turenne. De ce mariage, Gui V et Gouffier. Gui V épousa Elisabeth, fille de Gui Flamenc, et Olivier, son frère, Alpaïde, fille de Gancelme de Pierre-Bastère. De cette dernière naquirent Gui, évêque de Périgueux en 1119, et Rodulfe qui fut moine. Séguin de Lastours, époux de Brunissende,

oublier qu'un jour, irrité contre les moines de l'abbaye Tulle, il en avait fait massacrer douze dans l'intérieur même du cloître, il donna à l'abbé la chapelle de Saint-Gen (Genesta in vicaria Cambolivensis) (1074) ¹. Il obtint aussi Gui, évêque de Limoges, comme expiation de ses fautes, fonder le monastère de Meymac, de l'ordre de Saint-Benoît à condition qu'il ne relèverait que de lui-même et qu'il serait exempt de tous droits seigneuriaux (1080) ². Ce monastère, soumis à l'abbaye d'Uzerche, restitua à celle-ci l'église d'Objat, donnée autrefois en fief à la famille de Comborn. Archambaud III consentit quelque temps après à cette restitution, en présence de Rotberge, sa mère, d'Emengarde, femme, de Bernard, son frère, et de plusieurs de ses vassaux tels que Gauthier de Mirabel et Gérard de Seilhac (1080). L'évêque de Limoges, se défiant de la bonne foi du fondateur de Meymac, ne voulut faire la dédicace de la nouvelle église qu'après cette concession; il exigea de plus que les religieux eussent le libre choix de leur abbé, mais à condition que celui-ci aurait fait profession dans l'abbaye d'Uzerche, ou qu'il y viendrait accomplir cette cérémonie avant de prendre possession de sa dignité ³.

La mort d'Archambaud III de Comborn fut l'occasion de sanglantes discordes dans la famille. Ce grand seigneur avait laissé la tutelle d'Ebles II, son fils, à Bernard,

frère de son père, et à sa femme, Agnès, fille d'Aymeri d'Aixe, fut père de Gérard et de Séguin. Ce dernier épousa Aimelina, fille de Bertrand de Born, et fut père de Gérard et d'Arnoul. Arnoul épousa Gouffier de Lastours, surnommé le Grand, époux d'Agnès d'Aubusson, père d'un autre Gouffier qui mourut à la croisade de Louis VII. Malgré ces renseignements, il est difficile de dire au juste en quelle année vivaient divers membres de cette famille.

1. Mabillon : *Acta S. Benedict.*, t. 1.

2. Mabillon et D. Martenne ne sont pas d'accord sur la fondation du monastère de Meymac. Le premier l'attribue à Ebles, le second à Archambaud III. Les donations faites par l'un et par l'autre donnent lieu à confusion.

3. *Gall. Christ.*, t. II : *Instrum. Eccles. Lemovic.*)

qui ne devait remettre le fief de Comborn au jeune le, que lorsqu'il serait en âge de porter les armes. Il paraissait devoir être un tuteur intègre ; on le regardait par sa piété, et on l'avait vu travailler, comme un ouvrier, à la reconstruction de l'abbaye de Tulle, maintenant partie détruite par un incendie ; mais quand le se dessaisir de l'administration fut venu, il hésita à voir jusqu'où pourrait l'entraîner son ambition. Il, indigné, à la tête de quelques hommes d'armes, prit comme un conquérant, prendre possession du fief de Comborn, d'où son oncle s'était enfui, y laissant le vicomte qui n'avait pas eu le temps de le suivre, et sur lequel l'envahisseur exerça une affreuse vengeance. Malgré les larmes et ses prières, il la souilla de sa lubricité, espérant que son mari la répudierait après cette flétrissure. Bernard reprit ; mais comme il lui fallait du sang pour laver son crime, il se présenta bientôt avec quelques hommes armés à la porte du château de Comborn, prodiguant les coups et les menaces au jeune vicomte, qui célébrait sa victoire dans une orgie, et qui, échauffé par le vin, de colère, s'arracha des bras de ses compagnons, alla au-devant de son oncle, retiré de l'autre côté de la Vézère, le suivit par le chemin qui conduisait d'Allasac à Vigeant, jusqu'auprès de l'église de Saint-Martial d'Estivaux, où il ba dans une embuscade où il fut pris et tué sur place par le chevalier de son oncle, nommé Etienne de Bossac ; les chroniqueurs disent par Bernard lui-même. Le vicomte avoua ses crimes à ses derniers moments, demanda pardon à Dieu et aux hommes, s'arracha les cheveux et les se couvrit de cendre, en signe de repentir ¹. Durant plusieurs jours,

ron. Gaufr. Vosiens. L'auteur de cette chronique, si précieuse pour l'histoire du pays, nous apprend qu'il eut pour père Geoffroi de Breuil, qui était de Clermont, près d'Excideuil, et parent des seigneurs de Lastours, du

les pauvres serfs de la vicomté de Comborn vinrent en foule prier pour lui, et offrir des aumônes aux moines qui gardaient son cadavre. On le transporta ensuite à Tulle, où fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Martin, par les soins d'Etienne Baudri, moine guerrier, qui l'accompagnait partout, et qui, selon la coutume du temps, lava son corps avant de le confier à la terre. Comme il n'avait pas été marié, sa mort livra la vicomté de Comborn à Bernard, meurtrier, troisième fils d'Archambaud II. Celui-ci, pour que les moines lui pardonnassent son usurpation, et pour le repos de l'âme de sa victime, donna à l'abbaye de Tulle, village de Tilie (*de Tilio*), et jura, la main sur l'autel, que dans le meurtre de son neveu, il n'avait fait que reprendre la force par la force¹. Dans cette vieille société féodale, les grands n'étaient pas plus irréprochables qu'ailleurs : l'abus de la force et l'exercice du pouvoir engendraient toutes sortes de crimes ; mais très-souvent aussi la foi et le repentir revendiquaient leurs droits sur ces âmes moins corrompues qu'égarées.

côté de sa mère appelée Luce, fille de Bernard Marchais et d'une sœur seigneurs de Noailly, descendants des seigneurs de Lastours. Dès son enfance, Adémar fut admis à l'école du monastère de Saint-Martial de Limoges ; il y était à l'époque des funérailles d'Ebles, abbé de Tulle, qui furent célébrées en 1131, « n'étant, dit-il, qu'enfant et à l'école ». Il prit l'habit et la profession vers 1160, et ne fut ordonné prêtre que sept ans après. En 1171 il fut élu prieur de Vigouzis. Ce fut dans cette abbaye qu'il commença à écrire la chronique de Vigouzis, appelée quelquefois *Chronique de Saint-Martial*, parce que peut-être elle y fut terminée. (*Scriptor. rer. Gall.*, t. XII.) Geoffroi fut très-lettré et si désireux de s'instruire qu'il fit venir d'Espagne un exemplaire d'une chronique latine faussement attribuée à Turpin, archevêque de Reims, dans laquelle il était question de l'expédition de Charlemagne dans la vallée de l'Ebre : « Je viens de recevoir, écrit-il à ses frères de Saint-Martial, l'histoire des glorieux triomphes de l'invinible Charles et des faits glorieux du grand comte Roland. Je l'ai corrigée avec le plus grand soin, et l'ai fait copier, par la considération que nous n'avons jusqu'ici de ces événements que ce que les jongleurs en ont rapporté dans leurs chansons. »

1. Baluze · *Hist. Tutel.*

CHAPITRE VII

ADÉMAR III. — LA PREMIÈRE CROISADE

Les grandes familles féodales et l'Église à la mort d'Adémar II. — Ravages de la peste dans le Limousin; récita des chroniques. — Adémar II, jaloux de l'abbaye de Saint-Martial. — Le pape Urbain II prêche la première croisade. — Il visite l'zerche. — Note sur Burdin, moine d'Uzerche. — Le pape à Limoges; ses prédications dans l'église de Saint-Martial. — Adémar dénonce l'élection de l'évêque Humbald, d'accord avec Gérard, abbé d'Uzerche. — Mort de Guillaume I^{er} d'Urie. — Guillaume IX et les croisés du Limousin à Limoges; réunion à l'abbaye du Châlard. — Les croisés du Limousin. — Gouffier de Lastours, ses exploits. — Note sur son tombeau. — Grégoire de Béchade, poète et troubadour. — Gui de Lastours à la cour du comte de Poitiers. — Exploits de Raymond I^{er} à la croisade. — Ses fondations religieuses; le château de Turenne. — Note sur la vicomté. — Les évêques de Limoges. — Guerres entre Adémar III et les seigneurs de Pierre-Buffière. — Note sur Gérard, abbé de Saint-Augustin. — Le seigneur de Pierre-Buffière fait prisonnier. — Traité de paix. — Intérêt en de Gérard, évêque d'Angoulême, dans les élections canoniques; sentence en faveur de l'abbaye d'Uzerche; l'abbé de Clugny à Lubersac. — Saint Bernard et le duc d'Aquitaine. — Les incendies et la famine à Limoges. — Adémar III fait prisonnier par Ebles de Ventadour; il est mis en liberté. — Ambition et crimes de Marie des Cars. — Les malheurs d'Adémar III. — Guerre à l'occasion d'Emma d'Uzerche. — Louis VI et son fils à Limoges. — Mort d'Adémar III. — Progrès du luxe et du commerce à Limoges. — Accusé de prodigalités entre le comte de Poitiers et le vicomte de Limoges. — Compétitions au siège épiscopal; Amblard et Gérard.

Adémar II avait administré la vicomté de Limoges durant près d'un demi-siècle, mais sans pouvoir imposer sa volonté d'une manière absolue, parce que tout autour de lui de grandes familles s'étaient rendues indépendantes, et possédaient à ce titre autant de petits États toujours disposés à s'affranchir de toute suzeraineté; celles de Turenne, de Comborn, de Ventadour, de Lastours, ayant groupé autour

d'elles tous les éléments secondaires de la féodalité, se prétendaient parfois supérieures aux vicomtes de Limoges. L'Église, tour à tour enrichie ou déponillée, quoique pouvoir essentiel dans la hiérarchie féodale, ne résistait aux envahisseurs que par son influence sur le peuple, toujours disposé à se ranger de son côté, parce que là seulement se faisait l'application des grands principes d'égalité, de justice et d'ordre hautement proclamés par le christianisme comme fondements de toute société. Pouvait-il en être autrement à une époque où l'Église seule intervenait pour calmer les haines, modérer les ambitions, dire anathème aux mauvaises passions, prodiguer des consolations dans les grandes calamités publiques, dans tous les fléaux dont tant à souffrir le peuple dès le x^e siècle et jusqu'au xi^e ?

« Alors, disent les chroniques de Limoges ¹, tomba
 « les humains une peste de feu, si âpre et furieuse, qu'elle
 « brûlait les corps indifféremment, tant que tout était infecté
 « de maladie. Grande confusion, chacun faisant ce que
 « lui semblait, et provoquant l'indignation de Dieu,
 « avertit les hommes et leur distribua des peines salutaires.
 « D'ailleurs, le peuple du Limousin ne rendait pas à saint
 « Martial les honneurs qu'il avait accoutumés. La vengeance
 « de Dieu fit descendre sur la terre un feu de soufre très
 « ardent. Les vivants en étaient frappés, étaient consumés
 « jusqu'à la mort ; les uns se sentant pris aux pieds,
 « autres aux mains ; et de ces extrémités le mal gagnait
 « le cœur. Petits et grands, jeunes et vieux, hommes
 « femmes, étaient infectés de cette peste, et aimaient mieux
 « mourir que vivre. On jetait de l'eau sur les parties atteintes
 « pour les rafraîchir, et l'on voyait incontinent se
 « s'élever une fumée avec des puanteurs insupportables.

1. Chron. mss.

« La fureur du mal pressait de telle sorte, qu'ils deman-
« daient qu'on leur coupât les bras, les autres pieds et
« cuisses. Les plaintes et cris s'entendaient de tous côtés,
« tant de jour que de nuit. On ne voyait partout que
« maladies, désolation et mortalité. On vint principalement
« à Limoges, pour y trouver remède par l'intercession de
« saint Martial. Plusieurs y furent guéris; les autres, n'en
« pouvant plus, rendaient l'esprit. »

Adémar III avait succédé à son père au milieu de ces tristes épreuves : au lieu de secourir les malheureux, de vivre en paix avec ses voisins, d'écouter les exhortations du clergé et de se disposer à prendre part à la première croisade, il ne songea qu'à satisfaire son ambition, même au détriment de l'Église de Limoges, que ses ancêtres avaient enrichie. Presque toujours il se montra jaloux de la fortune de l'abbaye de Saint-Martial, où les fils des plus grandes familles venaient depuis longtemps solliciter l'honneur de porter la robe de bure, que plusieurs d'entre eux échangeaient ensuite pour la crosse et la mitre.

Le concile de Clermont, à la voix du pape Urbain II et de Pierre-l'Hermite, venait de décider le grand mouvement religieux qui entraînait les peuples et les rois à la délivrance du saint Sépulcre. Le Limousin eut une grande part d'enthousiasme dans cette héroïque et sainte résolution, dont les résultats devaient changer l'état politique du vieux monde. Urbain II, après avoir visité les principales provinces de la France, honora de sa présence l'abbaye d'Uzerche, où il se reposa de ses fatigues, le jour de la fête de saint Thomas ¹. Partout, sur son passage, les églises

1. Lorsque Urbain II visita l'abbaye d'Uzerche, il y avait parmi les religieux un jeune moine nommé Burdin, né dans les environs, au village de Violasse. Bernard, archevêque de Tolède, qui accompagnait le pape, l'emmena avec lui en Espagne. Devenu évêque de Coimbre, il alla visiter la Terre-Sainte, et fut honorablement reçu à Constantinople à la cour des empereurs.

montaient de leur bras leurs plus magnifiques vêtements, resplendissants de l'éclat de l'or et de l'argent; les populations accouraient au-devant de lui, venant, avec un élan impossible à décrire, d'avoir, dans cette héroïque et sainte entreprise, leur part de dangers et de gloire. Les grands réunissaient leurs vassaux, préparaient leurs bannières et leurs armes pour les grands combats en Christ; les seigneurs prenaient leurs habits de fête, comprenant, par un instinct providentiel, qu'ils devaient trouver dans leur dévouement une part de la liberté et de l'égalité que l'Évangile promet à tous. Des processions de moines de tous les ordres sortaient des cloîtres, chantant la gloire des saints qui avaient combattu, montrant à la foule la croix qui a sauvé le monde par l'héroïsme de la foi.

En quittant Uzerche, l'héritier des apôtres se dirigea vers Limoges, salué sur sa route par les acclamations de la foule, prosternée pieusement à ses pieds, et par ceux qui, retenus par l'âge ou les infirmités, ne pouvaient assister aux péripéties de cette grande épopée catholique. Reçu par tous les vassaux de la vicomté, à la tête desquels se trouvait sans doute le vicomte Adémar, il entra comme en triomphe dans la ville, vint à l'église des Filles de Sainte-Marie de la Règle, où il célébra la messe de minuit, en

De retour en Portugal, il fut appelé à l'archevêché de Braga. Brouillé avec son ancien protecteur, légat du pape, il vint à Rome se mettre sous la protection de Pascal II. qui le chargea de négocier la paix avec l'empereur Henri V. Henri V vint en Italie pour y recevoir la couronne impériale; mais le pape, effrayé, s'étant retiré au Mont-Cassin, il fut couronné par Burdin qui, soutenu par lui, fut bientôt après élevé à la papauté sous le nom de Grégoire VIII. De là un schisme par suite de l'élection contraire de Clément II, qui vint mourir en France à l'abbaye de Cluny (1119), et de l'avènement de Calixte II. Alors Burdin, réfugié dans Sutri, trahi par les habitants, livré à son compétiteur, chargé de fers, insulté par la population de Rome, fut condamné à une prison perpétuelle. Il y mourut, dans un âge très-avancé, regrettant d'avoir échangé la robe de hure du moine d'Uzerche pour la pourpre romaine. (MALUZZI : *Vita Maurici Burdini*.)

de grâces de son heureux voyage. Le lendemain, s'installa dans celle de Saint-Martial, prit place sur le siège épiscopal, la tête ceinte d'une couronne, comme triomphateur. Le troisième jour, ayant toujours pour lui la noblesse, et précédé de tous les grands dignitaires de l'Église, venus des provinces voisines, il fit la dédicace de l'église cathédrale consacrée à saint Étienne. Le lendemain eut lieu la même cérémonie pour la basilique de Saint-Sauveur, dont il confirma tous les anciens privilèges. A ces dédicaces, brillantes fêtes aimées des seigneurs, des hommes libres et du pauvre peuple, assistèrent plusieurs archevêques et évêques, Hugues de Bourges, Amatus de Bordeaux, Robert de Reims qui portait les insignes de roi des Gaules; venaient ensuite les évêques, Bruno de Poitiers, Arnould¹ de Saintes, Renaud de Rhodéz et Humbald de Limoges. Après que le pape eut béni l'eau, tous les prélats firent le même rite sur les églises dédiées en les aspergeant.

Après avoir consacré les autels de Saint-Sauveur et de Saint-Étienne, Urbain II célébra la messe dans la cathédrale. Puis il sortit pour bénir la foule qui se tenait à l'extérieur. Les assistants étaient en si grand nombre, que tout autour de la ville, à un mille de distance, on n'apercevait que des têtes d'hommes agenouillés. Les offrandes, faites par les fidèles de tous les rangs furent si nombreuses, que la vaste enceinte de l'église, appelée *Gauteau*, dont le sépulcre de saint Martial occupait le centre, ne pouvait contenir².

Après avoir prêché dans l'église de l'abbaye de Saint-Martial qu'Urbain II raconta les douleurs du christianisme, les profana-

¹ ou Nelf. selon d'autres.

² y : *Ext. du Cartul. de Limoges*, p. 409.

tions des musulmans au tombeau du Christ, excita la foule à s'armer pour la guerre sainte, promettant à tous le pardon des péchés et les indulgences des miséricordes divine accordées au mérite des saints. Le cri de guerre, Dieu ! veut ! retentit aussi fort, aussi unanime qu'au concile de Clermont. Après cette cérémonie, on ne voyait dans les rues de la ville que des ducs, des comtes, des barons portant sur leurs vêtements le signe de la Rédemption, et leur suite leurs vassaux qui demandaient à les suivre, de vieillards heureux de promettre leurs derniers jours à cette expédition, des enfants empressés d'essayer la vie par de saints dévouements ; des mères, des épouses implorant comme une faveur, leur part de dévouement dans ce rêve sublime de la foi chrétienne. Si l'historien n'était forcé de reconnaître, dans ce grand mouvement de l'humanité, l'action de Dieu qui conduit les sociétés, à leur insu, à de nouvelles transformations, il serait tenté de n'y voir qu'un élan de fanatisme, et se voilerait la face à l'aspect de cette foule sortant des églises, émue par d'éloquentes paroles croyant que tout lui serait facile si elle pouvait toucher cette terre sanctifiée par le Calvaire ; puis, avide de vengeance les insultes faites à sa foi, poursuivant les juifs, les arrachant tremblants de leur demeure, les traînant à la porte des églises, ou sur les places publiques, pour les forcer se convertir ; pillant les biens de ceux qui fuyaient, égoïsant ceux qui résistaient. L'Église alors si puissante ne put pas toujours réprimer ces violences : le peuple, trop ardent dans ses colères contre les descendants des meurtriers du Christ, était encore trop ignorant pour comprendre que la religion ne s'impose jamais par la force ¹.

Si le vicomte de Limoges fut loin de partager l'enthousiasme

1. *Chron. Vosiens.*

des premiers croisés, il n'en chercha pas moins à parti de la présence du pape pour satisfaire ses rancunes et son ambition. Héritier de la haine de son père contre l'évêque Humbald, d'accord avec Adémar, abbé de Saint-Martial, il dénonça l'élection comme entachée de simonie. Urbain II reconnut, en effet, que la bulle d'investiture avait été falsifiée, et à cette déclaration le peuple irrité contre les coupables qu'on eut de la peine à les faire à sa fureur. Humbald, solennellement déposé en présence de tout le clergé réuni dans Saint-Martial, et traîné par Guillaume d'Uriel, se retira auprès de son père dans le château de Sainte-Sévère, en Berry¹. L'archevêque Hélie de Gimel, qui avait pris son parti, fut excommunié, et toutes fonctions ecclésiastiques interdites à sa personne. Gérard, abbé d'Uzerche, un des plus ardents ennemis d'Humbald, qui était aussi venu à Limoges grossir le nombre des accusateurs recrutés par le vicomte Adémar, mourut l'année suivante dans le cloître de Saint-Martial, où il prit l'habit, et fut inhumé dans la chapelle de Saint-Étienne, près de la porte claustrale.

Uzerche, après lui, reçut pour abbé Gaubert de Malézieux, de l'ancienne famille des seigneurs de Saint-Viance. Quant à Guillaume d'Uriel, qui avait renoncé à la dignité de seigneur de Saint-Martial pour celle d'évêque, il ne tarda pas à comprendre qu'il avait sacrifié son repos à son ambition : détesté d'une partie de son clergé, dont il voulait corriger la dépravation, il mourut trois ans après son avènement, empoisonné par un certain Martin, surnommé le *hérétique*, à cause de sa dévotion apparente. Aux pre-

¹ Humbald, seigneur de Sainte-Sévère, exerçait sur ses vassaux une si grande tyrannie que le roi de France, Louis VII, envahit ses terres, le fit prisonnier, l'envoya à Étampes, où plusieurs de ses complices furent pendus. (Voyez : *Annales*, année 1106.)

mières douleurs causées par le poison, il s'était hâté d'appeler à son secours l'abbé Adémar, qui connaissait, disait-on, un contre-poison, mais qui arriva trop tard ¹.

Les préparatifs de départ pour la première croisade avaient eu lieu avec le plus grand empressement. Guillaume X, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, le plus puissant vassal de la couronne de France, prince aimable et spirituel, d'un caractère peu belliqueux, qui quitta, pour prendre le habit de pèlerin, une cour voluptueuse et galante qu'il égaya par ses cançons, avait appelé sous sa bannière tous les grands vassaux du Limousin ¹. Tous, excepté le vicomte de Limoges, se réunirent à lui dans l'abbaye du Châlard, encore à moitié détruite par les Normands au VIII^e siècle. Ils y entendirent avec docilité les pieuses exhortations du prêtre Geoffroi de Silo qui, la croix à la main, debout au milieu du chœur de l'église, seule partie qui restât du monument primitif, les pressait de partir, s'excusant de ne pouvoir les accompagner, parce que, disait-il, une voix du ciel lui donnait de rester pour relever les ruines de son abbaye. Quelques jours après, ces pieuses cohortes prirent la croix dans l'église de Saint-Maurice, consacrée au saint de la chevalerie. Trente mille hommes, sans compter les pèlerins sans armes, dont une partie se montra pendant quelques jours dans les rues de Limoges, dans les églises et dans les cloîtres, où les moines excitaient leur courage, prirent bientôt la route de Jérusalem.

Parmi les croisés du Limousin se faisaient remarquer Guillaume de Sabran, Raymond I^{er}, vicomte de Turenne, premier dans l'ordre féodal d'Aquitaine; Héliac de Malemort, neveu du vicomte de Limoges, qualifié du titre de prince, sans doute à cause de sa puissance et de son rang.

1. *Chron. Vosiens.*, c. XXVIII.

odal, et qui, avant de partir, fit d'importantes donations à l'abbaye d'Uzerche¹; Aymeric IV, vicomte de Ro-
bert², Pierre de Noailles, simple écuyer, ambitieux
et aux batailles le titre de chevalier³; Raymond de
la, qui venait de donner à l'abbaye de Tulle l'église
saint (de Brancelis); Étienne et Pierre de Salvias,
sire de Vieil-Castel; Guillaume de la Roche-Cani-
gnier de Lastours, qu'accompagnait son jeune
cousin Georges Béchade, chevalier et troubadour qui, par
ses vers et ses joyeux sirventes, faisait le charme des
soirées au château de Pompadour.

Des croisés dont le pays garde le souvenir, le plus
digne sans contredit, fut Gouffier de Lastours. On racon-
te, entre autres actions héroïques, qu'un jour il
fut dans une forêt un lion enlacé dans les replis d'un
serpent monstrueux, remplissant l'air de ses mugissements.
Gouffier se précipita au secours de l'animal, qui semble implorer
son aide, et d'un coup de sabre abat le serpent acharné sur
lui. Et la chronique ajoute : « Le lion, ainsi délivré,
à son libérateur, le suivit pendant toute la guerre,
et après la prise de Jérusalem les croisés s'embar-
quant pour retourner en Europe, l'animal se noya dans
la mer, épuisé de fatigue, en suivant le vaisseau sur lequel
il se trouvait, et où l'on n'avait pas voulu l'admettre⁴. »

¹ Guignières.

² MELER : T. IV, p. 650.

³ Pierre de Noailles paraît avoir eu pour auteur dans l'ordre de la
chevalerie (maler) qui, après avoir servi en qualité de valet dans
le Turenne, obtint le fief de Noailles sous la suzeraineté de Tu-
renne, nommé Guintrand, marié à Rabus de Sagur. Pierre 1^{er}, son
frère, fut pour successeur Pierre II, qui épousa Au-
dette de la maison des Rosiers ou de Rosier.

⁴ sequitur sicut lepus, et quandiu fuit in terra, nunquam re-
cedit commodum contulit, tum in venationibus quam bello : qui carnes
manducant dabit leo, vero quicumque domino suo adversari videret
habet. Quem, ut dicunt, in mari positum, cum domum rediret.

Un autre auteur parle aussi de l'illustre croisé, qui portait à son écu *d'or à trois forces de sable* : « Au siège d'une place nommée Marrah, où s'étaient renfermés un grand nombre de musulmans, accourus d'Alep et des contrées voisines, le comte Raymond de Toulouse, suivi de Bohémond, dressa les échelles contre les murailles pour donner l'assaut à la place; mais ses compagnons n'osaient avancer, en voyant les musulmans qui garnissaient les créneaux, d'où tombait une grêle de traits. Gouffier de Lastours, homme de vaillant lignage, natif du Limousin, s'avança hardiment et fut le premier sur le rempart, où il resta quelques instants seul, se défendant à grands coups de lance contre les ennemis, jusqu'à ce que ses compagnons fussent venus à son secours ¹. »

L'intrépide croisé était de retour dans ses terres en 1104, comme nous l'apprend la charte de fondation de l'abbaye de Dalon, de l'ordre de Saint-Benoît, à laquelle, avec son frère Gui de Lastours, il donna plusieurs terres en présence d'Adémar, vicomte de Limoges, qui signa aussi à cette charte ². Il mourut dans un âge avancé, au château de Puy-padour, et fut enterré, selon la chronique de Vigeois, dans le cloître d'Arnac, situé près de là, et bâti par ses ancêtres, et non au Châlard, comme l'a cru un des historiens de cette province ³, attribuant à Gouffier le tombeau qui se voyait autrefois au Châlard, dans une chapelle souterraine, et

derelinquere noluit, sed nolentibus eum, ut crudele animal, in navem pere nautis, secutus est dominum suum natans per mare, usquequo defecit. » (*Magnum chron. Belgicum.*)

1. *Chron. Vosiens.* — *Chron. Balderic*, ap. *Script. rer. Gal.*

2. *Gall. Christ.* — La charte de fondation indique plusieurs autres personnes qui firent des donations au fondateur Géraud de Sales (*de Salis*). L'abbaye se trouvait très-rapprochée du Périgord et entourée d'immenses forêts.

3. Bonaventure de Saint-Amable, auteur d'une *Histoire de l'apostolat de saint Martial*, vaste compilation sans ordre et sans critique.

qui n'appartenait pas moins à un des membres de la même famille¹.

Longtemps après la première croisade, on ne parlait dans le pays que des exploits de Gouffier de Lastours : il était le héros de nombreux récits, d'héroïques légendes, où l'imagination ajoutait à la réalité de l'histoire. Grégoire de Bédade, son parent, rival de poésie du duc d'Aquitaine, se fit dans sa langue maternelle le chantre de ses exploits et des autres croisés ses compagnons, dans un poème qui ne nous est pas parvenu, auquel il travailla douze ans, et qu'il se fit connaître qu'après l'avoir soumis au jugement d'Eusèbe, évêque de Limoges, et de Gaubert, savant chroniqueur normand.

Avant de partir pour la Palestine, Gouffier avait augmenté la puissance de sa maison par son mariage avec la fille de Rannulfe, vicomte d'Aubusson, qui lui avait apporté en dot la moitié du château de Gimel, qu'elle tenait de Blanche de Vallon, sa mère. Après lui sa famille se divisa en plusieurs branches. Le mariage d'Agnès de Lastours, dernière héritière de la branche aînée, avec Constantin de Bern, fit passer la terre de Pompadour et d'autres seigneuries dans la maison d'Authesfort, bien digne de cet héritage, par les mâles et patriotiques accords de la harpe de Ber-

1. Sur ce tombeau était représenté un chevalier en costume de bataille, tenant un écu portant l'image d'une femme appuyée sur trois tours, et à ses côtés un lion et un serpent, la ruse et la force, avec cette inscription : HIC. ACET. DVVS. GVLPHERIVS. DE. TVRRIBVS. Ce tombeau pourrait bien être celui de Gui de Lastours, frère de Gouffier, qui contribua à la construction du petit monastère du Châlard, *Castaliensis abbatia*, ainsi appelé par les chroniques du pays. L'église, style roman du x^e siècle, offre encore plusieurs richesses archéologiques : des colonnes couronnées de chapiteaux remarquables ; au-dessus de la tombe du bienheureux Geoffroi qui fonda le monastère, une magnifique armoire gothique, dont la boiserie de chêne se, présente quatre étages de panneaux flamboyants du x^v siècle ; une plaque byzantine à panneaux émaillés du xii^e. Le bienheureux Geoffroi, né à Lastours, mourut en 1125. (NADAUD : *Pouille ms.*, p. 214.)

trand de Born rappelleront les vertus guerrières du noble croisé.

Gui, frère de Gouffier, fréquentait souvent la cour des comtes de Poitiers : un jour qu'il s'y trouvait en otage, comme garant de la paix récemment faite entre quelques seigneurs, le comte lui dit : « Demain Pierre de Pierre-Buffière, Archambaud et Ebles ravageront les terres de Bernard de Comborn, et vous ne donnerez aucun secours à celui-ci. » Gui ne répondit rien, se retira à son logement, fit dire qu'il était malade, puis sortit secrètement sous l'habit d'un simple écuyer, chemina nuit et jour au château de Lastours, changea de cheval et, sans prendre de repos, réunit quelques soldats, et au lever du jour fit face aux ennemis de Bernard qui se retirèrent ¹.

Raymond I^{er}, vicomte de Turenne, eut aussi sa grande part de gloire dans la première croisade. Pendant le siège de Jérusalem, à la tête de plusieurs de ses compagnons, il taglia en pièces un corps de trois cents musulmans. Un autre jour, avec Guillaume de Sabran, il mit en déroute de nombreux ennemis accourus pour attaquer les vaisseaux des latins, qui étaient à l'ancre dans le port de Jaffa. Il monta un des premiers à l'assaut des remparts de la ville sainte. Le comte de Toulouse, qui connaissait sa bravoure, l'envoya avec cent chevaliers chercher des vivres jusque sous les murs de Tortose, sur les côtes de la Méditerranée. Quand la nuit fut venue, le chef de cette petite troupe de guerriers alluma un si grand nombre de feux dans son camp, que les Turcomans, croyant que tous les croisés étaient réunis dans ce lieu, abandonnèrent la ville, où les chrétiens entrèrent le lendemain ².

1. *Chron. Gaufr. Vosiens.*, c. 65.

2. *Mainbourg : Hist. des Croisades.* — Robert le Moine : *Hist. de la 1^{re} Croisade.*

trouvons Raymond I^{er} dans sa vicomté, en 1103, charta par laquelle il donna à l'abbaye de Saint-Tulle plusieurs terres pour le repos de l'âme de sa femme Guisberge¹. Comme souvenir de la croisade, pour des grâces de son heureux retour, il fonda, non loin de Turenne, au milieu des forêts, un hôpital de Jaffa², destiné à recevoir les pèlerins qui descendaient du nord vers le midi, et une léproserie placée près d'un lieu appelé Nazareth, où peu de temps après s'établirent les Juifs.

Turenne était alors une des forteresses les plus importantes des provinces méridionales. Sur les débris qui en marquent l'emplacement, à l'angle d'un rocher, s'élève encore, comme l'ombre gigantesque du passé, une haute tour, composée de trois étages communiquant entre eux par un étroit escalier en vis. On l'appelle improprement *la tour de César*. Sur la colline, si belle encore de ses ruines, si riche de ses murs antiques, on distingue, après dix siècles de ruine, la partie de l'édifice la moins ancienne, le donjon carré, dont le toit a disparu, et dans l'intérieur des salles voûtées, l'une au niveau du sol, l'autre au premier étage. Cet ensemble d'immenses constructions sur le sommet d'une colline, dominant encore de l'asphalte poétique de hauts rochers, de hautes cimes de tours féodales, dont celle de Turenne était la plus imposante, sa position était bien en effet, au moyen âge, la clef des quatre provinces, sur les limites desquelles elle était placée³. Raymond I^{er} y avait créé de nombreux

¹ Hist. de la maison de Turenne, p. 29.

² Aujourd'hui : hôpital Saint-Jean. On y remarque encore plusieurs restes de cette époque.

³ On en trouve aussi au XVI^e siècle : « Ea in finibus Cadurcorum, Petracoricorum et Lemovicum posita, quatuor

moyens de défense¹, derrière lesquels, au xvi^e siècle, se descendants devaient s'abriter pour conspirer contre Henri IV.

Pendant que les croisés combattaient pour le Christ, ouvraient à l'histoire de nouvelles pages remplies de faits illustres, *gesta Dei per Francos*, la paix ne régna pas toujours dans le monde féodal; à Limoges la haine était encore vivace entre les représentants de la noblesse et les moines des abbayes. Dans une de ces luttes si fréquentes et parfois cruelles, le parti des religieux du château de Saint-Martial, — on désignait ainsi la partie de la ville qui relevait de l'abbaye, — mit le feu aux maisons voisines. L'incendie détruisit l'église de Saint-Étienne, ses magasins, ses offices, le monastère de la Règle et l'église de Saint-Maurice, où naguère l'élite des barons du pays s'était donné rendez-vous pour prendre la croix, répondant ainsi à l'appel du duc d'Aquitaine, qui disait tristement dans ses chants d'adieux : « Désir m'a pris de chanter, et je chanterai de ce qui m'attriste ; je vais quitter le commandement du Limousin et du Poitou. » Quelques barons de la vicomté, qui n'avaient pu partir avec les premiers croisés, se rendirent à Jérusalem après la prise de la ville, plutôt en pèlerins qu'en guerriers. Parmi eux, Bernard de Bré, qui n'en revint pas, et Gui de Bré, qui mourut à Laodicée (1103).

Les évêques de Limoges, à la même époque, se succédaient rapidement, et leur élection étaient presque tou-

his primis participat, et Turenham primariam arcem, a qua ditioni nomen in Lemovicibus habet. »

1. Raymond I^{er} avait le droit de faire battre monnaie, ainsi qu'il résulte de quelques pièces de deniers et de sous publiées par Justel dans son *Histoire de la maison de Turenne*. La vicomté touchait au nord Donzenac et le Saillant limites aussi du grand fief de Comborn : à l'est, elle s'étendait jusque dans les environs de Ventadour : à l'ouest elle touchait à Sarlat. Sa plus grande étendue comprenait une partie du Querci. (V. pour plus de détails mon *Hist. du Bas-Limousin*, t. 1, p. 208 et suiv.)

jours le prétexte de nouveaux désordres. A Guillaume d'Uriel avait succédé Pierre Viroald, né à Bordeaux, homme très-instruit, qui ne fit que passer sur le siège de saint Martial : sa gourmandise (*ingluries*) lui occasionna de bonne heure des infirmités qui le forcèrent à se retirer ¹. En attendant une nouvelle élection, Guillaume de Carbonnière administra le diocèse, sans avoir l'autorité nécessaire qui lui aurait permis d'arrêter peut-être les guerres féodales, dont le pays eut tant à souffrir, et dont le vicomte Adémar III fut souvent l'instigateur. Ce vicomte guerroya, non-seulement contre les moines, dont il fit piller et brûler les églises et les propriétés, mais encore contre tous ses voisins. Sur le refus d'Hélie Rudel, comte de Périgueux, de lui livrer une partie du Périgord, qu'il réclamait par droit de consanguinité, il envahit ce comté à la tête de deux cents chevaliers suivis de leurs hommes d'armes, et ravagea toute la partie voisine du Limonsin (1104). Les populations effrayées furent se réfugier dans la ville de Périgueux, où elles ne pouvaient vivre que d'aumônes; aussi les bourgeois de la partie de cette ville appelée *le Puy-Saint-Front*, appauvris par ces étrangers, attribuèrent-ils tous ces malheurs à leur comte, et se révoltèrent contre lui.

Cette guerre, après plusieurs années de durée, fut suivie d'une autre plus acharnée et plus sanglante entre le vicomte Adémar III et le seigneur de Pierre-Buffière, nommé Gaucelme. Celui-ci faisait sortir chaque jour de son château fort, situé sur une éminence, au bas de laquelle coule la Briance, ses hommes d'armes qui venaient piller les terres et brûler les maisons jusque sous les murs de Limoges. Gaucelme montrait d'autant plus d'ardeur à combattre son ennemi, qu'il avait à se venger des

1. *Chron. Varennis*. — V. aussi plusieurs fragments des manuscrits de D. Estrennot à la Bibliothèque nationale.

odieux traitements exercés contre son père. En effet, un jour que Pierre, seigneur de Pierre-Buffière, revenant d'un pèlerinage à Charroux, les partisans du vicomte de Limoges l'avaient surpris, meurtri de coups, dépouillé de ses vêtements, et par un froid rigoureux, c'était à Noël, l'avaient forcé de traverser un cours d'eau. Ils l'avaient conduit ensuite dans l'abbaye de Solignac, où mourut, quelques jours après, dans les bras de l'abbé Marior. Gaucelme et Adémar furent également cruels durant cette guerre : les gens d'armes du vicomte de Limoges commettaient tant de crimes sur leur passage, qu'ils laissaient derrière eux les campagnes ravagées, les chaumières incendiées. Il n'y avait de sécurité pour personne; les prêtres même fuyaient, abandonnant leurs églises, se retirant dans quelques abbayes, fortifiées alors comme des places de guerre. L'évêque de Limoges quitta son diocèse, au milieu de la désolation générale¹. Pendant longtemps l'église, par ses prières et par ses menaces, chercha en vain à arrêter les hostilités : en vain les moines racontaient-ils des miracles, autant pour consoler le peuple de ses malheurs, que pour agir sur l'esprit des deux ennemis; la guerre continuait².

Les deux partis, pour triompher, avaient moins recours aux batailles rangées, qu'à des surprises, faciles d'ailleurs dans une contrée couverte de forêts, hérissée de nom-

1. *Chron. Poitiers.*, c. xxxviii.

2. On racontait qu'au moment où l'on voulut placer le corps de Gérard, abbé de Saint-Augustin de Limoges, dans le même tombeau où reposait celui de Gou, un des derniers évêques, celui-ci, pour lui faire place, se débattait, comme s'il eût été vivant. On racontait encore qu'un pèlerin limousin, revenant de Jérusalem avec un morceau de la vraie croix, en passant à Aixe, le déposa au pied d'un cep de vigne, d'où il ne put plus l'arracher, quand il voulut continuer sa route. Mais le curé d'une église voisine étant venu en procession, put emporter la sainte relique, dont on raconta de nombreux miracles jusqu'à la fin du xvii^e siècle. (Bonaventure de Saint-Amable : *Hist. de St. Martial.*)

breuses collines, et coupée par de profonds ravins. Les gens du vicomte de Limoges, à la faveur d'une embuscade, purent ainsi s'emparer de Gaucelme, près d'un village nommé *Las Lebras*, à peu de distance du château de Pierre-Buffière. Ils le conduisirent à Ségur, et l'enfermèrent dans une des tours de la vieille citadelle. Il y resta un an, pendant lequel ses partisans continuèrent la guerre. Enfin, le clerge de Limoges, de concert avec plusieurs chevaliers, vassaux de l'un ou de l'autre parti, fatigués de cette lutte sanglante, parvint à rendre la paix au pays. L'évêque Eustorges et Amblard qui, de simple moine, venait d'être fait abbé de Saint-Martial, intervinrent dans la lutte. Gaucelme recouvra la liberté, et eut avec le vicomte de Limoges une entrevue, où l'un et l'autre, promettant d'oublier le passé, jurèrent de vivre en paix.

Une tour féodale, pour laquelle le seigneur de Pierre-Buffière refusait de faire hommage, avait été le prétexte de cette guerre. Devant le sépulcre de saint Martial, en présence de l'évêque, de l'abbé et de plusieurs chevaliers, on fit un traité portant que Gaucelme garderait la tour durant six mois, après lesquels il la livrerait à Seguin et à Gui, fils de Gérard de Lastours, qui, trois mois après, s'engageaient à la rendre au vicomte de Limoges. Ces conventions, sanctionnées par le serment des parties, et signées par elles, furent inscrites dans une charte que signèrent aussi cent chevaliers associés à ces luttes sanglantes. Elle fut ensuite coupée en deux parties, l'une pour être déposée dans les archives de l'abbaye de Saint-Martial, l'autre remise à Gaucelme (1117, *circa*)¹. Au moyen âge, les grands seigneurs plaçaient leurs transactions sous la pro-

1. *Chron. Vienne.* — L'auteur de cette chronique tenait ces détails d'un prêtre de la Boulerraine, nommé Etienne de la Chamague, qui avait assisté aux conventions.

tection de l'Église, qui seule, par son autorité, pouvait leur rappeler la foi promise.

L'Église elle-même avait à la même époque ses discordes, dont la principale fut le schisme qui la divisait, à la suite de l'élection de deux papes. Girard, évêque d'Angoulême, entraîné par les conseils du duc d'Aquitaine, Guillaume VII, venait de donner, en sa qualité de légat du saint-siège, la consécration épiscopale du siège de Limoges à Ranulphe, abbé du Dorat, pour punir Eustorges d'avoir pris le parti d'Innocent II. Ranulphe, impatient d'user des prérogatives de sa dignité, avant même d'avoir été reçu à Limoges, se rendit à la Souterraine pour faire l'ordination de quelques prêtres. Les seigneurs voisins accoururent près de lui, et en vue de plaire au duc d'Aquitaine, lui firent le plus gracieux accueil. Mais, le même jour, Eustorges, protestant contre cette usurpation, vaquait à la même cérémonie dans l'abbaye d'Uzerche, où s'étaient réfugiés plusieurs religieux de la Souterraine, pour protester contre l'évêque schismatique. A l'arrivée de son compétiteur à Limoges, il se retira dans le château de Saint-Martial, situé à si peu de distance de la ville que l'usurpateur pouvait entendre les cloches qui, chaque jour, sonnaient son excommunication, comme un glas de mort ¹. Une partie de son clergé l'avait abandonné, à l'instigation du comte de Poitiers, dont il avait combattu certaines prétentions sur la vicomté de Limoges. Pour se prémunir contre les attaques du Poitevin, qui faisait ravager ses terres par ses hommes de guerre, il avait fait reconstruire le château de Chalusset, dont il confia la garde à deux vaillants chevaliers, l'un nommé

1. At Eustorgius ab urbe sua stadio uno vix interjacente remotus, Castellum Sancti Martialis, præ foribus urbis inhabitat, unde is qui sedem sibi cathedralis usurpat, singulis diebus audire possit campanas in sua excommunicatione sonantes. (*Ap. Script. rer. Franc.*)

Arnaud, l'autre Bernard de Javernas. Les tours encore si pittoresques de cet édifice, situé au confluent de la Ligoure et de la Briance, sont pour le Limousin les plus beaux restes des constructions du moyen âge.

L'évêque Girard, en sa qualité de légat, intervint encore à la même époque comme juge des différends survenus entre l'abbaye d'Uzerche et un moine de Cluny, nommé Philippe, à l'occasion de la forêt de Manzenas. Les grands vassaux, pour l'expiation de leurs péchés, ou pour se faire des partisans dans les abbayes, donnaient à celles-ci certaines propriétés; mais il arrivait quelquefois que leurs successeurs, ou eux-mêmes, après un certain laps d'années, disposaient encore de ces fonds sur lesquels ils n'avaient plus aucun droit. De là, de longues discussions entre les abbayes. Un jour, profitant de la présence à Tulle de l'évêque de Limoges, Bernard, vicomte de Comborn, voulut donner, pour le salut de son âme, à Philippe, prieur de la Celle de Ventadour, la forêt d'Amanzénas, qu'il disait lui appartenir. Mais un moine d'Uzerche, nommé Gérard, et l'archidiacre de la même abbaye, de laquelle relevait la forêt, s'opposèrent à la donation, disant que le comte de la Marche avait donné cette terre à leur monastère entre les mains de l'abbé Gérard, qu'elle était située sur la paroisse de Treignac, dont l'église avait été confiée à leur garde par l'évêque Humbald; que Bozon de la Marche, successeur d'Oddon, avait confirmé cette donation; qu'au reste tous les religieux d'Uzerche viendraient confirmer par serment ces allégations, si le vicomte de Comborn leur accordait un sauf-conduit. Ces explications avaient lieu en présence de l'abbé de Tulle, de l'évêque de Limoges et de plusieurs autres personnes, tant laïques qu'ecclésiastiques. Un jour fut fixé pour vider le différend; mais dans l'intervalle, Philippe, le moine de Cluny, vint trouver le légat Girard à

Angoulême, lui dit qu'il tenait cette terre de l'abbé de Solignac, qui affirmait qu'elle était son alleu, et à l'appui présentait de prétendues chartes. Girard trompé écrivit à Ponce, abbé de Cluny : « Le récit de notre cher Philippe, prieur de la Celle de Ventadour, et les chartes que nous avons lues, nous ont appris l'accord par lequel les chers frères Maurice, abbé de Solignac, et son chapitre ont cédé pour toujours à frère Philippe et, dans sa personne, à votre communauté, tous leurs droits sur l'église de Saint-Martin de Treignac, et sur la forêt d'Amanzéas; droits que le monastère de Solignac tenait de la libéralité des vicomtes et de la concession des évêques de Limoges. Nous louons et nous confirmons par l'autorité de ce même siège apostolique le susdit accord, de façon que dans la suite personne ne puisse vous troubler ¹... »

Au jour fixé pour la réunion à Excideuil, le prieur de Ventadour se présenta, et au moment où l'évêque Eustorges allait prononcer sa sentence, exhiba le titre obtenu du légat. L'évêque le blâma sévèrement de ce recours furtif, et plein d'indignation quitta l'assemblée. Albert, abbé d'Uzerche, et l'archidiaque qui l'avait accompagné, en appelèrent au légat mieux informé. Excideuil fut le lieu de la nouvelle réunion. L'évêque s'y présenta avec ses clercs, l'abbé d'Uzerche avec ses religieux, Adémar, vicomte de Limoges, escorté de tous ses barons. Après de nombreuses explications, le légat du saint-siège, de l'avis des évêques de Limoges, de Périgueux et d'Agen, décida « que Bernard, vicomte de Comborn, répondrait, autant que la raison l'exigerait, au comte de la Marche, si ce dernier l'attaquait dans les quarante jours qui suivraient le jugement

1. Cette sentence, donnée à Angoulême en 1116, a été publiée par M. l'abbé Maratu, de la Société archéologique de la Charente, dans ses savantes études sur saint Bernard : *Angoulême*, 1864.

relatif au franc-alleu, auquel prétendaient les moines d'Uzerche; que ceux-ci produiraient deux témoins qui prouveraient avoir vu et entendu l'évêque de Limoges donnant, avec l'agrément de l'archidiacre Gaubert et de l'archiprêtre Bozon, l'église de Treignac au monastère de Saint-Pierre d'Uzerche, et qu'en attendant les moines de Cluny seraient paisibles possesseurs de la terre donnée par Bernard de Comborn, et y feraient les constructions qu'ils jugeraient nécessaires¹. » Assistèrent à cette réunion et donnèrent leur assentiment à la sentence, Hildebert, Gérard, archidiacres de Limoges; Arnaud, fils de Guillaume; Guillaume de Nandars, archidiacre de Périgueux; Geoffroy, archidiacre d'Angen; Pierre, grand chantre d'Angoulême; Hélié de Gimel et Ranulphe de Garait, archiprêtres de Limoges. Les moines d'Uzerche, dans le délai fixé, produisirent les témoins requis, qui affirmèrent avoir assisté à la donation de l'église de Treignac; le comte de la Marche, sur leur demande, attesta la donation qu'il avait faite; mais les moines de Ventadour, Philippe et Adémar, continuèrent à posséder injustement le franc-alleu. Enfin le vicomte Bernard, à la demande d'Adémar, promit de se trouver à Laubis, le jour de la fête de saint Marcel, pour traiter l'affaire. L'abbé d'Uzerche s'y rendit, mais Adémar refusa de répondre aux questions. Les choses en étaient là, quand l'abbé de Cluny vint à Lubersac. Gérard, prieur d'Uzerche, lui exposa ses griefs. Ponce fit alors appeler ses religieux, et, prenant leurs mains, les mit dans celles du prieur d'Uzerche, leur ordonnant, au nom de la sainte obéissance, d'exécuter la lettre, envers les moines d'Uzerche, le jugement rendu par le légat à Excideuil². »

1. Fait à Excideuil, l'an de l'Incarnation du Verbe 1116, indiction VIII.

2. Baluze : *Miscell.*, lib. VI, p. 490. On trouve aussi quelques détails sur cette affaire dans les Mss. de Nadand. Les auteurs du *Galla Christiana* n'en font pas mention.

Girard, en sa qualité de légat du saint-siège, était déjà intervenu dans d'autres discussions particulières au diocèse de Limoges. Les moines d'Uzerche, scandalisés de la conduite de leur abbé, du faste qu'il étalait, lui portèrent leurs plaintes. Pierre II, surnommé Béchadè de Lastours, parce que pendant sa vie militaire il avait été attaché au service des seigneurs de ce nom, ayant changé le casque pour le froc, avait fait profession dans le monastère de Saint-Pierre d'Uzerche, et en était devenu abbé vers 1108. Habitué naguère à résister à ses ennemis par la force des armes, il résista à ses religieux par son éloquence et sa connaissance des lois canoniques, et les réduisit au silence. Mais les juges, peu convaincus de son innocence, ne l'admirent que sous l'autorité du serment. Pierre accepta ce moyen de justification et reprit le chemin de son monastère. Les moines d'Uzerche vinrent à son avance pieds nus et lui firent une solennelle réception. Quelque temps après, soit par un sentiment de fierté naturelle, soit qu'il se trouvât sous le poids de nouvelles accusations, il résigna ses fonctions ¹.

Enfin la voix éloquente de saint Bernard mit fin au schisme qui divisait l'Église d'Occident; la légitimité d'Innocent II fut reconnue par le clergé de France, et l'évêque, Eustorges rétabli dans tous les honneurs de ses fonctions épiscopales. Ce grand homme, après avoir d'abord échoué dans ses remontrances, avait enfin triomphé de l'obstination du duc d'Aquitaine. Un jour, comme il disait la messe dans une église de Poitiers, le duc se tenant à la porte, il prend l'hostie en main, vient à lui : « Voici, lui dit-il, votre Dieu et votre juge; osez-vous le mépriser? » Le duc, surpris et attendri, déclare sur-le-champ qu'il reconnaît Inno-

1. Baluze : *Hist. Tutel.*, Append., col. 842.

ent pour le vrai pape, fait sa paix avec Eustorges et le reçoit magnifiquement dans son château de Clain-et-Boivre. Arnulphe venait à peine de quitter Poitiers pour rentrer à Dorât, quand il apprit cette réconciliation : surexcité par la colère, il tomba de cheval, frappé d'une attaque d'apoplexie (1135) ¹.

Le peuple vit bien d'autres malheurs. Un incendie, dont on ne connut pas la cause, venait de détruire la partie de Limoges appelée le Château, le monastère de Saint-Martin, placé dans la même enceinte, avec les belles statues, et les autres des meilleurs artistes, qui faisaient l'ornement du cloître. L'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, celle de Saint-Étienne-des-Lions et le monastère de Saint-Martin, eurent le même sort. En même temps une affreuse disette désolait le pays. On entendait pendant la nuit les moines qui psalmodiaient les douleurs de Job ², et prêchaient la résignation au peuple, qui mourait dans les tortures de la faim. La misère était générale; des religieux, des chevaliers, comme les plus pauvres, tendaient les mains, demandant le pain de l'aumône. L'imagination troublée voyait partout des faits surnaturels. On racontait qu'il était né en Aquitaine une femme à deux corps, à deux têtes, à quatre mains et à deux pieds ³.

Malgré ce triste état de choses, quelques barons, sans tenir compte des souffrances du peuple, donnaient un libre cours à leurs ressentiments et à leur ambition. Quoique l'écuyer de Pierre-Buffière fût sorti de sa prison de Ségur d'honorables conditions, Ebles, vicomte de Ventadour,

¹ Eustorges mourut en 1137, et fut enterré dans l'église de Saint-Augustin à Limoges. Lambert, évêque d'Angoulême, présida à ses funérailles. (*Tabularium*. — *Chron. Adem. Vosiens.*)

² « ... Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non sustineamus? » (*ibid.*)

³ *Chron. Adem. Vosiens.*, c. XL.

son oncle, n'en forma pas moins le projet de se venger, vicomte de Limoges. Instruit qu'en revenant d'un pèlerinage à Notre-Dame-du-Puy, en Velay, Adémar traverserait les montagnes de l'Auvergne, et les collines sur une desquelles s'élevait le château de Ventadour, il plaça des hommes d'armes en embuscade dans les principaux passages, pour se saisir de sa personne. Aussi Adémar surpris, n'ayant pour se défendre que son bâton de pèlerin, ne put résister. Ebles le retint, pendant deux ans, dans une des tours de son château, sans vouloir écouter les prières de ses amis sollicitant la mise en liberté du prisonnier qui, trop impatient pour demander grâce, ne rêvait qu'aux moyens de se venger. Pour ne pas oublier sa haine, il laissa croître toute sa barbe, et jura de ne la couper que lorsqu'il aurait puni son ennemi. Ses contemporains le surnommèrent *le Barbu*. Un chambaud de Comborn, qui avait épousé une de ses filles nommée Brunissende et quelquefois Humberge, parvint à gagner un des hommes d'armes de Ventadour, qui promit de faire sortir le prisonnier pendant la nuit. En effet, à l'heure convenue, quelques gens de Comborn, portant des armes cachées sous leurs vêtements, vinrent rôder autour de la place. Mais Adémar, retenu trop longtemps par la nécessité de satisfaire quelques besoins de la nature, ne put pas assez à temps au lieu indigné, et ceux qui l'attendaient voyant venir le jour, s'éloignèrent à la hâte, pour ne pas être découverts par les gens de garde sur les murailles du château¹. Enfin, ennuyé de sa captivité, n'attendant rien de la générosité de son ennemi, il demanda à entrer en négociations avec lui. Ebles exigeait pour sa rançon douze mille sous d'or, dont il ne voulait rien rabattre. Cette somme livrée, et Adémar sortit de sa prison, où, malgré son en-

1. « ... Sed ipso ad necessaria naturæ diutius immorente, diluculo frons recesserunt. » (*Chron. Adem. Vosiens.*, c. XLVII.)

es forces physiques s'étaient prodigieusement affai-
 Les habitants de Limoges avaient regretté son absence,
 s vassaux en avaient profité pour s'enrichir à leurs
 s. Le jour de son entrée dans la ville, les citoyens de
 es rangs, et les moines, avec les bannières de leurs
 s, vinrent à son avance. Mais ce n'était plus le guer-
 trépide et altier d'autrefois; ses cheveux et sa barbe
 t blanchi; la vieillesse était venue avant l'âge : sa haute
 s'était courbée; sa démarche était chancelante, quand
 revoir son habitation qui, depuis deux ans, ne reten-
 plus du bruit des fêtes et de l'orgie des festins. Du-
 ute sa captivité, sa famille avait habité le château de
 ou celui de Comborn. Gui III, son fils, qu'il s'était
 t quelque temps auparavant, avait administré la vi-
 . Celui-ci, que la couleur de son teint et sa laideur
 surnommer *Graul* (corbeau), était un des plus hardis
 iers de son temps : plein de courage, libéral, soigneu-
 t instruit à l'école des moines, il promettait au pays
 air de paix et de prospérité. Les habitants de Limoges,
 : ceux des campagnes, et même les étrangers qui
 ent le connaître, appréciaient ses qualités. Quand on
 qu'il devait visiter ses terres et ses vassaux, on accou-
 a rencontre.

seule personne ne partageait pas cet enthousiasme
 ule pour le jeune guerrier; c'était sa belle-mère,
 de Carrio, ou des Cars, seconde femme de son père,
 remarquable encore par sa beauté, comptant sur l'as-
 t qu'elle exerçait sur son mari, ne devait pas reculer
 un crime pour faire la fortune de ses propres en-
 Elle chercha donc tous les moyens de faire passer

s étant, selon la chronique de Vigeois, fille de Guillaume-Taillesor,
 Angoulême. Le Laboureur la confond avec la femme d'Adémar II,
 étant Humberge. (*Art de vérifier les dates.*)

la vicomté dans les mains d'Hélie, l'un d'eux, né du second mariage d'Adémar, au détriment de Gui, né du premier, par conséquent, comme l'aîné de la famille, seul héritier du titre et de l'autorité de ses ancêtres. Non contente d'écarter l'animosité entre les deux frères, elle recourait à toutes sortes d'intrigues pour se faire des partisans parmi les seigneurs du pays ; on la vit plusieurs fois, mère ambitieuse et dissimulée, visiter les abbayes de Limoges, déposant, au nom de son fils, de riches offrandes sur les autels, dans le but de lui attirer les sympathies du clergé. Mais Adémar, comprenant les projets de sa femme, quoique n'osant résister, n'en aimait pas moins son fils aîné ; c'était bien lui qu'il voulait laisser la vicomté, ses châteaux, ses manoirs et ses armes de bataille. Comprendant enfin qu'elle ne pouvait rien obtenir par la ruse et la corruption, cette odieuse femme eut recours à un crime. La main qui déposait ces offrandes sur les autels versa du poison dans le breuvage de Gui, qui semblait ignorer jusqu'où pouvaient aller l'ambition et la haine de sa marâtre. Mais un religieux, un magicien comme on disait alors, parce qu'il avait quelques connaissances des sciences naturelles, Adémar, abbé de Saint-Martial, administra à temps à la victime un utile contre-poison. Il mourut peu de temps après (23 août 1124), sans avoir laissé à personne le secret de son intervention et la nature de son antidote¹. Alors la marâtre, cachant ses projets sous de faux semblants de repentir, profita de la négligence du jeune homme, qui succomba trois mois après l'aide de Saint-Martial qui l'avait sauvé. Une foule nombreuse, avec tous les signes du deuil, vint à Limoges assister à

1. Au lieu d'Adémar, comme le dit la chronique de Vigewois, il faut lire Amblard, qui fut abbé de Saint-Martial plusieurs années après Adémar et qui mourut, non en 1124, mais en 1143. (GALL. CHRIST. : *Éccles. Limogensis.*)

merailles¹. Marie des Cars ne profita pas de son crime, et peu de temps après elle vit mourir Hélié, son propre

La vieillesse d'Adémar III se passa dans les larmes. Honte de sa longue captivité à Ventadour, dégoûté de la vie après la mort de Gui, cet homme qu'on avait vu si implacable contre ses ennemis, n'osa pas punir le crime de sa femme. Pendant que, tout en proie à ses regrets et à sa faiblesse, il vivait dans la retraite, il eut encore la douleur de voir les tombes de la basilique Saint-Martial s'ouvrir pour recevoir ses autres enfants mâles, et par conséquent sa vieillesse tomber d'épée en quenouille. De ses deux filles, l'une, Brunissende, avait épousé Archambaud de Comborn, dont elle avait plusieurs enfants; l'autre, nommée Emma, dont une vie agitée par d'ardentes passions, ne mérita que ses malédictions. Elle avait d'abord été mariée à Barthelemy de Cognac, dont elle n'eut pas d'enfants : veuve, lorsqu'elle était encore jeune et belle, elle épousa, en 1136, Guillaume X, duc d'Aquitaine, qui lui promettait plus de gloire et d'honneurs que Guillaume-Taillefer, fils de Guillaume-Taillefer, comte d'Angoulême, dont elle était passionnément aimée, et à la cour duquel elle venait souvent, surpassant par sa beauté les plus nobles châtelaines de Saintonge et d'Angoumois².

Guillaume-Taillefer, égaré par sa passion, furieux d'avoir été supplanté par le duc d'Aquitaine, encouragé par les seigneurs du Limousin qui redoutaient la domination du Breton, dissimula son ressentiment et vint souvent au château de Clain-et-Boivre prendre part aux fêtes de son

¹ « ... Et cum incredibili omnium luctu Lemovica delatus, cum majoribus conditus est. » (*Chron. Vosiens.*)

² « ... Ub quam injuriam Lemovicinos subvertere volens. » (*Chron. Vosiens.*)

suzerain. Un jour que celui-ci était absent, il lui ravita l'épouse. Guillaumé, indigné, résolut de se venger, et appela à lui ses vassaux et ses hommes d'armes. Ceux du Limousin se rangèrent du côté du comte d'Angoulême, craignant qu'ainsi la vicomté de Limoges devenait la dot d'Emma, elle les fit passer sous la domination immédiate de Poitiers. Les cris de haine et de vengeance retentissaient en Angoulême, en Limousin et en Poitou; partout on s'app préparait à combattre, tandis que le vieux vicomte de Limoges, retiré de son château de Ségur, maudissait sa fille, qui l'empêchait de mourir en paix. Au moment où la guerre allait faire de nouvelles ruines, on apprit que le comte de Poitiers, qui s'était promis de détruire Limoges, venait de mourir d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, léguant le duché d'Aquitaine à la jeune et belle Aliénor, sa fille aînée qu'il destinait pour épouse, selon le bon plaisir des barons, à Louis, fils aîné de Louis-le-Gros, roi de France (mai 1137). Les deux partis posèrent les armes à la grande joie du peuple, qui à la vue de ces préparatifs avait tremblé pour ses récoltes et pour ses chaumières¹.

Louis VI avait saisi avec empressement cette occasion de réunir au royaume de France cette belle Aquitaine qui depuis si longtemps, conservait son indépendance et son autonomie; il s'était rendu à Limoges, où l'attendaient une quantité de seigneurs accourus dans la ville dès la veille pour assister aux cérémonies religieuses de la fête de saint Martial. Le jeune Louis VII arriva quelques jours après accompagné de cinq cents chevaliers, brillant cortège auquel se mêlèrent quelques grands vassaux du Midi, tels qu'Alphonse, fils de Raymond, le comte de Saint-Gilles

1. Les moines attribuèrent sa mort à l'intercession de Saint-Martial, qui aurait ainsi soustrait le Limousin aux malheurs dont l'avait menacé le duc d'Aquitaine.

, comte de Toulouse. Le jeune prince, qui venait essayer de la fidélité d'une femme du Midi, fut grande pompe par les grands, le clergé et le peuple se fit pas payer le droit de bienvenue par le d'Ademar III, comme l'autorisait la loi des fiefs, et point dans le palais vicomtal : les moines de l'abbaye mirent à sa disposition leurs plus beaux habits. Le lendemain, après une procession solennelle accompagné de Rodulphe de Pernelle, comte de Poitou, qui épousa une sœur d'Aliénor, de Thibaut, comte de Champagne et de Brie, du vieux vicomte de Limoges et de tout le clergé, dans les rangs duquel on voyait Pierre, abbé de Cluny, Suger de Saint-Denis, qui tant contribué à la gloire du dernier règne, il alla à la ville avec toute son escorte et alla camper devant la ville de la Vienne, d'où il partit pour Bordeaux, où il alla recevoir la main d'Aliénor¹. Il sut dans cette circonstance ménager l'orgueil des Aquitains en n'usant que des privilèges que lui donnaient les coutumes féodales. Dans toute providentielle des peuples, l'avenir dépend de ces circonstances en apparence les plus futiles : le vicomte de Limoges n'avait pas déserté le lit de l'Aquitaine pour celui du comte d'Angoulême, le comte de France peut-être resté longtemps encore séparé du comte de France proprement dit, et l'Angleterre n'y avait régné².

Le sort de son second mari, Emma de Limoges était l'héritière légitime de la vicomté, mais ce ne fut qu'Ademar III, son père, voulut laisser ce riche

¹ *Les origines*, c. XLVIII.

² d'Aquitaine avait épousé Emma de Limoges dans l'espoir d'en faire un successeur, car il n'avait eu de sa première femme, Aénor de Châtillon, deux filles.

héritage. Heureux de l'affection que lui témoignait l'autre fille, mariée au vicomte de Comborn, et reconnaissant de ce qu'avait fait celui-ci pour l'arracher des mains d'Ebles de Ventadour, il choisit pour lui succéder l'un de ses deux fils, Gui et Adémar, à l'exclusion de tous ses autres parents, ordonnant que, si l'un venait à mourir, l'autre gardât la vicomté tout entière. Cette disposition fut le dernier acte politique de sa vie si longue, si mêlée de plaisirs et de peines. Dès lors, n'attendant plus rien du monde, dégoûté du pouvoir, courbé par l'âge, abattu par les douleurs, il se retira dans l'abbaye de Cluny, pour laquelle il avait eu toujours tant de dévouement et de respect. Sa vie de pénitence et de pratiques pieuses n'eut pas longue. Peu de temps après, on vit revenir son corps cueil porté par quelques hommes d'armes, accompagné de quelques moines, qui lui ouvrirent une tombe parmi ses ancêtres dans le cloître de Saint-Martial.

A cette époque, Limoges n'avait rien à envier aux autres villes du Midi; le commerce y avait pris une grande extension; plusieurs riches industries s'y étaient développées. Les marchands de l'Auvergne et des autres contrées adjacentes venaient y acheter les étoffes du Nord et les autres produits d'outre-Loire. Les moines des abbayes étrangères, qui venaient à Limoges vénérer les reliques des saints, étaient souvent les guides et les compagnons de ces petites caravanes de marchands étrangers. Les denrées du Midi y affluaient; les commerçants des bords de la Méditerranée et de la Provence y déposaient, pour qu'on les fît ensuite passer dans le Nord. Cet accroissement de la fortune publique de certaines villes eut pour principale cause la première croisade qui avait mis en rapport, en créant de nouveaux besoins, des populations qui auparavant se connaissaient à peine.

Le comte de Limoges, quoique conservant toujours son aspect féodal, ses hautes tours crénelées, ses larges fossés, qui la séparaient des maisons voisines, était devenue le séjour de l'opulence, du luxe, un rendez-vous de fêtes et de plaisirs, où se pressaient les nobles châtelaines et tous les troubadours qui couvraient le pays. La prodigalité y allait au train de la richesse. Les comtes de Poitiers n'y trouvaient aucune différence avec les fêtes qu'ils donnaient à leurs vassaux sous les magnifiques ombrages de leur château de Clain-et-Boivre. Voici un exemple de la prodigalité somptueuse du comte de Limoges, et qui peut entrer dans le tableau des mœurs du temps. — « Le comte de Poitiers, Guillaume, frère du comte de Toulouse, dit Geoffroi de Vigeois, est venu à Limoges, Adémar le défraya, suivant l'usage de l'époque. Or il arriva que le maître d'hôtel demanda du poivre à Constantin de la Sana — c'était une denrée alors rare. Celui-ci le mena dans une chambre, où il trouva le poivre répandu à terre, comme le gland qu'on donne aux pourceaux. « Voici, dit-il, du poivre pour les sauces de votre maître; » et, ayant pris une pelle, il lui présentait, sans le poivre qu'il ne le lui jetait¹. Cela fut rapporté comme une magnificence, au comte qui ne manqua pas d'y faire attention. Adémar vint à son tour à Poitiers. Guillaume fit défense de lui vendre du bois, afin de l'empêcher d'allumer sa cuisine. Alors les gens du vicomte, ayant ramassé les noix qu'ils purent trouver, en firent de grandes bûches auxquelles ils mirent le feu; ce qui produisit des feux très-ardents, dont ils se servirent pour apprêter les mets de leur maître. Le comte, l'ayant appris, loua beaucoup l'esprit des Limousins qu'il traitait auparavant

¹ « En, aut. accipe piper ad comitis saluas! Et abrupta rustica pilla, non protulit quam protulerat piper. » (Ex Chron. Vossius)

de gens stupides et grossiers ¹. » On venait aussi de loin acheter à Limoges les produits de son orfèvrerie, ces beaux vases ciselés d'or et d'argent, dont le travail artistique s'était encore perfectionné depuis l'argentier de Dagobert, saint Éloi, et dont se servit un des prétendants au siège épiscopal pour gagner à sa cause les grands dignitaires de la cour pontificale.

Quand on avait voulu donner un successeur à Eustorges, un parti, disposant d'un grand nombre de suffrages, fit prévaloir les prétentions d'Amblard, qui attendit à peine que la tombe se fût fermée sur son prédécesseur, pour prendre possession du siège épiscopal. Cet empressement excita l'indignation de ses ennemis, qui élurent Gérard, doyen de Saint-Yrieix, et neveu d'Eustorges. Chaque faction s'efforça de s'assurer le succès de son candidat : Pierre Laurez, curé de Saint-Pierre-du-Queyroix, accompagné de plusieurs de ses amis, vint de la part du pape interdire à Amblard l'entrée de l'église. De là, de part et d'autre, des actes de violence. Boniface, un des partisans d'Amblard, frappa si rudement Laurez à la figure, que celui-ci recueillit son sang sur sa robe pour le montrer au pape. Amblard, après avoir vainement demandé à l'abbé de Cluny de soutenir ses prétentions, vint lui-même à Rome plaider sa cause. Gérard, son compétiteur, eut recours à un autre moyen ; il invita à un festin les grands dignitaires de l'Église, leur servit les mets les plus exquis, les vins les plus délicieux, et plaça devant eux de magnifiques vases d'or qu'il avait apportés de Limoges. Le lendemain, au moment où le légat apostolique célébrait la messe pour le repos de l'âme d'Eustorges, il lui offrit une riche et magnifique coupe d'argent ciselée et remplie de pièces d'or. Tout cet or, tout cet argent

2. « Dux favore congruo extulit Lemovicenses, qui illos multifarie reprehendere tentaverat rusticitatis causa. » (*Chron. Vosiens.*)

disait-il, lui avait été remis par son oncle pour qu'il le distribuât aux églises du pays. Lorsque le pape lui demanda s'il avait obtenu son élection par simonie, Gérard jura le contraire ; il reçut donc la consécration et revint à Limoges tout fier de son triomphe ¹.

1. *Chron. mss. de Limoges.*

CHAPITRE VII

LES VICOMTES DE LIMOGES ET LA DYNASTIE DE COMBORN

Dynastie de Comborn : Adémar IV et Gui IV, vicomtes. — Guerre pour la succession d'Archambaud de Comborn : mort de Bozon II, vicomte de Turenne. — Note sur l'abbaye de Tulle. — Amblard, abbé de Saint-Martial, remplacé par Gérard de Courcillas. — Les monastères de Bort, de Chamberet et de Bonnessaigne. — Saint Étienne et l'abbaye d'Obazine. — Le monastère de Coiroux. — Description des environs d'Obazine. — Note sur le tombeau de saint Étienne. — Saint Bernard prêche une nouvelle croisade. — Robert de Roffignac en Palestine. — Gui IV et les barons du Limousin à la croisade. — Odon de Saint-Chamans, son héroïsme. — Gui IV et sa femme, fille de Thibaut de Blazon. — Mort d'Adémar IV. — Ebles II de Ventadour, troubadour. — Il reçoit le comte de Poitiers à Ventadour. — Le château de Ventadour, rendez-vous des troubadours. — Bernard de Ventadour meurt à Dalon. — Adémar V; Archambaud de Comborn, son tuteur. — Louis et Aliénor d'Aquitaine à Limoges. — Aliénor mariée à Henri Plantagenet. — Henri et Aliénor mal reçus à Limoges. — Henri II dispose de la tutelle d'Adémar V. — Refus des habitants de Limoges d'obéir au vicomte : vengeance de Henri II. — La Commémoration des morts à Limoges. — Les moines de Muret à Grandmont; description des lieux. — Dons de Henri II à Grandmont. — L'hiver de 1159. — Adémar V reçoit Thibaut, comte de Champagne. — Intervention de Henri II dans les questions religieuses. — Adémar V prend le parti de Bernard, son oncle. — Guerre à l'occasion d'Excideuil. — Félonie d'Adémar V. — Mécontentement d'Olivier de Lastours et des autres seigneurs. — Mort d'Hélie. — Dédicace de l'église de Grandmont. — Les seigneurs du Limousin hostiles à Henri II. — Hommage d'Adémar V à Montmirail; les bourgeois de Limoges se fortifient contre le roi d'Angleterre. — Commencement des discordes dans la famille de Henri II. — Note sur l'église de Saint-Martin.

La première dynastie des vicomtes de Limoges, commencée avec Fulchérius, seigneur de Ségur, finit avec Adémar III, dit le Barbu. Durant près de trois siècles, elle se trouva mêlée à tous les événements qui eurent pour résultat d'accroître la puissance féodale au détriment de la

royauté; plusieurs de ses membres, vicomtes ou possesseurs de grands fiefs, purent résister, autant par leur courage que par une habile politique, aux prétentions de leurs suzerains immédiats, et surtout aux ducs d'Aquitaine, dont le dernier ne légua à la royauté capétienne que des droits contestés par tous les grands vassaux du Midi. Après la mort d'Adémar III, Adémar IV et Gui IV, ses petits-fils, nés du mariage de Brunissende, sa fille, avec Archambaud-le-Barbu, vicomte de Comborn, lui succédèrent dans la vicomté, comme il l'avait demandé (1139)¹. Mais ce ne fut pas sans une vive opposition de leurs parents du côté maternel, qui prétendaient que la vicomté était un fief masculin². Le roi Louis-le-Jeune, en 1141, étant venu à Limoges, où il demeura quelques jours, gagné par eux, trompé par leurs intrigues, adopta cette opinion et rejeta les prétentions des deux frères à cette partie de l'héritage de leur oncle. Bientôt après, mieux instruit, fléchi par leurs prières, comptant sur leur assistance contre le comte de Toulouse, espérant aussi s'attacher la noblesse du Limousin, qui prêterait la dynastie nouvelle à l'ancienne, il reconnut les deux jeunes vicomtes, leur donna l'investiture en sa qualité de duc d'Aquitaine, moyennant le paiement de deux cents marcs d'argent, dont il avait besoin pour continuer son expédition contre le comte de Toulouse³.

Les deux frères administrèrent ensemble la vicomté, avec un accord bien rare à cette époque parmi les membres des grandes familles, le plus souvent divisées par la

1. Marie de Limoges, dite aussi de Comborn, sœur de Gui IV et d'Adémar IV, entra en religion. Nous la trouvons abbesse de Notre-Dame-de-la-Begle en 1165. (*Généal. de Geoffroy de Breuil*, chap. XL.)

2. Les premiers vicomtes de Limoges portaient : d'or, à trois lions d'azur, armés et lampassés de gueules. Ceux de la dynastie de Comborn, d'argent, à un lion de gueules, couronné d'azur, lampassé et armé de sable.

3. « ... Misertus illorum, pepercit illis, acceptis ab eisdem ducentis marcis argenti. » (*Chron. Adem. Fasiens.*, c. IV.)

haine et par l'ambition. Gui IV, encore bien jeune, épousa Marquise, fille de Roger II de Montgomeri, comte de Lancastre, et d'Almodis de la Marche¹; Adémar IV, Marguerite de Turenne, fille de Raymond I^{er}, un des héros de la première croisade. Les ressources, que leur promettaient ces alliances, les mettaient à l'abri des attaques de leurs ennemis. Ils en eurent bientôt besoin, pour résister à Gui Flamenc, leur neveu, qui au nom de sa mère revendiquait une partie de l'héritage d'Archambaud de Comborn, son aïeul. Adémar IV appela à son secours Rozon II, son beau-frère, vicomte de Turenne, qui dès sa première jeunesse montrait beaucoup de goût pour les armes. Sa mère, Mathilde, fille de Geoffroy II, comte de Perche, qui après la mort de Raymond I^{er} avait épousé Gui de Lastours, avertie dans un songe que le jeune homme serait victime de son courage, avait supplié Bernard II, comte de la Marche, de lui défendre de sa part de prendre parti dans aucune expédition de guerre. Non contente de cette précaution, elle assistait tous les jours à une messe du Saint-Esprit, dite par les religieux du monastère d'Arnac, et priait Dieu de protéger son fils. Le jeune vicomte, touché des larmes de sa mère, s'abstint quelque temps de porter les armes; mais après sa mort, rien ne put le retenir. En vain Bernard l'avertit encore que sa mère lui avait apparu en songe, qu'elle lui faisait dire que cette guerre lui serait fatale; il rassembla à la hâte ses chevaliers, et alla rejoindre Gui et Adémar, occupés à faire le siège du château de La Roche-Saint-Paul, situé sur les terres du Périgord. Quelques jours après, s'étant par bravade trop rapproché de la place, il fut atteint d'un

1. Roger II, chassé d'Angleterre par Henri I^{er}, se retira dans le comté de la Marche, dot d'Almodis, sa femme. Il se fixa au château de Charroux, d'où il fut surnommé le Poitevin.

me et mourut aussitôt. On l'enterra dans l'abbaye de Tulle¹, en présence de tous les grands vassaux du pays, Richambaud de Comborn, Ebles de Ventadour, Hugues de Belcastel, Gérard de Martenne, Bernard de Curemonte, Gérard de Roffignac, et de plusieurs autres². Les abbés Turenne, de Vigeois et de Dalon assistèrent à la cérémonie avec un nombreux clergé. Aussitôt que le corps eut été déposé dans la tombe, Adémar IV, pour témoigner de ses regrets, remit à Ebles, abbé d'Uzerche, une chartre, par laquelle il faisait aux religieux d'importantes donations. Bozon II lui-même, par un testament fait peu de temps avant sa mort, avait chargé Eustorgie, sa femme, de donner la manse de Tarsac aux pauvres qui vivaient alors dans l'abbaye d'Obazine, devenue le rendez-vous des indigents de cette contrée montueuse. La pieuse veuve accomplit ses volontés : un jour, vêtue de ses habits de deuil, en présence de tous les chevaliers du château de Turenne, elle reçut Etienne, le fondateur de l'abbaye, et lui mit en possession de la manse, et lui baisa la main, en signe de la sincérité de son offrande³. La mort de Bozon II troubla tellement les deux vicomtes de Limoges, qu'ils abandonnèrent le siège du château de La Roche-Saint-André, où ils s'étaient vantés de faire leur ennemi prison-

1. BALUZE . *Hist. Tulel.* p. 141. Bozon II avait épousé depuis peu Eustorgie, fille de Bernard, seigneur d'Anduze et d'Aiais, de laquelle naquit Bozon III, son successeur.

2. L'abbaye de Tulle, dédiée à saint Martin, située au confluent de la Somme avec la Corrèze, aurait été fondée au 12^e siècle, sur un emplacement donné par Elie de Martel aux moines d'Adémar d'Escals (de Scallay), dont le nom a été latinisé, avec Normand, sa femme, y aurait fondé un petit monastère. Ce monastère ayant été détruit par les Normands, fut restauré au 12^e siècle par Adémar, vicomte de Bas-Limousin, qui résidait à Tulle, et qui donna ses églises de Saint Julien, de Saint Martin et la croix, de Saint-Etienne, de la Garde, de Seilhac, et plusieurs manoirs et fiefs, par son testament. BALUZE . *Hist. Tulel.* — GALL. CHRIST. II, Instrum. eccl. Tulel.

3. Vita S. Stephani Obasienensis, ap. Bollandi. : Vita Sanctorum.

hiver. Ils avaient d'ailleurs mal choisi leur temps : la neige couvrait les chemins : leurs troupes, qui campaient sous les murailles de la place, se viciaient hâtivement de leurs fatigues et de leurs privations (1113).

Amblard, abbé de Saint-Martial, resté en possession de cette dignité, malgré les vicomtes dont il avait usé pour se faire élire évêque, avait été, pour ainsi dire, l'instigateur de cette guerre, en cherchant partout des alliés aux vicomtes, dont il se déclara le partisan aussitôt après la mort de leur père : guerroyant et ambitieux, il avait abrité son autorité derrière de fortes murailles construites par lui et protégées par une tour, appelée la *Tour-d'Amblard*, et plus tard la *Tour-tremblante*. Après avoir gouverné vingt-huit ans l'abbaye, il eut pour successeur Albert, frère de Gérard de Courcillas, chevalier d'Aubusson, qui se montra très-sévère envers ses inférieurs dans toutes les abbayes relevant de la sienne¹.

Pendant les dernières guerres féodales, le Limousin s'était enrichi de nouveaux établissements religieux, du monastère de Notre-Dame de Bort, de l'ordre de Cluny, richement doté par les seigneurs de Comborn, de Ventadour et de Saint-Julien; de Notre-Dame de Chamberet, soumis à l'abbaye de Scignac par le vicomte de Comborn qui, avec les seigneurs d'Anglars et d'Ambrugeat, enrichit aussi le monastère des religieuses de Bonnessaigne, fondé par Eudes, duc d'Aquitaine².

Parmi les fondations religieuses de cette époque aucune ne fut plus célèbre que celle d'Obasine, née sous le souffle

1. Bernard, abbé de Ferrasson, qui voulut lui résister, fut obligé de comparaître dans le chapitre de Saint-Martial, devant son supérieur, qui lui ôta la crosse, le réduisit à la condition de simple moine, et lui défendit de sortir sans sa permission. Bernard ne reprit que plus tard sa dignité, à la sollicitation de l'abbé de Saint-Augustin. (GALL. CHRIST. : *Eccles. Lemovicens.*)

2. CLAUD. ESTIENNOT : *Mss., Recherches sur les abbayes.*

de saint Bernard, qui s'efforçait de ramener le schisme aux beaux jours de son histoire. Elle eut pour père Etienne, né à Bassignac-le-Haut, élevé de bonne heure dans les pratiques pieuses par Gauberte, sa mère, qui de lui avait rêvé qu'elle portait un agneau, et une fois un petit chien qu'elle voyait courir autour d'un trou de brebis. A la mort de son père, après avoir hérité quelque temps un brillant héritage, docile aux conseils de saint Robert, abbé de la Chaise-Dieu, et entraîné par ce qu'on disait des prédications de saint Bernard, il quitta le monde, entra dans les ordres et commença dans les environs sa mission évangélique. Ce fut au milieu d'un splendide festin, auquel il assistait avec sa famille, qu'il prit la résolution de se consacrer à la vie religieuse. Malgré les embrassements de ses parents et de ses amis, après avoir passé la nuit à prier avec un prêtre de quelque temps associé à sa piété, il partit avec son bâton, les pieds nus, la corde aux reins, pour aller chercher les clercs dont on vantait dans les abbayes voisines la science et la piété.

Guillaume et Pierre passèrent dix mois avec un ermite, nommé Bertrand, établi dans le pays depuis quelque temps, qui leur enseigna les vertus de la vie érémitique. Ils se firent ensuite à la recherche d'une profonde solitude et après de longues courses, arrivèrent au milieu d'une forêt d'Obasine, à l'endroit le plus écarté, où l'on ne pouvait croître, où la crête des collines se couvrait souvent de neige. Le jour de Pâques, l'un d'eux se fit la messe dans une petite église voisine. Ils n'avaient mangé depuis deux jours ; leurs pieds étaient déchirés par les ronces des sentiers abruptes, quand une femme de Pauliac, touchée de leur misère, leur donna un pain noir et un vase de lait : la plupart du

temps ils ne mangeaient que des racines, jusqu'à ce que les habitants des lieux voisins, édifiés de leur sainte vie, vinrent leur offrir des vivres, en leur demandant de ne pas s'éloigner. Etienne, bien différent d'un faux ermite qui avait paru dans les mêmes lieux, quelque temps auparavant, et qui avait abusé de la générosité des fidèles, ne voulait qu'édifier ses semblables. Couvrant sa poitrine d'un cilice qui meurtrissait sa chair, il se bâtit une cabane dans ce désert, d'où il envoya à Limoges Pierre, son premier compagnon, avec un autre clerc, nommé Bernard, pour informer de ses résolutions l'évêque, qui leur fit donner une croix bénite et les autorisa à célébrer la messe.

Le désert devint bientôt un sanctuaire : les trois moines cultivaient quelques parcelles de terrain, ne prenaient un peu de nourriture que le soir, et passaient en prière une partie des nuits. Plusieurs personnes vinrent solliciter d'Etienne la permission de vivre, de travailler et de prier avec lui. Un monastère fut créé sur ce sol, si stérile et dépourvu de végétation que personne n'en réclamait la propriété. Plusieurs cellules se groupèrent autour de celle du saint, et, quand la pieuse colonie se fut augmentée, c'était à qui des deux cénobites n'aurait pas l'honneur d'en être le chef. Geoffroi, évêque de Chartres, légat du pape, qui était alors dans le Limousin, étant venu visiter, choisit Etienne pour chef de la communauté naissante. Mais il fallait une règle cénobitique ; aussi le fondateur alla-t-il visiter les moines de Dalon et ceux de la Grande Chartreuse de Grenoble, pour s'inspirer de leurs exemples ; mais il ne rêvait que de la règle de saint Benoît. A son retour, il trouva que le nombre de ses frères s'était augmenté. Quelques étrangers, venus par curiosité, y étaient restés comme croyants, entre autres Bégon de Scorailles, qui voulut y expier toute une vie de dissipation.

de débauches. Le nouveau converti ne quitta cette solitude que quelque temps après pour aller fonder, près de Berreres, le monastère de Valette, dans un lieu désert, couvert depuis des siècles par une forêt de hêtres. Pendant ce temps-là les constructions s'étaient agrandies à Obasine, l'église fut consacrée par l'évêque de Limoges, qui amena avec lui quelques moines de Dalon, et éleva Etienne à la dignité d'abbé (1142). Six ans après, le pape consentit à agréger cette communauté à l'ordre de Saint-Benoît. Une immense réputation de sainteté et de bienfaisance fut bientôt acquise au fondateur : on se racontait au loin les miracles qu'il avait opérés, lorsqu'on apprit qu'il venait de mourir à Bonnaigue, près d'Ussel, au monastère déjà fondé par les seigneurs d'Ussel, où il vivait souvent et où il établit la règle de Cîteaux. Les moines de Tulle devaient recevoir son corps dans l'église, en attendant qu'on le transportât à Obasine. Les précieux restes avaient pour eux tant de prix qu'ils se disputaient à se les attribuer ; mais aussitôt que l'absoute fut faite par eux, à quelque distance de Tulle, les religieux d'Obasine, instruits de leurs projets, chargèrent sur leurs épaules les précieux restes de leur père, et les portèrent dans sa bien-aimée solitude, où tous les religieux se partagèrent les lambeaux de ses vêtements, comme autant de reliques précieuses.

Etienne avait aussi posé à Obasine les fondements d'un cloître destiné à recevoir des femmes qui s'éloignaient du monde, à la tendresse d'une mère, aux soins de la maternité : quelques-unes, Samaritaines repentantes, qui remontaient aux joies de l'âme par les rudes efforts de la pénitence, y venaient pleurer leurs égarements. Telle fut l'abbaye de Colroux, de l'ordre de Saint-Benoît, relevant d'Obasine, dont l'abbé était le père

spirituel. Rien de plus triste que l'emplacement du couvent, jeté dans l'anfractuosité des hautes collines d'où les regards ne peuvent se reposer que sur des montagnes dénudées, ou sur des blocs de pierre battus par les orages, roulés par les torrents.

L'abbaye d'Obazine s'enrichit rapidement des donations obtenues des vicomtes de Limoges, de Comborn, de Vendeuvre, et des autres seigneurs de la contrée. Le site que saint Étienne avait choisi était sauvage et stérile, borné par des collines abruptes, hérissées de masses granitiques. Encore aujourd'hui on ne peut s'empêcher d'admirer l'effort gigantesque des moines qui, sur cette terre désolée, jetés dans la vie à pleines mains, y produisirent ce que notre siècle savant peut bien appeler encore les miracles de la foi. Élevons-nous sur ces montagnes, aux flancs desquelles coule un ruisseau limpide ; la source n'est pas loin : elle va sans doute jaillir à quelques pas sous ces masses de granit, lancées en aiguilles par des volcans d'hier, et qui menacent de rouler dans l'abîme. Comment ce cours d'eau arrivera-t-il à la demeure des saints qui sont allés le chercher au loin ? comment franchira-t-il la montagne ? C'est le miracle de saint Étienne : « Durant sept ans, dit la légende, on chercha à lui ouvrir un passage. Jeunes hommes, vieillards, habitués à porter le poids du soleil et des hivers, venaient couvrir de leurs sueurs quelques parcelles de granit que leurs mains détachaient. Ce que les forces humaines ne pouvaient obtenir, la foi l'accomplit. Étienne pria à l'écart. Tout à coup le rocher s'entr'ouvre : un bloc se détache du flanc de la montagne et s'arrête suspendu sur le penchant du précipice. C'est le miracle et le triomphe de la foi qui transporte les montagnes, qui vivifie le désert. » Ces lieux, grâce au travail des moines, sont aujourd'hui couverts d'une riche végétation, et

abbaye est en ruines; l'église seule témoigne encore des grandes œuvres de la religion, mais elle pleure ses plus riches ornements arrachés au ^{xvii}^e siècle à la sainte basilique, vendus et criés dans les villages, comme des objets antiques à l'art, inutiles aux souvenirs de l'histoire. Où sont les restes de l'illustre fondateur? ils ne sont plus sous la pierre qui devait les couvrir. La vertu et la gloire n'ont pas même trouvé la paix dans la tombe¹.

Saint Bernard, dont la voix éloquente excitait les chrétiens à la seconde croisade, visita Obazine. Ses prédications firent diversion aux guerres féodales de l'époque. L'Eglise comptait que, pour vaincre l'hérésie qui troublait déjà les provinces du midi de la France, il fallait pousser de nouveaux sautoirs. L'Asie le monde chrétien, à la fois menacé par des doctrines antisociales et préoccupé de nouveaux intérêts politiques nés des progrès de la civilisation, aussi bien dans les rangs du peuple que dans ceux du clergé et de la noblesse. Ce n'était pas seulement le tombeau du Christ à reconquérir, la ville sainte à défendre, les chrétiens captifs à délivrer, la Palestine à remettre sous le sceptre des successeurs de Godefroi de Bouillon; il y avait aussi en Occident l'indépendance de l'Eglise à défendre contre des papes ambitieux, et l'unité du catholicisme à protéger contre les entreprises des seigneurs. La mission, à laquelle se vouait l'abbé de Clairvaux, couvrait la suprématie du siège contre les empiétements des empereurs d'Allemagne. De tous ceux qui s'associèrent à cette entreprise

On voit encore dans l'église une belle pierre qui couvre peut-être les restes de saint Etienne, formant à sa base un carré long, au-dessus duquel sur les quatre côtés une galerie d'ouvertures ogivées, soutenues par des colonnes élégantes surmontées d'une frise à rosaces. Le monument se termine par un angle aigu, dont les deux faces sont occupées par des groupes de figures pieuses ou de religieuses. C'est sans contredit une des belles œuvres de l'^{xv}^e siècle (V. pour plus de détails mon *Histoire du Bas-Limousin*,

politique et religieuse, Louis VII se fit print remarquer par son pieux enthousiasme. Les bons chevaliers, qui le suivirent, étaient si peu de mêmes sentiments, que plusieurs firent les frais du voyage avec les trésors des églises, promettant de les restituer, et, en attendant, donnant de mauvaises nouvelles. Robert de Roffignac se montra plus juste : voulant faire le voyage de Jérusalem, il vint à Tulle en 1149 avec son fils, et Robert, son neveu, le jour de la Pentecôte, pendant que les moines dinaient, entra tout à coup dans la salle de Comborn, qui voulait faire le même voyage, et lui rendit, en présence de l'abbé, tout ce qu'il lui avait emprunté auparavant; puis il embrassa tous les moines et fit cet acte de religion et de justice¹.

Gui IV, l'aîné des deux vicomtes de Limoges, partit en 1147 à la suite de Louis VII, suivi d'une grande partie de la noblesse du Limousin, dans les rangs de laquelle montraient pleins d'ardeur les deux seigneurs de Comborn, qui se rappelaient avec orgueil les exploits de leur père dans la première croisade. On sait les tristes résultats de cette expédition. Geoffroi de Rancon, un des plus braves chevaliers de la vicomté, par une téméraire imprudence, eut la perte d'une partie de l'armée dans les défilés de la montagne de Comborn.

Un autre se montra plus habile et plus héroïque : c'était Raymond de Saint-Chamans, maréchal, puis bouteiller de France, qui, après la prise de Jérusalem, entra plus tard dans l'ordre du Temple, et fut choisi pour grand-maître, quand Philippe le Chancelier se fut démis de cette dignité; étant tombé dans une embuscade des infidèles au combat du Gué-de-Jacob, Saladin le tua.

1. « Thesaurus ecclesiarum auferabant. falsa promittentes » (Chron. Adem. Vosiens.)

2. Baluze : *Hist. Tulle.*

3. MICHAUD : *Hist. des Croisades.*

l'échanger contre un des émirs retenus dans les fers de l'ordre. Saint-Chamans fit cette héroïque résolution. « Je ne veux pas autoriser par mon exemple la lâcheté de ceux de mes religieux qui se laisseraient prendre d'être rachetés. Un templier doit vaincre ou mourir, et ne peut donner pour sa rançon que son poignard et sa vie. » Il mourut dans les fers après quelques jours de captivité. Le vicomte de Limoges n'eut pas le bonheur de voir Jérusalem, ni de revenir dans la terre de ses pères. Après avoir laissé les cadavres de plusieurs chevaliers dans les plaines de l'Asie-Mineure, il mourut à Constantinople, peut-être des excès de cette cour voluptueuse où la duchesse d'Aquitaine oubliait si joyeusement son vœu de visiter la ville sainte. Ses compagnons ne rapportèrent que son corps pour le déposer dans le cloître de Saint-Étienne de Limoges, selon ses ordres, qu'un an après, à un grand prix, pieuse relique apportée autrefois en France par Gouffier de Lastours ¹.

Le vicomte, comme on l'a vu, avait épousé Marquise de la Roche, qui ne lui laissa pas d'enfants, et après celle-ci il épousa le puissant seigneur Thibaut de Blazon. Cette dernière, après quelque temps de mariage, craignant de ne pas avoir d'enfants, de perdre l'amitié de son mari, et d'être répudiée, feignit une grossesse; puis, simulés douleurs de l'enfantement, elle supposa un fruit qui était la fille d'un paroissien de Bassignac. Le vicomte, son mari, la soupçonnant d'adultère, la maltraita, la ferma dans une prison, et aurait même attenté à sa vie, si la crainte qu'il avait de la reine de France, à laquelle elle tenait par des liens de parenté. Mais il détourna sa colère sur la sœur d'un chevalier nommé

¹ *Idem. France.*

Guillaume Réthiel, veuve de Geoffroi la Félicia ; il l'accusa d'avoir favorisé les désordres de sa femme et la fit arrêter. Cependant, n'osant pas la punir à Limoges, où il craignait l'irritation du peuple et du clergé, il la conduisit dans le bourg d'Ayen et l'y fit brûler vive en présence des habitants consternés. Quelque temps après, la supposition de l'enfant fut découverte et avec elle tomba l'accusation d'adultère. Alors Guillaume Réthiel, voulant venger sa femme, appela Gui IV en duel, en présence du roi de France. La reine de France s'y opposa, et parvint à réconcilier le vicomte et le chevalier. La vicomtesse elle-même, rendue à la liberté, retrouva les bonnes grâces de son mari. Elle mourut quelque temps après, de douleur et de regret d'en n'avoir pas les joies de la maternité ¹.

Adémar IV, qui était resté dans la vicomté, pendant que son frère conduisait leurs vassaux en Palestine, mourut à Limoges, la même année que lui, vers 1148. On l'inhuma en grande pompe dans l'église de Saint-Martial, en face d'une ouverture qui éclairait la chapelle, où l'abbé du monastère disait ordinairement la messe. Il laissa de Marguerite de Turenne, sa femme, un fils qui lui succéda, une fille, nommée Marie de Limoges, mariée de bonne heure à Ebles, vicomte de Ventadour. Marguerite, encore jeune à la mort de son mari, épousa Ebles II de Ventadour surnommé Cantador, le chanteur. Mais, deux ans après, honteusement répudiée, sous prétexte de parenté, elle retourna à Limoges ². Ebles était connu depuis longtemps par ses joyeuses chansons, par son imagination vive et ardente

1. D. Bouquet, t. XII, p. 454. Extr. de la *Chronique* de Saint-Martin de Limoges. Cette *Chronique*, où les événements sont rapportés sans commencement avec l'ère chrétienne et finit en 1275. Elle eut pour auteur Pierre Coral, successivement abbé de Saint-Martin de Limoges et de Saint-Martin de Tulle.

2. *Chron. Vosiensis*.

par son goût pour les plaisirs. Comme troubadour, souvent fait assaut d'improvisations poétiques avec le comte de Poitiers, « bon troubadour, bon che-
valier, qui courut longtemps le monde pour trou-
ver dames ¹. » L'un et l'autre, se jouant également de
l'Église et des réprimandes de l'Église, ternissaient l'éclat
de leur nom par une excessive dépravation de mœurs ², et
par un luxe et de dépenses fastueuses.

Quand le vicomte de Ventadour arriva au château de
Boivre. Le duc, qui était alors à table, ordonna
de préparer à son vassal un repas somptueux, et,
pendant, achevait tranquillement le sien. Voyant qu'on
ne venait à le servir, mais avec un peu de lenteur, « Mon-
sieur, dit Ebles, ce n'était pas la peine de faire tant de
peine pour un si petit vicomte et compagnon que moi. »
Le duc comprit le reproche et la raillerie : quelques
instants, voulant savoir comment le petit vicomte serait
à recevoir son suzerain, il le suivit de près avec une
escorte de cent chevaliers, et arriva pendant le diner au
château de Ventadour. Ebles, jaloux de pouvoir montrer à
son suzerain que la demeure d'un vicomte est au moins aussi
magnifique que celle du puissant duc d'Aquitaine, ne se
laissa point ; il lui fit promptement donner à laver,
et ses varlets, écuyers et damoiseaux, courant le châ-
teau et les maisons voisines, en rapportent une grande
quantité de viandes apprêtées. Ce jour, heureusement pour
le duc du château de Ventadour, était un jour de fête
pour le patron du lieu, et à cette occasion on avait

¹ Hist. des Troubadours.

² Allusion à Gérard évêque d'Angoulême, qui l'engageait à changer
de vie, et blâmait son amour adultère et scandaleux pour la vicomtesse
Bertrande. « Vous ramènerez avec le peigne vos cheveux sur le front,
de la queue la princesse. » L'évêque était chauve. (Guill. de Mal-
herbe, V, p. 170.)

tué quantité de gélines, d'oies et autres volatiles ¹. » Les serviteurs empressés servirent une si grande abondance de mets, qu'on eût dit que c'étaient les noces de quelque grand prince. Le soir, ce fut un nouveau spectacle : un paysan, à l'insu du vicomte, mais dont il connaissait bien les dispositions d'esprit, arriva à grand bruit dans la cour du château, conduisant un char traîné par des bœufs, criant : « Que les gens du comte de Poitiers approchent, qu'ils voient comment se livre la cire à la cour du seigneur de Ventadour ! » Puis il monte sur son char, et, avec une hache, il coupe les cercles d'une grande tonne, d'où sortent et tombent des formes de toutes grandeurs de la cire la plus pure, qu'il dédaigne de ramasser, et s'en retourne avec son char au village de Maumont. Ebles, tout étonné d'avoir pu montrer à son suzerain qu'il abondait en toutes choses, récompensa le paysan en lui donnant la manse de Maumont ; puis il l'éleva au rang de la chevalerie en le faisant seigneur, ainsi qu'à ses enfants, l'écharpe et les éperons d'or ².

Le château de Ventadour, entouré de forêts, situé dans la partie la plus agreste et la plus sauvage du Limousin, bâti sur la cime d'un rocher, à trois cents pieds au-dessus d'un petit ruisseau, était alors une des principales places fortes du pays. On n'y voit plus qu'une tour ronde, à moitié détruite, du haut de laquelle l'œil mesure avec effroi la profondeur d'un précipice. L'archéologue et l'historien aiment à y évoquer des noms illustres et surtout celui du *Cantelme* qui, jusque dans sa vieillesse, conserva le premier rang parmi les troubadours ³. Ebles III, qui avait visité la Ter

1. *Chron. Lusitens.* : Math. Paris.

2. Geoffroi, abbé de Vigeois, qui nous fournit ces détails, dit que de son temps les seigneurs de Maumont se disaient les neveux d'Archambaud de Selignac, « comme s'ils rougissaient déjà de leur origine. »

3. « Usque ad senectam alacritatis carmina dilexit, et quia erat valde

avait été marié à Agnès, fille de Guillaume, seigneur de Bozon. Son goût pour la poésie eut de nombreux partisans. Son château fut le rendez-vous de tous les poètes de la langue limousine, une vraie cour d'amour, d'où sortaient de joyeuses bandes aux couleurs des nobles châteaux qui allaient faire entendre leurs chants d'amour ou leurs hymnes de guerre dans les autres demeures féodales. Celui qui montrerait au retour les plus riches cadeaux d'armes ou de chevaux de bataille. Le plus illustre d'entre eux fut Bernard, dit de Ventadour, parce qu'il eut au château une charge féodale. Comblé par la nature de ses dons les plus rares, de la grâce des manières jointe à la noblesse de sa personne, il fut amoureux de la vicomtesse de Ventadour, à qui il adressa des vers sous le nom de Bernard, Belle-à-voir. Mais le vicomte jaloux le congédia et enferma sa femme dans le donjon du château. Le troubadour quitta le Limousin et se rendit à la cour d'Abénor, femme de Louis VII, qui s'entendait de la poésie. Elle le prit en prix, en honneur et en beaux dits de troubadour. Celle-ci le garda longtemps auprès d'elle. Il y resta encore lorsqu'elle épousa Henri Plantagenet. Alors, se voyant délaissé, il se dolent de cette union qui semblait ne plus lui laisser le bonheur de plaire à sa souveraine, il se retira près de son père à Toulouse, perdit bientôt ce généreux protecteur, fatigué de sa vie d'aventures et d'amour, vint à se faire moine et devint un pieux cénobite à l'abbaye de Dalon¹.

Henri V était encore très-jeune, quand il succéda à son père (1140). Sa famille le nommait Bozon, du nom de son

¹ « *Montpessulanus*. » (*Chron. Vostens.*) Ebles, qui avait succédé à son père, vicomte de Ventadour, mourut au Mont-Cassin en revenant de la croisade. Il eut de son mariage avec Agnès de Montluçon Ebles III, qui fut évêque de Montpellier.

² « *Per aquela dolor, si s'en rendet à l'orde de Dalon; et lui desist.* » (*Bibl. nationale.*)

aïeul maternel, auquel on espérait qu'il succéderait dans la vicomté de Turenne. Bozon n'avait en effet qu'un fils nommé Raymond, dont la mauvaise santé faisait pressentir une fin prochaine. Mais, quand celui-ci put promettre à ses siens une longue carrière, le jeune vicomte de Limoges prit le nom illustré par ses ancêtres. Privé des soins de sa mère, sa tutelle fut confiée à Gérard, évêque de Limoges, puis à Bernard, son oncle, doyen du monastère de Saint-Yrieix, qui l'un et l'autre protégèrent quelque temps son enfance et sa fortune contre sa propre famille. Mais Archambaud, frère de Bernard, parvint à les éloigner, s'empara de force de la régence de la vicomté de Limoges et l'administra pendant quelque temps, comme s'il eût dû la garder toujours. Le jeune vicomte, retenu par son oncle, grandissait obscurément au fond de quelque manoir, et ne paraissait presque jamais en public. Souvent même les habitants de Limoges, sur la foi trompeuse de quelques prodiges, crurent qu'il n'existait plus. Ses proches parents n'osaient pas demander à le voir. La terreur, qu'inspirait la cruauté trop connue de l'usurpateur, empêchait toute manifestation en faveur de l'orphelin, qui passait ses journées à l'ombre des hautes tours des châteaux de Limoges ou de Séguze, privé des plaisirs de son âge, livré à lui-même, errant dans les vastes salles d'armes, où il voyait appendues aux murailles, sans en connaître le prix, les cottes de mailles, les casques et les cuirasses de ses ancêtres. Un seul pouvoir put faire respecter ses droits au tuteur infidèle, qui, forcé de venir, en présence de tout le chapitre, se reconnaître l'homme-lige de l'abbaye de Saint-Martial.

Pendant qu'Archambaud de Comborn abusait ainsi de la jeunesse de son neveu, usurpait sa fortune, Louis VII, venu de la Palestine sans gloire et sans armée, voulut visiter une seconde fois les belles contrées du Midi, que

apportées la fille du dernier duc d'Aquitaine (1151). Ici, si fêtée à Antioche, si heureuse des hommages vaillants chevaliers, si chère aux Aquitains, dont elle représentait la nationalité, accompagnait ce faible époux, vaincu par un jeu de la jalousie qui le dévorait. A l'arrivée à Limoges, Albert, abbé de Saint-Martial, et Philippe, abbé de Saint-Martin, accompagnés des archevêques de Bourges et de Bordeaux, le reçurent à la porte des églises et le conduisirent à l'église de Saint-Martial, où il rendit l'hommage de l'encreus. Mais de vagues inquiétudes agitaient les esprits : on savait que Louis VII était décidé à rompre les liens qui le rendaient si malheureux, et, en se séparant d'Aliénor, il semblait vouloir, avant son divorce, montrer aux habitants de Limoges le peu de prix qu'il attachait à cette femme, toujours disposée à se jouer de lui. Peut-être espérait-il aussi amoindrir les conséquences de ce divorce, en faisant partager aux populations locales ses dédains et son ressentiment. Trop occupé par la jalousie, et du besoin de sauvegarder, avec son propre nom, les intérêts d'une fausse politique, il ne donna point entre les mains de qui était la régence de France Adémar V. Aussi Archambaud continua-t-il, après le départ, d'administrer comme seul maître la vicomté de Limoges. Quelques jours après, on apprit qu'une barque, venant de Tours et descendant la Loire, ramenait en Aquitaine la répudiée de Beaugenci, devenue l'épouse d'Henri Plantagenet, comte d'Anjou (1152). Fatal présent que la France faisait à l'Angleterre, mais aussi fatal à la France, car il retardait l'unité politique de plus de deux siècles ! Cependant, comme prévoyant les suites de cette union, le comte d'Anjou avait-il dit à son fils qu'il avait eu les faveurs d'Aliénor, pendant qu'il faisait les fonctions de grand sénéchal à la cour de Poitiers; les conseils du père ne purent

prévaloir sur l'ambition de celui qu'attendaient de douloureuses épreuves ¹.

Le Limousin ne vit pas avec plaisir le nouveau suzerain qui lui imposait le caprice d'une femme. Lorsque le Plantagenet, tout fier de sa nouvelle autorité, vint l'année suivante à Limoges, il n'y fut point accueilli par des cris de joie. La foule ne se pressa point autour de la basilique de Saint-Martin, où il se fit couronner duc d'Aquitaine. Cette cérémonie, autrefois si brillante, eut peu d'applaudissements. Le peuple montrait par son silence son peu de sympathie pour un suzerain étranger. Le jeune vicomte de Limoges n'assista à cette cérémonie que par la permission de son tuteur, comme un orphelin déshérité. A la sortie de l'église, le clergé fit cortège au Plantagenet jusqu'à l'abbaye de Saint-Martial, qui lui offrit l'hospitalité, ainsi qu'à Aliénor. Mais quand il eut fait dire à l'abbé de Saint-Martial de le défrayer dans la ville, où logeait sa suite, celui-ci répondit fièrement qu'il n'était tenu à ce devoir que dans l'enceinte du château, où s'exerçait sa juridiction. Le nouveau duc, ne se trouvant pas sans doute assez fort pour imposer ses volontés, remit sa vengeance à un autre temps.

Les bourgeois de Saint-Martial, les hommes de la commune, fiers des richesses qu'ils devaient à leur commerce, et des privilèges qu'ils tenaient de l'ancien municipe romain, lui fournirent en même temps un autre sujet de mécontentement : ils n'avaient pas vu, sans se croire humiliés, les Normands et les Poitevins parcourir fièrement leurs rues, camper, comme des conquérants, sur leurs places publiques. Alors eut lieu une rixe, dans laquelle les étrangers eurent le dessous : quelques-uns y

¹ A. J. Brompton, col. 1075.

périssent. Outré d'indignation, Henri fit détruire de fond en comble les murs du château. On croit que Bernard, abbé de Saint-Yrieix, excita le duc à cet acte de violence, parce qu'il avait été lui-même injurié par les habitants. Le duc partit, laissant derrière lui les traces de sa colère, maudissant cette ville qui, la première de toutes celles de l'Aquitaine, lui avait appris ce que vaudrait pour lui et ses successeurs la dot d'Aliénor¹. Tant qu'il ne fut que le suzerain de l'Aquitaine, il trouva les contrées du Midi peu disposées à lui payer l'hommage : Limoges avait donné la mesure du dévouement qu'il pouvait attendre du peuple, de l'Eglise et des grands vassaux. Mais quand il eut hérité du trône d'Angleterre (1154), plus puissant et plus fier, gardant le souvenir de l'accueil que lui avaient fait les peuples du Midi, il se hâta de revenir à Limoges pour punir ces bourgeois turbulents, qui avaient tué ses hommes d'armes et insulté ses chevaliers. S'il ne put pas leur imposer le respect pour sa personne, il les effraya par ses menaces, et les condamna à une forte amende. Malgré les privilèges dont son abbaye avait joui jusqu'alors, l'abbé de Saint-Martial lui paya sept sous à titre d'hommage, et lui fournit un certain nombre de mules pour porter ses bagages. Archambaud de Comborn, l'usurpateur de l'autorité vicomtale, qui s'était souvent fait remarquer par sa haine contre lui, paraissait encore disposé à braver son autorité. Pour le punir, le prince suzerain lui enleva l'administration de la vicomté, et la donna, jusqu'à la majorité d'Adémar V, à Geoffroy de Neubourg, frère de Rotrou III, comte du Perche, et à Guillaume Pandoff, ses partisans, qui se montraient bien disposés à réduire à l'obéissance les habitants indociles de Limoges. Dès lors le jeune Adémar

1. *Chron. Vosiens. V. aussi Chron. mss. de Limoges.*

jouit de plus de liberté, et ne tarda pas à suivre Henri II dans son expédition contre le comte de Toulouse. Pendant trois ans, l'administration de la vicomté fut exercée en son nom par ses deux tuteurs. Il ne s'en occupa lui-même qu'à sa majorité, après être venu à Bordeaux faire hommage au roi d'Angleterre et à Aliénor dans une cour plénière, où s'était rendue l'élite de la noblesse d'Aquitaine. Henri II, pour l'attacher plus étroitement à sa cause, croyant que son autorité s'exercerait librement sur tout le Limousin et dans sa capitale, lui fit épouser Sara, sa propre cousine, fille de Renaud, comte de Cornouailles, frère naturel de l'impératrice Mathilde.

Après la célébration de ce mariage à Bordeaux, soit que les bourgeois de Limoges ne vissent pas avec plaisir cette alliance qui, en fortifiant l'autorité du vicomte, menaçait la leur, soit qu'ils n'agissent qu'à l'instigation d'Archambaud de Comborn et de ses partisans, ils refusèrent d'obéir à Adémar V. Henri II revint alors à Limoges avec sa femme, pour châtier les révoltés (1156), et logea dans la Cité avec toute sa cour. Les mécontents lui résistèrent, tuèrent même quelques Normands et Poitevins; mais après un siège de quelques jours, ils furent forcés de se soumettre, et de reconnaître l'autorité du jeune vicomte, qui fit hommage à l'abbé de Saint-Martial en plein chapitre. Henri et Aliénor, pour se prémunir contre de nouvelles tentatives de révolte, firent abattre les portes de la ville et combler les fossés. En partant ils recommandèrent à leurs officiers de protéger Adémar, de le maintenir envers et contre tous, dans tous ses droits et privilèges. Mais à peine avaient-ils quitté la ville, que les habitants, revenus de leur frayeur, coururent aux armes et chassèrent les Angevins. Henri II revint à la hâte, assiégea la ville une seconde fois, et y entra malgré la résistance qu'on lui opposa. Au

Henri de punir les révoltés, il chercha à se les attacher par la douceur avec laquelle il traita les consuls, fidèles gardiens des privilèges de la cité. Mais il ordonna en même temps d'élever une haute motte de terre, voulant, disait-il, y faire construire un château fort, qui lui servirait de demeure quand il viendrait à Limoges.

La paix fut ainsi momentanément rétablie; l'Eglise, qui avait beaucoup souffert de ces discordes, reprit la célébration de ses fêtes splendides. L'abbé de Saint-Martial institua plusieurs commémorations, dont la plus remarquable fut la cérémonie des morts, qui avait lieu le lundi de Pâques. Ce jour-là, le clergé sortait en procession de toutes les églises de la ville, pour visiter les lieux où il y avait des tombeaux. Quelque temps après, on vit les religieux des abbayes, conduits par le même abbé, sortir de leurs cloîtres, précédés de leurs croix d'argent et de leurs bannières, accourir au-devant de deux moines qui arrivaient de Noyon, portant à l'abbaye de Grandmont une partie du corps de saint Éloi. Une bulle du pape accordait dans le même temps au monastère de Saint-Gérard, fondé au ^x siècle, le droit d'asile, avec la faculté pour tout homme de quelque condition qu'il fût, libre ou serf, de s'y consacrer à la vie religieuse, et pour les prêtres, dans le cas où tout le diocèse serait mis en interdit, la permission d'y célébrer la messe, mais à voix basse et les portes fermées.

Un ordre religieux, entre tous les autres, fut l'objet des prédilections de Henri II. Dans cette seconde moitié du ^x siècle, alors que les monastères et les abbayes du Limousin, par les libéralités des vicomtes et des autres grandes familles, rétablissaient leur fortune, les frères que saint Étienne de Muret avait réunis dans le petit monastère de ce nom (1073), après la mort du fondateur (1124), obligés de quitter ce petit coin de terre que réclamaient,

comme leur propriété, les moines de Saint-Augustin de Limoges, s'étaient mis à chercher dans les environs quelque solitude, où ils pourraient paisiblement continuer de vivre de mortifications et de prières. Un jour on les vit portant sur leurs épaules les saintes dépouilles du fondateur de leur ordre, gravir lentement les hautes montagnes qui sont au nord de Muret, et venir sur leurs sommets les plus escarpés déposer pieusement ces restes vénérés à l'abri des vieilles murailles d'une chapelle ruinée, vaste désert, à quatre lieues de Limoges, « austère, froid, infertile, semé de rochers nus, couvert de brouillards, exposé à tous les vents ¹. » Tel fut l'emplacement de la célèbre abbaye de Grandmont, où les religieux, par une persévérance opiniâtre, accomplirent des travaux de fertilisation et de défrichement qui changèrent l'aspect des lieux, apportèrent la fécondité et le bien-être. Dans ces gorges creusées entre les pics arides de ces monts, au moyen de chaussées hardies, de ponts jetés sur les torrents, furent créés, avec une intelligence qui étonne, de vastes et magnifiques bassins, déversant leurs eaux sur une suite immense de vastes prairies qui verdoyaient sur les flancs de ces coteaux, naguère infertiles. Dans les environs, sur les bords de la Gartempe et du Thaurion, dans un rayon de plusieurs lieues, surgirent de populeux villages sous l'influence civilisatrice du généreux patronage de quelques moines qui donnaient la fortune à tous et s'en privaient eux-mêmes. Henri I^{er}, roi d'Angleterre, Adémar IV et son frère, vicomtes de Limoges, les seigneurs de Lastours, ceux de Comborn et de Ventadour, avaient contribué par de riches aumônes à la construction de l'église, dédiée à la Mère de Dieu. Mais l'édifice n'était pas encore achevé.

1. Saint Étienne de Muret, quelques jours avant de mourir (1124), eut reçu la visite de deux cardinaux, légats du pape en France.

Henri Plantagenet et Aliénor étaient venus faire connaître en Limousin leur suzeraineté : édifiés des vertus de la piété des religieux bons-hommes de Grandmont, ils leur laissèrent en partant cinq cents écus d'or, pour continuer les travaux.

Le nouveau roi d'Angleterre, Henri jugea qu'il n'avait pas encore assez fait pour la gloire de saint Étienne de Muret. Il traversait la Manche pour aller prendre possession du royaume que la mort d'Étienne de Blois lui livrait : tout à coup, au milieu de la nuit, la nef royale qui le portait, prise par une affreuse tempête, allait être engloutie. En vain, il demanda au pilote quelle heure il était : — « Nuit, » répondit celui-ci. — « Courage donc, reprit le roi, n'ayez pas de crainte, les frères de Grandmont prient pour moi. » Sa reconnaissance égala le danger qu'il avait couru, car, aussitôt arrivé à Londres, il envoya à Grandmont des architectes avec mission de rebâtir le monastère et son église¹. L'Aquitaine et les autres provinces anglaises contribuèrent aussi à la construction et à l'ornementation de cette riche abbatale, où l'on admirait le grand autel, tout en cuivre doré et émaillé, ouvrage magique dû au talent des artistes de Limoges².

Hémar V, depuis sa mise en possession de la vicomté, s'était étroitement attaché à la fortune de son protecteur, et il grossissait de ses hommes d'armes le brillant cortège de chevaliers. Il l'avait suivi au siège de Toulouse et restait avec lui à Limoges, le jour de la fête de saint Michel, lorsqu'il s'était arrêté quelques jours dans l'abbaye de Saint-

¹ Mss. de M. Nodding, déposés au séminaire de Limoges.

² D'après les chroniqueurs du XIII^e siècle, ce prince aurait envoyé de Limoges huit cents chariots chargés de plomb et attelés chacun de huit chevaux, ce qui aurait donné lieu à ces deux vers :

Henricus nulli regum pietate secundus
Plumbæ tecta locans parvit, agroque dedit.

Pierre d'Uzerche. L'hiver était alors si rigoureux que les troupes ne pouvaient plus tenir la campagne (1159). La glace, au-dessus d'Aixe, était si épaisse qu'elle suspendait le cours de la Vienne; et au-dessous, dit le chroniqueur Geoffroi de Vigeois, on pouvait prendre le poisson laid à sec dans le lit de la rivière. Quand le jeune vicomte entra en jouissance de la vicomté, il avait bien fait hommage à l'abbé de Saint-Martial, mais quoiqu'on le lui demandât encore, au moment où il se disposait à partir pour Toulouse, ce ne fut qu'à son retour qu'il se soumit à cette cérémonie, en présence de tout le chapitre, ayant la tête découverte, sans éperons et sans baudrier.

Le même jour, arriva à Limoges Thibaut, comte de Champagne, parent du roi d'Angleterre, qui venait de faire pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Adémar se joignit aux religieux de Saint-Martial pour recevoir solennellement l'illustre pèlerin, qui fut conduit en procession dans l'église abbatiale, et déposa sur le tombeau du disciple des apôtres dix marcs d'argent, pendant qu'on chantait : — « *Oh! quam gloriosus est miles sancti Martialis* ! Oh! qu'il est glorieux le chevalier de saint Martial ! » Cette réception solennelle semblait un reproche adressé au roi d'Angleterre qui forçait les religieux de l'abbaye à pourvoir à sa dépense, à le recevoir avec une magnificence vraiment royale, toutes les fois qu'il passait sur leurs terres. Ce prince, l'année suivante (1160), intervint dans l'élection d'un nouvel abbé, en remplacement de Pierre de Cluny, qui s'était démis de sa dignité. On avait élu Pierre Barry, déjà abbé de Saint-Augustin, frère d'Ithier, chevalier du château d'Aixe, qui tenait la garde de ce fief des comtes de Limoges.

†. Baluze : *Miscell.*, t. IV.

Henri II prit le parti des opposants; mais le nouvel élu parvint à le gagner à sa cause; et, le jour où on le conduisit en procession dans l'abbaye, il montrait au peuple une lettre adressée au vicomte Adémar, par laquelle le roi le reconnaissait digne de ses hautes fonctions et de son amitié. Pendant qu'il prenait possession du cloître, son compétiteur sortait de la ville et allait cacher son ambition trompée dans l'abbaye de Cluny¹. De fréquentes dissensions avaient lieu à cette époque entre les religieux des diverses abbayes de la ville au sujet de leurs privilèges. Ainsi, la même année, pendant que la famine et la peste décimaient la population, ceux de Saint-Etienne disputaient avec violence à ceux de Saint-Augustin l'honneur de fournir des officiers à l'archevêque de Bourges, qui venait célébrer la fête de saint Martial².

Dans les grandes fêtes de l'Eglise, c'était à qui étalerait le plus de luxe et de magnificence. Le jour des Rameaux, où la procession devait être générale, les ordres religieux se disputaient la préséance; chacun allant chercher parmi ses ancêtres directs les privilèges qui avaient connu, chéri, servi le fils de Dieu pendant son passage sur la terre. Ceux de Saint-Etienne, de Saint-Augustin et de Saint-Martin, après avoir fait sonner leurs cloches à toute volée, sortaient de leurs églises et se rendaient à Saint-Martial, précédés des cinq bannières que Gouffier de Lastours avait apportées de la première croisade. Chaque corporation des métiers venait ensuite, portant sa bannière sur laquelle était l'image du saint patron.

Adémar V, fier de la protection du roi d'Angleterre, comptant sur les bonnes dispositions de l'abbé de Saint-

1. P. Labbe : *Biblioth.*, t. II, p. 274.

2. « Penuria panis ac vini gravissima fuit cum pessima mortalitate. » (*Chron. Vosiens.*, c. VI.)

Martial, à qui il avait solennellement fait hommage en présence de quelques religieux, venus d'Angleterre réclamer, au nom du prince, une partie des reliques de l'apôtre de l'Aquitaine, prit dès lors une part active aux événements survenus par l'ambition des grands vassaux; lui-même se montra, autant que les autres, empressé à augmenter sa fortune aux dépens de ses voisins. Il commença, à proprement parler, sa carrière militaire, en prenant le parti de Bernard, son oncle, que ses ennemis retenaient dans une étroite captivité. Le prisonnier, ne pouvant par lui-même recouvrer la liberté, implora la protection du jeune vicomte qui parvint à le délivrer, soit par la force, soit par des négociations, et qui, pour prix de ses services, se fit remettre le château d'Excideuil¹, forte position militaire, au moyen de laquelle il pouvait menacer le Périgord et défendre les frontières de sa vicomté (1166). Mais les habitants, sur lesquels il exerça une odieuse tyrannie, se révoltèrent, chassèrent ses officiers et rentrèrent sous l'obéissance de leur premier maître, qui avait été peut-être l'instigateur de cette révolte.

Excideuil, comme plusieurs autres localités, avait dès cette époque certaines franchises qui, quoique octroyées par le pouvoir féodal, n'en étaient pas moins précieuses aux habitants. Aussi ceux-ci recouraient-ils à la révolte toutes les fois que se trouvaient menacés ces éléments de liberté. Dans ces circonstances, Adémar V fit à la hâte de préparatifs et contre les révoltés et contre Bernard; ses vassaux répondirent à son appel et conduisirent à Limoges leur contingent d'hommes d'armes. Bernard, de son côté ne restait pas inactif; aidé d'Hélie, son frère, il avait mis des garnisons dans ses châteaux et fortifié Excideuil. 1

1. Arch. de Pau : *Fonds de la vicomté de Limoges*, E, 607.

allait donc apporter encore l'incendie et le pillage des champs du Limousin et du Périgord, lorsque les vassaux des deux partis, effrayés des suites de cette, s'interposèrent. L'oncle et le neveu eurent une entrevue, à la suite de laquelle on put croire que la paix durable, car on l'avait jurée sur l'honneur, et en jurant même à la mort celui des deux qui en violerait les conditions. Il n'en fut pas ainsi, car le même jour, les seigneurs du Périgord, du parti de Bernard, revenant deuil et passant près du château de Ségur, le comte de Limoges les invita, avec Bernard et Hélié, à se joindre à un festin, en signe de leur réconciliation. La nuit fut venue, quand la vaste salle d'armes retentissait des bruits de l'orgie, tout à coup les portes s'ouvrirent avec fracas; des hommes, armés par les ordres du comte V, s'élancèrent sur Bernard et son frère, et les saisirent, au grand étonnement des autres convives craignant pour eux-mêmes, n'osèrent pas résister. Olivier de Lastours, quoique du parti d'Adémar, se joignit, au milieu du tumulte, indigné de cette félonie, et ne voulant pas demeurer plus longtemps dans ce château, pensait qu'un grand crime allait être commis. A la nouvelle de cet attentat à la foi jurée, grande fut l'indignation dans toute la comté de Périgord; les seigneurs des environs, ceux surtout qui avaient été témoins au traité, se disposèrent à punir d'une manière exemplaire l'infidélité d'Adémar, qui de son côté ne perdit pas de vue à pourvoir ses châteaux de fortes garnisons. Celui de Limoges était gardé, le jour et la nuit, par de nombreuses sentinelles, et celui de Ségur, le plus exposé, était rempli d'armes et de provisions pour soutenir un long siège. Malgré ses ressources, il était difficile à Adémar de résister à ses ennemis, qui accouraient nombreux de

l'Angoumois, du Périgord et du Poitou : peut-être allait-il essuyer une honteuse défaite, lorsque Adalbert, comte de la Marche, fit consentir aux deux partis une suspension d'armes, pendant laquelle on fit des conditions de paix portant que le vicomte ne menacerait plus Excideuil et qu'il remettrait Bernard et Hélie en liberté.

Ce traité ne fut pas mieux observé que les autres. Adémar, qui venait d'être armé chevalier par le roi d'Angleterre, était trop ambitieux, ses voisins trop fiers et trop mécontents, pour que la discorde n'armât pas encore les deux partis. Seulement, au lieu d'une guerre ouverte on chercha à se nuire par des embûches, à dépouiller les voyageurs et les marchands, selon qu'ils appartenaient au comté de Périgord ou à la vicomté de Limoges. Un jour Hélie, poursuivi par le vicomte, fuyait dans les environs de Pierre-Buffière, espérant échapper à la faveur d'un épais brouillard, lorsqu'il tomba dans une embuscade, près d'un château, y fut terrassé et percé d'un coup de lance par un soldat, nommé Guillaume de Longue-Épée, fils d'Isarn de Loys¹.

Après s'être ainsi vengé de son ennemi, le vicomte de Limoges vint assister à la dédicace de l'église de Grandmont, où se trouva réunie l'élite de la noblesse des provinces voisines, ayant à sa tête Adalbert V, comte de la Marche, qui eut si souvent à défendre ses domaines contre ses voisins, ou à prendre le parti de ceux-ci contre son souverain. Ce grand vassal, fier à cette époque de voir ses côtés tant d'illustres chevaliers, ne prévoyait pas que bientôt, dépouillé, d'un côté par le sire de Lusignan et de l'autre par le roi d'Angleterre, pour conserver une partie de sa fortune, il serait réduit à vendre à ce dernier

1. *Chron. Vitiens.*

son comté de la Marche¹. Les habitants de Bellac avaient reçu de lui en 1160 une charte qui assurait leurs privilèges, et fixait leur jurisprudence. Les religieux de Grandmont lui furent redevables de nombreuses richesses, aussi l'admirent-ils à la première place, parmi les étrangers accourus à la dédicace de leur église faite par l'archevêque de Bourges, assisté de l'archevêque de Bordeaux, des évêques de Limoges, de Cahors, de Périgueux et d'Angoulême qui déposèrent dans le sanctuaire les reliques de onze martyrs, après les avoir exposées à la vénération des fidèles. On distinguait à la tête des moines, placés sur deux rangs dans la grande nef de l'église, le prieur, Pierre III, fils de Bernard de Boschiac, frère d'Aimeric, chevalier du château de Bré, qui, avant de prendre l'habit religieux, s'était longtemps fait remarquer par ses prouesses dans le monde féodal².

Tant que Henri II n'avait été que duc d'Aquitaine, comme représentant les droits d'Aliénor, Louis VII s'était peu préoccupé de la puissance de son vassal; mais, quand à ce titre il eut réuni celui de roi d'Angleterre, il n'en fut plus de même. La jalousie et l'ambition armèrent les deux princes, dont les querelles eurent d'abord la Normandie pour théâtre. Les barons du Limousin prirent parti pour le roi de France, non parce qu'ils préféraient sa suzeraineté à celle du roi d'Angleterre, mais parce qu'ils espéraient trouver l'occasion d'accroître leur indépendance. Alors s'ourdit une puissante ligue contre le Plantagenet. De tous les côtés, dans les manoirs du Limousin, on se préparait à une levée de boucliers. Les

1. Cette voute eut lieu le 17 décembre 1177, à l'abbaye de Grandmont, moyennant qu'on mille livres angevines, vingt palefrois et vingt mulets. (Koyr de Hoveden.)

2. L'abbé Naudet : *Mss. de l'histoire de l'abbaye de Grandmont.*

doctres eux-mêmes n'y étaient pas indifférents, car on vit l'abbé de Saint-Martial, en plein chapitre, donner l'ordre de chevalerie à deux cent quarante membres des plus grandes familles du pays décidées à entrer dans la ligue; celles de Pompadour, de Lubersac, de Bré, de Luc et de Lartours furent les premières admises à cet honneur¹. Seul le vicomte de Limoges hésita quelque temps à se déclarer contre Henri II. Enfin, entraîné par les sollicitations des seigneurs du Limousin et de la Marche, il se rendit avec eux à la Souverainne où se trouvèrent aussi Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême, Adalbert V, comte de la Marche, Robert de Séli et plusieurs autres. On y jura haine à l'Angleterre, et aussitôt une partie de l'Aquitaine se souleva. Réunis aux troupes de Louis VII, les confédérés dévastèrent les champs du Poitou, et firent invasion en Normandie. Après ces premières hostilités, les deux rois firent la paix dont Henri II profita pour se venger de quelques-uns de ses ennemis.

Adémar V fut obligé de venir à Montmirail faire sa soumission et demander pardon. Le chevalier Robert de Séli, qui avait été fait prisonnier, fut livré à d'horribles tortures. Henri II le fit enfermer dans une cage de fer, où il le laissa mourir de faim et de soif. Mais l'année suivante, Gui de Lusignan vengea son malheureux allié, en tuant le comte de Salisbury, qui revenait de Saint-Jacques de Compostelle, et qui, après la soumission des rebelles, avait été chargé du gouvernement de l'Aquitaine. Pendant que les grands vassaux cherchaient ainsi à se soustraire à la suzeraineté du roi d'Angleterre, les habitants de quelques localités, obligés jusqu'alors de se reconnaître vassaux de l'Église par les redevances perçues par les abbés ou les

1. Robert du Mont. — Archives de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*.

seigneurs de certains monastères, méconnaissaient aussi ce droit féodal. Ceux de la Souveraineté, excités par le comte de la Marche, jurèrent de ne plus payer les droits qu'on leur avait jusqu'alors imposés. L'abbé, ne pouvant les y contraindre par la force, se rendit avec son neveu auprès de Henri II pour lui demander d'intervenir. Aussitôt les bourgeois, se voyant ainsi menacés, se mirent à construire des retranchements autour du cloître, fortifièrent aussi le château. Les esprits étaient tellement agités que des scènes de désordre se livrèrent à de coupables actes de violence : un pauvre moine, rencontré dans la rue pendant la nuit, fut attaqué et meurtri, au point qu'il en mourut le lendemain. Cependant les séditieux furent sévèrement châtiés et obligés de payer l'impôt accoutumé; les assassins furent saisis et leurs maisons furent brûlées¹.

Rien ne vint troubler pendant quelque temps la dernière trêve convenue entre les deux rois à Montmirail; la suzeraineté du duc d'Aquitaine était pacifiquement reconnue. Geoffroy et ses fils venaient fréquemment visiter le Limousin, recevant l'hospitalité à Limoges dans la demeure du comte Adémar. Le peuple se pressait autour d'eux; chacun admirait la bouillante ardeur, le noble maintien du jeune prince qui devait être le redouté Cœur-de-Lion. On ne se doutait pas alors qu'il grandissait pour le malheur du pays. Mais bientôt la discorde divisa la famille Plantagenet. La répudiée de Beaugenci, pour satisfaire son amour-propre blessé, pour se venger de Henri qui la sacrifiait à ses maîtresses, s'attacha à flatter l'ambition de ses fils, en attendant de les pousser à la révolte contre leur père. Dans une des nombreuses visites qu'elle fit avec Richard au vicomte de Limoges, cette femme dont la beauté

¹ Chron. Normans.

était flétrie, le cœur corrompu, mais toujours et dans ses passions, cachait sous des apparences de déle secret des vengeances qu'elle méditait. En attendant grande cérémonie qui devait appeler à Limoges l'élite chevaliers d'Angleterre, de Normandie et d'Aquitaine entreprit avec Richard de rebâtir le monastère de Augustin et partagea avec lui l'honneur de poser la première pierre ¹.

1. Rurice II, évêque de Limoges, au v^e siècle, avait fait construire l'emplacement d'une chapelle qui remontait au temps de saint Martin. Quant à celle à la fondation laquelle contribua Aliénor, elle est due principalement à Raymond I^{er} de Nîmes, abbé de Saint-Martin, qui avait succédé en 1164 à Pierre I^{er} de Nîmes, frère d'Ithier, seigneur d'Aixe. (NADAUD : mss. au séminaire de Nîmes)

CHAPITRE VIII

ADÉMAR V, VICOMTE DE LIMOGES, ET LES PLANTAGENETS

Aliénor et Richard à Poitiers et à Limoges. — Réception faite aux Plantagenets. — Richard, couronné duc d'Aquitaine, promet de défendre les privilèges de l'Église. — Hommage d'Adémar V à Richard. — Entreprises de Bertrand de Born : il excite à la guerre contre Henri II. — Henri II à Limoges, avec sa femme et ses fils. — Gaubert de Puygibaut, Géraud de Bornel et Faydit d'Uzerche, troubadours. — Henri II informé des projets de ses enfants par le comte de Toulouse. — Note sur la famille de Geoffroi de Vigeois. — Henri II abandonné de ses enfants. — Aliénor prisonnière; plaintes des Aquitains. — Guerre entre Adémar V et le comte de Périgord. — L'Église explique par des prodiges les malheurs de l'époque. — Bernard et Adémar continuent la guerre. — Convention faite dans l'église d'Arnac. — Adémar attaque le château de Bré : Ollivier de Laslours occupe le monastère d'Arnac. — Convention entre Bernard et Adémar. — Les vassaux du Limousin bravent l'autorité de Richard. — Les bourgeois de Limoges mécontents. — Note sur Isambart, abbé de Saint-Martial, et sur Notre-Dame de Chervix. — Nouvelles excitations à la guerre par Bertrand de Born. — Ligue des grands feudataires contre Richard. — Surventes du troubadour. — Gilbert de Malemort et Archambaud de Comborn : cruautés des soldats de Gilbert. — Archambaud fonde la chartreuse du Mandier. — Ravages des Brabançons. — Ligue formée contre eux à Limoges. — Défaite des Brabançons près de Malemort. — Richard continue la guerre et s'empare de Limoges. — Entrevue de Henri II et de son fils Henri à Grandmont. — Henri II continue de poursuivre ses ennemis, pertes d'Adémar V. — Départ d'Adémar V et de ses alliés pour la Palestine. — Retour d'Adémar; exaltation du corps de saint Yrieix. — Note sur le monastère de Saint-Martin. — Refus des bourgeois et des consuls de Limoges de faire hommage à Henri le Jeune. — Adémar V détruit le bourg de Saint-Germain. — Richard prend le château d'Aixe, et menace Limoges. — Arrivée de Henri II : il est blessé. — Les siens se retirent à Aixe. — Les habitants de Limoges font hommage à Henri le Jeune, et se fortifient. — Richard à Exideuil; Henri II à Saint-Yrieix. — Le pays ravagé par les soldats de Richard.

Aliénor ne cessait de poursuivre Henri II de sa haine et de sa jalousie, excitant par ses conseils, par ses intrigues, l'ambition de ses fils, impatients de se partager sur le

continent les provinces anglaises. Méprisé par les siens, obsédé, menacé, le malheureux roi avait longtemps hésité à se dépouiller d'une partie de son autorité; mais enfin, las des plaintes de ses enfants, des reproches de leur mère, il crut pouvoir vivre en paix en promettant à Richard le duché d'Aquitaine (1170). On vit aussitôt le jeune prince, conduit par sa mère, impatiente de régner en son nom, fière de montrer aux Aquitains les derniers restes de cette beauté qu'ils avaient si souvent admirée sous les frais ombrages du château de Clain-et-Boivre, accourir à Poitiers, entrer comme en triomphe dans l'église de Saint-Hilaire, s'asseoir sur le siège de l'abbé pour y recevoir des mains de l'archevêque de Bordeaux¹ et de l'évêque diocésain la lance et l'étendard, comme préliminaires de sa mise en possession du duché d'Aquitaine².

Toute la cour normande, après cette cérémonie, se rendit à Limoges avec un nombreux cortège d'illustres chevaliers normands, poitevins et anglais, auxquels se joignirent bientôt ceux du Limousin et de l'Angoumois, se pressant avec plus d'enthousiasme que les autres autour de leur souveraine, et croyant qu'avec Richard l'Aquitaine allait former un État indépendant des rois d'outre-Loire et d'outre-Manche. Richard se montrait avec orgueil au milieu de ces guerriers, qu'il croyait dévoués à sa cause. Le peuple le reconnaissait entre tous à son air martial, à sa haute taille et à son beau visage, tandis qu'à ses côtés se tenait son frère Henri-au-Court-Mantel, prince taciturne, dissimulé, qui n'aimait les batailles que pour ce qu'elles lui rapportaient de puissance et d'argent. Ce brillant cortège de

1. Bertrand I^{er} était archevêque de Bordeaux depuis 1162. La même année (1170) il fit la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Amant-de-Boixe en Angoumois. (Labbe : *Concil.*, t. X, col. 1451.)

2. Beaulieu : *Hist. des comtes de Poitou*.

princes, de chevaliers et de belles châtelaines qui entourait la fastueuse Aliénor, entra dans Limoges au milieu d'une foule immense, accourue de tous les points, pour voir son nouveau maître et pour applaudir à son couronnement.

L'évêque, portant la mitre et la crosse d'or, avec la chape de soie, suivi de tout son clergé en chasubles d'or et d'argent, vint au-devant de la cour normande, moins comme un sujet que comme un maître, qui peut disposer au nom de Dieu des puissances de la terre. Il reçut Richard à la porte de l'église, mais attendit que les barons, ayant à leur tête Adémar V, eussent enlevé le cercle d'or qu'il portait sur la tête, signifiant par là qu'il ne devait entrer dans la basilique que comme l'égal des chevaliers qui l'assistaient; puis, après lui avoir offert l'encens et l'eau bénite, il le revêtit de la chlamyde de soie, en disant : — « Noble duc, élevé à cette dignité, couvre de ta protection le peuple qui le reconnaît pour son seigneur et maître ! » Pour lui rappeler l'héroïsme des martyrs, il lui mit au doigt l'anneau de sainte Valérie, symbole de la foi qu'il promettait de défendre, précieuse relique des temps anciens, conservée dans le trésor de Saint-Martial, comme le gage des espérances de l'Eglise. Après s'être incliné pour recevoir la couronne d'or, le jeune Cœur-de-Lion prit en main l'étendard surmonté d'une lance, que lui présentait l'évêque, pour lui apprendre qu'il devait protéger les hommes pieux et humilier les superbes. Ainsi revêtu des principaux insignes du pouvoir, s'appuyant sur le bras de l'évêque, qui lui apprenait par là que la majesté des rois a besoin de l'appui de l'Eglise, il traversa la nef dont les deux côtés étaient occupés par les barons et chevaliers. Arrivé devant l'autel, le prélat mit dans sa main droite l'épée renfermée dans le fourreau, tandis que le doyen Hugues II de Gimel lui chaussait les éperons d'or, et que le chœur chantait :

— « Protège la justice, combats l'iniquité, défends la veuve et l'orphelin. »

En consacrant par ces cérémonies symboliques la puissance temporelle, l'évêque ne renonçait pas à celle qu'il tenait de ses prédécesseurs; aussi le duc se prosterna devant lui, et fit serment de défendre les privilèges de l'Église. Il vint ensuite dans le chœur, se plaça sur le siège du doyen, et suivit attentivement toutes les prières de la messe, ayant devant lui son sénéchal qui tenait haute l'épée, et l'étendard. A la fin de la messe, il s'agenouilla sur les marches de l'autel pour recevoir la bénédiction, puis déposa entre les mains des officiers du chœur tous les attributs de sa puissance, la chlamyde, la couronne d'or, l'anneau de sainte Valérie et l'étendard. La cérémonie terminée au milieu des cris de joie de la foule, au bruit des trompettes et des hymnes que chantait le clergé, il sortit de l'église, laissant aux moines le riche manteau ducal qu'il portait à son arrivée, et cela, selon la coutume du temps, qui voulait que les chevaliers, quand ils venaient faire hommage lige à leur seigneur, laissassent leurs ornements aux écuyers. Il donna aussi une forte somme pour payer le somptueux festin qui eut lieu en l'honneur de cette fête¹. Après lui l'église de Limoges n'eut plus de ducs à couronner; les rois d'Angleterre ne voulurent tenir leur puissance que d'eux-mêmes. Encore quelques siècles, le pays ne voudra tenir ses libertés que de lui-même, heureux s'il sait en faire usage !

Le vicomte Adémar V jura fidélité et fit hommage au nouveau duc, qui vit ainsi s'humilier devant lui tous ces grands vassaux, qui se donnaient un maître décidé à les

1. Le programme de cette cérémonie est dû à un moine de Limoges, nommé Hélié, qui vivait encore en 1218. (*Cérémonial de France*, t. I, p. 608.)

tre aux intérêts de sa politique et à les associer à des ambitions contre son père, et contre son frère Court-Mantel, reconnu comme l'héritier du trône de France. Pouvait-il prévoir dans ce jour de triomphe, qu'il s'être montré le héros le plus belliqueux de son siècle, trouverait une mort obscure sous les murailles d'un château du Limousin? Le vicomte de Limoges fut de ces grands vassaux du pays celui qui comprit le moins mal son malheur : il était réservé son pays par l'ambition du duc d'Aquitaine. Pendant quelque temps, comptant sur sa protection pour augmenter sa fortune, il sut se tenir avec lui en bonne intelligence et ne se laissa point entraîner, comme plusieurs autres, par les sirventes provocantes de Bertrand de Born, appelant l'Aquitaine aux armes contre la race anglo-normande. Il se joignit même au duc pour punir l'impatient troubadour, qui, pour augmenter le nombre de ses hommes d'armes et pour se faire une citadelle, venait de dépouiller son propre château d'Authefort.

Le duc, chassé de cette position, ne céda point à sa propre fortune : il n'était pas de ceux qui croient se racheter de la honte en tendant la main à ceux qui les ont trahis en attendant l'occasion de les trahir. La passion qui animait sa vie fut sa haine contre les Plantagenets. Peut-être aurait-il aussi de faire du Midi un état indépendant, comme l'avaient voulu les successeurs de Charlemagne¹. Il fournissait ses plus nobles élans à son ambition politique ; il s'en servait comme un nouveau Tyrtée, pour exalter le courage de ses partisans, pour jeter la honte sur les lâches qui désespèrent, aux traitres qu'on achète par l'argent et qu'on méprise toujours. Quoique chassé

du château d'Authefort par le roi d'Angleterre et son fils, le vicomte de Limoges, ne renonçant pas à ses projets, il lança contre Henri II et sa famille de nouveaux sirventes qu'on se communiquait d'abord en secret dans les châteaux, et que bientôt on redit comme autant de chants de victoire ou de haine contre l'étranger¹. A son instigation la noblesse du Limousin courut aux armes. Adémar, entraîné par les siens, honteux de s'être humilié devant Henri II et ses fils, partagea cet enthousiasme, donna presque un élan national : ses châteaux de Limoges, Ségur, de Chalusset, d'Aixe et de Bré furent autant de rendez-vous pour tous les mécontents.

Cependant Henri II, depuis longtemps inquiet des projets de ses fils et des menaces de leur mère, venait d'arriver en France, où le rappelaient aussi les intrigues de Philippe-Auguste. La fortune lui réservait, au prix de cette Aquitaine que lui avait donnée sa perfide épouse, toutes les tortures morales, puis la mort et une tombe déserte. Effrayé des provocations à la révolte qui venaient de Limoges et des manoirs du Limousin, où le petit châtelain préparait ses armes, il accourut pour conjurer le danger, au grand effroi du peuple qui, désintéressé dans ces questions politiques, trop peu instruit

1. Puisque Comborn, Ventadour et Ségur,
Puisque Turenne et Gourdon et Montfort
Jurent la ligue avec le Périgord,
Puisque bourgeois ferment à clef leurs murs :
C'est bel et bon qu'aujourd'hui je me mêle
D'un sirventois pour les encourager.

.
Qui veut l'entendre écoute mon appel ;
Brave Angoulême, illustre est ta valeur !
Marchand forain, cachant son attelage,
Perd les deniers, rien ne prend s'il a peur.
Bien mieux vaut gloire et petit héritage
Qu'un grand empire acquis par déshonneur.

(RAYNOUARD : *Coll. des Troubadours.*)

les suites, ne s'attendait à rien moins qu'à
ruines sur ruines dans cette malheureuse
avait déjà tant souffert. Henri II entra dans
avec des chevaliers d'Angleterre et de Nor-
accompagné d'Aliénor, de ses fils, Henri-le-
Froi de Bretagne et Richard, qui le suivaient
affection que par l'obéissance qu'il leur impo-
Raymond, comte de Toulouse, menacé d'une
expédition contre ses provinces, arriva presque
temps à Limoges, espérant calmer les ressen-
son suzerain, en lui faisant hommage pour
une nouvelle investiture de son comté. Les
seigneurs de Guyenne virent avec peine le grand
du Midi accepter cette humiliation ; mais ils
avaient pas moins leurs projets d'indépendance.
Pour d'Athefort n'était-il pas là, caché parmi
des d'armes, tout prêt à ranimer leur haine, à
les lancer par de piquantes railleries ? Liberté
haine à l'Angleterre ! c'étaient bien là les
qui faisaient vibrer les cordes de sa harpe.
Seul de tous les poètes de son pays qui aimât la
qui sans trêve poursuivait l'étranger de sa haine.
en chansons préféraient aux combats la vie
aux chants d'amour aux chants guerriers.

de Puygibant, d'abord moine dans le cloître de
ard, venait de jeter le froc aux orties pour
sa maîtresse, et courir ensuite chercher d'autres
galantes jusqu'en Espagne, où l'on accueillait
pour les troubadours limousins. A son retour il
la femme qu'il aimait encore, mais déshonorée,
par un gentilhomme qui l'avait chassée de son
comme indigne de lui. Il n'eut pour elle qu'une
pitié, et pour qu'elle ne fût pas à un autre, il

l'enferma dans un cloître. Elie d'Huisel, ou d'Ussel, n'eut pas plus de respect pour les mœurs : tout entier à ses débauches, ruiné par elles, il vivait honteusement dans un petit manoir de Châlus, où il n'avait souvent ni pain ni vin à offrir à ses amis. Gérard de Borneil, surnommé le *Meistre* des troubadours, tant ses vers avaient d'admirateurs, menait aussi une vie errante et licenciuse¹. Faydit d'Ussat surpassa tous les autres par ses mœurs dissolues. Après s'être fait l'esclave d'une prostituée, il fut le jouet des grandes châtelaines; Marguerite d'Aubusson le prit pour chanter sa beauté, mais se moqua de son amour².

Tout le temps que Henri II demeura à Limoges fut employé par lui à surveiller ses ennemis, et par ceux-ci à ourdir des intrigues contre leur suzerain, dont ils bravaient l'autorité en en faisant remonter tout l'honneur à l'héritier des anciens ducs d'Aquitaine. Aliénor, de son côté, excita ses enfants à trahir leur père, leur cherchait des partisans parmi les barons réunis autour d'elle, moins par affection que par les avantages qu'ils croyaient retirer de cette ligue de famille. Le comte de Toulouse, feignant de servir la cause d'Henri II au détriment de ses enfants, avait eu souvent avec lui des entretiens secrets, où il lui révélait les projets de ses ennemis, leurs préparatifs, et la haine qu'il lui portait la cité de Limoges. Un jour que le prince se voyait heureux de l'accueil que lui faisait le clergé et les protestations de dévouement du vicomte Adémar V, qui le recevait dans son château avec les plus grands honneurs, Raymond de Toulouse vint lui dire secrètement : — « Préparez en sûreté vos châteaux de Guyenne, et méfiez-vous

1. Raynouard : *Collect. des Troubadours*.

2. On lui attribue le roman en langue limousine, intitulé : *Jaufrès Brunissende* de Montbru (Montbron?), qui existe en manuscrit à la Bibliothèque nationale. Brunissende est le nom d'une vicomtesse de Limoges.

conduire dans une terre étrangère, toi qui jouissais de la liberté des rois !... Reviens, pauvre captive, reviens à tes terres bien-aimées... Le roi du Nord te retient prisonnière, eh bien ! élève la voix, comme la tempête qui résonne ; les fils voleront vers toi, et tu reviendras dans la patrie de tes ancêtres, dans la belle Aquitaine ¹. »

Alors continua avec plus d'ardeur cette guerre impie des pères contre le père, des frères contre les frères, de l'épouse contre l'époux, lutte sanglante qui couvrit de ruines les bords du Limousin, quoique souvent interrompue par des trêves. Le vicomte de Limoges n'y prit d'abord aucune part, il se borna à faire la guerre à Bernard de Périgord, son oncle, dans le but de s'attribuer l'entière possession du château d'Excideuil, malgré le traité fait à cette occasion sept ans auparavant. Les deux rivaux s'attaquaient et se défendaient, ravageaient mutuellement leurs terres, sans qu'on pût prévoir à qui resterait la victoire. Retranchées dans les châteaux de Bré et de Ségur, les troupes d'Adémar V résistèrent facilement la partie du Périgord qui touchait à la vicomté, et où les embuscades étaient d'autant plus faciles, que de vastes forêts couvraient alors tout le pays entre Excideuil et Saint-Yrieix.

L'Eglise, trop faible pour intervenir par la force dans ces querelles, n'osant en faire retomber la responsabilité ni sur l'un ni sur l'autre des deux partis, en chercha la cause dans la violation de ses dogmes et de ses préceptes. On disait dans la contrée, « qu'en expiation d'un scandale, qui eut lieu le jour du jeudi-saint dans une orgie au château de Pompadour, où assistaient les nobles du pays,

¹ « Translata es de terra tua et deducta in terram quam ignorasti... Revertere, captiva tristis, revertere ad civitates tuas... Obsidium posuit super te Aquilanus... Clama, ne cessas, quasi tuba, exalta vocem tuam, » (4^e esp. de l'hist. rer. Franc., t. XII.)

Dieu avait excité entre les convives une rixe sanglante pour les punir ainsi les uns par les autres : qu'ils en étaient venus aux mains près du château, dans un lieu appelé *Mardries*, et que Guérin de Castelneau y avait été tué par le chevalier Archambaud de Feletz, ainsi que plusieurs autres. Le récit de cet événement, vrai ou supposé, émut fortement les esprits; et, au quatorzième siècle, le peuple racontait encore que, pendant les longues nuits d'hiver, on entendait le bruit des armes près du château de Ségur, qu'on voyait des chevaliers, à l'armure brillante, se précipiter dans la mêlée, jusqu'à ce qu'un rayon de la lune, ou la première lueur du crépuscule, mît en fuite les combattants.

Bernard et Adémar V, quoique poursuivis par les maledictions de l'Église, n'en continuèrent pas moins encore quelque temps les hostilités, pillant les villages, détruisant jusqu'aux instruments du labourage. Cet état de choses menaçait de durer encore longtemps, lorsqu'enfin Gérard, évêque de Limoges, Raymond, vicomte de Turenne, Archambaud, vicomte de Comborn, et Guillaume-Taillefer, comte d'Angoulême, et plusieurs autres représentants de la féodalité, cherchèrent à rétablir la paix entre les deux vaux : ils se donnèrent pour cela rendez-vous, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, dans le monastère d'Arnaud près de Pompadour (14 décembre 1174, *n. st.*³).

Réunis dans le sanctuaire de l'église, près des tombes de quelques-uns des membres de la famille de Lastours, et en présence des religieux, ils décidèrent que Bernard céderait à son neveu la part à laquelle il prétendait dans le château d'Excideuil, et recevrait en compensation le château de Célon. Les deux ennemis acceptèrent ces conditions.

1. *Chron. Vosiens., ap. Labbeum.*

2. Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*

3. *Gall. Christ. : Eccles. Lemovicensis.*

ent mutuellement de respecter leur territoire. La haine et la méfiance du vicomte de Limoges en disposèrent autrement. Le jour que ses hommes d'armes quittaient le château de Célon, pour faire place à ceux de Bernard, il se promettait de profiter du premier prétexte pour reprendre la place. Apprenant que Sara, sa femme, avait un long entretien avec Archambaud de Comborn, dans le château, il se laissa aller à tous les élans de son ambition; puis, cachant sa jalousie sous un autre prétexte, il prétendit que le comte de Périgord et Archambaud trahissaient contre lui de nouvelles intrigues. Dès lors, il pratiqua des intelligences avec la garnison de Célon, et se procura les moyens d'y rentrer.

En l'hiver, malgré la neige qui couvrait les champs, il se mit à parcourir les manoirs de sa vicomté, pour réunir ses vassaux. Il força ses vassaux à le suivre, assiégea, le 1^{er} Noël, le château de Bré, dont il s'empara, puis, pendant quarante jours, les terres des seigneurs de Bré, parents ou amis de son rival. Ollivier de Lasneuf, chef de la famille de ce nom, rassembla aussitôt des vassaux qui vinrent prendre position dans le cloître d'Arnac, aux dépens des moines, dont les provisions furent épuisées. Arnald, le bailli du ministère, ayant osé résister, fut tué par les soldats au moment où il montrait le cadavre, pour porter ses réclamations à Ollivier de Lasneuf. Le crime effraya tellement les moines qu'ils n'osèrent faire solennellement les funérailles de la victime aux yeux de ses meurtriers : ils portèrent le cadavre dans l'hospice de Célon, où ils n'eurent que le temps de le jeter dans la fosse et de le couvrir de terre¹.

¹ *Voyez, ap. Labbe, l'hiver de cette année fut si rigoureux de cette chronique, « qu'une toux opiniâtre causa la mort d'un grand nombre de personnes. »*

La guerre continua encore au printemps de l'année suivante. Le vicomte de Limoges, qui semblait se jouer de ses ennemis, était même parvenu par ses intrigues à en détacher quelques-uns du parti de Bernard. Comptant sur ses intelligences avec la garnison de Célon, feignant de vouloir faire le siège de la place, il vint camper sous les murailles et y entra quelques jours après pendant qu'il tombait une neige si épaisse, qu'on ne pouvait pas savoir si la garnison avait fait résistance (1^{er} avril 1175). Enfin, fatigués d'une guerre qui ruinait tout le monde, les plus influents des deux côtés firent de nouvelles propositions de paix. Bernard eut une entrevue avec Adémar V, qui consentit à lui donner le château de Saint-Yrieix en échange de celui de Célon.

Pendant ce temps, les hostilités avaient été rarement interrompues entre Henri II et ses enfants. Les vassaux du Limousin bravaient ouvertement l'autorité de Richard, qui, en recevant le titre de duc d'Aquitaine, avait promis de faire hommage à son frère Henri-le-Jeune, mais qui gardant le duché refusait de remplir ses engagements. A Limoges, les bourgeois peu disposés à reconnaître son autorité, prévoyant bien qu'il viendrait les y contraindre aussitôt que son père lui en laisserait le temps, pressaient l'abbé de Saint-Martial de fortifier, par la construction d'un mur d'enceinte, cette partie de la ville qui relevait de lui. L'abbé s'y refusait, tant il craignait d'exciter contre lui la haine du prince. D'ailleurs son château, protégé par de forts remparts et muni de provisions, pouvait résister à une attaque sérieuse.

Les bourgeois crurent qu'on voulait les trahir ; ils réunirent aussitôt un grand nombre d'ouvriers, creusèrent des fossés, et détournèrent même la source qui fournissait l'eau à la citadelle. Ainsi se brisaient dans une impatience fiévreuse tous les liens d'obéissance. La noblesse, l'Eglise

ple, selon les intérêts de chacun, tendaient à l'insuccès par des moyens divers; mais, en présence de Dieu, chaque parti s'affaiblissait par l'isolement. L'abbé de Saint-Martial mourut quelques jours après cette tentative de réconciliation des bourgeois. A l'approche de ses derniers jours, il avait fait l'aveu de quelques erreurs de sa vie, et s'était confessé à l'évêque, de Pierre, abbé de Saint-Martin, autrefois abbé d'Uzerche, alors simple moine de Saint-Martial, et de sept religieux de Saint-Martial. Il se fit porter à son église, où les moines chantèrent les matines, et où Guillaume, abbé de Vigeois, tenait d'une main une torche allumée, et de l'autre celle du mourant. Il eut pour successeur Isambart, à qui le vicomte Adémar s'engagea à faire hommage pour Château-Chervix¹, Limoges, Sainte-Valérie et la vicairie de la tour de Bernard, devant de l'abbaye².

La guerre entre le vicomte de Limoges et le comte de Périgord amena à leurs partisans de tourner toutes leurs forces contre Richard qui, réconcilié avec son père, avait contraint Henri-le-Jeune, à accepter une trêve. Alors Bernard de Born, trouvant que les confédérés ne montraient

le monastère, dit de Notre-Dame-de-Chervix, dépendant de l'abbaye d'Agustins de Limoges, existait autrefois dans cette localité. Etienne II, évêque d'Agustins, qui en eut la direction de 1110 à 1137, bâtit le monastère. NADATU : Pouillé mas. Il ne reste du château qu'une tour qui occupe la position très-pittoresque domine au loin les plaines envi-

ronnées, en Isambert, institua à Limoges une cérémonie en souvenir de la bataille de Muret. Après vêpres, le dimanche de l'octave de Pâques, on sonnait les cloches du monastère, et l'on chantait les vêpres des morts. Après la messe au son des cloches, on se rendait à l'église pour de nouvelles vêpres. La nuit, on chantait les Laudes, et le lendemain, l'abbé célébrait la messe. Puis tout le clergé venait faire des stations sur les tombeaux des abbés, au cimetière ordinaire, à celui des frères, situé à l'extérieur de la ville, et enfin à celui du Lion. Le même jour on distribuait à tous les pauvres les restes d'un splendide festin servi aux religieux. Les bourgeois, qui prenaient part à cette solennité, ne recevaient, comme d'habitude, que du pain et du vin. (Arch. de Pau : P. de la vicomté.)

pas assez d'empressement à courir aux armes, réveillèrent la haine par ses sarcasmes rimés et satiriques, bien faits pour émouvoir cette noblesse, dont la principale passion avait été jusqu'alors celle des batailles ¹. Audebert, comte de Marche, le vicomte de Limoges, Hélié Talleyrand de Gord, Geoffroi de Lusignan, les vicomtes de Turenne, Comborn, de Castillon, Guillaume-Taillefer, d'Angoulême, les seigneurs de Montfort, de Gourdon, et plusieurs autres reprirent les armes. Henri-au-Court-Mantel, lui-même, ne put résister aux railleries du seigneur d'Authefort, qui reprit sa harpe, pour flétrir ce qu'il appelait la lâcheté des fils d'Aliénor ². Tous firent le serment de n'accorder ni trêve à leur ennemi ³. Leurs forces se partagèrent en tant de petits détachements qu'il y avait de chevaliers pour les commander : les échos des montagnes du Limousin et des rives de la Dordogne redirent encore les cris d'indignation de la noblesse liguée contre le Cœur-de-Lion contre son père. Les bourgs, les châteaux les moins défendus, furent pris de part et d'autre et brûlés. Des bandes d'habitants des campagnes, fuyant leurs chaumières pillées ou détruites, allaient çà et là, comme au temps de la

1. Un sirvente je fais de ces mauvais barons :
Plus jamais d'eux ne m'entendrez parler.
Je les excite tous assez, avec mille éperons,
En puis-je faire un courir ou trotter ?
Ils se laissent ainsi, lâches, déshériter !
Soient-ils maudits de Dieu ! Qu'ont-ils donc à songer
Nos barons ?

(RAYNOUARD : *Collect. des Troubadours*)

2. Voici le jeune roi qui cesse sa demande ;
A Richard le vouloir de son père le mande,
Il est bien forcé, n'est-ce pas ?
Puisque seul des Henri, tu n'as lieu, ni commande,
Sois le roi des malvats.

(*Ibid.*)

3. « Per asséguras totas las gens d'aquella contrada per lo sagrament
il avian faich contra en Richart. » (*Ibid.*)

sion des Normands, se cacher dans les gorges des montagnes et au fond des forêts, d'où ils sortaient la nuit pressés par la faim pour venir mendier à la porte des abbayes d'Obasine, de Dalon et de Vigéois, dont les moines se cachaient pour leur distribuer des vivres, car les princes anglais faisaient la guerre aux prêtres comme aux barons. Les soldats de la ligue n'étaient ni moins cruels, ni moins pillards : un grand nombre de Brabançons à leur solde descendirent des montagnes du Limousin jusqu'à Poitiers. L'évêque, Jean-aux-Belles-Mains, secondé par Thibaut Chabot, n'eut que le temps de réunir quelques troupes avec lesquelles il arrêta « ces destructeurs de châteaux, pillards des campagnes, brûleurs d'églises et violateurs des vierges ¹. » Plusieurs furent tués dans les maisons où ils s'étaient cachés; quelques-uns se retranchèrent dans une haute tour située dans les environs, mais laissèrent derrière eux tout leur butin et leurs bagages ².

Les grands vassaux, engagés dans la ligue contre les Plantagenets, n'étaient pas tellement dévoués à leur parti, qu'ils ne songeassent pas à se faire la guerre, et souvent sous les plus futiles prétextes. Ainsi, Gilbert, fils du puissant seigneur de Malemort, forte position militaire assise au sommet d'une haute colline sur les bords de la Corrèze, s'étant fait un habit de diverses couleurs, soit caprice de grand seigneur, soit qu'il voulût faire ainsi la satire des divers partis politiques de l'époque, Archambaud V, vicomte de Comborn, s'était permis à ce sujet d'amères plaisanteries ³. Gilbert, offensé et très-irascible, voulut se venger : avec ses deux frères, associés à son ressentiment, il vint

1. Chron. mss. de Limoges. — Justel : *Hist. des vicomtes de Turenne*. — Chron. de Saint-Martin de Limoges.

2. Bealy : *Hist. des comtes de Poitou*.

3. « Vestem quam vocavit Archambaldus de Prasagona. » (Chron. Vener., ap. Labbeum.)

ravager les terres d'Archambaud. Mais celui-ci, averti à temps de ses projets, s'était mis sur ses gardes. Gilbert et son frère Adémar, surpris dans une embuscade, furent faits prisonniers, et leur troisième frère, nommé Pierre, tué en se défendant. Archambaud, après avoir tenté de faire arracher les yeux à ses ennemis, les renferma dans les prisons souterraines de son château de Comborn. Gilbert, ayant recouvré sa liberté au moyen d'une forte rançon, prit à charge quelques aventuriers, qui couraient le pays pour leur compte, vendant leurs services à prix d'argent, quand les princes anglais ne les payaient pas, et revint à leur tête sur les terres de Comborn. Après plusieurs rencontres toujours marquées par d'odieuses cruautés, l'hiver força les combattants à se retirer dans leurs forteresses. Le froid était rigoureux que la Corrèze était glacée, malgré son cours rapide, devant le château de Malemort. Les soldats mercenaires de Gilbert, pour s'amuser, pratiquaient des trous dans la glace, y enfonçaient leurs prisonniers, qu'ils tenaient dans l'eau, jusqu'à ce que leur barbe fût gelée. Ils les retiraient que pour les reconduire dans leurs cachots. A la fin, Gilbert ne pouvant plus payer ses alliés, ceux-ci quittèrent pour passer à la solde du vicomte de Comborn qui vint assiéger le château de Malemort, où il fit prisonnier Géraud, père de Gilbert ¹. Le vieux baron, quand il avait vu sa forteresse attaquée et ne pouvant plus résister, était venu se livrer à son ennemi, ayant, selon la coutume et en signe de soumission, une selle à son cou, « pour que celui-ci le chevauchât, si cela lui plaisait ². »

1. Cette guerre, selon la chronique de Vigéois, qui en raconte les événements d'une manière assez obscure, commença la veille de la fête de saint Martin. Géraud, en se livrant à Archambaud, lui dit : « Qui es-tu ? — Plus meil, dit Archambaud. — Eh bien ! tu as bien péché, reprit Géraud, puisque tu as pris le prince de Malemort. » (*Chron. Vigiens.*, ap. Labbe, p. 322)

2. Chron. de Normandie.

Archambaud de Comborn, si implacable contre ses ennemis, eut, comme la plupart des hommes de son époque, d'autres crimes à expier; en quittant son manoir pour aller aux batailles, il avait confié à la garde d'un prêtre de la contrée une jeune fille qu'il aimait. Apprenant à son retour qu'elle s'était consacrée à la vie religieuse, sans qu'il pût savoir en quel lieu, il s'en était pris au prêtre, l'avait tué et jeté le cadavre dans un puits. Alors s'éleva contre le meurtrier une réprobation générale; le clergé du Limousin se plaignit au pape, et le vicomte reçut l'ordre d'expier son crime par des œuvres de piété. Il prit la résolution de fonder la chartreuse du Glandiers, et choisit pour cela le lieu le plus désert de ses terres, une étroite vallée perdue entre deux collines, où rien ne trouble le silence de la solitude que le murmure d'un petit ruisseau et le vent qui agite les hauts chênes. Les premiers fondements furent posés le jour de Saint-Martin, à la chute des feuilles, comme pour rappeler à ceux qui voudraient y vivre qu'ils n'y trouveraient rien des joies du monde, rien des splendeurs de la nature. En présence de la foule, Archambaud fit l'aven de son crime et promit de vivre désormais en paix avec les clercs. La charte de fondation signée sous l'épiscopat de Bernard de Savène portait : « Nous avons donné et accordé pour toujours aux frères chartreux les bois et les pâtis de Glandiers (*Glandiarium*). Nous avons librement concédé lesdits pâtis pour leurs bêtes ou animaux par toutes nos terres, et dans tout ce qu'ils pourront acquérir dans nos terres et nos fiefs... Nous leur avons aussi donné la manse de Morat, en la paroisse de Voutezac, sans obligation de service... Nous avons encore promis autant de terres et de bois, qui sont entre la maison de Glandiers et le fonds d'El-Poul, qu'il en aura besoin pour faire leur clôture, selon leur ordre et l'arbitrage des gens pieux et des religieux chartreux (1219). »

Bernard et Guichard, fils du fondateur, signèrent la charte. Le dernier fut inhumé sous le principal autel de l'église. Ce vieux monument du repentir et de la foi n'a plus qu'un pan de mur, où l'on remarque la naissance des cintres ogivés du **xiii^e** siècle. Tout alentour des masses informes de pierres indiquent la vaste enceinte du cloître. Sur les bords du ruisseau étaient les sombres corridors, et, de distance en distance, des bancs de pierre où s'asseyaient les religieux isolés des bruits du monde, condamnés à un continuel silence, n'ayant d'autre distraction que la prière, d'autres soins que la culture d'un petit jardin, d'autre espoir qu'une vie meilleure et une tombe solitaire. Les plus grandes familles de la contrée enrichirent la chartreuse; Ebles de Ventadour lui donna sept livres de rente sur le péage des foires d'Égletons; les vicomtes d'Aubusson, les seigneurs de Malemort et de Ségur chacun la somme nécessaire pour la construction d'une cellule ¹.

Cependant la guerre continuait contre Henri II et Richard: le vicomte de Limoges se faisait remarquer parmi les confédérés, comme le plus impatient à en venir aux mains avec les chevaliers de Gascogne et d'Angleterre (1176). Le plus grand désordre régnait dans toute la province. De nombreux aventuriers appelés *Routiers*, *Brabançons* ou *Cotereaux*, bandits en temps de paix, soldats en temps de guerre, que Henri II et Richard avaient pris à leur solde, pillaient les églises, les châteaux, les cabanes, retenaient les prêtres prisonniers, ne leur rendaient la liberté qu'au prix d'une rançon, et recommençaient leur brigandage toutes les fois qu'on leur laissait quelque temps de repos, disant qu'ils se payaient ainsi de leur solde. Après avoir ra-

1. Labbe: *Biblioth.*, t. II. — *Gall. Christ.*, t. II. — Bernard de Savène, avant d'être évêque de Limoges, avait été chapelain de l'église de Saint-Hilaire, près de Pierre-Buffière.

ravagé les environs d'Issandon, ils s'établirent en assez grand nombre dans le château de Malemort ¹. Une autre bande, composée de vingt compagnies ², se disposait à venir attaquer la ville de Tulle, quand elle fut obligé de renoncer à ses projets, en apprenant que les habitants avaient préparé de puissants moyens de défense. Les environs de Limoges étaient aussi ravagés par ces aventuriers qui, en se dispersant, échappaient aux poursuites des troupes du vicomte Adémar qui s'étaient mises en campagne. Les habitants des villes, suivant le grand mouvement providentiel qui porte les hommes à s'associer pour être plus forts, avaient, à l'exemple du charpentier de la ville du Puy, formé sous l'invocation de la sainte Vierge des confréries, où l'on n'était admis qu'en prenant l'engagement de se dévouer à la chose publique, à la protection des personnes et des communautés religieuses ³.

Bientôt on ne vit plus à Limoges que chaperons blancs, avec plaques d'étain portant l'image de la Vierge. Isambert, abbé de Saint-Martial, donna des chefs à cette ligue de patriotisme et de piété. Entraînée par son éloquence, émue des malheurs dont il leur faisait le récit, le jour de la fête des Rameaux, la noblesse du Limousin vint prier Gérard, évêque de Limoges, vieillard aux cheveux blancs et aveugle, de l'accompagner et de bénir ses armes. Le prélat y consentit et suivit son troupeau, accompagné de l'abbé Isambert, tenant à la main une croix, que Guillaume Vidal avait apportée de la Terre-Sainte, avec les os de sa femme, morte dans ce pèlerinage, et qu'on regardait comme les reliques d'une sainte. Les autres combattants, avec le chaperon blanc, portaient une croix rouge sur la poitrine.

1. Chron. mss. de Limoges.

2. Raoul de Diceto.

3. Rigord : *Vie. Philippe Auguste*.

Quels que soient les malheurs d'un pays, ou d'une nation, si la foi religieuse anime les courages, le succès est certain. L'armée de ces nouveaux croisés, formée principalement des habitants de Limoges et de la campagne, grossie en route des soldats improvisés de Saint-Germain-les-Belles, de Tulle et de Brives, était partagée en quatre corps, le premier sous les ordres d'Adémar V, les autres sous les bannières d'Archambaud V de Comborn, d'Ollivier de Lastours et d'Eschivat de Chabanais ¹.

Les Brabançons, « qui méprisaient la volonté divine, se faisant les servants du diable, » furent rencontrés entre Brive et Malemort le jeudi-saint, vingt-unième jour d'avril. Le combat dura depuis six heures du matin jusqu'à onze; deux mille cinq cents aventuriers y furent tués avec leur chef Guillaume, surnommé *le Clerc*, parce qu'il avait été moine et avait assisté au siège de Rome, sous les ordres de Frédéric, empereur d'Allemagne. Selon Geoffroi de Vigeois, qui sans doute ne compte que les chevaliers, les croisés ne perdirent dans cette journée qu'un des leurs nommé Ithier de Visio ². Adémar V et ses alliés rentrèrent triomphants à Limoges, aux applaudissements du peuple et du clergé (1177). Cette même année, le Limousin eut beaucoup à souffrir de chaleurs excessives; les sources tarirent; les productions de la terre furent brûlées, et la

1. La famille des Eschivat de Chabanais était alors une des plus remarquables de l'Aquitaine. Abot-Cat-Armat, le premier qui nous soit connu, fut père de Jourdain I^{er}, fondateur de l'abbaye de Lesterps (arrondissement de Confolens), en 1032.

2. « Anno Domini MCLXXVII, XXI die mensis aprilis, in die Coenæ, vergente die vespere, dedit Dominus victoriam Geraldo, episcopo Lemovicensi, de Brabansonibus, quorum erat caput Willelmus clericus, qui mortuus fuit in eodem conflictu, cum duobus millibus, sive amplius, apud castrum de Malemort, cum antea vocaretur dictum castrum *Beaufort*. » (*Chron. de S. Martin de Limoges*, II^e vol., p. 52.) Geoffroi de Vigeois ne fait point mention de ce changement de nom, qui doit être bien postérieur. (V. pour la famille de Malemort mon *Hist. du Bas-Limousin*.)

l'abbaye fut très-grande. L'évêque Gérard I^{er}, regardé comme un saint, mourut pleuré du peuple dont il avait été le bienfaiteur et le défenseur. Pendant longtemps, l'abbaye de Saint-Augustin, où était sa tombe, fut visitée par nombreux pèlerins. Il eut pour successeur Sébrand, archidiacre de Thouars, élu à Saint-Yrieix, mais rejeté, parce que sa famille se faisait remarquer parmi les ennemis du roi d'Angleterre, dont quelques gens d'armes occupaient la ville¹.

La sanglante bataille de Malemort ne fut qu'un léger revers pour Richard qui, après avoir réuni de nouvelles troupes de mercenaires, battit le comte d'Angoulême et le vicomte de Limoges dans la Saintonge, entre Saint-Jean et Bouteville². Le Limousin fut de nouveau envahi par les bandes anglo-normandes, dont quelques-unes occupèrent déjà plusieurs châteaux, sans qu'Adémar avec ses vassaux osât venir les attaquer³. Dans la crainte d'y être assiégé, il n'entra même pas dans Limoges, tant il redoutait le roi de France de Henri II et de Richard. Il continua de tenir la campagne, pendant que quarante de ses chevaliers s'enfermèrent dans le château d'Aixe. Richard vint les attaquer, s'empara de la place et les fit tous prisonniers. Limoges ne vit bientôt sous ses murailles, que les habitants qui n'ont pas eu le temps de mettre en état de défense; il s'en rendit-il maître après une résistance de quelques jours. Pendant ce temps-là, le vicomte rejoignait ses vassaux et s'enfermait avec eux dans Angoulême, où le duc

rand Chabot, père de l'évêque, était seigneur de Vouvant, en Poitou, et avait épousé Agnès de Roche-Cervière. (P. Anselme : *Amiraux de*

distance est si grande entre Bouteville, en Angoumois, et Saint-Jean de Saintonge, arrondissement de Jonzac, qu'on ne saurait préciser cette rencontre.

on. *Vosiens.*, ap. *Labbeum*, c. 71.

ne tarda pas à les assiéger. Obligés de se rendre, ils furent livrés au roi d'Angleterre, qui les envoya à son fils, pour les garder jusqu'à son arrivée en Normandie. Raymond II vicomte de Turenne, qui continuait de tenir la campagne, ne se découragea pas, malgré cet échec ; il envoya un de ses capitaines, nommé Lobar, attaquer les Anglais qui occupaient encore le bourg et le château de Ségur. La place, quoique bien défendue, fut prise et les murailles abattues. Henri II reparut bientôt sur le continent pour punir son fils révolté, qu'il poursuivit à outrance jusque dans le Berry. Las enfin de cette guerre impie qui attristait sa vieillesse, il demanda une trêve à Henri-au-Court-Mantel. C'est à Grandmont, dans cette abbaye, objet de ses prédilections, prodigieusement enrichie de ses aumônes, qu'il convoqua pour traiter de la paix tous ces fiers vassaux révoltés, espérant que l'influence religieuse de ces demeures si pleines de calme, sanctifiées par la prière et la charité, pourrait fléchir leur farouche courage, amortir leurs haines. On vit, en effet, tous ces hommes bardés de fer s'agenouiller, pendant une semaine, à l'autel du pauvre moine, manger à sa table frugale ; mais tous les efforts du vieux roi furent inutiles ; ses fiers ennemis sortirent de ces pieuses cellules, la main sur la garde de leurs épées. Cependant le fils avait accepté la trêve, mais la guerre continua contre les partisans du vieux roi. Bertrand de Born était toujours là, implacable ennemi de la famille anglo-normande. — « La paix ne me convient pas, leur criait-il ; à moi la guerre ! Ne rien craindre est mon unique loi. Que d'autres ornent leurs maisons, s'y procurent les plaisirs, les commodités de la vie ; à moi provision de lances, d'épées, de chevaux et de batailles ! »

1. Chron. mas.

Henri II, indigné de ces provocations, se remit à la poursuite de ses ennemis. Adémar V et les membres de sa famille eurent encore beaucoup à souffrir de ses vengeances. Plusieurs furent mis à mort, et leurs corps transportés au château de Ségur par leurs amis ou leurs serviteurs, qui y passaient la nuit en prières. De là cette coutume, qu'à la mort de quelques-uns des membres de cette maison, tous les voisins de Ségur se rendaient à l'église, pour prier auprès du cadavre. Limoges eut sa part de la haine du vieux roi, ennemi de l'évêque nouvellement élu, et dont il se vengea en chassant les religieux de la cathédrale, brûlant leurs maisons, confisquant leurs biens, faisant même couper leurs vignes dans les environs de la ville. Durant un an et neuf mois, l'église de Saint-Étienne fut « veuve de cérémonies, proscrite, comme une mère privée de ses enfants, » dit le chroniqueur témoin des malheurs de ce temps¹. Il ne fallut rien moins que l'ordre du pape, pour que l'archevêque de Bourges donnât la consécration épiscopale à Sébrand Chabot.

Henri II, qui oubliait sa pénitence au tombeau de l'archevêque de Cantorbéry, n'était pas heureux, quand il intervenait dans les affaires de l'Église de France. L'année suivante (1178), il fut obligé de faire la paix avec ses fils. Le comte de Limoges et ses alliés, Guillaume-Taillefer, comte d'Angoulême, Adalbert, comte de la Marche, Ollivier de Lastours et plusieurs autres, après avoir reçu de l'abbé de Saint-Martial la croix et le bâton de pèlerin, partirent pour Jérusalem, le jour même où la femme d'Adémar V venait de mettre au monde un fils, d'abord nommé Guillaume, puis surnommé le Pèlerin, à cause du voyage de son père (1180). Le comte de la Marche se montrait le

1. « Extranea facta est a filiis suis, per annum ac novem menses caruit ministerio divino. » (*Chron. Vosiens.*, ap. *Labbeum.*)

plus fervent de cette petite troupe de croisés. La vie avait été en pour lui tant d'amertume; le sire de Lusignan d'un côté, de l'autre le roi d'Angleterre, avaient tellement abaissé son autorité en envahissant ses terres; sa propre famille avait causé tant de soucis, qu'il était impatient de mouiller de ses larmes le tombeau du Dieu fait homme. Il avait perdu quelque temps auparavant son fils unique, lequel ayant tué un chevalier en trahison, « fut enlevé par un parent et mort, et ne reparut plus. » Les moines racontaient que le diable l'avait enlevé. Il ne lui restait qu'une fille, nommée Marquise, mariée à Gui de Comborn, et qui n'avait pas d'enfants. A la perte de ses possessions s'était ajoutée une autre humiliation. Il venait de répudier sa femme, surpri le jour du Vendredi-Saint en flagrant délit d'adultère avec un chevalier, nommé Geoffroi Paret, qu'il fit tuer par un de ses hommes d'armes¹. Plusieurs des compagnons de son pèlerinage ne revirent pas leurs manoirs. Le comte d'Angoulême mourut à Messine; Ollivier de Lastours à Jérusalem, en présence d'Adémar de Limoges, de Bernard de Lastours, son cousin, qui firent célébrer ses funérailles en grande pompe dans l'église du Saint-Sépulcre. La mort surprit aussi Adalbert à Constantinople. Gui de Blon, qui s'était associé à ce pèlerinage, avec son frère Ibert de Blon et son écuyer Bernard du Dorat, rapporta de Jérusalem de précieuses reliques qu'il donna à l'église de Saint-Junien, avant d'aller prendre l'habit religieux au monastère de Grandmont².

Le vicomte de Limoges revint le jour ou la veille de Noël de l'an 1181, laissant derrière lui plusieurs de ses compagnons, parce qu'il tenait à assister à la consécration du monastère de Saint-Augustin rebâti, ou simplement réparé.

1. Roger de Howedon. — *Chron. Vosiens.*, ap. *Labbeum*.

2. D. Estiennot : mss. à la Bibl. nationale.

fraîs d'Aliénor et de Richard, son fils¹. Le peuple le vit avec tant de joie, que son entrée dans la ville fut un véritable triomphe : c'est qu'on avait besoin de lui pour résister aux Brabançons qui, depuis la paix, n'obéissant à personne, pillaient le pays pour leur compte. Avant de les poursuivre, il se rendit à Saint-Yrieix, pour assister à l'exaltation du saint cénobite qu'on y vénérât, et dont on venait rebâti l'église et le mausolée. A cette cérémonie assistèrent tous les seigneurs du Limousin, avec l'évêque Girard Chabot, Guillaume, abbé de Vigéois, Odo, abbé de Brantôme, et Étienne de Castres. Adémar V, les seigneurs d'Authefort, de Pompadour, de Lastours et de Lussac réclamèrent l'honneur de porter la châsse et les reliques, au milieu d'un si grand concours de fidèles que les hommes d'armes ne pouvaient défendre l'entrée de l'église².

Cependant les princes anglais se disposaient à reprendre les armes contre leur père, qui leur laissait trop attendre sa succession. Henri-an-Court-Mantel, le plus dissimulé et le plus ambitieux, cherchait partout des partisans. Les comtes de la Marche, de Périgord et d'Angoulême, les vicomtes de Limoges, de Turenne, Pierre de Castillon, Ollivier de Biertz et Foucaud d'Archiac se donnèrent rendez-vous à Limoges, ordonnèrent aux consuls de lui faire hommage

1. Le mausolée de saint-Martin, selon les auteurs du *Galba Christiana*, au-dessous de Vigéois, aurait été fondé par Alienus, frère de saint Eloi. La voûte du clocher fut enterrée, en 1189, Pétronille Rothello, reine d'Angleterre. *Arch. de l'au. F. de la vicomte de Limoges.* — Le tombeau remarquable par une statue en bronze, fut détruit dans les guerres de 1629.

2. « Vicomtes Ademarum... cum aliquo principibus de Turribus, et seniores de Limousino, pro consuetudine, ejusdem corporis bajulant patris. » L'église de Saint-Yrieix, de 1100 à 1150 est différente, est remarquable par son clocher de 2.^e moitié, la nef et le chœur du 12.^e, et l'abside du 14.^e. On y voit quelques restes d'une statue qu'on dit, comme ailleurs, être celle de Charlemaigne qui n'est probablement que celle de Saint-Yrieix.

en sa qualité de duc d'Aquitaine; mais bourgeois et consuls s'y refusèrent, disant qu'ayant fait serment de fidélité à Richard, ils ne pouvaient pas reconnaître d'autre suzerain. Ni les prières, ni les menaces d'Adémar V ne purent les entraîner (11 décembre 1181).

Le vicomte, indigné, mais n'osant pas punir leur résistance, sortit de la ville avec ses troupes, détruisit le faubourg de Saint-Germain et fit reconnaître dans les environs l'autorité du jeune prince. Après s'être emparé du bourg et du château d'Aixe, dont il fit massacrer la garnison qui tenait pour Richard, il assiégea aussi Saint-Jean-de-Gorre¹, avec Robert de Béarn qu'il venait d'armer chevalier. Pendant ce siège, à la nouvelle que Richard accourait d'Angoulême, les deux chefs partirent à la hâte. Adémar retourna dans Limoges, laissant derrière lui son compagnon qui fut vaincu. Remontant le cours de la Vienne, Richard reprit le château d'Aixe, fit massacrer ou noyer une partie des Béarnais laissés dans la place par le vicomte de Limoges, et fit crever les yeux aux autres. Il ne tarda pas à marcher contre Limoges, où ses deux frères Henri et Geoffroy étaient entrés et s'étaient fortifiés. Ses succès, sa réputation attirèrent bientôt sous ses enseignes de nombreux partisans, dont une partie occupa le Château, pendant que ses deux frères tenaient la Cité. Dans la crainte que le reste de son armée, campée en dehors de la ville, près de l'église de Sainte-Valérie, ne fût attaquée, il fit rompre le vieux pont de Saint-Martial, de construction romaine.

Pendant ce temps-là Henri-le-Vieux, qui connaissait l'ambition et l'audace de Henri-au-Court-Mantel et de Geoffroy de Bretagne, arrivait de Gascogne à la hâte à grands ren-

1. En 1073, Pierre Gauthier et le prêtre Faucher fondèrent sur leur patrimoine l'église de Gorre, qu'ils donnèrent avec ses dépendances à l'église de Saint-Junien. (*Chron. de Maleu.*)

torts de Gascons et de Normands. La sentinelle placée dans le clocher de Notre-Dame-des-Arènes, signala bientôt cette armée du côté du fief de Vertamont, sans pouvoir, à cause de la poussière, reconnaître les enseignes de Henri II; on crut même que ce n'étaient que quelques détachements qui cherchaient à cerner Geoffroi de Bretagne, alors occupé à escarmoucher contre Richard. La frayeur se répand aussitôt dans la ville, en même temps que la nouvelle que Geoffroi est vivement repoussé. Les hommes d'armes accourent de tous les points, et font une sortie du côté de Saint-Cessadre, où ils se trouvent en présence de l'armée de Henri-le-Vieux; « ils s'élancent sur l'ennemi, tant qu'ils rompent les premiers rangs, les mettent en fuite, les poursuivent, et rencontrent Henri II, qui, atteint d'un coup de lance, est renversé de cheval, et allait être tué si un Anglais, qui demeurait à Limoges, ne l'eût reconnu à son accoutrement. Depuis, le lieu du combat a été appelé *Nouza*, c'est-à-dire *Noise y eut*¹. »

Les assiégeants se retirèrent le même jour au château d'Aixe, laissant derrière eux les cadavres de plusieurs des leurs. Henri-le-Jeune, malgré la retraite des troupes de son père, craignant de ne pouvoir résister à une nouvelle attaque, sortit de la ville, accompagné de son frère. L'un et l'autre portant leurs cuirasses sur le dos, en signe de soumission, vinrent trouver leur père au château d'Aixe, disant qu'ils n'étaient pour rien dans la sortie des habitants, qu'il fallait en attribuer tous les torts aux bourgeois et aux consuls. Le roi ne voulut rien entendre; tout en évitant les deux princes à souper, il fit savoir aux bourgeois qu'il détruirait leur ville. Ceux-ci, effrayés de ces menaces, semblaient disposés à se soumettre; mais le vi-

1. Chron. mss.

comte qui les avait excités, et qui voulait empêcher tout rapprochement entre Henri-au-Court-Mantel et Richard, les sollicita vivement de reconnaître Henri-le-Jeune comme duc d'Aquitaine, disant que lui seul pouvait sauver la ville. Alors voyant que, par suite du mauvais état de leurs murailles, ils resteraient sans défense, si la garnison des princes sortait de la ville et les abandonnait à eux-mêmes, ils cédèrent aux sollicitations d'Adémar V. Les consuls se rendirent à l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, y firent solennellement hommage à Henri-le-Jeune, lui promettant secours de corps et de biens, pendant qu'il inaugurerait son autorité dans la même église, n'ayant pu être reçu dans la cathédrale, en mettant sur sa tête le cercle d'or, à son doigt l'anneau de sainte Valérie, à ses pieds les éperons d'or, et tenant l'épée d'une main, de l'autre l'étendard. La ville tout entière parut animée des mêmes sentiments. On s'empresse de reconstruire les murailles, d'élever des tours, des barbicanes, toute espèce de remparts de bois ou de pierre. On s'excite mutuellement à l'ouvrage; on répare les ponts, les portes, les barrières, et l'on réunit une grande quantité de vivres. Comme, depuis la démolition des murailles ordonnée par Henri II, les abbés de Saint-Martin avaient planté des arbres sur le même emplacement, appelé le *Verger-aux-Moines*, situé derrière leur monastère, on les coupa pour en faire des barricades. Pour faciliter la défense, on démolit même l'église de Notre-Dame-des-Arènes, l'hôpital de Saint-Maurice, la tour et le clocher de Saint-Martin, les cloîtres et les dortoirs de l'abbaye, les maisons voisines, et le faubourg de Saint-Symphorien, situé du côté du pont. On aurait détruit jusqu'à la Cité, si elle n'eût pas été occupée par quelques troupes de Henri-le-Jeune.

Pendant qu'on se préparait ainsi à une vigoureuse résis-

tance, Richard s'empara du château d'Excideuil, malgré Adémar V, et ravageait les champs du côté de Cornac. Son père, tout couvert des contusions reçues dans la dernière attaque, quittait le château d'Aixe, pour venir passer quelques jours dans le cloître de Saint-Yrieix, assistant avec le plus grand recueillement aux cérémonies de l'église, tenant durant ses heures solitaires la vie de saint Aré-din. Il y laissa en partant une garnison pour protéger les moines, et vint attaquer le château de Pierre-Buffière, qui ne put lui résister.

Les bandes de mercenaires de Richard couraient le pays, pillaient, ravageaient les villages, dont les habitants effrayés venaient chercher un refuge dans les villes et dans les abbayes pourvues de quelques moyens de défense. Du haut des remparts de Limoges on entendait les clameurs de ces hordes sauvages; on suivait leur marche à la lueur des incendies. Le jour de Pâques (1182), l'évêque et le vicomte se décidèrent à sortir à la tête de la population pour donner la chasse aux pillards; ils les poursuivirent jusqu'à dans le pays de Combraille, et revinrent triomphants, après en avoir tué quelques milliers de six mille qu'ils étaient ¹.

1. Chron. de Saint Martin.

CHAPITRE IX

SUITE D'ADÉMAR V, VICOMTE DE LIMOGES, ET LES PLANTAGENETS

Adémar V et le comte d'Angoulême dans le parti de Richard. — Entrevue de Henri II avec ses fils à Limoges. — Adémar V jure fidélité à Richard et abandonne ses alliés. — Triste condition du pays. — Les indigents réunis dans l'église de Saint-Martial. — Les grands menacés d'excommunication : repentir d'Adémar V. — Bertrand de Born excite à la guerre contre Henri-le-Jeune. — Réunion des confédérés à Limoges ; refus des habitants de s'associer à leurs projets. — Adémar V et Henri-le-Jeune menacent le Château. — Arrivée de Richard qui, avec son père, assiège la place ; ils se retirent. — Conduite du clergé après la délivrance. — Nouvelles prétentions de Henri-au-Court-Mantel. — Il envahit l'abbaye de Saint-Martial et pille le trésor. — Il vient à Grandmont. — Henri II entre dans Limoges. — Henri-le-Jeune n'ose attaquer la place. — Il est reçu à Uzerche, et va en pèlerinage à Rocamadour. — Il meurt à Martel. — La nouvelle de sa mort apportée à son père ; ses funérailles à Limoges. — Les habitants de Limoges ouvrent leurs portes à Richard. — Adémar V et Bertrand de Born poursuivis ; le château d'Authafort incendié ; Henri II pardonne au troubadour. — Bertrand se venge du roi d'Aragon. — Le vicomte de Limoges se soumet à Henri II. — État du Limousin après les dernières guerres. — Révolte des religieux de Grandmont contre leur prieur. — Récits de miracles. — Bertrand de Born et le vicomte de Limoges recommencent les hostilités contre Richard. — Rothilde, femme de Richard, à Limoges ; les églises incendiées. — Richard et sa mère visitent les abbayes. — Les grands vassaux du Limousin à la croisade. — Aliénor et la rançon du Cœur-du-Lion en Limousin. — Retour de Richard ; ses largesses à l'abbaye de Grandmont. — Richesses de l'abbaye, sa plus haute prospérité. — Traité entre Adémar V et Philippe-Auguste ; politique des deux partis. — Richard visite les châteaux du Limousin. — Ses prétentions sur le trésor de Châlus ; il assiège le château ; sa mort. — Note sur les circonstances de ce siège. — Mort d'Adémar V. — Retraite de Bertrand de Born à Dalon. — Note sur Gaucelme Faydit, troubadour.

Durant cette guerre, où la rivalité des fils du roi d'Angleterre attirait à elle, ou en éloignait des partisans, qui ne se proposaient que de donner satisfaction à leurs intérêts personnels, on vit parfois les plus ardents ennemis de

Richard se rapprocher de lui, quand ils avaient besoin de son appui. Ainsi, Guillaume et Adémar, qui travaillaient à enlever le comté d'Angoulême à Mathilde, leur nièce, abandonnèrent le parti de Henri-le-Jeune, et cherchèrent à intéresser Richard à leur cause; mais celui-ci s'y refusa, parce que, dit-on, il songait à épouser Mathilde, et à s'approprier ainsi le comté d'Angoulême. Les deux frères reprirent les armes contre lui et entraînèrent dans leur parti Adémar V, qui dès le début des hostilités se vit enlever près de Limoges un château, où l'on conservait comme dans une citadelle le corps de saint Martial ¹.

Henri II parut de nouveau disposé à se réconcilier avec ses fils. Alors Henri-au-Court-Mantel, qui venait de rentrer à Limoges, à la grande joie du peuple et du clergé, après avoir donné à l'abbaye de Saint-Martial un riche manteau, sur lequel était brodé son nom en lettres d'or, se rendit à Saint-Yrieix, et vint de là à Périgueux, où l'attendait son père avec Richard, son frère. Après quelques pourparlers, les trois princes s'acheminèrent vers Limoges pour s'entendre définitivement sur les conditions de paix. On se réunit dans l'église de Saint-Augustin; là, en présence de tout le clergé, le vieux roi « à la tête ronde, aux yeux verdâtres, au visage enflammé, » pardonna à ses enfants, qui lui promirent fidélité et amitié ².

Adémar V, qui venait d'abandonner le parti des comtes d'Angoulême, assista aussi à cette entrevue, jura fidélité à Richard, promit de ne fournir aucun secours aux deux comtes de Périgueux, Hélié et Talleyrand, qui continuaient la guerre, et de ne jamais faire alliance avec les comtes

1. « Castrum etiam juxta predictam civitatem situm, in quo requiescit S. Martialis. Richardus, dux Aquitanorum, abstulit Ademaro vicecomiti. » *Robertus de Mont. : ap. Script. rer. Franc.*)

2. « Amplo capite et rotundo, oculis glaucis, facie ignea. » (*Ex Giraldo Cambrensi : ap. Script. rer. Franc.*)

d'Angoulême. Il donna deux de ses fils pour otages ¹. Plusieurs autres confédérés firent aussi leur soumission ; mais le plus grand ennemi des Plantagenets, Bertrand de Born, avait refusé de se joindre à eux. Cette soumission pouvait promettre quelques jours de paix au Limousin ; mais les dernières guerres laissaient derrière elles bien des ruines : il fallait rétablir la confiance dans les villes et dans les campagnes, où la misère était à son comble.

Les champs n'avaient presque pas fourni de moissons, car le laboureur avait dû bien souvent s'arrêter au milieu du sillon, pour fuir l'approche de l'ennemi. Des familles ruinées, affamées, venaient dans les villes chercher le pain de l'aumône : chacun était tellement préoccupé de sa misère, qu'on laissait mourir de faim les lépreux, ces malheureux réprochés de l'humanité, condamnés à ne pas sortir des lieux où ils étaient relégués, appelant par leurs cris et leurs prières les secours des passants. La religion vint au secours de toutes ces infortunes. Le légat du pape assisté de plusieurs abbés et des présidents d'Aquitaine, étant venu à Limoges présider un concile, on convint de profiter de cette circonstance pour exciter la charité dans tous les rangs de la société, et pour ramener à la pratique du bien par la pureté des mœurs.

Le dimanche qui suivit l'arrivée du légat, on vit de longues files de pauvres, de veuves éplorées, d'orphelins abandonnés, de lépreux cachant leur visage, entrer, par l'ordre du clergé, dans la basilique de Saint-Martial. Prosterne sur la pierre, versant des larmes, cette foule qui semblait expier par ses douleurs tous les égarements humains, priait l'apôtre d'intercéder pour elle et pour le pays. Tout le monde voulut concourir au soulagement de ceux qui

1. *Chron. Voriens., ap. Labbeum.*

souffraient. L'Eglise crut, et avec raison, devoir attribuer ces grandes épreuves, signe de la colère divine, à la corruption des mœurs du temps, à la dépravation de ceux qui, par état ou par leur position sociale, étaient le plus intéressés à donner l'exemple du bien, à l'ambition des grands et des princes qui s'adonnaient trop au luxe et aux plaisirs, qui préféraient les riches chlamydes et les beaux manteaux à longues manches aux vêtements de peaux de moutons et de renards, que portaient autrefois l'évêque Eustorges, ainsi que les vicomtes de Limoges et de Comborn¹.

Du haut de la chaire, à Vigéois, à Tulle, à Uzerche, à Brives, comme à Limoges, tombaient tous les jours des menaces d'excommunication contre les unions incestueuses, contre la violation des lois morales. Adémar V eut sa large part de blâme dans cette revendication des droits de Dieu et de l'humanité. Ses nombreux soldats, qui couraient le pays, ne venaient-ils pas de faire prisonniers Gui de Solignac et Pierre de Pourrey, moines de Pierre-Buffière, l'un dans la force de l'âge, l'autre chargé d'années, qu'ils traînèrent à demi nus sur les routes et qu'ils vendirent ensuite dix-huit sous²? Ce fut peut-être en témoignage de repentir qu'il fit la même année plusieurs donations à l'abbaye de Dalon, par une charte signée à Excideuil, et confirmée plus tard par Gui, son fils, au château de Ségur³.

L'Eglise ne fut pas toujours assez puissante pour réprimer les mauvaises passions ; il y avait trop d'éléments de

1. « Adeo ut vicecomes Lemovicensis, et vicecomes Combornensis incedendo arictin s ac vulpina pellibus uterentur. » (*Chron. Vomens.*, ap. Labbeur.)

2. Gui d'Yos, qui avait livré ces deux moines, tomba quelque temps après entre les mains de Pierre, seigneur de Pierre-Buffière, qui le fit mourir au gibet. (*Arch. de Pau. : F. de la vicomté de Limoges.*)

3. *Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.*

discordes dans la famille des Plantagenets, trop d'ambitions surexcitées par de mauvais instincts chez ceux qui se faisaient ses partisans ou se posaient en ennemis, pour que la paix durât longtemps ; aussi fut-elle presque aussitôt rompue que conclue. Bertrand de Born poursuivit encore de ses railleries Henri-au-Court-Mantel, qui reprit les armes, entraînant avec lui le vicomte de Limoges et plusieurs barons d'Aquitaine, assez disposés à se laisser aller à une honteuse oisiveté ¹.

On vit bientôt arriver à Limoges des chevaliers bardés de fer, des feudataires de tous les rangs, quittant à la hâte leurs castels de Saintonge, de Poitou, d'Angoumois et de Limousin, tous impatients de recommencer la lutte. Adémar V se faisait surtout remarquer entre tous par les emportements de sa haine contre Richard, qui lui avait enlevé ses places et imposé un humiliant hommage. Dominé par son ressentiment, profitant de l'influence que lui donnait le prestige de son nom dans la ville de Limoges, il entraîna facilement dans la confédération le plus grand nombre des habitants ; mais ses provocations ne furent pas aussi bien accueillies dans la partie de la ville comprise dans l'enceinte du Château. Contenus par la juridiction de l'abbé de Saint-Martial, craignant d'être les premières victimes de cette levée de boucliers, les habitants voulurent rester fidèles à Richard, qu'ils regardaient toujours comme duc d'Aquitaine ; retranchés derrière leurs murailles qu'ils avaient relevées, ils étaient prêts à se défendre, si l'on voulait les contraindre à faire cause commune avec les révoltés. Aux maux de la guerre étrangère s'ajoutaient ceux d'une guerre civile. Et cependant il n'y avait pas deux races distinctes dans Limoges ; c'était

1. « ... Si se jornavan, torniavan, e dormian, e solassavan. » (*Raynouard : Collect. des Troubadours.*)

le même peuple, les mêmes bourgeois, avec les mêmes mœurs et les mêmes passions de liberté. Mais il y avait deux juridictions, celle de l'Église et celle de la féodalité ; les bourgeois du Château, soumis à la première, ne voulaient pas se faire les hommes de l'autre.

Le vicomte indigné résolut de s'emparer de la place, et commença aussitôt le siège ; mais, ne comptant pas sur ses propres forces, il détermina facilement le Jeune à se réunir à lui, pour avoir raison de ces bourgeois qu'il disait dévoués à Richard. Dès les premiers jours de février (1183) on commença l'attaque du Château ; des mâchicoulis furent établis sur divers points, et des machines de guerre dressées le long des murs avancés. Les assaillants, nombreux, mieux dirigés, faisaient des progrès et venaient d'arriver bientôt jusque dans la place, lorsque les bourgeois du reste de la ville, d'abord entraînés par le vicomte, apprenant que Richard arrivait à la hâte, pour se mettre à l'abri de ses vengeances, renoncèrent à l'attaque. Le vicomte, qui s'obstinait à faire le siège d'une église, n'ayant pas eu le temps de se retirer, fut sur le point d'être fait prisonnier.

Richard venait en effet de camper sous les murs de la ville, mais n'ayant pas assez de troupes pour en forcer l'entrée, il se tint en observation. D'ailleurs qu'importait au roi politique cette lutte de bourgeois, dont il n'était aimé ni d'un parti, ni des autres ? Il était peut-être bien aise de voir les dissensions intérieures qui, en les affaiblissant, lui rendaient bientôt la victoire facile. Puis d'autres dangers menaçaient ailleurs. Les places fortes s'étaient fermées à son passage, sans qu'il prit le temps de les soumettre ; on redisait dans les manoirs des environs les siris de Bertrand de Born. Craignant alors d'avoir contre lui les petites localités, il se retira pour ne pas être

attaqué sur ses derrières. Sa retraite rendit plus hardi le vicomte Adémar, qui n'ayant plus rien à craindre au dehors, parvint à ramener les bourgeois à l'attaque du Château. Quoique entourés d'une foule d'assaillants, les assiégés résistèrent énergiquement. Du haut de leurs bastions, du sommet de leurs tours crénelées, et à travers les meurtrières, ils font pleuvoir sur les assiégeants les traits et les pierres. La ruse triomphe enfin du courage. Un stratagème introduit dans la place quelques soldats du vicomte, qui appellent les autres, chassent devant eux l'ennemi et restent maîtres du château. Craignant à leur tour d'y être assiégés par le vieux roi d'Angleterre, ils s'y fortifient, relèvent les murailles qu'ils ont abattues, et garnissent la place de projectiles.

Quelques jours après, Henri II, craignant que Limoges ne devint la place d'armes, le centre de la révolte de son fils et des barons aquitains, convoqua ses fidèles vassaux d'Anjou, de Touraine et de Normandie, manda un grand nombre d'Anglais, et vint avec Richard, pour punir le vicomte de Limoges. Son armée arriva devant la ville, le jour du mardi-gras, et prit position près du pont de Saint-Martial. Pour affamer tous ceux qui s'étaient renfermés dans le Château, il détruisit le pont de la Roche-au-Goth et toutes les fortifications voisines de la Vienne. Bientôt son armée entourait la ville, pendant que Richard campait dans le faubourg de Sainte-Valérie. — « C'était une chose merveilleuse, disent les chroniques, de voir tous les pavillons, toutes les tentes des comtes, des vicomtes et des autres seigneurs, dressés en si grand nombre autour des remparts, qu'on ne pouvait les compter. »

Attaqués sur plusieurs points à la fois, les assiégés firent d'abord une vigoureuse résistance, renversèrent les machines de guerre, et forcèrent plusieurs fois les assaillants

à reculer, Mais Richard ramenait toujours les siens au combat, en leur promettant le pillage, pendant que son père parvenait à se loger dans la Cité. La ville, menacée ou attaquée par de nombreux détachements anglais, normands et gascons, songeait à se rendre, lorsque les éléments vinrent au secours du vicomte de Limoges et de cette poignée de bourgeois révoltés. Le froid était devenu excessif; une pluie, qui tombait par torrents, détruisit les travaux du siège. Les Anglais découragés s'arrêtaient, comme malgré eux, dans les fossés et sur les brèches, faisant entendre des cris de rage contre le mauvais temps. Ce siège, souvent interrompu, souvent repris, dura quinze jours. Richard, par son courage, y mérita bien le surnom que l'histoire lui a conservé. Après la retraite de l'ennemi, on trouva dans les fossés, foulées dans la boue, les couleurs de l'Angleterre, les toqués des chevaliers tués ou mis en

Les chroniques locales ajoutent : « Tandis que cette terrible nuée, grossie d'orages et de tourbillons, grondait dans l'air, et menaçait de la foudre, les religieux de Saint-Martial, les clercs et le menu peuple, faisaient tous les jours des processions, portant, en grande dévotion, la châsse où reposait le corps de saint Martial, et autres reliques, priant Dieu de les préserver de leurs ennemis. Les dames de la ville firent faire une tour de chandelles de six de la longueur de dix-huit cent seize brasses, autant que contenait le circuit de la ville et des murailles; laquelle elles offrirent à saint Martial pour le service divin; et fut apporté le corps de saint Just et autres reliques de Saint-Martin à Saint-Martial¹. » Au plus fort du danger, on avait vu les moines réunir tous les pauvres, les orphelins, les

¹ Chron. mss.

veuves et les lépreux, les introduisant dans l'église qui retentissait de leurs prières, de leurs gémissements et de leurs cris de douleur.

Quoique l'ennemi se fût retiré, Henri-au-Court-Mantel, dans la crainte de nouvelles attaques, profitait de toutes les occasions pour entretenir le courage de ses partisans, disant « qu'avec la permission de son père, et de sa volonté, il était duc, et qu'il avait droit par sa mère au tiers de l'Âquitaine, comme étant l'aîné de la famille. » En effet, Henri II avait consenti à reconnaître une partie de l'autorité ducale à son fils, et tous les habitants de Limoges avaient fait l'hommage en cette qualité¹. Le jeune ambitieux ne tarda pas à oublier le dévouement de ceux qui avaient pris son parti. Il se plaignait, qu'après avoir été couronné roi d'Angleterre, son père ne lui eût donné que quinze cents sous de pension, et cinq cents à Marguerite, sa femme, tandis que Richard avait été mieux doté. Comme il manquait d'argent pour payer ses mercenaires, le vicomte de Limoges, craignant qu'il ne fît encore la paix avec son père, engagea les habitants de la ville à lui prêter vingt mille sous. Les bourgeois se mirent eux-mêmes à contribution, tant ils craignaient, si on les abandonnait, de voir encore piller leurs maisons et dévaster leurs propriétés. Cet argent ne suffisant pas, le prince et le vicomte, son allié, se jetèrent sur le trésor de l'abbaye de Saint-Martial. « Ne sachant que faire, Henri-au-Court-Mantel prie les moines de l'abbaye de lui prêter, pour quelques jours, le trésor de leur église. Ils s'excusent sur l'absence de l'abbé Isambert qui, au commencement des troubles, s'était retiré à la Souterraine, après être venu saluer Henri II, dont il avait mérité les bonnes grâces.

1. Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.

de ce refus, le prince fait des menaces, et se décide à employer la force. Il envahit le monastère avec ses troupes, chasse tous les jeunes religieux et les enfants, fait enchaîner les principaux moines durant toute la nuit, et le lendemain matin, les ayant déliés, les force de montrer où est leur trésor. On mit sous ses yeux la table du sépulcre, surmontée de cinq statues, et la table d'un autel, sur laquelle était représenté le Christ au milieu des apôtres, un calice d'or, avec un vase d'argent, richement ciselé, la croix de l'autel de saint Pierre, l'urne de saint Austriclinien, et une grande croix, le tout d'un travail précieux, estimé cinquante marcs d'or, et trois cents marcs d'argent. Mais le spoliateur n'en fit porter aucune estimation qu'à vingt-deux mille sous, ne voulant pas qu'on déterminât la valeur de plusieurs autres ouvrages des anciens orfèvres de Limoges. Il promit de leur rendre le tout, et en donna une déclaration scellée de ses sceaux. Il prit de plus une cuirasse, consacrée autrefois à saint Martial par Gui de Grandmont. « Un tel crime surpasse la croyance des hommes; je n'aurais pu moi-même y ajouter le chroniqueur, si mes propres yeux n'eussent été témoins de voir ce triste et lugubre spectacle ¹. »

Après avoir dépouillé ainsi le trésor enrichi par tant de donations, en présence des moines, qui n'osèrent résister, le prince ambitieux, suivi du vicomte de Limoges, vint à Limoges, fit camper ses soldats dans l'abbaye, leur permit de commettre d'horribles profanations. Il emporta l'argent monnayé, les riches ornements de l'autel, les reliques d'or et de soie, la colombe d'or artistement ciselée, l'urne à conserver les hosties consacrées, enfin tout ce qui se trouvait dans les plus grandes cérémonies, sans se laisser

seul à se plaindre par les prières des religieux, par les
 riens. Il vit tous ces sacrilèges semblaient anno-
 ncer grands malheurs. Pendant ce temps-là, son père
 s'occupait de son fils et de son allié de Limoges avec Adémar V
 tentant. Henri essayait le projet d'y entrer, espérant
 ne pas trouver dans ce peuple d'artisans, de bourgeois
 de même la même résistance que la première fois. Il
 comptait sur la confiance de son fils et de son allié
 auprès des habitants de toutes les classes que, pour
 sauver leur fortune. Ils ne devaient plus compter
 sur les nobles.

Le peuple, encore tout triste du pillage du trésor
 de St-Martin, dont il était naguère si fier, qu'il re-
 gardait sa grande fortune, parce qu'il était le témoin
 de la perte de ses ancêtres : les bourgeois, qui regret-
 taient ce qu'ils avaient extorqué : le clergé, profondé-
 ment humilié par les outrages que leur avait infligés le jeu-
 ne roi, ne se présenta pour défendre
 de la ville. La famille des Plantagenets, par ses
 crimes et ses crimes, troublait toutes les relations so-
 ciales. La France n'avait pas plus souffert que l'Angleterre
 de la révolte des fils d'Aliénor une juste
 punition de cette femme, qui se jouait de
 la vie des deux nations.

Riches des trésors enlevés à l'Église, heureux
 d'avoir joué de pauvres moines, de s'être joué de
 prières et de leurs larmes. Henri-le-Jeune s'éloigna
 Grandmont, s'acheminant vers Limoges toujours su-
 vicomte Adémar, pour en chasser son père qui venait
 sortir avec ses troupes. Il osait compter encore que
 bourgeois feraient cause commune avec lui, ignorant
 sa folle présomption, qu'un chef, prince ou roi, ne
 pas deux fois la confiance d'un peuple : aussi, les po-

à son approche; il lui fallut recourir à la force. Les bourgeois firent pleuvoir sur ses hommes une grêle de pierres; plusieurs furent tués ou blessés, et lui-même, attaquée, à l'attaque d'une tour, fut forcé de reculer et de se retirer à l'assaut. » On lui criait du haut des remparts : « On ne voulait pas pour seigneur « celui qui pillait les églises et profanait les choses de Dieu ! » Il se dirigea du côté de la ville, espérant se rendre maître aisément de cette place défendue seulement par douze sergents, deux chevaliers et quelques archers. La trahison la lui livra; mais, ne s'y croyant pas trahi, il continua sa retraite, suivi d'un bien petit nombre de partisans, parmi lesquels cependant se faisait remarquer le vicomte de Limoges. La petite troupe se dirigea vers le Midi, où elle devait se grossir d'un grand nombre de mercenaires envoyés par le comte de Toulouse. Le jour de l'Ascension, Henri arriva à Uzerche et y retrouva son puissant allié et le duc de Bourgogne. Les seigneurs, instruits de ce qui s'était passé à Grandmont, se hâtèrent de venir à sa rencontre, et lui firent part de leur désir de le servir et de lui offrir leur aide pour échapper à ses exactions en venant solennellement à sa rescousse; mais ils n'en furent pas moins rançonnés, comme ceux d'Obazine, de Vigeois et de Dalon. Cependant, malgré ces pressentiments de l'avenir; sa santé, qui semblait se relever, les remords troublaient sa conscience, et il se mit à demander des prières à ceux qu'il aimait, car ce fut à Uzerche qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie. Quelques jours après, il alla à Rocamadour, espérant retrouver la santé par le repos et la prière dans ce vénéré sanctuaire qui, depuis des siècles, abrite sous les voûtes rocheuses de sa triple église les âmes des départements voisins.

La nouvelle de sa maladie, son vieux père, l'avouant

toujours pour son héritier au trône, lui avait envoyé l'anneau royal par Bertrand, évêque d'Aix, qui n'eut pas le temps de le lui remettre. Le prince mourut à Martel, donnant tous les signes du repentir, demandant qu'en expiation de ses crimes on lui arrachât les yeux, le cerveau et le ventre, qu'on les jetât sans honneur devant le tombeau de saint Martial, jusqu'à ce qu'on eût restitué le montant de ses rapines. Il avait aussi écrit à son père, lui demandant pardon pour lui, pour ses adhérents, et surtout pour le vicomte de Limoges, le suppliant d'acquitter tous ses engagements envers le monastère de Saint-Martial.

Henri faisait halte avec ses troupes au village de la Salsesse, près de Beynac¹, entre les affluents de la Briance et de la Vienne, quand il apprit la mort de son fils. Il se disposait à se rendre à Limoges, lorsqu'il vit venir Bernard de Peyzac, moine de Grandmont, à qui il demanda des nouvelles et qui répondit à voix basse : « Je ne suis pas l'ange Gabriel. » Le malheureux, comprenant que son fils était mort, versa des larmes et se retira à l'écart dans une pauvre chaumière. Quelques jours après le peuple, qui avait tant souffert des déprédations du jeune prince, vit passer son cadavre, porté par quelques soldats, dont on ne put payer le salaire qu'en vendant son cheval de bataille. Il arriva à Limoges, où l'avaient devancé Adémar V et quelques barons, pour traiter du prix de ses funérailles. Au moment où la cérémonie allait commencer, l'évêque Sébrand Chabol annonça qu'on ne pouvait faire le service religieux, puisqu'il avait été excommunié pour avoir pillé les églises. Guillaume I^{er} de Treignac, prieur de Grandmont, ayant promis, au nom de Henri II, la restitution de tout ce qui

1. Beynac, petite localité où naquit Jean du Pui-de-Noix, général de Dominicains, qui vivait au commencement du x^ve siècle, et qui joua un grand rôle dans le concile de Constance.

été ravi aux églises, le clergé célébra ses funérailles. En expiation de ses sacrilèges, ainsi qu'il l'avait mérité, on mutila son cadavre en lui arrachant les yeux et les entrailles. L'évêque de Limoges, Jean de Nevers, évêque d'Agde, et Thibaut, abbé de Fleury, assistèrent à la cérémonie. Avec le vicomte de Limoges se trouvaient aussi Geoffroi de Lusignan, Échivat de Chabanaise et Renaud de Born, plus triste que les autres, lui « qui avait été maître, quand il le voulait, du roi d'Angleterre et de son fils, et toujours voulait qu'ils fussent en guerre¹. » Les seigneurs du Limousin qui s'y trouvèrent étaient en si petit nombre ou si pauvres, qu'il n'y eut à l'offrande que dix deniers que s'adjugea le chapelain du défunt² (1183). Richard, qui se trouvait au château d'Aixe, reçut en même temps la nouvelle de la mort de son frère et l'ordre de venger son père. Le vieux roi, tout en pleurant une telle perte, n'oubliait pas qu'il avait à se venger des habitants de Limoges et du vicomte. Les consuls, instruits de ses projets, ne songèrent point à lui résister; ils manquèrent d'ailleurs de vivres et de combattants; aussi ouvrirent-ils leurs portes à Richard, qui fit raser leurs murailles et les tours jusqu'aux fondements. Après avoir satisfait son père, il se dirigea vers Authesfort, laissant à Limoges le vicomte qui devait continuer de ruiner les fortifications et de combler les fossés.

Richard V n'était pas là, pour protéger les bourgeois qui s'étaient compromis : il fuyait à travers les forêts de sa contrée, suivi de quelques partisans, pendant que ses ma-

¹ On trouve quelques documents, cette cérémonie eut lieu dans l'abbaye de Saint-Étienne de Limoges, et selon les auteurs du *Gallia Christiana*, à l'abbaye de Saint-Étienne. *Gall. Christ.; Eccles. Lemovicens.*, p. 526.)

² D'après le *Manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Paris* : *Collection des Troubadours*.

³ *Manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Paris*. — Roger de Howeden,

noirs, attaqués par Richard, tombaient en ruines des cimes des montagnes ou des flancs des rochers. A Limoges, les bourgeois le maudissaient, lui attribuant tous leurs malheurs ; les consuls l'accusaient d'avoir excité le peuple à la révolte ; Henri II, pour s'attacher les mécontents, le privait de tous ses droits sur la ville, faisait cesser les démolitions et permettait aux consuls et aux bourgeois de reconnaître Richard comme duc d'Aquitaine.

Adémar V, que personne n'osait secourir, qu'on vit pendant quelque temps errer çà et là sur ses terres, comme un étranger, n'espérait plus relever sa fortune. Bertrand de Born n'était pas plus heureux ; d'un caractère trop inquiet, trop turbulent et trop ambitieux, il ne savait vivre en paix ni avec les princes, ni avec sa famille ; avant la mort de Henri-le-Jeune, sans égard pour le traité fait avec son frère, il s'était emparé du château d'Authefort, en y introduisant, par stratagème, un certain nombre de ses hommes d'armes, qui se disaient les alliés de Constantin. Le roi d'Angleterre, moins pour faire restituer le château que pour se venger du guerrier troubadour, « car il croyait que toute la guerre, que son fils lui avait faite, Bertrand la lui avait fait faire ¹, » se présenta sous les murs d'Authefort, accompagné de Richard. Quelques jours après, le roi d'Aragon et Geoffroi de Bretagne se joignirent aux deux princes. Les machines de guerre battent déjà le château : Bertrand de Born résiste, mais espère peu. Se rappelant qu'il fut autrefois l'ami du roi d'Aragon, il lui fait secrètement parvenir des présents, lui promet beaucoup, et lui demande, au nom de leur ancienne amitié, d'engager Henri II à déplacer ses machines, parce que la partie du mur contre la-

1. « Car el crezia que tota la guerra que el Rey joves, son fillz, l'avía facha, qu'en Bertrand la agues fatta far. » (RAYNOUARD : *Coll. des Troubadours*, t. V, p. 86.)

elle elles sont dressées menace de s'écrouler. L'Aragonais ne se laisse pas séduire, au contraire il engage le roi à intervenir sa position, et celui-ci attaque plus vivement la breche, où il entre par la brèche. Le manoir est livré aux ennemis, à l'instigation de Richard vengé enfin de son plus cruel ennemi¹. La garnison est prisonnière, et le troubadour conduit auprès de Henri II, qui le traite avec dérision, « Bertrand, Bertrand, vous deviez, avec la moitié de bon sens, anéantir mes efforts ; sachez que voici une occasion où le tout ne vous ferait pas faute². » Bertrand humilié verse des larmes, et s'attend à une sévère punition, mais sa présence d'esprit le sauve. A Henri II qui lui dit, « crois que le sens vous a failli, » — il répond : « Seigneur, le jour que le vaillant jeune roi, votre fils, mourut, perdis toute intelligence et toute raison³. » Ces mots réveillant la douleur et la pitié dans le cœur du père qui ne se rappelle encore la mort de son fils, il s'évanouit ; puis revient à lui-même : — « Bertrand, Bertrand, lui dit-il, vous perdez droit et raison, si pour mon fils, qui vous préférerait à moi, vous avez perdu votre bon sens ; en conséquence, je vous rends la liberté, vos biens, votre château et mon ami vous donne cinq cents marcs d'argent pour vous indemniser de vos pertes. Vous tiendrez la trêve, et pour un an, tant vous avez été félon envers votre frère⁴. » Mais la querelle entre les deux frères ne finit point ainsi, les partisans de Constantin le pressèrent d'en appeler à la décision du roi d'Angleterre. Le troubadour ayant refusé de

Guillaume le Breton. — Math. Paris.

« Mas sapchatz qu'ara vos besogna ben totz. » (*Ibid.*, p. 87.)

« ... En ere ben qu'el vos sia aras faillitz. En perdi lo sen, e'l saber e moissensa. (*Ibid.*)

« En Bertrans, Bertrans, vos avetz ben drech, et es bon razos, si vos perdi lo sen per mon fil, qu'il vos volia meils que ad hom del mondo. » GUARD : *Coll. des Troubadours.*)

comparaître, la guerre continua. Pour se venger du roi d'Aragon qui l'avait trahi, il fit un sirvente dans lequel il lui reprochait son origine, qu'il faisait venir d'une famille du château de Carlud, et sa conduite à l'égard de la fille de l'empereur Comnène, et le parjure de son frère Sanche, qui avait pris le parti de l'Angleterre et déserté la ligue des barons ¹.

Le vicomte de Limoges, qui désirait revoir sa famille, la demeure de ses ancêtres, et cette ville de Limoges qui ne voulait plus se fier à son courage, fut réduit à venir demander pardon à Henri II et à son fils ; il les accompagna à Saint-Yrieix, où eut lieu, en l'honneur du saint, une cérémonie, à laquelle assistèrent Guillaume, abbé de Vigecis, Barthélemy, prieur de Chalais, Gouffier de Lastours, fils de Marguerite de Turenne. Dans les rangs de cette noblesse, empressée de faire oublier sa haine contre les Plantagenets, on distinguait Grégoire de Béchardie, qui prit part à toutes les guerres de ce temps, dont il fut l'historien.

La paix entre les grands vassaux et la famille d'Angleterre aurait pu rendre au pays son ancienne prospérité, si les mercenaires de tous les partis n'avaient pas continué leurs ravages. Ceux de Henri-le-Jeune, réunis à d'autres venus de la Flandre, du Brabant et de la Bourgogne, exerçaient les plus affreux ravages. Marcadée, un de leurs chefs, s'acharnait surtout contre toutes les localités qui dépendaient du vicomte de Limoges. Les châteaux de Payrac, de Bénévent, d'Excideuil et d'Issandon avaient été pillés et à moitié détruits ; l'évêque Sébrand Chabot, résolu de mettre fin à ces dévastations, prêcha une croisade contre les Routiers. Après avoir reçu le sacrement de l'Eucharistie, tous ces défenseurs de la paix publique se mirent en cam-

1. *Vie de Bertrand de Born.*

pe, poursuivirent les ennemis, dont plus de six mille furent massacrés. Les autres s'enfuirent du côté de Champanne-Sainte-Valérie, et passèrent à la solde du roi d'Angleterre (1184)¹. Il est difficile de comprendre à quel désordre fut livré le Limousin, vers la fin du douzième siècle. Le peuple des campagnes, souvent livré à lui-même, n'osait résister : la bourgeoisie, traitée avec dédain par la noblesse, n'avait d'énergie que par l'impulsion du clergé ; les grands vassaux ne faisaient la guerre à la famille anglo-normande que dans l'intérêt de leur indépendance.

Le clergé avait aussi ses ambitions et ses faiblesses ; dans les cloîtres les plus renommés, les moines vivaient souvent en désaccord. A Grandmont, les factions étaient en présence, se disputant quelques dignités, quelques prérogatives. Un jour, les frères convers brisèrent les portes de la chambre de leur prieur, Guillaume de Treignac, et le jetèrent en prison, après l'avoir déposé. Le pape y envoya ses légats qui, avec le secours d'Aldebert, comte de la Marche, rétablirent la paix, en rendant au prieur sa dignité, en excommuniant l'intrus qui avait pris sa place. Mais l'année suivante, les troubles recommencèrent ; le prieur fut encore chassé et son compétiteur rétabli. Ithier, moine savant de Saint-Martial, qui se trouvait alors à Grandmont, occupé à écrire sa chronique, s'enfuit avec deux cents livres et treize laques, et alla mourir à Rome. La paix fut enfin rétablie par les abbés de Clteaux et de Clervaux délégués par le pape. Le peuple crédule et superstitieux — il est rare qu'on ne le soit pas dans le malheur — crut voir annoncer de toutes ses infortunes dans des faits surnatu-

¹ Cette assemblée des parmeses convoquée par l'évêque eut lieu le jour de la Pentecôte de l'année 1184, selon les chroniques de Limoges, ou en 1184, selon l'évêque de Lodève.

On racontait partout « qu'un jour, en présence de la foule, d'Étienne, abbé de Castres, et de Jordane, vicomtesse de Comborn, dans l'église de Lastours, les ornements sacrés avaient changé de couleur à l'autel sur les épaules du prêtre. Dans les forêts, autour du château de Pompadour, on avait entendu pendant toute l'année, la nuit, des voix lamentables se mêler aux hurlements des loups. » Profitant de la surexcitation des esprits, l'évêque de Limoges continuait de poursuivre les Routiers, les assiégeait dans le château de Noailles, s'en emparait et faisait massacrer tous ceux qui s'y étaient retranchés. D'autres, pour avoir la vie sauve, prétendirent qu'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres de Richard, en dévastant avec tant de fureur les terres du vicomte de Limoges ¹.

Richard qui, après la mort de son frère, avait vu tous les grands vassaux à ses pieds, ou les plus compromis se dérober à sa colère, était trop altier, pour user de son autorité avec modération. Ses mœurs dissolues éloignèrent de sa cour les nobles châtelaines, que leurs époux n'osaient pas conduire aux fêtes de Poitiers. L'Église aussi n'oubliait pas que ses trésors avaient été pillés, ses ministres persécutés et abreuvés d'humiliations ². Bertrand de Born sut profiter du mécontentement général, pour appeler encore ses amis à la révolte : le vicomte de Limoges reparut le premier à la tête de ses vassaux (1188) ; de concert avec eux, il commença une guerre de partisans, et ravagea les terres du Cœur-de-Lion, qui ne fit pas attendre sa vengeance. On le vit presque aussitôt reparaitre à la tête de ses nombreux mercenaires, de soldats venus à son appel de Normandie et de Gascogne, poursuivant à outrance ses ennemis, détruisant leurs châteaux, les menaçant des plus cruels châti-

1. Rigord : *Vita Philippi Augusti*. — *Hist. du Quercy*,

2. Robert du Mont.

ments, quand le sort des batailles les lui livrerait. Mais il n'eut pas le temps d'accomplir ses projets de vengeance et de haine ; la mort de son père le rappela en Angleterre pour poser sur sa tête cette couronne enviée depuis si longtemps, et pour rendre la liberté à sa mère.

Il laissa à Limoges Rothilde, sa femme, fille du roi d'Aragon, femme hautaine, ambitieuse et de mœurs dissolues. Celle-ci, irritée de se voir souvent l'objet des railleries des bourgeois, fière d'être reine d'Angleterre, profita pour se venger de l'absence de Richard, et appela à elle des hordes de brigands qui tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, n'épargnant ni les femmes, ni les enfants. En vain les bourgeois cherchèrent-ils à obtenir leur pardon, l'implacable reine n'écouta rien. Plusieurs maisons de la ville furent pillées et brûlées, ainsi que le monastère de la Règle, l'église de Saint-André et plusieurs autres édifices. Rothilde, en signe de malédiction, fit semer du sel dans les rues. Le troisième jour, à la grande joie de tous, elle mourut subitement, et fut ensevelie sous la voûte du clocher de Saint-Augustin, devant la grande porte de l'église¹. Richard, en sa qualité de roi d'Angleterre et de duc d'Aquitaine, était devenu encore plus dangereux pour les barons du Limousin : Adémar V pouvait craindre de perdre sa vicomté.

Le nouveau maître visita le pays, accompagné d'Aliénor sa mère, heureuse de revoir les populations qui avaient maudit Henri II, quand il l'avait privée de sa liberté. La vieille reine et son fils furent reçus avec de grands honneurs par les abbayes qu'ils visitèrent, à Obazine, à Vigecis, à Uzerche et à Dalon. Ils accordèrent à cette dernière des

1. En 1612, les bénédictins, en réparant l'abbaye, trouvèrent sous la voûte du clocher une large tombe, sur laquelle était représentée une femme avec les insignes de la royauté, et, à l'intérieur, une ceinture, des bagues et une couronne d'argent doré. (*Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.*)

chartes de protection, plusieurs terres et manses situées dans les environs de Turenne. Cette abbaye était alors la plus riche du Limousin : Bernard Rodulphe de la Séchère, sa femme Aicélina et plusieurs membres de leur famille venaient de constituer en sa faveur une rente perpétuelle pour l'entretien d'une lampe qui, chaque nuit, devait être allumée dans le cimetière, où reposaient leurs ancêtres. Henri de Lastours, Humbert de la Porte, en y prenant l'habit de moine, payèrent leur bienvenue; en présence de l'évêque de Limoges, et de Geoffroi, archiprêtre de Lubersac, ils se dessaisirent, en faveur de leurs frères, de la terre de Bedenas. L'abbé de Solignac ajouta à ces riches aumônes ses terres de l'Écluse, son moulin d'Archefolle, à condition que, le jour de la fête de Saint-Éloi, les moines viendraient lui offrir un saumon, à titre de rente perpétuelle. L'abbaye reçut aussi du vicomte Adémar la propriété de tous les arbres dans les forêts de Born, excepté les chênes, les hêtres et les châtaigniers¹.

Richard et Philippe-Auguste, oubliant leurs querelles, ne tardèrent pas à faire la paix, pour porter leur haine et leur ambition dans les champs de la Palestine (1190). Compris dans ce même traité, les seigneurs d'Aquitaine purent vivre quelque temps en paix. Le vicomte de Limoges ne suivit point les deux rois à la croisade, mais, parmi ses pairs de fiefs, prirent part à cette croisade, Raymond II, vicomte de Turenne²; Archambaud VI, vicomte de Comborn; Élie de Cosnac, qui, manquant de ressources, emprunta à Saint-Jean-d'Acre, d'un marchand génois, vingt marcs d'argent

1. Cartulaire de Dalon, *ap. Baluzium (Miscellon.)*. — Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*.

2. Raymond mourut au siège de Saint-Jean-d'Acre. Il avait épousé Élise de Castelneau, de laquelle il eut deux enfants, Raymond III, qui lui succéda, et une fille mariée à Hélié V, comte de Périgord. (Justel : *les Vicomtes de Turenne*.)

la garantie d'Élie de Noailles ; Bertrand de Cognac, qui caution de cent livres tournois prêtées aussi par un marchand de Gênes à Jean de Chaunac (mai 1192). Les deux marques partirent la même année pour la croisade. Le roi d'Angleterre par son courage et sa témérité y trouva plus de gloire que le roi de France, plus occupé de ses intérêts politiques sur le continent que de la délivrance des saints lieux. Mais à son retour, le Cœur-de-Lion trouva aussi sa prison sur sa route, pendant que son rival usurpait ses provinces.

Après que l'Angleterre eut donné sa large part pour la rançon du captif, la vieille Aliénor vint en Aquitaine demander de l'argent à ses sujets, pour parfaire la somme. Elle vint à Limoges, visitant les abbayes. Les religieux ne purent résister à ses prières ; ils livrèrent leur argent. L'abbé de Saint-Martial donna pour la rançon du prince quarante marcs d'argent dont le peuple fournit la moitié. La captivité n'avait rien enlevé au Cœur-de-Lion de sa fierté et de son courage : aussitôt qu'il eut repris l'administration de ses États, il parla en maître à ses barons qui ne l'avaient pas suivi en Palestine, et à qui il avait vainement fait appel pour payer sa rançon¹. Il vint dans le Limousin, visita les églises, capta la bienveillance des religieux en attribuant sa délivrance à l'intercession de saint Léonard. En témoignage de reconnaissance, il releva les murailles de l'abbaye de ce nom et y fit aussi construire une église². Le vain-

(tr, qu'ils le sachent bien, mes hommes, mes barons,
Anglais et Poitevins, et Normands et Gascons,
Je n'ai jamais connu si pauvres compagnons
Que j'eusse délaissés pour l'autre en prison :
Je ne dis pas ceci par forme de raison,
Mais encor je suis prisonnier.

(RAYNOULARD. *Collect. des Troubadours.*)

Cette assertion pourrait ne pas être exacte, car elle est en contradiction avec un fragment du manuscrit de l'Artige qu'en 1210, la foudre tomba

queur de Saint-Jean-d'Acre accourut aussi à Grandmont en religieux pèlerin, pria avec ferveur sur le tombeau d'Étienne, suspendit en hommage à la voûte de la basilique sa riche armure de croisé, où, sur un champ d'émeraude, étincelle sa croix d'argent¹. Il combla le couvent d'honneurs et de largesses, et dans les lettres patentes, signées de son scel royal, où furent inscrits les immenses privilèges dont il l'enrichit, on lisait en toutes lettres, « qu'il recerait sous sa protection spéciale ses bien chers et très-chers amis les bons-hommes de Grandmont (1195). »

Les frères de Saint-Étienne de Muret touchaient au terme de leur période ascendante. De toutes les parties du monde catholique leur venaient de riches offrandes. Amaury II, roi de Jérusalem, leur avait fait don d'une vraie croix renfermée dans une chasse d'or ornée de diamants, et remarquable par la merveilleuse élégance du travail². Louis VII de France leur avait octroyé « l'insigne maison du bois de Vincennes, » Richard les exempta aussi de tous droits envers sa couronne, leur permit d'acheter des terres dans son duché de Normandie, et leur donna de fortes sommes pour rebâtir leur monastère, et pour le couvrir, ainsi que l'église, de lames de plomb³. Les chanoines de Saint-Étienne de Limoges durent aussi à sa munificence la construction

sur le clocher de l'église de Saint-Léonard et le détruisit en partie. (*Chron. mss. de Limoges.*)

1. Cette armure fut respectée par le prince de Galles, lors du pillage de l'abbaye; mais elle disparut dans le sac que lui fit éprouver le comte de Saint-Germain-Beaupré en 1600. (*Hist. de Grandmont*, par l'abbé Nadaud, grand in-4°, parch.) Ce manuscrit, que je consultai en 1844, se trouvait alors dans la riche collection du séminaire de Limoges.

2. Elle contenait une relique de la vraie croix, et fut apportée à Grandmont par Bernard, évêque de Lydda. Cette relique est encore conservée à la cathédrale de Limoges. (L'ABBÉ TEXIER : *Inscriptions du Limousin*, p. 150.)

3. Ces concessions et privilèges sont souvent mentionnés dans divers titres conservés dans les Archives de Pau : mais les documents primitifs manquent.

grand clocher de leur église¹. Le clergé, dépouillé par princes normands, humilié souvent par les grands vassaux, retrouvait ainsi son influence et sa fortune. Mais, en attendant le retour du « diable déchaîné, » les barons du Poitou, de l'Angoumois et du Limousin, dociles encore aux conseils de Bertrand de Born, avaient relevé leurs bannières ; leurs forteresses et leurs châteaux, pris par leur ennemi dans la dernière guerre, s'étaient encore ouverts à leurs hommes d'armes. La garnison de celui d'Ayen, par ordre du vicomte de Limoges, ravageait les terres du prince anglais. Adémar V et le comte d'Angoulême avaient été les premiers à l'attaque ; maîtres de plusieurs positions, où ils venaient de chasser les garnisons ennemies, ils menaçaient d'envahir le Poitou. Presque sur tous les points, la France du midi protestait contre une suzeraineté étrangère. Les grands vassaux bravaient si ouvertement la naissance des Plantagenets, qu'avant la paix de Gisors, le comte d'Angoulême et le vicomte de Limoges, renonçant tout hommage envers Richard, s'étaient donnés au roi de France.

On lit dans le traité à ce sujet : — « Moi, Adémar, vicomte de Limoges, fais connaître à tous ceux qui verront et écrit, que j'ai fait les accords et conventions qui suivent avec mon seigneur Philippe, illustre roi des Français, parce qu'à cause des injures que Richard, roi d'Angleterre, m'a faites, et à mon frère Adémar, comte d'Angoulême, ce dernier alla de ma part trouver le roi de France, et je fis avec lui la confédération suivante : savoir, que je l'aiderais toujours, selon mon pouvoir, comme mon seigneur, et que

1. On rapporte généralement la construction du clocher de Saint-Étienne l'an 1191, par l'évêque Sébrand Chabot. Il était autrefois très-élevé, et fut, en partie, abattu par la foudre en 1483, sous l'épiscopat de Jean Barthelemy de Montbas 1^{er}.

jamais je ne me retirerais de son hommage que par ses ordres ; que, s'il me soumet à quelque autre, il me garantira, par ses lettres, qu'on me laissera en paix, de manière que, si on y manque, il m'aidera contre ce nouveau suzerain ; que, si celui-ci voulait agir contre le roi Philippe, je m'y opposerais de tout mon pouvoir, donnant de bonne foi aide et secours à mon dit seigneur le roi Philippe. Fait à Saint-Yrieix, au mois d'avril 1199¹. »

Ces conventions, contraires au dernier traité de paix fait entre les deux rois, ne furent pas connues de Richard, et demeurèrent secrètes entre les parties contractantes. Philippe-Auguste rattachait exclusivement à sa couronne l'hommage du vicomte, et Adémar, dans l'éventualité de nouvelles attaques de la part du roi d'Angleterre, acquerrait le droit d'invoquer l'intervention du roi de France. Cette politique d'avenir, où nous trouvons la ruse de Charles-Quint, comme dans Richard le courage chevaleresque de François I^{er}, est conforme à celle que pratiqua toujours Philippe-Auguste dans ses rapports avec le Midi. Si le Plantagenet eût connu ce traité, il en eût fait sans doute une cause de guerre immédiate contre le roi de France, et contre son vassal, qui cherchait à se soustraire à sa suzeraineté². Mais ces conventions n'eurent pas même un commencement d'exécution pendant la vie de Richard.

Ce prince qui, après les dernières conditions réglées avec

1. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, qui ont emprunté le texte de ce traité au P. Bonaventure de Saint-Amable, ont douté de son authenticité en rapprochant la date de celle de la mort de Richard. Selon nous, le P. Bonaventure aurait conservé la date 1199 (v. st.) et plus tard la même (n. st.) pour la mort de Richard. Ainsi la première date doit être 1198 et la seconde 1199.

2. Les mêmes auteurs ont encore douté de l'authenticité de ces conventions, par la raison que le roi de France ne secourut pas le vicomte de Limoges dans la guerre que lui fit Richard. Philippe-Auguste était assez habile pour attendre une meilleure occasion.

Philippe-Auguste, ne craignait plus pour ses provinces de Gaundie, et était aussi sans inquiétude pour celles de l'est, par suite de la cession qui avait été faite des châteaux Peyrille et de Concorès, sur les limites du Quercy et du Lousin, se mit aussitôt en campagne, pour prendre possession de ces forteresses. Comptant sur la neutralité de Ranod III, vicomte de Turenne, qui, par une condition onéreuse, s'était reconnu le vassal de sa couronne et de celle de France¹, il se donna par la force des armes l'investiture de deux châteaux en les assiégeant et en marchant sur les terres de Fortuné de Gourdon et de ses deux fils, qui tentèrent de les défendre. Il parcourut ensuite le Limousin, visitant les petites garnisons qu'il avait installées dans quelques places fortes, caressant les petits feudataires qu'il ne voulait pas être les ennemis du vicomte de Limoges, feignant de ne se préoccuper en rien de la lutte, qui avait lieu à la même époque, entre le comte de la Marche, son allié, et Adémar V de Limoges. Mais le vicomte qui venait de faire prisonnier Audier, sénéchal de la Marche, et de lui faire payer sa rançon vingt mille sous, se montrant fier de ces avantages, il tourna contre lui toute sa colère, l'appelant par dérision « le vicomte de Ségur, qui se dit vicomte de Limoges². » Alors il menaça avec ses roules les places de Nontron, d'Anthefort, de Salaignac, de Lestrade-Lavrade et de Puy-Aigu. Après avoir pris ce dernier beau fort, dont il fit démolir une partie du haut donjon, il en avait ruiné d'autres dans le Périgord et dans le Lousin, il parut vouloir pour quelque temps vivre en paix. Mais être aussi était-il effrayé des dispositions des barons secrètement autorisés par Philippe-Auguste, mena-

¹ « Veremur Turonic tenabit de rege Francorum id quod debet, et non id quod debet. » Justel : *Traité de 1196.*)

² « El viscomis de begur, so fa lo viscomis de Lemogas, »

çaient « de le rendre courtois, s'il venait les attaquer¹. En vain Bertrand de Born, mécontent de sa politique cauteleuse, cherchait-il par ses railleries à entraîner le roi de France à une nouvelle guerre; celui-ci ne s'engageait à rien².

Un nouveau prétexte de satisfaire son ambition et sa haine s'offrit bientôt à Richard. On vint lui dire que le vicomte de Limoges avait trouvé dans les souterrains de son château de Châlus un immense trésor, selon les uns une statue d'or de Lucius Capréolus, ancien proconsul romain en Aquitaine, selon d'autres une table d'or, autour de laquelle était placée toute la famille du riche patricien. Aussitôt, en sa qualité de duc d'Aquitaine, et selon la loi féodale, qui obligeait le vassal à remettre à son suzerain tout trésor trouvé sur ses terres, il réclama celui-ci. Sur le refus d'Adémar, il vint assiéger le château de Châlus. Le vicomte, effrayé de ses menaces, offrit la moitié du trésor; mais Richard n'était pas habitué à traiter ainsi de paix avec ses vassaux, il préférait les chances de la guerre. D'ailleurs la citadelle lui paraissait peu redoutable, car elle n'était défendue que par trente-huit hommes d'armes qui, à son approche, offrirent vainement de se rendre, à condition qu'on leur laisserait la vie et la liberté. Cependant les tours étaient élevées, et les murailles épaisses; aussi ne pressait-il pas l'attaque, se contentant d'observer la place tout en menant joyeuse vie au milieu de ses barons parés

1. « ... Quel erat vengutz trop braus et trop orgoillos, et qui ille, mesongrat, lo farian frane e cortez e humil, e que ill lo castiaran guerrèian. » (*Vie de Bertrund de Born*; Raynouard : *Collect. des Troubadours*, t. V, p. 96.)

2. « Anemais per re qu'en Bertrans de Born disses en coblas, ni en sirventes el Rey Felin, ni per recordamen de tort, ni d'aunimen que ill faditz ni faitz, no volz guerriar lo Rey Richart. » (*Ibid.*)

3. Selon Rigord, *Vie de Philippe-Auguste*, ce château s'appelait *Castellum Lucii Capreoli*, qu'on a traduit en français par *Chalus-Chabrole*.

les couleurs; comme pour un jour de fête, où pour honneur aux orgies auxquelles le maître les conviait. Les assiégeants campaient hors de la portée du lorsqu'un jour, Richard faisant le tour de la place, reconnaître l'endroit où il pourrait donner l'assaut; balétrier, nommé Bertrand de Gourdon, lui décoché une flèche qui le blesse mortellement à l'épaule. On le traîne dans sa tente; animé de colère, rendu furieux par sa douleur, il ordonne d'assaillir la tour, de pendre là tout le monde, excepté celui qui lui a lancé le trait. Ses ordres sont promptement exécutés, et l'on conduit devant lui le chevalier. — « Quel mal t'ai-je fait, lui dit-il, pour que tu aies ainsi vengé? — Tu as fait mourir mon père et mes frères; tu as voulu me tuer moi-même. Fais de moi ce que tu voudras; je ne tiens plus à la vie, puisque j'ai été vengé par ta mort celle de mon père et de mes deux frères. » Richard, admirant son courage, lui fit donner une somme d'argent, et ordonna qu'on le laissât libre. Mais avant qu'il eut rendu le dernier soupir, que Mercadée, avec les Brabançons qui l'accompagnaient, fait pendre le chevalier en prison, écorcher vif le noble chevalier, dont le cadavre fut attaché à un gibet sur les remparts de la place, pendant que les soldats chantaient la gloire du Cœur-de-Lion.

« Le dard de Limoges avait tué le lion d'Angleterre. » (27 juin 1199, ou 6 avril, selon d'autres.) Le lendemain le cortège funèbre se dirigea vers Limoges, portant le corps de celui qui fut la terreur des musulmans, l'invincible ennemi des barons d'Aquitaine, qui avait légué

Chron. mss. de Limoges.

Adelroi, moine de Cologne, dit qu'au moment où Richard expirait, un chevalier injustement chassé par lui de son siège, se trouvant à Rome, vit sur l'autel un dard, portant cette inscription : « Le dard de Limoges a tué le lion d'Angleterre. » (*Chron. de Vigorn; Chron. de Grandmont; Knighton.*)

son cœur à Rouen, et ses entrailles à Poitiers, comme une ville maudite ¹.

Le vicomte de Limoges, délivré de son plus cruel ennemi, n'eut pas le temps d'en profiter pour reprendre ce qu'il avait perdu ; il était déjà vieux et usé par les fatigues de ses longues luttes contre ses voisins ou contre l'étranger. Il mourut la même année, après s'être engagé à soutenir le roi de France contre Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre. A ses derniers moments, il appela à lui toutes les consolations de la religion, et vit réunis autour de lui ses nombreux enfants, Gui l'aîné, Guillaume-le-Pèlerin, Marguerite, déjà mariée au vicomte de Rochechouart ², Agnès à Guillaume de Gourdon, Humberge à Geoffroi de Languan, et Marie qui venait d'épouser Ebles V, vicomte de Ventadour ; illustres alliances qui promettaient à la famille un grand crédit dans le monde féodal. Sara, mère de ce

1. On a peut-être trop poétisé la mort de Richard ; la tradition s'y est trop mêlée à la légende. Voici un document qui raconte plus simplement, et ce nous semble, avec plus de vérité, cet événement : « Ricardus, rex Anglorum fortissimus, ictu sagittæ in humero percussus est, quum obsedisset turrim quandam in quodam castro pagi Lemovicensis, quod appellatur Chalus Chabrol, ob statuas aureas Luci Capreoli, quar ibi reperte sunt. In ipsa turre erant duo milites cum auro 38 viris et mulieribus, unus ex militibus Petrus Bru, alter Petrus Basili, de quo dicitur quod sagittam cum balista tractantem emisit, qua percussus rex infra duodecimum diem vitam finivit, videlicet feria tertia, ante diem dominicam Palmarum, 8 idus aprilis, prima hora noctis. Ipse enim dum exploraret, præceperat suis ut obsiderent castellum vicecomitis quod appellatur Nontron, et quoddam aliud mane prius quod vocatur Montagut. Pégut ?), quod et fecerant. Sed morte regis audita confusi recesserunt. Proposuerat autem ipse rex in corde suo omnia castella et mancipia dicti vicecomitis destruere. In vigilia S. Johannis-Baptiste, ipso anno sepultus est rex prædictus, cum patre suo, in monasterio Fontis Ebraudæ multis lætantibus, alii dolentibus (D. ETIENNET, ex fragm. Hist. Aquitan. t. II, p. 60. — Apud mss. du seminaire de Limoges, Ex chron. Bern. I tern.) Selon d'autres traditions, les trois chevaliers, qui défendaient la place de Châtas, étaient le sire de Rochechouart, Aymeric VI, le sire de Maynac et le sire de Saint-Léonard. Aymeric VI de Rochechouart avait épousé Luce de Pérusse. Mss. de Nadaud.)

2. Après la mort de celui-ci, elle fut mariée à Bozon de Grignols, et eut troisièmes nocces au fils d'Audebert II, comte de Périgord.

nts, lui survécut quelques années, et fut enterrée à t-Yrieix (1216) dans l'église qu'il avait fait bâtir¹. Bertrand de Born; ainsi que les chefs de son parti, ressentirent de joie à la mort de leur ennemi; mais il n'eut pas bonheur de voir la suite des sanglants démêlés de l'Aquitain contre ces rois normands qu'il avait tant haïs, et contre lesquels il avait si souvent appelé les barons à la lutte. Fatigué d'une longue vie de combats et d'amour, il avait épuisé sa jeunesse et son âge mûr, il alla chercher le calme des derniers jours à la religion et à la ténacité, dans le cloître de l'abbaye de Dalon, à laquelle il fit d'importantes donations, comme réparations des pertes et injures qu'il lui avait fait éprouver dans les dernières années. La charte, par laquelle il consacrait ces aumônes, solennellement déposée par lui sur l'autel (1200)². Il ne vint pas à y mourir revêtu de l'habit des moines de Cluny, léguant à la postérité un nom illustré par le courage et la poésie, et presque aussi oublié de son pays que tombe est ignorée sous les décombres du cloître³. Plusieurs de ses amis et de ses compagnons d'armes cherchèrent aussi la solitude et la pénitence dans d'autres abbayes du Limousin. Gouffier de Lastours, un des plus remarquables, mourut dans celle de Vigéois, l'année même où le sire Geoffroi achevait la première partie de sa chronique. Ses funérailles furent dignes de sa vie militaire : tout le clergé du pays vint à Vigéois y assister, et de là le corps, conduit par les abbés de Dalon et d'Uzerche, et par

Chron. de Saint-Martin de Limoges.

Cette charte fut faite dans le chapitre de Dalon, en présence de Jean II, évêque de Limoges, et de l'abbé. (*Gau. Christ. : Eccles. Lemovicens.*, p. 627.)

Il ne fut point enterré dans le cloître de Cadoun, comme on l'a cru longtemps. Le tombeau gothique et la statue en pierre qu'on y voit, ne lui ressemblent point, comme l'a prouvé M. l'abbé Audierne dans sa notice sur cette abbaye.

son oncle Archambaud, déposa son corps dans le cloître d'Arnac à côté de ses ancêtres¹. Un seul troubadour du Limousin, qui en comptait plusieurs à cette époque, paya à Richard d'Angleterre son tribut de reconnaissance et de regrets ; ce fut Gaucelme Faydit, né à Uzerche, qui composa de beaux vers en son honneur, mais qui, au lieu de célébrer ses vertus guerrières, ne chanta guère que ses maîtresses « fleurs de courtoisie »².

1. Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*.

2. Gaucelme Faydit dissipa de bonne heure son patrimoine. Quand il n'est plus qu'une maison à Uzerche, il se fit jongleur, courut les aventures et les festins, et prit pour compagne de sa joyeuse vie Guelhma-la-Religieuse, femme d'esprit, mais, comme lui, de mœurs dissolues. Il vint souvent chanter dans les manoirs du pays la beauté des châtelaines de Ventadour, de Malemort, d'Aubusson et de Gimel. (*Mss. de la Bibliothèque nationale*, n° 2761.) Il mourut en 1220. Il eut pour collaborateur Hugues de la Bachelerie, né aussi à Uzerche, comme il le dit : « Si fo de Lemosi del bore de Usarcha dela ou fo Gaucelm Faydit... » On a de lui des vers dont les rimes masculines et féminines sont mélangées. (Raynouard : *Collect. des Troubadours*.)

CHAPITRE X

GUI V, VICOMTE DE LIMOGES

Mémoire pour Philippe-Auguste contre Jean-sans-Terre. — Les habitants de Limoges reconstruisent leurs murailles, aidés de la famille Martemar. — Refus de l'abbé de Saint-Martial de concourir aux frais ; les habitants persécutés. — Gui V prend le parti de l'évêque : violence exercée. — Les habitants riches quittent la ville, ils se placent sous la protection de l'évêque. — Gui V est fait prisonnier par Jean-sans-Terre à Limoges. — Aymeric VII de Rochefoucauld ; Aymeric Martemar. — Les consuls retournent à la commune ; les habitants chassés de la ville. — Gui V remis en liberté. — Note sur le Martemar. — L'évêque et le vicomte poursuivent les mercenaires de la ville de Saint-Léopard et du château de Pompadour. — Accord à Philippe-Auguste. — Intervention de l'Eglise. — Jean-sans-Terre enlève la vicomte. — L'Eglise et ses richesses artistiques, pillées contre les Albigeois ; les consuls de Limoges. — Dédicace de l'église par l'évêque Jean de Veyrac. — Prise de la tour d'Aix par Jean-sans-Terre. — Note sur Jean de Veyrac. — Philippe-Auguste envoie des troupes en Angleterre. — Louis VIII à Limoges. — Raynoud abbé de Saint-Martial, et ses réformes. — Gui V et Louis VIII à Limoges. — Gui V, l'Eglise et les barons dévoués à Louis IX. — Le comte de Montfort à Limoges. — Saint Antoine de Padoue réformé. — Mort de Gui V : ses enfants.

Le roi de Richard semblait promettre la paix aux provinces du Midi : le nouveau roi d'Angleterre n'était ni assez sage ni assez habile politique, pour inquiéter les seigneurs ; ceux-ci n'étaient que plus hardis dans l'usage de leur haine contre la famille anglo-normande. Philippe-Auguste sut tirer parti de ces divisions pour faire prédominer son autorité. Gui V, comte d'Ademar V dans la vicomté de Limoges, qui avait pris part aux guerres précédentes, désireux de ce qu'avait perdu son père dans les derniers

temps, se déclara aussitôt l'ennemi de Jean-sans-Terre, en prenant le parti d'Artur de Bretagne, dont les prétentions au trône troublaient l'ambition du lâche successeur de Cœur-de-Lion. Oubliant que Philippe n'avait pas voulu se regarder l'héritage de ses ancêtres, en venant au secours de son père, il n'obéit pas moins à ses excitations, comme les autres pairs de fiefs. C'est que Bertrand de Born n'était plus là pour rappeler à ses amis qu'ils ne devaient combattre que pour la nationalité et l'indépendance de l'Aquitaine.

Les habitants de Limoges songèrent aussi à se prémunir contre de nouvelles attaques, en réparant leurs maisons incendiées en partie, leurs murailles détruites dans les luttes précédentes. Une famille illustre de bourgeois enrichis par le commerce, vouée depuis longtemps aux intérêts de la cité, présida et concourut de sa fortune à la reconstruction de tout un quartier, où elle résidait le plus souvent. Les Baxlagiers, ainsi se nommaient les membres de cette famille, firent transporter les décombres des maisons qu'on ne pouvait réparer, et qu'on devait remplacer par d'autres le long des remparts, placés entre une tour qui portait leur nom, et une autre appelée Pissevache. Mais la pression de ces matériaux ayant fait écrouler deux cents coudées de la muraille, la brèche pouvant fournir un passage aux Brabançons qui parcouraient encore les environs, et menaçait quelquefois la ville, les habitants craignant une attaque de ce côté, résolurent de reconstruire ces remparts (1200). Ils convinrent, de concert avec les consuls, que chacun payerait pour ces travaux un sou par livre de son revenu et prièrent Hugues de la Brosse, abbé de Saint-Martial, de fournir sa part de cet impôt¹.

Le grand dignitaire de l'Église, dont l'autorité était son-

1. Hugues II de la Brosse avait succédé en 1198 à Isambert Escoblin (Baluze : *Miscellan.*, l. vi, p. 523.)

veraine dans cette partie de la ville, s'y refusa, quoiqu'il eût les mêmes intérêts que les bourgeois à la défense commune. Aussitôt, les habitants indignés, excités par les consuls, pénétrèrent dans l'abbaye, maltraitèrent les religieux, renversèrent les murailles de leur enceinte, arrachèrent les arbres, et pillèrent tout ce qui tomba sous leurs mains. Les religieux, obligés de quitter leurs cellules, allèrent chercher un refuge dans l'église du Saint-Sépulcre, y restèrent pendant dix mois, disant la messe à chaque heure du jour et de la nuit, mais à voix basse, à cause de l'interdit que l'évêque Jean de Veyrac avait prononcé contre les consuls et leurs adhérents, tandis que dans le reste de la ville les prêtres séculiers témoignaient de leur attachement à la bourgeoisie, en faisant publiquement leurs cérémonies. Les religieux des abbayes, n'ayant pas à leur disposition la force matérielle pour imposer aux bourgeois révoltés, cherchaient à les effrayer, et à attirer le peuple à eux, en attribuant à la colère de Dieu les malheurs du temps, tels que la famine qui sévissait dans la ville, et la chute de cent coudées de murailles tombées à l'endroit même où les prêtres de Saint-Pierre et de Saint-Michel avaient fait quelques jours auparavant une station en conduisant une procession à travers la ville¹.

Gui V crut trouver dans cet état de choses l'occasion de reconquérir les anciens privilèges de sa famille, usurpés aussi bien par l'Église que par les bourgeois. Il feignit donc de prendre le parti de l'évêque; à la tête des hommes d'armes, qu'il avait réunis d'abord pour soutenir Artur de Bretagne contre Jean-sans-Terre, il entra dans la ville par la brèche du rempart, s'empara des portes et des tours, et fit prisonniers les principaux bourgeois qu'il envoya dans

1. *Chron. Voienz.*, ap. *Labbeum*, t. XII.

les prisons des châteaux d'Aixe, de Nontron, de Ségur et d'Excideuil. Pour maintenir les autres, il rétablit ses viguiers dans la ville, avec mission d'y rendre la justice, de lever des tailles sur les ouvriers établis et sur les marchands, le samedi de chaque semaine. Bientôt sa tyrannie ne connut plus de bornes ; ses hommes d'armes s'emparaient des marchandises sans en payer le prix : la misère s'accrut en proportion de la terreur qu'ils inspiraient. Quiconque résistait était emprisonné dans la tour de Saint-Martin, appelée *Mirebœuf*, attenante à la demeure du vicomte, et là attaché à un instrument de torture, nommé la *dromo*¹.

Les riches habitants de la ville, bourgeois et marchands, se réfugiaient dans les campagnes, dans les villes voisines, ou dans les châteaux, où ils imploraient la protection des seigneurs en se faisant leurs hommes. Limoges était ainsi menacé de perdre son industrie et son commerce par la fuite de ceux qui en étaient les principaux agents. Enfin, pour combattre plus efficacement les excès de violence du vicomte, les habitants se placèrent sous la protection de l'évêque, comme ils l'avaient souvent fait dans les siècles passés, alors que l'Église était le refuge suprême des persécutés. Celui-ci, après leur avoir durement reproché leurs propres violences, que pour cela la main de Dieu les châtierait, leur conseilla de s'en rapporter à la décision de l'archidiacre de Saint-Étienne, qui déclara l'abbé et les religieux de Saint-Martial exempts de tous frais pour la réparation des remparts de la ville, moyennant une annuelle de dix livres sur le Mas-Sainte-Valérie, et condamna les bourgeois à payer à ceux-ci treize cent vingt sous d'amende, à leur restituer leurs chevaux, leurs harnais et leurs attelages. Toutes ces conditions acceptées, l'évêque leva l'in-

1. La demeure du vicomte, dont cette tour faisait partie, était située près de l'église de Saint-Michel-des-Lions.

dit. Mais il ne fut pas aussi facile d'avoir raison du comte, d'obtenir qu'il traitât avec moins de cruauté ces bourgeois et ces artisans ruinés et livrés au désespoir. L'abbé de Saint-Martial et l'évêque vinrent lui demander la liberté des prisonniers, qu'il ne voulut accorder qu'au prix d'une forte rançon. Quelques-uns se rachetèrent; autres, entièrement ruinés, moururent en prison.

La bourgeoisie avait payé cher sa révolte; mais, par ses concessions à l'évêque et à l'abbaye, elle espérait pouvoir compter sur une protection puissante contre de nouvelles attaques de la part du vicomte. Le jour arriva où celui-ci fut plus à craindre. Jean-sans-Terre, instruit de ce qui se passait à Limoges, impatient de se venger de Gui V toujours attaché au parti d'Artur de Bretagne, le surprit à Cantôme, le fit prisonnier, et l'enferma au château de Châteauneuf, après avoir fait périr devant lui plusieurs chevaliers de son parti (1202). Le vainqueur, qui cherchait alors à s'attacher les populations du Midi, vint ensuite à Limoges, s'y déclara pour la bourgeoisie, en déposant tous les viguiers du vicomte : il en fit même périr quelques-uns, mais il maintint dans ses fonctions, pour les exercer en son nom, Hélie de Bazas, seigneur de Mortemar¹. A la place de Hu-

1. Le château de Mortemar fut bâti vers la fin du x^e siècle, avec le consentement d'Andebert, comte de la Marche, par Abbon Drut qui avait défait celui de Bellac contre Robert, roi de France. (ADÉMAR, *Patrolog.*, t. III, p. 117.) Ce ne fut qu'au XIII^e siècle que cette seigneurie passa dans la famille de Rochefort par le mariage d'Ayméric VII avec Alix de Mortemar, fille et unique héritière de Guillaume, chevalier, baron de Mortemar, à Saint-Germain-Beaupré (1205). Alix de Mortemar testa en 1247 : elle était encore en 1233 (*Arch. de Pau*). Alix de Mortemar a été le sujet d'une légende qui se raconte encore. « Un des serviteurs du château de Rochefort, attiré par sa beauté, avait conçu pour elle une criminelle passion, dans laquelle il chercha vainement à l'entraîner. Un jour qu'il la trouva seule, il tenta de lui faire violence. Alors, effrayé de ses menaces, le misérable prit la résolution de la perdre dans l'esprit de son mari, réunit autour de lui les serviteurs de la famille, et leur raconte qu'il a été par elle sollicité au crime, et n'a pu s'y soustraire que par la force. Il court

gues de la Brosse, abbé de Saint-Martial, il fit nommer par les religieux son confesseur, nommé Alesmius, ou Alermius. L'évêque, contraint d'approuver cette élection, qui fut longtemps contestée, et se voyant sans cesse persécuté pour s'être associé au vicomte Gui V, se réfugia à Rome, d'où repoussé par le pape, isolé de son diocèse, il alla quelque temps après mourir en Palestine, dans un voyage qu'il avait entrepris en compagnie de trois moines et du seigneur de Lastours ¹.

Soutenus par Jean-sans-Terre, les bourgeois de Limoges furent remis en possession de leurs anciens privilèges; leurs consuls firent revivre la commune, et chassèrent de la ville la famille des Baxlagiers qui passait pour être dévouée au vicomte, et qui ne fut plus tard admise aux droits de cité que par la protection d'Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et encore à condition de rétablir à ses frais les murailles renversées.

Pendant ce temps-là, la guerre, souvent interrompue par des trêves, avait recommencé entre Jean-sans-Terre et Philippe-Auguste; les Français, par la prise de Chinon, venaient de rendre à la liberté le vicomte de Limoges, qui

la dénoncer à son mari. Celui-ci se laisse persuader, et, dans son indignation, veut la tuer; mais elle prend la fuite, se cache en attendant que sa colère se calme. Il faut qu'elle périsse. Le calomniateur lui-même reçoit l'ordre de la jeter en pâture à un lion, qu'on retenait renfermé dans une fosse. Elle y est précipitée vivante. Mais, trois jours après, ne pouvant résister à la douleur qu'il ressent, il vient savoir si elle vit encore, et y fait descendre le serviteur infidèle qui la trouve pleine de vie. Il veut voir par lui-même ce prodige et ordonne qu'on la retire, puis la prend dans ses bras, et la prie de lui raconter ce qui s'est passé depuis trois jours dans ce souterrain. Elle lui raconte que le lion s'est couché à ses pieds, lui a léché les mains, et lui fait connaître les violences tentées sur elle et les désirs criminels de son calomniateur. Aymeric reconnaît son innocence et fait précipiter dans la fosse l'infâme que le lion dévore en poussant d'affreux rugissements. Pour perpétuer ce souvenir du triomphe de la vertu, il fit pratiquer dans la tour même une niche, où il fit placer un lion en pierre, ce qui donna à cette tour qui existe encore le nom de *Tour du Lion*. »

1. Chron. de Bernard Ythier, ap. *Script. rer. Franc.*

arriva aussitôt dans sa capitale, où il retrouva sur le siège épiscopal Jean de Veyrac, réduit dans son impuissance à faire des malheurs du pays, que ravageaient dans tous les sens les bandes indisciplinées de Jean-sans-Terre. Ces mercenaires, défilant de toute la France méridionale, venaient chercher du butin jusqu'aux portes de Limoges.

L'évêque et le vicomte firent marcher contre eux tous les hommes des paroisses qu'ils purent réunir et devant lesquels quelques bandes quittèrent le pays, pendant que d'autres, surprises dans la petite ville de Saint-Léonard, étaient complètement détruites. L'évêque entré dans la place ainsi livrée, y reçut, au nom du roi de France, l'hommage des seigneurs et des habitants, quoique ceux-ci dussent l'octroi de leurs franchises communales aux rois d'Angleterre, pensant que le vicomte de Limoges, continuant de poursuivre les Brabançons, en faisait périr un grand nombre surpris au château de Pompadour. « Ainsi, dit l'auteur des chroniques manuscrites de Limoges, le sceptre du roi d'Angleterre commençait à se briser; le duché d'Aquitaine rendait sous la domination de la France. » Le moine qui écrivait ces chroniques ne se doutait pas qu'il fallait que la France luttât encore pendant deux siècles, avant que l'Angleterre renoncât à ses prétentions.

Henri V, qui devait la liberté à Philippe-Auguste, s'en montra reconnaissant en s'attachant de tout son dévouement politique de son suzerain : au lieu de ne songer, comme son père, qu'aux intérêts de l'Aquitaine qui s'était si longtemps isolée de ceux de la France, il s'appliqua à chasser les Anglo-Normands de ces belles possessions du midi que leur avait apportées Aliénor, plutôt qu'à leur arracher cette riche Normandie où la race des Plantagenets avait eu son berceau. A partir de cette époque, il assista à la tête de ses vassaux à toutes les conquêtes de la royauté

française. La féodalité commençait à comprendre que déjà, en partie absorbée par le pouvoir royal, elle ne pouvait conserver d'influence, comme corps politique, qu'en se dévouant au représentant de l'indépendance nationale. Le vicomte de Limoges eut pour compagnon d'armes dans cette guerre Aymeric VI, vicomte de Rochechouart.

En vain l'Église chercha-t-elle à arrêter cette lutte des deux nations rivales, en conviant encore le peuple à la conquête de la Terre-Sainte, en réveillant l'enthousiasme religieux par des commentaires sur quelques événements que la foule ne comprenait pas, et que le clergé de Limoges attribuait à l'affaiblissement des croyances religieuses, comme la mort d'un bourgeois de la ville nommé Pierre Vital, qui du pont de Saint-Étienne, s'était précipité dans la Vienne avec ses deux enfants. La mort subite d'un autre, nommé Dupeyrat, au moment d'un rendez-vous criminel avec une femme mariée, était aussi racontée comme une punition du Ciel. Il est bien vrai, la société de ces temps avait besoin d'excitation au bien pour ne pas s'écarter des croyances qui font toujours la force d'une nation dans le malheur ; mais on était alors peu disposé à courir au loin à des entreprises périlleuses, à oublier la fortune de la France sur les traces des compagnons de Godefroi de Bouillon. Aussi, peu de chevaliers de la vicomté de Limoges consentirent à faire partie de la quatrième croisade, que l'astucieuse Venise entraîna sous les murs de Constantinople où l'on oublie Jérusalem. Quelques vassaux seulement suivirent Geoffroi de Lubersac, qui, à son départ, confia l'administration de ses biens à Raynaud, vicomte d'Aubusson ¹, et reçut de lui, à son retour, la somme de mille quarante-deux livres tour

1. Geoffroi, seigneur de Lubersac, d'après le sceau de la quittance sur parchemin donnée au vicomte d'Aubusson, avait pour armoiries : un lion passant, sur un champ de gueules ; année 1211. (Arch. de Lubersac.)

provenant des revenus de ses terres de Lubersac, de Saint-Pardoux, de Condat et de leurs dépendances¹. Le vicomte de Limoges resta sur ses terres, s'occupant de réparer les murailles de ses châteaux, tombés en ruines pendant les événements du dernier siècle, ou détruits par les Anglais de Henri II. La même année, où mourut à Limoges Jean Audier, ancien ennemi de son père, et sénéchal de Jean-sans-Terre, il fortifia le château d'Aixe, qui devint la principale place des environs. Les constructions s'élevaient rapidement, grâce à de nombreux ouvriers appelés de tous les côtés, et surveillés par les hommes d'armes du vicomte. Cette localité dressa bientôt à une grande hauteur son donjon couronné de créneaux et de machicoulis, et protégé par de larges fossés. C'était comme un défi que le vicomte jetait à l'Angleterre, et que l'Angleterre ne tarda pas à accepter, car Jean-sans-Terre irrité porta bientôt avec de nouvelles bandes de mercenaires, au-delà des premières limites de la vicomté, en s'emparant de Thiers et du château d'Excideuil (1211).

L'église de Limoges, malgré les ravages de la guerre, servait encore sa puissance morale, à la faveur de laquelle s'augmentait sa fortune. Les aumônes remplissaient les trésors, la piété des fidèles concourait à donner à ses fêtes une splendeur peu ordinaire. Quand des processions solennelles parcouraient la ville, on étalait aux yeux de la foule les plus magnifiques ornements presque toujours exécutés par des artistes du pays²; la châsse de saint Mar-

¹ Le seigneur de Lubersac et du Limousin, André de Bourse, est indiqué dans un acte de Jean 1237, passé devant l'official de Limoges, comme ayant accompagné l'expédition conduite en Terre-Sainte par Thibaut, comte de Champagne.

² Quand les chanoines de la cathédrale venaient que les religieux de Saint-Martial assistaient à la procession, deux d'entre eux, par exemple, devant les prêtres, et, pendant la marche, Saint-Martial à la gauche et Saint-Étienne à la droite. (*Chron. de Bernard Tiliac.*)

sons¹ (1212). On réformait la transaction faite depuis quelques années avec les religieux de Saint-Martial. Les consuls n'étaient plus les humbles protégés de l'évêque; l'abbé et le chapitre assurèrent à la commune, à perpétuité, dix livres de la monnaie de Limoges, à prendre chaque année, mais sans droit de suzeraineté, sur le mas de Saint-Martial, situé près de l'église de Sainte-Valérie. A cette condition les consuls n'avaient plus rien à réclamer de l'abbaye pour l'entretien des murailles de la ville². Élus par le peuple, responsables de leur gestion, ils jouissaient d'une autorité souveraine, exerçaient le pouvoir législatif et judiciaire, le droit d'établir des impôts, d'organiser la force armée, ne recevaient aucun salaire, ne devaient rien vendre à la commune, ni accepter aucun présent.

Le vicomte de Limoges cherchait aussi à vivre en paix avec les religieux, en leur donnant, pour satisfaire à quelques réclamations, quarante-trois sous de rente à prendre sur son fief de Châlus. Quelques grands vassaux se montraient aussi désintéressés : à son retour de la quatrième croisade, Geoffroi de Lubersac, et Isabelle de la Garde, sa femme, vendirent à l'abbaye pour une somme modique les terres qu'ils possédaient à Saint-Germain (1213). Mais l'année suivante, la religion fut appelée à consoler de grandes misères, survenues à la suite de l'intempérie des saisons, de pluies si abondantes, que les inondations détruisirent jusqu'aux toits des maisons placées près de la Vienne. L'évêque Jean de Veyrac releva le courage de la foule par une de ces cérémonies qui, au moyen âge, promettaient

¹ Limoges, cette même année, avait pour consuls Alexandre, Jean de Veyrac, Hugues le Bonnebourse, Pierre de Bré, Hélie Martial, Pierre Berret, Jacques Berret, Pierre Vincent et Jean Bot, qui soutenaient alors le pape contre l'abbé de Saint-Martial. (Extrait d'un registre de Pierre-Buffière aux arch. de Pau.)

² Arch. de Pau : *N. de la vicomté*, 1^{re} rég. consulaire.

toujours un avenir meilleur. Il fit la dédicace de l'église de Saint-Michel-des-Lions, en présence d'un nombreux clergé, et du vicomte Gui V, dont les hommes d'armes réunis alors pour résister à de nouvelles tentatives de Jean-sans-Terre, entouraient le nouveau temple. Le prélat consécrateur profita de cette circonstance pour prononcer de malédiction contre les usuriers, sans doute les riches marchands lombards, vénitiens ou juifs, en possession depuis plusieurs années, du commerce de la cité, qui prêtaient parfois à de gros intérêts aux moines de Saint-Martial. Les fêtes religieuses se succédaient à de courts intervalles. L'église commencée dès 1161 en l'honneur de sainte Valérie, venait d'être terminée¹. L'évêque Jean de Veyrac en fit solennellement la dédicace, à laquelle assistèrent les seigneurs de la Marche, qui faisaient porter devant leurs bannières les restes de la vierge martyre, conservés jusqu'alors dans leur fief de Chambon (1212). On adonnait aussi aux mêmes honneurs les reliques de saint Vaulx, l'ermite du mont Bernage, et celles de saint Pardoux, le cénobite de Guéret. Le moyen âge élevait des temples à ses saints, comme les temps modernes des statues à leurs grands hommes. La plupart des temples ont été détruits, mais le souvenir des favoris de Dieu vit encore, tandis que les statues brisées ne laissent presque rien derrière elles : élevées trop souvent par les partis politiques, le politique les a renversées.

Cependant Jean-sans-Terre venait de réparaître en Aquitaine avec un grand nombre de chevaliers d'Angleterre, de Normandie et de Gascogne, pour imposer sa suzeraineté au Limousin et pour se venger du vicomte et de l'évêque.

1. Cette église, bâtie dans le lieu même où, d'après la tradition, la première martyre de l'Aquitaine fut décapitée, fut donnée en 1596 aux Bénédictins.

étaient déclarés pour Philippe-Auguste; la tour d'Aixe, construite par le vicomte de Limoges, fut la première attaquée et prise, avec le château, malgré les troupes de V., qui perdit bientôt d'autres places (1214). Fier de humilier son vassal, et pour le réduire à de plus extrémités, il s'achemina vers Limoges, dans le but d'y éprouver la fidélité des habitants. Le vicomte, qui était renfermé, voyant les bourgeois disposés à ouvrir leurs portes, s'empressa d'en sortir. Toute la colère de Jean-sans-Terre s'exerça contre l'évêque, qui fut dépouillé de tous ses biens. En vain Innocent III écrivit au roi sur une lettre pleine de menaces et de reproches, le Veyrac, obligé de quitter son siège, partit pour Palestine, et mourut exilé dans la ville d'Acre en 1218¹. Pour se prémunir contre de nouvelles attaques de Philippe-Auguste, Jean-sans-Terre ordonna aux habitants de réparer les murailles et d'y placer à la hâte des machines en fer. Richard, son frère, dont le courage et la témérité se perdaient plus à l'aise en rase campagne, avait fait abattre toutes les fortifications; lui, au contraire, aimait les places fortes, pour y cacher à l'occasion sa lâcheté et sa honte. Philippe-Auguste ne tarda pas à lancer son fils sur le Midi: les troupes françaises envahirent les possessions anglaises au delà de la Loire et coururent jusqu'à la Vienne. Le roi d'Angleterre prit la fuite devant le jeune Coeur-de-Lion, et en son pouvoir plusieurs châteaux qui se rendirent sans coup férir. Le vainqueur entra dans Limoges sans résistance, confirma les anciens privilèges de la ville, sans

¹ Il succéda à l'évêque Sébrand Chabot, et était né à Veyrac, où il fut enterré, et où se trouve encore dans cette bourgade. (Mazet: *Chr. de Saint-Étienne*, t. 1, p. 102.) Le territoire de cette commune que les restes de la ville de Limoges occupent en 1124 par Raimond de Neuil, abbé du Dorat, ne voulut en faire une dépendance de Cîteaux, mais l'abbé de Cîteaux y réussit.

nuire à ceux du vicomte, qui faisait cause commune avec lui; il combla le clergé de ses munificences, l'édifia sa piété dans ses stations au tombeau de saint Martial, objet de vénération pour tous les princes qui venaient à Limoges. De nouvelles fortifications furent construites sur ses ordres, pendant que le vicomte, son fidèle allié, réunissait des troupes, chassait les Anglais des châteaux de la Porcherie, de Rosiers, de Chalusset et de la citadelle d'Aixe, après que cette dernière eut soutenu un siège de neuf semaines (1216). Tout le pays fut bientôt soumis. Les habitants de Limoges étaient loin cependant de mériter les bonnes grâces du prince, car en ouvrant leurs portes à Jean-sans-Terre, ils avaient oublié que, deux ans auparavant (mars 1212), Philippe-Auguste, voulant faire de leur ville une place de guerre du Nord contre le Midi, leur avait accordé, comme commencement d'exécution du traité fait à Saint-Yrieix avec le vicomte, des lettres patentes par lesquelles il les prenait sous sa protection et sa sauvegarde ¹. Il avait aussi promis à la bourgeoisie de ne jamais livrer la ville à l'étranger. Louis VIII confirma tous ces engagements par de nouvelles lettres patentes, politique habile qui, en favorisant l'élément démocratique dans de sages mesures, donnait à la royauté plus de force contre la féodalité et contre l'Angleterre.

La présence du jeune prince à Limoges y fit renaitre l'ordre et la confiance; le commerce et l'industrie y retrouvèrent leur ancienne prospérité; les nombreuses corporations d'ouvriers se donnèrent, par des statuts, une organisation régulière. De belles productions artistiques sortirent des ateliers des émailleurs et des argentiers; d'habiles architectes construisirent de riches habitations

1. « Neque nos ipsam civitatem de manu nostra removebimus. » (Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges, n° 517.)

les chefs de la noblesse qui avaient des vigueries dans la ville¹.

Les hommes du Nord qui passaient par Limoges, en allant à la croisade contre les Albigeois, y suscitaient un enthousiasme religieux dont le clergé sut profiter pour réparer les ruines de ses édifices; Raymond Gaucelin, abbé de Saint-Martial, qui avait voulu renoncer à sa dignité, qu'il ne pouvait soumettre ses religieux à la discipline et que l'abbaye était presque en ruines, reprit courageusement son rôle de réformateur, rétablit la fortune de l'abbaye; paya toutes les dettes, fit construire une magnifique maison abbatiale, et orna les galeries intérieures de précieuses statues, qui passaient pour les plus belles de France². Sa suprématie était partout acceptée de ses vassaux; le vicomte de Limoges était le premier à lui rendre l'hommage. Mais en faisant reconnaître sa suprématie aux vassaux de l'Église, il se soumettait à la loi du roi. Louis VIII, en lui fournissant, pour les besoins de la croisade contre le comte de Toulouse, deux cents chevaliers, que demandait le roi, en sa qualité de duc d'Aquitaine.

Louis VIII partit de Limoges, suivi de plusieurs moines et chevaliers qui tous espéraient bien s'approprier les richesses des riches provinces du Midi. On distinguait dans leurs rangs un des plus illustres du pays, Guérin, évêque de Saint-Jean-de-Jérusalem, et chancelier de son royaume. Le vicomte de Limoges partit aussi, avec son contin-

¹ Dans la chronique de Bernard Ythier, le sénéchal de la Marche fit construire à Limoges plusieurs belles maisons, renferma de murailles la forteresse *la Bonne*, et au moyen d'un souterrain la mit en communication avec la ville.

² Les statues coûtèrent, dit-on, 20,000 sous, et la maison abbatiale fut ornée de statues; sommes énormes pour ce temps. (Baluze : *Miscell.*, t. 4,

gent d'hommes d'armes, après être venu à Saint-Yrieux rendre les derniers devoirs à sa mère, qui mourut fière des exploits de son fils, elle qui, après avoir été l'arbitre du traité de paix entre Limoges et les princes normands, eut vu ses affections d'épouse et de mère froissées par les entreprises d'Adémar V.

Après la mort de Louis VIII, Gui V, qui avait assisté à ses derniers moments, se hâta de revenir à Limoges pour mettre ses intérêts à l'abri des éventualités du nouveau règne. Louis IX, qui dès son enfance préludait à sa gloire d'un saint, trouvant dans sa mère l'exemple de toutes les vertus, venait de ceindre la couronne. Le roi, pacifié par le père, se tourna vers le fils, attendant de lui la paix et l'ordre et une politique qui devait avoir pour base le respect de tous les droits. Cette partie de la France, toujours remuée depuis Charlemagne par les aspirations d'indépendance, troublée, meurtrie par les tentatives de réformes dans ses croyances, espérait se poser sous le sceptre d'un sage.

Limoges parut s'attacher à cette nouvelle royauté, à cette administration, aristocratique avec sa noblesse, bourgeoise avec ses consuls et ses marchands, théocratique avec ses prélats et ses chefs d'abbayes, ne se laissa point entraîner dans la ligue des barons révoltés contre Blanche de Castille. L'évêque, l'abbé de Saint-Martial, dont les prédécesseurs avaient aussi bien porté le glaive que la crosse, et avec eux plusieurs grandes familles enrichies par le commerce, entrées récemment dans les rangs de la noblesse, en faveur des dernières révolutions, tous s'empressèrent de reconnaître Louis IX comme duc d'Aquitaine. D'ailleurs la noblesse, puissante par ses privilèges, aurait-elle osé faire cause commune avec les barons de la ligue, qui n'aurait été empêchée par les consuls, véritables sou-

démocratie dans toutes les villes murées de cette , et qui, fatiguées des luttes des grands vassaux, ont à l'envi dans les bras de la royauté. Gui V, mal-relations avec les comtes de la Marche, fut contraint d'envoyer les lettres par lesquelles nobles, bourgeois et habitants de Limoges s'engageaient à défendre Louis IX, à l'extérieur et contre tous¹. On n'était déjà plus au temps où les vicomtes de Limoges, seigneur de Lastours, de Pompadour, de Bonneval, les seigneurs du Bré et les vicomtes de Rochechouart proclamaient que leurs fiefs ne relevaient que de Dieu et de ses

seigneurie elle-même, dont l'évêque et l'abbé de Saint-Étienne étaient toujours les hauts représentants, se sentait : à la décadence de son pouvoir féodal ; mais elle maintenait son glorieux privilège de parler au nom de Dieu pour l'édification des populations, et pour l'accomplissement des devoirs religieux : venant en aide à tous les troublés par les nouvelles doctrines prêchées dans le clergé de Limoges contribua de tout son ascendant à l'appui des sociétés mystiques qui, par l'exemple de la pureté des mœurs et par la prédication, entrèrent en champ clos contre l'hérésie. Les disciples de Dominique vinrent dans ce but s'établir à Limoges. Pendant que les aumônes des fidèles, ou les munificences de la royauté, leur eussent préparé de vastes loges, les religieux firent leurs cérémonies dans la petite église de Sainte-Félicité, alors située près du pont de Saint-

¹ de Philippe-Auguste, *ap. Script. rer. Franc.*

église dédiée à la sainte Trinité, selon la tradition, par saint Étienne, qui aurait été incendiée en 1105, reconstruite quelques années après, et aujourd'hui d'habitation à de pauvres ouvriers.

Après eux, Antoine de Padoue, annonçant à l'Eglise de grandes épreuves, envoya aussi à Limoges quelques-uns de ses frères (1226) qui, nouveaux apôtres du christianisme, armés de la parole pour sa défense, effrayèrent de leur éloquence et de leurs austérités le luxe et tous les dérèglements. Les Frères Prêcheurs obtinrent que les femmes de Limoges ne se couvrissent plus la tête que des chaperons qu'elles portaient autrefois, au lieu des belles coiffes empesées qu'elles avaient adoptées depuis peu.

Gui V vit la plus grande partie de ces changements dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux, sans que nous puissions dire la part qu'il put y prendre. Il était vieux et fatigué de ces longues luttes, quand la douleur qu'il ressentait de la mort d'Adémar, son fils aîné, arrivée vers 1222, le conduisit au tombeau¹. Il fut inhumé à Saint-Martial, laissant pour enfants, nés de son mariage avec Ermengarde², Gui VI, qui lui succéda, et Marguerite, mariée à Aimeric VIII, vicomte de Rochechouart.

1. Ithier : *Chron. de Saint-Martin*. — *Art. de vérifier les dates*, t. I.

2. Ermengarde mourut vers 1268.

CHAPITRE XI

GUI VI, VICOMTE DE LIMOGES, ET LOUIS IX, ROI DE FRANCE

État des derniers événements. — Réputation du monastère de Grandmont. — Révolte des religieux, calmée par le pape. — Gui de Comborn, archidiacre et les disciples de saint Dominique. — Note sur le couvent de Saint-Etienne. — Saint Antoine de Padoue; ses prédications et ses prédictions. — Gui VI rétablit la paix entre l'évêque et l'abbé de Saint-Martial; sa mort à Avignon. — Gui VI et sa mère Ermengarde. — Il prend l'administration de la vicomté, et assiège les châteaux de Bré et de Courbefy. — Note sur la baronnie de Bré. — Louis IX nomme un sénéchal dans les diocèses de Limoges, de Cahors et de Périgueux. — Gui VI, choisi comme arbitre par la comtesse de Brive et les seigneurs de Turenne. — Il reçoit Louis IX et Blanche de Castille à Limoges. — Note sur le couvent des Jacobins. — Transaction entre l'abbé de Saint-Martial et Gui VI. — La noblesse du Limousin à la première croisade de saint Louis. — Gui VI prend le parti d'Alphonse de Castille. — Jugement rendu par l'évêque contre Azmaric, vicomte de Rochechouart, et Gui VI. — Différends entre le couvent et l'abbaye de Saint-Martial. — Louis IX restitue les provinces occupées sur Jean-sans-Terre. — Henri III à Grandmont et à Limoges. — Hérésies entre Gui VI, l'abbé de Saint-Martial et les bourgeois. — Gui VI réclame le donaire de sa sœur Marguerite, et assiège le château de Bourdeille; sa mort à Brantôme.

Les premières guerres entre les Plantagenets et les Capétiens, pendant lesquelles il y eut en jeu plus de passions personnelles que d'intérêts généraux; le flot des populations du Nord débordé sur les provinces méridionales, à l'occasion de la guerre contre les Albigeois; les luttes des grands vassaux entre eux, ou contre la royauté, tous ces événements avaient eu pour résultat de grandes modifications dans l'ordre social; les institutions politiques, les croyances religieuses, sans s'écarter des dogmes, étaient entrés dans de nouvelles voies de progrès pour la satisfac-

tion de nouveaux besoins. Le peuple, appelé à combattre dans un parti ou dans l'autre, avait fini par comprendre qu'il ne devait pas être toujours asservi à des ambitions rivales, et puisqu'il en faisait la force, qu'il devait aussi en recueillir quelques profits : aussi commençait-il à se montrer impatient de liberté, ne cachant ni ses aspirations, ni sa haine contre tout ce qui contrariait ses passions ou ses intérêts. La féodalité s'était affaiblie par ses résistances au pouvoir royal; l'Église elle-même pouvait craindre d'être entraînée à une rapide déchéance par les nouvelles idées nées dans ses rangs, et audacieusement exploitées par des novateurs, qui en poussaient les conséquences jusqu'aux hérésies les plus contraires à l'ordre social; aussi en fut-elle profondément émue, et avec elle la noblesse et la bourgeoisie. Limoges, la ville par excellence du catholicisme, le sanctuaire vénéré des reliques d'un grand nombre de saints, avait vu la première son clergé s'émouvoir au bruit des prédicants des Albigeois; ses vieilles basiliques avaient retenti des cris d'alarme des prêtres, des moines et des abbés, qui tous s'étaient faits les soldats de saint Dominique, entraînant avec eux plusieurs des barons du pays¹.

La masse du peuple, ne comprenant pas ce que les doctrines nouvelles avaient de dangereux pour la société, n'y avait vu d'abord qu'une révolution de moines, en désaccord avec leurs supérieurs, décidés à leur résister. Ce qui s'était passé à Grandmont était bien fait pour égarer l'opinion du vulgaire. Cet établissement, comme nous l'avons déjà dit, avait été comblé des munificences des rois d'Angleterre et de France. L'enceinte était trop étroite pour contenir la foule des pénitents illustres qui venaient y

1. « ... Gui de Carmen et lou vicomte de Tourene, l'evesque de Limoges, Bertrand de Cardaillac, fils de Gordon, et seigneur de Castelnau, lou quals menave toutz les de Quercy. » (*Chron. romane de la guerre des Albigeois.*)

rendre l'habit religieux, et le pavé de sa basilique ne suffisait plus à toutes les dépouilles de grands et de princes qui demandaient à dormir leur dernier sommeil sous les dalles de la nef et du sanctuaire. Aymeric, vicomte de Rochechouart, les vicomtes de Ventadour, Hugues II, comte de la Marche, et une foule de seigneurs de ce temps, après avoir mené une vie plus ou moins orageuse, étaient venus passer à Grandmont dans la pénitence les derniers jours qui leur restaient¹. Le roi des gais troubadours de son siècle, Thibaud II, comte de Champagne, également fameux par ses qualités chevaleresques et par son amour dédaigné pour Blanche de Castille, ne devait pas tarder à venir aussi en pèlerinage au célèbre *moutier* des montagnes du limousin.

Le peuple, comme nous l'avons dit, n'avait pas toujours été édifié par les moines, forçant quelquefois leurs supérieurs à aller chercher auprès du saint-siège la sanction de leur autorité. Ceux de Grandmont, apprenant qu'Aymar, leur prieur, était mort en revenant du concile de Latran, où il était allé demander au pape des ordres positifs pour introduire la réforme des mœurs et de la discipline dans le

1. Aymeric VIII, comme on l'a déjà vu, avait épousé Marguerite de Limoges, dame de Saint-Laurent, fille de Gui V, qui recueillit de l'héritage de son père les forteresses de Gorre, Oradour, Cussac, Cussaret, Champnier, la forêt de Tren et la moitié du domaine de Marval. Elle mourut quatorze ans après son mari, en 1259, laissant après elle une réputation de grandes vertus, et fut enterrée au couvent du Châtenet, auprès de son mari. Voici son épitaphe, traduite du latin :

« Ici repose la bonne Marguerite, précieuse pour son pays, épouse heureuse, pleine de charité pour les pauvres, simple et humble avec les petits, recherchant peu la société des grands, prudente, discrète, généreuse, riche de ses enfants. »

On a dit, ce qui ne paraît pas admissible, d'après le lieu de sa sépulture, qu'elle épousa en secondes noccs Archambaud I^{er}, comte de Périgord, à moins que parant pas eu d'enfants de cette union, elle eût demandé de reposer auprès de son premier mari. Les principales dispositions de son contrat de mariage avec Aymeric VIII sont relatées dans un acte postérieur à l'occasion d'un procès. (*Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.*)

riche monastère, s'étaient mis en pleine révolte. Le prétexte de ces troubles avait été l'interprétation d'un des préceptes du fondateur de l'ordre, qui avait défendu aux religieux de posséder des terres éloignées : on en demandait depuis quelque temps l'abrogation, parce qu'il mettait des limites aux richesses territoriales de l'établissement. Mais les moines, ne voulant pas revenir au temps des abnégations, s'insurgeaient contre la règle qui mortifiait l'âme et le corps, ne rêvaient plus de la mort, mais des plaisirs du monde, et voulaient la liberté d'examen et l'indépendance personnelle. Le pape n'eut raison des factieux qu'en leur imposant strictement l'obéissance, sous peine d'être chassés avec ignominie.

Fidèle aux traditions de ses divines institutions, l'Église pouvait encore se faire respecter en imposant des châtiements spirituels. Mais les temps de la force matérielle n'étaient pas loin. Les nouvelles doctrines avaient trop remué les passions dans le domaine des croyances catholiques, pour que la lutte contre les sectaires n'eût pas ses sanglantes péripéties. Pour combattre l'hérésie, qui ne menaçait pas seulement les institutions catholiques, mais la société elle-même, le catholicisme trouva dans ses rangs de courageux apôtres. Les éloquents disciples de saint Dominique reçurent à Limoges une hospitalité empressée. Gui de Comborn, archidiaque, mit à leur disposition, près du pont de Saint-Michel, quelques bâtiments où furent bientôt construits un vaste couvent et une église dont il fit la dédicace. On y ajouta bientôt après des terres dans la paroisse de Saint-Michel-de-Pistorie. Un chanoine du Dorat eut assez d'influence sur les bourgeois, à qui appartenaient ces terres, pour obtenir qu'ils renonçassent au prix de vente ¹.

1. Le couvent de Saint-Dominique, à Limoges, fut le cinquième de la fondation de l'ordre. Après s'être établis à la Croix-de-Manigne, les religieux

Le chapitre de Saint-Martial ne montra pas le même désintéressement; les fils de saint Dominique ne lui firent accepter leur institution qu'en lui payant une rente pour prix de quelques concessions de terrain. A côté s'établirent aussi les Frères-Mineurs, conduits à Limoges par saint Antoine de Padoue (1223) qui, dans les élans de sa foi, trouvant de sublimes inspirations, semblait lire dans l'avenir, en annonçant au monde catholique des épreuves prochaines, à la noblesse la ruine de son influence, au peuple des jours de repentir, à tous l'expiation des fautes du passé. Debout sur les vieilles tombes du cimetière de Saint-Paul, le précurseur de Savonarole maîtrisait la foule par son éloquence et l'inclinait au repentir. L'enthousiasme fut si grand, le peuple était si avide de l'entendre, qu'à l'heure où l'apôtre devait prêcher, tout travail, tout négoce cessait. — « Un jour, disent les chroniques, un peuple immense se pressait autour de lui; sa voix prophétique luttait contre le bruit du tonnerre et des vents déchainés; d'épais nuages couvraient la ville; on se disposait à fuir l'orage, quand le saint retint la foule effrayée en lui disant qu'il resterait à l'abri de la tempête. La pluie tomba par torrents, et il n'en fut pas atteint. » Quand l'orateur avait assez remué de ses lamentations, de ses menaces, ce pauvre peuple de serfs, d'artisans et de bourgeois, il parconrait les campagnes, prêchant la pénitence dans les manoirs de la vicomté, chez les seigneurs de Châteauneuf, de Rochechouart, de Pompadour, de Rossignac et d'autres : interrogé sur la durée de la puissance féodale, il leur répondait avec l'assurance de l'imité aux volontés divines : « Encore trois générations, et vous ne serez plus les maîtres : la féodalité tombera le jour où la religion n'aura plus sur les âmes sa salu-

achetèrent quelques maisons voisines, entre autres celle de Bernard Roux, et un jardin d'un gentilhomme du Château, nommé Élie Vigier.

taire influence ¹. » Ces sinistres prophéties pouvaient bien contribuer à modifier l'état social dans certaines classes, mais n'avaient pas suffi pour mettre un frein aux passions des grands vassaux et du clergé, dont les dignitaires se disputaient certains privilèges inhérents à leur dignité ou à l'autorité des congrégations dont ils étaient les chefs.

Au moment où saint Antoine de Padoue blâmait le relâchement des mœurs, prêchait la pénitence, menaçait la société tout entière de la colère divine, de grands scandales nés de prétentions contraires, survenues entre Bernard et Savène, évêque de Limoges, et Guillaume de Jansac, abbé de Saint-Martial (1225), étaient sur le point de mettre les armes aux mains des deux partis, quand le vieux vicomte de Limoges fit accepter un compromis. Ce fut la dernière intervention de Gui V dans les événements de l'époque, car il partit quelques jours après pour la guerre contre les Albigeois, et si pauvre que, pour faire les frais de son voyage, il avait cédé pour trois ans, en garantie d'un emprunt de trois mille livres, l'exercice de tous les privilèges de juridiction qu'il pouvait avoir sur la ville de Saint-Léonard, et cela au profit des bourgeois de cette commune qui s'armaient contre Gui de Noailac et le seigneur de Montbrun, associés pour détruire les franchises municipales reconnues par les rois Philippe-Auguste et saint Louis ². La démocratie, attachée aux libertés communales, était alors aussi disposée à les défendre contre les prérogatives de l'Eglise que contre l'omnipotence féodale,

1. Cette prophétie s'accomplit dans les premières années du **xvii^e siècle** pour la maison de Châteauneuf, dont le dernier membre, boiteux et huguenot, mourut sans postérité. Son château et ses terres furent partagés entre plusieurs bourgeois de Limoges. Il avait oublié que ses ancêtres avaient toujours, par leur testament, ordonné à leurs successeurs de fournir, tous les ans, une robe neuve à chacun des frères mineurs de Limoges. (Testament de Jean de Châteauneuf. 1340; *arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.*)

2. *Ibid.*

Quelques années auparavant, voyant ses intérêts compromis dans quelques différends survenus entre Gui V et le peuple, soit qu'il eût plus à perdre d'un côté qu'autre, avait pillé et ravagé les propriétés de la ville, surtout les terres situées près de l'église Saint-Étienne pour punir les révoltés, les religieux, d'accord avec les bourgeois, et par les conseils d'Élie de Gimel, archidiaque, enlevèrent par surprise les reliques de saint Étienne, et, au milieu d'un grand concours d'habitants, les portèrent en triomphe dans la cathédrale.

Gui V étant mort au siège d'Avignon, en montant le drapeau à l'assaut : Gui VI, son fils, qui lui succédait, n'étant encore qu'un enfant, Ermengarde, sa mère, gouverna la vicomté en son nom, et, comme Blanche de Castille, respecta son autorité, en se montrant courageuse contre les bourgeois de quelques petites localités qui s'opposaient à l'intervention du pouvoir royal dans le Midi, et qui voulaient les anciens privilèges dont s'était fait le profit Louis IX, qu'on peut bien appeler le père des Français. Ainsi la petite ville de Saint-Front-la-Rivière, dans la vicomté de Limoges, se sentant soulevée par les comtes de Périgord, et réclamant hautement ses franchises, menaçait de recourir à la révolte. Ermengarde, après de vaines tentatives de conciliation, et voyant qu'il était inutile de recourir à la force, crut qu'il était d'une sage politique de reconnaître les privilèges invoqués, mais en engageant les habitants de s'unir à elle pour combattre les autres prétentions de ce genre que voudraient faire valoir les localités voisines (13 septembre 1231). Le diplôme par elle, et scellé seulement de ses armes, car son fils n'avait pas encore de sceau, portait que Gui VI serait lui-même apposer le sien sur la charte royale, aussitôt qu'il serait armé chevalier et mis en

importante place de guerre, l'avaient suivi à cette dition (1242). Mais Durand, leur évêque, en fut mécontent; il réclama contre cette démolition, par la raison que le château devant revenir à son église, était en quelque sorte sa propriété et celle de ses successeurs¹. Le vicomte ne fut ni inquiet de ses menaces, ni disposé à payer les frais d'une reconstruction. Depuis cette époque, Bré n'a plus de belles ruines, qu'il montre aux temps modernes comme un souvenir de notre histoire féodale. Le château d'Urbefy, berceau de saint Waast, eut le même sort. Pendant Louis IX, fort de l'influence politique que lui donnaient ses succès contre ses barons révoltés, s'occupait activement de mériter les sympathies des provinces du midi, où la royauté capétienne avait été si longtemps absente. Pour y parvenir il chargea Guillaume de Malemort, personnage d'un grand mérite, des fonctions de

En 1317, elle appartenait à Philippe-le-Long, roi de France, qui en donna à Henri de Sully, son grand bouteillier, dont le fils, François, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, la vendit, en 1358, à Guillaume d'Albert, comte de Monteilh, qui transigea avec Jean de Bretagne au sujet de la Roche et de celui de la Roche-l'Abeille; elle passa ensuite à la maison de Livron, puis à celle de Pompadour qui l'acquit, en 1490, au prix de 1000 livres. C'est au château de Bré que les seigneurs du voisinage, tels que ceux de La Rivière (de Livron), de Saint-Bonnet (de Perusse des Cars), de Neval, de Lubersac, de Forsac (de Jougnaç), des Fraisses (du Breuil), de Peyoux (de La Tour), de Benaye (de Cothel), de Coux, et d'autres rendaient hommage aux vicomtes de Limoges. Après que Philippe-le-Long s'en fut saisi, ils refusèrent l'hommage. Les Pompadour en étant devenus seigneurs, évoquèrent l'affaire devant le parlement de Bordeaux qui décida, vers 1504, que Bré devait retenir les hommages susdits, leurs seigneurs étant les anciens vicomtes de Limoges. Le roi de Navarre, en sa qualité de vicomte, protesta, disant que les hommages devaient appartenir à lui (*Arch. de Pau*, série E, n° 706; *arch. de Pompadour, de Lubersac, etc.*, *Bibl. nation.*, mss., t. CCXLI, p. 473 et suiv.) Durand avait été élu évêque en 1240 : il donna à sa cathédrale une croix qui portait son nom, et au prieur de Grandmont les dîmes acquises par sa promotion dans les paroisses de Saint-Sylvestre, d'Ambazac, de Martin-de-Suissac. Il fut aussi un des bienfaiteurs de la chartreuse du Grand-Val, à laquelle il donna six mille sous, pour la construction de l'église. (*au séminaire de Limoges.*)

sénéchal dans les diocèses de Limoges, de Cahors et de Périgueux (1243). « Ce fut, dit la chronique de Saint-Martin de Limoges, le premier sénéchal du roi de France qu'on connût de mémoire d'homme dans ce pays ¹. » Dès lors le peuple, opprimé par les hauts justiciers des grands vassaux, put en appeler à la justice du roi. La royauté, en mettant des limites aux privilèges de la féodalité, favorisait la liberté.

Gui VI contribua de tous ses efforts à l'extension du pouvoir royal. Sa prompte soumission à la politique du prince, son courage à chasser du pays les garnisons anglaises, sa réputation de loyauté, tout contribua à lui donner un grand ascendant dans tous les événements de l'époque ; aussi fut-il souvent l'arbitre des différends qui divisaient les grands vassaux. Limoges devint en quelque sorte la cour d'appel des grands feudataires du Midi et des villes qui réclamaient le maintien de leurs privilèges. Celle de Brive, alors en lutte contre ses suzerains les vicomtes de Turenne et les seigneurs de Malemort, consentit, avec Raymond VI de Turenne et Pierre de Malemort, à accepter pour arbitre le vicomte de Limoges. Un compromis eut lieu entre les seigneurs et les consuls. Les premiers s'engagèrent à ne rien entreprendre contre la commune, qui elle-même s'engageait à respecter leurs possessions et leurs hommes. Comme garantie de leurs promesses, les deux parties se donnèrent des otages, le vicomte de Turenne, Pierre de Malemort et Bozon trois chevaliers et un damoiseau, et les consuls de Brive quatre des principaux bourgeois. Mais quelques efforts que pût faire Gui VI, il ne décida rien par suite des prétentions excessives du vicomte de Turenne et de ses alliés ¹.

1. *Chron. S. Martini; ap. Script. rer. Franc.*

Il fut plus heureux ou mieux avisé dans une autre circonstance. Après la mort de Raymond VI, vicomte de Turenne, qui ne laissait qu'une fille, mariée à Elie Rudel, seigneur de Bergerac, Raymond de Servières, frère du vicomte, et ce dernier, au nom de sa femme, se disputèrent l'héritage de la maison de Turenne. Gui VI prit le parti de Raymond, et écrivit à Blanche de Castille, qu'après avoir interrogé les hommes les plus éclairés du pays, il déclarait que jamais fille n'avait possédé la vicomté de Turenne, et que toutes les fois que les derniers possesseurs n'avaient pas laissé d'enfants mâles, le frère du dernier vicomte, s'il en existait, ou le plus proche parent, avait succédé de préférence aux filles : assertion contraire à ce qui avait déjà eu lieu. Le saint roi se prononça en faveur du seigneur de Servières (1243) ¹.

L'année suivante Gui VI reçut sur ses terres et accompagna à Limoges Blanche de Castille, qui allait avec son fils en pèlerinage à Rocamadour. A la tête de ses vassaux et arrière-vassaux, entouré de ses hommes d'armes, et précédé du clergé qui marchait devant le cortège royal, il conduisit le prince et sa mère dans tous les cloîtres de la ville dont les religieux reçurent de nombreuses aumônes. Le clergé, qui quelque temps auparavant avait assisté à la fondation du couvent des religieuses du Mont-Carmel, situé près des Arènes, était heureux de montrer au roi tous ces pieux asiles de la prière récemment établis ². Le

1. Justel : *Hist. de la maison de Turenne*.

2. Limoges eut de tous temps de nombreux couvents. L'évêque Durand d'Uzer posa, en 1244, la première pierre de celui des Jacobins. Les comtes de Cars, les seigneurs de Lastours y eurent leurs tombeaux, ainsi qu'Isabelle de Ventadour, fille du vicomte de ce nom, morte en 1278. En 1554, l'église était ornée de deux précieux médaillons, œuvre de l'émailleur Léonard Limousin. Devenue église paroissiale, elle possède encore un magnifique tableau de la Présentation de la sainte Vierge. Le couvent des Grands-Carmes fut établi en 1260, et celui des Ermites-de-Saint-Augustin en 1290.

peuple n'était pas moins satisfait, car il savait que le roi de France aimait les franchises municipales, et qu'il ne voulait pas qu'on altérât les monnaies. Cependant l'antagonisme était toujours le même entre le vicomte et l'abbé de Saint-Martial, au sujet des limites des deux juridictions : de là, des plaintes, des réclamations continuelles, des luttes souvent violentes entre les officiers des deux parties. Gui VI, par les conseils du roi, tenta de mettre fin à ces différends par une transaction passée le jour de la Décollation de saint Jean (29 août 1245). Il obtint entre autres privilèges, de connaître « des crimes d'homicide, de vol, plaies sanglantes, violence aux femmes mariées, rapt de vierges, et de tous crimes punis par le gibet, la mort ou la mutilation des membres, et dont les auteurs devaient être recherchés par le duel, l'épreuve de l'eau bouillante et du fer rouge. »

Le vicomte comprenait qu'il lui était utile de vivre en paix avec le clergé ¹ pour prendre part, avec toutes ses

1. Cette transaction donnée par le P. Bonaventure de Saint-Amable (*Hist. de Saint-Martial*) se trouve en original aux archives de Pau. Nous la résumons ici comme ayant une grande importance, au point de vue des changements topographiques survenus depuis dans la ville : « Gui, sur les plaintes de l'abbé et du monastère, reconnaissant que le prévôt et nos viguiers exerçaient des violences dans leur prévôté des Combes, et dans certaines parties de la ville, appelées l'*Echauserie*, comprises depuis la maison de Pierre Paba jusqu'à celle d'Aymeri Galan, noble chevalier, qui est située en rue de Beauvoir... et dans certaines parties du faubourg *Montmaillé*... et, de plus, que les mêmes officiers percevaient le péage du vin qu'on porte à Limoges... Nous, nos prévôts et viguiers du Château de Limoges, pour terminer ce différend, nous avons choisi, pour arbitre, notre bien-aimé Thomas de la Font, du chapitre de Saint-Michel-des-Lions, du Château de Limoges, lequel a ainsi prononcé : « Que dans la rue des Combes, ou dans l'*Echauserie*, ou dans cette partie du faubourg *Montmaillé*, nous ne pouvons exercer aucune juridiction temporelle, excepté le droit d'y connaître des crimes d'homicide, vol et entera... L'abbé et ses prévôts ne doivent plus avoir le jugement desdits crimes, et de toutes causes qui devront se terminer par un duel, ou le jugement de l'eau bouillante, ou du fer rouge, selon l'ancienne coutume du Château de Limoges... Nous restreignant dans les bornes de ladite prévôté des Combes et de l'*Echauserie*, qui s'étendent jusqu'au chemin, par lequel

forces, à la ligue des grands vassaux du Midi contre l'Angleterre, ligue qui, pour les uns, avait pour but de soustraire réellement cette partie de la France à une suzeraineté étrangère, pour les autres, d'assurer leur propre indépendance. Gui VI, mieux que tous ses pairs, parut agir dans un but de nationalité, sacrifiant souvent ses intérêts personnels, se montrant dans toutes les circonstances l'implacable ennemi de Henri III, roi d'Angleterre. Guillaume Amaluin, abbé de Saint-Martial, n'eut ni la même politique ni le même dévouement; entraîné par sa haine contre lui,

on va de la place publique du Château aux Arènes; et de l'autre côté des Combes, jusqu'à la maison d'Aymeri Galan, qui est située au chemin et au carrefour du Belvédér, auquel lieu est le grenier d'Audier Sarrasi, et la maison de Mathieu, surnommé *Saignador*, et cette partie du faubourg Montmaillé qui est située dans la métairie ou terre de Guionevas, et au-dessus : laquelle partie commence depuis la porte de Montmaillé et le fossé de la ville, et tend vers Aigueperse; de l'autre part, vers l'ormeau tronqué; et pareillement cette partie qui est sur le territoire de Saint-Martial où autrefois était la vigne de l'abbé, et aussi Combeferrade, où l'abbé exerce sa juridiction... Quant à la partie de la ville, ou du bourg du Pont-Saint-Martial, la juridiction appartient à l'abbé... Nous, nos prévôts et nos vigneriers, exercerons la juridiction touchant les causes criminelles que nous avons dans la prévôté des Combes, sauf que le prévôt, institué par l'abbé, aura la troisième partie de toutes les choses et biens qui proviennent des causes criminelles. A condition que ce prévôt aura la troisième partie de toutes les choses et biens qui proviennent des causes criminelles pour l'abbé et le monastère : a condition que ce prévôt prètera serment... Quant au péage ou lède de tout le vin qui est porté de l'extérieur, de quelque côté que ce soit, dans le Château de Limoges, dans les bourgs ou lieux circonvoisins, nous en recevrons les deux tiers... Quant aux villages de Cozeys ou Petit-Limoges, de la Bruyère, de Montjovi et de Cornach, nous, nos prévôts et leurs baillis, ne devons pas nous attribuer la connaissance des délits, à moins d'y être invités par l'abbé... Quant aux servants de l'abbé redevables de fiefs, et leurs servants, qu'ils demeurent avec leur propre juridiction dans la métairie du Château... Le sire Thoma a aussi ajouté de notre consentement et de l'abbé, par l'abbaye, les cimetières et officines y jouiront d'une parfaite immunité et pleine liberté... Tout ce que nous avons dans les lieux susdits, nous le tenons en fief de l'abbé... Quant au ban ou bancage de la chair, le péage du sel, le clusage et la viguerie de l'aumônier de Saint-Martial, ils restent comme autrefois. Lequel arbitrage, nous et Bernard Tranchales, Jean de Vigier et Elie Vigier, frères, Aymar Chatard, chevalier, et Guillaume de Parvère, damoiseau, avons agréé et livré ces présentes au susdit abbé et couvent scellées de notre sceau... (*Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.*)

il rechercha l'amitié du roi d'Angleterre, en lui offrant sa fidélité et son hommage ¹.

La résolution de saint Louis de délivrer la Terre-Sainte tombée au pouvoir des musulmans; l'appel aux barons de son royaume pour les associer à sa pieuse entreprise; l'espoir de quelques-uns d'y trouver des occasions de fortune autant que de gloire, car avant d'aller à Jérusalem on se proposait d'attaquer l'Égypte, devenue le centre de la puissance des successeurs d'Omar; la soumission récente de la ligue des barons révoltés; la défaite de Henri III à Taillebourg, tout semblait devoir contribuer à l'apaisement des passions politiques, des rivalités entre les grands seigneurs et le clergé. Le Limousin fournit encore à cette croisade plusieurs de ses plus hauts barons. Parmi ceux qui les premiers prirent la croix et l'épée, on doit citer Landon de Corn, Bertrand de Lentilhac ², Amblard de Plas, Guillaume du Luc, Hugues de Carbonnière, Guillaume de Chassigne, Bouchard de Bouchard ³, Bernard David de Lastours, Pierre de Lasteyrie, seigneur du Saillant ⁴, Antoine de Valon, Gerbert de Luzech, Adémar de Gain, Laurent

1. « Henry, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, seigneur d'Hybernie et duc d'Aquitaine... Guillaume, notre bien-aimé abbé de Saint-Martial, nous ayant agréablement promis, dans Saint-Germain-des-Prés, hors de Paris, la fidélité que lui et ses prédécesseurs avaient coutume de rendre au roi de France; nous, désirant pourvoir à l'indemnité du susdit abbé et de son église, voulons et accordons que cette action et promesse ne tourne à lui ni à ses successeurs à préjudice, nous lui avons délivré et mis entre mains ces patentes dans Saint-Germain-des-Prés. » 10 août 1246. (*Arch. de Pau.*)

2. Landon de Corn et Bertrand de Lentilhac, après la prise de Damiette, empruntèrent 300 livres tournois qu'ils devaient rembourser à Paris le 10 octobre 1250. (*Original sur parchemin.*)

3. Ces cinq chevaliers firent aussi un emprunt au mois de novembre 1249.

4. Le Saillant, nommé *Orhariens* dans les chartes du IX^e siècle de l'abbaye de Beaulieu. Pierre de Lasteyrie, comme mandataire de Bernard de David, signa à un marchand de Gênes la reconnaissance d'un prêt de trois cents livres tournois. (*Original sur parchemin de l'année 1250.*)

le la Laurencie, Guillaume de Bonneval ¹, Raoul du Hau-
 ier ², Pierre de Gimel ³, Elie de Perusse des Cars, Har-
 loun de Perusse ⁴, Hugues de Noailles ⁵, Hélié de Roffi-
 nac et ses deux compagnons Guillaume Brachet et Andoin
 le Lestrangé ⁶. Tous se montrèrent courageux et dévoués ;
 mais manquant de ressources pour continuer leur route,
 ou pour vivre sur la terre ennemie, quelques-uns furent
 réduits à emprunter de l'argent aux marchands génois qui
 suivaient l'expédition pour s'enrichir à leurs dépens, et
 qui souvent ne prêtèrent qu'avec la garantie du comte de
 Poitiers. On sait les tristes résultats de cette croisade, où
 brilla d'un si vif éclat, avec son courage, la vertu de saint
 Louis, et après laquelle ceux qui s'y étaient associés ren-
 trèrent sur leurs terres moins riches qu'avant leur départ
 et disposés à jouer un rôle dans les événements qui suivi-
 rent ⁷.

Raymond VI de Turenne, qui n'était parti que quelque
 temps après les premiers croisés, avait rejoint Louis IX
 en Palestine et s'était bravement exposé à tous les dangers.
 Avant de partir, il avait fait un testament par lequel, en
 cas de mort, il instituait pour son héritier Bozon, son ne-
 veu, et à défaut de celui-ci, Gui, son frère. Puis, prévoyant
 les tristes résultats de l'expédition, il en fit un autre par

1. Ces trois derniers firent un emprunt de 250 livres sous la garantie d'Alphonse de Poitiers.

2. Emprunta 200 livres en donnant pour caution Alphonse de Poitiers.

3. D. Vaissette (*Hist. du Languedoc*) cite une charte signée par lui à Juppé, le 2 décembre 1252.

4. Emprunt de 200 livres garanti par Alphonse de Poitiers, juin 1250.

5. Il mourut à la croisade.

6. Hélié de Roffignac emprunta pour lui et ses compagnons 250 livres.

7. Si nous en croyons Thévet, Angoumoisais, qui écrivait sous les Valois, le Limousin aurait eu un autre de ses enfants aux croisades : « Il me sou-
 vient, dit le cosmographe voyageur, avoir vu en une église grecque, assez
 près d'Acre, la sépulture d'un nommé Eymeric, seigneur de Morthemart,
 qui avoit accompagné saint Louis en l'expédition et voyage de Terre-Sainte. »
 (THEVET : *Cosmog. univ.*, t. II, p. 528.)

lequel il engageait ses héritiers à entretenir encore pendant un an trente chevaliers en Palestine, si Louis IX continuait la guerre ¹. A son retour, il fut encore inquiété dans la possession de la vicomté par Marguerite, femme du vicomte de Comborn, et par Dauphine de Roquefeuille, auxquelles, par suite d'une décision de saint Louis, il assigna une rente de cinquante livres sur sa vicomté.

Lorsque Alphonse, roi de Castille, réclama le duché de Gascogne, plusieurs grands vassaux favorisèrent ses prétentions, préférant ce suzerain, dont l'autorité résidait principalement de l'autre côté des Pyrénées, à celui d'outre-Manche que ses possessions sur le continent rendaient toujours pour eux un dangereux voisin. Aussi Gui VI se déclara-t-il un des premiers contre Henri III, en se joignant au comte de Béarn pour faire révolter la noblesse de Gascogne (1254). Dans un voyage qu'il fit en Castille avec son allié, il se reconnut le vassal d'Alphonse, et lui demanda des troupes pour soutenir ses prétentions ². La guerre allait encore troubler le Midi ; les hommes d'armes de la vicomté de Limoges se disposaient à partir sous la bannière de saint Martial, quand on apprit que les rois de Castille et d'Angleterre avaient réglé leurs différends dans une entrevue.

Il restait encore bien des ressentiments à calmer, bien des convoitises à satisfaire : la noblesse reniait une suzeraineté étrangère, et avait elle-même à se défendre contre le clergé qui, soutenu par la cour de Rome, menaçait sans cesse ses privilèges et réclamait ceux qu'on lui avait enlevés. Celle-ci déconcertait souvent les projets de ses ennemis en formant des ligues où chaque seigneur promettait assistance à son voisin, — « si aucuns de ceste communauté

1. Justel : *Hist. de la Maison de Turenne*, l. 2, c. 21.

2. Chron. de Mathieu de Westminster.

« l'affaire avec la clergie ¹. » Aymeri, vicomte de Rochepouart, comptant sur les barons ses associés, exerça plusieurs violences contre les habitants de la Chapelle-Blanche, et s'empara de leurs biens qui relevaient du chapitre de Limoges. Frappé des censures ecclésiastiques par l'évêque Aymeri de la Serre, malgré la protection du vicomte de Limoges, son beau-frère, il se soumit à une pénitence publique, donna pour caution sa propre mère et les chevaliers Aymeri de Châteauneuf et Aymeri Paute. Condamné à venir un jour de dimanche à la procession, avec ses soldats, nu-pieds, la tête découverte, sans ceinture, vêtu d'une simple tunique, il eut encore comme témoins de son humiliation ses propres parents, atteints par la même excommunication, tous en chemise et sans chausses, nu-pieds, et portant les verges qui devaient servir à les frapper. Cependant le clergé lui fit grâce, ainsi qu'aux siens, de la flagellation; mais il les fit tous jurer de se présenter de la même manière à la porte de l'église, le jour de la fête de Saint-Étienne.

Gui VI, comme complice de son beau-frère, en signe de repentir et de soumission, promit de payer dix marcs d'argent destinés à l'achat d'ornements religieux, et, en attendant l'exécution de cette condition, il donna comme témoins, dans le Château de Limoges, Marguerite de Rochepouart, sa femme, sa mère et plusieurs chevaliers. En se soumettant ainsi humblement, et en se soumettant à l'Église, la noblesse croyait peut-être donner au peuple un exemple d'obéissance à ses propres volontés, et ramener ainsi les différents ordres de la société au même centre d'action contre la royauté; mais les événements antérieurs avaient fait naître un trop grand antagonisme dans les rangs de la

¹ Archives de Pau : P. de la vicomté de Limoges, S. E. n° 612.

féodalité et de l'Église pour que l'union fût longtemps durable.

Au moment où la famille de Rochechouart humiliait ainsi son blason, les consuls de Limoges s'arrogeaient le droit de passage dans le jardin de l'abbaye de Saint-Martial ; ils voulurent bien terminer le différend, mais ne voulurent d'autres arbitres que deux bourgeois, Pierre Vincent et Bernard Vodre, en concurrence avec deux religieux de l'abbaye. On décida que le jardin serait fermé, tant aux moines qu'aux consuls ; que l'abbé, comme les consuls, aurait une clef, mais qu'aucune des parties ne pourrait s'en servir sans en prévenir l'autre ¹. La bourgeoisie réclamait l'égalité que l'Église n'osait plus lui refuser, tant les libertés communales s'imposaient à la vieille société féodale. Les deux pouvoirs étaient cependant intéressés à se faire des concessions en présence des dangers qui les menaçaient. Le moment était venu où la France avait besoin d'union et de dévouement pour la nouvelle lutte dans laquelle les provinces méridionales allaient encore défendre leur nationalité et leur indépendance contre l'étranger.

Louis IX, réglant sa conscience par les saintes inspirations de la justice, ne séparant pas la politique de l'équité, venait de rendre à l'Angleterre les provinces conquises sur Jean-sans-Terre (1259). Le Limousin, au grand déplaisir du vicomte Gui VI, qui ne dissimulait pas son mécontentement, redevenait ainsi un fief de l'Angleterre.

Cette concession fut longtemps blâmée par les populations du Midi ; Joinville lui-même s'exprimait ainsi à ce sujet : « de laquelle paix les Périgordiens et leurs marchisants [Limousin et Quercy] se trouvèrent si marris qu'ils n'affectionnèrent oncques puis el Rey ; et encore aujour-

1. Archives de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*

d'hui, à ceste cause, ès marches de Périgord, Limosin, Quercy et aultres environs, jaçait (quoique) que saint Loys soit saint et canonisé par l'Église, néanmoins ils ne le réputent pour saint et ne le festoyent point, comme on fait ès autres lieux de France ¹. »

La même année [1259] mourut Aymeri de Malemort, sénéchal du Limousin, avec la douleur de voir passer dans les mains d'un roi étranger ce pays qu'il avait administré avec tant de sagesse, et que ses ancêtres avaient si longtemps défendu contre Henri II et contre ses fils. Il fonda pour le repos de son âme dans l'église de Donzenac, où il fut enterré, une messe de tous les jours, pour laquelle il donna un marc d'argent à prendre chaque année sur la terre de Malemort. Quand il ne parcourait pas le pays pour faire exécuter les ordres du roi, il résidait presque toujours à Donzenac, dans le château dont il reste encore quelques vestiges, et qui tenait à une chapelle encoore en partie conservée.

Henri III ne tarda pas à visiter ces riches provinces d'outre-Loire que lui livraient les scrupules d'un saint. Il vint à Grandmont, la bien-aimée fille de ses ancêtres, s'y reposa quelques jours, et envoya de là ses hommes d'armes à Limoges pour en chasser Gui-le-Preux, toujours hostile à son parti ². Celni-ci se retira, jugeant que les habitants étaient peu disposés à le soutenir. Henri III s'y attacha la bourgeoisie, en flattant son esprit d'indépendance, rétablissant les consuls dans la plénitude de leurs anciennes franchises, en approuvant les coutumes de la ville, et en défendant à tous d'obéir au vicomte et à ses viguiers. Son sénéchal, Bertrand de Cardaillac, assisté du comte de la Marche, reçut à ces conditions le serment de fidé-

1. MÉNARD : *Observations sur Joinville*, édit. de Du Cange.

2. Chron. manuscrites.

lité des habitants. Amaluin, abbé de Saint-Martial, qui mourut la même année, se montra le plus humble des nouveaux vassaux du prince, tandis que la masse des habitants ne faisait acte de soumission qu'à la condition que le suzerain reconnaitrait leur complète indépendance (1260) ¹.

A peine Henri III eut-il quitté la ville que le vicomte, sans se préoccuper de ses ordres et de ses promesses, y entra en maître à la tête de ses troupes, réclamant le libre exercice des droits qu'il disait tenir de ses ancêtres. Alors recommença contre l'abbaye de Saint-Martial une nouvelle lutte, pendant laquelle la ville eut à souffrir de nouveaux désastres. Le vicomte attaqua les possessions de l'abbé, qui résista par la force armée. Ainsi eut lieu une guerre de rues et de surprises, durant laquelle les deux partis se livraient au meurtre et au pillage. Les moines et les bourgeois surpris dans la juridiction vicomtale étaient maltraités, dévalisés, et souvent mis à mort. Les hommes de l'abbaye usaient de représailles ; conduits par des chefs appelés les chevaliers de Saint-Martial, ils veillaient la nuit et le jour sur les remparts qui séparaient les deux juridictions, observant attentivement chaque mouvement de l'ennemi. Cette guerre dura assez longtemps, et en amena une autre plus acharnée, plus meurtrière, parce que le peuple y prenait part avec plus d'ardeur, puisqu'il s'agissait de défendre les libertés communales. Les officiers municipaux, menacés par le vicomte, ne lui avaient d'abord fait aucune résistance, mais enhardis par celle des moines,

1. Amaluin eut pour successeur Guillaume de Marenil, qui enrichit l'abbaye de Saint-Martial de plusieurs acquisitions importantes, fit construire la maison abbatiale et acheta de Hugues de Peyrat la moitié des hommages du Château de Limoges. La même année, Bernard de Ventadour, archidiacre de Saint-Etienne, donna à son chapitre plusieurs maisons situées sur la place des chanoines, entre la maison ou logis des seigneurs de Maumont et celle de la Porcherie. (*Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges*, n° 578.)

Comptant sur la protection du roi d'Angleterre, ils vou-
laient étendre leurs privilèges. Gui-le-Preux, ayant à com-
battre deux ennemis à la fois, se créa un puissant appui
par son mariage avec Marguerite, fille de Hugues IV, duc
de Bourgogne. « Cette union lui promettait, disent les chro-
niques, grands renforts de Bourguignons, pour assubjetter
les Limousins. » Il parvint en effet à rétablir ses viguiers dans la
ville. Quelques jours après, il tenta de s'emparer de l'en-
ceinte fortifiée. Mais les habitants étaient sur leurs gardes ;
ils repoussèrent jusque dans la Cité, lui tuèrent plusieurs
hommes, ainsi que son allié le comte de Nevers. Cet état de
guerre interrompait le commerce, appauvrissait la popula-
tion, nuisait aussi à l'Eglise, car les gens du dehors n'o-
saient plus venir apporter leurs offrandes sur les autels et
devant les reliques des saints. Les moines firent con-
venir le vicomte et les consuls à une trêve, qui devait du-
rer jusqu'au samedi après la Pentecôte, après laquelle l'é-
claircissement obtint encore que les prétentions de part et d'autre
seraient soumises à l'arbitrage du roi de France.

Gui-le-Preux ne vit pas la fin de sa querelle avec les bourgeois ;
tant que le conseil du roi examinait cette affaire, son
audace et son courage l'entraînèrent d'un autre côté. Il
rassembla ses armes pour faire valoir ses droits au douaire de sa
femme Marguerite, qui avait été mariée à Archambaud III,
comte de Périgord¹. Il vint faire le siège du château de
Meyrille. Après avoir éprouvé de grandes pertes au pré-
sents, il se borna à ne menacer qu'un côté de la
ville, mais ne put jamais parvenir au sommet du rocher où
se trouvait la vieille forteresse qui dominait la rivière. La
guerre que lui causa cette tentative inutile hâta sa fin. La
ville le fit arrêter dans l'abbaye de Brantôme, qui avait failli

¹ Marguerite avait été mariée en premières noces à Aymerie VIII, vicomte
de Limoges. Elle mourut en 1259. (*Art de vérif. les dates.*)

être si funeste à un de ses ancêtres. Les moines entourèrent son lit de mort et lui donnèrent des consolations. Son corps, porté à Limoges par ses soldats, fut inhumé en grande pompe dans l'église de Saint-Martial (1263)¹. Ainsi celui que ses contemporains avaient surnommé le Pieux, soumis souvent à de terribles épreuves, dont il ne triompha pas toujours². Il ne laissait de Marguerite de Bourgogne, sa femme, qu'une fille qui hérita de la vicomté.

1. *Chron. S. Martialis, ap. Script. rer. Franc.*

2. Il avait échangé sa seigneurie de Badefol pour le fief de Pauillac avec Adémar Guarin. Le 7 novembre 1250, Pierre de Saint-Astier lui avait rendu hommage pour trois domaines situés dans la paroisse de Brasseac. (Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*)

CHAPITRE XII

DE LA VICOMTESSE DE LIMOGES : LA MAISON DE BRETAGNE

de Limoges et sa mère Marguerite de Bourgogne. — Révolte des seigneurs d'Aixe contre Adémar de Maumont et Marguerite de Bourgogne. Intervention de Louis IX. — Aymeric IX, vicomte de Rochechouart, et comte de Poitiers; l'abbaye des Pierres-Blanches. — Note sur Pierre de Saint-Astier. — Adémar de Maumont assiégé à Châlus-Mazouze de Bourdeille; sa mort : Louis IX fait poursuivre les meurtriers. Rejet de mariage entre Marie de Limoges et Pierre d'Alençon. — Marie attaque les bourgeois de Limoges; ses soldats ravagent le pays. L'évêque de Limoges assiège Châlusset, et les habitants de Limoges s'enfuient d'Aixe. — Limoges refuse d'ouvrir ses portes à la vicomtesse. Philippe-le-Hardi à Limoges. — Les bourgeois appellent à leur secours Édouard, roi d'Angleterre. — Marguerite s'adresse au roi de France. — Références à l'occasion de l'élection d'un évêque; Gilbert de Malemort. — Intervention de Philippe-le-Hardi en faveur de Marguerite de Bourgogne : fin des hostilités. — Les campagnes dévastées. — Les habitants de Limoges s'emparent du bourg de Saint-Priest; ils sont mis en fuite. — Le roi de France ordonne de cesser les hostilités. — Le roi d'Angleterre retire les gens de guerre de Marguerite. — Édouard à Limoges; sa politique astucieuse. — Il fait travailler aux fortifications de la ville. — Siège du château d'Aixe. — Sentence du parlement contre le roi d'Angleterre. Références de Marguerite à l'occasion du droit de battre monnaie. — Marie entre dans Limoges et en sort peu de temps après. — Marie de Limoges mariée à Artur, comte de Richemont. — Sentence rendue contre les consuls de Limoges. — Marguerite se met en possession de la justice. Elle entre en triomphe à Limoges. — Les grands dignitaires du clergé s'inclinent pour elle. — Elle fait élever l'abbaye de Saint-Martial. — Ses prises contre les grands feudataires de la vicomté, contre Uzerche. — Le roi d'Angleterre prend le parti des consuls de Limoges. — Mort de Marguerite. — Marie et Artur donnent le fief de Châlus à Gérard de Maumont; puissance de celui-ci. — Aymeric IX, vicomte de Rochechouart, repousse les prétentions du seigneur de Châlus. — Différends entre le comte et l'abbé de Saint-Martial. — Violences exercées contre les religieux. — Les consuls de Masléon. — Note sur cette localité. — Raynaud de la Porte, évêque. — Mort de Marie de Limoges. — Artur en Bretagne; ses enfants.

Marie de Limoges n'avait que trois ans à la mort de son père, Marguerite, sa mère, femme hautaine et ambitieuse,

aussi implacable dans ses ressentiments que hardie dans l'exécution de ses desseins, fut chargée d'administrer la vicomté. Dans les grandes familles qui ont les privilèges de la naissance, du pouvoir souverain, il est rare que des tuteurs ambitieux ne profitent pas du titre que leur confère la loi, ou la volonté des mourants, pour s'approprier les droits dont ils ne devraient être que les défenseurs, ou que des passions ennemies ne viennent pas apporter le trouble dans l'État ou dans la famille. La veuve de Gui-le-Preux, impatiente d'imposer à tous l'autorité de sa fille, n'hésita pas à soulever contre ses prétentions la noblesse du Limousin, le clergé et le peuple. Les habitants d'Aixe, petite localité formée dans les derniers siècles autour du donjon féodal, presque tous habiles commerçants, ou savants artistes à ciseler l'or et l'argent, à tisser les riches étoffes, à couvrir les métaux des plus vives couleurs de l'émail, furent les premiers à réclamer, contre les prétentions de la régente, quelques-uns des privilèges de commune dont jouissaient les bourgeois de Limoges (1264). Gui VI avait pu leur résister quelque temps en déléguant son autorité à Adémar de Maumont, dont la tyrannie ne connut plus de bornes après sa mort. Les bourgeois et les artisans coururent aux armes, et bientôt Adémar et ses frères, assiégés jusque dans le Château, ne pouvaient en sortir qu'au risque d'être massacrés par les révoltés. La vicomtesse mère, au lieu de recourir à la force, dont elle craignait les suites, parce que d'autres révoltes pouvaient éclater ailleurs, aimait mieux recourir à l'autorité royale, en portant ses plaintes à Pierre de Serviant, sénéchal de Louis IX. Celui-ci, prenant pour règle la politique de conciliation du saint roi, se rendit à Aixe, y rétablit le calme en faisant consentir les deux partis à soumettre leurs différends à des arbitres. Mais cette médiation fut fatale aux révoltés. Adémar de

ent, profitant des pourparlers, sortit de la place et y faire entrer des vivres en assez grande quantité pour résister à un long siège ; puis il recommença ses efforts, irritant les habitants, faisant de grands maux, jetant pierres et carreaux du haut des murs, tellement que l'on n'osait passer sous la porte. » A la fin, le peuple prit les armes, assiégea la forteresse, et la serra de si près que la garnison fut contrainte de se cacher derrière ses murs. Toute sortie était impossible ; les soldats levés dans la vicomté, et conduits par les feudataires de Marguerite de Bourgogne, ne pouvaient rien contre les assiégeants. Bien plus, Marguerite, craignant de voir parmi ceux-ci des hommes disposés à s'associer à un mouvement populaire, et après avoir vainement menacé de brûler la ville, fit venir à la hâte de la Bourgogne des troupes à l'aide desquelles elle espérait faire lever le siège. Son règnait ailleurs qu'autour de la place ; les habitants des campagnes et ceux des petites villes voisines, enflammés par leurs sympathies pour une cause qui était aussi leur cause, menaçaient de courir aux armes.

Les Bourguignons ne pouvaient faire face à cette foule de paysans et d'artisans : le sang allait encore couler. La veille du jour de la Pentecôte (1263), l'évêque de Limoges, assisté des abbés de Saint-Martial, de Saint-Martin, de Saint-Pierre, et de plusieurs personnes notables, se présenta au camp pour but de calmer les esprits et de les ramener à la raison. Au moment où les médiateurs étaient réunis à Beynat, les soldats de la garnison firent les propositions de paix, les soldats de la ville s'élancèrent tout à coup sur eux, les dispersèrent, les insultant, maltraitèrent le prieur des Frères-Mineurs, qui n'évita que par la fuite de plus odieux traitements. Alors l'évêque, dont l'autorité est méconnue, va

supplier le roi de mettre fin, comme suzerain, à la guerre domestique. Louis IX chargea deux commissaires, l'un pris dans les rangs du clergé, le doyen de Tournai, et l'autre parmi les agents de son autorité, le bailli d'Orléans, de se rendre à Aixe et d'y rétablir la paix au nom du roi. Les deux partis promirent de s'en rapporter à la décision à intervenir¹, et cessèrent les hostilités.

Aymeric IX, vicomte de Rochechouart, avait paru incertain s'il se réunirait aux ennemis de Marguerite de Bourgogne. A cette occasion, Alphonse, comte de Poitiers, lui écrivait en 1264, le mercredi après la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul : « Ayant appris que Hélie dit Flamenc, chevalier, a l'intention et s'efforce de vous oster le repaire ou château de Chaillac, et d'armer une chevauchée contre la noble et nostre vicomtesse de Limoges, nous vous prions de ne pas laisser voir ce chevalier à la nomination ou aveu de ce fait, contre la justice, ni de faire cette chevauchée, sur laquelle la vicomtesse étant prête, à ce qu'on nous assure, de plaider justice devant vous à tous les plaignants². »

Il fut décidé que les habitants d'Aixe rentreraient sous l'obéissance de la vicomtesse, à condition qu'elle leur nommerait un autre gouverneur. Marguerite accepta avec

1. A cette même époque, Pierre de Saint-Astier, évêque de Limoges, fils du seigneur de l'Île, en Périgord, quitta son évêché et se retira dans le couvent des Frères-Prêcheurs, où il prit l'habit de Saint-Dominique, fit de grands dons au couvent, et construisit la maison de Dieu. (Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*.) Il fut enterré dans le chœur de l'église en 1275.

2. (*Recueil de Fonteneau à Poitiers*.) Aymeric IX fit bâtir en 1264, au milieu d'une forêt, près de Rochechouart, pour des religieuses, un couvent appelé des *Pierres-Blanches*, de l'ordre de Grandmont, dont il consacra la fondation par Simon de Rochechouart, archevêque de Bordeaux, en 1265. (Mss. du séminaire de Limoges.) Il n'existe plus de ce couvent que quelques masures, près d'une source, nommée la *Fontaine de l'Abbaye*, qui est le sujet de pieuses et poétiques légendes. Aymeric mourut en 1271.

décision qui humiliait son orgueil : Adémar de Maumont sortit du château et obtint le commandement de celui de Chalus, ce qui créa de nouvelles difficultés à la souve-

•
 vieille haine des comtes de Périgord contre la maison de Limoges ne s'était pas éteinte avec Gui VI. A la nouvelle arrivée d'Adémar à Chalus, position qui menaçait les comtes du Périgord, Bozon de Bourdeille et Elie Flamenc firent la tour, au pied de laquelle était tombé Richard de-Lion, et firent prisonnier de Maumont, qui fut emporté après par deux bourgeois de Limoges, parce que, dans la dernière trêve, il avait encore exercé des brigandages jusque sous leurs murailles. Son cadavre fut pendu aux mâtures de la place, comme autrefois celui de Bertrand de Gordon. Cette exécution, contraire aux lois de la chevalerie, condamnée par la *quarantaine-le-roi*, ne demeura impunie. Louis IX, sur les plaintes de Gérard de Maumont parent de la victime, fit poursuivre les meurtriers et les complices¹. Ce fait accidentel ne saurait cependant donner une juste appréciation de la vie des grands vassaux à cette époque. La plupart soumettaient leurs querelles à la décision du roi, et venaient, avant leur départ pour la dernière croisade de saint Louis, apporter de riches offrandes aux abbayes, tels que Thibaut-le-Grand, roi de Navarre et comte de Champagne, qui fit un pèlerinage à celle de Maumont, la combla de richesses, ainsi que celle de Saint-Martial, dont l'église était déjà décorée des superbes reliques des frères *Lemovici*.

1. Les chroniques de Limoges et d'autres documents², de Louis IX, avant de partir pour l'Afrique, où le suivit Philippe le Hardi, comte de Flandre, et le roi de France Philippe le Bel, voulut faire passer l'héritage de

1. on. de Saint-Martin.

2. de Nadaud. — Mss. de la Biblioth. nationale, n° 9420.

Marie de Limoges dans sa famille, en mariant la jeune vicomtesse à Pierre d'Alençon, un de ses fils, ce qui aurait réuni la vicomté de Limoges au grand fief d'Auvergne. Marguerite accepta cette proposition avec bonheur, et par lettres données à Paris, l'an 1268, elle promit d'accomplir cette alliance, lorsque sa fille aurait atteint l'âge de puberté¹. En attendant, le roi, se défiant peut-être de sa bonne foi, envoya son bailli saisir les terres du Limousin, sommer les consuls et les habitants de Limoges de lui faire serment de fidélité. Les consuls, attachés, comme nous l'avons vu souvent, à leurs franchises municipales, répondirent avec une certaine fierté « qu'ils étaient prêts à obéir, mais que Limoges n'était ni fief, ni partie de la vicomté; qu'ils tenaient leur ville du duc d'Aquitaine, et non du vicomte de Ségur. » Saint Louis, qui avait cru que la vicomtesse possédait la seigneurie de tout le Limousin et de sa capitale, renonça alors à cette alliance; mais l'avenir n'en réservait pas moins à cette contrée, par suite d'un mariage, l'honneur de revenir à la couronne, comme apanage de Henri IV, qui en fut le dernier vicomte.

Marguerite de Bourgogne, quoique déçue dans ses espérances, ne s'attacha qu'avec plus d'ardeur à défendre les droits et les privilèges de sa fille contre la bourgeoisie, qui lui devenait plus odieuse que jamais. Les concessions qu'elle avait été forcée de lui faire, son ambition surtout, donnèrent lieu à de nouvelles luttes avec les habitants de Limoges, surtout avec les bourgeois du Château, obstinés à ne vouloir reconnaître d'autre souveraineté, d'autre seigneur que l'abbé de Saint-Martial, attendant aussi l'occasion de se soustraire à celle-ci. Pendant que saint Louis campait sous les murs de Tunis, et Edouard d'Angleterre en Syrie, elle

1. *Art de vérifier les dates : Comtes de Clermont en Beauvoisis.*

abla des troupes et fortifia toutes ses places, — « par établit un grand nombre de pillards dans le château de Chalus, ruinant tout le pays, faisant maux infinis aux bourgeois de Limoges, détruisant les vivandiers et marchands qui apportaient des vivres dans la ville, ou qui venaient y acheter des marchandises¹. »

Les bourgeois, qui n'avaient pas voulu se donner à la merci de la garnison, les artisans ruinés dans leur commerce, effrayés de l'état de choses, ne pouvant résister longtemps sur plusieurs points à la fois, portèrent leurs plaintes à Philippe-Hardi qui venait de ramener à Paris le corps du roi (1270). Marguerite cessa les hostilités, et dissimulant son colère, fit sortir ses troupes de la ville; mais, pour servir dans de meilleures circonstances, elle les envoya camper dans les châteaux d'Aixe et de Chalusset. Celles-ci, n'avaient quitté Limoges qu'à regret, se voyant privées de plaisir de maltraiter les bourgeois, de s'enrichir de leurs pillages, ne restèrent pas inactives dans leurs garnisons; encouragées par leurs chefs, et sans doute aussi par la haineuse nécessité, elles faisaient tous les jours des sorties, se répandaient en pillant jusqu'aux portes de Limoges, massacraient quelquefois les habitants qui se laissaient surprendre.

Le seigneur de Limoges, pressé d'agir par les prières du peuple, attristé par les malheurs du pays, n'ayant pu obtenir de Marguerite une concession, résolut de recourir à la force. Avec ses vassaux, réunis aux soldats des paroisses voisines, à ceux de l'abbaye de Solignac, il surprit quelques bandes de pillards qui prirent la fuite; puis il vint assiéger le château de Chalusset, dont il se rendit maître par capitulation. Il l'aurait même démoli, si l'abbé de Solignac ne l'avait réclamé

comme faisant partie de sa seigneurie. Cette première victoire ne fit que suspendre pour quelques jours les ravages des aventuriers, qui ne tardèrent pas à rentrer dans la place et à recommencer leurs courses. Tant d'audace réveilla de nouveau la colère des habitants de Limoges. Alors on vit sortir de la ville une partie de la population, précédée de clairons et de trompettes, suivie d'une foule de femmes et d'enfants chantant des hymnes de victoire, qui passèrent la Vienne en ravageant les environs, pour affamer leurs ennemis. Ces guerriers improvisés marchèrent contre le château d'Aixe, et brûlèrent deux faubourgs. Mais pendant qu'ils se livraient au pillage, les soldats de la vicomtesse-mère, voyant le désordre qui régnait dans leurs rangs, firent une sortie, les surprirent, en tuèrent soixante, firent plusieurs prisonniers, et rentrèrent triomphants dans la forteresse avec deux bannières enlevées aux vaincus.

La vicomtesse, fière de ce succès, croyant avoir gagné par ses présents et par ses promesses quelques citoyens, « gens endettés ou criminels, qui craignaient d'être punis pour leurs méfaits, » fit sommer la ville de lui ouvrir ses portes. Mais la meilleure partie de la population ne se laissa ni intimider, ni corrompre. Alors cette femme, « que la haine ne laissait plus dormir, courant çà et là dans le Limousin chercher armes et gens de guerre; toujours à cheval, comme un homme de bataille, criant, vociférant contre les bourgeois, » fortifia les garnisons des châteaux d'Aixe et de Châlus, et ordonna aux siens de piller partout les propriétés des bourgeois. « Par quoi ceux-ci firent maux infinis, ravissant fruits et marchandises, coupant les oreilles et queues aux chevaux des voituriers, gâtant vins et grains, quand ils ne les pouvaient porter. »

Le roi de France, Philippe-le-Hardi, ordonna vainement à la vicomtesse de cesser les hostilités. Alors, ne comptant

sur eux-mêmes, les soldats de Limoges firent des sorties. Un jour, ils surprirent en rase campagne une partie de la garnison d'Aixe, firent plusieurs prisonniers occupés à se défendre qu'à sauver leur butin, et conduisirent en triomphe à Limoges, mais ils ne furent pas à recevoir du roi de France l'ordre de les mettre en liberté. Ce prince vint lui-même à Limoges quelque temps après, à son retour de son expédition contre le duc de Foix, fait par lui prisonnier. Les moines de Martial lui firent une magnifique réception. Ceux de Brienne, accompagnés des religieux de l'ordre de Dominique, vinrent à sa rencontre, et le conduisirent nouvellement au palais de l'évêque, d'où il partit le lendemain pour visiter l'abbaye de Grandmont.

Le peuple avait beaucoup espéré de sa présence; mais il ne put rien pour protéger la ville contre les attaques incessantes de Marguerite de Bourgogne. Aussi les bourgeois, ne pouvant plus résister, n'attendant rien de Philippe-le-Bel, qui ne savait pas continuer la politique loyale et modérée de son père, se tournèrent du côté d'Edouard, d'Angleterre, qui ordonna aussitôt à son sénéchal de France d'envoyer des troupes à Limoges. Bientôt celles du comte d'Alençon arrivèrent, grâce à cette intervention, et remportèrent une nouvelle défaite dans les environs d'Aixe. Mais si, d'un côté, la bourgeoisie aux abois se montrait infidèle à la cause de la royauté française, en appelant un prince étranger à la défense de ses privilèges, le clergé qui n'avait pas les mêmes intérêts, qui bien plus pouvait craindre que les ennemis de la commune, s'ils avaient le dessus, ne fussent plus tard des ennemis, se montra disposé à se tourner du côté du roi. Il avait d'ailleurs de justes motifs pour agir ainsi pour se prémunir contre les prétentions du duc d'Anjou, qui voulait contraindre l'abbé de Saint-

Martial à lui faire serment de fidélité. L'abbé, au lieu de se soumettre, vint à Paris faire acte d'obéissance à Philippe-le-Hardi. Marguerite de Bourgogne, menacée par la résistance opiniâtre des habitants de Limoges, ne pouvant faire face aux troupes anglaises dans la vicomté, fut réduite à invoquer aussi la protection du roi contre Edouard, qui prétendait, comme duc de Guyenne, exercer dans Limoges une autorité souveraine. Philippe lui adressa à ce sujet des lettres comminatoires (1274)¹; mais ses volontés ne pesaient pas d'un assez grand poids dans la balance politique pour que l'Angleterre obéît à ses ordres. Le moment n'était pas encore venu, où un roi de France devait envoyer à la cour d'Edouard une déclaration de guerre.

Le prince anglais, ne craignant pas de violer ouvertement le traité par lequel son prédécesseur avait promis à saint Louis de renoncer à la souveraineté de Limoges, continua de soutenir les bourgeois révoltés, qui eux-mêmes ne se doutaient pas qu'ils pouvaient bien être victimes de cette arme à deux tranchants. Le désordre devint si grand dans la ville et à l'extérieur, que le clergé ne put pas pourvoir à la vacance du siège épiscopal². Quand il voulut enfin s'occuper de l'élection, deux partis se formèrent. L'un choisit Simon de Rochechouart, doyen de Bourges et chanoine de Saint-Étienne; l'autre, Clément de Saint-Hilaire, aussi chanoine du même chapitre. Mais, sur ces entrefaites, le premier fut nommé au siège de Bordeaux, pendant que son compétiteur mourait à Rome, où il était

1. Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*

2. Aymeri de la Serre étant mort sur ces entrefaites, il fut le premier des évêques qui eut un tombeau dans la cathédrale, à laquelle il avait laissé une forte somme. Il eut pour successeur Gilbert de Malemort, qui ne prit pas immédiatement possession, par suite des prétentions de deux autres candidats à la même dignité, Simon de Rochechouart, doyen, et Clément de Saint-Hilaire, chanoine. (*Gall. Christ. : Eccles. Lemovicens.*)

soutenir ses droits. Alors les passions se calmèrent, on put élire pacifiquement Gilbert de Malemort. Un nombre de prélats et de hauts barons assistèrent à la coronisation, la plus solennelle qu'on eût encore vue, après laquelle on créa trente-cinq chevaliers de Saint-Martial¹. Mais, pendant que l'Eglise avait des jours de fêtes et des hymnes de joie, le peuple continuait de souffrir des maux de la guerre; son désespoir le portait à voir par les présages de plus grands malheurs. Il s'effrayait, disent les chroniques, à la vue d'une nuée de corbeaux qui, le jour et la nuit, venaient se percher sur les toits des églises, « faisant retentir l'air de leurs croassements, excitant tout le monde au massacre pour faire curée de cadavres. »

Edouard I^{er} avait enfin consenti à faire hommage au roi de France pour son duché de Guyenne, et de ce moment Philippe-le-Hardi, moins intéressé à prendre parti dans les querelles de Limoges, conseilla aux agents de la vicomtesse à traiter avec les bourgeois; et, à la suite de nouvelles négociations, il rendit une sentence par laquelle Marguerite de Bourgogne, au nom de sa fille, et à l'exclusion du roi d'Angleterre, pouvait recevoir le serment des bourgeois (septembre 1274)¹. Edouard I^{er} et les consuls protestèrent contre cette décision. Sur ces entrefaites, la reine d'Angleterre arriva à Limoges, y fut honorablement reçue et logée dans la maison abbatiale de Saint-Martial. Sa présence irrita les habitants contre les projets de Marguerite, qui ne leur avait pas à leur fournir de nouveaux sujets de plaintes. Hugues de Maumont, d'une famille depuis longtemps dévouée à l'ennemi, ayant acheté de la vicomtesse le château de Limoges, avait fait dresser des fourches patibulaires jusque

¹ Ms. de l'ao. original de ses lettres patentes sur parchemin. P. de l'ao. n° 732.

sur les terres qui relevaient du chapitre de Saint-Étienne. Élu quelque temps après archidiacre, il entreprit, près du palais de l'évêque, la construction d'une tour carrée, longtemps connue sous le nom de *Tour de Maumont*. Cette construction mécontenta grandement le peuple, qui y voyait une menace contre sa liberté et ses privilèges¹. Marguerite ne tarda pas à recommencer ses attaques, « assemblant gens de toutes parties pour rafraîchir ses garnisons, faisant invasions et ravages sur les terres des bourgeois. » Heureusement le roi d'Angleterre, averti de ces troubles incessants, vint rassurer les populations, qui le reçurent avec des acclamations de joie. Pendant qu'il visitait les manoirs des environs, cherchant à rallier à sa cause les petits vassaux qui, en se donnant à lui, croyaient relever leur fortune, les soldats de la vicomté surprirent le Château de Limoges et y arborèrent leur bannière². Celui de Noailles, livré par trahison, reçut aussi une garnison qui pillait souvent les alentours. Edouard, occupé ailleurs, envoya son sénéchal Guillaume de Valence au secours de Limoges. Les gens de la vicomtesse, battus sur plusieurs points, prirent la fuite, après avoir perdu plusieurs enseignes. Quelques jours après, un détachement de cavaliers, surpris sous les murailles de la ville, y perdit ses chevaux et ses harnais.

Les troupes de la vicomtesse, loin d'être découragées, se divisèrent en plusieurs petits détachements et continuèrent de courir le pays; la culture des champs était abandonnée dans les environs de Limoges; le peuple fuyait de ses chaumières incendiées pour se réfugier dans la ville; les

1. Cette tour fut en partie démolie par les ordres du prince de Galles. L'évêque Jean de Langeac fit construire sur le même emplacement un magnifique château qu'on appelait l'*Eresquand*. Elie de Malenort, doyen du chapitre, contribua beaucoup à l'agrandissement de la nef de la cathédrale.

2. *Chron. Vosiens., ap. Labbeum.*

les courageux pour soutenir les bourgeois, les plus pauvres pour demander l'aumône. Tous les efforts du sénéchal et des bourgeois furent impuissants à ramener la paix. Une troupe de Bourguignons, plus avides de pillage que de combats, se précipita sur les vendangeurs près de Balezis et les dispersa (16 septembre).

Avertis par les fuyards, les habitants de la ville s'armèrent aussitôt, placèrent des sentinelles aux portes, s'élançèrent dans la campagne à la poursuite des ennemis, qui regagnèrent en toute hâte le château d'Aixe. Le lendemain, on se remit en campagne; des bandes armées sortent encore de la ville, avec trompettes, bassinets, clairons et tambours, traversent la Vienne, se présentent devant Aixe, pillent l'église de Neu, brûlent plusieurs maisons. Le bourg de Saint-Priest a le même sort; un prêtre, surpris dans l'église, y est maltraité et voit emporter son calice d'argent, ses livres de prières et tous les ornements. C'était moins une guerre de part et d'autre qu'un odieux brigandage. Ces exactions ne restèrent pas impunies, car, au dire d'un chroniqueur, une terreur panique s'empara des dévastateurs, qui prirent la fuite en désordre, — « jetant leur armes à travers champs, cherchant un refuge dans les bois. Nombre de jeunes écuyers, n'ayant jamais eu exploits de guerre, se virent attraper par ceux de la garnison qui, aidés des habitants d'Aixe réfugiés dans le château, leur coupèrent la retraite du pont. Ladite compagnie d'enfants prit la fuite par haies et buissons, jetant ses armes çà et là. Trente-neuf furent tués, plusieurs prisonniers; tous perdirent leurs armures, arbalètes et autres harnais. »

Les Bourguignons sortirent encore d'Aixe, s'avancèrent

1. Saint-Priest sous Aixe, où aurait été inhumé, l'an 726, saint Martin d'Arles, confesseur de Charles-Martel. (L'ANCIENNE HIST. DE L'ÉGLISE, t. I, p. 21, an 711.)

jusqu'au pont de Saint-Martial, où ils brûlèrent quelques pressoirs et quelques maisons. On parvint cependant à les mettre en fuite; plusieurs furent tués; d'autres, surpris dans les vignes de Montjauvi, perdirent leurs chevaux. Le roi de France intervint, ordonnant aux bourgeois de cesser les hostilités et de rendre les prisonniers, assignant les deux partis à comparaître devant lui dans la quinzaine. En effet, les bourgeois, fatigués d'une lutte qui les ruinait, rendirent aussitôt les prisonniers.

Gérard de Maumont, toujours dévoué à la vicomtesse, alla soutenir ses droits à la cour du roi, qui renouvelant la sentence antérieure, ordonna au roi d'Angleterre de renoncer au serment de fidélité des consuls, d'abandonner les bourgeois et de les livrer à la justice de la vicomtesse. Celui-ci répondit que, comme duc d'Aquitaine, il devait soutenir ses vassaux, que jamais la vicomtesse, pas plus que les précédents vicomtes, n'avait reçu à Limoges l'hommage de la ville. Quelques jours après, son sénéchal se mit en campagne, et eut une rencontre avec les gens d'armes de Marguerite entre Limoges et Aixe. Le combat fut rude de part et d'autre; les vicomtins eurent le dessous. Gilbert de Thémine, qui les commandait, perdit sa bannière et ses bagages. On ne pouvait plus prévoir la fin de cette guerre domestique. Philippe-le-Hardi, revenant du Languedoc avec son fils, passa bien par Limoges; mais, au lieu de chercher à concilier les deux partis, il ne s'occupa que de quelques querelles de moines. Pierre, abbé de Tulle, venait de mourir, laissant une forte somme d'argent dont il avait légué une partie à l'abbaye de Saint-Étienne. Quelques moines s'emparèrent de quarante mille sous au détriment de la succession. Sur la plainte de l'évêque de Limoges, Ancelin de Saint-Jean, bailli du roi de France, poursuivit les spoliateurs, en fit arrêter plusieurs

Il chargea de chaînes, et les contraignit ainsi à restituer comme enlevée.

Cependant, au mois de mai suivant, le roi d'Angleterre vint dans la ville aux applaudissements des habitants. Les abbés de Saint-Martial, de Saint-Augustin et de Saint-Etienne, accompagnés des frères mendiants, se rendirent à sa logis. Il pria de faire cesser la guerre qui ruina le pays. Il consentit seulement à envoyer des ambassadeurs au roi de France, mais les hostilités n'en continuèrent pas moins (1275). La vicomtesse, plus irritée que jamais, « fit tuer certains voituriers conduisant des marchandises à Limoges, pendant que Gui, son allié, comte de la Marche, exerçait en son nom de grands ravages sur d'autres points¹. » Edouard semblait ainsi négliger les intérêts de ceux qu'il disait ses vassaux, ne sortait de la ville que pour aller à la chasse. Il aimait surtout à diriger ses courses du côté de Grandmont et de Vergt, à parcourir les montagnes les plus abruptes, en attendant le retour de ses émissaires, qui n'apportèrent aucune décision satisfaisante. Alors, désespérant de sa médiation, les bourgeois le sollicitèrent de leur donner des chefs sous les ordres desquels s'organisât la résistance, car déjà plusieurs barons du Limousin, à l'exemple de Gui de Lusignan, venaient de se déclarer contre eux. Mais, voulant peut-être ruiner les forces des deux partis par la continuation de la lutte, il leur offrit

¹ Ce Gui, qualifié de comte de la Marche, est Gui de Lusignan, sire de Poitou, qui prétendait à une partie du comté de la Marche. Un arrêt du 1275, qui avait rejeté ses prétentions, portait que Gui recevait 2000 livres de son frère, pour son entretien, six cents livres de son fils, et que jusqu'à ce montant c'est son frère, avec sept chevaliers à sa suite, qui devait défendre avec sa compagnie; qu'il recevait les robes avec son fils, les autres pour son devoir, et cela jusqu'à ce qu'il eût sa part dans l'héritage de son père. » P. de S. Romuald; que la même sentence se trouve aux Archives de Pau, F. de la vicomté de Limoges.

seulement de faire la guerre en personne, s'ils en obtenaient la permission du roi de France, son suzerain; politique astucieuse, dont le résultat pouvait être de soumettre plus facilement à ses volontés la vicomtesse et les bourgeois. Les consuls ne voulurent pas accepter ces conditions, mais, espérant que leur cause deviendrait la sienne, ils vinrent, suivis des plus notables de la bourgeoisie, lui offrir les clefs de la ville, le suppliant de disposer d'eux à son gré ou de les aider à défendre les terres qu'ils tenaient de lui ou de les donner à la vicomtesse.

Touché du désespoir de la population qui se mettait à ses pieds, le prince versa, dit-on, des larmes, ainsi que ceux qui formaient son cortège. Le lendemain, il annonça qu'il se rendait auprès du roi de France déclarant en outre qu'il ne renonçait point aux droits que lui donnait sur la ville le serment des consuls; qu'il laissait des hommes d'armes pour la défendre. Plusieurs en effet, conduits par Aymeri de la Marche, occupèrent le pont de Noaillac, où il y eut quelques actes d'hostilités. Cependant, le roi d'Angleterre, n'ayant pu obtenir du roi de France aucune concession, envoya Guillaume Walerif ou Walensa, avec deux de ses barons et plusieurs chevaliers pour faire travailler aux fortifications de la ville. Ils arrivèrent au moment où les hostilités avaient pris un caractère sérieux. La vicomtesse avait réuni à Aixe toutes les troupes qu'elle avait pu faire venir de ses places les plus éloignées.

Les gens de Limoges et leurs alliés s'empressèrent de prévenir cette concentration de forces, sortirent de leurs murailles au nombre de quatre mille, entrèrent dans Aixe tuèrent plusieurs de leurs ennemis jusqu'à la porte du château, où se retranchèrent tous ceux qui purent s'y réfugier. Guillaume de Walensa les y cerna du côté de la ville et, en attendant l'arrivée des barons d'Aquitaine, qu'il avait

pour assiéger la place, il fit ravager les vignes et les environs. Pendant ce temps-là, une partie de la garnison du château parvint à sortir et, au nombre de plus de mille, occupait les deux ponts sur la Vienne et défendait avec succès. Sur ces entrefaites arriva le sénéchal anglais, qui campa à Beynat, avec un grand nombre de Gascons et de Périgourdaus. Alors on put faire régulièrement du château d'Aixe, pour lequel les habitants de Limoges s'empressèrent d'envoyer des cordes et des câbles nécessaires à l'escalade, des torches pour y mettre le feu. Des échelles furent dressées aux cris de fureur de la multitude impatiente de se venger de toutes ses souffrances, par un ingénieur nommé Civrac. Les assiégés se défendirent en lançant du haut des murailles d'énormes pierres et boulets. Les Anglo-Limousins, secondés par les habitants de la ville, qui avaient aussi à se plaindre de Marguerite de Bourgogne, allaient s'emparer de la place, quand un édit du roi de France leur défendit, sous peine « de corps et biens », de continuer leurs attaques, et les assigna devant le prochain parlement de Paris (24 juillet 1275).

Le Parlement, tout dévoué au roi, rendit une sentence qui eut pour but de mettre fin à la querelle des comtes et de la vicomtesse que d'humilier le roi d'Angleterre. Edouard fut condamné à payer aux habitants de Limoges 22,613 livres trois sous huit deniers, pour réparation des dommages faits par ses troupes. Ceux-ci, craignant de ne pouvoir pas toucher facilement cette somme, pour être plus sûrs d'en avoir au moins une partie, consentirent d'en céder le tiers à Gérard de Maumont, s'il leur laissait le reste à leur disposition. Le lieutenant de Marguerite accepta. Celle-ci n'en devint que plus ambitieuse et conserva tous ses droits de juridiction sur la ville de Limoges.

Déjà, en 1263, les consuls avaient consenti à ce qu'elle fit frapper une monnaie, appelée *barbarins*, mais à condition que cette monnaie ne portât pas l'effigie du vicomte. S'appuyant sur la même cession du même droit, qu'elle tenait de l'abbé de Saint-Martial, elle fit frapper à Aixe une monnaie, appelée *Lemorix*, que les bourgeois de Limoges refusèrent de recevoir, sous prétexte d'altération. De là, un procès, à la suite duquel le roi de France ordonna que cette monnaie serait reçue à Limoges, à la condition qu'elle serait fabriquée au lieu ordinaire, et que celle d'Aixe n'aurait plus de cours. Mais Marguerite, qui avait besoin d'argent pour la solde de ses troupes, continua la fabrication à Aixe. Malgré un appel porté à la cour du roi, et sans en attendre les suites, elle prétendit user aussitôt de toute sa juridiction, en exerçant ses droits de justice sur les habitants de la ville. Les bourgeois et les consuls, connaissant tout le crédit dont elle jouissait à la cour de France, craignant, par une nouvelle opposition, de s'attirer l'indignation de Philippe-le-Hardi, et de plus grands malheurs sur leur ville, parurent disposés à traiter de la paix. Mais à ce sujet les esprits furent divisés; les habitants se partagèrent en deux factions. Quelques-uns voulaient qu'on gagnât du temps; qu'on s'attachât à mériter la bienveillance de la vicomtesse, en faisant un compromis entre les mains de Gérard de Maumont. « La partie la plus saine, dit la chronique, les prud'hommes de l'hôpital, aimant mieux mourir que de perdre leurs libertés et franchises, ne voulaient pas accepter l'arbitrage. » Plusieurs, indignés qu'on voulût renoncer à des droits conquis par leurs ancêtres, sortirent de la ville, et se retirèrent vers le roi d'Angleterre.

Cet état de choses était la cause d'agitations incessantes; aucune proposition ne semblait pouvoir rapprocher les esprits; rien ne se terminait, lorsque, le dimanche après

Martin, quelques citlyens, pour revoir plus tôt
les ou leurs parents détenus par la vicomtesse, se
et lui apportèrent les clefs de la ville. En effet,
niers furent aussitôt mis en liberté, et Marguerite
gogne entra dans Limoges, enseignes déployées,
le reste de la population eût songé à prendre un
sif. La majorité jura de se soumettre au compro-
s les prud'hommes de l'hôpital et les citoyens du
des Combes s'y refusèrent. L'abbé de Saint-Mar-
dament les mêmes droits dont voulait user la vi-
e, prit le parti des opposants, les excita à la résis-
ors Marguerite, effrayée d'avoir à lutter à la fois
clergé et contre la bourgeoisie, publia des lettres-
scellées de ses armes et de celles de sa fille, par
elle déclarait la ville et les faubourgs francs,
toutes servitudes, pour le présent et l'avenir, pour
our sa fille. Malgré ces concessions, elle ne se crut
temps en sûreté dans cette ville, où elle n'était
a quelque sorte que par surprise, où les bourgeois
sans pouvaient bien lui demander compte de leurs
mis à mort, de leurs terres ravagées, de leurs mai-
sonnées, de leurs femmes et de leurs filles violentées
soldatesque. Elle partit donc deux jours après, lais-
sant derrière elle ses prévôts et ses viguiers. Ceux-ci s'en-
t d'exercer leurs fonctions en son nom, comme
ment reçu l'ordre. Gérard de Maumont, et Élie,
doyen de Saint-Yrieix, oubliant que le premier
sacé était sorti de la charrue et n'avait eu rang de
que par un caprice du vicomte de Ventadour,
une sentence qui annulait les droits de la cité¹.

¹ Les bourgeois et les bourgeois furent condamnés à payer l'impôt aux
à perdre leurs droits sur la monnaie. De plus : « Que les usages
que Marie a dans le Château, ou ressort, dans les péages, voyages,

Marguerite de Bourgogne administrait depuis douze ans le comté de Limoges. En tant que sa fille, dont elle défendait les privilèges avec tout le fermeté d'une mère, mais aussi avec une autorité sans limites, ne sacrifiant rien aux progrès des idées démocratiques, pour satisfaire ses passions, au temps où les vices de son gouvernement soulevaient l'indignation de la multitude contre le peuple impatient de s'affranchir des abus du servage et de jouir des droits politiques qui s'élevaient lui sont revenues. Cependant, pressée par les circonstances de remettre cette autorité à la jeune vicomtesse Marie de Limoges, dont la main avait été plusieurs fois sollicitée par les fils des plus grandes familles de France, elle la maria à Arthur, comte de Richemont, fils de Jean I. petit-fils de Jean I^{er} duc de Bretagne. Ce mariage fut célébré en grande pompe dans la basilique de Saint-Martin de Tours et non dans celle de Saint-Martial, où les seigneurs d'Aquitaine recevaient l'anneau de sainte Valérie, parce qu'il n'y aurait eu pour cette cérémonie ni gloire, ni prestige, par suite de la révolte continuelle de l'Aquitaine¹. Les deux époux, tout joyeux de consacrer leurs vastes terres riches, Bretagne, Bourgogne et Limoges, eussent été bien malheureux, si les joies de l'hym-

mes ne leur eût été enlevées par les transports de bois et autres produits de la forêt, les moutons, porcs, la viande, des poules et autres volailles, ou d'autres animaux de boucherie, comme d'habitude du Château et de la ville, ou la culture et garde des lapins, ou autres usages, lui demeurant en entier, et que lesdits seigneurs et habitants, que les poids et mesures de la ville, des portes de la ville, et ailleurs, suspendus, et les amendes et profits qui en proviennent, appartenant à la vicomtesse de plein droit, quand au contraire des seigneurs que les seigneurs ont usurpé, nous ordonnons qu'il n'y ait dans ladite ville de Limoges que dix consuls et non davantage, dont cinq soient toujours créés ou par Sainte Marie, ou par son mari ou son nom, ou par leurs successeurs... Arrêt de Pau : sentence sur procès de la vicomtesse de Limoges.

1. Ce mariage eut lieu, selon les uns, en 1277, selon d'autres en 1278, mais d'après un document qui se trouve aux Archives de Pau, ce fut réellement en 1277.

été troublées par le pressentiment que leur postérité un jour s'éteindrait dans l'oubli, dans ce château-séjour qu'avaient illustré les premiers vicomtes. La Bretagne n'avait alors que treize ans; Marie, sa sœur, à la blonde chevelure, comme ses ancêtres germanique, en avait quinze. La vicomtesse mère montrant avec orgueil au peuple limousin, heureuse des jours qu'ils se promettaient, et des brillantes perspectives que rêvait pour eux sa tendresse maternelle, elle, habituée à commander, cette femme altière ne se résigna pas immédiatement les rênes du pouvoir; c'est à elle qu'il fallait encore à combattre pour eux¹.

Elle ne fut pas longtemps à se faire respecter. Enhardie par la sentence des arbitres, la vicomtesse mère se mit à l'exercice de la justice; et, quelques jours après, on vit à ses fourches patibulaires les cadavres de quelques bourgeois récalcitrants. Cependant on s'abstint de révoltes; on s'arrêta devant un pouvoir modérateur. Le seigneur de la fin du treizième siècle, portée doucement par une civilisation naissante, aspirait à se reposer de sa tâche matérielle dans la médiation de la royauté, alors incontestée, et sauvegarde pacifique des provinces. On en appela encore au Parlement. Philippe le Hardi décida que le droit de battre monnaie appartenait à la vicomtesse qui, satisfaite de cette décision²,

¹ Le comte de Bourgogne, en mariant sa fille, se réservait 150 livres de rente sur la terre de Saint-Pardoux, qu'elle avait achetée de Raymond-Bernard, un comte de justice, et tout ce qu'elle pourrait encore en tirer. *Arch. de Paris, n° 980.*

² Les seigneurs et vassaux ordonnèrent que les consuls, communes, hommes de fief, et autres vassaux ne pussent en prétendre une partie de la justice, ni avoir de justice, quelle appartienne à tout autre seigneur, soit à Marie vicomtesse de Limoges, et à son mari, soit à son fils, ou à son gendre au nom de sa femme, dont les habitants de la ville, qui la lui feront fabriquer dans tel endroit de leurs terres, ne pourront à propos, sans que la commune puisse s'y opposer; qu'ils

vint aussitôt à Limoges, y fit une entrée triomphale, précédée de ses hommes d'armes, de ses viguiers, de ses prévôts, tous disposés à user largement de leurs droits, hauts justiciers envers ceux qui avaient trouvé, pendant longtemps, dans leur courage la sauvegarde de leurs franchises communales. Mais ce n'était pas tout d'avoir vaincu quelques bourgeois, il fallait que la féodalité comptât avec le clergé. La bourgeoisie, dans tous ses différends avec les vicomtes, ne s'était préoccupée que de ses intérêts, elle même qu'elle appelait le clergé à sa défense; celui-ci prenait guère qu'une faible part à cette lutte, se promettant de la faire tourner à son profit, espérant avoir raison et vainqueur en s'aidant de la haine des vaincus : il savait bien néanmoins qu'il lui était plus facile d'avoir raison avec la féodalité, en restant sur le terrain du droit, que de vaincre la bourgeoisie qui manquait trop souvent de modération. Avec celle-ci l'Église ne put jamais avoir d'alliance qui ayant l'air de s'associer à ses aspirations vers la liberté politique. Avec la féodalité elle était plus sûre de l'avancer.

En effet, Gérard et Élie de Maumont, pourvus de grandes dignités ecclésiastiques, en donnant raison à Marguerite de Bourgogne, facilitèrent les réclamations de l'église de Limoges, et lui fournirent les moyens de demander un droit qu'elle n'aurait pu arracher au peuple si le peuple eût été le plus fort. Au moment où la vicomtesse abaissait ces bourgeois, qui avaient si longtemps été obstacle à son ambition, Jacques, abbé de Saint-Martin, la somma de venir dans le chapitre lui faire hommage comme à son suzerain immédiat : sur son refus, il se sa-

seront au contraire obligés de s'en servir, à l'exclusion de toute autre, excepté celle du roi fabriquée à Paris ou à Tours. » (Du Cange *Gloss. verbo Moneta*). Cet auteur avait eu sans doute l'occasion de voir la sentence rendue sur ce sujet, et dont l'original se trouve encore aux Archives de Pau.

de la justice féodale, qu'il fit administrer en son nom, en vertu de l'hommage fait à ses prédécesseurs par Gui de Béaur. Alors, ne pouvant avoir raison par la force, elle en appela au roi de France. L'abbé se rendit à Paris pour défendre ses droits, en prouvant que les vicomtes n'avaient jamais exercé la justice à Limoges qu'avec le consentement des abbés de Saint-Martial. On était sur le point de décider en sa faveur, lorsque le procureur du roi d'Angleterre s'opposa à l'arrêt, réclama l'hommage pour son maître, en sa qualité de duc de Guyenne, et par cet autre motif, que c'était à Limoges, comme capitale du duché, que les ducs recevaient la couronne et l'anneau de sainte Valérie.

L'abbé mourut en revenant de Paris. Alors la vicomtesse mère, profitant de la vacance du siège abbatial, espérant que les religieux n'oseraient pas lui résister, leur demanda de lui livrer un prisonnier échappé des mains de ses agents, qui s'était réfugié dans le cloître. Le droit d'asile lui fut opposé. Mais, au jour de l'élection d'un nouvel abbé, elle envahit l'abbaye par ses gens d'armes dans le but d'imposer par la crainte un choix favorable à ses prétentions. Le peuple, indigné de cette violation des règles canoniques, et, peut-être aussi, heureux de trouver une occasion de se venger du despotisme et des humiliations qu'on lui avait souvent imposés, courut aux armes et chassa de la ville les gens de Marguerite. Les moines procédèrent alors librement à l'élection, et choisirent Pierre, prieur de Saint-Vaury, qui fut aussitôt reconnu par l'évêque Gilbert de Melle. Le nouvel abbé, aussitôt après son intronisation (1276), réclama le même hommage que son prédécesseur, offrant d'ailleurs de prouver devant la cour du roi de France, que non-seulement les vicomtes devaient à l'abbé de Saint-Martial l'hommage pour la justice de Limoges, mais encore pour toutes les terres qu'ils tenaient du cloître

à titre de fiefs. Marguerite n'osa pas résister plus longtemps; on la vit, la honte au front, mais dissimulant mal son indignation, apparaître quelques jours après dans le chapitre pour y faire l'hommage, tant en son nom qu'au nom de sa fille et du comte de Richemont, son gendre. Mais pour compenser cette humiliation, elle s'en prit aux bourgeois qui, dans cette querelle, avaient pris parti contre elle, en exigeant qu'ils vinssent à leur tour se mettre à ses genoux et engager leur foi.

Jamais femme aussi ardente dans ses convoitises, aussi implacable dans sa haine, n'avait usé d'une telle autorité, imposant ses volontés aux faibles, luttant contre les puissants ou les trompant par d'odieux subterfuges. Il fallait que tout cédât à ce caractère indomptable, la plus énergique représentation des mœurs féodales. Non contente de dominer à Limoges, et sur tous les vassaux de ses dépendances, elle voulut imposer son autorité à une partie du Bas-Limousin, qui depuis longtemps s'était crue affranchie de sa suzeraineté. Les maisons de Comborn, de Turenne, de Ventadour, de Lastours, de Pompadour, et d'autres moins puissantes, mais animées du même esprit d'indépendance, ne se regardaient plus, depuis longtemps, comme feudataires des vicomtes de Limoges; les abbayes prétendaient aussi être libres de tout hommage, et souvent le peuple des petites villes s'associait à cette résistance. Mais Marguerite n'était pas d'humeur à laisser méconnaître les droits de sa fille, encore moins à renoncer à son ambition personnelle. Déjà elle avait forcé Guichard de Comborn qui l'avait bravée quelque temps derrière les murailles de son château fort, refusant de lui faire hommage pour tout ce qu'il possédait à Issandon, de reconnaître que ses ancêtres en tenaient l'investiture des premiers vicomtes (1270). Au moyen des intelligences que, par ruse ou par d

illancieuses promesses, elle entretenait avec la garnison du château de Noailles, elle s'en était emparée, ainsi que de plusieurs autres localités. Enivrée de ses triomphes, elle vint ensuite se présenter devant la ville d'Uzerche, où elle voulait, comme marque de son autorité, tenir ses assises. Elle traînait à sa suite des procureurs, des clercs, des légats et autres officiers de justice. Mais cette ville, comptant sur sa position, qui en faisait une véritable place de guerre, protégée par les dignitaires de son abbaye, s'était habituée depuis un siècle à une certaine indépendance par son administration intérieure, qui ne reposait point sur une charte royale, mais bien sur le consentement de l'abbaye dont elle avait toujours été le fief principal. C'était une commune, moins la suzeraineté de l'abbé. Les habitants, excités par les religieux, fermèrent donc leurs portes à l'approche des soldats de Limoges. La vicomtesse irritée mit le siège devant la place qui, quoique entourée de fortes murailles, mais manquant de vivres, ne pouvait pas résister longtemps. Alors l'abbé et le peuple, retenus par la crainte de voir leurs maisons envahies et pillées par les Bourguignons, se placèrent sous la protection de Gilbert, évêque de Limoges, qui mit l'interdit sur toute l'étendue de la vicomté, et prononça l'anathème contre Marguerite et ses partisans. Celle-ci, craignant que l'excommunication n'effrayât ses troupes et ne les fît désertir son parti, se contenta d'investir la ville sans l'attaquer, et porta ses plaintes à l'archevêque de Bourges, métropolitain de l'évêque de Limoges, qui reçut l'ordre de lever l'interdit, comme l'ayant publié sans droit et raison. Alors, contente de cette décision, remettant à un autre temps de faire valoir ses droits, Marguerite leva le siège, se retira sans entrer dans la ville. En attendant que le roi de France lui adjugeât, comme elle le demandait, toute la seigneurie de Limoges, elle envoya

dans cette ville, pour en prendre possession, Guillaume de Fumairole, qui s'empara de la maison où les consuls se réunissaient, des armes préparées depuis longtemps par les hommes de la commune, enleva aux consuls leur juridiction, et leur fit payer, à titre de droits indûment exercés, une amende de dix mille livres. Marguerite arriva quelques jours après pour ajouter à toutes ces persécutions. Le peuple tourmenté, ruiné par ses exactions, retrouva enfin toute l'énergie du désespoir; il se révolta, la chassa ainsi que ses hommes d'armes.

De nouvelles hostilités allaient avoir lieu, lorsque les consuls, pour conjurer l'orage, se mirent encore sous la protection d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, en se reconnaissant ses hommes. Ce prince accepta, et, par lettres données à Saintes le 27 août 1273, commit Gui de Lusignan, seigneur de Cognac, et Echivat, comte de Bigorre, seigneur de Chabanais, pour recevoir le serment de fidélité des consuls, les chargeant en même temps de rétablir la paix entre Marguerite et la commune. Les deux envoyés se rendirent à Limoges, et le 3 septembre de la même année, dans l'abbaye de Saint-Martial, ils firent comparaître les consuls. Boyol, bourgeois du Château, sans doute le premier en titre de sa compagnie, jura sur l'Évangile la plus large formule d'obéissance et de dévouement au roi d'Angleterre et à ses successeurs, comme ducs d'Aquitaine¹, mais saufs les droits du roi de France. Édouard I^{er}

1. « ... Juro ad hec sancta Dei evangelia quod ego serenissimo domino nostro Edmundo et heredibus suis ducibus Aquitanie, corpus et membra eorumdem custodiam, et consilium eorumdem secreto custodiam, et dampnum ipsorum cum ad noticiam meam pervenerit eisdem revelabo, et armorum auxilium, prout consuetum est, eisdem faciam, et jura ipsorum sive deveria eisdem, vel eorum mandatorum, cum ad noticiam meam pervenerint, revelabo. (Arch. de Pau : *F. de la comte de Limoges*.) Ce document et quelques autres ont été publiés par M. Nivet-Foutaubert, d'après un *ridimus* de 1288.

s'engageait de son côté à défendre les bourgeois, à maintenir à la commune tous ses droits et privilèges ¹.

La mort ne tarda pas à clore la carrière politique de cette femme toujours prête à combattre, toujours escortée d'une soldatesque docile à ses ordres, toujours inquiète du maintien des privilèges de sa race. La nouvelle de sa mort fut reçue avec joie par le peuple, par les vassaux de la vicomté, si longtemps humiliés par celle que ses contemporains appelaient la vicomtesse-reine, et que le peuple, qui conserve encore quelques souvenirs de ces temps, appelle encore *Marguerite l'enragée*. Elle avait administré la vicomté durant quatorze ans (1277). Avec des passions moins vives, une ambition plus juste, si elle avait eu à défendre un trône contre de grands dangers politiques, elle aurait pu être comparée à Blanche de Castille et à Marie Thérèse.

Marie de Limoges et Artur de Bretagne prirent alors les rênes de l'administration ; mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre ce qu'il fallait, dans cette époque troublée, pour maintenir leur fortune. Ils ne firent que l'amoindrir, pour payer le dévouement de ceux qui s'étaient faits si longtemps les complices de l'ambition de leur mère. Ils donnèrent le château de Châlus, ce fleuron de la vicomté, où était tombé avant l'âge le plus grand ennemi de leurs ancêtres, à Gérard de Maumont, qui en prit possession à la tête de bandes armées, et qui en sortit ensuite pour étendre encore son autorité aux dépens de ses voisins. Aymeric IX, vicomte de Rochechouart, refusa de lui per-

1. « ... Promittimus consulibus et communitati quod dominus Eduuardus concedat eisdem consulibus et communitati litteras in quibus promittit eisdem et concedet quod ipso custodiet et defendet eosdem, tanquam burgenses suos, liberos in iudicio et extra ab omni homine... et quod ipse non ponet ipso in manu inferiori quam sit manus domini ducis Aquitanie, et quod ipse privilegia que ipsi consules et communitas habent et olim obtinuerunt super iuribus, usagiis, consuetudinibus et libertatibus suis ratificabit et eciam confirmabit. (Archives de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*)

mettre d'entrer dans le bourg d'Oradour-sur-Vayres pour y tenir ses assises. Mais un jour il envahit cette localité à la tête de ses hommes d'armes et voulut y établir ses viguiers. Aymeric, à cette nouvelle, réunit des forces, et marcha contre son ennemi, qui vaincu fut obligé de se retirer honteusement dans son château de Chalus. Le vicomte de Rochechouart avait souvent donné des preuves de courage et de fidélité à la couronne de France. Alphonse, comte de Poitiers, lui avait écrit, en 1274, de se trouver à l'Ost-de-Foix, au service de Louis IX, et il s'y était rendu avec les chevaliers de ses terres¹. La fortune de Gérard de Maumont, quoique récente, était considérable; il possédait aussi le château de Chalusset, donné à un des membres de sa famille, qui naguère était venu s'y cacher, pour se dérober à la colère des habitants d'Aixe et de Limoges. Quelque temps après, troublé dans la possession de cette place forte, il la vendit au chapitre de Limoges, qui la réclamait comme propriété d'un des anciens évêques. Le jeune vicomte n'était pas en mesure de protéger son vassal. De graves contestations existaient entre lui et l'abbé de Saint-Martial, parce qu'un jour il s'était saisi de deux mulets d'un marchand de Narbonne, décédé dans la ville. L'abbé invoquait à ce sujet un droit reconnu de toute ancienneté à ses prédécesseurs, celui d'hériter des étrangers qui mouraient dans la ville, et de les inhumer dans le cimetière de l'abbaye, vieille coutume féodale, qui voulait que l'étranger, pour prix d'une tombe, laissât sa fortune au cloître. Le vicomte eut le dessous et restitua les deux mulets.

L'année suivante, Philippe-le-Hardi, se rendant à Bordeaux, où Charles d'Anjou et le roi d'Aragon s'étaient

1. (*Mss. du séminaire de Limoges.*) La vicomté de Rochechouart comprenait sept châteaux, Rochechouart, Chéronnac, Lavauguyon, Cromières, Montbrun, Brie et Saint-Auvent. (*Arch. du départ. de la Haute-Vienne.*)

Donné rendez-vous, passa par Limoges. En sa qualité de haut suzerain, il voulut régler les derniers différends entre le vicomte et les consuls ; mais les bourgeois refusèrent sa médiation, parce qu'ils avaient sans doute à craindre qu'en l'haine du roi d'Angleterre, qui avait garanti tous les droits de commune aux consuls, il ne fût porté à amoindrir les mêmes privilèges en faveur du vicomte. Les choses restèrent donc dans le même état.

Artur de Bretagne, en attendant une meilleure occasion, s'était mis en possession de sa haute juridiction de justice, sans en faire préalablement hommage à l'abbé de Saint-Martial. Le prélat, dès le début de cette usurpation, interdit le juge et le prévôt, ainsi que les sergents, confia la justice par commission à Guillaume, son vassal, qui à son tour investit des fonctions de juge le bourgeois Jean Clary. La vicomtesse et son mari parurent d'abord quelque temps se soumettre à cette humiliation, craignant cette fois l'intervention du roi de France qui, à son retour de Bordeaux, s'arrêta encore à Limoges. Les religieux de Saint-Martial allèrent à sa rencontre, le conduisirent processionnellement dans leur abbaye. Il paya cette hospitalité en adjugeant la justice à l'abbé par des lettres patentes que ses agents publièrent aussitôt dans toutes les rues de la ville. Artur et sa femme, loin de chercher à s'attacher les bonnes grâces du prince, n'étaient alors occupés qu'à refaire leur fortune aux dépens de quelques-uns des vassaux de la vicomté, en usurpant les privilèges jusqu'alors reconnus à ceux-ci sur leurs fiefs nobles. L'un d'eux, le seigneur de Lubersac, osa résister, et obtint de la cour de Ségur contre le sénéchal de la vicomté une décision qui le maintenait dans tous ses droits de seigneurie¹.

1. *Fidimus* du titre original, de 1293. (Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*. — Arch. de Lubersac.)

Artur et Marie se montrèrent enfin décidés à s'opposer par la force aux prétentions de l'abbé de Saint-Martial : le jour de la fête de celui qui le premier avait apporté à l'Aquitaine la révélation de l'Évangile, ils arrivèrent à Limoges avec une troupe de gens armés (1290). Pendant que le clergé était occupé dans toutes les églises à l'accomplissement des cérémonies et à la réception des offrandes apportées par les fidèles, ils firent briser les portes de l'abbaye, les brûlèrent au grand effroi des religieux poursuivis jusque dans le cloître. Les agents de l'abbé furent battus, et quelques-uns mutilés. Ceux qui purent se retrancher dans l'enceinte de l'abbaye furent contraints, pour avoir de l'eau, à y creuser un puits, parce que les canaux qui leur en fournissaient avaient été brisés. Le prévôt Raymond de Crossan, le clerc légiste Moransanas souffrirent les plus odieuses violences. La ville, qui avait eu quelques jours de paix, pendant lesquels les moines de Saint-Augustin construisaient leur couvent dans le faubourg Montmaillé¹, était dans la frayeur ; les bourgeois formés en confréries de la Passion n'osaient plus venir dans le cimetière de Saint-Martial, sur quelques tréteaux, dressés devant une croix de pierre, donner à la foule des représentations des mystères, pieux essais de l'art dramatique au berceau, qui s'inspirait de l'Évangile, et qui avait la puissance d'émouvoir la foule par le spectacle des principales scènes de la divine épopée, ou par les divers incidents de la vie de saint Martial. L'effroi était à son comble dans toutes les abbayes et les couvents de la ville. Les bourgeois crurent, à la faveur de ces troubles, pouvoir eux aussi se soustraire à l'autorité ecclésiastique de laquelle ils tenaient certains privilèges. Quelques tentatives dans ce but eurent lieu sur plusieurs points.

1. Cette église, détruite par les protestants en 1576, fut rebâtie en 1649.

Les consuls de Masléon, petit bourg, fondé, ou au moins transformé en communauté, en 1289¹, sans s'être pourvus l'autorisation de l'évêque, entreprirent d'ériger une chapelle, où un prêtre, soumis à leur juridiction, dirait la messe. Le vicaire de l'église de Limoges, qui leur apportait de la part de l'évêque l'ordre d'y renoncer, fut arrêté, traité et ses lettres déchirées par le peuple révolté. Mais six consuls effrayés de ce désordre, dont la responsabilité pouvait retomber sur eux, se soumirent à la décision de l'évêque, furent condamnés à payer au chapitre une somme de cent livres, à faire amende honorable au curé de Roziers, en lui offrant, en signe de repentir, un cierge valant une livre. Chaque habitant de Masléon, âgé de plus de quatorze ans, devait déposer un denier au moins sur un autel. Deux des consuls, regardés comme les principaux auteurs du désordre, furent condamnés, Aymeri-Julien à vingt-cinq livres d'amende, et Martial Abéla à quinze de la même monnaie de Limoges. La petite commune fut ainsi exclue dans son émancipation par l'Église qui l'avait créée, qui elle-même ne tarda pas à être troublée par des rivalités ambitieuses².

À la mort de l'évêque Gilbert de Malemort³, le clergé, craignant que le vicomte ne profitât de la vacance du siège, pour empiéter encore sur ses privilèges, se hâta de nommer

¹ « Anno 1289, incæpit villa Mansi Leonis. » (NADAUD : *Pouillé*, p. 256, *Mss. du séminaire de Limoges*.)

² En 1342, les habitants de Masléon obtinrent de Raymond de Saint-pierre, doyen, et de Pierre Tizon, lieutenant-général, la permission de bâtir une chapelle à Villeneuve. Les consuls promirent, pour prix de cette concession, de donner annuellement au desservant six setiers de seigle, cinq de froment, de fournir les ornements, la cire, l'huile, une maison et un jardin ; ainsi qu'aux fêtes annuelles un habitant pour chaque maison assisterait à la procession. (Archives de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*.) Le même accord est mentionné dans les mss. de Nadaud.

³ Ce fut sous son épiscopat, par décision du Parlement, que l'évêché de Limoges fut déclaré exempt du droit de régale (1276).

un nouvel évêque, qui fut Pierre de la Sepière, l'un des hommes les plus savants de l'époque. Mais l'élu avait refusé le siège d'Alby, et rien ne put le décider à accepter celui de Limoges, qui fut donné à Raynaud de la Porte à Allasac¹, et dont les vertus édifièrent longtemps le peuple du Limousin qu'il ne quitta que pour reprendre sa pourpre romaine à Avignon. Tant qu'il resta à Limoges, il fut un pieux et courageux défenseur des bonnes mœurs ; il se donna à poursuivre les usuriers, qui depuis longtemps opprimaient les artisans, les marchands et même les gens de bien ; ce qui déjà avait fait dire au chroniqueur de Vigeon : « Les moines sont punis par les princes ; mais les usuriers tant multipliés, leur impudence est telle qu'ils se donnent en gage les rentes des églises. Parce qu'ils ont passé toutes les bornes, Dieu en a puni les auteurs ; les démons incarnés, les Brabançons et autres, dont ils ont rongé toute la verdure, toute la beauté de l'Aquitaine. » Le pieux et savant évêque modifia sans la guérir cette plaie qui dévorait la fortune publique. Tous ses efforts furent aussi à régler les différends qui divisaient souvent le clergé au sujet des privilèges que se disputaient les évêques.

1. Arrondissement de Brives. V. mon *Histoire du Bas-Limousin*.

2. *Chron. Vosiensis*, ap. Labbeum, t. II, p. 528.

3. Les églises de Limoges étaient à cette époque en lutte occasion de quelques privilèges. Le sacristain de Saint-Martial intenter un procès à Jean des Rosiers, curé de Saint-Michel-de-Pistorie, qui fut condamné à déterrer un pèlerin, à restituer le cadavre avec les honoraires pour son enterrement. On convint que les étrangers, décédés à Limoges, à l'avenir inhumés à Saint-Michel-de-Pistorie s'ils le demandaient, et les autres à Saint-Martial ; mais que les religieux de cette dernière église accompagneraient toujours le corps jusqu'à l'église désignée, et au quart des frais des funérailles. (*Bonavent. de Saint-Amable*, t. III.

Raynaud de la Porte, après avoir été archevêque de Bourges, cardinal, mourut à Avignon en 1325. Il avait été instructeur dans l'ordre des Templiers. Sur sa demande, il fut inhumé dans le chœur de la cathédrale de Limoges, représenté avec ses ornements pontificaux. Trois figures aujourd'hui mutilées, indiquent ce tombeau.

comtesse de Limoges mourut sur ces entrefaites, après sa mère (1291), sans avoir pu imposer son autorité aux bourgeois, au clergé et aux barons du Limousin. Éloignée du monde, éloignée durant sa jeunesse, et même de son mariage, de toute participation aux affaires publiques, dominée par des goûts luxueux, qui énervaient ses vassaux féodales en les ruinant, elle passa ses dernières années tantôt à Limoges, ou dans les châteaux du Limousin, tantôt à la cour de Bretagne, dont le riche héritage transmis à son mari et à ses enfants, Jean, Gui et Pierre. Les seigneurs, pour faciliter la perception des droits levés sur les marchands, avaient transporté sur la place de Saint-Louis le marché aux fruits, du blé et des autres denrées, qui, de tous temps, avait lieu dans un cloître près de Saint-Martial. Gérard Faydit, d'Uzerche, abbé de Saint-Martial, ne fit aucune opposition à ce changement; par sa négligence et sa mauvaise gestion, il appauvrit beaucoup cette abbaye, dissipa ses biens, et laissa même les religieux manquer de pain depuis le jour de saint Luc jusqu'à Pâques, et ne leur fournit le bois, nécessaire au chauffage, que la veille de l'Annonciation de la Vierge¹.

Le comte de Bretagne, après la mort de sa femme, demeura sans héritier, et le comté, jusqu'à ce qu'il fût appelé à régner en France par la mort de Jean II, son père. Jusqu'à cette époque (1305), il sut vivre en paix, n'osa rien entreprendre contre les barons du Limousin, ni contre l'évêque; il eut seulement quelques démêlés avec Gui de La Porte, abbé de Saint-Martial, qui, mécontent de ce qu'il n'était pas venu rendre hommage après la mort de sa femme, fit saisir le comte de Limoges et la justice qui en dépendait (1300)². À cette époque, l'histoire ne nous fournit rien de

¹ Histoire de Saint-Amable.

² Histoire de la vicomté de Limoges, 516.

particulier à son autorité dans la province. Il épousa en secondes nocces Yolande, fille de Robert IV, comte de Dreux, et de Béatrix, comtesse de Montfort-l'Amauri, union malheureuse qui fut cause des longues guerres de Bretagne. En prenant possession de ce duché, il y trouva des ennemis dans les rangs du clergé qu'il fut souvent obligé de réprimer. Les prêtres, malgré les réclamations du peuple et de la noblesse, s'attribuaient deux droits également odieux, l'un, nommé le *tierçage*, qui consistait à prendre le tiers des meubles de tout père de famille après sa mort; l'autre, le *past nuptial*, par lequel les époux payaient une certaine somme pour le festin de leurs nocces. Artur combattit ces prétentions avec plus de succès que son père Jean II¹. Il mourut en Bretagne, en 1312, et fut inhumé dans l'église des Carmes de Ploërmel².

1. Un jugement prononcé à Avignon, en 1309, par le pape Clément V, régla qu'après le décès de chaque paroissien, le recteur, ou curé, n'aurait que la neuvième partie des meubles, les dettes préalablement déduites; que ceux dont la valeur serait de moins de trente sous seraient exempts du *past nuptial*, et que ceux qui en auraient au delà, payeraient, les uns deux sous, les autres trois, suivant leurs facultés. Le droit de *tierçage*, ainsi réduit, fut appelé *neume*. (D. Morice : *Hist. de Bretagne*.)

2. Artur eut de Marie de Limoges, savoir : Jean III, son successeur; Gui, comte de Penthievre et vicomte de Limoges, et Pierre, mort sans postérité de son second mariage, Jean de Montfort, qui disputa la Bretagne à Charles de Blois; Jeanne, mariée à Robert de Flandre, seigneur de Cassel; Béatrix, qui épousa Gui X, seigneur de Laval; Alix, femme de Bouchard VI, comte de Vendôme; Blanche, morte en bas âge, et Marie, qui fut religieuse à Poissy. (*Le P. Anselme*.)

CHAPITRE XIII

**GUI VII, JEAN III, VICOMTES DE LA DYNASTIE
DE BRETAGNE**

es et leurs privilèges. — La commune de Bellac et Bozon II, la Marche. — La commune de Rochechouart et Aymeric IX, — La commune de Saint-Junien et Aymeri de La Serre, évêque. — La commune de Saint-Léonard. — Note sur Saint-Léonard. — Les habitants de Saint-Léonard se placent sous la protection de Philippe-le-Haut. — Révolte des habitants contre les prévôts de l'évêque de Limoges. — La commune de Brive; ses longues luttes contre les vicomtes de Toulouse. — Raymond VII et les consuls de Beaulieu. — Note sur Raymond VII. — Jean I^{er}, investi de l'autorité vicomtale à Excideuil; ses différends. — Gui de la Porte, abbé de Saint-Martial. — Le pape Boniface VIII. — Jean I^{er} fait hommage à l'abbé de Saint-Martial. — Note sur Saint-Martial. — Premiers actes de l'administration de Gui VII. — Révolte dans les troubles de l'abbaye de Grandmont. — La foule au monastère de Saint-Martial; les consuls rendus responsables. — Reconquête d'Isabelle de Castille. — Travaux de reconstruction de Saint-Étienne. — Ordonnance de l'évêque Raynaud de la Porte. — Jean I^{er} et Jean III de Bretagne. — Isabelle quitte la vicomté. — Jean V, dit le Bel, à Limoges. — Avènement de Philippe VI. — Le comte de Mortemar. — Jean III en Bretagne; défense de battre monnaie à Limoges. — Mort de Jean III. — Bernard Guidonis; ses tra-

1 avec quelle énergie et quel patriotisme les communes de Limoges avaient su défendre leurs privilèges, les franchises communales, contre toutes les tentatives de Marie de Bourgogne; c'est que ces privilèges, ces franchises étaient en quelque sorte le patrimoine d'une population pauvre, et qui en réclamait le maintien comme un droit qu'elle tenait de ses ancêtres. L'origine de la commune se perdait en effet dans la nuit des temps; cette commune, toute démocratique, n'était point le résultat de concessions obtenues du bon plaisir des vicomtes ou du

clergé, mais bien le municipe romain continué à travers le moyen âge, amoindri quelquefois, mais se relevant presque toujours de ses défaites, invoquant dans ces moments de détresse la protection des rois d'Angleterre ou des Capétiens qui, presque toujours, s'en déclaraient les défenseurs. Le clergé lui-même était souvent intervenu dans la lutte au profit des bourgeois. Limoges ne fut pas, au ^{xiii}^e siècle, la seule ville qui voulût conserver son indépendance. D'autres localités étaient aussi arrivées à la vie politique par quelques concessions obtenues de leurs seigneurs laïques, ou des établissements religieux, autour desquels elles s'étaient formées dans les derniers siècles. Mais leurs chartes n'étaient que des concessions, aussi ne les protégèrent-elles pas toujours contre les grands feudataires ou contre le clergé, qui les avaient octroyées. Parmi ces communes, presque toutes fondées au ^{xiii}^e siècle, et dont nous voulons dire plutôt les principaux événements que l'histoire, nous devons mentionner celles de Bellac, de Saint-Junien, de Rochechouart et de Saint-Léonard.

Vers l'an 940, Bozon-le-Vieux, comte de la Marche, pour résister à ses ennemis, avait fait construire le château de Bellac, à l'ombre duquel quelques habitants des environs étaient venus s'établir. Par suite des guerres féodales, qui portaient la désolation dans les campagnes, la population s'y augmenta à tel point qu'elle s'y trouva bientôt assez nombreuse pour que le suzerain, comptant avec elle, dû lui accorder certaines franchises, plus ou moins bien observées par ses prédécesseurs. Bozon II, en 995, pour récompenser les habitants du concours qu'ils lui avaient prêté dans la guerre que lui firent le roi de France et Guillaume-le-Grand, duc d'Aquitaine, ajouta à ces concessions ¹. Mais

¹ 1. Adémar, *Patrolog.*, t. CXLI.

Les tenants de fiefs de la châtellenie, abusant de cette situation, méconnaissant les franchises communales, donnèrent lieu à des réclamations générales. Les habitants, alors d'Audebert, comte de la Marche, qu'il fit écrire leurs coutumes (1174). Celui-ci y mit pour qu'ils reconnaissent tenir de lui, à titre de fief, leurs donjons et leurs terres, et qu'ils ne pourraient empêcher l'entrée, ni en temps de paix, ni en temps de guerre, de la concession fût une véritable émancipation de la vicomté, qui ne fut plus taillable à merci, et qui, libre de sa fortune, pouvait aller résider ailleurs que devant le suzerain. En 1260, Hugues-le-Brun, par l'avènement de la maison de Lusignan au comté de Poitou, confirma ce code des coutumes de la com-

te de Rochechouart, comme plusieurs autres, avait une origine féodale, et devait sa formation à son seigneur. Il est mentionné dans les annales du pays dès le commencement du xi^e siècle. Les habitants, durant plusieurs siècles, avaient été soumis au bon plaisir du seigneur, qui, par sa demeure, véritable citadelle, garnie de hautes tours, était une menace perpétuelle contre les ennemis de l'intérieur, et contre ceux du dehors. Il était ainsi facile aux vicomtes d'imposer la servitude aux habitants, de séquestrer les terres, et de les tailler aux quatre cas. Mais, au xiii^e siècle, la vicomté, déjà affaiblie par la royauté, qui favorisait ses propres intérêts l'établissement des communes, en ruinant le peuple, en le tenant toujours à l'écart, elle l'invitait en quelque sorte à la révolte.

Le texte de cet acte dans l'*Histoire de Bellac*, par M. l'abbé de Bellac. Hugues X, dit le Brun, avait déjà donné en 1243, à Guillaume, son fils, les châtellenies de Bellac, de Rancou et de Champanelle. (V. de Pau : *F. de la vicomte de Limoges.*)

Aymeri XI, pour s'attacher ses vassaux, leur octroya donc une charte d'affranchissement au prix de cent livres une fois payées, et de soixante livres rendables chaque année, et promettant de n'exiger d'eux d'autres corvées que celles dont il aurait besoin pour réparer son château, ses tours, ses moulins et ses étangs. La charte donnée à ce sujet reconnaissait aux habitants le droit d'avoir quatre consuls, nommés d'abord par la communauté, puis chargés de nommer eux-mêmes leurs successeurs (1296) ¹.

Ailleurs, les petites communes du Limousin, qui tenaient leur institution de la puissance ecclésiastique, avaient vu souvent les évêques ou les abbés méconnaître leurs droits; mais, au XIII^e siècle, entraînées comme les autres à la résistance par l'exemple que leur donnaient les bourgeois de Limoges, elles défendirent courageusement leurs privilèges. Celle de Saint-Junien, dont on ne connaît pas l'origine certaine, mais qui pouvait remonter au XI^e siècle, alors que de nombreuses habitations se furent groupées autour d'une abbaye, près d'une église construite par Rurice II, évêque de Limoges, sur le tombeau de Saint-Junien, pieux solitaire qui, au commencement du VI^e siècle, était venu faire l'apprentissage de la vie érémitique auprès de saint Amand qui habitait une grotte dans la forêt de Comodoliac, sur les rives escarpées et sauvages de la Vienne; celle de Saint-Junien, disons-nous, se montra d'abord très-énergique dans la revendication de ses droits. Dès l'année 1230, elle s'était soustraite à l'autorité de son suzerain, en résistant à Aymeri de la Serre, évêque de Limoges, qui avait voulu changer le mode d'élection des consuls. Une partie de la population révoltée avait pénétré en armes dans l'église, au

1. *Vidimus* de 1305, aux Arch. de Pau. Cette charte, avec quelques changements de peu d'importance dans la rédaction, a été publiée dans *le Limousin historique*, t. I.

ment où le prélat s'y trouvait, et avait menacé de mort quiconque méconnaîtrait ou attaquerait les franchises communales. Aymeri effrayé n'osa pas donner suite à l'excommunication lancée sur les révoltés, et à force de flatteries et de promesses de paix, il arracha aux consuls l'engagement de soumettre le différend à l'arbitrage de Louis IX. Le saint roi, plus désireux de faire régner la paix par des concessions que par l'emploi de la force, décida que l'élection des consuls se ferait comme par le passé, mais que toutes les fois que les bourgeois seraient appelés à faire serment de fidélité aux consuls, ils réserveraient les droits de l'évêque et de ses successeurs.

Une autre localité assez populeuse au XIII^e siècle eut aussi à défendre ses franchises communales contre l'évêque de Limoges : elle devait également son origine à un ermite solitaire qui, au commencement du VI^e siècle, s'était retiré dans la forêt de *Pauvain*¹. Célèbre par sa piété, par l'effet de ses prières jusque dans le palais des rois², saint Léonard vit accourir autour de sa solitude une foule d'étrangers, admirateurs de ses vertus, qui se construisirent des maisons dans la forêt, autour du monastère de Noblac (*Nobiliacum*). L'église et le tombeau sont devenus dès le VIII^e siècle un des lieux de pèlerinage les plus vénérés du Limousin. Plus tard on y avait vu accourir les plus illustres pénitents, saint Gaucher, fondateur du monastère d'Aureil (1068) ; Bohémond, prince d'Antioche, qui en témoignage d'actions de grâces suspendit au

¹ D'après une antique légende saint Léonard était disciple de saint Rémy, évêque de Reims, et aurait été tenu par Clovis sur les fonts du baptême : *Leonardus confessor Lemovicensis Clodovei I Francorum regis filius spiritualis. S. Remigii Rhemorum episcopi discipulus.* » (*Acta SS. ord. S. Benedicti*, ap. Mabillon.)

² Fortunat dit qu'il guérit l'épouse du roi d'Austrasie, probablement Théobert. (*Fortunat, Patrolog.*, t. LXXXVIII.)

tombeau du saint des chaînes d'argent dans la même forme que celles qu'il avait portées dans sa captivité (1106); Richard Cœur-de-Lion, qui, selon les chroniques, rebâtit l'église et les murailles de Saint-Léonard (1197). Ce concours de personnages illustres et d'étrangers de toutes les conditions contribua à augmenter rapidement le nombre des premiers habitants, qui se donnèrent de bonne heure une administration en rapport avec leurs besoins. Il est probable qu'ils obtinrent la reconnaissance de leurs coutumes des religieux du monastère, et que plus tard ils reconnurent pour suzerain l'évêque de Limoges.

Quoique cette association bourgeoise eût obtenu de Philippe-Auguste, de saint Louis et de Philippe-le-Hardi la reconnaissance de ses droits de commune, elle n'en eut pas moins, vers la fin du XIII^e siècle, à les défendre contre l'évêque qui trouva pour adversaire, non-seulement les consuls, mais encore tous ceux de la ville et des environs, à qui avaient été inféodés des droits de seigneurie sur la tour de Noblac. Pour soumettre les récalcitrants, il lui aurait fallu recourir à la force et armer pour cela tous les vassaux de ses terres; il aima mieux en appeler à la justice du roi. Mais, avant que l'affaire eût reçu des légistes une solution, les bourgeois, qui ne s'attendaient pas à une décision favorable, se mirent sous la protection du roi, en déclarant que la commune ne relevait que de lui. Philippe-le-Hardi se déclara sans autre examen le seul suzerain de la commune. Philippe-le-Bel, qui lui succéda, fut plus sage et moins ambitieux: il décida, selon l'opinion des légistes, que l'évêque Gilbert de Malemort partagerait la justice avec les consuls. Raynaud de la Porte, appelé peu de temps après à remplacer Gilbert de Malemort, dont il avait été le conseiller, pour avoir plus facilement raison des bourgeois, en associant plus directement la royauté à sa cause, partagea

Philippe-le-Bel les droits contestés, mais eut soin de réserver les privilèges féodaux les plus productifs. L'accord fut longuement motivé, et tenu si secret que, quelque temps après, les bourgeois de Saint-Léonard furent étonnés de voir arriver dans leur ville Gérard de Solomond de Saint-Désir, prévôts de l'évêque et du roi. Les consuls refusèrent de leur obéir, les injurièrent et furent pour cela emprisonnés. Cependant, quelques jours après, le sénéchal de Poitiers les ayant fait mettre en liberté, se sentant soutenus par la population, ils rentrèrent dans la ville, foulèrent aux pieds et traînèrent dans la boue la maison du roi et celle de l'évêque. Le prévôt, chassé de la maison consulaire, où il tenait ses assises, ne put y revenir que par surprise, mais fut bientôt obligé de fuir devant le peuple amenté. Toutes les fois qu'il se présentait aux portes de la ville, demandant, au nom du roi, qu'elles fussent ouvertes : « Dites, au nom du diable, » répondaient les bourgeois. Le peuple, furieux de ce qu'il rôdait sans cesse dans les environs, cherchant à le surprendre, sortit en armes, le poursuivit à coups de pierres, et ses sergents et en emprisonna quelques-uns. Comme l'usage de violence pouvait attirer sur les consuls la colère du roi, ceux-ci cherchèrent à se justifier en prétextant que le prévôt s'était installé sans observer les formes voulues. Après deux années de discussions juridiques ou de violence, la cour du roi condamna la commune de Saint-Léonard à une forte amende au profit de l'évêque¹. Philippe-le-Bel n'osa pas être plus sévère, dans la crainte de voir la bourgeoisie rebelle se déclarer pour le roi d'Angleterre, pendant de rentrer en possession de la Guyenne (1303). Philippe-le-Bel satisfait fut heureux de voir la bourgeoisie le re-

¹ Ibid. : mes. déposées au grand séminaire de Limoges.

cevoir aux portes de la ville, lui présenter les clefs et lui jurer foi et hommage dans la principale église, probablement celle qui existe encore, et dont le portail occidental appartient au XIII^e siècle. Le prélat, de son côté, promettait bien de respecter les privilèges de la communauté, mais attendait de meilleurs temps pour en avoir raison.

Dans une autre partie du Limousin, depuis longtemps indépendante des vicomtes de Limoges, où commandaient, comme de petits rois, depuis le X^e siècle, les vicomtes de Comborn, de Ventadour, de Malemort et de Turenne, la lutte n'était pas moins vive qu'à Limoges entre les bourgeois et les hauts barons. Sur les bords de la Corrèze s'était formée depuis longtemps, autour d'une église, une ville qui, enrichie par le commerce, s'était donné des coutumes, comme règles de son administration. Ancienne dépendance des barons de Malemort et plus tard des vicomtes de Turenne, Brive s'était émancipée du joug féodal, à l'exemple de Limoges, de Tulle et de Périgueux. Plusieurs fois, durant le XIII^e siècle, ce peuple de bourgeois et d'ouvriers avait fermé ses portes à ses anciens suzerains ; réunis autour de la bannière de saint Martin, leur patron, il faisait continuellement bonne garde à ses remparts ; et, quand il se trouvait trop faible, il s'était ligué avec les villes voisines, comme Tulle et Figeac (1244), et avait obtenu la rédaction en forme de code de ses franchises communales, portant principalement qu'aucun habitant ne pourrait être retenu dans la grosse tour de la ville, prison qui appartenait au seigneur, qu'autant qu'il aurait commis un crime entraînant la peine de mort ou la mutilation ; que pour tout autre cas il pourrait se racheter à prix d'argent, ou en fournissant une caution¹. Un arrêt

1. *Raymond Vidal*. Voir une partie de cette sentence dans mon *Histoire du Bas-Limousin*, t. 2, p. 139.

de la cour du roi avait octroyé à la ville le droit de nommer ses consuls (1257). Mais, en 1267, Aymeri, évêque de Limoges, le même qui avait combattu à outrance contre les communes de Saint-Léonard et de Limoges, en sa qualité de suzerain de la terre de Malemort, avait, à la demande des vicomtes de Turenne, porté atteinte à celle de Brive, en faisant décider que ceux-ci pourraient y établir leur sergent, ou leur lieutenant, mais en réservant les droits du roi qui, depuis 1244, y avait un bailli¹. Cette sentence souleva une indignation générale ; les hommes de la commune prirent les armes ; d'affreuses cruautés eurent lieu de part et d'autre pendant trois ans : tout chevalier, surpris par un bourgeois hors de la ville, avait à payer une forte rançon, ou était mis à mort. Enfin un rapprochement eut lieu ; on convint de s'en rapporter à la décision d'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique². La ville consent à payer au vicomte de Turenne une partie des frais faits pour la dernière croisade. Une amende de sept sous devait être infligée aux hommes des deux partis qui s'attaqueraient, et de soixante, s'il y avait effusion de sang. De plus, les biens des meurtriers devaient être saisis et confisqués au profit des seigneurs et de la commune. La ville eut à payer, à titre d'indemnité, cent livres au vicomte, qui se réservait le droit de poursuivre individuellement tout citoyen dont il aurait à se plaindre, mais seulement devant les juges du roi. Ce ne fut qu'une trêve à laquelle la bonne foi ne présida ni d'un côté, ni de l'autre. De nouvelles difficultés survinrent bientôt, et furent encore aplanies par l'intervention de frère Gérard, religieux bénédictin, et de

1. Comptes rendus à la commune par Élie de Vassaignac, bailli du roi. (Arch. de Brive.)

2. *Franchises et libertés de la vicomté de Turenne*. (Arch. de la ville de Brive.)

l'abbé d'Obasine (22 décembre 1272). Ainsi furent arrêtées pour quelque temps ces dissensions qui feraient de la commune de Brive une des plus célèbres du moyen âge, si l'histoire en avait conservé tous les détails.

Au moment où Raymond VII, ainsi que sa famille, poursuivait de sa haine cette petite ville, on le voyait soutenir avec la même opiniâtreté les prétentions des bourgeois de Beaulieu, dont la suzeraineté était réclamée par l'abbaye, en vertu d'une sentence qui l'avait adjugée à l'archevêque de Bourges (1265), comme représentant les droits du fondateur. Celui-ci, appelé de nouveau comme arbitre, décida que quarante bourgeois choisiraient douze d'entre eux, parmi lesquels l'abbé désignerait quatre consuls, mais à condition qu'ils ne pourraient imposer aucune taille sur les habitants qu'en présence de son bailli; que toutes les affaires de la communauté seraient discutées en assemblée publique dans la maison du consulat; qu'à chaque nouvelle nomination à l'archevêché de Bourges, les quatre consuls de Beaulieu offriraient à l'abbé les clefs de la ville (1278)¹. Tous ces différends entre la démocratie qui voulait maintenir ses libertés et la féodalité qui voulait ne rien céder de ses vieux privilèges, se terminèrent en 1296 par une charte rédigée à Martel². Ray-

1. Cette sentence porte que le sceau de la justice appartiendrait à l'abbé; que pour les droits de funérailles, le lit du défunt appartiendrait aux religieux, ainsi qu'une baste de vin. La valeur du lit fut fixée à huit sous, la baste de vin à trois. Quant au dîner que la famille du défunt devait aux moines, il était à la discrétion de l'abbé. Le drap mortuaire placé sur le cercueil devait appartenir à l'abbaye; à l'avènement de chaque abbé, les consuls, revêtus de leurs robes, devaient venir le recevoir aux portes de la ville.

2. Raymond VII mourut au service de Philippe-le-Bel, dans la guerre contre les Flamands, et fut enterré dans l'hôpital de Jaffa, appartenant aux Templiers, situé près du château de Turenne. Il avait institué pour son héritière Marguerite, sa fille unique, qui, par son mariage avec Bernard VII, porta la vicomté dans la maison de Comminges, en 1311. (Le P. Auselme : *Histoire général.*)

monde VII se réserva dans la ville de Beaulieu et ses dépendances la faculté de punir les crimes d'adultère et d'homicide; d'infliger une amende de soixante sous à quiconque aurait fait une blessure avec le fer; de poursuivre ceux qui seraient reconnus coupables de rapt, de vols nocturnes. Mais il reconnut qu'en vertu de droits antérieurs, la ville aurait une université avec ses privilèges et des insignes particuliers¹; que des consuls seraient investis de l'administration publique, et la commune admise au partage de son autorité, et au tiers dans l'exercice de sa juridiction haute, basse et moyenne; que cette juridiction serait exercée par un bailli, nommé par lui et par la commune; que les habitants et tous leurs biens, placés dans le territoire de la vicomté, seraient exempts de tout tribut (*rectigalis*), de droits de péage, de flefs, à raison de ce qu'ils vendraient, ou transporteraient ailleurs. Les syndics de la commune, en échange de ces concessions, déclaraient tenir leurs privilèges du vicomte seul, comme de leur seigneur, et s'engageaient à ne jamais les aliéner au profit de personne; qu'à la nomination de chaque bailli, six d'entre eux, porteurs d'un mandat spécial de la commune, feraient la même déclaration². D'autres petites localités avaient aussi au XIII^e siècle leurs franchises, mais moins étendues et soumises le plus souvent au libre arbitre des seigneurs.

Artur de Bretagne, avant d'aller recueillir le riche et immense héritage de sa famille, avait remis à Jean, son fils aîné, la vicomté de Limoges, comme exerçant les droits de

1 « Universitatem et jura et insignia Universitatis. » (Justel : *Preuves de la maison de Turenne*.) Les insignes des consuls consistaient en une robe et un chaperon en part saurs et rouges, et doublés d'étoffe blanche. Le sceau en légende circulaire : S (sigillum) CONSULVM ET COMVNITATIS DE BELLO-LORO (Arch. de la ville.)

2. Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.

sa mère¹. Ce fut dans le château d'Excideuil, dont la possession avait été pour ses ancêtres la cause de longues guerres contre les comtes de Périgord, que le nouveau vicomte fut investi de ses droits, en présence de tous les barons du Limousin, invités à venir lui faire hommage². Dès les premiers jours de son avènement, il se trouva en opposition avec Gui de la Porte, abbé de Saint-Martial, qui, comme ses prédécesseurs, ambitieux de ne rien perdre des privilèges de son abbaye, réclamait l'hommage pour la justice que les vicomtes tenaient en fief. Le prélat, après être venu à Paris invoquer la justice du roi, crut devoir recourir à la protection du saint-siège. C'était au plus fort de la lutte de Philippe-le-Bel contre Boniface VIII; aussi le roi de France fut-il mécontent qu'on eût porté l'affaire à un tribunal autre que le sien. Après s'être donné un pape favorable à ses vues politiques, il fit déposer l'abbé, que Clément V remplaça par Gaillard de Miraumont.

Le nouveau pontife vint ensuite à Grandmont (1306) accompagné de sept cardinaux, et suivi des plus illustres troubadours limousins, parmi lesquels on distinguait Giraud de Bourneil, surnommé le *maître des poètes*, « dont les jeunes filles aimaient à chanter les sirventes, en venant puiser de l'eau à la fontaine³; » Gabert, dont les chants d'amour ne faisaient pas rougir les grands personnages de la cour d'Avignon⁴. A son arrivée sur les limites du diocèse de Limoges, Clément V fut reçu par un nombreux clergé

1. Les monnaies d'Artur avaient pour légende : ARTUR I. VICE-COMES LEMOVICENSIS.

2. Un acte du lundi après la Saint-Bernabé, de 1301, fait à Excideuil, porte le sceau du jeune vicomte. (*Arch. de Pau.*)

3. RAYNOUARD : *Vie des Troubadours*.

4. On lui attribue un poème érotique, fait à Avignon, intitulé : *Las Bausias (les Baisers)*.

Conduit par l'évêque au couvent des Dominicains, d'où il partit le lendemain (24 avril 1306) pour l'abbaye de Solignac. Après être resté cinq jours à Grandmont, il donna aux religieux la permission de manger de la viande deux fois par semaine : c'était pour les dédommager des grandes dépenses que sa présence avait occasionnées.

Le nouvel abbé de Saint-Martial, quoique nommé sur la recommandation du roi, ne négligea point les intérêts de sa communauté : dès les premiers jours, il s'efforça par la persuasion d'amener Jean de Bretagne à lui faire hommage. Le jeune vicomte résista quelque temps, et finit par se soumettre à cette humiliation : accompagné de plusieurs religieux, de ses barons et des principaux bourgeois, il entra dans le chapitre, fit serment de fidélité pour les droits qu'il avait dans le Château, dans la châtellenie et notamment pour celui d'y faire battre monnaie. Il renouvela la même cérémonie pour tout ce qu'il tenait en fief de l'abbaye dans les châtellenies de Pierre-Buffière et de Château-Chervix¹. Après avoir reçu de l'abbé le baiser de paix, il donna à tout le clergé dans le réfectoire un splendide festin, auquel assistèrent aussi tous les moines, heureux d'avoir vu leur suzeraineté reconnue par l'héritier d'une puissante et illustre maison (1307)². Ils ne se doutaient pas sans doute que Philippe-le-Bel, qui s'était fait leur protecteur, soumettrait bientôt à son despotisme l'Eglise et la féodalité. Les Templiers, cette glorieuse milice engagée dans tous les combats de la Terre-Sainte, qui avaient à Limoges de vastes bâtiments, une riche commanderie, furent les premières

1. La seigneurie de Pierre-Buffière était feudataire du monastère de Sainte-Croix, érigé au commencement du XII^e siècle par les seigneurs de la localité, et qui était soumis à Saint Martial de Limoges. Le monastère de Notre-Dame-de-Chervix avait été bâti par Étienne II, quatorzième abbé de Saint-Augustin, vers l'an 1120. (*Bonav. de Saint-Amable*, t. III.)

2. *Gall. Christ.*, t. 2.

victimes de l'ambition et des vengeances du roi ¹. On pouvait s'attendre que bientôt l'autorité des vicomtes serait absorbée par celle de la royauté qui, par une politique astucieuse, admettait l'église de Limoges au partage des privilèges dont les vicomtes jouissaient depuis des siècles. Ainsi Limoges avait vu l'abbé de Saint-Martial partager avec le prince les droits de justice. L'année suivante (1307), le doyen et le chapitre de Saint-Yrieix, par une transaction passée devant Guillaume de Nogaret, cet habile légiste qui jugeait toujours en faveur de son souverain, consentirent, en haine du vicomte Jean de Bretagne, à associer le roi à la justice de la ville. Ils obtinrent, entre autres conditions, que les ville et seigneurie seraient désormais régies par le droit écrit; que le roi ne disposerait jamais de sa part de juridiction en faveur de personne; qu'elle serait exercée par un viguier, un juge et des officiers, mis par lui et par le chapitre en possession de leurs charges, et que le sceau serait en commun, c'est-à-dire représenterait les droits de chaque partie ². On reconnut aussi que le roi ferait battre monnaie à l'endroit où existait autrefois une tour, dite *la tour de l'Abbé*, qu'il la ferait reconstruire pour y rendre la justice et y retenir les accusés. On n'excepta du partage des droits de seigneurie que les hommages dus au doyen, pour les fiefs contigus au cloître, ainsi que les fiefs, les revenus et les hommages qui lui avaient toujours été attribués dans

1. La principale habitation des Templiers était située devant l'abbaye de Saint-Martial, au coin de l'entrée de la porte *Poulalière*.

2. Le sceau commun portait d'un côté : SIGILLVM. CURIE. DOMNI. REGIS. FRANCIE. ET. DECANI. ET. CAPITVLI. S. AREDII. avec les fleurs de lis sur l'autre côté, l'image de l'abbé, revêtu de ses ornements, avec la croix. Le petit sceau portait seulement une fleur de lis et une croix avec cette légende : S. S. AREDII. Ce document, rédigé en latin, porte en tête : « Diploma regium quod de conventu decani et canonicorum S. Aredii ecclesie ciatur Francorum rex ad dominium et jurisdictionem Attanensis villæ. » (*Arch. de Pau. F. de la vicomté de Limoges. série E.*)

aux seigneurs de Maumont, détestés alors dans
la région à cause de leur complicité dans la tyrannie
aristocratique de Bourgogne¹.

Que le vicomte de Limoges perdait ainsi ses pri-
vileges, sa famille avait conservés à travers les siècles,
de Saint-Yrieix où « ses officiers prenaient
la justice et police, et mettaient prix raisonnable
sur le vin, » les bourgeois et les consuls de Li-
moges cherchaient à profiter des événements politiques
pour récupérer les droits de commune que s'étaient at-
tribués les derniers vicomtes et l'abbé de Saint-Martial. La
union de la France et l'Angleterre, par suite du mariage
de Philippe-le-Bel avec le fils d'Édouard, favori-
sèrent ces prétentions. Cette union rendait à l'Angleterre sa
part sur les seigneuries d'Aquitaine, ce pays deve-
nant d'Isabelle de France, qui réservait à son époux
des présents de noces, car les descendants des Plantagenêt
pouvaient en son nom revendiquer la couronne de
France. Aussitôt après cette union, si fatale aux deux na-
tions, les consuls de Limoges chargèrent l'un d'eux, Simon

Il ne faut pas assez remarqué comment la justice, d'abord exer-
cée dans plusieurs localités, passa en partie entre les mains
du vicomte de Limoges. Ce changement eut lieu principalement sous Philippe-le-Bel, à la
suite de son union avec la sainte-Église. Le diplôme, signé à

Bozol, bourgeois renommé par ses talents et son patriotisme, de demander au prince anglais la confirmation des privilèges et des coutumes de la ville. L'envoyé de la commune devait être d'autant plus accueilli favorablement, qu'il était le parent et peut-être le fils du consul Élie Bozol qui, en 1273, avait fait serment de fidélité au nom de la ville à Édouard 1^{er} qui, de son côté, avait promis de défendre les franchises. En effet le roi d'Angleterre confirma de nouveau les coutumes du Château de Limoges dont la rédaction lui fut présentée par les consuls¹. Le vicomte Jean de Bretagne, qui habitait alors la maison qu'il avait achetée de la famille de Peyrusse, près de la place de Saint-Michel-des-Lions, ne fit aucune opposition à cette reconnaissance. Ainsi s'affaiblissait peu à peu l'autorité des vicomtes au profit de la royauté, de l'Église et de la bourgeoisie. Jean de Bretagne, pour la défendre, n'eut rien de l'énergie persévérante de ses ancêtres. Peut-être aussi attachait-il peu d'importance à la possession de la vicomté, parce qu'il comptait sur celle du duché de Bretagne². En effet, aussitôt après la mort de son père (1312), il reçut les hommages des Bretons et des évêques de Bretagne, et dès lors il se trouva aux premiers rangs des grands vassaux de la couronne de France. Il avait épousé en premières noces, en 1297, Isabeau, fille de Charles de France, comte de Valois, morte en 1309; et l'année suivante, Isabelle, fille de Sanche IV, roi de Castille et de Léon, à laquelle il reconnut en douaire la vicomté de Limoges. Mais avant sa prise de possession du duché de Bretagne, Gui, son frère, ré-

1. Archives de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*. Le *vidimus* de ces coutumes, dont la rédaction est en langue limousine, comprend dix in-folio en parchemin. Il ne porte pas de date, mais il appartient certainement au XIV^e siècle.

2. Philippe-le-Bel, par lettres du mois de septembre 1297, avait érigé le comté de Bretagne en duché. (*Guillaume de Nangis*.)

part qui lui revenait dans les successions de son père et de sa mère; car, à lui aussi, rejeton d'une famille illustre, il fallait un titre, des manoirs, des vassaux et tous les autres usages de la féodalité, et il y avait de quoi satisfaire son orgueil sur les terres de Bretagne et de Bourgogne. Par un traité fait à Paris (1315), Jean III lui céda tout ce qui lui échut du chef de leur mère, à la charge de payer annuellement deux mille livres représentant la dot d'Yolande, la fille de son père Artur avait épousée en secondes noces.

Devenu ainsi vicomte de Limoges, pouvait espérer devenir un jour duc de Bretagne; nous verrons comment il parvint à le devenir par suite de nouvelles dispositions de son père. Mais sa générosité et l'aménité de son caractère lui firent donner le surnom de Bon. Trop confiant dans l'avenir, Gui, qui ne devrions classer comme le septième dans la série des vicomtes de Limoges, s'il eût plus longtemps porté ce titre, se hâta de faire reconnaître son autorité, et il eût espéré laisser après lui des successeurs dignes de continuer l'illustration de sa maison. Son premier soin fut de réparer ses places fortes, longtemps négligées par ses prédécesseurs; d'augmenter le nombre de ses chevaliers d'armes, et de convoquer à sa cour plénière tous les vassaux qui lui devaient foi et hommage. Il agrandit les ateliers où se fabriquait la monnaie vi-

voisine de toutes les apparences d'une piété sincère, il prit sur de nombreuses occasions une grande part aux querelles des seigneurs, surtout à Grandmont, dont le monastère était depuis longtemps par des factions qui, plus d'une fois, avaient excité contre les religieux l'indignation du

Il mourut en 1332.

peuple, et attiré les réprimandes du pape et le mécontentement des hauts barons. Un moine de Saint-Martial, zélé défenseur de la discipline ecclésiastique, accusa de ces désordres le prieur du couvent, homme de mauvaise vie, qui dissipait les biens de la communauté pour satisfaire ses mauvaises passions. En même temps, les religieux qui n'avaient pas osé jusqu'alors dénoncer leur chef, cédant aux conseils de Gui, et d'un autre côté soutenus par les moines de Saint-Martial, quittèrent leurs cellules et vinrent à Limoges, où ils commencèrent une enquête. Leur absence ne fit qu'accroître l'audace du prieur : resté seul maître du monastère, il s'entoura de soldats, fit garder les avenues, comme une place forte. Pendant ce temps les frères tenaient un chapitre général dans le couvent des Cordeliers de Limoges. D'un avis unanime, Jourdain de Rabastens, le spoliateur de leur fortune, le violateur des lois canoniques, fut solennellement déposé, et remplacé par Elie Adéma de la maison de Loïs. Le nouvel élu, ne pouvant s'installer par la force à Grandmont qu'occupait toujours son rival, crut pouvoir plus facilement imposer son autorité en le faisant reconnaître dans un chapitre général ; mais Jourdain de Rabastens, entouré de quelques moines attachés à sa fortune, réunit lui aussi un chapitre qui le maintint dans sa dignité. Le pape Jean XXII rendit enfin la paix au cloître en déposant les deux rivaux.

Il fut plus facile au clergé de Limoges d'avoir raison des bourgeois qu'au souverain pontife de rétablir l'ordre à Grandmont. Le jour de la Fête-Dieu (1327), pendant la procession, la foule envahit le monastère de Saint-Martial, pour saisir un moine de Saint-Augustin, dont il avait à se plaindre, et qui faisait une neuvaine au sépulcre. Mais auparavant, cette troupe furieuse s'était aussi jetée sur le couvent de Saint-Martin et y avait commis de grandes violences

colère de n'avoir pas pu y trouver un autre moine, de Chabonais, que l'évêque avait condamné meurtrier d'Imbert de Villers, bourgeois de la ville. Il craignait que le coupable ne subît pas sa sentence. Le peuple voulut arrêter dans Saint-Martial, pour le faire comme otage, le pauvre moine innocent, qui fut cassé dans le tumulte et qui mourut quelques jours après. Les consuls, comme responsables de cet attentat, furent délégués au parlement, qui les condamna à fournir à trois bassins d'argent, à entretenir nuit et jour des feux devant les reliques de saint Martial, à payer une somme de dix livres tournois au profit de l'abbaye de Saint-Martial et de Guillaume de Chabonais, que l'arrêt déclarait coupable; de plus la commune fut condamnée envers l'abbaye d'une amende de dix mille livres, et les consuls à comparaître chaque année et à perpétuité, nus-pieds, nu-tête et nu-torse, porter de l'abbaye de Saint-Martial à l'église d'Augustin l'image en cire d'un moine du poids de six livres, qu'ils rapporteraient ensuite au tombeau de ce moine.

Jean de Pau, qui parcourait alors la vicomté pour faire reconnaître les privilèges de suzerain aux hommes de ses terres, se vit, les uns effrayant les autres, vit son autorité menacée au moment où il s'y attendait le moins, par les réclames d'Isabelle de Castille, sa belle-sœur, excitée peut-être par les conseils de son mari, qui pouvait en effet se plaindre d'avoir aliéné la vicomté de Limoges. Elle se plaignait qu'on eût disposé sans son consentement de ce riche fief, qu'on lui avait reconnu en douaire, et qu'elle aurait voulu revendiquer plus tard, si elle survivait à Jean-

1. DE PAU : *F. de la vicomté de Limoges.*) La relation de cet événement se trouve dans une liasse de procédures, et n'est pas indiquée à

le-Bon; ajoutant d'ailleurs, qu'après avoir suivi son mar dans le duché de Bretagne, elle avait souvent fait acte d'autorité dans la vicomté, comme dans ses propres domaines, en y instituant des officiers et en y percevant le produit de plusieurs rentes. Le roi de Castille, son frère, soutint ses prétentions, et chargea Gonzalès, évêque de Burgos, de la défendre devant le roi de France. Gui VII, tenant la vicomté d'une simple concession que son frère pouvait révoquer, et ayant contre lui des ennemis nombreux et puissants, consentit à un accommodement dont les conditions devaient être réglées par le roi de France. Alors Philippe-le-Long, du consentement des parties intéressées, chargea les évêques de Laon et de Mende d'examiner la question et de la résoudre. Les deux prélats, après de longues conférences, convinrent que Gui renoncerait à la vicomté, déposerait son désistement entre les mains de l'évêque de Limoges, et qu'on lui assignerait huit mille livres de rentes en Bretagne. Philippe-le-Long approuva cette décision par des lettres patentes, données à Paris en 1317¹. Il aimait mieux que ce grand fief restât dans les mains d'une femme que dans celles de Gui, lequel avait paru disposé à braver son autorité. Déjà ce prince avait cherché à se faire des partisans dans la vicomté, en déclarant les habitants de Limoges exempts de contribuer aux frais de la guerre de Flandre. Plus tard, quand son sénéchal avait voulu les forcer à le servir de leurs personnes, Jean de Bretagne avait protesté, et ses agents avaient nui aux intérêts des consuls et des bourgeois en exigeant d'eux le prêt d'une forte somme d'argent, qu'il ne remboursa que par suite d'une sentence du sénéchal².

La décision intervenue entre Isabelle et Gui ne fut pas

1. D. Lobineau : *Hist. de Bretagne*.

2. Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*, S. E, n° 740.

acceptée par le duc de Bretagne qui, ne voulant pas grever son duché d'une rente aussi forte, aima mieux se dessaisir de quelques fiefs, et céda à son frère ce qu'il possédait en Penthievre, dans le comté de Guingamp, dans les châtellenies de Ménibrias, de Pontrieu et de La-Rochedarien, à condition d'en faire hommage au duché de Bretagne, et de payer une pension viagère de dix mille livres à la duchesse Yolande ¹. Gui VII renonça alors à la jouissance de la vicomté de Limoges. Avant de s'éloigner, on le vit souvent fréquenter les églises pour y déposer des offrandes, et entendre les prédications de l'évêque Raynaud de la Porte, qui invitait le clergé, les grands et le peuple à la reconstruction de l'église cathédrale de Saint-Étienne, commencée vers la fin du xiii^e siècle par Hélie de Malemort, doyen du chapitre, qui en avait posé la première pierre (1^{er} juin 1273) ². Le travail avait marché lentement depuis cette époque, puisque le chœur, œuvre architecturale des plus remarquables, fut continué par Gilbert de Malemort (1290), Raymond de la Porte (1316), Gérard Roger (1320), Hélie de Talleyrand (1325), et terminé seulement vers 1327. L'Église, pour la construction de ses grandes basiliques, n'avait plus, comme autrefois, des milliers d'ouvriers à sa disposition, travaillant seulement en vue de leur salut, et

1. Recueil des ordonnances.

2. « Raynaud, évêque de Limoges... Nous faisons savoir que nous et notre chapitre de l'église de Limoges, laquelle fut bâtie par le bienheureux Martial, apôtre de J.-C., qui fut envoyé en Gaule par saint Pierre, prince des apôtres, selon le commandement qu'il en avait reçu de Notre-Seigneur; laquelle église, au temps susdit, a tenu la principauté sur toutes les églises de la province d'Aquitaine. et qui fut après rebâtie par nos prédécesseurs d'un édifice qui n'est pas assez beau ou décent dans sa forme et sa figure, sommes venus de la rebâtir d'une plus riche façon de structure, et en avons commencé l'ouvrage... Nous destinons la moitié des fruits des églises qui vaquent durant six ans, pour l'exécution de ce dessein (1316). » Le même évêque accorda quarante jours d'indulgence à tous ceux qui contribueraient à cette construction et qui visiteraient l'église aux grandes fêtes. (*Mss. de Yolande.*)

de savants artistes, si désintéressés que la plupart ont laissé leurs noms inconnus. Cependant toutes les familles riches répondirent à l'appel de l'évêque.

Aussitôt après que la sentence, confirmée par le roi de France, eut remis la vicomté dans les mains de Jean III et d'Isabelle, celle-ci s'était empressée d'y faire exercer l'autorité en son nom : se trouvant à Limoges au moment où l'on reprenait les travaux de l'église cathédrale, elle fit d'importantes aumônes à l'évêque, et suivit la procession des moines qui portèrent solennellement les reliques de saint Martial à Mont-Jauvy, où elles devaient rester pendant la durée des travaux. Ce lieu rappelait en effet aux fidèles le miracle qui s'y était opéré l'an 994, lorsqu'on y transporta les mêmes reliques qui firent cesser subitement le fléau connu sous le nom de *Mal des ardents*¹. Après avoir entendu avec la même émotion que la foule, qui couronnait le sommet de la colline, la parole éloquentes d'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, invitant tout le monde à concourir à la reconstruction de la basilique, Isabelle partit pour la Bretagne, fière d'avoir appris aux grands vassaux du Limousin qu'ils avaient une suzeraine au-delà de la Loire.

Les bourgeois de Limoges, qui connaissaient son ambition, son caractère altier, la virent avec plaisir quitter la vicomté, car ils pouvaient craindre de retrouver en elle une autre Marguerite de Bourgogne. Le clergé aussi était plus à l'aise et plus rassuré sur le maintien de ses privilèges que si elle eût résidé dans ses murs : il avait moins à craindre pour sa fortune, qui ne s'augmentait plus dans

1. *Et hac de causa gaudii, loco nomen est impositum Mons-Gaudii.* (Ap. Bonav., t. II, p. 643.) — *Ecclesia ibi constituitur, in nomine Martialis consecratur : locus ipse ex tunc MONS-GAUDIUM vocatur.* (Beauly, *Preuves*, p. 313.)

ne proportion qu'autrefois. Le peuple venait bien se prier dans les sanctuaires, vénérer les reliques, par l'effusion desquelles il se consolait de ses misères, mais il n'en était pas de même des grands vassaux, qui n'ont plus la foi de leurs ancêtres, qui ne venaient plus, autrefois, revêtus du cilice de la pénitence, implorer l'indulgence de leurs fautes en s'agenouillant devant le tombeau du premier apôtre de l'Aquitaine. Lorsque Charles, comte de la Marche, qui devait bientôt être Charles IV, vint à Limoges, les moines se plaignirent de ce qu'il ne s'était pas mis à genoux devant ces précieux reliques et n'avait pas même visité l'abbaye. — « Autrefois, disaient-ils, les rois, les princes, les papes et les archevêques manquaient jamais à ces pieux devoirs. » Aussi leur vint-il à une punition du Ciel et à l'expiation des fautes du père, quand ils virent le dernier fils de Philippe mourir sans postérité.

Enfin le règne de Philippe VI portait bien en soi les germes de la guerre de cent ans, car une dynastie nouvelle n'a jamais surgi sans orages politiques. Cependant les premières années ne furent pas troublées par les divisions de l'Angleterre, qui ne pouvait s'appuyer que sur les droits d'une femme, dont la conduite déshonorait les deux royaumes. Un Français, d'abord prisonnier en Angleterre, ne tarda pas à exciter les passions de la femme cruelle et ambitieuse, acceptée d'abord comme gage de paix par les Plantagenets. Roger de Mortimer, né dans le Limousin, se fit l'instigateur de la haine entre les deux nations, en exerçant sur elle l'influence d'un criminel d'amour, pendant qu'un de ses compatriotes, le cardinal Pierre de Mortemart, ainsi nommé du lieu de sa naissance, honorait l'Église de France par ses vertus, ranimant le zèle religieux des premiers temps, en fondant

dans le pays de ses ancêtres des couvents pour l'ordre des Chartreux, des Carmes et des Augustins ¹.

Le pays, cependant, ne fut troublé par aucun événement remarquable sous le règne des trois fils de Philippe-le-Bel; la liberté fit même quelques progrès, par suite de l'ordre imposé aux serfs de payer leurs chartes d'affranchissement, car, « selon le droit de nature, comme le disait Louis-le-Hutain, chacun doit naître franc. » La France dormait durant l'agonie d'une dynastie, en attendant de se réveiller dans les jours néfastes de sa nationalité en péril. Isabelle de Castille étant venue à mourir en 1328, la vicomté de Limoges retourna entièrement à Jean III de Bretagne, qui, en épousant, en troisièmes noces, Jeanne, fille d'Édouard, comte de Savoie, s'en dessaisit de nouveau, en en faisant le douaire de celle-ci (1329). La nouvelle vicomtesse, morte en 1334, ne nous est connue par aucun acte de l'administration, qui resta tout entière dans les mains de son mari.

Jean III, plus préoccupé de ses intérêts dans son duché de Bretagne que de la vicomté de Limoges, ne se montra pas d'abord dévoué à Philippe VI, et, comme plusieurs autres grands vassaux, il manifesta, sinon son opposition, moins son indifférence, en s'abstenant d'assister au sacre du nouveau roi, et se créa par là quelques embarras, à la suite desquels le roi lui interdit le droit de faire battre monnaie, et donna l'ordre à ses officiers de se saisir des coins à Nantes et à Limoges, prétextant que la monnaie

1. Le véritable nom du cardinal de Mortemart était Pierre Gauvain, *Petrus Galeani*, comme on le lisait sur sa tombe. Nommé cardinal par Jean XXII, en 1327, il attira à la cour romaine Pierre Roger, devenu plus tard le premier pape limousin sous le nom de Clément VI. (BALUZE : *Vita pap. Avinion.*, t. I, col. 761.) Le bourg de Mortemart dut au cardinal la fondation d'un hôpital et d'un collège, où douze écoliers pauvres étaient gratuitement élevés et nourris; d'un couvent de Carmes, d'un autre des Augustins dont l'église est devenue paroissiale. Quant à la tombe du bienfaiteur, qui se trouvait dans l'église nommée le Moutier, elle a disparu dans les ruines.

fabriquée dans les deux villes était semblable à la sienne, et que cette ressemblance nuisait au commerce. Personne pourtant ne pouvait confondre les hermines de Bretagne avec les fleurs de lis de France; mais Philippe VI voulait être le seul faux monnayeur de son royaume.

Jean III n'osa pas résister. Après être venu à Limoges, où il déposa ses trésors, et se recommanda par d'abondantes aumônes aux prières des moines, il passa ses dernières années à combattre pour la France contre les Anglais, alliés des Flamands, et suivit Philippe VI en Flandre, à la tête de huit mille hommes, en grande partie fournis par la noblesse du Limousin ¹. Il tomba malade à Caen, en retournant dans ses États, et mourut dans cette ville, ne laissant qu'un bâtard nommé Jean (30 avril 1341). Avant de s'éloigner de la vicomté de Limoges, il termina un différend qui datait de quelques années, au sujet des dîmes de la paroisse de Saint-Éloi, près de Ségur, avec Geoffroi Hélie IV de Pompadour, seigneur de Château-Bouché. Les témoins furent Gallien de Perusse, seigneur des Cars, Bertrand de Lasteyrie, seigneur du Saillant, et Pierre de Saint-Yrieix ². Il avait aussi assisté aux funérailles de Bernard Guidonis, pieux savant, né en 1260 au château de Juvet, paroisse de Royère, mort au château de Lauroux, au diocèse de Lodève, en 1334, à l'âge de soixante-onze ans. Peu d'hommes eurent à cette époque les vertus et les talents de ce prélat. Il avait demandé d'être enseveli dans l'église des Jacobins (aujourd'hui Sainte-Marie), où il avait pris l'habit de l'ordre de Saint-Dominique et passé les premières années de sa vie ³. Le catholicisme s'illuminait alors

1. Froissart, l. 1, c. CXLI.

2. Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*, S. E. n° 849.

3. Il gouverna les couvents de son ordre à Limoges, à Chartres, à Carrouge, et exerça à Toulouse durant dix-huit ans la charge d'inquisiteur. Le

des gloires les plus pures, des talents les mieux inspirés par la douce pensée du christianisme. Les jeunes filles des plus nobles familles aimaient la solitude de l'abbaye royale de la Règle, telles que Marie de Pompadour en 1316, Marie des Alleuds, parente de Clément VI et de Grégoire XI, en 1344, qui laissèrent à d'autres non moins illustres les plus beaux exemples de dévouement aux devoirs de la vie religieuse.

pape Jean XXIII l'envoya à Rome pour y rétablir l'autorité du saint-siège, et le nomma ensuite évêque de Lodève. Ses principaux ouvrages, dont quelques-uns ont été publiés par le P. Labbe, les Bollandistes, dom Martenne, etc., sont : un livre, divisé en cinq parties, pour l'instruction des inquisiteurs de la Foi ; une chronique des papes, des empereurs, des rois de France, qui commence avec l'ère chrétienne ; les vies des saints (*Speculum sanctorale*), divisées en quatre parties, dédiées au pape, qui l'en remercia par une bulle de l'an 1329. (*Chron. mss. de Limoges.*)

CHAPITRE XIV

CHARLES DE BLOIS; JEANNE DE BRETAGNE
ET JEAN DE MONTFORT

Charles de Blois succède à Jean III ; projet de mariage de Jeanne de Penthievre avec le fils de Philippe de Navarre. — Le comte de Montfort vient dans la vicomté de Limoges. — Plaintes de Charles de Blois : sentence qui adjuge à Charles de Blois les fiefs de Bretagne. — Jeanne de Flandre, et Jeanne de Penthievre. — La noblesse du Limousin étrangère à cette guerre. — Le clergé n'y prend pas part : ses dignitaires à la cour d'Avignon. — Note sur Pierre de Case. — Limoges et le Limousin contraires aux prétentions d'Édouard III. — La noblesse à la bataille de Maupertuis. — Note sur Château-Chervix. — Rétablissement de la confrérie de Saint-Martial à Limoges. — Traité de Bretigni ; Jean Chandos reçoit l'hommage des consuls. — L'évêque Jean de Croso. — Note sur Audier, bourgeois de Limoges. — Charles de Blois continue la lutte contre Montfort. — Sa mort ; sa mémoire honorée. — Le prince de Galles dans le Limousin. — Il reconnaît la juridiction des consuls. — Jeanne de Blois après le traité de Guérande : elle récompense ses partisans. — Note sur les barons de la Roche.

Jean III, en mourant, ne laissait aucun héritier direct ; mais, comme il avait, vers 1337, marié Jeanne, sa nièce, fille de Gui, comte de Penthievre, à Charles de Blois, fils puîné de Gui de Châtillon, comte de Blois, et de Marguerite de Valois, celui-ci fut dès lors désigné pour son successeur. Ce ne fut pas sa faute, s'il ne procura pas à sa nièce une alliance plus illustre, qui, si elle avait eu lieu, aurait peut-être évité à la Bretagne les longues guerres qui la troublèrent si longtemps. En effet, Jeanne avait d'abord été offerte à Philippe, roi de Navarre, pour son fils Charles, surnommé depuis le Mauvais, à condition qu'il prendrait le nom, le cri et les armes de Bretagne. Mais Philippe ayant

déclaré qu'il ne souffrirait jamais que son fils quittât les fleurs de lis pour les hermines, les négociations furent rompues. Le roi de France, Philippe VI, craignant que Jeanne n'apportât son riche patrimoine à un de ses ennemis, s'était d'ailleurs opposé à cette union. Fort d'avoir été désigné comme héritier du duché de Bretagne et de la vicomté de Limoges, Charles de Blois voulut se mettre en possession de ce double héritage; mais il eut aussitôt pour compétiteur Jean de Montfort, fils d'Artur II et de Yolande, qui se prévalait de ce que la Bretagne devait être régie par la loi salique.

Immédiatement après la mort de Jean III, son frère, Montfort se rendit à Nantes, y fut reconnu duc de Bretagne; puis, pour s'assurer aussi la vicomté, il accourut à Limoges. Le clergé ne lui fut pas sympathique dès les premiers moments, refusant de lui livrer les trésors que le dernier duc, en partant pour la Flandre, avait laissés en dépôt dans cette ville. Les chroniques racontent ainsi cette expédition : « Il se partit de Nantes, à grand foison de gens d'armes, et s'en alla vers la bonne cité de Limoges; car il savoit et étoit informé que le grand trésor que le duc, son frère, avoit amassé de longtemps, étoit là reufermé. Quand il vint là, il entra en la cité en grand bobant (avec un nombreux cortége); et fut noblement reçu des bourgeois, de tout le clergé et de la communauté de la cité; et lui firent tous féauté, comme à leur droict seigneur, et lui fut tout ce grand trésor délivré par le grand accord qu'il acquit aux bourgeois de la cité, par grands dons et promesses qu'il leur fit. Et quand il eut là tant fêté et séjourné qu'il lui plut, il s'en partit avec tout le grand trésor, que son sire avoit trouvé. »

Tout fier d'avoir été bien accueilli à Limoges, et comptant sur le dévouement des consuls et des habitants, dont il

Il empressé de reconnaître les privilèges et même d'y ajouter encore, le comte de Montfort revint à Nantes, accompagné de plusieurs chevaliers du Limousin qui espéraient faire fortune sous sa bannière, et parmi lesquels il comptait les deux frères Gauthier et Gérard de Peyrusse, qui plus tard furent les champions de l'Angleterre dans la guerre que fit Edouard III à l'Ecosse. Charles de Blois, trop faible pour résister à force ouverte, porta ses plaintes au roi de France. Montfort, cité à comparaitre, vint à Paris, escorté de quatre cents gentilshommes, se présentant non comme un vassal disposé à obéir à son suzerain, mais comme un révolté prêt à recourir à la force contre toute décision qui nuirait à ses intérêts : il se contenta de faire acte de présence, puis se retire, avant que l'assemblée des pairs, réunie à Conflans, eût décidé, car la sentence ne fut rendue qu'en son absence (7 septembre 1346), sentence par laquelle la Bretagne et tous ses fiefs furent adjugés au comte de Blois. Jean refusa de s'y soumettre, réunit autour de lui quelques-uns des petits vassaux de l'Anthonioire, de Bretagne, à ceux du Limousin qui l'avaient suivi, et avec eux courut s'emparer de plusieurs châteaux forts. Assiégé dans Nantes par le duc de Normandie, fils du roi de France, chargé de l'exécution de la sentence, il fut fait prisonnier et conduit à Paris.

Mais la querelle semblait terminée ; mais la fermeté de Jeanne de Flandre, sa femme, empêcha les fâcheux effets qui auraient naturellement suivi la captivité de son mari. La guerre continua avec acharnement entre les deux maisons. Jeanne soutint la lutte, au nom de son mari captif, puis au nom de son fils, contre Charles de Blois. Ce dernier eut été vaincu à la bataille de Roche-la-Benoite (18 juin 1347) et fait prisonnier, sa femme, Jeanne d'Anthonioire, montra le même courage que sa rivale à dé-

fendre ses droits. Ces deux héroïnes des derniers temps du moyen âge firent toutes les fonctions des généraux les plus habiles et les plus expérimentés, comme des plus braves soldats : on les vit longtemps, le casque en tête et l'épée à la main, soutenir des sièges, assiéger des villes, combattre sur terre et sur mer, laissant après elles un souvenir de gloire et de dévouement qu'on célébrait partout, et qui ne fut peut-être pas sans influence sur l'héroïne de Vaucombleurs.

Cette guerre, dont nous n'avons pas à raconter les nombreuses péripéties, eut peu de retentissement dans le Limousin. A peine quelques cadets de la noblesse, attachés à l'une ou à l'autre famille, voulurent quitter leurs manoirs pour aller combattre dans les bruyères de la Bretagne. La plupart aimèrent mieux rester sur leurs terres, espérant profiter des circonstances pour s'affranchir de l'autorité des vicomtes. La bourgeoisie montra la même indifférence : elle aussi avait des ambitions à satisfaire et cherchait même à s'introduire furtivement dans les rangs de la noblesse. On remarque, en effet, qu'à cette époque plusieurs familles s'arrogèrent des droits féodaux, cessèrent de payer le cens et les rentes qu'avaient payés leurs ancêtres. Par suite de l'aliénation d'un assez grand nombre de fiefs par les derniers vicomtes, ou par leurs pairs, comme les Comborn, les Ventadour, les Turenne et autres, les nouveaux possesseurs, bourgeois ou riches artisans, se donnèrent des armoiries, se firent les seigneurs des terres dont ils n'avaient d'abord que l'usufruit. Le peuple des campagnes fut taillé avec rigueur par cette noblesse bâtarde, d'autant plus pressée de s'enrichir, qu'elle pouvait craindre de ne pas jouir longtemps de ses privilèges.

Dans le Limousin, le clergé se désintéressa aussi dans la lutte de Montfort et de Blois : peu lui importait la vic-

ire de l'un ou de l'autre; il avait pour lui l'illustration du
ent, les grandes vertus, les sublimes dévouements. Plus
e jamais il pouvait compter sur l'avenir de son influence,
and il vit un de ses membres, sorti d'une des familles les
es nobles du pays, arriver à la papauté. Pierre Roger
ément VI) régnait à Avignon et sur le monde catholique.
tour de lui se pressaient un grand nombre de ses com-
riotes, nés quelques-uns dans de plus humbles condi-
es, mais grands par leur mérite, faisant l'ornement de
cour, partageant ses faveurs. Ses parents surtout eurent
plus large part à ses munificences; plusieurs lui durent
courpre romaine. Clément VI brava les haines de l'Italie
ses prédilections pour le clergé de France, et l'Angle-
re par son dévouement au premier Valois¹. Les car-
aux limousins semblaient devoir être longtemps les
pensateurs de la papauté, et comme ils le disaient, « les
diens de la captivité de Babylone. » Lamy (*le Bien-*
reux), né en 1303 à Limoges d'une famille bourgeoise,
toutes les qualités d'un habile politique et toutes les
tus d'un saint : nommé évêque de Chartres par Clé-
ment VI, patriarche de Jérusalem par Innocent VI, son
puence trouva peu de rivaux parmi ses compatriotes,
et quelques-uns furent aussi fort célèbres, comme Jean
Limoges, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, con-
seiller du pape Jean XXII²; Pierre de Case (de Casa),
sur général de l'ordre des Carmes, et patriarche de
malem³.

. Un grand nombre d'évêchés furent occupés par des Limousins. Celui
Lavaur eut successivement pour évêques, Jean Besly, Jean Bocher, Jean
niers, Simon de Beausoleil. Bernard Brun, chanoine de la cathédrale de
oges, fut évêque de Noyon et d'Auxerre.

. Il mourut en 1346. On trouve à Saint-Pierre de Cambridge un de ses
ages manuscrit, le *Songe de Pharaon*, qu'il avait dédié au roi de
Bretagne.

. Après un assez long séjour en Asie, il voulut revenir à Limoges revoir

Cependant l'ambition et la haine avaient armé l'une contre l'autre les deux grandes nations de l'Occident; Édouard III revendiquait le trône de saint Louis, et la bataille de l'Écluse, suivie de la désastreuse journée de Crécy, semblait faire craindre, mieux que les décisions des légistes de Londres, que la France ne devint la dot de la fille de Philippe le Bel. Heureusement la nationalité française datait déjà de loin et s'était surtout affirmée à la bataille de Bouvines. Les provinces peuplées d'hommes libres, qui naguère n'étaient que de pauvres serfs; les villes, la plupart devenues, par leurs propres efforts ou par les progrès du temps, de petites républiques bourgeoises, ne voulaient pas être anglaises. Les habitants de Limoges surtout détestaient les Plantagenets qu'ils avaient vus avec tant de peine dans la basilique de Saint-Martial ceindre leur front de la couronne d'Aquitaine; aussi se déclarèrent-ils pour Philippe VI, aussitôt qu'Édouard III eut violé la foi jurée. Les Anglais occupaient alors plusieurs places importantes de la Guyenne. Les bourgeois et les artisans de Limoges, à la nouvelle que le comte de l'Isle assiégeait Auberoche, s'empressèrent d'envoyer à celui-ci des renforts, « et trois engins de guerre, qui firent un terrible effet, fracassant le haut des tours, obligeant les assiégés à se cacher dans les souterrains de la place ¹. » C'était la même année que Jean de Croso, né à Calmefort, succédait à Gui de Comborn sur le siège épiscopal (1348), où il devait se montrer l'ennemi acharné des Anglais. On lui dut la construction du château

sa famille; mais il mourut à Montpellier en 1360, en demandant que son corps fût transporté dans sa ville natale. On l'enterra à la cathédrale, dans la chapelle de Saint-Thomas, qu'on nomma dès lors la *chapelle du Patriarche*. Son tombeau, surmonté de sa statue à genoux, portait cette inscription : *Guillaumus Amici patriarcha*. (BALUZE : *Vie des papes*.)

1. Le comte de l'Isle, ou de Lille, se qualifiait : comte de Lille, par la grâce de Dieu, capitaine pour le roi dans les parties du Périgord, Saintonge et Limousin. (*Chron. mss. de Limoges*.)

maison de plaisance de l'Isle, qui fut longtemps la résidence de ses successeurs.

Le comte de Montfort, pour se procurer un puissant dévouement dans sa lutte contre la maison de Blois, s'était hâté de faire hommage à Édouard III pour le duché de Bretagne et pour la vicomté de Limoges : ses alliés, favorisés par le prince de Galles, qui couvrait la Guyenne et le Languedoc de ses détachements, menaçaient de se maintenir dans le Limousin, malgré le dévouement et le courage chevaleresque de quelques barons du pays restés fidèles à la France. Cependant Jean de Lubersac, avec dix écuyers, dix sergents à pied et vingt à cheval, put se maintenir dans le château de Saint-Cyr, pendant que le chevalier de Lestrade, qui s'était fait anglais, s'emparait de Château-Chervix¹, l'Ayen, d'Aixe, fortes positions stratégiques du temps, et les plusieurs manoirs que la guerre de Bretagne ne laissèrent pas le temps de fortifier. Malgré ces succès de l'étranger, l'élite de la noblesse du pays n'en répondit pas moins à l'appel du roi Jean I^{er}, qui lui donnait rendez-vous dans les plaines de Chartres. Robert de Châlus, Robert de Donzenac, Mathieu de Montaigut, Jean de Beaumont, Jaubert de Lambourand, Bernard de Lubersac, Jean de Brie, les vicomtes Jean I^{er} de Rochechouart², de Pompadour, les seigneurs de Lastours, de Malval, de Moriol, de Pierre-Buffière de Bré se couvrirent de gloire à la bataille de Maupey. Jean de Bré, Pierre de Donzenac et Jean de Veyrac

Cette localité doit son double nom à un château qui remontait aux premiers temps du moyen âge, dont il ne reste plus qu'une tour carrée, haute quinze mètres environ, située sur une éminence qui domine au loin les environs ; à un monastère, appelé Notre-Dame-de-Chervix, qui était autrefois de l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges. Ce monastère et l'église auraient été bâtis entre 1110 et 1137, par Étienne II, quatorzième évêque de Saint-Augustin. (BONAV. DE SAINT-AMABLE, t. III.)

Jean I^{er}, fils de Simon de Rochechouart et de Laure de Chabanais, était seigneur de Tonnay-Charente.

considérable (1356) ¹.

Gouffier de Lastours, digne fils des croisés, quitter ses manoirs pour payer de sa personne la guerre de la France contre l'Angleterre, avait fait son sac, un de ses châteaux, des dispositions testamentaires, lesquelles il chargeait de l'exécution de ses vœux, le chard de Comborn, chevalier, seigneur de Treignac, Montbrun, prieur du couvent des frères Prêcheurs de Limoges, et frère Martial, du couvent du même ordre à Saint-Junien. Après de nombreuses largesses faites à Saint-Hilaire de Lastours, de Flamenac, de Beyssac, Linars et de Saint-Georges de Roffignac, aux religieux, aux religieux, à ses serviteurs et aux pauvres, aux frères Prêcheurs de Limoges un drap d'or pour son chasuble, demandant qu'on ne mit sur son corps que ses funérailles, qu'un simple drap de laine noire avec une croix au milieu, et que sur le mur, le plus proche du tombeau, on peignît les images de saint Jean-Baptiste, sainte Marguerite, et ses armoiries. Quelques mois après sa mort sa famille devaient hériter de ses biens, Pierre de Lastours la terre de Saint-Yrieix, Geoffroi de Campagnac, et de celles de Lastours, de Beyssac et de Linars, sous la condition qu'eux et leurs descendants, nés de légitime mariage, porteraient son nom et ses armes. A défaut de...

CHATELAIN DE LASTOURS

res de sa famille, et si ses volontés n'étaient pas
tées, il faisait le vicomte de Limoges son légataire.

autres dispositions, n'oublions pas de dire qu'à
son fils naturel, il ne légua que douze setiers de
. Ce document, curieux sous bien des rapports,
e combien les grandes familles tenaient à perpétuer
om, et les signes héraldiques de leurs ancêtres ¹.

prince de Galles, dans sa marche vers Poitiers, in-
que les habitants de Limoges faisaient bonne garde à
murailles, et se montraient bien résolus à se défen-
l'osa pas les attaquer : il ne put que ravager les envi-
Les hommes d'armes qu'il laissa dans le pays, après
lépart pour Bordeaux, continuèrent son œuvre de
ation. La misère fut générale dans les campagnes,
suffrances, les privations si grandes qu'on y vit une
on du Ciel, justement méritée pour l'oubli des de-
religieux : on parut alors revenir aux pratiques de
des beaux jours du catholicisme. A Limoges, on réta-
rec le plus grand empressement l'ancienne confrérie
int-Martial, négligée depuis plusieurs années. Les
ls se montrèrent les plus zélés : ils intéressèrent à
fondation tous ceux de leurs compatriotes pourvus
mités à la cour d'Avignon. Guillaume de la Jugie ²,
n Aubert ³, Nicolas Boger, et Lamy, patriarche de
lem, répondirent à leur appel, et obtinrent des in-
ices pour ceux qui contribueraient aux travaux de
cathédrale de Saint-Étienne et aux dépenses de la

ch. de Pau : S. E, n° 726. Voir ce document à la fin.

Guillaume de la Jugie naquit dans un village de la paroisse de Rosiers.
VI avait donné à son père des lettres de noblesse. (Arch. de Pau :
a vicomté de Limoges.)

Aubin Aubert, ou d'Albert, avait été baptisé dans la petite église de
sur l'emplacement de laquelle le pape Innocent VI en fit construire
re, et fit mettre ses armoiries à une clef de voûte qui existe encore.
t : *Histoire des papes d'Avignon.*)

HISTOIRE DES VICOMTES

univers. Dix consuls se déclarèrent les protecteurs de la même association, tandis que les principaux seigneurs sollicitaient l'honneur d'en faire partie. A Limoges le même zèle : on y posa les statues de Saint-Sacrement, à laquelle s'associèrent toutes les familles des environs, ainsi que le seigneur de la ville et fut le principal promoteur (1360) ¹. Clément VI et son pape fit tous ses efforts pour hâter l'achèvement de l'église cathédrale de Saint-Étienne, dont les travaux avaient souvent été suspendus par les préoccupations de la guerre. Gui de Camborn, dernier évêque, mourut à son temps (1344) qu'on peut reconnaître par la rose du sud, richement décorée de fines créations de style ogival rayonnant.

Le fameux traité de Brétigny mit fin à la captivité de Jean sans Terre, mais à des conditions si humiliantes, qu'il était difficile de prévoir que la nationalité française survivrait. Édouard III, avec nos plus belles provinces, nous donna la cité et le château de Limoges, et le comté de Limousin, et de plus garda en otage les chevaliers faits prisonniers à Maupertuis. Les Limousins se montrèrent peu empressés de souscrire au traité de France : ils furent profondément humiliés de la France : ils furent profondément humiliés de la France de Galles devenir prince d'Aquitain et à se tenir dans la basilique de Saint-Martial l'année sainte Valentin : pourraient-ils oublier, en effet, ce qu'ils avaient souffert du despotisme d'Henri II et de son fils, le roi de France, connaissant leurs vœux, le roi les disposa à l'obéissance avec beaucoup de peine le serment des consuls, il leur montra les lettres-pate

vinco de Maupertuis, qui les livraient au roi d'Angleterre. Quelques jours après arriva aussi Jean Chandos, connétable d'Édouard III, escorté des plus illustres de la noblesse d'outre-Manche et de Gascogne, déployant fièrement la bannière de son maître, au cri de guerre : Saint Georges et Angleterre ! Il prit possession de la cité, la veille de la Conception de la Vierge (1361); mais les bourgeois, plus libres que les consuls, refusèrent d'abord de faire le serment de fidélité, disant — « qu'ils ne le devaient qu'au comte de Limoges, comme l'avait décidé Philippe-le-Hardi. » Ils ne cédèrent que sur la promesse qu'on leur rendrait tous les privilèges que leur avaient enlevés les derniers vicomtes, et la faculté aux consuls de tenir leur nomination de l'assemblée communale, sans avoir rien à démêler avec la juridiction vicomtale. Les consuls consentirent aussi à faire hommage au roi d'Angleterre entre les mains du connétable, qui confirma aussi les lettres-patentes accordées par le roi de France à la grande confrérie de Saint-Martial, et ordonna au sénéchal du Limousin de faire jouir la bourgeoisie de tous les privilèges attachés à cette corporation ¹.

La même année, l'évêque Jean de Croso consentit à remettre au roi d'Angleterre la ville de Saint-Léonard, avec la moitié de la justice. Ce prélat, d'une rare piété, recevait dans le même temps de Gallienne de Chanac, femme de Ranulfe, vicomte de Pompadour, deux cents florins offerts par cette pieuse femme pour avoir une tombe dans l'église des Frères Prêcheurs ². L'église de Saint-Martial s'enrichit aussi de plusieurs legs pieux. Audier, bourgeois de Li-

1. Lettre datée de Périgueux, *Catalogue des Rôles gascons*.

2. Les exécuteurs de son testament furent Ranulfe de Pompadour, sacristain de Narbonne, Bertrand de Chanac, chanoine de Paris, et Seguin de Pompadour, chanoine de Limoges. (*Arch. de Pau.*)

moges, en demandant d'y être enterré près de son père, disposa en sa faveur d'une grande partie de sa fortune¹.

Par l'hommage que firent les consuls au roi d'Angleterre, les droits des vicomtes n'avaient point été réservés; aussi Charles de Blois, qui continuait à soutenir ses prétentions contre la maison de Montfort, informé de ce qui s'était passé, mais n'osant pas venir à Limoges réclamer les privilèges de sa famille, se rendit à Poitiers, après avoir fait prier l'abbé de Saint-Martial de venir dans cette ville lui faire hommage pour le Château et pour la ville. Celui-ci, ennemi d'ailleurs de l'Angleterre, y consentit, tout en se réservant le droit de faire battre monnaie dans le Château comme ses prédécesseurs. Charles de Blois ne put pas

1. Il ordonna qu'on achetât, pour couvrir son corps, un drap tissu d'or, qu'on rachèterait ensuite pour en faire une chasuble destinée à la vicairie fondée par sa famille dans le même monastère; qu'on donnât le jour de son enterrement, à chaque prêtre assistant de Saint-Martial et de Saint-Pierre-du-Queyroix, deux gros d'argent; aux prêtres étrangers deux sterlings; à chaque moine un gros tournois d'argent; au monastère trois réales d'or; à chaque frère des quatre ordres mendiants un gros d'argent; à chaque prisonnier ou malade de l'hôpital de la Cité et du Château un denier, appelé *companha*; à la recluse des Arènes trois gros tournois d'argent*; à chaque religieuse de la cité et du diocèse deux sterlings d'argent; à la grande confrérie de Saint-Martial un demi-marc d'argent; à celle de Saint-Jacques quinze sous; à la confrérie des pauvres mal vêtus quinze sous; à vingt-cinq pauvres, pour chacun, une tunique de drap de Felletin; à deux cents autres, une paire de souliers; à quarante filles pauvres à marier, quatre gros tournois d'argent pour chacune; à soixante familles pauvres chargées d'enfants, quatre gros tournois. Il reconnaissait à sa femme Mathilde, fille de Pierre Malden, vingt marcs d'argent pour son douaire; à Jeanne et Paule, ses filles, cent marcs pour chacune, et dix livres de rente perpétuelle; à son fils, le reste de sa fortune. (*l'idimus* de 1390 aux Arch. de Pau et pièces de procédure.)

* Au XIV^e siècle et jusqu'au XVI^e, il y eut dans les villes des reclus et des recluses, qui se chargeaient d'expier les péchés de la société, en se condamnant à une longue vie de pénitence dans une profonde solitude. Des femmes, dont la jeunesse avait été flétrie par le vice, se retiraient dans quelques souterrains, sous de vieilles ruines, où elles vivaient des aumônes qu'on leur jetait par une lucarne. La recluse de Limoges, toujours vêtue d'une robe blanche, habitait sous une vieille voûte de l'ancien amphithéâtre romain. Elle était sous la protection des consuls, qui, à sa mort, devaient pourvoir à son remplacement.

faire autrement reconnaître son autorité dans la vicomté : il touchait au dernier jour de sa fortune. Vainement il chercha à faire la paix avec son compétiteur à d'honorables conditions ; il dut céder à l'énergique résistance de sa femme. « Je ne suis qu'une femme, lui dit-elle, mais je perdrai plutôt la vie, et deux, si je les avais, que de consentir à une chose aussi honteuse. » Jeanne-la-Boiteuse était bien autorisée à parler ainsi, car au plus fort de la guerre contre Montfort, pour rendre son mari plus redoutable, en mettant à sa disposition toutes les ressources qu'il pouvait trouver dans la vicomté de Limoges, elle lui avait donné à perpétuité cette partie de son patrimoine, à condition que s'il mourait avant elle, elle en reprendrait la possession, en réservant cependant les droits de Jeanne de Savoie, dernière femme de Jean III, son oncle, qui en était douairière. Le roi de France avait confirmé ces dispositions la même année (1343) ¹. Malgré cette donation, Charles de Blois trouva peu de ressources dans la vicomté, déjà occupée par les Anglais ; seulement cela lui facilita, avec l'engagement de sa femme, un emprunt de 32,000 florins fait à Jacques Malabayla, « marchand suivant la cour de Rome » (1345) ². Après une guerre de vingt ans, malgré l'avis de Duguesclin, qui devait venir défendre les droits de sa famille dans la vicomté de Limoges, il livra la bataille d'Auray, où il perdit la vie, Duguesclin la liberté, et Ollivier de Clisson un œil (1364). A ses derniers moments, alors que la justice éclaire les consciences, il reconnut ses torts. « J'ai longtemps guerroyé contre mon escient, disait-il avec

1. Lettres patentes données à Beaume-les-Dames. (Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*)

2. ARCH. DE PAU. L'original, portant les conditions de cet emprunt, est sur une grande feuille de parchemin. Les cours, ou les grandes familles, avaient toujours à leur suite des marchands de choses de luxe, et qui étaient souvent de véritables banquiers.

tristesse. » Le jeune comte de Montfort vint voir son cadavre. « Ah ! mon cousin, s'écria-t-il, par votre opiniâtreté, vous avez été cause de beaucoup de maux en Bretagne. Dieu vous pardonne ! Je regrette beaucoup de vous ester venu à cette male fin. » Le peuple du Limousin regretta aussi Charles de Blois qu'il avait toujours regardé comme le légitime héritier de la vicomté, par cette raison surtout qu'il avait été l'ennemi des Anglais.

Le clergé l'aimait à cause de sa piété, car quelques jours avant la bataille d'Auray il avait envoyé son offrande pour la construction de l'église de Saint-Michel-des-Lions¹. Comme les soldats de la légion thébaine, il n'oubliait pas au milieu des camps les pratiques religieuses, qui toujours animent les courages et produisent les grands dévouements. Quand on dépouilla son corps, on le trouva entouré d'un cilice et d'une corde. Aux yeux du peuple ce fut un saint, auquel on attribua bientôt de nombreux miracles. Grégoire XI, ce pape limousin, dont toutes les affections furent pour la maison de Blois et pour la France, le canonisa, malgré l'opposition de Jean de Montfort, qui craignait jusqu'au souvenir de son rival.

La cause de Jeanne de Blois, après la mort de son mari, était perdue en Bretagne. L'Angleterre, qui avait tant contribué à ses désastres, était maîtresse du Limousin. Le prince de Galles, duc d'Aquitaine, ne tarda pas à visiter ce riche apanage, ces champs du Midi, si aimés de ses ancêtres, mais qui devaient lui être presque aussi funestes qu'à Richard Cœur-de-Lion. Par le traité de Brétigni, le

1. Cette église, selon les traditions, aurait été bâtie sous l'épiscopat de Rorice II, au VI^e siècle. Ce qui est certain, c'est qu'elle existait au VII^e. (*Ms.* 5257, *Bib. nationale* ; NADARD, Pouillé.) Détruite par un incendie vers 1123, elle fut réparée en 1213. Mais l'église actuelle date en partie de 1364. Le clocher fut élevé en 1383, d'après une inscription recueillie par le savant archéologue M. l'abbé Texier (*Inscriptions du Limousin*).

roi de France, sans réserver les droits de la maison de Poitiers, avait cédé à l'Angleterre les hommages et les fiefs appartenant aux vicomtes depuis des siècles¹. Pendant que ces hommes d'armes, sous les ordres d'Hélie de Lestrade, occupaient le château de Nontron, et que d'autres s'établissaient dans Excideuil, à Ségur, à Aixe, à Château-Chervix et autres places, le héros de Crécy arrivait à Limoges, accompagné de sa femme (mai 1364). Les consuls² et les bourgeois, naguère ennemis de l'Angleterre, mais alors effrayés de l'imposant appareil du vainqueur, comprenant que toute résistance était impossible, allèrent le recevoir à Aixe, suivis de cent vingt des habitants les plus notables, tous montés sur de beaux chevaux et vêtus d'habits de fête : ils le conduisirent dans la ville, où l'attendait le clergé, réuni dans la basilique de Saint-Martial.

Le prince, après avoir vénéré les reliques de l'apôtre de l'Aquitaine, déposa sur son tombeau de riches offrandes, et visita ensuite attentivement toutes les fortifications de la ville. Peut-être prévoyait-il que les cris de joie, qui le saluaient, devaient bientôt se changer en imprécations. Il nomma pour sénéchal du Limousin le chevalier anglais Thomas de Rosw, mais n'apporta aucun changement à la juridiction consulaire, dont les représentants continuèrent à se réunir dans la maison du consulat, située dans l'enceinte du Château. Le prince, ne se réservant que la connaissance des cas d'appel, la punition du crime de lèse-majesté, et le droit de battre monnaie, leur permit de poursuivre et de punir tout délit qui serait commis dans

¹ Ratification du traité de Brétigny par Jean-le-Bon, 24 octobre 1360. *Annales de la ville de Limoges*, t. VI, p. 178.

² Les consuls en fonctions cette année étaient : Etienne Naud, Otho Le Breton, Pierre Boin apothicaire, Jean Columbi, André Audiat, Jean David, Jean Barthelemy, Etienne Berger, Jean Daret, Mathieu la Coutz, Jean Michel et Jean Roche.

toute l'étendue de la châtellenie. Les consuls purent ainsi faire construire des prisons et dresser des fourches patibulaires. Le sénéchal, pour donner de l'authenticité à ces concessions, fit asseoir Etienne Raud, premier consul en titre, sur le siège du prévôt, en présence du peuple qui criait : « Saint-Georges et Guyenne ! » Mais, pour que le peuple, les bourgeois et les consuls ne fussent pas tentés d'oublier qu'ils devaient toujours le reconnaître pour leur suzerain, le prince se réserva la prison de Pissevache, où serait détenu quiconque ne reconnaîtrait pas son autorité : il la faisait garder par ses officiers ¹.

Cependant Jeanne de Blois avait accepté, comme on l'a vu, le traité de Guérande (1365), qui lui assurait, à défaut du duché de Bretagne, le comté de Penthievre et la vicomté de Limoges : mais quoique Jean de Montfort, à qui Charles de France, régent du royaume pendant la captivité de son père, avait défendu de faire battre monnaie à Limoges ², eût promis par le quatrième article de ce traité, d'employer tout son crédit et « toutes voies amiables » pour obtenir du prince de Galles qu'il la laissât jouir paisiblement de la vicomté, Jeanne attendit assez longtemps l'exécution de ces promesses. La noblesse du Limousin fut plus prompte à lui témoigner sa fidélité ; plusieurs de ses membres les plus distingués allèrent la saluer comme leur suzeraine. Cette femme qui supportait si noblement ses malheurs, tout en pleurant la mort de son mari et la captivité de ses enfants prisonniers en Angleterre, ne put pas revenir aussitôt dans la vicomté où campaient les Anglais, mais elle se montra reconnaissante des services de ceux qui s'étaient voués à sa cause. Pour récompenser le courage de Ranulfe-Hélie III,

1. Chron. mes.

2. Lettres de prohibition données à Paris le 13 décembre 1358. (Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*)

seigneur de Pompadour¹, à la bataille d'Auray, elle lui donna toute la justice haute, moyenne et basse sur les parishes d'Arnac et de Saint-Cyr-la-Roche. Quelques chevaliers de Bretagne obtinrent aussi des fiefs en Limousin et vinrent s'y établir, tels que les seigneurs de Beaupoil-Saint-Aulaire, les barons de Laroche, ainsi titrés de la baronnie de ce nom, située près du Châlard². D'autres aimèrent mieux servir l'Angleterre, et crier « Saint-Georges et Guyenne ! » que « Saint-Denis et Bretagne ! » Le sire de Pierre-Buffière, le seigneur de Malval, Aymeri de Rochechouart suivirent la bannière du prince de Galles, quand il alla en Espagne au secours de Pierre-le-Cruel. Messire Jean Chandos leur chaussa les éperons d'or de chevalier, après la bataille où Duguesclin fut fait prisonnier, mais sauva l'honneur de la France³.

1. (ARCH. DE PAU.) Ce document porte un sceau en cire rouge, avec trois tours crénelées ouvertes et un lambel.

2. Le premier qui nous soit connu de cette famille des seigneurs de la Roche, originaire de l'Anjou, fut Hugues du Jarrys, tige de la branche établie dans le Limousin. Ses descendants obtinrent des grades élevés dans l'armée sous Louis XIII et Louis XIV. Jean du Jarrys fut colonel dans les troupes de Philippe V, roi d'Espagne. Son frère, qui servit dans le régiment de la Marck, passa au service de l'Électeur palatin, en qualité de général-major, en 1731. Cette famille s'est continuée en Allemagne dans les hauts grades militaires. Frédéric du Jarrys, baron de la Roche, a été attaché au service du roi de Bavière, en qualité de major d'état-major, et de chambellan du prince Adalbert.

3. FROISSANT : l. I, c. 232.

APPENDICE

I

Testament de Gouffier de Lastours

(1354)

In nomine Patris et Filii, Spiritus Sancti. Amen. Ego Gouffier Turribus, miles, dominus dicti loci et de Bessos et de Linar Dei gratiam sanus mente et corpore, et bona memoria perans, fecit, condidit et ordinavit testamentum ultimum et voluntatem, considerans quod nichil certius morte, nichil certius hora mortis, nolens decedere, sive mori intestatus, futurum per parentes et amicos meos et proximos contentio moveri, sive oriri, meum testamentum ultimum et meam ultimam dispositionem de bonis et rebus meis ad me pertinentibus et pertinere valentibus nunc et in futurum, tam ex successione patris et matris, patrum et avunculorum meorumque, et cessione quorumcumque aliorum, et alia ratione quacumque concedo, facio et ordino per hunc modum. † Primo commendo animam meam altissimo Creatori, qui, de nichilo me creavit, et beatæ Mariæ Virgini gloriosæ, et beato Petro, et Johanni Baptistæ apostolis, cunctisque sanctis paradisi, et ecclesie meae ecclesiasticæ sepulturæ. Et eligo meam sepulturam in ecclesia Fratrum Predicatorum Lemovicensium; et volo et precipio quod omnes clamores mei per executores et helemosinarios meos subscriptos penitus emendantur cuilibet fide digno et conquerenti, et debita mea integra persolvantur per helemosinarios meos de bonis et hereditibus meis ad ordinationem elemosinariorum et executorum meorum. Item volo et jubeo quod exequia mea fiant, dum de me humanitas contingerit per hunc modum. 1° Lego pro anima mea, pro luminari, duo quintaria cere: unum pannum auri, de quo precipio casulam fieri in ecclesia Predicatorum dictorum; tamen quod supra cadaver meum

Item, nisi quidam pannus lanæ nigræ cum quadam lini albi adornatus et juxta corpus, dum stabit ponantur, nisi quatuor candelæ quælibet unius minare ardeat in dicta ecclesia ad honorem Dei, meum sepelliat : et volo sepeliri, prout decet meum, et secundum quod est moris viros banares cuilibet presbytero, qui erit meæ sepulturæ, tres denarium : item cuilibet diacono XIII denarios, III denarios, et cuilibet clerico III denarios : Item quod fiat refectio in die meæ sepulturæ fratrum Predicatorum, et in octava die etiam eisdem videbitur executoribus meis faciendum. Item do pauperi qui intererit in die meæ sepulturæ duos et alios duos denarios cuilibet pauperi in die de elemosina pro anima mea et parentum volo et precipio quod in octava die meæ sepulture decem denarii cuilibet presbytero ad anniversarium in ecclesiam Predicatorum Lemovicensem subdiaconi ac clericis ibidem presentibus, prout executoribus meis faciendum. Item volo et precipio tres et apud Bèssos et apud Linars, infra annum in qualibet ecclesia Predicatorum locorum fiat meum, prout videbitur executoribus meis, actio cuilibet presbytero ibidem presenti dentur tres et in quolibet illorum locorum duodenarii in pane venienti die qua fiet anniversarium meum, refectionem executorum meorum. Item volo et precipio laver meum ponatur quædam tomba lapidis, et secundo tombæ, in pariete, pingatur quædam historia Baptistæ et beatæ Margaritæ cum armis meis. Item prout predicto predicatorum Lemovicensium pro quo quolibet anno faciendo in die meæ sepulture decem perpetuo renduales, quos sibi assigno, et insuper de Turribus, pro faciendo refectionem fratrum conventus, qui ad anniversarium meum intererunt, meum quod omnes presbyteri dicti conventus, qui intererunt, habeant missam celebrare pro parentum meorum, et alii fratres qui non sunt probabiles ; et volo quod dicti sexaginta solidi renduales non sint in aliis usibus, nisi in refectione dictorum si opportune oppositum fuerit nunc pro tunc solidi, communitati dictorum fratrum deputo et ego XX solidos perpetuo renduales distribuendos fratribus predicti conventus fratribus celebrantibus an-

nuatim in crastinum diem anniversarii mei, quos assigno supra
dictum furnum meum de Turribus. Item lego fratri Ranulpho
Lamberti ordinis prædicti Predicatorum quatuor libras perpetuas
renduales, quos sibi assigno super dictum furnum meum de Turribus
annuatim sibi solvandos, ut ipse habeat pro anima mea
celebrare quandiu vixerit in humanis, et post mortem dicti fratris
Ranulphi dictas quatuor libras renduales lego conventui prædicto
dicto, ad finem quod dictus conventus deputet unum aliquem
fratrem qui qualibet die cujuslibet septimanæ seu cotidie
perpetuum missam habeat celebrare. Item lego conventui
Minorum et fratrum Augustinorum et Carmelitorum Lemovicensium
cuiuslibet eorumdem unam refectionem simul, prout
videbitur executoribus meis faciendum. Item lego ecclesie
Hilarii et ecclesie de Flamhaco totidem, et ecclesie de
Boxeria totidem supra terram meam de Turribus. Item lego
ecclesie de Linars pro uno anniversario faciundo annuatim
die meæ sepulturæ XX solidos renduales per prepositum et capellani
lanum dicti loci distribuendos, scilicet, præposito quinque solidos
et capellano quinque solidos, et aliis presbyteris et diaconis
clericis X solidos intervenientibus ad dictum anniversarium
meum, quos sibi assigno supra terram meam de Linars. Item
lego ecclesie beati Georgii de Roffeno [forsan *Roffinaco*] V
solidos renduales supra terram dictam de Linars. Item lego
mosiæ quæ datur apud Linars in festo Paschæ duos sextarios
siliginis ad mensuram de Nobiliaco perpetuo renduales, quos
assigno supra meum molendinum de Linars. Item, cum ego
et fuerim diu de confratria beate Mariæ Virginis de Rupe Amatoris
torio¹, lego dictæ confratriæ unum sextarium frumenti
mensuram ejusdem loci, renduales, vel argentum pro emenda
dictum sextarium frumenti renduale, ad ordinationem execu-
torum meorum. Item volo quod arreyragia confratriæ prædictæ
Beate Mariæ de Rupe Amatoris per heredem meum de Turribus
persolvantur. Item lego Beate Mariæ de Castellione unum sexta-
rium siliginis renduale supra molendinum de Bestos, ad finem
quod quidam pauper comedat pro me annuatim ad dictam con-
fraterniam. Item lego fratri Marciali Veyrier ordinis Predicatorum
priori conventus sancti Juamari ad vitam suam dumtaxat centum
solidos annuatim persolvandos, quos sibi assigno supra furnum

1. L'église Saint-Hilaire-Lastours remonterait, si nous en croyons l'auteur anonyme de la légende de saint Just, au temps de saint Hilaire de Poitiers (Labiche, *Vie des saints du Limousin*, t. III.)

2. Rocamadour, département du Lot, lieu encore célèbre par le nombre de pèlerins qui le fréquentent.

de Rilhaco. Item lego ecclesiam beati Geraldii Lemovicensi V
 duales supra furnum de Rilhaco sibi assignandos.
 quod vicaria de Turribus per me et uxorem meam
 volo quod, prout statuitur, habeat perpetuam roboris
 Item lego Ysabelli de la Porta, uxori meæ, ultra
 od fuit sibi promissum in prolocutione sponsalium
 ni, locum meum de Bessas, cum stagnis, molendinis,
 juribus, deveriis et pertinenciis et redditibus suis
 et decimam de Nexonio, ac vineas Sancti Sulpicii et
 ali, ad vitam suam dumtaxat, et medietatem omnium
 , sive de Ordilha hospitii, sive domus meæ : et post
 eam, ad heredem meum de Turribus revertantur.
 deratis serviciis et amoribus mihi impensis ab Helia
 micello, sibi lego, concedo et do X libras in denariis
 eam dumtaxat, quos sibi assigno supra terram meam
 . Item Galcelmo de la Somnia (?), consideratis etiam
 mi ab ipso impensis, lego et dono sibi meam decimam
 et, ad vitam suam dumtaxat. Item lego Petro Fabri
 dicto alias Coypha, decem libras semel. Item sex
 aginis ad mensuram de Turribus, ad vitam suam
 vos sibi assigno supra molendinum meum de Rilhaco,
 la Salada. Item do et lego Johanni coquinario meo
 solidos semel. Item dicto Moros de Linars, lego X sexte-
 nis ad mensuram de Nobilhaco, quos sibi assigno supra
 meam de Linars, ad vitam suam dumtaxat. Item, dicto
 meo, famulo, lego sexaginta solidos semel. Item Michaeli de
 Bessas centum solidos semel. Item, Agneti de Seray pro serviciis
 ab ipsa uxori meæ impensis et amore Dei X libras in denariis
 semel per heredes de Turribus sibi solvendis. Item do et lego
 Petro filio meo naturali duodecim sextarios siliginis ad mensuram
 de Turribus, quos sibi assigno supra terram de Sancto Aredio.
 Item sexaginta solidos in denariis ad vitam suam dumtaxat supra
 dictam terram de Sancto Aredio sibi solvendo annuatim. Item
 lego mille missas celebrandas infra annum meæ sepulture per
 religiosos et alios vicarios, prout videbitur executoribus meis,
 distribuendos. Item do et lego domino Johanni, militi, nepoti
 meo, totam terram meam de Linaro, cum suis stagnis, molen-
 sis universis, et decimam de Nexonio, post mortem uxoris
 meæ, quantum pertinet ad me, cum deveriis ad decimam præ-
 ctam pertinentibus, in perpetuum, ad faciendum ipsius militis,
 nepotis mei, in vita pariter et in morte, suam omnimodam
 voluntatem; in causa in quo idem nepos meus, quod abail,
 decederet absque herede masculino ex suo proprio corpore descen-
 dente, ex legitimo matrimonio procreato, volo quod post

mortem ipsius domini Johannis, in illo casu, tota terra mea Delmaros et decima de Nexonio ad heredem meum de Turribus revertatur, qui deferet nomen meum et arma. Si vero habet filium, seu filias, sine aliquo herede masculo superstite, volo et ordino quod ad heredem meum de Turribus revertatur. Item do et lego Petro Jouberti, domicello, nepoti meo, filio quondam domini Petri Jouberti, militis, totam terram meam de S. Aredii cum suis juribus, deveriis et proprietatibus, et pertinenciis et universis, cum decima de Cussaco, ad faciendum sui et suorum omnimodam voluntatem in vita pariter et in morte; nolo quod ulterius possit aliquid petere aliis nepotibus meis, sed sit contentus de promissis, salvo exceptis XV libris et tringinta sex sextariis siliginis rendualibus hospitali de Turribus assignatis supra dictam terram S. Aredii. Et cum quedam vicaria fuit assignata in monasterio S. Aredii, scilicet in altari S. Johannis et dicta vicaria spectet ad collationem heredum de Turribus quam Petrus Jouberti levat pro eo, quia dicit, ratione matris sue ad ipsum pertinere, in casu quo idem Petrus potest sufficienter docere. Volo et ordino quod dicta vicaria habeat centum solidos renduales, pro dicta vicaria assignatos super terram S. Aredii. Verumtamen, si idem Petrus Jouberti moreretur sine herede masculo, ex suo proprio corpore descendente et ex legitimo matrimonio procreato, volo quod dicta terra de S. Aredio revertatur ad dictum dominum Johannem de Gayerg seu ad ejus heredes ex suo proprio corpore descendentes, et ex legitimo matrimonio procreatos, conditionibus supra dictis servatis; quod si dictus dominus Johannes moriebatur sine herede masculo superstite, quod ad heredum meum qui deferat nomen meum et arma postmodum devolvatur. Item do et lego domino Galfrido de Campanis, militi, nepoti meo, totam terram meam de Turribus et locum meum de Bessos [forsan *de Beysse*] post mortem uxoris mee, et non aliis nec aliter, cum suis juribus deveriis, jurisdictione alta et bassa, homagiis, et aliis juribus deveriis et aliis proprietatibus ad dicta loca pertinentibus universis, ad faciendum sui et suorum omnimodam voluntatem, in vita pariter et in morte. Et volo et jubeo quod dictus dominus Galfridus solvat uxori mee lo doyare, sive Locle, sibi promissum in prosactione sui matrimonii. Item volo quod ipse Galfridus et sui heredes in perpetuum deferant nomen meum et arma: Et volo et ordino quod idem dominus Galfridus solvat in perpetuum census et redditus qui debentur domino vicecomiti Lemovicensi. Item, volo et ordino quod, cum teneor assignare capitulo S. Stephani Lemovicensis octo libras post mortem meam in perpetuum solvendas, ratione cujusdam compositionis alias factae inter me

dominos dicti capituli Lemovicensis, dictas octo libras volo et recipio quod persolvantur de cetero supra terram meam de Bessas, verumtamen cum dictam terram de Bessas uxori meae dederim ad vitam suam dumtaxat, volo et ordino quod dum dicta uxor mea vixerit, quod dicto capitulo Lemovicensi dictas octo libras reddituales per dictum dominum Galfridum super terram de Turribus persolvantur. Item, volo et ordino quod si dominus Galfridus de Campanis moriebatur sine herede legitimo ex suo proprio corpore descendente, et legitimo matrimonio, quod post mortem dicti Galfridi tota terra de Turribus et de Bessas revertatur ad dominum Johannem de Gayn (?) et ad suos heredes masculos, qui tunc tempore deferent nomen meum et matris; et si idem dominus Johannes de Gayn moriebatur, et etiam dominus Galfridus de Campanis, sine heredibus masculis ex suis propriis corporibus descendentibus, quod tota terra de Turribus et de Bessas et de Linars, cum omnibus suis pertinentiis ad Petrum Jouberti revertatur, ad finem quod deferat nomen meum et matris. Item si idem dominus Galfridus moriebatur sine herede legitimo superstitite, sive non habendo heredem masculum seu feminam, seu feminas, volo et ordino quod dicta una filia sua cui decet personam suam de bonis et redditibus et aliis possessionibus de Turribus et de Bessas maritetur et dotetur, et restituta ad dictum dominum Johannem de Gayn, ut praefertur, revertatur. Item volo et ordino quod si Guido de Campanis, miles, moriebatur, domina Agnete uxore sua, sorore mea remanente, non tamdiu dicta soror mea non possit morari cum domino Galfrido de Campanis, quod dictus dominus Galfridus solvat dictam matri suae viginti libras supra terram meam de Turribus, etiam quamdiu dicta mater sua vixerit in humanis. Executores vero mei ultimi testamenti facio et ordino scilicet nobiles et gentes viros dominum Guichardum de Comborno, militem, dominum de Tregnhaco, et dominum Guidonem Bruni, militem, dominum Montisbruni, et priorem conventualem Predicatorum Lemovicensem, et fratrem Marcialem Veyrici (?) Prædicatorum conventus S. Jovani et quemlibet eorumdem; et volo quod nisi dicti quatuor executores aliis negotiis occupatis, quod propter meum testamentum non remaneat imperfectum, sed quod habeant potestatem complendi et perficiendi, et nisi dicti illorum executorum possent vacare, quod per duos illorum fiat confici et compleri; ita quod unus solus sine alio ipsorum adjuncto nichil possit perficere de praemissis exequiis meis faciendis, quibus executoribus meis dotalem et qualem potestatem qualem habebam per quadraginta dies antequam conderem huiusmodi testamentum vendendi et distrabendi de bonis meis

mobilibus, et nisi extent mobilia de bonis et rebus meis immobilibus tantum donec omnes exequiæ clamores et funerariæ, et testamentum meum penitus compleatur; et supplico eisdem quod placeat eisdem onus hujusmodi testamenti in se suscipere et in præmissis vaccare. Et volo et precipio quod aliquis de meis heredibus supra dictis, non possit aliquid levare de fructibus et redditibus terræ meæ, usurpare, capere, nec transportare, donec per executores meos clamores et exequiæ et testamentum meum penitus compleatur; quod si facerent in contrarium omnes simul, seu aliquis eorundem in legatum ejusdem qui aliquid in contrarium faciat, ex nunc pro tunc facio heredes meos dominum regem Franciæ, et dominum vicecomitem Lemovicensem pro communi et indiviso non alias nec alius. Item volo quod exequiæ et funerariæ meas dicti dominus Galfridus et Petrus Jaubert solvant, prout executoribus meis predictis videbitur faciendum, et pro labore dictorum executorum meorum lego eisdem XII libras in denariis, solvendas semel, et hoc volo et jubeo quod si meum ultimum nuncupatum et mea voluntas extrema, et si unumquemque aliud testamentum feci, illud revoco et annulo, et volo quod valeat jure quo valere poterit meliori : et supplico custodi sigilli regis in Baylivia Lemovicensi constituti et judicis vicecomitatus Lemovicensis, ut sigillo suo, et etiam domini cancellarii et officiali Lemovicensi.

Testes hujusmodi testamenti mei invoco dominum Aymericum Bannerii canonicum Sancti Johannis de Cola, et dominum Stephanum Chabessarii, canonicum de Castellione, Petrum de Montelo, et Stephanum de Podio, presbyteros parochiæ de Ladignaco, Ademareum Casteu, clericum de Ladignaco, Petrum Bladet et Stephanum Paroulo de Bessas. In loco de Bessas die jovis post festam Annunciationis B. M. Anno Domini m. ccc. lrv. Le vidimus est de l'année 1463. (*Arch. de Pau.*)

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME

Les Lémovices; la Domination romaine et le Christianisme (7 — 2-511 ap. J.-C.).....	1
Les Comtes de Limoges sous les Mérovingiens et sous les Carolingiens (511-877).....	32
Premiers Vicomtes de Ségur et de Limoges (877-1000).	63
Gui I^{er} et Adhémar, vicomtes de Limoges (1000-1036).	80
Gui II et Adhémar II, vicomtes de Limoges (1036-1085).	112
Adhémar III et la première Croisade (1085-1137).....	147
Les vicomtes de Limoges de la dynastie de Comborn (1137-1170).....	180
Adhémar V, vicomte de Limoges, et les Plantagenets (1170-1182).....	213
Suite d'Adhémar V et des Plantagenets (1182-1216)...	244
Gui V, vicomte de Limoges (1216-1226).....	274
Gui VI, vicomte de Limoges, et Louis IX, roi de France (1226-1263).	293
Marie, vicomtesse de Limoges : la maison de Bretagne (1263-1312).....	315
Jean I^{er}, Gui VII, Jean III, vicomtes de la dynastie de Bretagne (1312-1344).....	349
Charles de Blois; Jeanne de Bretagne et Jean de Montfort (1344-1384).....	375
INDEX.....	392

!

مر القوم

2017年11月11日

HISTOIRE
DES
VICOMTES ET DE LA VICOMTÉ
DE LIMOGES



II

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES

A NIORT
CHEZ M. CLOUZOT.

—
A BORDEAUX
CHEZ M. C. LEFEBVRE.

A LIMOGES
CHEZ M^{me} V^e DUCOURTIE

—
A ANGOULÊME
CHEZ M. GOUMARD.

Paris. — Imprimerie PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins,

HISTOIRE
DES
VICOMTES ET DE LA VICOMTÉ
DE LIMOGES

PAR

F. MARVAUD

Professeur d'histoire en retraite, Officier d'Académie,
ancien Vice-Président de la Société archéologique et historique de la Charente,
et correspondant du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes.

TOME SECOND



A PARIS
CHEZ J.-B. DUMOULIN
Libraire de la Société des Antiquaires de France,
43, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1873

HISTOIRE

DES

COMTES ET DE LA VICOMTÉ DE LIMOGES

CHAPITRE XV

DE BLOIS, DITE LA BOITEUSE, VICOMTESSE DE LIMOGES

de Charles V : ligue contre le prince de Galles. — Les campagnes. — Note sur la dépense des officiers de la monnaie. — Le comte de Rochechouart, abandonne le parti des Anglais. — Robert assiéger par Jean Chandos et le comte de Pembroch. — Le Berry dans le Limousin. — Cession de la vicomté par Jeanne à Charles V. — Les ducs de Berry et de Bourbon devant. — Les consuls et les bourgeois reçoivent les troupes royales. — Mandement donné à Jean de Villemur, à Jean de Beaufort par les français. — Duguesclin sur les frontières du Limousin. — Le prince de Galles marche contre Limoges ; la ville est assiégée. — Craintes des habitants. — Exploits de Duguesclin. — Le prince de Galles donne. — L'évêque fait prisonnier. — Noble résistance de Jean de Villemur et de ses compagnons. — Tableau des désastres de Limoges. — La ville rendue à l'évêque. — Le prince de Galles à Grandmont. — La princesse de Galles. — Départ du prince de Galles ; ses dernières paroles. — Tableau des ruines faites par les Anglais : dévouement de Jean de Villemur. — XI. — Etat malheureux du pays. — Les consuls demandent à Charles V de les secourir.

France, si malheureuse à Créci et à Poitiers, si humiliée par le traité de Bretigni, put espérer de sa fortune, quand Charles V, l'ennemi irréconciliable des Anglais, décidé à ne pas jouer la fortune dans une bataille, eut succédé à son père, qui venait de mourir en Angleterre pour sau-

STERN 165 FOLIOS

L'empereur et son fils les barons d'Aquitaine, secrète-
 ment, se réunirent à Bordeaux où se réunirent impatiens
 les seigneurs de la Normandie du prince de Galles, qui
 avait été élu roi d'Angleterre. Ils se donnèrent à Li-
 moges un roi élu, et se donnèrent à la place de ceux de la
 Normandie un roi élu. Ils se donnèrent les produits et des
 services de la Normandie. Ils se donnèrent à vouloir exiger
 les services de la Normandie et de l'Angleterre, ceux du
 prince de Galles, ceux de l'Angleterre, furent les pre-
 miers à se réunir à la place de ceux de Malimort.
 Ils se donnèrent à la place de ceux de Lascours, le
 prince de Galles, et ceux qui pourraient réunir
 les services de la Normandie et de l'Angleterre, se lig-
 nèrent à la place de ceux de Lascours.

[illegible]

[The page contains faint, illegible markings and artifacts.]

vaient les nobles récalcitrants, semaient partout la destruction par le fer et par le feu : lâches vengeances qui déshonoraient leurs auteurs, sans être utiles à leur cause. Le désespoir était général, mais les populations comptaient sur Charles V : barons, prélats, bourgeois et manants s'adressaient à son patriotisme : « Cher sire, disaient-ils, vous avez causé, et sachez que sitôt que l'aurez entreprise, vous trouverez que se tourneront devers vous prélats, comtes, barons, chevaliers et écuyers, et bourgeois de bonnes villes. »

Louis, vicomte de Rochechouart, longtemps attaché à la cause de la famille de Montfort, servait encore dans les rangs des Anglais, espérant que le prince de Galles augmenterait sa fortune par la cession de quelques nouveaux fiefs au détriment de Jeanne-la-Boiteuse. La récompense se fit sans doute trop attendre; peu de temps après, entraîné par l'exemple des barons du pays, animé du même patriotisme, il allait se ranger sous la bannière de la France, lorsque le prince anglais, soupçonnant ses intentions, le retint prisonnier et tint sa châtellenie sous le séquestre, jusqu'à ce que, vaincu par les prières des barons du Poitou, il consentit à lui rendre la liberté. Le vicomte revint sur ses terres, donna le commandement de son château au Breton Thibaud du Pont, « moult bon-homme d'armes, avec lequel il avait souvent combattu en Bretagne, et envoya tantôt défier le prince, et lui fit grand'guerre ¹. » Le prince de Galles, irrité, chargea Jean Chandos de se mettre à sa poursuite; « et ceux-ci se mirent entre Anjou et Tourraine et tout contreval la rivière de Vienne, et entrèrent en la terre du vicomte, et gâtèrent et lardèrent malement, et n'y laissèrent rien, fors les for-

1. Froissart.

e de Galles, qui tenait alors sa cour à Angoulême; ils naient aussi pour leurs franchises communales, car ville étant au pouvoir des Français, Jeanne-la-Boi-pouvait bien venir s'y établir en qualité de vicom-, et y faire revivre tous les anciens privilèges de sa le. Elle venait en effet de faire sommer les consuls de connaître, et, sur leur refus, elle s'adressa à Charles V. Prince, feignant de ne pas approuver ses prétentions, ant rendre les habitants plus traitables, s'engagea à ire cession de tous ses droits sur la ville et le Château. qu'elle désespérât de pouvoir rétablir son autorité la vicomté, soit qu'elle s'entendît avec Charles V, qui ait engagé à lui en faire, en temps opportun, rétro-n, supposition qui paraît la plus convenable, car on mprendrait pas qu'elle eût eu la pensée de priver ses s de ce riche héritage, Jeanne-la-Boiteuse donna à es V, à titre irrévocable, la vicomté de Limoges avec es droits qui en résultaient, comme témoignage de naissance des nombreux services que le roi lui avait s, ainsi qu'à sa famille (1369)¹. Il est à remarquer ans cette donation, elle prend le titre de duchesse etagne, contrairement aux conditions stipulées dans té de Guérande. Voulait-elle, par là, protester contre té? Charles V lui avait-il promis de la soutenir dans endication de ses droits? Nous connaissons assez la ue du prince pour admettre, sinon l'affirmation, au la vraisemblance de ces deux suppositions.

ces entrefaites, Jean Chandos arriva à Limoges, y

.. Nos ex ingentibus et necessariis causis et voluntate nostra. in ionem beneficiorum nobis et nostris per regiam Majestatem imper- .. » (*Acte du 9 juin 1369, fait à Paris. ARCH. DE PAR.*) — Selon *sigues manuscrites* de Limoges, Charles V eut recours à ce sub- pour faire croire aux habitants qu'il voulait les défendre contre la
10.

trois jours ¹. » Mais il fallait déloger les Anglais de leurs positions où Jean Chandos pouvait encore se défendre. « Là-dessus, eurent lesdits seigneurs conseil et avis, qu'ils déromproient leur chevauchée pour cette saison, ainsi que le duc d'Anjou avait fait, et s'en retourneroient à leur pais, pour prendre garde à leurs villes et forteresses, pour monseigneur Canolle (Robert Knolle), qui tenait les champs en France; et qu'ils avoient bien exploité, quand ils avoient pris une telle cité comme Limoges est ². » Cependant, à la demande de l'évêque, ils laissèrent dans la Cité une centaine d'hommes d'armes, sous le commandement de Jean de Villemur, de Jean de Beaufort et de Hugues, baron de La Roche. Ce dernier, déjà connu par son dévouement à la maison de Blois, se montrait toujours le plus hardi à courir sus aux Anglais. Ces trois gentilshommes, dont le prince de Galles admira souvent le noble courage, contribuèrent surtout « à reboucher la pointe de sa colère ³. »

Duguesclin, pour rassurer les habitants de la cité, demeura sur les frontières du Limousin. Après le départ des princes, Jean Chandos, cherchant à se prémunir contre une attaque, fit une sortie, et escarmouchant contre ses ennemis, qui voulaient lui fermer le passage, il brûla le faubourg de Saint-Martin, centre important du commerce depuis plusieurs années; puis il continua sa chevauchée, ne laissant derrière lui que d'affreuses dévastations. Sa colère retomba surtout sur le vicomte de Rochechouart, dont il ravagea encore les terres, mais sans oser attaquer le château au siège duquel il avait déjà honteusement échoué ⁴. Ses troupes, dont il laissa une partie à Pem-

1. FROISSART : l. I, c. 322.

2. *Ibid.*

3. MONTAIGNE.

4. FROISSART : c. 315.

broch, continuèrent leurs incursions dans la contrée située sur la rive gauche de la Vienne.

A la nouvelle que Limoges s'était rendu aux Français, et que l'évêque, son ancien chancelier, avait engagé les habitants à ouvrir leurs portes, le prince de Galles, qui se trouvait alors à Cognac, sur les bords de la Charente, se laissa aller à la plus violente colère, déclarant « qu'il n'avait plus foi aux prêtres; » jurant par l'âme de son père qu'il reprendrait la ville à tout prix, qu'il punirait les traîtres. Son armée, qui se composait de douze cents lances, chevaliers et écuyers, de mille archers et de trois mille hommes de pied, se mit aussitôt en mouvement. Il partit avec elle, accompagné de ses deux frères, le duc de Lancastre et le comte de Cambridge, et du comte de Pembroch. Parmi les principaux seigneurs anglais ou gascons qui suivaient sa bannière, on distinguait Guichard d'Angles, Louis d'Harcourt, les sires de Pons, de Parthenay, de Tonnay-Boutonne, Percevaux de Cologne, messire Geoffroi d'Argenton, Geoffroi de Nontron, à qui il avait donné ce fief de la vicomté de Limoges, Robert, seigneur de Montbron en Angoumois, les sires de Montférand, de Chaumont, de Langoiran, de Thouars, et plusieurs autres impatientes, comme lui, de punir la ville rebelle à l'Angleterre. Les habitants des campagnes, et ceux des villes qui se trouvaient sur la route, fuyaient à l'approche de cette armée, dont le chef, atteint d'une maladie mortelle, ne pouvant se tenir à cheval, se faisait porter dans une litière, n'ayant plus rien de cette énergie néroïque qu'il montrait à Crécy et à Mauthuis. Son armée arriva bientôt sous les murs de la Cité, dont les habitants, du haut de leurs créneaux, pouvaient l'entendre crier et jurer, qu'il ne se retirerait que lorsque la place se serait rendue à discrétion. Il prit son logement au couvent de Saint-Géraud. Le duc de Lan-

castre s'établît aux Jacobins; les comtes de Pembroch et de Cambridge, avec les seigneurs de Guyenne, au monastère de Saint-Augustin; les chevaliers de Poitou, de Périgord et d'Angoumois à l'abbaye de Saint-Martin et aux Cordeliers. On voyait briller de l'autre côté de la rivière les feux de bivouac de Thomas Felton, captal de Buch, qui campait avec cinq cents lances, et, un peu plus loin, la division d'Hannuyers, autre chef anglais, qui commandait à mille archers et à dix mille Gascons. Le corps le plus rapproché de la place était celui de messire Jean Chandos.

En présence du danger qui les menaçait de si près, l'évêque et les bourgeois regrettaient de s'être donnés au roi de France, et ne voyaient aucun moyen d'échapper à la colère de leur ennemi, ni même de se rendre à discrétion; car, comme le dit Froissart, « ils n'étoient ni mi-seigneurs, ni maîtres de leur Cité. Messire Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche et Roger de Beaufort, qui la gardoient et qui capitaines en étoient, réconfortoient grandement les gens de la ville; et quand ébahir (trembler) les voyoient, leur disoient : « Seigneurs, ne vous effrayez de rien; nous sommes forts, et gens assez, pour nous tenir contre la puissance du prince : par assaut ne nous peut-il prendre ni grever, car nous sommes bien pourvus d'armes. » Quand le prince de Galles eut examiné avec ses maréchaux toutes les positions, en faisant le tour des fortifications, il fit venir les burons, « gens bien experts pour mines, » lesquels il mit en besogne du côté du Naveix ¹, près d'une haute tour, appelée Aléresia, où la muraille était bâtie sur le tuf et sur le roc ².

Il demeura tout un mois devant la ville, faisant travailler

1. Le Naveix était cette partie de la Cité qui touchait à la Vienne. On le nommait ainsi parce que les barques chargées de bois s'y arrêtaient.

2. CHRON. MSS. — Froissart, l. I., c. 316.

à la mine, et défendant aux siens d'engager la moindre escarmouche. « Les hurons et pionniers, ayant miné et appuyé les murs des pilotis de bois ensoufrés, ils firent tant par leurs labeurs, qu'ils vinrent au dessein de leur ouvrage et entreprise, laquelle contenoit cent coudées de muraille, sans comprendre ladite tour d'Aléresia. Ils mirent bois, soufre et autres matières sèches, pour brûler et consumer le pilotis, puis avertirent le prince que, quand il lui plairoit, feroit renverser les murs dans les fossés, où ses gens pourroient entrer facilement. » — « Oïl, dit-il, je veux que demain à l'heure de primes votre ouvrage se montre. » De leur côté, les assiégés pratiquaient des contre-mines.

Pendant ce temps-là, Duguesclin, à la tête de deux cents lances, parcourait le Limousin, le jour tenant les champs pour attaquer les détachements ennemis, la nuit se retirant dans les forteresses qui appartenaient aux divers seigneurs dévoués à la France, tels que ceux de Marval et de Mareuil. Presque toujours il surprenait les Anglais dans les petits bourgs ou dans les manoirs, « où ils festoyaient. » Toujours fidèle à la cause de Jeanne-la-Boiteuse, l'illustre vainqueur de Cocherel, en combattant pour la France, s'efforçait aussi de conserver à sa souveraine la vicomté de Limoges, que les partisans d'Édouard III traitaient comme une terre conquise, et qu'espérait bien reprendre plus tard le duc de Bretagne, malgré les clauses contraires du traité de Guérande. « S'y fit là grand'guerre, et nul ne lui alla au-devant, car le duc de Bretagne ne cuidoit point que messire Bertrand le dût guerroyer. » En effet, il arriva jusque devant Saint-Yrieix, sans trouver d'ennemis qui osassent l'arrêter. Les habitants, qui tenaient pour l'Anglais, furent si effrayés que, malgré la force de leurs murailles, ils se rendirent et reconnurent l'autorité de la vicomtesse dont les viguiers reprirent leurs fonctions, malgré la convention

entre le chapitre et Philippe-le-Bel. Mais peu de temps après, quelques chefs bretons reprirent la ville au comte Jean de Montfort.

Le 3 septembre 1370 était le jour fixé par le prince de Galles pour mettre le feu à la mine et donner l'assaut à la ville.

Pour conclusion, disent les chroniques, le feu mis aux mines et les murailles renversées dans les fossés, les habitants étaient en armes, prêts à combattre à l'assaut donné par les trompettes et des clairons; les gens de pied donnèrent dedans; puis montèrent sur les murailles, coupant les pont-levis, barrières et autres défenses. Le comte de Galles, le duc de Lancastre, les comtes de Pembroke et de Cambridge, messire Guichard d'Angles, et beaucoup de gens de guerre, pillards à pied, tous prêts à mal faire, se précipitèrent dans la place, tuant tous ceux qu'ils rencontraient, hommes, femmes, enfants et jeunes filles. » Les vaillants ne faisaient grâce à personne, même à ceux qui étaient à leurs pieds demandant la vie sauve. « Ni comment ils n'avaient pitié des pauvres gens, ajoutent ceux qui souvent ont présenté les événements à l'avance aux Anglais ¹. » Les vainqueurs vinrent de cette sorte à la porte de Saint-André, dite la *Porte-Panet* ², juste devant de l'église cathédrale de Saint-Etienne, « là eut grand'tuerie, parce que la plupart des habitants étaient retirés dans cette église, pensaient être en sûreté; ce qui ne leur servit de rien, et en fut tués et sacrés plus de dix-huit mille ³; et la plus grande partie de ceux et celles qui étaient innocents de la rébellion; et furent en grand danger les religieuses de la

¹ ISSART : c. 315.

² La *Porte Panet* se trouvait près de l'église de Saint-André-des-Carmes, au bout de la rue Fontaine-de-la-Cave, du côté du Naveix.

³ Issart dit seulement trois mille.

Règle¹. Sur quoi, c'était déplorable à voir les pauvres citadins en tel état et effusion de sang si grande. Et, en mémoire de ce fut mise l'image de la Vierge, tenant son fils Jésus qu'elle portait devant, et couvrant son visage, à cause du sang qui fut répandu; laquelle image étant dehors et dans le mur de l'église a été mise dans la chapelle, où elle est, et où il y a grand'dévotion, étant appelée Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance². »

Quelques détachements, séparés de ceux qui venaient d'entrer par la brèche, s'étant dirigés vers le palais de l'évêque, firent le prélat prisonnier; et, comme ils avaient souvent entendu le prince de Galles jurer contre lui, ils crurent devoir le conduire à son logis. A l'aspect du prélat, le prince, quoique furieux, se contenta de dire qu'il lui ferait bientôt trancher la tête « par la foi qu'il devait à Dieu et à saint Georges. » Puis il donna l'ordre de l'éloigner de sa personne.

Pendant que les envahisseurs continuaient le massacre dans les rues et sur les places publiques, quatre-vingts chevaliers français conduits par Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche et Roger de Beaufort, qui avaient défendu durant une heure entière l'entrée de la brèche, s'étaient retirés dans la tour de Maumont, se promettant « de vendre chèrement leur vie. » Puis, à l'approche de l'ennemi : « Roger, dit Jean de Villemur, avant de combattre et de mourir, il vous faut être armé chevalier. — « Je ne le puis, répondit celui-ci; je ne suis pas encore assez vaillant, et grand merci, quand vous me l'offririez. » Alors, tous décidés à mourir les armes à la main, n'attendant d'ailleurs aucune grâce du vainqueur, déployèrent

1. L'abbaye de la Règle occupait une partie du terrain des bâtiments du séminaire.

2. Chron. mss.

par bannière, s'appuyèrent à une vieille muraille pour résister à leurs assaillants. Aussitôt ils virent arriver le duc de Lancastre, le comte de Cambridge et leurs gens, qui les sommèrent de se rendre. Sur leur refus, le combat commença. Plusieurs tombèrent sous les coups des Anglais. « Là combattirent longuement main à main le duc de Lancastre et Jean de Villemur, qui était grand chevalier fort et bien taillé de tous membres, et le comte de Cambridge avec messire Hugues de La Roche; et le comte de Embroch et messire Robert de Beaufort, qui était simple sayer : et firent ces trois contre trois plusieurs grand'expertes d'armes. » Les autres se tenaient à l'écart pendant ce duel terrible qui allait finir par la mort des uns ou des autres, lorsque le prince de Galles arriva, « et les regarda tout volontiers, s'adoucit grandement : et tant se combattent que les trois Français, d'un accord, en regardant leurs épées, dirent : — « Seigneurs, nous sommes vôtres, et nous vous avons conquis. » — « Par Dieu, messire Jean, dit alors le duc de Lancastre, nous le voudrions pas autrement faire, nous vous recevons comme nos prisonniers¹. » C'est le récit de Froissart, toujours partial pour les Anglais.

D'autres ajoutent : « La Cité de Limoges fut détruite par Edward, prince de Galles. Les citoyens furent tués, les murailles, les maisons, le palais de l'évêque renversés et jetés aux flammes. On ne voyait plus aucun vestige de cette riche cité, si ce n'est l'église cathédrale, avec quelques chapelles adhérentes. Ce monument est resté depuis incomplet, et n'a pas été rebâti en son entier. Le sang coulait comme un ruisseau, depuis l'église Saint-Étienne jusqu'à la rue². » D'autres renchérissement encore sur ce sombre tableau. — « La cité de Limoges est

¹ FROISSART : t. I, p. 516.

² NADALD. M^{re} du comte de Limoges.

toute pillée; le surplus des citoyens, que le glaive avait pardonnés, étant prisonniers en grande captivité, après le feu de leurs maisons, murailles et tours abattues, et les Anglais chargés de leurs dépouilles, furent rachetés par les habitants de la ville de Limoges, ayant compassion de leurs parents, vendant domaines et héritages, remplissant la ville de pauvres citoyens n'ayant maisons pour se retirer, ni meubles pour se servir. Les uns furent contraints de se retirer dans les hôpitaux et autres places ouvertes; à cause de quoi, dans les mois de novembre et décembre, se peñt entre eux des maladies, qu'il en mourut la plus grande partie, et peu se sauvèrent ¹. »

Jamais la haine de l'Angleterre n'avait entassé autant de ruines dans une seule ville. Le duc de Lancastre, craignant que son frère ne fît trancher la tête à l'évêque, le réclama comme son prisonnier. Selon d'autres, ce fut la princesse de Galles qui détermina son mari à rendre la liberté à l'évêque, en lui disant, que s'il s'y refusait, le pape l'excommunierait et déclarerait ses enfants illégitimes. On sait, en effet, que le prélat, devenu libre, se retira auprès du pape ².

Le prince de Galles n'était pas satisfait; il lui fallait encore d'autres dévastations, d'autres trésors à piller. L'abbaye de Grandmont, la fille bien-aimée des rois d'Angleterre, était trop riche pour être respectée. Il s'y dirigea à la tête d'une partie de ses troupes, ruina en passant le

1. Chron. mss.

2. Il fut fait cardinal par Grégoire XI, et mourut à Avignon. La princesse de Galles avait deux motifs pour craindre que le pape ne déclarât son mariage illégitime : d'abord à cause de sa parenté avec son mari, puis, cause des doubles fiançailles de Jeanne de Kent avec lord Holland et avec lord Montaigut. On ne pouvait revenir sur la décision de Clément VI en faveur du premier; et c'était à la mort de lord Holland que le Prince-Noir avait épousé sa cousine, la plus riche héritière de l'Angleterre. (LAFONTENELLE DE VAUDORÉ : *Revue anglo-française*.)

g de Saint-Sylvestre qui, par sa nombreuse population, semblait à une petite ville, arriva au monastère, dispersa les moines, pillà tous les trésors, ravagea l'église, profana les reliques, et fit fouiller les tombeaux (1370)¹. Ce fut son premier acte de cruauté, dont il n'avait pas besoin pour donner à la France un nom redouté et maudit. Ses détachements continuèrent de parcourir le pays. Ils ruinèrent l'ancien château de Compreignac², ainsi que celui de Rancon. Le seigneur de Bertincourt, son sénéchal, qui tenait la campagne d'un autre côté, s'étant laissé surprendre par l'ennemi, se retira au château de Pierre-Buffière où il croyait pouvoir rassembler quelques-uns des siens, lorsqu'il y fut reçu en ennemi par Thibaud du Pont, arrivé depuis quelques jours à la tête des fortresses du vicomte de Rochechouart, qui le fit prisonnier et l'envoya dans un autre château, d'où il ne sortit qu moyennant une rançon de douze mille livres. Ne pouvant donner un à-compte, il laissa en otage son fils Jean de Bertincourt³.

Arrivé à Bordeaux malade, triste de ses derniers exploits, de la mort de son fils à Angoulême, tourmenté par les Anglais, car il avait peu d'espoir de recouvrer la santé, Jean se chercha à se justifier auprès du clergé de Limoges, et obtint un pardon que le clergé n'avait pas demandé, car il voulait n'avoir plus rien à souffrir. Ces lettres, données à Bordeaux le 10 mars 1370, dans lesquelles, comme si de tels titres pouvaient, à l'approche de la mort, faire oublier ses grandes iniquités, se qualifiant de « fils aîné du roi de France et d'Angleterre, prince d'Aquitaine et de Galles, comte de Cornouailles, comte de Leicester et seigneur de

NADAUD : Mss. ap. séminaire.

Le château a été détruit depuis. On n'y voit plus que les vestiges de ses tours.

FROISSART : l. I, c. 320.

Biscaye, il disait « qu'à cause de l'évêque de Limoges, chef du chapitre de la cathédrale, le doyen, chanoines et autres officiers de ce corps avaient souffert plusieurs maux en leurs corps et en leurs biens, et l'avaient prié de ne les punir point comme complices de la faute de leur évêque, où ils n'avaient aucunement trempé; et déclare qu'il leur remet, pardonne et quitte toute rébellion, trahison et forfaiture, avec toute peine criminelle et civile; et casse, révoque, annule toutes conquêtes, et les restitue en leur bonne renommée, paix et biens avec leurs églises; et s'ils étaient saisis les délivre, et sur ce point impose un perpétuel silence à tous les sénéchaux, justiciers et officiers, et leur commande de les faire jouir paisiblement de la grâce qu'il leur accorde ¹. » L'exécution de ces volontés était confiée à Richard de Malmesbury, son sénéchal, qui délégua ses pouvoirs à Pierre d'Auvergne, sergent de Limoges, et à ses autres officiers. Rien ne put rendre de longtemps à Limoges son ancienne splendeur.

Pendant soixante-quinze ans la Cité garda les traces de la haine de l'Angleterre : on y voyait des maisons brûlées, des murailles à moitié détruites; les églises, la salle épiscopale, où se réunissait le chapitre, et deux tours seulement étaient restées debout. Ce quartier ne fut longtemps habité que par quelques pêcheurs et quelques indigents retirés dans ces ruines. Les évêques Aymeri Carthi, Bernard de Bonneval, Hugues de Magnac et Nicolas Viaud habitèrent le château d'Isle, situé sur les bords de la Vienne. Tous s'appliquèrent à effacer les traces de tant de désastres, en faisant reconstruire un grand nombre de maisons. Le pape Grégoire XI vint en aide aux malheurs de son pays, en renonçant aux dîmes qu'il percevait dans l'étendue du diocèse.

1. Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges.*

La cotisation des fidèles procura aux églises les livres, les vases sacrés et les ornements qu'elles avaient perdus. Une assemblée des grands dignitaires du clergé de France, dont firent partie les archevêques de Rouen, de Bourges, de Sens et de Tours, et seize évêques, accorda de nombreuses indulgences à tous ceux qui feraient des aumônes pour les réparations de la chapelle de Saint-Martial. Attirer en grand nombre les étrangers à Limoges, c'était les rendre témoins des ruines entassées et exciter leur compassion et leur charité. Le cardinal de Saragosse se distingua entre tous par sa générosité, en contribuant largement à la construction du clocher de l'église Saint-Martial où il eut son tombeau.

Pendant ce temps-là, la vicomté souffrait encore tous les maux de la guerre. Les Anglais y occupaient encore plusieurs positions, malgré Jean d'Evreux, qui les harcelait et taillait quelquefois en pièces leurs détachements. Bertrand Duguesclin, de son côté, défendant en même temps la France et la maison de Blois, s'emparait de quelques châteaux, pendant que les ducs de Berry et de Bourbon se tenaient sur les frontières d'Auvergne. Mais d'autres dangers appelaient ailleurs l'héroïque Breton ; il quitta le Limousin, laissant à son neveu Ollivier de Mouni le soin de garder les places conquises. Son absence enhardit les Anglais, qui recommencèrent leurs courses, et pillèrent encore les environs de Limoges.

Les habitants n'avaient pas grand'chose à perdre, mais ils voulaient la sécurité qui leur permit de refaire leur fortune par le travail. Ne se voyant plus suffisamment protégés par les Français, ils envoyèrent un bourgeois notable, nommé Bouillon, demander au roi d'Angleterre trêve, paix et protection, qu'autrement le désespoir les pousserait à une nouvelle révolte. Après un voyage de quatre mois et

onze jours, l'envoyé revint de Londres, porteur d'une lettre du roi adressée à Jean d'Urnès, gouverneur de la ville, et à messire Richard de Malmesbury, sénéchal, enjoignant de faire réparation aux habitants pour tous les dommages occasionnés par les soldats. Les deux officiers, malgré tous leurs efforts, ne purent exécuter ces ordres ; voyant que les soldats indisciplinés, toujours avides de pillage, bravaient leur autorité, ils quittèrent la ville, et revinrent en Angleterre, laissant le champ libre aux dévastateurs du pays. Alors les consuls, fatigués d'un état de choses qui les ruinait, d'une autorité qui ne savait plus les protéger, se réunirent pour aviser, avec les principaux notables, dans une des chapelles de l'église de Saint-Martial. Là, agenouillés, confiants dans leurs prières, animés par le patriotisme, ils résolurent d'envoyer secrètement demander à Charles V de les secourir. Jean Bayard, Jean Martin et Laurent Sarrasin, porteurs de la procuration des bourgeois, scellée et signée par les consuls, allèrent offrir au prince la ville et le Château, mais à condition qu'il maintiendrait leurs privilèges. Charles V accepta, et déclara la ville réunie à sa couronne, en donnant à la vicomtesse Jeanne-la-Boiteuse mille livres de rente à prendre sur le château de Nemours (1371)¹ : ce qui porte à croire que la cession que celle-ci lui avait déjà faite était plus fictive que réelle.

1. Arch. de Pau : *F. de la vicomte de Lincoges*, S. E, 627. Tous les documents relatifs aux privilèges accordés par le roi Charles V, ne se trouvent pas réunis dans cette même liasse ; quelques-uns sont classés ailleurs.

CHAPITRE XVI

SUITE DE LA GUERRE DE CENT ANS; JEANNE-LA-BOITEUSE;
JEAN DE BLOIS, VICOMTE DE LIMOGES

Charles V fait des concessions aux consuls et au clergé. — Exemption d'impôts pendant dix ans. — La vicomté rendue à Jeanne-la-Boiteuse. — Note sur les étangs de Limoges. — Etat malheureux du clergé; l'évêque Aymeri Chatti. — Le troubadour Arnaud-Daniel de Saint-Léonard. — Louis de Sancerre à Limoges. — Note sur le château de la Vauguyon. — La noblesse du Limousin contre les Anglais. — Tristes résultats de la minorité de Charles VI. — Exploits du maréchal de Sancerre, qui s'empare de plusieurs châteaux. — Perrot-le-Béarnais dans Chalusset. — Aymerigot-Marcel à Ventadour. — Appauvrissement de l'Église; l'évêque Bernard de Bonneval et les abbés de Saint-Martial, de Grandmont. — Le clergé et l'évêque; leurs différends. — Privilèges de l'Église de Limoges. — Simon de Cramaud, patriarche d'Alexandrie; son tombeau. — La peste et la famine dans le Limousin. — L'autorité de Jeanne-la-Boiteuse à sa mort. — Jean de Blois demeure prisonnier en Angleterre; sa rançon. — Il vient dans sa vicomté. — Marguerite de Bretagne; ses projets criminels. — Mort du sire de Clisson; ses enfants.

La haine contre l'étranger, des besoins mieux compris et le patriotisme, qui ne meurt jamais en France, même dans les plus grandes épreuves, avaient jeté Limoges dans les bras de la royauté légitime. Pour être plus sûr de la fidélité des habitants, pour les consoler de tant d'infortunes, Charles V leur accorda de nombreux privilèges. En les réunissant à sa couronne, il promit de défendre toutes leurs franchises communales contre les prétentions de Jeanne de Penthièvre. Comme il lui fallait compter avec le clergé, il promit aussi de grands avantages à l'abbé de Saint-Martial en compensation du droit d'hommage que possédait l'abbaye de temps immémorial. Les consuls obtinrent dans la

châtellenie la juridiction haute, moyenne et basse, avec les rentes, autrefois perçues par le clergé ou par les vicomtes¹. La bourgeoisie s'enrichissait ainsi en mettant son patriotisme au service de la France. Les soldats de l'Angleterre n'entreront plus désormais dans nos villes que par la brèche. Les consuls, ces chefs de la démocratie, qui plus tard oublieront leur origine, furent déclarés, ainsi que leurs héritiers directs, exempts des droits de francs-fiefs, récompense méritée alors, mais qui n'en devint pas moins un privilège, que plusieurs familles invoquèrent par la suite comme un titre de noblesse. En France, la bourgeoisie a souvent compromis les droits du peuple, mis de côté l'égalité politique, en enviant des titres qui n'ajoutent rien à sa dignité personnelle, et qu'on ne lui accorde parfois que pour payer de lâches complaisances. Les consuls de Limoges devaient garder les clefs de la ville et de toutes les forteresses, et employer plusieurs impôts à la reconstruction et à l'entretien des murailles.

Ces concessions ne profitaient pas seulement au roi, qui s'assurait ainsi la fidélité de ses sujets : le peuple trouvait aussi de grands avantages dans l'extension des franchises, déjà reconnues par le héros de Crécy et de Maupertuis ; car Charles V reconnut encore que, pendant dix ans, la ville serait exempte de tout impôt, péage et subventions, avec la faculté de déterminer le nombre des hommes de guerre que le roi de France pouvait introduire dans la place ; de plus, qu'aucun homme de naissance illégitime ne pourrait remplir de fonctions publiques en Limousin. C'était un hommage rendu aux bonnes mœurs, et aussi un préservatif contre certains abus ; car on sait que le XIV^e siècle fut le règne des bâtards de la noblesse. Les officiers du roi,

1. Archives de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*.

ils habitaient la ville, devaient, comme les autres, contribuer aux tailles et aux subsides levés par le roi; tous les biens confisqués revenaient à leurs anciens possesseurs, ainsi que les marchandises arrêtées sur les grands chemins.

Charles V, prenant sa part des cruelles nécessités des temps passés, voulut que toutes les dettes contractées à Limoges par son père, n'étant alors que duc de Normandie, fussent intégralement payées. Pour mettre la ville à l'abri des abus de la puissance spirituelle, il autorisa son sénéchal à saisir dans certaines circonstances le temporel des évêques et des abbés, et en cas de résistance, s'engagea à fournir à la ville soixante hommes d'armes, si elle était menacée. Il fut aussi interdit à tous gens de guerre, capitaines et autres, de saisir les vivres qu'on transporterait dans la ville¹. Ce fut un jour de fête à Limoges, quand les consuls, réunis à la maison du consulat, donnèrent lecture à la foule de ces lettres patentes, par lesquelles ils étaient aussi mis en possession d'une place nommée la Mothe, où se trouvaient deux immenses bassins fournissant l'eau au Château², ainsi que de plusieurs propriétés qui avaient appartenu aux vicomtes. Malgré la reconnaissance ou l'octroi de tous ces privilèges, Charles V, après avoir chassé les Anglais des principales positions occupées depuis la bataille de Maupertuis, ne voulut pas garder plus longtemps la vicomté de Limoges; il la rendit, en 1398, à Jeanne-la-Boiteuse, qui était restée si longtemps étrangère

1. *Ordonn. des rois de France*, t. V.

2. Ces étangs, construits en 1244, après un incendie qui fit de grands ravages, devaient être alimentés par un ancien aqueduc de construction romaine. Ils occupaient la place appelée aujourd'hui le *Marché Dupuytren*. En 1296, Pierre Aubert, sénéchal de la Marche et du Limousin, établit sur le même emplacement un bassin en gruit d'une seule pièce, et d'une capacité qui le rend très-curieux.

au Limousin, occupée qu'elle était à défendre son héritage en Bretagne ¹. Elle reprit bien alors le titre de vicomtesse de Limoges, mais elle ne vint que rarement visiter cette terre de ses ancêtres. Elle n'aimait pas le séjour de la ville où la bourgeoisie émancipée était toujours disposée à méconnaître ses droits; ses manoirs n'avaient guère plus d'attrait pour elle, car tout autour s'étaient élevées des familles enrichies à ses dépens. Elle se retira dans le comté de Penthievre, vieillie avant l'âge par ses longues infortunes, pleurant la captivité de ses deux fils, encore retenus prisonniers en Angleterre. L'un d'eux y mourut, après avoir éprouvé de la part du vainqueur les plus lâches insultes. L'Angleterre ne sut jamais admirer l'héroïsme de ses ennemis. Alors la vicomté ne fut pendant quelque temps administrée que par les officiers institués par Jeanne, qui lui rendaient annuellement compte des recettes et des dépenses ².

Pendant qu'un de ses plus nobles chevaliers, Jean de Lignac, qui servait sous les ordres du duc d'Anjou, « appert homme d'armes et vaillant durement, » faisait prisonnier devant Bergerac messire Thomas de Felton, sénéchal de Bordeaux, Limoges, profitant de l'éloignement des Anglais, travaillait à relever ses murailles. Mais l'aspect de la ville était triste, la misère à son comble. Les églises dévastées, dépouillées de leurs reliques, étaient presque désertes. Les moines, qui avaient pris la fuite, n'osaient pas reparaitre. Il n'y avait à la cathédrale que quatre chanoines qui vivaient presque d'aumônes, Mathieu de Felletin, Hélié Lamy, Pierre de Superboses (de Soubrebost) et Pierre de Lubersac, qui n'avaient pas de quoi payer quelques vicaires pour les assister dans les cérémonies. Le nouvel évêque,

1. Arch. de Pau : *F. de la vicomté de Limoges*.

2. D. MORICE : *Histoire de Bretagne*, t. VIII, p. 391.

Guéri Chatti (de l'Age-au-Chat), en instituant de nouvelles pratiques religieuses, surtout par l'ostension solennelle des reliques envoyées par Grégoire XI, attira un grand nombre d'étrangers ¹. Bientôt les églises retrouvant leurs beaux jours de fêtes, leurs riches ornements, le peuple toutes les espérances que donne la religion.

Un gai, mais pieux troubadour, Arnaud-Daniel de Saint-Raymond, qui faisait les délices de la cour d'Avignon, profitait de toutes les occasions pour dire au pontife les malheurs de son pays, évoquant sa charité sous toutes les formes ². Grégoire XI donna à la cathédrale quatre chappes de couleurs différentes; après son départ d'Avignon, une magnifique chasse d'or émaillé, ornée de pierres précieuses, destinée aux reliques de Saint Martial; Jean de Sancerre, un de ses cardinaux, plusieurs coupes d'or, sur lesquelles était gravé son nom.

En même temps, Louis de Sancerre, maréchal de France, chargé de faire exécuter les conventions faites avec les Anglais, faisait pompeusement son entrée dans la ville avec ses hommes d'armes, ses enseignes déployées, et portait l'étendard royal sur les principales portes. On était beaucoup, mais on avait encore des craintes, car quelques détachements anglais occupaient encore plusieurs lieux, le Chalard-Peyroulier, dont l'église abritait le tombeau de Gouffier de Lastours, un des héros de la première croisade ³, le Chalard-Courbefy, Rochechouart, et ils s'étaient emparés par escalade pendant la nuit ⁴,

¹ Sous cet aspect, on ajanta un revêtement aux trois faces extérieures du chœur de Saint-Ltienne, qui menaçait ruine.

² Raynaud a dit de ce troubadour : « Il fut un grand maître en langue d'oc, détaché à la fin par la noblesse de son sang, par un esprit élevé, par des connaissances littéraires, et aimé d'une grande dame qu'il aimait ses vers. » (RAYNOUD, *Sur des Troubadours*.)

³ XABIER : *Pouille, insc.*, p. 215, au séminaire de Limoges.
⁴ SANCERRE, *Mém.*, t. II, p. 319.

la Souterraine, Saint-Vicq, Jeannailac, la Vauguyon, dont on voit encore les belles ruines, près du lit encaissé de la Tordouère ¹, et d'autres moins importants. Pour que le pays pût retrouver sa sécurité, il fallait reprendre ces positions.

Les communes et la bourgeoisie de Limoges fournirent leur contingent en hommes et en argent à Bertrand Duguesclin et à Louis de Sancerre, sous lesquels servaient avec une rare distinction plusieurs chevaliers du pays, Ollivier Blanchard, messire Arnoul, et Jean du Luc, qui ne venait que d'abandonner le parti de l'Angleterre ², Bernard de Lubersac, le seigneur de Laurière de la famille de Pompadour, et ceux de Saint-Julien. Quelques débris de l'armée ennemie, qui tentaient de traverser le pays pour gagner le Poitou, furent taillés en pièces. Gauthier de Passac, sénéchal de la province, vint aussi à Limoges, quelque temps après, demander de nouveaux secours, pour achever la déroute des ennemis, et surtout pour les chasser de Château-Chervix. Les bourgeois, le clergé, malgré sa pauvreté, et les principales localités étaient disposés à fournir au roi un fouage d'un franc par feu; mais il n'en fut pas ainsi de la population de Limoges. Les consuls avaient jugé de la fortune des habitants d'après la leur : il leur fallut, pour faire la perception de l'impôt, murer les portes du Saint-Esprit, de Pissevache, de Baxlagiers,

1. M. l'abbé Arbellot, savant archéologue, parle ainsi de ces ruines : « C'est un vaste quadrilatère dont les angles sont fortifiés par des tours de forme ronde. Les fossés sont comblés; le pont-levis et la herse ont disparu. La porte d'entrée est flanquée, comme à Châlusset, de deux tours latérales; une autre tour à gauche sert de cage d'escalier. Dans une des salles, la muraille conserve encore les traces d'une peinture à fresque, et de cette inscription en caractères romains du XVI^e siècle : VIVE... CADET DE CHAMPIGNY. (*Guide du voyageur en Limousin.*) »

2. La maison du Luc était fort ancienne : elle possédait en 1200 une partie de la seigneurie d'Authesfort.

de Vieille-Monnaie et de Mirebeau, par lesquelles pouvaient sortir les mécontents, qui aimaient mieux abandonner leurs maisons, encore en partie en ruines, que de perdre leurs dernières ressources.

La fortune de la France s'était relevée sous Charles V, qui mourut au milieu de son triomphe, ne laissant à l'Angleterre que quelques places, dont les capitaines anglo-français faisaient plutôt des repaires de brigandage que des places de guerre (1380). Mais le patriotisme avait encore à parfaire son œuvre ; il fallait encore du courage et de l'argent, pour faire tomber du haut des rochers, des flancs des collines tous les petits châteaux, où se tenaient de petits détachements, moins désireux de combattre que de piller. Duguesclin, qui n'eut pas le bonheur de mourir sur un champ de bataille, n'avait pas jugé ces positions dignes de lui. Malheureusement la minorité de Charles VI, la rapacité de ses oncles, qui se croyaient le droit de piller le trésor du Restaurateur de la France, d'abaisser la justice du roi au niveau de leur ambition, la complicité de quelques grands personnages de la noblesse, tout contribua à relever la fortune de l'Angleterre. Le patriotisme ne se trouvait plus que dans quelques villes où la démocratie avait à cœur l'indépendance nationale, et où les princes venaient venir chercher ni gloire, ni argent.

Dans la seconde année du nouveau règne, continuant sans ambition personnelle sa glorieuse carrière militaire, le maréchal de Sancerre vint assiéger la Souterraine, occupée par Jean d'Albret avec une troupe d'Anglais. Les consuls de Limoges lui fournirent des vivres, des machines de siège, des armes et des ouvriers. Ils réunirent ensuite les hommes les plus aguerris des paroisses voisines, qui coururent à l'attaque de cette place, contre laquelle les habitants des campagnes, déplorant le ravage de leurs champs,

les marchands, la perte de leurs marchandises, élevaient des cris de haine et de vengeance. La garnison capitula, mais on ne put l'empêcher d'aller exercer ailleurs ses brigandages. Saint-Léonard était menacé de tomber en son pouvoir; mais la bourgeoisie et les consuls surent se défendre au moyen de quelques troupes qui leur vinrent en aide. Le maréchal de Sancerre parvint, dans le même temps, à chasser l'ennemi de Rochechouart, de Jumillac, du Breuil, de Lavauguyon¹ et de Saint-Vicq. Malgré ces succès, les Anglo-Gascons se divisaient en plusieurs bandes et se réunissaient pour de nouvelles entreprises. Tout château, toutes vieilles masures, restes des guerres féodales, leur servaient de places fortes : ils s'y retranchaient et y entassaient leur butin. Eymoutiers, qu'ils occupèrent quelque temps et qui ne leur offrait plus que des ruines, ne fut mis en état de défense qu'après leur départ, quand le roi Charles VI eut fait reconstruire la ville, dont l'enceinte eut alors neuf cents pas de circuit, et pour défense cinq grosses tours, quatre portes flanquées de tourelles et des remparts entourés de larges fossés².

Toutes les petites villes cherchaient à la même époque à se mettre à l'abri de nouvelles attaques. Les consuls de Limoges rétablissaient leurs fortifications, remettaient en vigueur leurs franchises, leurs privilèges octroyés ou reconnus, par les rois d'Angleterre ou par les rois de France, lorsque de nouvelles bandes d'aventuriers, commandées par des capitaines gascons ou normands, vinrent ravager les environs. Perrot-le-Béarnais, le principal chef de ces chevaliers-bandits, maître de Châlusset, principal centre

1. Ce château, situé dans la commune de Maisonnais, canton de Saint-Mathieu, n'offre plus que des ruines très-pittoresques. La porte d'entrée semble avoir eu pour modèle celle de Châlusset, flanquée de deux tours. On croit qu'il fut détruit par les ordres de Richelieu.

2. D'autres attribuent ces constructions à Charles VII.

es opérations, courait jusque dans le Quercy et dans le Bergue. Un jour, quelques aventuriers de sa garnison, nombre de quarante lances, sous le commandement nommé Geronnet, se dirigèrent du côté de Mont-Ferrand, cherchant quelques captures à faire. Ils trouvèrent devant eux messire Jean Bonne-Lance. Vingt-deux furent pris et seize tués dans un rude combat. Le vainqueur les conduisit à Mont-Ferrand, comme pour célébrer sa victoire. Les dames et les demoiselles se réunirent pour aller « le conjurer et festoyer. » Le chevalier fut généreux ; il les mit à rançon et dit à Geronnet : « Vous demeurez ici pour vos compagnons, qui iront chercher votre rançon. » Dix d'entre eux allèrent donc à Châlusset. Perrot-Béarnais les reçut mal : « Vous êtes venus ici pour gagner de l'argent ? — Oui, répondirent-ils ; on ne gagne jamais toujours. — Je n'en suis de gain ni de perte, répliqua-t-il ; mais de moi n'auront-ils rien, car je ne les y fis pas. Or, leur dites qu'aventure les délivre. » Cette dure réponse rapportée à Geronnet ne l'émut guère ; il les renvoya à Châlusset avec des menaces pour son capitaine, en disant : « Dites-lui qu'il nous délivre d'ici, et un mois après ma délivrance, je le mettrai à tel parti d'armes qu'il voudra avec ses compagnons cent mille francs. » Cette offre le Béarnais ouvrit une arche contenant plus de quatre mille francs, et paya la rançon. Geronnet, de retour à Châlusset, concerta avec lui le projet d'enlever la ville de Mont-Ferrand, ce qui fut exécuté.

Les murs de Ventadour, situé dans la partie la plus fertile du pays, sortaient aussi les bandes d'Aymeric-Marcel, qui venaient parfois jusque sur les bords de la Garonne planter leurs bannières et crier : « Saint-Georges pour la Guyenne ! » Ces aventuriers occupèrent sans obstacle le château démantelé, appelé la Roche-Vendois, arrière-

fief du Limousin, près du château de la Tour. Le comte de Meaux vint les y assiéger par l'ordre du roi de France; mais, pendant qu'Aymerigot allait solliciter des secours du roi d'Angleterre, la place fut prise. Un autre chef, Geoffroi-Tête-Noire, qui le premier s'était logé dans Ventadour, y fut assiégé par Guillaume de Lignac et Jean Bonne-Lance, qui construisirent quatre bastides pour loger leurs soldats et bloquer la place. Malgré les travaux des assiégeants, les routiers sortaient souvent et battaient les champs. Le siège durait depuis assez longtemps, lorsque Geoffroi fut blessé à la tête : comprenant que sa blessure était mortelle, il réunit ses compagnons, leur indiqua pour ses successeurs Alain et Pierre Roux, qui furent acceptés. Il mourut deux jours après, et fut enseveli dans la chapelle de Saint-Georges de Ventadour. Après lui ses deux successeurs perdirent la place par un trait de perfidie qui tourna contre eux. Ils proposèrent de se rendre moyennant dix mille francs. Les assiégeants acceptèrent et se rendirent à une entrevue avec la somme convenue; mais se défiant des assiégés, ils avaient posté à une petite distance une force considérable prête à accourir au premier son de cor. Entrés dans le fort presque sans suite, Bonne-Lance et Le Bouteiller, son compagnon, s'aperçurent qu'ils étaient trahis. Ils se placèrent dans la porte qu'on voulait refermer sur eux, sonnèrent du cor et virent accourir la troupe de l'embuscade, qui pénétra dans le château et tua tout ce qui voulut résister. Alain et Pierre Roux, envoyés au prévôt du Châtelet de Paris, furent exécutés comme traîtres et larrons ¹.

La démence de Charles VI, dont la cause accidentelle a produit à l'occasion de la Bretagne, toujours agitée par

¹. FROISSANT, t. II.

de des deux maisons rivales, et par les factions qui tenaient la cour, paralysaient les forces de la France. Les forces, ruinées par les princes, perdaient toute énergie et opposaient qu'une faible résistance à l'ennemi. Quelques villes seulement, restées sur la défensive, aussi bien contre les attaques des détachements anglais que contre les intrigues de la noblesse, jouissaient d'une paix apparente, mais non réelle; leur commerce était presque nul, et que les habitants des campagnes n'osaient plus quitter de leurs villages, pour vendre ou pour acheter. Les populations avaient bien autrefois bravé les Normands, et venant à Limoges vénérer les reliques; mais alors la ville n'avait plus les mêmes élans. Les grandes ostensions, qui furent publiées à cette époque par toute l'Aquitaine, ne firent accourir qu'un petit nombre d'étrangers autour du tombeau de saint Martial. L'élection de Bernard de Seneval au siège épiscopal ne releva pas la foi et les espérances de ce pauvre peuple, qui ne demandait qu'à mourir pour être consolé. La reine des abbayes du Limousin pleurait ses pertes; Aymar, abbé de Grandmont, venait mourir : son successeur, Aymeri Fabri, homme savant en droit canon et en droit civil, obtint de Charles VI que le monastère fût exempt, vu sa pauvreté, des impôts communs de toutes les maisons religieuses reprises aux Anglais. Le prince ne fit que lui rendre justice, car il n'y avait plus de religieux pour faire les offices dans ce sanctuaire naguère si riche, si vénéré. Les soldats qu'on y avait laissés, pour se défendre contre de nouvelles attaques des Anglais, y avaient causé tant de dégâts que le nouvel abbé ne put pas y venir habiter¹. Aymeri du Breuil, abbé de Saint-Martial², n'avait pas laissé son abbaye en meilleur

¹ L. 8005, mss., au séminaire de Limoges.
1301-1383

état, quand il fut remplacé par Gérard Gouvion, né dans un village près de Treignac.

Le nouvel évêque n'eut pas les qualités nécessaires pour ramener la confiance et la prospérité dans son diocèse : son ambition et son orgueil lui firent des ennemis dans le peuple et dans le clergé. Après avoir pris possession de son siège par procuration, il ordonna qu'à son arrivée à Limoges tout le clergé vint le recevoir. Gérard, Pierre et Étienne, alors abbés de Saint-Martial, de Saint-Augustin et de Saint-Martin, l'accompagnèrent dans sa cathédrale, dont l'entrée était ornée des reliques empruntées à tous les autels ; et, en présence du peuple, ils lui mirent au doigt l'anneau de sainte Valérie, la première martyre de l'Aquitaine. Aussitôt qu'il fut installé, il s'attacha à détruire les privilèges des chanoines, dont le doyen, comme tout le chapitre, ne relevait que du pape, depuis qu'Urbain II avait accordé ce privilège lors de la consécration de l'église. Clément VII reconnut les mêmes prérogatives, en s'en déclarant le protecteur contre les prétentions de l'évêque : Bernard de Bonneval refusa d'obéir à la bulle du pontife. Alors s'éleva contre lui l'indignation générale ; les prêtres eux-mêmes maudissaient publiquement son ambition. On disait partout qu'il était le persécuteur de l'Église, que sa tyrannie l'avait fait chasser de Bologne, qu'accusé dans un consistoire, il aurait été livré à la juridiction canonique, si les cardinaux limousins n'avaient pas intercédé pour lui, par égard pour sa famille, qui tenait le premier rang dans le pays.

A la fin, le chapitre et le doyen acceptèrent une transaction qui livrait à l'ambitieux prélat la plus grande partie des revenus de la cathédrale¹. Mais l'ordre ne devait pas

1. L'Église de Limoges, outre les droits de l'abbé de Saint-Martial, jouissait de privilèges très-importants dans l'ordre ecclésiastique, comme dans

encore se rétablir dans les rangs de l'Église ; le schisme régnait à Avignon, comme à Rome ; la cour de France, dominée par les factions, ne pouvait y mettre fin. Le Limousin se fit médiateur par un de ses plus illustres enfants, Simon de Cramaud, patriarche d'Alexandrie¹, qui entreprit de réconcilier le catholicisme d'Avignon et le catholicisme de Rome, présida le synode réuni à Paris en 1395, où il traita toutes les questions avec un immense talent. Il avait voulu aussi être le médiateur dans la querelle d'Antoine de Bonneval contre le clergé².

Aux troubles occasionnés par un évêque ambitieux ou par le grand schisme, se joignirent des fléaux de plusieurs genres qui semèrent partout la frayeur et la désolation. La famine et la peste firent de grands ravages. On voyait entassés dans les rues de Limoges les cadavres de ceux qui, désertant les campagnes, voulaient mourir sur le seuil des principales églises. Le clergé fit de sublimes efforts pour secourir tant de misères ; des processions de moines sortirent des églises de Saint-Étienne, de Notre-Dame de la Rè-

l'ordre politique. En 1229, les ecclésiastiques, véritables seigneurs féodaux, levaient des tailles sur leurs hommes et sur leurs tenanciers. Ceux de Saint-Étienne jouissaient d'une juridiction haute, moyenne et basse. Le chantre exerçait cette juridiction sur les clercs du chœur en connaissant des crimes et délits commis par eux : il avait, ainsi que l'official, un sceau particulier. En 1329, le clergé tenait ses assises à la Chapelle-Blanche. (NADAUD : *Essai sur l'histoire de la ville de Limoges*, aux archives du séminaire.)

1. Le cardinal Simon de Cramaud, patriarche d'Alexandrie, naquit au château de Cramaud, dans la paroisse de Biennac. On voit dans le chœur de l'église de cette paroisse une inscription gothique, perpétuant le souvenir d'une fondation pieuse faite par le cardinal. (L'abbé TEXIER : *Inscriptions de Limousin*.) Dans le cimetière est aussi une pierre tumulaire que la tradition dit être celle de Simon de Cramaud, alors qu'il est certain qu'il fut enterré dans la cathédrale de Poitiers. Peut-être son cœur ou ses entrailles furent-elles portées à Biennac.

2. Antoine de Bonneval fut enseveli dans l'église cathédrale, dans la chapelle de Saint-Martial, à gauche de la grande porte. Il fut remplacé par Hugues de Magnac, que ses vertus et ses talents firent admettre aux conseils de Charles V et de Charles VI.

gle, de Saint-Pierre-du-Queyroix, et parcoururent la ville pendant plusieurs jours, précédées des ordres mendiants étalant les signes de la pauvreté et de la pénitence aux yeux de la population désespérée.

Jeanne-la-Boiteuse mourut sur ces entrefaites dans le comté de Penthievre, pour ainsi dire exilée de sa vicomté de Limoges que lui avait rendue Charles V, tout en conservant sa suzeraineté sur les consuls¹. Que pouvait-elle venir chercher sur cette terre si chère à ses ancêtres ? Ses anciens vassaux auraient à peine reconnu son autorité ; la vieille capitale des Gui et des Adémar aurait renié les privilèges de sa race. Sa bannière n'aurait pas flotté à son apogée sur les tours des hauts barons. D'ailleurs l'Angleterre avait presque tout envahi. Ségur, d'où était sorti le premier vicomte, était devenu un manoir anglais. Ses autres châteaux retentissaient du bruit des orgies des soldats de l'étranger, ou tombaient en ruines ; les tenanciers ne payaient plus leurs rentes ; tout au plus si ses officiers pouvaient rendre la justice en son nom dans quelques petites localités². Les bourgeois de Limoges la rendaient au nom du roi, et les consuls gouvernaient, comme au temps du municipe romain. La démocratie, dont le flot montait toujours, apportant des tempêtes pour l'avenir, préparait le

1. Jeanne-la-Boiteuse mourut le 10 septembre 1384, et fut enterrée au Cordeliers de Guingamp, en Bretagne. Elle avait eu de son mariage avec le comte de Blois : Jean, son successeur dans la vicomté de Limoges ; Henri mort en 1400 ; Marguerite, dame de l'Aigle, femme de Charles d'Espagne et Marie, femme de Louis, duc d'Anjou, second fils du roi Jean-le-Bon Gui, qui mourut prisonnier en Angleterre.

2. On lit dans le compte des dépenses des officiers de la seigneurie de Thiviers, qui dépendait de la vicomté : « Item compte ledit Johan Dupuy recevoir de Thiviers (1374-1376), pour un homme qui, à mal tamps, av mangié sa sor crestienne, et fust pris et mené à Thiviers, et mis en gr prison, en laquelle demora per l'espace de XXI semaines. En ceste pris mourut ; et compte por ses despens et fers, de qui estoit enferré, la somme de vii livres, x sols, v deniers. » (ARCH. DE PAU : B. n° 1760, f° v.)

règles de Charles VII et de Louis XI, qui devaient l'enrichir des dépouilles des races nobles, mais lui inspirer en même temps des instincts de haine et de violence toujours pressés de faire des ruines, cherchant la liberté et presque toujours trouvant le despotisme.

Jean de Blois, dit de Bretagne, était encore prisonnier en Angleterre, quand il apprit la mort de sa mère. Il aurait pu, ainsi que son frère, recouvrer sa liberté sans rançon, mais en sacrifiant l'honneur à des intérêts de fortune. Le roi d'Angleterre, irrité contre le duc de Bretagne, qui avait fait la paix avec le roi de France, offrait aux deux frères de leur rendre la liberté, de les rétablir dans toutes les terres que leur avait enlevées le traité de Guérande, et dans celles qui s'étaient données à la France, s'ils se déclaraient pour lui. La noblesse, il faut bien le dire, put bien quelquefois prendre par passion le parti de l'étranger, mais rarement par cupidité. Si Jean de Blois eût accepté ces propositions, il pouvait reparaitre, comme un maître, dans la vicomté de Limoges : soutenu par le roi d'Angleterre, il aurait repris les droits de sa famille, abaissé les bourgeois qui s'étaient faits les seigneurs de ses domaines. Il aimait mieux rester prisonnier plus longtemps que de renier le parti de la France. La mort de son frère lui causa une grande douleur, augmentée encore par l'impossibilité d'acquitter sa rançon de cent vingt mille livres. Mais, en 1387, un illustre Breton, comme en a produit souvent la Bretagne, dont le père et la mère avaient été les ennemis de sa maison, Olivier de Clisson, connétable de France, pour humilier Jean-le-Vaillant, duc de Bretagne, paya la rançon du captif, et lui fit épouser Marguerite, sa fille¹.

Après cette union, qui promettait une haute fortune à la

1. Elle eut en dot la terre de Châteaudeau.

maison de Blois, Jean revint dans la vicomté de Limoges, où quelques vassaux le regardaient comme un étranger, ou comme un suzerain qu'ils pouvaient impunément braver. Les consuls de Limoges n'allèrent point au-devant de lui : les moines n'eurent point de processions pour le recevoir, pour le conduire au tombeau de saint Martial, où venaient souvent s'agenouiller ses ancêtres : ils ne s'attendaient pas à lui voir déposer sur leurs autels de riches offrandes. Le peuple aussi n'eut pas de fêtes et de cris de joie pour celui qui, de toutes les terres de sa famille, ne pouvait venir oublier son long exil que dans celle de Limoges, car le comté de Penthievre était encore au pouvoir du duc de Bretagne. Son union avec la fille du connétable de Clisson contribua plus à troubler les dernières années de sa vie qu'à relever sa puissance. Il fallut qu'il partageât la haine de son beau-père contre le duc de Bretagne. Il se fit de ce jour remarquer par son ardeur à combattre le fils de celui qui avait ruiné sa famille. Mais les princes français arrêlèrent par un traité cette nouvelle guerre, qui menaçait de prendre le caractère d'atrocité du temps des Beaumanoir et des Pembrock. Jean de Blois fit hommage au duc, qui lui restitua le comté de Penthievre, mais en s'en réservant la suzeraineté (20 janvier 1388). Cependant la guerre recommença après l'assassinat du connétable par Pierre de Craon ; les bruyères de la Bretagne, où Charles VI allait au-devant de la folie, se rougirent encore du sang des plus illustres chevaliers.

Après trois ans d'une lutte acharnée, un nouveau traité pacifia les deux maisons rivales. Jean de Blois le signa dans son comté de Penthievre, à Guingamp, près du tombeau de sa mère. Le duc Jean-le-Vaillant mourut quatre ans après, laissant par son testament la tutelle de ses enfants et le gouvernement de la Bretagne au sire de Clisson et au

duc de Bretagne. Mais Marguerite, femme du vicomte de Limoges, ne savait pas se contenter des terres que la paix lui avait rendues. Elle était au château de Josselin, lorsqu'elle apprit la mort du duc : elle courut aussitôt à la chambre de Clisson, s'écriant : — « Monseigneur mon père, or ne tiendra plus qu'à vous, si mon mari ne recouvre son héritage. Nous avons de si beaux enfants : monseigneur, je vous supplie que vous m'y aidiez. » Clisson lui demandant comment elle espérait réussir : « Il n'y a, répondit-elle, qu'à faire mourir les enfants du duc, avant que le duc de Bourgogne vienne en Bretagne. — Cruelle et perverse femme, reprit le père indigné, si tu vis longtemps, tu seras cause de détruire tes enfants d'honneur et de biens. » Furieux, il saisit un pieu, dont il l'aurait tuée si elle ne s'était enfuie. En s'échappant, elle fit une chute et se cassa une jambe¹. Son mari était étranger à ce criminel projet : il visitait alors sa vicomté de Limoges, cherchant par la douceur, par des prévenances à faire reconnaître sa suzeraineté à des arrière-vassaux qui avaient profité de sa mauvaise fortune. A son retour en Bretagne, il montra des dispositions tout à fait contraires à celles de sa femme, en signant avec le comte de Rohan, son beau-frère, et Clisson, son beau-père, un traité par lequel l'un et l'autre promettaient obéissance à la duchesse de Bretagne. Il y fut fidèle pendant le reste de sa vie².

1. D. MORICE : *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 428.

2. Il mourut le 16 janvier 1404 (n. s.), et fut enterré à côté de sa mère. De son mariage naquirent Olivier, son successeur dans la vicomté de Limoges ; Jean, seigneur de l'Aigle ; Charles, seigneur d'Avangour ; Guillaume, qui prit aussi le titre de vicomte de Limoges, et Jeanne, mariée d'abord à Jean Harpedan, seigneur de Mortagne, puis à Robert de Denan, baron de Châteaubriant. (Le P. ANSELME : *Histoire généalogique*.)

CHAPITRE XVII

OLIVIER DE BLOIS, VICOMTE DE LIMOGES; JEAN DE L'AIGLE.

Olivier de Blois en Bretagne. — Violences de ses officiers contre les abbayes. — Hugues de Magnac, évêque de Limoges; sa fortune et ses bonnes œuvres. — La fin du grand schisme. — Ranulfe de Pérusse et Nicolas Viaud, compétiteurs au siège épiscopal. — Hugues de Roffignac, confirmé par le pape, remplacé par Pierre de Montbrun. — Olivier de Blois; ses entreprises en Bretagne. — Intervention du roi de France. — La bourgeoisie de Limoges et les communes assiègent Aven. — Jean de l'Aigle en Limousin. — Son entrevue avec les consuls de Limoges. — Nouveaux ravages des Anglais. — Réveil de la nationalité française. — Les consuls appellent aux armes les habitants. — Félonie d'Olivier de Blois. — Continuation de la guerre en Bretagne. — Olivier de Blois dans sa vicomté. — Arrivée du dauphin à Limoges; privilèges accordés à la ville. — Fuite d'Olivier de Blois. — Note sur Pierre Audier, abbé de Saint-Martial. — Les grandes ostensions à Limoges; les consuls de Saint-Léonard reconstruisent leurs murailles.

Lorsque Olivier de Blois, dit de Bretagne, succéda à son père dans le comté de Penthievre, dans la vicomté de Limoges et dans la seigneurie d'Avesnes, le Limousin dut craindre que ce vicomte, qui avait toutes les passions ambitieuses de sa mère, ne profitât des alliances de sa maison, de la force qu'elles lui donnaient, pour imposer son autorité, et réclamer tous les droits dont avaient joui ses ancêtres. Mais, dès le début de son administration, il porta ailleurs son activité, en continuant de suivre les impulsions de sa haine contre la maison de Bretagne. Limoges ne devait le voir dans ses murs que proscrit, condamné à cause de sa félonie, et dépouillé de ses possessions. Pendant que ses intérêts le retenaient en Bretagne, le clergé n'en fut

ins en butte aux exactions, aux violences de ses
qui, nouvellement institués par lui, cherchaient à
ses bonnes grâces. L'un d'eux, nommé d'Hely,
nt que l'évêque Hugues de Magnac donnait un
de festin dans l'abbaye de Saint-Martial à l'abbé,
igieux de Saint-Martin et de Saint-Augustin, osa se
er dans le cloître, et obtint par ses menaces qu'on
lt une somme de trois mille livres, pour laquelle
e donna une partie de sa vaisselle d'argent.

es de Magnac était un des plus riches prélats de
; l'or et l'argent, artistement façonnés, resplendis-
ans sa demeure; mais il sut faire un noble usage
rtune, qu'il tenait de la munificence de deux rois,
avait été le conseiller. Il en consacra une grande
encourager les ouvriers les plus habiles, les artistes
intelligents, à orner les églises des meilleurs pro-
e l'émaillerie et de la céramique : les pauvres en
aussi une grande partie. Malgré tout le luxe de son
r, tout le monde louait sa modestie et la simplicité
ersonne; et, quand il sentit ses derniers moments
ier, oubliant tout ce qui ne pouvait que rappeler
ndeurs humaines, il demanda qu'on ne lui donnât
abc qu'à l'ombre de quelque petit cloître. Il laissa
thédrale de riches ornements; cent écus d'or pour
de rentes destinées au service de son anniversaire;
ipe d'or couverte de pierreries, qu'il tenait du roi
arre; une partie de sa vaisselle d'argent; quatre
us aux religieux de Saint-Étienne, mille écus pour
de pauvres filles et pour secourir les indigents
Il encouragea aussi par sa générosité les travaux de
ruction de sa cathédrale¹.

ancien titre de cette église indique ainsi les matériaux : « Lapidibus
um novum monasterii sancti Stephani invehebantur a petriera de

On était alors à l'époque la plus agitée du grand schisme qui désolait l'Église depuis la mort du dernier pape limosin. Tous les princes s'en préoccupaient, moins dans les intérêts du catholicisme qu'entraînés par les factions qui cherchaient à satisfaire des ambitions politiques. Il semblait que le monde catholique divisé, égaré par de coupables aspirations, touchait à ses derniers jours, et que les États de l'Occident devaient avoir chacun son église et son pape. Mais il n'y a que les œuvres de l'homme qui périssent, celles de Dieu survivent au déchaînement de toutes les tempêtes. Les conciles de Constance et de Bâle ramenèrent heureusement la foi religieuse à l'unité. Cependant ces longues luttes contribuèrent beaucoup au relâchement de la discipline dans les cloîtres. L'abbé de Grandmont, à son retour du concile, fut obligé de tenir un chapitre général pour faire décider que ses religieux jeûneraient pendant le carême, comme cela se pratiquait avant son départ.

A la mort de Hugues de Magnac, des intérêts personnels, des rivalités divisèrent encore le clergé ; celui de Limoges élut Ranulfe de Pérusse, ancien archidiacre de l'église de Tours, homme de grande naissance et d'un grand savoir, qui eut toutes les sympathies du vicomte (1412). Mais le pape Martin V, refusant de reconnaître cette élection, nomma, en vertu de sa suprématie, Nicolas Viaud, que le clergé fut obligé de recevoir, tout en faisant appel à la justice du saint-siège. Ce prélat ne jouit pas longtemps de son élévation ; quelques jours avant de mourir à Paris, où il avait le titre de conseiller du roi, il y avait renoncé en faveur de Hugues de Roffignac, dont le choix fut confirmé par le pape.

L'arrivée du nouveau prélat à Limoges fut bientôt l'occa

Chastaignol. Lapidaria de Novem Planchis ad idem opus, anno 1408. Lapidaria in parrochia sancti Gaudentii, anno 1323. »

sion de grands troubles. Une partie du clergé, Jeanne I^{re} de Rochechouart, abbesse du monastère de la Règle, et toutes ses religieuses se déclarèrent pour Ranulfe de Pérusse qui, soutenu par quelques grandes familles du pays, s'empara des possessions de l'évêché, fortifia sa demeure, se fit garder par des hommes d'armes, pendant que d'autres campaient dans quelques places fortes, d'où on les voyait sortir tous les jours pour ravager à leur profit les campagnes, poursuivre les femmes, et revenir de chaque expédition chargés de butin. La terreur qu'ils inspiraient était si grande qu'on n'osait plus sortir de la ville; les marchands craignaient d'être pillés, les bourgeois d'être rançonnés. Cet état de choses se continua jusqu'à ce que le roi de France intervint et obtint du pape Martin V que Ranulfe de Pérusse fût transféré à l'évêché de Mende, Hugues de Roffignac à celui de Ricux. Alors Pierre de Montbrun, abbé de Saint-Augustin, nommé par Martin V, prit possession du siège de saint Martial (1414-1427).

Olivier de Blois, quoique éloigné de sa vicomté, avait pris une part active à toutes ces compétitions. Ses agents avaient soutenu jusqu'à la fin les prétentions de Ranulfe, en mettant à sa disposition tous les hommes sur lesquels ils avaient juridiction. Quant au vicomte, voyant qu'il ne jouissait pas des rentes que le roi Charles V avait promises autrefois à Jeanne-la-Boiteuse, et qui devaient être perçues sur le duché de Nemours, comme compensation des droits auxquels celle-ci avait renoncé dans la vicomté, il intenta un procès aux consuls de Limoges, pour les contraindre à lui restituer les anciens privilèges de ses prédécesseurs. L'abbé de Saint-Martial élevait les mêmes prétentions. Mais Charles VI, dans l'intérêt de la paix publique, était intervenu et avait ordonné aux parties de s'abstenir de toutes poursuites. Ne pouvant réussir de ce côté, Olivier, excité

par sa mère, avait tourné son ambition vers la Bretagne. Marguerite de Clisson, pour lui donner un allié qui pût lui faciliter le succès de ses entreprises, lui avait fait épouser Isabelle, fille de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Forts de cet appui, le jeune vicomte et sa mère, profitant de l'absence de Jean-le-Sage, que le roi avait appelé à Paris, tentèrent de s'emparer de quelques possessions dans le duché de Bretagne. Le duc, à son tour, au lieu de recourir aux armes, se contenta de convoquer les barons et les prélats de ses états, pour leur demander les moyens de réprimer les tentatives de la comtesse et de son fils. Le vicomte de Limoges se rendit lui-même à Ploermel ; il y signa une convention réglée par des arbitres. Sa mère refusa d'y consentir, rejetant avec hauteur toutes les propositions qui lui furent faites. Alors, la transaction n'étant pas ratifiée par une des parties, le duc de Bretagne se défendit par les armes, poursuivit ses ennemis, et leur enleva rapidement la Roche-Derien, Guingamp, Châteaulin et l'île de Bréhat. La maison de Penthievre était ainsi menacée de perdre toutes ses possessions, lorsque les murmures des barons bretons apprirent au duc, leur suzerain, qu'il ne pourrait pas compter longtemps sur leur fidélité.

Le roi de France, intéressé à réconcilier les deux familles, chercha par des prévenances à gagner Marguerite de Clisson : il lui fit présent d'une bible manuscrite, sur parchemin, ornée de gracieuses peintures, qui avait appartenu à Bertrand d'Abzac, chevalier, supplicié à Limoges pour crime de lèse-majesté¹. Sur son invitation, les deux familles se rendirent à Paris, où leurs différends furent réglés par les rois de Navarre et de Sicile, et par les ducs de Bourbon et de Berry (1410). Le duc de Bretagne, qui

1. *Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges, S. E.*

d'abord refusé à tout accommodement, avait cédé aux sollicitations du duc de Bourgogne, et consenti à rendre au vicomte de Limoges et à sa mère toutes les conquises par lui, à leur payer dix mille livres de rente pour la seigneurie de Montcontour qu'il avait donnée à son allié, le comte de Richemont. Ce traité réglait les conditions mais ne réconcilia pas les parties.

Tant que la comtesse de Penthievre et son fils poursuivaient leurs prétentions sur le duché de Bretagne, ils avaient d'un autre côté des intérêts moins contestés ; le comté de Limoges était mise à contribution par les Anglais, qui, retranchés principalement dans les châteaux d'Ayen et du Châlard-Peyrolier, portaient leurs ravages jusque sur les marches du Périgord. Montcontour, une de leurs principales places, ils lançaient dans les environs leurs bandes dévastatrices. Charles d'Albret, comte de Dreux, les y vainement assiégés pendant douze semaines. Pour reprendre le pays, il fallut traiter avec eux pour 140,000 (1404). Ce n'était partout que désespoir, indignation, appel à la force pour résister à l'ennemi commun. La bourgeoisie de Limoges se montra la plus impatiente à l'apporter des remèdes à tant de maux ; elle invita ceux qui en souffraient à s'unir à elle. Les paroisses répondirent à son appel. Jean Dupont employa tout son patriotisme, toute son énergie au service de son pays, en se tenant à la tête de tous ceux qui accouraient armés, de résolution pour attaquer les Anglais dans le château d'Ayen. Fournis de pièces d'artillerie et de tout ce qui était nécessaire pour en faire le siège, ils campèrent dix-sept jours devant la place, interceptant les communications, attendant du temps et de la famine que l'ennemi demandât à se rendre. La place leur fut livrée,

et ils en rasèrent les murailles. Avant de sortir de Limoges, ils avaient aussi détruit le château de l'évêque, de peur qu'en leur absence il ne fût occupé par l'ennemi. Les consuls, rassurés par ce succès, se mirent aussitôt à construire des murailles, qui embrassèrent toute l'enceinte de la ville, depuis la *Tour-Branlant* jusqu'au faubourg de Montmaillé, derrière la rue de Sainte-Valérie (1446) ¹.

Malgré la prise d'Ayen, les Anglais continuèrent leurs courses sur d'autres points, surprirent le château d'Aixe, propriété du vicomte, qui, trop occupé de ses projets contre le duc de Bretagne, ne put pas venir défendre lui-même son héritage. Il envoya son frère Jean de l'Aigle qui, par une politique égoïste, agit faiblement contre ses ennemis, espérant que les incursions de ceux-ci rendraient les bourgeois de Limoges plus disposés à restituer à sa famille tous ses anciens droits, et que les nobles eux-mêmes, qui avaient profité de l'éloignement de la maison de Bretagne pour étendre leur autorité, se réuniraient à lui. Il se présenta devant la ville, mais n'osa pas y entrer, parce qu'il craignit de voir se soulever contre lui la population qui connaissait ses projets et la perfidie de son frère. Il alla camper dans les environs d'Aixe, presque en face des Anglais, qu'il n'osa pas attaquer. Comme sa principale préoccupation était de rétablir la fortune de sa famille, il fit dire aux consuls de se rendre près de lui. Ceux-ci qui croyaient qu'il voulait s'entendre avec eux, pour donner la chasse aux Anglais, lui envoyèrent une députation conduite par Ramon de la Charlonie, ou, selon d'autres, par La Chapelle, juge ordinaire de la ville ². Cette députation fut d'abord reçue avec une apparente courtoisie.

1. L'église de Sainte-Valérie n'existe plus. Elle était située au-dessous de l'hospice actuel, dans la rue dite des Récollets.

2. Chron. mss.

Le seigneur de l'Aigle s'excusa de ne pas être entré dans Limoges par crainte de la contagion qui y régnait. Mais, pendant l'entrevue, il chercha à savoir si les habitants consentiraient à le recevoir comme leur seigneur, s'ils lui obéiraient comme à leur vicomte. Voyant « qu'ils lui faisaient réponse trop froide, » il les congédia, et, le lendemain, il se dirigea vers Saint-Yrieix, où se réunirent à lui quelques nobles du pays, intéressés à s'associer à ses projets, à l'exciter à punir les bourgeois qui s'obstinaient à méconnaître les droits de sa famille ¹. Alors, suivant leurs conseils, il écrivit aux consuls, les menaça de faire couper les vignes par ses soldats dans toute l'étendue de la vicomté, s'ils refusaient plus longtemps de se soumettre. Les bourgeois effrayés se réunirent, et décidèrent qu'on enverrait vers le dauphin, plus tard Charles VII, une députation pour solliciter sa protection. Ce prince, qui semblait prévoir que bientôt il aurait besoin de tout le dévouement des villes du Midi, pour conserver son propre héritage, envoya Bertrand Champion, son maître-d'hôtel, dire au seigneur de l'Aigle de ne rien entreprendre contre la ville. Alors, se contentant de faire demander aux consuls de l'argent, pour payer ses dépenses, Jean de l'Aigle alla rejoindre son frère en Bretagne.

Le départ du prince facilita aux Anglais de nouvelles entreprises. Le capitaine de Beauchamp, un de leurs chefs, maître du château d'Auberoche, situé sur les marches du Limousin, vint à la tête de deux cents lances jusque sous les murailles de la ville (mars 1419). Aussitôt qu'on eut signalé son approche, les habitants qui se trouvaient à l'extérieur se hâtèrent de rentrer : quelques-uns cependant furent faits prisonniers à la porte du château de l'Isle, situé sur

¹. Chron. mss.

la rive gauche de la Vienne, tandis que d'autres avaient le temps de se réfugier dans la tour. Aussitôt toute la population courut aux armes; les remparts se garnirent de combattants de tous les âges, de toutes les conditions, et les sentinelles firent si bonne garde que, le lendemain, on vit s'éloigner l'ennemi, qui alla camper dans le prieuré conventuel du Châlard, près de Saint-Yrieix. Il s'y fortifia, puis se mit à ravager les environs, « faisant la guerre à tout le peuple, pendant deux ans qu'il resta maître de cette position. » Quatre siècles auparavant, le vieux monastère, où se réunirent les croisés du Limousin, avait retenti du cri patriotique et religieux : « Dieu le veut ! » et maintenant (1419) la haine de l'Angleterre contre la France s'y traduit par le cri de guerre : « Saint-Georges et Guyenne ¹ ! »

Dans le Limousin le désespoir était grand, les terres de la noblesse pillées comme les autres; les petits manoirs se fermaient toujours à l'approche de la nuit et s'entouraient de sentinelles pour surveiller les environs. Cependant la France méridionale commençait à s'inquiéter des progrès des Anglais. La noblesse et le peuple, animés du même patriotisme, sympathisaient d'énergie avec le dauphin, que sa mère allait déshériter de la couronne pour la donner à un roi d'Angleterre. La légitimité était alors, et devait être encore longtemps, le principe conservateur de la nationalité française. Avec cette religion du patriotisme et du dévouement, la France devait survivre à toutes les révolutions. De Limoges, de Bourges et de Poitiers parlaient surtout ces élans de patriotisme qui devaient faire reculer l'étranger. Les Xaintrailles, les Lahire et les d'Harcourt

1. Le cloître et l'ancien monastère ont échappé aux révolutions qui ont fait tant de ruines dans la France catholique. On voit encore dans le bourg du Châlard une maison gothique qu'on appelle la *Maison des Anglais*.

arboraient déjà les couleurs du dauphin. Les trois États du Limousin se réunirent à Limoges, et décidèrent que le sieur de Marcuil, sénéchal du Limousin, irait assiéger l'ennemi à Châlard. Il partit avec dix pièces d'artillerie, cinq cents hommes, fournis par la ville et les communes voisines, et fut bientôt rejoint par les seigneurs de Lastours et de Morlemart, et par plusieurs autres gentilshommes. La garnison ennemie, après un mois de résistance, capitula à merci, rendit tous les prisonniers et l'immense butin qu'elle avait entassé dans la place (21 avril 1421) ¹.

A la nouvelle de la reddition de leurs frères, les détachements ennemis, campés dans les places voisines, sur les limites du Périgord, accoururent pour prendre leur revanche, pour se venger surtout des habitants de Limoges, dont ils ravagèrent les champs jusque sous les murailles de la ville, « faisant maux infinis sur les propriétés, pillant le bétail, les meubles des paysans, les rançonnant et les faisant prisonniers ². » On ne savait plus quel remède opposer à tant de maux; le peuple désespéré, ruiné, n'avait plus l'énergie nécessaire pour se défendre : ses moissons étaient arrachées, ses arbres coupés, ses maisons incendiées. Pour ranimer les courages, les consuls, après une assemblée tenue à l'hôtel de ville, firent publier que tous ceux qui voudraient combattre les Anglais, recevraient des chevaux et des armes, une solde fournie par la ville; qu'ils marcheraient sous le commandement de Pothon de Xaintrilles, qui conduirait cinquante lances. Le dévouement d'un citoyen, nommé Offura, décida de celui de plusieurs autres. Les hommes de la commune, après être venus prier et faire bénir leurs armes dans l'église de Saint-Martial, partirent pour tenir les champs, aux cris de joie de la

1. Mss. du grand séminaire de Limoges.

2. Chron. mss.

soule. Ils firent la guerre avec une tactique si sage, un dévouement si habile, qu'ils surprirent souvent l'ennemi et le forcèrent de s'éloigner de la ville. Pothon de Xaintrilles, le chef de cette armée improvisée, se montra à la hauteur de sa dignité de sénéchal du Limousin.

Pendant ce temps-là Olivier de Blois, ainsi que sa mère, au lieu de venir combattre pour la France dans sa vicomté, ne cherchait que l'occasion de nuire au duc de Bretagne, qui lui-même ne se montrait pas disposé à servir la France. Le dauphin, ne pouvant décider son puissant vassal à se ranger de son côté, ourdit avec la comtesse de Penthievre un complot, ayant pour but de s'emparer de sa personne. Le vicomte de Limoges se chargea de l'exécution de ce projet. Il vint à Nantes auprès du duc, lui fit les plus belles protestations d'amitié, de dévouement, et l'invita à une fête, qu'il devait, disait-il, donner à la noblesse du comté de Penthievre et de la vicomté de Limoges dans son manoir de Châteauceau. Le duc s'y rendit, avec Richard son frère et une suite peu nombreuse. Mais sur la route, lent en chevauchant tranquillement à travers les bruyères, ils tombent dans une embuscade que le comte et Charles de Blois, son frère, leur avaient préparée sur le pont de la Troubarde, sur la Divette, et sont amenés prisonniers à Châteauceau.

A la nouvelle de l'arrestation de son mari, la duchesse de Bretagne eut la même indignation, le même courage que naguère Jeanne de Montfort : elle arma ses vassaux et enleva rapidement plusieurs places aux Penthievre. Des fenêtres de sa prison le duc aurait pu voir ses partisans dresser leurs machines de siège contre les murailles de Châteauceau, si ses ennemis ne s'étaient hâtés de le conduire au château de Clisson. Pendant que la comtesse de Penthievre défendait la place, Olivier rassemblait des

roupes, ordonnait à Jean de l'Aigle, son frère, de quitter la vicomté de Limoges, et de venir à son secours avec toute la noblesse qui voudrait le suivre. Jean de l'Aigle arriva à la hâte, et prit le commandement de la petite armée levée par son frère en Normandie. Mais à la première attaque, il fut repoussé par ceux qui faisaient le siège de Châteauneuf dont la garnison, réduite aux abois, demanda à capituler. La première condition fut la liberté du duc de Bretagne; la seconde, la reddition de la place. Le duc ayant été amené, le 5 juillet, au camp des assiégeants par le sire de l'Aigle, on permit à la comtesse, à ses enfants et à ses gens, de sortir du château, qui fut aussitôt rasé par ordre du duc. On s'occupa ensuite de la réparation de l'attentat commis par les Penthievre. Le comte Charles et son frère promirent de faire satisfaction au duc dans les prochains États, et donnèrent pour otage Guillaume, leur frère. Mais, ayant manqué de parole, ils furent proscrits; leurs biens, situés en Bretagne, confisqués par jugement de l'assemblée, au profit du duc, qui les distribua à son frère et à ses sujets, comme récompense de leur fidélité. Il fallut cependant prendre les armes pour exécuter la sentence. Les Penthievre résistèrent, mais échouèrent presque partout.

Il ne restait plus à Olivier de Blois que la vicomté de Limoges; il vint y cacher sa honte. Sa carrière politique était finie; il n'était plus aux yeux de tout le monde qu'un chef d'aventuriers, qu'un chevalier félon: la noblesse du Limousin ne lui fit qu'un froid accueil; les bourgeois de Limoges le virent avec dédain visiter les églises, cherchant ainsi à s'attacher le clergé. Quelques jours après, il se retira dans les vieux manoirs d'Aixe ou de Saint-Yrieix, osant à peine sortir pour aller à la chasse, tellement il se croyait partout entouré d'ennemis.

Sur ces entrefaites arriva le dauphin, qui revenait du

Langue doc, de visiter ses villes fidèles. Il fit son entrée à Limoges par la porte Manigae, entouré d'une partie de la noblesse de Midi, salué par les cris de joie du peuple qui voyait en lui le représentant de la nationalité française, et quelques-uns le roi de la France méridionale, car l'on n'oubliait pas le projet de Bertrand de Born, le troubadour-guerrier d'Authefort, qui avait voulu en faire un royaume, quand le Nord et l'Ouest étaient aux mains des Plantagenets. Après s'être informé de la résistance que faisaient aux détachements ennemis les habitants de la ville « renommée au loin par son industrie et sa fidélité ¹ », le prince, pour récompenser leur dévouement, accorda aux consuls tous les privilèges de la noblesse, et permit d'ajouter aux armes de la ville une bande d'azur avec trois fleurs de lis². Ce prince, qui jusqu'alors avait plus vécu dans les boudoirs des châtelaines, dans celui surtout d'Agnès Sorel, que dans les camps, s'occupa aussi de la toilette des femmes de la ville. Peut-être la capricieuse maîtresse qui devait le faire passer de ses bras sous la bannière d'une bergère, fut-elle cause qu'il ordonna aux consuls d'imposer aux dames

1. On ne saurait trop remarquer que de toutes les villes en deçà de la Loire, celle de Limoges se distinguait par l'activité de son commerce, par les excellents produits de son industrie. Depuis longtemps ses habiles ouvriers, ses riches marchands, *dilissimi mercatores*, formaient entre eux, dans un intérêt commun, des associations sous le nom de *Fratres Lemorici*, dont les membres se protégeaient mutuellement, faisaient valoir et vendaient au loin leurs produits. Dès l'année 1234, on trouve aux archives de Pau l'énumération d'un grand nombre de métiers, parmi lesquels dix *maîtres argentiers*, désignés par les consuls pour faire le guet. Les consuls veillaient avec une rare attention à l'ordre intérieur, à la liberté du commerce, à l'égalité des charges pour tout ce qui concernait leurs concitoyens; aussi les voyons-nous en 1377 établir régulièrement, par la *Pancarte des Péages*, tous les droits à percevoir sur les marchandises introduites ou vendues dans la ville, n'exceptant rien de ce qui était nécessaire aux divers besoins de la vie; mais, par une restriction que n'accepterait pas aujourd'hui notre économie politique, c'était surtout sur les étrangers qui venaient s'établir dans certains quartiers de Limoges que pesait l'impôt.

2. Chron. mss.

l'obligation de prendre à l'avenir la coiffure alors en usage en France. Depuis que les religieux de saint Dominique étaient venus s'établir à Limoges, et avaient travaillé à mettre des bornes au luxe des vêtements, les femmes, dociles à leurs conseils, portaient un voile de toile, et sur les épaules des collets qui en voilaient la nudité. Après ces frivoles prescriptions, tant le goût du luxe se développait à l'exemple de celui de la cour, le dauphin accorda à la ville d'importants privilèges. — « Concédon's aux consuls passés, présents et à venir l'augmentation du consulat; et, au lieu des bourgeois, et en faveur de ceux qui habitent avec eux, que, comme étant relevés d'une marque de noblesse que nous leur laissons, tous ceux du Château qui ont été, sont et seront honorés du consulat, puissent acquérir toutes sortes de fiefs nobles, et les posséder et tenir, comme nobles, librement et sans reproches..., afin que, par l'action de cette charge, cette prérogative soit aussitôt conférée, sans autre titre; et qu'en tous temps et à perpétuité, ils en jouissent. Laquelle concession nous déclarons s'étendre à tous les fiefs qu'ils ont déjà acquis, et qu'ils pourront acquérir¹. » Une nouvelle noblesse surgissait; mais devait-elle avoir plus de patriotisme, plus d'amour du bien public, plus de courage que son aînée; son désintéressement devait-il être à la hauteur des services qu'on pouvait en attendre? l'orgueil d'avoir un blason ne devait-il pas être sa grande préoccupation? Les établissements religieux n'eurent pas une grande part dans les libéralités du roi de Bourges. D'ailleurs l'argent que lui accordaient les États, ne devait servir qu'à expulser les Anglais. Le clergé lui dut son plus grand bienfait, la Pragmatique, c'est-à-dire la liberté.

¹ Ces lettres sont datées du Château de Limoges, du mois de janvier 1521 (Original aux Arch. de Pau : F. de la vicomté.)

On ne vit point le vicomte de Limoges dans le cortège du prince. Olivier, menacé jusque dans ses manoirs d'être livré au duc de Bretagne par quelques chevaliers de Guyenne qui parcouraient le pays, prit la fuite quelques jours après, se dirigea vers Lyon, par l'Auvergne, passa à Genève et se rendit sur sa terre d'Avesnes, dans le Hainaut. La mauvaise fortune l'y attendait. Le marquis de Bade, irrité d'un vol commis dans ce pays par quelques-uns de ses gens, le fit arrêter. En vain le duc de Bretagne fit offrir au marquis des sommes considérables, s'il lui livrait son prisonnier; celui-ci ne voulut traiter qu'avec le vicomte, qui acheta sa liberté trente mille écus d'or. Olivier, pendant son séjour en Hainaut, épousa en secondes noces Jeanne de Lalain, dame de Quievrain¹. Sa vie politique était finie : il n'avait trouvé de sympathies qu'auprès d'un très-petit nombre de familles dans sa vicomté de Limoges. Les Mortemart, les Rochechouart et Paul Audier, abbé de Saint-Martial, qui arrivait de Jérusalem avec un dessin du Saint-Sépulcre, modèle de celui dont il voulait doter son église, furent à peu près les seuls qui lui témoignèrent quelque affection².

La mort de Charles VI, arrivée un an après que le vicomte eut quitté la vicomté qu'il ne devait plus revoir (1422), surexcita en France le patriotisme qui devait rétablir la fortune de Charles VII. La nation réunit ses dernières forces pour finir cette guerre de cent ans qui avait fait tant de ruines; pour rejeter de l'autre côté de la

1. Il mourut, sans laisser d'enfants, le 21 septembre 1433.

2. Paul Audier descendait de Pierre Audier, d'abord sénéchal du Limosin, puis de la Marche. Cette famille était originaire d'Angleterre. Barthélemi Audier fut un de ses membres les plus distingués, et la souche des seigneurs de la Chapelle-Montmoreau, en Périgord. Paul Audier, abbé de Saint-Martial, fit construire un calvaire près de Limoges, à une distance de la ville égale à celle qui séparait à Jérusalem le Calvaire de la maison de Pilate.

lanche la race anglo-saxonne qui, appelée sur le continent par des traitres et par des femmes, devait enfin se retirer vaincue par le bras d'une héroïne, sainte victime inspirée par la religion, aimant la France plus qu'elle-même, quand les grands semblaient lui préférer les factions. L'Église prépara cette grande victoire et refit la patrie, comme elle avait refait la civilisation. A peine le dauphin s'appelait-il Charles VII, qu'Audier, abbé de Saint-Martial, et tout le clergé de la ville des saints, indiquèrent pour l'année suivante la grande Ostension des reliques, qu'ils firent publier dans toute l'Aquitaine et dans le Nord. Ce grand et pieux spectacle annoncé au monde catholique émut peut-être le cœur de la vierge de Vaucouleurs. Quoi qu'il en soit, le clergé de Limoges crut dans la suite n'avoir pas été étranger à la noble mission de l'héroïne. La même année aussi, les consuls de Saint-Léonard exposèrent au roi que leurs murailles n'étaient plus assez fortes pour soutenir de nouveaux combats, et lui demandèrent la permission de les réparer avec les matériaux du château de Noblac, détruit par les Anglais ¹.

1. Le château de Noblac, ancien fief de l'évêché de Limoges, était possédé, en 1277, par Aymeri Marcheys, d'une famille dont un des membres, Aymer de Marche, est souvent cité dans les chroniques de Froissart.

CHAPITRE XVIII

JEAN DE BRETAGNE, SEIGNEUR DE L'AIGLE,
VICOMTE DE LIMOGES

Jean de Bretagne, dit de l'Aigle, succède à Olivier, son frère. — Une partie de la noblesse s'associe à ses entreprises. — Ses projets contre Limoges. — Conspiration pour surprendre la ville. — Les consuls se prémunissent contre le vicomte. — Les projets des conspirateurs découverts; les capitaines bretons prisonniers. — Le vicomte attaque la place. — La conspiration est découverte; le traître devant les consuls. — Sa mort et celle de ses complices. — Procession solennelle instituée à ce sujet. — Jean de Bretagne menace encore la ville. — Il occupe la Cité. — Il se retire à Pierre-Bufflère, puis à Aixe; ses hommes ravagent les campagnes. — L'évêque Pierre de Monthrun négocie une trêve. — Préparatifs contre les musulmans; ostensions solennelles des reliques à Limoges. — Jean de Bretagne menace encore Limoges. — Rodrigue de Villaudrai, capitaine des Écorcheurs, mis en fuite. — La reine de France à Limoges. — Archambaud VI, comte de Périgord, perd ses états. — Charles VII à Limoges : note sur les châtellenies de Bellac, de Rancon et de Champagnac. — Ce qui a lieu à Limoges durant le séjour de Charles VII. — Logements des officiers de sa suite. — Cérémonies religieuses à cette occasion. — Générosité du roi envers l'Église. — Note sur Bertrand d'Abzac. — La paix en Bretagne.

Peu de temps après s'être éloigné de sa vicomté, Olivier, dégoûté du monde, fatigué des longues agitations d'une vie tout entière consacrée à satisfaire son ambition et sa haine, désespérant de jamais reprendre un rang honorable dans le monde féodal, avait laissé à son frère Jean de Bretagne, seigneur de l'Aigle, la partie de son héritage où il n'avait paru que comme un lâche déserteur des combats, que comme un chevalier félon qui, à défaut du courage qui honore, n'avait su recourir, pour se venger de son ennemi, qu'à d'odieuses violences. Il ne dut pas re-

gretter de s'être dessaisi de cette terre, où n'étaient venus à lui ni le concours de ses sujets, ni des amitiés dévouées. Son successeur, aussi ambitieux que lui, mais plus adroit à dissimuler ses projets, plus hardi quand il le fallait à les exécuter, voulut relever la puissance de sa maison dans la vicomté de Limoges. La ruse, la trahison, la force furent ses moyens dans cette entreprise, qui eut pour lui de grands dangers, pour le Limousin de dures épreuves. Depuis les malheurs de son frère, il était venu habiter quelques-uns des manoirs de la vicomté. Plusieurs chevaliers, barons ou simples seigneurs, les vicomtes de Rochechouart, les seigneurs de Lastours, du Saillant, de Brosse, de Saint-Julien, de Comborn lui formèrent une petite cour, où se nouèrent des intrigues pour le remettre en possession de Limoges. Quelques bourgeois ambitieux, trompés par les promesses du grand seigneur, s'engagèrent à servir secrètement sa cause, et mirent souvent en péril les intérêts de leurs concitoyens. Ce fut une conspiration permanente, à l'exemple de celles qui avaient lieu à la même époque dans les principales villes d'Italie.

Quoique dévoué en apparence à la noble cause de Charles VII, Jean de Bretagne, à l'insu de ses partisans, favorisait le parti de l'Angleterre. Il rechercha l'amitié des capitaines anglo-gascons, qui occupaient encore quelques places du pays, et qui lui promirent de le secourir au besoin contre la bourgeoisie des communes, surtout contre celle de Limoges. Mais les consuls, instruits de ses projets, veillaient attentivement à la sûreté des portes de la ville : la population les secondait.

Tout semblait devoir rendre inutiles les desseins de l'ambitieux vicomte. Cependant, un jour un chevalier, nommé Thibaud de La Comblaye, s'introduisit dans la ville; feignant d'être l'ennemi de Jean de Bretagne, il eut

avec quelques bourgeois plusieurs entrevues secrètes (1426). Ceux-ci se laissèrent gagner, ainsi qu'un nommé Gauthier Pradeau, natif de l'Esterps, alors consul, qui, malgré sa qualité d'étranger, semblait ne pas devoir être suspect, car il habitait la ville depuis trente-cinq ans.

Le consul et ses complices, séduits par la promesse d'une forte somme, s'engagèrent à livrer au vicomte une des portes de la ville, d'autant plus facile à surprendre, que la plupart des habitants les plus riches, pour éviter la peste, qui avait déjà fait plusieurs victimes, s'étaient retirés à la campagne. L'entreprise était fixée au 23 août. Le vicomté devait venir camper pendant la nuit près de la porte des Arènes, dans une vigne qui appartenait au consul. Au point du jour il s'élancerait dans la ville avec ses gens, massacrerait une partie des habitants, et surtout ceux qui lui seraient désignés comme ses ennemis. Pendant ces négociations les Anglais s'emparèrent de Nantial, petit château situé sur la limite du Périgord, dépendant de la vicomté. Jean de Bretagne résolut aussitôt de profiter de cette circonstance, qui devait faciliter ses projets. Connaissant la haine des habitants de Limoges contre les Anglais, tout en ayant l'air de s'y associer, il fit sommer les consuls de lui envoyer des artilleurs, des machines de siège et des munitions pour attaquer l'ennemi, espérant ainsi leur enlever autant de moyens de défense, et distraire leur attention de leur propre danger. On lui fournit ce qu'il demandait; mais, en même temps, les consuls effrayés des bruits de guerre au dehors, craignant pour eux-mêmes, firent travailler à leurs fortifications, garnirent de toute sorte de projectiles les machicoulis de leurs tours et de leurs murailles, et placèrent des sentinelles dans plusieurs lieux de l'enceinte.

Cependant le vicomte se préparait à l'exécution de ses

projets, aucunes nouvelles ne lui étant parvenues des précautions prises par les consuls. La veille du jour convenu avec ses adhérents, il envoya dans la ville cinq de ses affidés qui devaient examiner la place et y demeurer jusqu'au moment de l'attaque. Ils eurent plusieurs entrevues avec le consul Gauthier Pradeau, de même qu'avec Thibaud de la Comblaye et Hélie de Plassac, chez un cordonnier, nommé Jean Blanchon, dans la rue du Clocher, à l'enseigne du Cygne. Quand la nuit fut venue, Jean de Bretagne s'approcha des murailles, escorté de trois cents lances, et de trois mille hommes de pied, commandés par Jean de Laroze, Daniau, Bernardières, Aubeterre, Clayes, Rocheval et Nontron, tous nobles chevaliers du Limousin, d'Angoumois et de Périgord. Les chefs subalternes s'embusquèrent trois heures avant le jour dans les vignes voisines, pendant que le vicomte prenait position dans celle du consul qui devait lui ouvrir la porte. Le succès semblait assuré; nul bruit dans la ville et au dehors, toutes les dispositions bien prises pour que les hommes armés puissent s'élancer au premier signal. Mais quelques passants ont vu les gens du vicomte rôder autour des murailles; ils en parlent aussitôt à ceux qu'ils rencontrent. Un vague soupçon de trahison commence à agiter le peuple. La garde informée appelle aux armes; les habitants réveillés par le bruit courent sur les places publiques, ou se tiennent sur le seuil de leurs maisons, demandant aux passants de quel côté est le danger: bientôt tout le monde est armé, et, tout en gardant le silence, les compagnies se rapprochent des murailles. On rencontre aussitôt, près de la porte des Arènes, les cinq capitaines bretons arrivés la veille, armés, attendant que le traître ouvre la porte, pour s'en emparer et appeler leurs compagnons; mais ils sont faits prisonniers et pendus à la muraille.

Cependant le jour commence à poindre. Le vicomte, quoique surpris de n'entendre aucun signal, attend encore l'ouverture de la porte ; mais les chefs qui l'accompagnent murmurent, le blâment d'avoir agi sans être sûr de réussir et de s'être trop facilement confié à la parole du consul. Pour les convaincre que le complot était bien réel, il leur montre les lettres reçues de Gauthier Pradeau ; il en donne lecture, puis, indigné, il les déchire et en jette les lambeaux autour de lui. Cependant ses troupes conservent encore leurs positions ; alors, comprenant que ses projets sont découverts, il ne se décide pas moins à agir ; suivi d'une partie de ses forces, il s'empare de la maison de plaisance de l'évêque, pendant que Jean de Laroze, son lieutenant, se loge avec sa compagnie dans l'abbaye de la Règle, au grand effroi des religieuses, qui se cachent dans leurs cellules, ou qui courent çà et là dans les sombres réduits du cloître. Les soldats s'emparent des vivres, vident les caves, et exercent bien d'autres violences : ramenés à l'ordre par leurs chefs, ils s'approchent de la ville, mais ils sont repoussés par les bourgeois, après un court engagement, dans lequel quelques-uns sont tués et plusieurs blessés.

La plus grande agitation régnait dans la ville, sans qu'en général on sût se rendre compte de ce qui se passait ; mais le même jour, deux prêtres, sortis par la porte des Arènes, parcourant les vignes où avait campé le vicomte, s'arrêtèrent dans celle de Gauthier. Ils y trouvèrent les fragments de la lettre dans laquelle le traître disait à Jean de Bretagne « de venir sans faiblir, de gagner la porte, d'arrêter le pont-levis et rateaux, et autres choses concernant ladite entreprise¹. » En rapprochant ainsi ces fragments, ils se convainquirent de la trahison, et rentrèrent dans la ville

1. Chron. mss.

pour faire connaître leur découverte ; rencontrant le consul infidèle sur leur passage, espérant lui imposer certaines conditions avantageuses à l'intérêt de tous, ils offrirent de lui rendre les fragments recueillis. Celui-ci, feignant alors d'avoir de vives préoccupations, et croyant peut-être qu'ils ne cherchaient qu'à lui arracher des aveux, refusa de prolonger la conversation, mais les invita à dîner, et qu'alors on s'expliquerait à loisir. La proposition fut acceptée ; mais le repas donné par le consul devint bientôt une véritable orgie, pendant laquelle les deux prêtres, échauffés par le vin, s'abstinrent de parler de leur découverte, dont ils avaient bien résolu de ne se servir que dans leurs intérêts. Peut-être le consul, préoccupé de sauver l'argent qu'on pouvait lui demander, attendait-il aussi le moment favorable pour se faire livrer par ses convives les preuves de sa trahison, lorsque le bruit de l'artillerie des bourgeois, dirigée contre les assaillants, le fit sortir subitement de table, sous prétexte qu'il allait s'informer de ce qui se passait. Les deux prêtres sortent après lui, se doutant bien qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire, et se mettent à parcourir les rues. Ils rencontrent deux consuls qui racontent à la foule l'événement : « Alors, l'un d'eux dit à l'autre, que pauvrement ils ont exploité, qu'ils n'aient exhibé les pièces de ladite lettre, appartenant audit Gauthier Pradeau, qui leur a donné si bien à dîner ; et alors les sortent de leur bourse et les donnent auxdits consuls, qui les lisent, après avoir assemblé les pièces. » Ne pouvant pas y croire, tout en reconnaissant bien l'écriture et même la signature de leur collègue, les consuls coururent à la maison commune, y réunirent les personnes les plus notables qui, après un examen attentif fait en secret, se décidèrent à appeler le coupable. Le traître paya d'audace, se rendit à l'invitation, où lui fut donné lecture de la lettre dont on venait de réu-

nir les fragments. — « Interrogé s'il connaît l'écriture à lui exhibée, répond que non, feignant de ne la savoir lire. Il lui est remontré qu'ils étaient assez bien informés ; qu'elle est écrite de sa main, comme on le lui montre par d'autres comparées à celle-ci. » Malgré les plus vives instances pour qu'il dise la vérité, il persiste à nier. Alors l'ordre est donné de lui ôter ses armes, et de le mettre à la question. Mais il n'a pas la force d'attendre ce supplice ; il lui suffit d'en voir les apprêts pour confesser la vérité : — « déclarant avoir écrit ladite lettre de sa propre main ; déclarant la forme et manière comment ledit de Comblaye et Hélié de Plassac lui avaient conseillé cette trahison ; ajoutant que les promesses et conventions étaient dans son logis, dans sa chambre, en lieu secret, où il couchait, dans une boîte de bois, signées et scellées de la main du vicomte de Limoges ; et furent envoyées personnes publiques, avec témoins, au lieu désigné, où trouvèrent tout, ainsi qu'il avait confessé. »

Le traître fut conduit en prison et mis à la question ; le lundi, deuxième jour de septembre, condamné à avoir la tête tranchée, et son corps coupé ensuite en quatre quartiers. Le lendemain, le peuple indigné apprit qu'il allait être vengé ; la foule se pressa autour du pilori, où, à sa grande satisfaction, la sentence fut exécutée en présence de tous les autres consuls, et de cinq bretons en chemise, la corde au cou. Gauthier, au moment de mourir, avait déclaré qu'il n'avait pas eu d'autres complices que Jean de Bretagne, La Comblaye et Plassac. Sa tête fut plantée sur le boulevard des Arènes à la pointe d'une lance, et les quatre parties de son corps sur les quatre portes principales de la ville, ses entrailles enterrées à l'endroit même de la vigne où le vicomte avait pris position en attendant le signal promis.

Au moyen âge, le peuple, plus préoccupé qu'on ne le croit d'accroître sa liberté, plus vieille pour lui que le des-

notisme, qui ne fut qu'accidentel dans la vie des sociétés anciennes, ne manqua jamais d'inscrire dans ses annales; parmi ses jours heureux, celui où il avait échappé à un grand danger. La religion se chargeait presque toujours de transmettre ce souvenir à la postérité; sans elle, il faut l'avouer, les peuples auraient complètement oublié les infortunes ou les gloires des ancêtres. Les habitants de Limoges instituèrent, en commémoration de cet événement, le 27 août de chaque année, une procession solennelle à laquelle assistaient toutes les corporations, et qui se formait tantôt dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, tantôt dans les cloîtres de l'abbaye de Saint-Martial. Les consuls revêtus de leurs insignes, après avoir assisté à la messe, suivaient cette procession, précédés de leurs officiers portant leur bannière, derrière les religieux Récollets, les Jacobins, les Carmes, les Augustins, et tout le clergé séculier. A la tête du cortège, une troupe de musiciens; et un peu plus vait, un homme à cheval, armé de pied en cap, portant un étendard aux armes de la ville; à chaque coin de rue, faisant faire trois tours à son cheval, il agitait son étendard, pendant que la trompette sonnait la victoire du peuple. Plus de quatre siècles s'est conservée cette fête¹. C'est que la religion, autant que le patriotisme, conservait cette institution au nom du Dieu qui donne la victoire aux faibles et la défaite aux puissants. Si le peuple savait garder ainsi la mémoire de ce qu'ont fait ses ancêtres, il serait, soit dans ses sévérités, soit dans ses reconnaissances, plus équitable envers eux qu'il ne l'est d'ordinaire. Mais aujourd'hui que les passions politiques égarent le patriotisme en dehors de

1. Jusqu'à l'entière destruction de cette partie des remparts on voyait, à l'endroit même où la porte devait s'ouvrir, une tête d'homme sculptée sur la pierre, et sur chacune des quatre portes principales la représentation d'une des parties d'un corps humain. (*Chron. mss.* — LEGROS et NADAUD, *ann. du grand séminaire.*)

toute justice, les monuments des victoires de la veille sont détruits par les factions du lendemain. L'histoire dans l'avenir sera d'autant plus difficile à écrire que les monuments élevés par nos pères n'auront plus que des ruines, ou qu'on en aura tellement changé la destination qu'on ne saura à qui en faire honneur.

Ni la plus lâche trahison, ni l'emploi de la force n'avaient pu triompher de la vigilance et de l'énergie d'une poignée de bourgeois; et cependant Jean de Bretagne, d'autant plus implacable et plus dangereux qu'il n'avait pas honte de recourir aux moyens réprouvés par la chevalerie française, continuait d'observer la ville comme sa proie, campait dans les vignes qu'on se disposait à vendanger, détruisait, brûlait les pressoirs des propriétaires, ainsi que les moulins situés près des ponts de Saint-Étienne et de Saint-Martial. Mais les bourgeois, toujours sur leurs gardes, sortaient souvent de la ville pour repousser ses détachements; et toujours de part et d'autre des morts et des blessés. La colère du vicomte ne se contentait plus à l'annonce que le consul venait d'expier son crime. Il jura de mourir plutôt que de renoncer à s'emparer de la ville.

Pendant huit jours qu'il put occuper la Cité, il s'en prit aux maisons des chanoines, les détruisit, et maltraita tellement les religieux qu'ils n'osaient pas venir dire la messe à la cathédrale. En vain Charles VII, qui se trouvait alors à Poitiers, lui donna l'ordre de cesser ses attaques. Il ne voulut rien entendre, sachant bien que le roi n'avait pas encore conquis son royaume. Il s'était fortifié dans le palais de l'évêque, situé dans la Cité, « joignant le clocher et église cathédrale, place assez forte, où ne demeurerait personne pour la défendre, ni même dans la Cité, depuis la destruction faite par le prince de Galles. » L'évêque s'était retiré dans la ville avec son clergé. Malgré leur courage,

bien connu de leur ennemi, les habitants s'inquiétaient de cet état de choses qui les ruinait, arrêtait le commerce et empêchait toute communication avec l'extérieur. D'un autre côté, on disait que les Anglais se disposaient à se réunir au vicomte pour attaquer la ville sur tous les points.

Enfin, las de se tenir inutilement renfermé dans la Cité en ruines, de ne pouvoir rien entreprendre de fructueux contre la ville, et voyant ses soldats fatigués d'un siège sans fin, Jean de Bretagne, après bien des vengeances inutiles à sa cause, qui ne faisaient qu'irriter les habitants, quitta la Cité, se retira à Pierre-Buffière, puis à Aixe, d'où il sortait régulièrement deux ou trois fois par semaine, pour courir la campagne, dévaliser quelques marchands et faire des prisonniers, surtout quand il pouvait en attendre une rançon. Les gens qu'il laissait à Pierre-Buffière, auxquels s'associaient les habitants, comme si ceux-ci eussent hérité de la haine qui avait existé autrefois entre Limoges représentée par ses vicomtes et les seigneurs de Pierre-Buffière, venaient rôder dans les environs de Chalusset, cherchant à surprendre la place défendue par le maréchal Pothon de Xaintrailles, ravageaient les champs qu'ils croyaient appartenir au parti contraire : c'est ainsi que furent brûlés le bourg et le château de Saint-Priest-Ligoure (1426)¹. Plus grande que jamais fut la terreur à Limoges, quand on apprit qu'un marchand de la ville, nommé Bouchaud, avait été arrêté, qu'on lui avait coupé la tête, et que d'autres avaient eu le même sort. On vit bientôt paraître sous les murailles quelques bandes ennemies qui montraient aux habitants les têtes des victimes. Partout aux alentours les campagnes étaient ravagées, les maisons incendiées, les

1. Il y eut plus tard un procès intenté par les habitants de cette localité contre Alain d'Albret, en sa qualité de vicomte, mais qui paraît n'avoir pas eu de suites. (*Arch. de Pau* : série E.)

vignes coupées. La guerre dura ainsi jusqu'à l'année suivante, sans que les habitants osassent s'aventurer à la poursuite de l'ennemi, tant ils craignaient qu'en leur absence la ville ne fût attaquée à l'improviste. On pouvait craindre aussi les Anglais, toujours maîtres de quelques positions dans les environs; aussi, après le départ du vicomte, s'était-on empressé de détruire le palais de l'évêque et les autres fortifications de la Cité, dont on aurait pu se servir contre la ville.

L'évêque, Pierre de Montbrun, d'accord avec celui de Poitiers, ouvrit des négociations avec Jean de Bretagne : la noblesse du pays intervint aussi; le vicomte, qui n'avait jusqu'alors qu'à combattre quelques bourgeois, craignant la suite de ces hostilités contre lesquelles tout le monde réclamait, consentit à une trêve sur la promesse d'une somme de cinq mille écus qu'on devait se procurer en imposant tout le Limousin. La guerre cessa; la trêve fut plusieurs fois renouvelée, et définitivement rompue en 1434. Mais la Pucelle d'Orléans venait de donner un roi à la France, en légitimant par la cérémonie du sacre le fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Le peuple reprit courage; Dieu était venu au secours de la France; les villes craignirent moins les entreprises des grands vassaux, quand l'Angleterre, livrée elle-même aux factions, n'eut plus qu'à pleurer sur ses désastres. Les habitants de Limoges avaient profité de la première trêve avec le vicomte, pour construire la muraille qui soutenait le clocher de Saint-Étienne, du côté de l'évêché. Un bois voisin, situé dans le quartier des Combes, appelé le Bois-de-l'Abbé, fut aussi entouré d'une épaisse muraille qui pouvait protéger la Cité de ce côté¹.

Pendant que les villes commençaient à avoir confiance

1. Ce bois, dont l'emplacement s'est couvert depuis de maisons, commença à être appelé Villa-Claui, à cause de son mur d'enceinte.

Charles VII, espérant que bientôt elles n'auraient plus à combattre les Anglais, l'Europe chrétienne tremblait devant une nouvelle invasion des Barbares. Amurath, à la tête d'une nation jeune d'énergie et de fanatisme, qui allait bientôt modifier l'état politique de l'Occident, menaçait Constantinople. Le pape tenta, comme ses prédécesseurs, au temps des grandes invasions, de relever le courage, en faisant un appel au monde catholique, aux rois et aux peuples, en ordonnant partout de grandes cérémonies religieuses, non-seulement comme expiation des fautes commises, mais comme moyen de raviver la foi, d'exalter le patriotisme et d'arrêter la barbarie sur les bords de l'Europe. Jean Huniade, Mathias Corvin appelaient la Hongrie à s'armer contre les infidèles; l'Italie, la France renaissaient à leur vieil enthousiasme chevaleresque du temps des croisades; à Limoges, une ostension solennelle des reliques de saint Martial et des autres martyrs de la foi était suivie de plusieurs jours d'indulgence à ceux qui venaient visiter le tombeau du grand apôtre, qui seraient récompensés pour la réparation du monastère, et voudraient combattre pour le Christ (1431).

Mais pendant Jean de Bretagne songeait toujours à reprendre la plénitude de sa suzeraineté sur la ville. On le voyait partir du château de Nontron à Saint-Yrieix, d'Aixe au Mans, au delà de l'Isle, suivi d'une partie de la noblesse, annoncer que les hostilités allaient recommencer, ranimant le courage de ses gens d'armes par la promesse d'un riche butin. Bientôt ses troupes se rapprochèrent de la ville qui se préparait en mesure de se défendre contre lui et contre les Anglais. Les sentinelles veillaient au haut des clochers de Saint-Étienne, de Saint-Michel et sur la colline de Montmorillon; on travaillait aux fortifications des tours, des murailles et des portes; spectacle magnifique d'une popula-

tion pleine d'énergie et de patriotisme, qui ne cédait pas aux entraînements du jour, à des passions sans noblesse, mais qui, depuis des années, résistait comme un seul homme aux attaques incessantes des vicomtes ou de l'étranger! Sans interrompre ces préparatifs, on convint pourtant d'une nouvelle trêve, à laquelle Jean de Bretagne consentit aisément, parce qu'à la même époque il méditait de nouveaux projets pour recouvrer tout l'héritage de sa famille au delà de la Loire.

Le pays, quoique rassuré de ce côté, n'était pas pour cela exempt de graves préoccupations; il souffrait horriblement des dévastations auxquelles se livraient impunément les capitaines « des écorcheurs ». L'Espagnol Rodrigue de Villandrai, le plus actif, le plus dangereux, se dirigeant vers le centre de la Guyenne, s'arrêta dans les environs de la ville avec ses bandes, plus hardies à piller qu'à combattre. A son approche, on s'était empressé de fermer toutes les routes, tous les sentiers qui conduisaient à la ville ou aux faubourgs, avec des charrettes chargées de pierres énormes, ou avec des poutres attachées par des boulons en fer (1435). Malgré tout, les écorcheurs s'aventurèrent dans les chemins détournés, s'approchèrent des murs d'enceinte, firent quelques prisonniers et quelque butin. Aussitôt que ce danger fut signalé, les habitants sortirent en grand nombre, les attaquèrent avec tant d'entrain qu'ils les mirent en fuite, les forcèrent de laisser derrière eux leurs prisonniers et leur butin.

La population, toute joyeuse de ce succès, se croyait pour quelque temps à l'abri de nouvelles attaques, lorsque, peu de jours après, on reçut un message de la reine de France qui demandait qu'on lui fournit des guides et une escorte, pour conduire à Limoges ses chariots et ses bagages. Elle venait rendre grâce à Dieu, devant les reliques

de saint Martial, des succès de la France. Les consuls, les grands dignitaires du clergé allèrent la recevoir en grande pompe à quelque distance de la ville, et l'introduisirent dans leurs murs à travers la foule se pressant autour d'elle, heureuse de voir celle à laquelle la reconnaissance publique attribuait, comme à Agnès Sorel, le réveil de la royauté. Témoin des cérémonies des grandes ostensions, la reine admirait avec étonnement les magnifiques processions qui parcouraient la ville, ces hommes aux pieds nus, bourgeois ou artisans, ces femmes de toutes les conditions aux longs cheveux tombant sur leurs épaules, qui vénéraient les reliques des saints.

Pendant que la royauté remontait du midi vers le nord avec Charles VII, naguère le roi de Bourges, le vicomte de Limoges, que ses anciens vassaux avaient forcé à la retraite, cherchait à arrêter la décadence de sa maison par d'autres moyens que par les armes. Une famille, autrefois rivale de la sienne, disparaissait des rangs des grands vassaux. L'Angleterre l'entraînait dans son naufrage. Archambaud IV, comte de Périgord, que la sagesse et la pitié de Charles VI avaient remis en possession de son comté, en réclamant avec fierté la ville de Périgueux que le roi s'était réservée, venait de s'aliéner Charles VII. On n'attendait plus qu'un prétexte pour dépouiller celui dont un des ancêtres avait osé dire à Hugues Capet : « Qui t'a fait roi ? » Ce prétexte s'offrit de lui-même par la tentative que fit Archambaud de s'emparer de la fille d'un bourgeois de Périgueux. La féodalité dans ses longues guerres de rivalités personnelles, ou dans celles de la France contre l'Angleterre, avait souvent oublié les lois de la chevalerie. Le comte de Périgueux banni, privé de ses États, crut se venger « en se donnant à l'Angleterre et au diable ». Son comté passa à Louis d'Orléans, dont le fils le vendit ensuite

au vicomte de Limoges au prix de seize mille réaux d'or, économie que celui-ci avait su faire sur ses revenus; d'autres disent que le peuple du Limousin en avait bien fourni la plus grande partie, en remplissant les coffres de leur seigneur toutes les fois qu'il venait dans sa vicomté (1437)¹.

Le moment approchait où la vieille France féodale allait chercher dans d'autres voies politiques ses glorieuses destinées. Les grands fiefs s'étaient amoindris; la royauté n'était qu'un vain titre aux yeux des barons qui s'étaient souvent révoltés contre elle. En sortant de cette longue période marquée par de grands dévouements, comme aussi par de honteuses défaillances, la royauté s'app préparait à abaisser ces nobles barons, qui lui avaient fait si longtemps des jours d'infortune et de honte.

Deux ans après que Jean de Bretagne se fut enrichi par l'acquisition du comté de Périgord, Charles VII se dirigeait vers Limoges, tendant les bras à Paris, où régnait encore de nom un roi étranger. Dans le cortège du prince, qui suivait aussi le dauphin, enfant surnois, avide de gloire pour lui seul, on distinguait Charles, duc de Bourbon et d'Auvergne, gouverneur d'Aquitaine, le bâtard d'Orléans, à la fleur de l'âge, remarquable par sa beauté, par la douceur de son caractère et par son noble maintien; le seigneur de Tancarville; La Fayette, maréchal de France; Charles d'Anjou, Coëtivy, gouverneur de La Rochelle; parmi les seigneurs du pays, le seigneur de Latour, le seigneur de Chaumont, qui prenaient le titre de chevaliers; Jean de la Roche, le seigneur de Ayla, et le comte de la Marche pourvu du titre de chancelier du roi; parmi le haut clergé, les évêques de Toulouse, de Maguelonne, de Poitiers², de Maille-

1. 12 mars 1437. L'original de la quittance de cette somme se trouve aux Archives de Pau. (*F. de la vicomté de Limoges*, S. E., n° 637.)

2. Hugues de Combarcl, né dans le Limousin.

is ¹, de Limoges ², d'Angoulême ³ et de Tulle ⁴. Le peuple fut avec joie le prince qui lui promettait de beaux jours; la ville eut des fêtes pour célébrer les triomphes de la France; la bourgeoisie, le clergé, les artisans dont l'industrie souffrait depuis longtemps des discordes intestines et des courses des Anglais, tout contribua à la splendeur du cortège royal. Empruntons à un récit du temps, rédigé en latin, les divers incidents de ce voyage.

Charles VII, après avoir couché au Dorat, et prié dans la magnifique église collégiale du xi^e siècle, élevée sur l'emplacement d'un oratoire édifié par Clovis en l'honneur de la sainte Croix et de saint Pierre, « le porte-clef du royaume des cieux, » après la bataille de Vouillé ⁵, quitta cette ville, suivi assez loin par la population, qui n'oubliait pas qu'en 1404 Charles VI avait voulu « que les bourgeois, seigneurs et habitants de cette ville jouissent des mêmes privilèges, franchises et libertés » accordés à l'église et au chapitre. Le 2 mars 1438, il dîna au château de Thouron, qui n'existe plus, et dont il ne reste pas même une ruine pour souvenir du passage d'une cour brillante. Le dauphin, qui avait logé à Bellac, l'ancienne capitale de la Marche ⁶, se étaient accourus, pour lui faire hommage, les bourgeois des communes de Magnac et du Dorat, ainsi que les vassaux des châtellenies de Champagnac et de Rancon, le devança et vint l'attendre au Petit-Limoges, alors appelé

1. Théobald de Luce.

2. Pierre III de Montbrun.

3. Robert III de Montbrun.

4. Jean II de Cluys.

5. *Gallia Christiana*, t. IV, p. 333.

6. En 1372, Charles V donna la châtellenie de Bellac à Louis II de Bourbon, seigneur de Beaujeu. En 1386, le duc de Berry possédait Bellac, Rancon et Champagnac, qu'il céda à Jean de Bourbon. Ces trois châtellenies furent confisquées en 1477 sur Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, par Louis XI, qui les donna à sa fille, Madame de Beaujeu.

Cozès. Les deux princes se dirigèrent ensemble vers Limoges, et virent bientôt accourir autour d'eux une troupe d'enfants portant de petites bannières aux armes de France, criant : « Vive le roi ! vive le dauphin ! » A Mont-Jauvy, étaient déjà réunis les frères Mineurs, contre la volonté de l'évêque, avec l'abbé de Saint-Martial, portant une chappe d'or et d'azur, tandis que ses religieux en avaient de blanches. Tous étaient rangés en ordre sur une vaste place, devant un autel orné de reliques, d'une image de Sainte-Marie du Sépulcre, d'une grande croix d'argent, d'une autre d'or, tandis qu'un jeune homme portant les reliques s'avancait au-devant du cortège ¹. Le roi, par respect pour cet appareil religieux, descend de sa mule, et se mettant à genoux, adore la croix que lui présente l'abbé, tandis que le clergé chante l'antienne *Gaude, Maria* ². Il remonte à cheval, et s'avance, précédé des religieux, dans le même ordre, jusqu'à un endroit situé à moitié chemin, entre Mont-Jauvy et la porte Montmaillé, où il y avait aussi une exposition de reliques. Mettant de nouveau pied à terre, il vénère les reliques que l'évêque lui présente. C'était sans doute en ce lieu que l'évêque aurait voulu que le clergé attendit le cortège; aussi avait-il vu avec peine les frères Mineurs aller prendre position plus loin. Cette division se manifesta encore; car lorsque le cortège se remit en marche, les chanoines criaient aux frères Mineurs de prendre le devant; mais comme ceux-ci ne se pressaient pas, on finit par se ranger ainsi : les religieux formant une longue file à gauche, l'abbé de Saint-Martial et ses moines, et l'évêque

1. « ... In quadam platea pervia recta in itinere, invenimus parium paratum et reliquias desuper, videlicet imago S. Mariæ de Sepulcro et crux argentea de cardinali, et magna crux aurea, juvenis stante ipsas reliquias deferente. » (*Mss. du grand séminaire de Limoges.*)

2. « Rex vero descendit de sompno sua, flexis genibus, adoravit crucem, porrigente Domino Abbate. » (*Ibid.*)

avec ses chanoines tenant la droite ¹. On arriva ainsi devant le clocher où devait avoir lieu une nouvelle exposition de reliques. L'évêque ne trouvant pas que ses droits de préséance fussent observés, se disposait à se retirer; mais, sur l'invitation de l'abbé de Saint-Martial, il prit place, avec les chanoines, devant les reliques, à l'entrée du cloître de l'abbaye, en attendant l'arrivée du roi, qui fit son entrée par la porte de Montmaillé. Il y fut reçu par les consuls et les bourgeois, faisant flotter devant lui un immense étendard aux armes de France, sous lequel il continua sa marche avec son fils, tenant le milieu de la rue, dont les deux côtés étaient occupés par des gens d'armes, pendant que la foule criait : « Noël ! Noël ! » et les enfants : « Vive le roi ! vive le dauphin ! » en agitant leurs petites bannières ². Arrivé devant le cloître, le roi descendit de cheval, embrassa la croix que lui présentait l'évêque, avec l'eau bénite, entra dans l'église, s'avança vers le grand autel de Saint-Martial, où, s'agenouillant, il baisa de nouveau la croix. Quand on eut chanté l'antienne en l'honneur du saint, et que l'évêque eut

1. « ... Regē recensō equum suum, processimus ordinato conventu hinc inde usque ad locum, ubi D. Episcopus, cum canonicis suis, iterum reliquias paraverat, id est in medio ite eris inter Montem Gaudi et portam Montmaillé; et iterum rex descendit, et reliquias adoravit per manus episcopi... Et regē remountato, conabantur canonici quod ante ipsos pergeramus, et per interpositas personas dominorum, alta voce clamantes : *Davant ! davanti !* Modicum venientes et contradicentes habuimus nostrum locum in parte sinistram, D. Abbas, cum conventu suo, et D. Episcopus cum canonicis suis in parte dextra. » (*Ibid.*)

2. « ... Et sic ordinati venimus ante Decarium, et nos iterum paratis reliquis expectabamus, et D. Episcopo cum canonicis recedente, invitatus a D. Abbate remansit cum canonicis, et sic stantes ambo ante reliquias in ingressu Aulicæ sancti Martialis, expectabamus regem. Rex vero ingressus Montis Major invenit paratum papilionem pulchrum cum armis suis, quem spectabant consules et burgenses; et ipse rex et filius erant de subter et sic pergebant per medium carrerie, armati vero hinc inde ordinati ab utroque alere stabant; transeunte regē cum nobili comitatu, populus autem clamabat : « Noë, Noë, Noë, » cum gaudio magno, et supra dicti pueri : « Vivo le Roy ! et Vivo le Dauphin ! » (*Ibid.*)

donné la bénédiction, ayant l'abbé à sa droite, le roi ne descendit point dans le Sépulcre; mais, suivant la même direction par laquelle il était venu, il retourna devant le cloître, remonta à cheval, et sous le dais, se rendit à la maison de Guillaume Julien, appelée *Baraudaria*, c'est-à-dire le *Bâtiment*, où il logea¹. Le dauphin, pour faire honneur à l'abbé de Saint-Martial, prit chez lui son logement; son confesseur chez le prévôt des Combes, et son médecin dans l'infirmérie de l'abbaye; le bâtard d'Orléans fut reçu dans la maison de Disnematin de Salles. Comme toujours, les solliciteurs s'empressèrent de rechercher les faveurs des princes : le prévôt des Combes demanda une prébende pour son neveu; Gui de Félin priâ le médecin d'obtenir du dauphin que l'abbé réunit l'aumônerie à l'infirmérie, ce que l'abbé de Saint-Martin refusa, mais donna au solliciteur un autre bénéfice.

Le narrateur de cette entrée solennelle ajoute : « Jean Boutel, de Bourges, apothicaire du roi, logea chez moi, dans ma chambre et dans mon propre lit, avec Denis, mon clerc, à qui il fit présent de six sous pour payer cette hospitalité, ce que je ne voulais pas. » Plusieurs autres personnes du cortège logèrent dans l'abbaye, entre autres Tanneguy Duchâtel, ancien prévôt de Paris, qui était venu rejoindre le roi à Bellac, et lui avait fait présent d'une lionne. Le dauphin attachâ l'animal avec une corde, dans un appartement, en attendant son départ; mais, pendant la nuit, la

1. « Et sic venit ordinate usque ad ante cloacarium, et ibi descendit de equo, et ostenta cruce sibi per D. Episcopum, porrecta et data sibi aqua benedicta, intravit ecclesiam; et recta via venit ante majus altare S. Martialis, et ibi flexis genibus, iterum osculatus est crucem sic per episcopum tensam, et finita collecta B. Martialis, et data benedictione ab ipso episcopo, D. Abbate stante juxta ipsum episcopum, rex non descendit in sepulcro, sed recta via, per quam venerat, regressus est; et ante cloacarium ubi spectabatur, reascendit equum suum, et sub papilione profectus est in domum Guillelmi Juliani vocati Baraudaria, id est bon Bastiment, et ibi hospitatus remansit. » (*Mss. du grand séminaire de Limoges.*)

lionne s'étant élancée par une croisée, s'étrangla. Le prince n'emporta que la peau, comme il devait garder les dépouilles de la féodalité. L'abbé de Saint-Martial fit présent d'un beau chien lévrier, symbole de l'amitié à celui qui n'eut jamais d'amis.

La présence de Charles VII donna lieu à de splendides cérémonies religieuses. Après avoir visité avec attention les fortifications de la ville et les ruines de la Cité, il se rendit à l'église de Saint-Martial, où il assista à la messe et aux vêpres au grand autel, sur un prie-Dieu, placé près de l'armoire où couchait toujours le gardien du chœur. Après les vêpres, le chancelier Jacques de Chabanes, sénéchal de Toulouse, étant en face de l'autel, lui présenta les religieux de l'abbaye dont l'abbé lui offrit tous les biens de sa communauté, pour qu'il en usât à sa volonté ¹. Le roi, très-sensible à cette générosité, en témoigna sa gratitude, ainsi que le dauphin, qui aurait bien pris cette offre au sérieux, s'il en avait eu le pouvoir. Le même jour, après dîner, il fit savoir à l'abbé qu'il désirait qu'on lui montrât le lendemain le chef de saint Martial, cérémonie qui eut lieu, en effet, au grand autel, en présence de tous les dignitaires du clergé et de tous ceux qui formaient le cortège. Quand tout le monde eut prié devant la sainte relique, des flots de peuple entrèrent dans l'église avec des offrandes pour l'apôtre d'Aquitaine. Mais après que les chants du chœur, auxquels s'étaient joints ceux de la chapelle du roi, eurent cessé de retentir sous les voûtes de l'église abbatiale, Charles VII dut prêter l'oreille aux échos de la misère publique. Martial Bermondet, lieutenant-général, et en même temps consul en charge cette année, lui adressa une harangue dans laquelle

1. « ... Et ibi rex audivit abbatem benigne, et conventum suum et bona Ecclesie offerentem sibi et suo servitio et voluntati; et idem fecit Delphinus. »

il lui fit, sous les plus sombres couleurs, le triste tableau de la misère qui régnait dans les campagnes ¹, des ravages que faisaient les Anglais, encore maîtres de Châlusset. Le même jour, après dîner, il monta à cheval, suivi de son escorte, sortit par la porte Montmaillé, se dirigea vers l'abbaye de Saint-Martin, entra dans l'église de Saint-Etienne pour y prier et en admirer les admirables sculptures et les riches ornements. Après avoir visité la Cité une seconde fois et la fontaine d'Angoulême, il passa devant le pilori du marché, et, suivant les rues Manigne, des Taules et du Clocher, il fut reçu dans la maison de Simon Luc, un des consuls.

Charles V et Charles VI, en récompense du courage des habitants de Limoges à résister aux Anglais, leur avaient accordé de nombreux privilèges, entre autres l'exemption de tous impôts; mais Charles VII, à son avènement, était trop pauvre pour suffire aux dépenses nécessitées par la continuation de la guerre contre les Anglais; il lui fallut faire appel à tous ses sujets. Limoges lui fournit trois mille écus comptant, et la province vingt mille livres. La ville eut encore à payer les frais de cette réception solennelle, qui se montèrent à sept mille écus. L'Eglise avait généreusement offert sa fortune à son roi pour la délivrance du pays; aussi le prince s'en montra-t-il reconnaissant, en donnant à l'abbé de Saint-Martial, pour lui et pour son abbaye, des lettres de sauvegarde, le privilège d'avoir plusieurs officiers pour veiller à la conservation de la fortune du cloître, et la faculté de percevoir les redevances qui lui étaient dues, mais dont les titres auraient été perdus depuis quatre-vingt-dix ans. Informé du danger qu'avait couru la ville, de

1. « Martialis Bermondet, locum tenens regis, et consul villæ in ipso anno, multum bona et laudantes coram rege preposito, ei arengam (sic) fecit, exponens et dicens paupertates et miserias et afflictiones temporis campaniarum nostri. » (*Mss. du séminaire.*)

tomber par trahison au pouvoir de Jean de Bretagne et des Anglais, il voulut, avant de s'éloigner, apprendre au peuple comme à la noblesse, qu'on ne conspirerait plus en vain contre la France; il fit trancher la tête, en présence de la foule, et sur un lieu élevé, à un chevalier nommé Bertrand d'Arac, traître à son pays, qui s'était fait le partisan de l'Angleterre, et qu'on avait fait prisonnier dans un lieu nommé le Doignon (*in loco Daenione*). Le coupable aurait pu s'échapper pendant la nuit, comme quelques-uns de ses complices, mais on ne lui en tint pas compte ¹.

Jean de Bretagne ne parut point à Limoges pendant le séjour qu'y fit Charles VII. En vain savait-il que le prince y était entouré des plus nobles représentants de la féodalité et des grands dignitaires de l'Église, il n'osa pas, comme l'abbé de Saint-Martial l'avait obtenu pour son abbaye, venir réclamer les droits de sa famille sur la vicomté. La fortune lui vint en aide d'un autre côté. Le connétable, Artur de Bretagne, dont il avait su gagner l'amitié, touché de ses prières, consentit à se faire son médiateur auprès de François I^{er}, duc de Bretagne. Il le conduisit à Nantes, et le présenta lui-même à son neveu, qui, oubliant sa haine contre les Penthievre, se laissa fléchir par les larmes du vicomte, déplorant la ruine de sa fortune, les malheurs de sa famille, lui rendit une partie des biens confisqués à sa maison, et remit en liberté Guillaume, son frère, retenu depuis longtemps en otage (1448).

1. Quelques écrivains ont avancé que ce fut Bertrand d'Abzac que fit mettre à mort Charles VII, à Limoges. Le chroniqueur, auteur de la relation du voyage de Charles VII, semble contredire cette assertion : « Fecit publice, in alto loco prope pilorium, amputare caput Bertrandi de Arac. » Nous n'avons pu lire ce nom que de cette manière. Le chevalier d'Abzac, arrêté à Dôme en Périgord, fut bien appliqué pour cause de trahison. Celui qui est ici nommé avait été fait prisonnier avec quelques autres, « in loco Daenione ou Daamione. » Cet écrivain devait être bien informé, puisqu'il assista à l'entrée de Charles VII à Limoges.

CHAPITRE XIX

SUITE DE JEAN DE BRETAGNE : JEAN III, CHARLES VII,
ROI DE FRANCE

L'Angleterre encore puissante. — Dévouement des bourgeois de Limoges à Charles VII. — Nouvelle trahison ourdie par Jean de Bretagne contre Limoges. — Arrestation de ses agents ; on instruit leur procès. — Les coupables soustraits à la juridiction consulaire. — Jean de Moutbrun protégé par l'évêque. — L'Eglise et les grands vassaux. — Pierre de Beaufort, vicomte de Turenne, fait hommage à l'abbé de Saint-Martial. — La Praguerie en Limousin, attaquée par Xaintrailles. — Charles VII et le Dauphin à Limoges. — Arrivée de la reine, l'accueil que lui fait le clergé. — Jean de Bretagne ; ses exploits contre les Anglais au siège de Bergerac ; au siège de Sainte-Foy. — Dernière campagne du vicomte : témoignages de sa reconnaissance à plusieurs familles. — Son souvenir resté dans le pays. — Notes sur ses héritiers.

Les habitants de Limoges et ceux des campagnes et des villes où passa Charles VII avaient eu des acclamations de joie pour celui qui promettait d'arracher la malheureuse France aux longs bras de l'Angleterre qui l'enserraient encore au nord-est par la Bourgogne, son alliée, à l'ouest par la Bretagne, au midi par le concours de quelques barons de Guienne, préférant leur fortune à l'honneur, l'étranger avec ses factions à la France de Philippe-Auguste et de saint Louis. Le nouveau roi d'Angleterre s'était fait appeler trop longtemps le roi de France, comme on l'avait proclamé à Saint-Denis, sur la tombe de l'infortuné Charles VI. La France, debout sur ses ruines, allait fièrement à la conquête de sa nationalité, si longtemps méconnue pendant cette guerre de cent ans, et pour vaincre elle donnait généreusement l'argent que lui demandait le prince

et le sang de ses plus nobles enfants. Les bourgeois de Limoges, s'oubliant eux-mêmes, n'avaient point imploré les secours du prince contre les attaques du vicomte. Pour eux, le salut de la patrie passait avant les intérêts de la ville, aussi s'étaient-ils bornés à lui exposer librement, par la voix de leurs consuls, tout ce qu'ils avaient souffert jusqu'alors. Quoiqu'ils sussent bien qu'il cherchait à attirer à lui Jean de Bretagne, ils ne lui virent rien faire, ne lui entendirent rien dire, qui pût leur faire craindre de voir remettre dans tous ses anciens droits la famille de Penthievre, aux dépens des privilèges de la ville.

Tout porte à croire que l'ambitieux vicomte ne put rien obtenir à cet égard. Alors, ne comptant plus que sur lui-même, il eut encore recours à la ruse et à la trahison. Comme les prétendants de tous les temps, il lui fut facile d'attirer à lui quelques dévouements ambitieux qui le servirent par l'intrigue et la déloyauté. Pendant que la guerre continuait encore dans le Poitou contre les Anglais, et que quelques bandes ennemies couraient encore le Limousin, les consuls de Limoges furent avertis qu'une nouvelle trahison menaçait de les livrer à Jean de Bretagne. On leur annonçait que deux espions étaient entrés dans leurs murs depuis quelques jours, l'un du pays de Béarn, nommé Martin l'*Escalador*, à cause de son agilité et de son adresse à franchir les murailles; l'autre, tout aussi entreprenant, nommé Savoyé.

Aussitôt, on croit à un complot; les consuls veillent, donnent l'ordre d'arrêter les deux complices. Les agents saisissent Savoyé, pendant que son compagnon se sauve dans le couvent des Carmes, où il est protégé par le droit d'asile, ce vieux privilège des cloîtres qui, au moyen âge, fut une garantie pour de pauvres serfs injustement poursuivis par leurs maîtres. Savoyé interrogé avoue qu'il est né

en Savoie, que son vrai nom est Jean de Villars; qu'il a souvent servi le parti des Anglais en escaladant les murailles des villes pour en étudier la position ou pour les leur livrer, à l'aide de quelques trahîtres; qu'il a été envoyé à Limoges par Jean de Montbrun, parent des évêques d'Angoulême et de Limoges, pour faire fabriquer deux couteaux à scie, seize manches de plomb en forme de limes sourdes et un pied de chèvre; qu'il devait se servir de ces instruments pour ouvrir les portes de Ribeyrac, et d'une autre place située dans les environs de Nontroa, dont le commandement avait été donné au chevalier de Montbrun par le vicomte de Limoges. Pressé de questions, il raconte qu'il a entendu dire, par quatre soldats de la compagnie de Montbrun, que Jean de Bretagne serait bientôt maître de Limoges, qu'il y entrerait par la porte des Arènes. On se rappela en effet que les mêmes propos, auxquels on ne s'était pas arrêté, avaient été tenus par quelques partisans du vicomte, pendant les fêtes célébrées à l'occasion du mariage de la bâtarde de Penthievre, alors même que les consuls faisaient fortifier la porte des Arènes, « laquelle pour garder la nuit on avait couverte de paille ¹. » On apprit aussi que le vicomte devait placer ses gens en embuscade dans un hôpital voisin; que de là devait partir, à l'ouverture de la porte, et se diriger vers le pont, une charrette chargée de paille à laquelle on mettrait le feu; qu'en attendant on scierait les barrières, de manière que les assaillants n'eussent que la peine de les pousser pour les faire tomber. On devait ensuite se précipiter en avant, en jetant des fusées sur la porte couverte de paille, et empêcher par ce moyen les habitants d'en défendre l'entrée. Savoyé avoua, de plus, qu'un nommé Martin Borie lui fabriquait tous les instruments nécessaires.

1. Chron. mss.

Les consuls firent comparaitre devant eux le personnage indiqué, qu'on pouvait bien soupçonner, car on savait par la rumeur publique qu'il fréquentait des gens de la maison de Penthievre; et, sur quelques soupçons, il lui avait été défendu de fabriquer des instruments de guerre, et même de faire partie du guet qui veillait à la sûreté de la ville. Confronté avec Savoyé, il déclara le reconnaître, ainsi que le chevalier Jean de Montbrun, ajoutant que l'un et l'autre lui avaient donné l'ordre de fabriquer les instruments qu'il représente. Les consuls font amener devant eux Jean de Montbrun, pour instruire aussi son procès; mais les officiers du roi réclament la connaissance de cette affaire, et, sans aucune opposition de la part des consuls, les accusés sont envoyés devant eux. Le chevalier de Montbrun, malgré les aveux de ses deux complices, comptant sans doute sur l'influence de sa famille, refuse de s'expliquer, niant d'ailleurs énergiquement de s'être associé à ce complot. Alors un des deux accusés lui rappelle qu'un jour qu'il passait devant la porte des Arènes, il leur avait montré ses gens d'armes et la paille qui recouvrait la porte, et que son trompette avait ajouté « qu'il ne donnerait pas sa part de butin pour trois cents écus. »

L'indignation était grande parmi les citoyens, pour qui la trahison était évidente, mais qui prévoyaient bien que les coupables échapperaient à la vindicte publique, du moment où ils n'avaient pas à répondre devant la juridiction consulaire. Les officiers du roi, après avoir paru vouloir l'effrayer en le mettant à la question, mais sans lui causer de grandes souffrances, renvoyèrent le prisonnier sur de nouvelles protestations d'innocence. Quant à Savoyé, on le condamna à avoir la tête tranchée. En arrivant au pilori, indigné qu'on laissât impuni le principal instigateur du complot, il engagea les habitants à se tenir sur leurs gar-

des, que leur ville était réellement menacée; mais que, lié par un serment, il ne pouvait révéler autre chose. Il subit ensuite avec courage le supplice qu'il avait mérité, mais qui aurait dû aussi atteindre celui qui l'avait entraîné.

Jean de Monthrun, grâce à de puissantes influences, de coupable qu'il était, se présenta fièrement comme une victime de la haine des consuls. Sa famille, forte de l'autorité de deux évêques, se montra irritée de son arrestation et des poursuites exercées, sans tenir compte de sa mise en liberté¹. Soutenue par les intrigues du vicomte, elle fit commencer une instruction contre les bourgeois et les consuls. Dix des principaux furent cités en justice et in-

1. Quelques annalistes ont confondu la famille des barons de Montbron, en Angoumois, avec les seigneurs de Monthrun, en Limousin. Nous croyons que le gentilhomme dont il est ici question était de la famille de Montbron, alliée à celle de Montbron, ou ayant avec elle d'étroites relations, ce qui semblerait justifié par ce passage de la chronique de Geoffroi de Vigeois : « *His diebus* (vers la fin de 1179) *Aimericus Brunus Cœnobium, quod vocatur ad Altas Valles* (Haultevaux, Haultavaux, Autevaux ou Atavaux) *construens, comparatis terris quæ sufficerent XIII fratribus cum totidem famulis, canonicis (pro monachis) tradidit de Corona. Hujus rogatu, comes R. (Robertus) castrum quod vocabatur Trados, nomine mutato, Monberon vocavit.* » (Voir *Chron. Gaufrédi prioris Vosiensis*, p. 325, tome II, *Notæ Biblioth. de Ph. Labbe*). Le château ou siège de la seigneurie d'Aimeric-le-Brun, appelé d'abord *Trados*, n'aurait changé de nom, par le consentement de Robert de Montbron, que pour indiquer l'alliance des deux familles, ou peut-être une origine commune. Mais, plus tard, pour distinguer les deux localités, le nom de *Monthrun* prévalut sur celui de *Monberon* (Mous-Berulphus), en Angoumois, seigneurie possédée depuis longtemps par des seigneurs du nom de *Robert*. Ajoutons qu'Aimeric-le-Brun, en donnant le prieuré qu'il fondait dans le diocèse de Limoges à l'abbaye de la Couronne-en-Angoumois, ne pouvait faire qu'une chose agréable à Robert de Montbron, qui, à la même époque, fondait aussi près du château de Monthron un prieuré de Bénédictins, dans le cloître duquel plusieurs de ses successeurs eurent leur sépulture, comme le témoignent quelques inscriptions. La famille des seigneurs de Monthrun, rarement mentionnée dans les *Annales du Limousin*, n'en eut pas moins une grande situation dans les rangs de la féodalité; on peut se faire une idée de sa puissance rien qu'à voir aujourd'hui dans la paroisse de Saint-Sulpice de Dournazac, canton de Châlus, près d'un petit affluent de la Drôme, les ruines du château, l'effet pittoresque de ses débris, ses vieilles tours découronnées. (Voir ma *Notice sur les seigneurs de Montbron*; *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Charente*.)

carcérés. Plus tard on leur rendit la liberté; mais ils n'en avaient pas moins payé pendant quelque temps, par une détention arbitraire, le prétendu outrage fait à une famille puissante. Celle-ci ne se contenta pas de cette satisfaction; l'évêque Pierre de Montbrun ajourna les bourgeois devant le Parlement, pour avoir détruit le château que ses prédécesseurs avaient dans la Cité, ce qui le forçait, disait-il, d'habiter dans la ville une maison d'emprunt. Cette fois, l'intervention de la royauté, qui avait bien d'autres embarras, donna raison aux bourgeois.

On était encore au temps où la bourgeoisie ne pouvait pas toujours se défendre contre les grands vassaux, quand même elle invoquait les droits imprescriptibles de la justice : mais si ceux-ci ne pouvaient pas oublier, malgré les révolutions politiques qui avaient fait naître partout des aspirations d'indépendance et d'égalité, qu'ils avaient été longtemps les maîtres et les privilégiés; s'ils traitaient encore avec dédain les bourgeois des communes, ils apprenaient tous les jours qu'ils ne pourraient pas toujours résister, surtout quand ils cherchaient à se soustraire au vasselage des cloîtres et des grands dignitaires du clergé. L'Eglise, la grande promotrice de la civilisation et de la liberté, pouvait-elle oublier que le x^e siècle, la crainte de la fin du monde, les croisades qui avaient commencé l'épanouissement de la liberté personnelle, en bouleversant l'aristocratie féodale, avaient soumis les possesseurs des grands fiefs à sa suzeraineté en lui reconnaissant le noble privilège d'être partout la protectrice des faibles contre l'abus de la force?

Jacques Jouvion, abbé de Saint-Martial, qui venait de faire bâtir une belle maison abbatiale, celle du prévôt de Cozay et le château de Belle-Vue, véritable palais pour l'époque, usant de ses droits, avait sommé le vicomte de

Turenne de venir lui faire hommage, ce que celui-ci n'avait pas fait depuis plusieurs années, oubliant qu'au ix^e siècle ses ancêtres, révoltés contre les héritiers de Charlemagne, avaient prétendu ne relever que des reliques de saint Martial, parce que les moines de l'abbaye étaient venus déposer les reliques de leur saint dans le château de Turenne, pour les mettre à l'abri de l'invasion des Normands. L'orgueilleux vassal fut obligé de céder. Le 26 novembre (1440), Pierre de Beaufort fit hommage à l'abbé pour son château de Turenne et pour toute la vicomté : il obtint seulement que cet acte de soumission n'aurait pas lieu en plein chapitre. « Il se rendit, comme nous l'apprend un vieux registre de l'abbaye, dans la salle basse, avec ses témoins Jean de Roissignac, chevalier, Bardez, écuyer, bâtard de Turenne, et plusieurs autres seigneurs et bourgeois de Limoges; et là, près du feu, après avoir reçu de l'abbé le baiser de paix et l'avoir rendu, il promit tout ce qu'un vassal doit à son suzerain », et que si, à son retour des funérailles de Jean de la Roche, qu'on devait célébrer au Châlard, on trouvait dans les archives de l'église la preuve que ses prédécesseurs avaient fait l'hommage en meilleure forme, il était prêt à s'y soumettre.

Pendant ce temps-là, les Anglais avaient reparu en force dans la Guyenne, avec le capital de Buch et le sénéchal de Bordeaux. Quelques détachements, restés dans le Limousin depuis les dernières trêves, occupaient encore de petites forteresses, d'où ils menaçaient Limoges, tandis que d'autres étaient maîtres de la Souterraine, de Guéret et de Chambon-Sainte-Valérie. Le connétable de la Marche et le bâtard d'Orléans, à la tête de huit cents lances, vinrent les y assiéger et s'emparèrent facilement des deux premières places; mais ils trouvèrent une vive résistance à l'attaque de la troisième. Ils parvinrent cependant à y for-

garnison, qui s'était réfugiée dans l'église et qui fut de se rendre au connétable. Tout semblait faire espérer que bientôt les provinces de l'intérieur seraient évacuées lorsque la guerre civile fit naître de nouveaux dangers. Le dauphin se révolta et entraîna avec lui une partie de la noblesse, mécontente de cette royauté qui, en chassant les Anglais, se montrait peu disposée à lui laisser ses libertés. C'était la Praguerie, cette ligue folle qui combattait la nationalité et l'indépendance de la France. Cette ville de Chambon abrita derrière ses murailles les révoltés, qui, se croyant les maîtres, firent sculpter des figures sur les portes, comme si le jeune révolté allait porter la couronne de son père. Charles VII chargea Xaintrailles et d'autres chefs fidèles et dévoués de réduire cette ville et celle d'Evaux. Chambon, vivement attaquée, fut prise bientôt. Ceux qui s'enfuirent au premier choc allèrent se réfugier dans la grosse tour de l'église, où l'artillerie de l'armée de Bureau ouvrit bientôt une large brèche. Les révoltés se rendirent et payèrent une forte rançon. Quelques jours après, les voisins, ceux de Lamothe, du Châtelet et de Leyren, firent aussi leur soumission¹.

l'année suivante (1442), Charles VII, qui venait de mettre sur pied une nouvelle armée pour délivrer ses villes de France, arriva à Limoges, accompagné du dauphin qui avait promis d'être sage, de Charles d'Anjou, du comte de Flandre et des maréchaux de France. Comme il n'avait pas annoncé sa venue, les consuls n'eurent pas le temps de lui préparer une réception brillante. Il fit son entrée un peu avant midi, et reçut le lendemain le duc et la duchesse d'Orléans, mais à celui-ci, qui s'était ruiné pour la cause de la France, on donna cent soixante mille livres, destinées à payer les

LE DUC DE BOURGOGNE

seulement compensées pour sa rançon, et une pension de dix mille livres, pour soutenir le rang de sa maison. Le duc de Saint-Martial lui avait offert l'hospitalité; mais il refusa avec les honneurs qu'on voulait lui rendre, tant avait hâte de gagner la Guyenne, suivi de Lahire, des seigneurs et de Jean de Bretagne, qui semblait oublier ses prétentions contre les bourgeois de Limoges pour leur dans les combats livrés pour la France et pour sauver les dernières années de sa vie.

A peine le noble cortège avait-il quitté la ville pour aller courir le Midi, si fidèle à Charles VII, si heureux de ses victoires, que la reine arriva accompagnée de vingt-cinq des plus distingués de la noblesse et de cent hommes d'armes, tous brillants chevaliers, parés comme s'ils allaient à un tournoi (25 mars). A leur approche, à quatre heures après midi, au bruit de toutes les cloches, sortit tout le clergé, avec tous les religieux des abbayes, excepté ceux de Saint-Etienne, qui, conduits par l'abbé de Saint-Augustin, par le prieur de Saint-Gérard et par l'abbé de Saint-Martial, allèrent en procession au-devant de la reine jusqu'à Moulins. Le même cortège l'accompagna à l'église de Saint-Martial, où elle pria quelques moments devant le grand autel, puis elle alla, avec toutes les femmes de sa suite, loger dans la maison de Guillaume Julien. Elle partit quelques jours après, suivie de ses bagages, de ses chevaliers et de ses dames d'honneur, pour faire un pèlerinage à la Sainte-Baume de la Madeleine, dont elle désirait vénérer les reliques. A son retour, les chevaliers, qui ne prenaient pas part aux batailles, les riches châtelaines, qui n'aimaient plus la vie des manoirs depuis que la cour de Charles VII avait de belles fêtes, vinrent en grand nombre grossir son cortège. Le clergé ne partagea pas tout cet enthousiasme; il parut blâmer la reine de rechercher plutôt les distractions

ions du monde que la majesté des cérémonies religieuses. Il voyait avec peine qu'elle n'avait point demandé de visiter le chef de saint Martial : aussi ne vint-il pas au-devant d'elle comme la première fois. L'abbé de Saint-Martial seulement et les bourgeois, tous à cheval, l'accompagnèrent au dehors de la ville, à son départ pour Poitiers. La cour, quoique ayant encore sous les yeux les ruines qu'avait faites l'Angleterre dans toute la France, ne rêvait que trop fêtes et plaisirs. Les passions voluptueuses de l'Italie attiraient à elles, pour les dominer bientôt, les grandes dames de cette noblesse qui allait se ruiner par son faste. Cependant l'éclat dont brilla la cour de la reine à Limoges excita l'admiration de tous. Les émailleurs couvrirent leurs magnifiques bijoux des riches et éblouissantes couleurs qui rehaussaient les parures du cortège royal. Le clergé, que cette visite n'avait pas enrichi, eut, après le départ de la cour, qui peut-être y contribua en ne rendant pas à chaque ordre religieux les préséances qui lui étaient dues, des différends à l'occasion de quelques privilèges méconnus. Pour mettre fin à ces prétentions rivales, le pape Nicolas V institua Guillaume de Fumel, abbé de Grandmont, juge perpétuel et conservateur des droits du doyen et de l'église cathédrale. Il usa bientôt de son autorité en réprimant celle de l'évêque Pierre de Montbrun qui, pour punir Audier, archidiacre de Combraille, d'avoir assisté, malgré lui, à une procession, l'avait excommunié et se disposait à le priver des honneurs dus à sa charge.

Si la reine n'avait pas laissé de riches présents à Limoges, Charles VII, devenu, comme la nation le désirait, sage politique et guerrier, sut s'attirer l'affection et la reconnaissance des bourgeois, et aussi le dévouement de Jean de Bretagne, qui, tout en servant la France, redemandait toujours les privilèges dont avaient joui ses prédécesseurs dans

la ville et dans toute l'étendue de sa vicomté. Pour qu'il renonçât à l'exercice de la justice, dont les consuls étaient en possession, le roi érigea le comté de Nemours en duché-pairie et le lui donna. Dès lors le vicomte employa toute son autorité, tout son courage à chasser les Anglais, et se montra partout le rival de gloire des Dunois, des Xaintrailles et des d'Armagnac. C'était bien la France surtout qu'il servait, et non Charles VII, qui n'avait presque rien fait pour relever la puissance de sa maison et qui ne protégea jamais dans le Limousin l'autorité de son vassal. Jean de Bretagne, élevé au rang de lieutenant-général, accompagna le maréchal de Culan, fit sous ses ordres le siège de Bergerac et eut une grande part à la capitulation de cette ville. On le vit ensuite, avec Xaintrailles, courir au siège de Gensac, sur la Dordogne, qui succomba au premier assaut. Après ce beau fait d'armes, il conduisit ses troupes devant Montferrand, força le seigneur de ce nom à se rendre prisonnier et à remettre la place; puis, rejoignant Xaintrailles au siège de Sainte-Foi, ce fut lui qui eut l'honneur de recevoir les clefs de la ville des mains des habitants. Agissant de concert avec les comtes de Dunois, de Foix et d'Armagnac, il acheva bien vite la conquête de toutes les places situées sur la Dordogne et alla ensuite avec ses compagnons de gloire se faire ouvrir les portes de Bordeaux.

Les triomphes de la France ne laissaient plus dormir les grands seigneurs de l'Angleterre, qui crurent qu'une autre femme de France ruinait leur fortune. Marguerite d'Anjou fut forcée d'envoyer sur le continent de nouvelles troupes, qui parvinrent à rentrer dans Bordeaux et dans d'autres places de Guyenne et de Périgord. Le vicomte de Limoges fit alors une dernière campagne. Si l'on s'en rapporte à la tradition, aux souvenirs qu'on retrouve en-

ns les populations des campagnes, depuis Mont-Angoumois, d'où il chassa les Anglais, jusque frontières de la Marche, partout où des ruines se nt à la guerre de Cent ans, jamais il n'avait dé-us d'activité que dans la dernière année de sa vie. pas de château, de petite ville qui ne conserve r comme celui d'un libérateur. Partout les déta-s anglais se retirèrent devant lui effrayés ou vain-ute la noblesse du Limousin qui s'associa à ses n fut récompensée par de grandes libéralités. A de Bayli, le jour de son mariage avec Marguerite rsac, il donna la châtellenie de Razac, en Péri-écompensant ainsi deux familles pour leurs bons x services ¹. Pour se procurer de l'argent, il avait a terre de Saint-Aulaire, dans la châtellenie d'Ayen, de Beaupoil, écuyer (26 mai 1445) ²; à Guillem ite, damoiseau, capitaine du château de Chalusset, droits qu'il avait sur cette châtellenie. Son nom s encore oublié dans le Limousin, où il reste un lointain écho de la haine de cette province l'Angleterre et de sa joie des triomphes de la Après lui ³, les terres de la maison de Penthièvre t à une nouvelle dynastie qui trahit la France à et qui ne se releva de son humiliation et de sa

de Don Col. à la Biblioth. nationale : année 1451, n° 135.

de Pau : S. E., n° 693.

de Bretagne, dit aussi Jean de l'Aigle, mourut en 1454, sans enfants de son mariage avec la fille du seigneur de Chauvigni, premières noces de Béraud III, dauphin d'Auvergne. (BALUZE : *maison d'Auvergne*, t. I.)

ie, fille de Charles de Blois et d'Isabelle de Vivonne, succéda, en droit de représentation, à Jean de Bretagne, son oncle, dans le Penthièvre. Elle avait épousé Jean de Brosse, vicomte de Bridier, de Sainte-Sévère et de Boussac (1437). René de Bretagne, petit-fils, suivit le connétable de Bourbon dans sa désertion, et fut tué par les Impériaux à la bataille de Pavie.

pauvreté qu'en s'alliant à la maîtresse d'un roi¹. Le Limousin fut plus heureux : il garda un vicomte de la maison de Bretagne, en attendant de passer dans la maison d'Albret et de saluer Henri IV.

1. Jean III de Bretagne accepta la main d'Anne de Pisseleu, comtesse d'Étampes, que le roi François I^{er}, dont elle était la maîtresse, lui fit offrir en même temps que de grands avantages de fortune (1530). Plus tard, le comté d'Étampes lui fut enlevé, et donné par Henri II à sa maîtresse, Diane de Poitiers.

CHAPITRE XX

GUILLAUME DE BLOIS, FRANÇOISE DE BRETAGNE ET ALAIN
D'ALBRET, VICOMTES DE LIMOGES

Guillaume de Blois, ou de Penthievre, vicomte de Limoges. — Le peuple du Limousin sympathique à ses malheurs. — Sa mort : ses dispositions testamentaires; ses donations aux églises. — Jean, vicomte de Comborn, tuteur de ses enfants. — Isabelle de la Tour, sa veuve, réprime les violences de ses vassaux. — Note sur le monastère de Saint-Yrieix. — Faiblesse de l'autorité vicomtale; la bourgeoisie et la moyenne propriété; les progrès de l'industrie à Limoges. — Isabelle de la Tour marie sa fille à Alain, sire d'Albret. — État des abbayes. — Les consuls de Limoges empiètent sur les droits de l'Église. — Les quartiers de la ville et la population qui les occupe : les artisans, le clergé et la noblesse. — Louis XI reçu à Brive, à Donzenac, à Uzerche. — Séjour du roi à Limoges. — se fait rendre compte de l'état du commerce; son pèlerinage à Saint-Junien. — Note sur la famille Disnematin. — Note sur Saint-Junien. — Plaintes des consuls de Limoges. — Louis XI autorise des quêtes pour réparer l'abbaye de Saint-Martial. — La commende ruine les abbayes. — Marguerite de Chauvigni-Brosse à Ségur : sa sépulture. — État social à l'avènement de la maison d'Albret. — Louis XI modifie l'administration des consuls. — Note sur la chapelle de saint Aurélien. — Institution d'une mairie à Limoges; appréciation de cette magistrature. — Foucaud de Rochechouart et Louis XI. — La noblesse du Limousin au secours de Pierre d'Aubusson. — L'Église s'associe aux réformes. — Mécontentement des bourgeois. — Recherches pour découvrir la croix de Grandmont : elle est apportée à Louis XI. — Ravages de la peste. — La foudre renverse la flèche du clocher de Saint-Étienne. — Note sur ce clocher.

Guillaume de Blois ou de Penthievre, par la mort de son frère, que nous avons presque toujours nommé Jean de Bretagne, devint vicomte de Limoges, de préférence à Nicolle, sa nièce, fille de Jean de Brosse, qui aurait pu être appelée à succéder au dernier vicomte dans cette partie de sa succession qui n'était pas un fief masculins Mais Guillaume méritait bien cette exception à la loi de

fiefs, par son dévouement à ses frères, par sa longue captivité chez le duc de Bretagne, pendant laquelle tous les ressentiments, toutes les haines de la maison de Montfort contre celle de Blois avaient retombé sur lui, sans qu'il eût pris aucune part aux déloyautés dont avait usé sa famille pour rentrer en possession du duché de Bretagne. Ses vingt-huit ans de prison, ses souffrances morales lui avaient fait verser tant de larmes, qu'il était presque aveugle quand il hérita de la vicomté de Limoges.

Le peuple se montra sympathique à ses malheurs quand il vint visiter ses vieux manoirs qu'il n'avait jamais vus, conduit par quelques serviteurs fidèles, qui ne pouvaient que lui rappeler l'illustration et la fortune de ses ancêtres, lui énumérer les fiefs dont se composait la vicomté, sans pouvoir lui en faire connaître les revenus, tant les longues guerres avec l'Angleterre avaient apporté de perturbations dans les maisons féodales. Le pauvre aveugle, vieilli avant l'âge par l'infortune, ne songeait pas d'ailleurs à relever sa fortune par des revendications, mais à la laisser telle qu'elle était à ses trois filles. Les quelques jours de son autorité furent troublés par les réclamations de sa nièce et de Jean de Brosse; il était menacé d'être dépouillé de son héritage lorsque la mort lui épargna cette dernière humiliation (1455).

Par testament, fait à Ségur le 24 août de l'année précédente, il demandait d'être entermé, revêtu de l'habit des moines, avec quelques-uns de ses ancêtres, dans le couvent des frères Mineurs de Guingamp ou dans celui des religieux du même ordre d'Excideuil, et dans le même tombeau où reposait son frère Jean de Bretagne, dans le cas où il décéderait dans ses terres de Périgord ou dans la vicomté de Limoges. Pour cela, il léguait aux religieux d'Excideuil cent écus pour réparer le couvent. Quelques

églises du Limousin reçurent aussi des marques de sa libéralité : celle de Bessenac, dix écus; celles de Saint-Julien et de Saint-Léger, près de Ségur, chacune dix livres. Comme pieux hommage rendu à la mémoire de son illustre aïeul Charles de Blois, il recommanda à ses héritiers d'employer tous leurs soins à obtenir du saint-siège la béatification de Charles de Blois. Par ce même testament, sa fille Françoise de Bretagne devait lui succéder, mais seulement dans le cas où sa veuve ne se trouverait pas enceinte et ne mettrait pas au monde un fils, qui serait alors son héritier principal. Pour tuteurs de ses autres enfants, il choisit Jean, vicomte de Comborn, seigneur de Treignac, Jean de Pierre-Buffière, Gauthier de Pérusse, qu'il appelait ses très-chers cousins et fidèles ¹.

Contrairement à ces dernières dispositions, et sans doute avec le consentement des tuteurs, Isabelle de la Tour eut la tutelle de sa fille Françoise de Bretagne, dont elle s'attacha à protéger la fortune et l'autorité contre quelques vassaux de ses terres qui se montraient peu soucieux d'y faire régner la justice. Ainsi, les serviteurs de Jean II de Pompadour ayant battu et mutilé plusieurs habitants de la Cellerie, elle ordonna une enquête et fit punir les coupables ². Plusieurs furent contraints de venir à Ségur lui faire hommage, entre autres les syndics de l'église collégiale de Saint-Germain de Saint-Yrieix, en présence de Guichard de Comborn, abbé d'Uzerche, de Geoffroi de Saint-Angel et de Pierre de Rosiers (26 juillet 1455) ³.

1. ARCH. DE PAU : *F. de la vicomté de Limoges*, E, n° 646.

2. *Ibid.*, E, n° 712.

3. (*Ibid.*, E, n° 850.) L'antique monastère de Saint-Yrieix comprenait autrefois trente-deux canonicats, dont les titulaires devaient être gradués et nobles. En 1423, le chapitre exposait au pape Martin V, que leur église, immédiatement soumise au saint-siège, était la seconde du diocèse après Limoges.

Pendant la minorité de la jeune vicomtesse de graves différends eurent lieu à Limoges entre l'évêque et les consuls. Ces derniers furent condamnés à payer dix mille livres destinées à orner l'église de Saint-Étienne, à rebâtir les cloîtres, et principalement la demeure épiscopale, dont ils avaient ordonné la destruction pendant les dernières guerres des Anglais.

Malgré toute son activité à faire reconnaître les droits de sa fille, Isabelle de la Tour ne put pas toujours imposer l'obéissance à ses tenants de fiefs. Désormais l'autorité des vicomtes ne sera guère plus qu'un pâle reflet des temps passés. La puissance féodale, que les guerres ont ruinée, ne s'exercera que sur quelques domaines de l'ancien apanage, sur quelques manoirs possédés par quelques petits vassaux, nouveaux venus dans les rangs des privilégiés; à côté des descendants de la noblesse des croisades a grandi une autre classe qui possède une partie du sol. La moyenne propriété s'est augmentée avec la population; la bourgeoisie, qui a ramassé à son profit les débris des grands fiefs, s'efforce d'anéantir les lois du privilège, qui bientôt ne seront plus que des coutumes surannées que le progrès du droit civil fera disparaître, ne leur laissant qu'une place dans l'histoire pour expliquer le passé. A Limoges, dans cette ville si fière de ses libertés démocratiques, si longtemps tourmentée par les guerres étrangères, par les attaques de l'aristocratie féodale, s'agite une population nombreuse sortie des ruines du dernier siècle, plus active que jamais, toujours à l'œuvre pour maintenir ses franchises, pour étendre son commerce, qui la fera la plus riche des villes du Midi. Les vicomtes n'oseront bientôt plus rien réclamer de la bourgeoisie enrichie par l'industrie, de ces artisans qui travaillent les métaux comme d'autrefois de saint Éloi, de tous ces habiles artistes qui n'ont

pas de rivaux dans l'art de couvrir l'or, l'argent et le cuivre des plus beaux émaux¹; de ces confréries de tous états dont chacune est presque une république, et dont la principale tissait ces riches étoffes si recherchées des villes d'Italie².

Isabelle de la Tour d'Auvergne administrait depuis cinq ans la vicomté de Limoges au nom de sa fille, lorsqu'elle vit une foule de grands seigneurs rechercher la main de la jeune héritière, et parmi les plus empressés, Amanjeu d'Albret, sire d'Orval et de l'Esparre. On lui préféra cependant Alain, dit le Grand, sire d'Albret (1460). Ainsi s'allièrent deux grandes familles, l'une qui avait fait naufrage dans ses prétentions au duché de Bretagne, l'autre qui allait chercher sa fortune au-delà des Pyrénées, pour être ensuite rejetée dans la Navarre française, qui devait être le berceau de Henri IV.

Au moment de cette union, la ville de Limoges était encore troublée par les prétentions du clergé à amoindrir les droits des consuls. L'Église jouissait encore d'une immense influence, dont elle se servait au profit des âmes, au soulagement des misères publiques; car alors la peste, ce fléau presque continuel au moyen âge, faisait de nombreuses victimes : elle appelait les fidèles à la vénération des reliques de ses saints renfermées dans de magnifiques châsses d'or émaillé. Mais ses grandes abbayes, ses monastères avaient perdu une grande partie de leurs richesses : celle de Bénévent, si célèbre deux siècles aupa-

1. Le plus ancien titre relatif aux *Argentiers*, conservé aux Archives du département, est de 1374. Leurs œuvres sont ainsi tour à tour indiquées : *Opus de Limogia*; *opus Lemovicense*, *Lemovicinum*; *labor de Limogia*.

2. On tissait à Limoges des étoffes d'or et de soie avant le XIII^e siècle, comme le prouve un inventaire du trésor de la Sainte-Chapelle de Chambéry, donné en 1483. On y lit : « Una pala *Limogiata* auro et cyrio. Sex *Limogiaturis* multum bene operatis de auro ».

ravant, et qui dépendait de Saint-Étienne de Limoges, était presque déserte. Les douze religieux conventuels qui lui restaient ne pouvaient entretenir ni chantres ni musiciens. Les prébendes ne rapportaient que vingt livres tournois, malgré la sage administration de Guillaume de Fumel, son abbé, qui, par sa science et ses vertus, avait su mériter la confiance du pape et celle de Charles VII.

La plus grande partie de la fortune publique était dans les mains de la bourgeoisie, défendant à outrance les franchises municipales, soutenant toujours les consuls, qui venaient de faire dresser sur la colline de Saint-Priest six fourches patibulaires où ils envoyaient les coupables condamnés par leur juridiction. Ces magistrats, malgré les réclamations de l'évêque, voulurent aussi s'arroger le droit de juger les hommes d'église. Ils firent conduire en prison par leurs sergents, précédés du bourreau, un prêtre qui, disaient-ils, avait été surpris à un rendez-vous scandaleux. On était bien loin, comme on le voit, du temps où ces mêmes consuls avaient été si humiliés par la sentence du parlement de 1327, comme violateurs du droit d'asile des abbayes. Sur les plaintes du clergé portées au tribunal du roi, un procès eut lieu, et sur la demande de Jacques de Barthou, vicaire général de l'évêque, les consuls furent condamnés à ne plus s'attribuer de juridiction sur les clercs, surtout quand ils résidaient dans la Cité.

Depuis les atroces vengeances du prince de Galles, qui avait détruit presque entièrement la Cité, cette partie de Limoges reconstruite était encore la ville des prêtres et des grandes familles nobles, tandis que les artisans de tous les métiers, les hommes de négoce, les orfèvres, les marchands de drap et de toile, habitaient hors de cette enceinte les faubourgs de Saint-Paul, de Saint-Martin et de Saint-André. Au centre de la Cité, qui pouvait encore, par

ses fortifications, être regardée comme une place forte, se trouvait la place dite des Chanoines, où ceux-ci, aux jours des émotions politiques, se promenaient, comme l'aristocratie de Venise sur la place Saint-Marc; sur les côtés étaient rangées les magnifiques habitations, aux portes crénelées, des familles illustres du pays, des Châteauneuf, des Maumont, des Combarn et des Ventadour. Au milieu dominait de tout l'orgueil de ses maîtres la haute tour de Maumont, si longtemps l'objet des défiances du peuple. De l'autre côté, l'hospice dû aux libéralités de la maison de Rochechouart; la demeure presque encore mondaine des religieux de Bénévent et de ceux de Grandmont, qui venaient à Limoges étudier de plus près les changements survenus dans le monde politique; le palais des chevaliers de la Porcherie et le logis de l'abbé de Tulle; tous grands édifices religieux ou féodaux qui conservaient des noms illustres dans l'histoire, et au-dessus desquels s'élevait la vieille tour d'Amblar, dont la tête, couronnée de créneaux, semblait protéger la cour de l'official de Limoges ¹.

Riche bourgeoisie, qui voulait marcher l'égale de la noblesse; démocratie allant à l'émancipation pour ne plus s'arrêter, ou pour se perdre dans les révolutions; clergé ambitieux de reprendre ce que la force des événements lui avait fait perdre; blasons incrustés sur les vieilles constructions; c'est ce que put voir Louis XI quand il vint à Limoges, où l'on se rappelait le jeune adolescent suivant la cour de

1. Limoges possédait encore dans le dernier siècle plusieurs maisons du moyen âge que l'art de construire a fait disparaître. On y voit encore la maison Marmignon, sur la place des Baucs; la maison Beauvieux, rue du Consulat; une troisième, de l'époque de la Renaissance, rue des Combes. Des inscriptions commémoratives désignent une maison de la rue du Consulat, où naquit le chancelier d'Aguesseau; une autre où est né le maréchal Dageaud; une troisième, qui a vu naître le maréchal Jourdan.

son père, dont il jalousait déjà l'autorité, en attendant d'empoisonner ses derniers jours par des révoltes. Il arrivait de Bayonne, où il avait trompé deux rois par les ruses de sa politique. Le Limousin lui fit un accueil empressé ; à Brive, les consuls allèrent le recevoir à une des principales portes de la ville, le conduisirent en grande pompe, par les rues ornées de draperies et de feuillage, jusqu'à l'hôtel du consul Raynal, qui, au nom de ses collègues, lui offrit deux douzaines de gros flambeaux de cire blanche, six douzaines de poulets, deux douzaines d'oies, autant de chapons, et de plus, six cents setiers d'avoine pour les chevaux de sa suite, et au duc de Berry, son frère, deux énormes saumons. Le même jour, il entendit la messe à l'église Saint-Pierre, vieux monument du moyen âge, dont il ne reste plus rien. Au moment de son départ, les mêmes consuls lui offrirent deux saumons et d'autres poissons, qu'il devait manger à Donzenac, car c'était un jour d'abstinence. Il prit ensuite la route d'Uzerche, accompagné du consul Prolbac, qui obtint de lui des lettres patentes, rédigées à Limoges par quatre bourgeois licenciés, ordonnant que les assises du sénéchal du Bas-Limousin seraient désormais à Brive et à Uzerche, et non à Tulle, comme le demandaient les habitants de cette dernière ville. Alors commença, entre les trois principales localités du pays, une longue suite de prétentions rivales, dont nous verrons plus tard les incidents (1463-1584).

A la nouvelle de l'arrivée de Louis XI, les consuls avec les bourgeois notables allèrent au-devant de lui jusqu'à Uzerche. D'autres l'attendirent à Boissel, suivis d'une foule nombreuse, désireuse de voir le prince qui n'aimait pas la noblesse, mais inquiète des impôts qu'il demandait aux villes, et effrayée des supplices infligés à quelques localités rebelles à ses volontés. Louis XI, qui avait besoin de la bour-

geoisie, commençait à la flatter, pour s'en faire un instrument dans l'exécution de ses projets contre les principaux représentants de la féodalité. — « Vous vous êtes bien gouvernés jusqu'ici, dit-il aux consuls ; faites toujours de mieux en mieux. » Sur le penchant de la colline de Saint-Lazare était rangée la foule, et sur le premier plan, des enfants portant des cierges blancs au bout desquels flottaient des panonceaux aux armes de France, criant : « Vive le roi ! » Derrière eux et devant, sur les deux côtés de la place, campaient les processions avec les gens d'église, qui défilèrent devant le cortège. Après avoir traversé le pont de Saint-Martial, le roi, arrivé devant le couvent des Dominicains, s'arrêta en face de la chapelle de la cathédrale, où il fut reçu par l'évêque et introduit dans l'église. Après y avoir fait sa prière, il se dirigea vers la porte Manigne. Les consuls l'y reçurent sous un dais aux franges d'or, et l'accompagnèrent ainsi à l'église de Saint-Martial, dont les moines lui montrèrent les précieuses reliques. Tous les habitants riches, pour lui faire honneur, avaient fourni ce qu'ils avaient de plus beau ; aussi les rues étaient-elles tapissées de riches étoffes de soie.

Pendant son séjour, il eut de longs entretiens avec les consuls, se fit rendre compte des besoins du commerce, flatte ceux qui s'y livraient. « Sachant que les Limousins étaient gens de trafic et de commerce, il demanda à ceux de Limoges de lui fournir quelques marchands qui pussent s'habituer et établir le commerce dans la ville d'Arras, » pour faire concurrence aux villes industrielles de la Flandre ¹. Deux riches négociants, qui entretenaient des relations avec les principales villes du Midi, André Rougier et

1. (CHRON. MSS.) D'autres documents attestent que les officiers du roi choisirent dans le Haut-Limousin 156 familles de marchands pour peupler la ville d'Arras, mais cette assertion se rapporterait à l'année 1479.

Hélie Disnematin, promirent d'y envoyer leurs enfants ¹. Il partit le lendemain (juillet 1463), se dirigeant vers Saint-Junien, où il coucha, et fit un pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame, située sur les bords de la Vienne, un des plus gracieux sanctuaires du Limousin, autrefois visité par un prince qui ne connut pas, comme lui, les artifices de la politique ². Au moment de son départ, les consuls lui avaient fait présent de deux cerfs et de trois biches, qu'ils nourrissaient dans les fossés de leurs remparts, et que, par ses ordres, ils firent conduire à Amboise. Saint-Junien lui dut aussi la confirmation des privilèges octroyés par Charles VII.

Quand la ligue du *bien public*, cette levée de boucliers qui avait pour but d'abaisser l'autorité royale et de fractionner le royaume en souverainetés indépendantes, menaça Louis XI, Limoges, comme d'autres villes, se déclara contre elle, comprenant qu'elle pouvait bien être, comme on l'appelait, *la ligue du mal public*. Les consuls, cependant, voulurent se faire payer leur dévouement : ils se plaignirent de ce que, malgré les concessions faites dans le dernier siècle, et qui leur accordaient la noblesse, on voulût les contraindre, comme possesseurs de fiefs nobles, à payer des

1. La famille Disnematin se faisait surtout remarquer par les aumônes qu'elle distribuait aux pauvres. Un de ses membres fut enterré à Saint-Yrieix, avec cette inscription tumulaire : « HIC. JACET. D. ANT. DISNEMATIN. DECAN. (decanus) STI. AREDII. OBIT. III NOVEM. 1714. NON EST. OBLITUS CLAMOREM PAUPERUM. »

2. Cette chapelle fut achevée en 1454, d'après cette inscription :

Anno milleno novies l. i semel, ista

Regine celi facta capella fuit.

Quamque sequens ternus miranter perficit annus.

Principium prebet maius, finemque november.

En 1439 le prévôt de Saint-Junien défendit aux vicaires, sous peine d'être privés de leurs revenus, de jouer sur les places publiques et dans les carrefours, aux cartes et aux dés, pendant qu'on dirait la messe. (Mss. DE NADAUD : Arch. du grand séminaire.)

les, à suivre le roi à la guerre. Louis XI, en effet, ayant besoin d'argent, avait déjà méconnu plus d'une fois les privilèges accordés à quelques villes par ses prédécesseurs. Louis Gaste, chevalier, un de ses officiers, envoyé dans le Limousin pour réunir le ban et l'arrière-ban, sur le refus des consuls de fournir leur contingent, avait saisi leurs fiefs nobles. Mais, sur l'appel porté au parlement de Bordeaux, le roi ordonna à Mathias Bothin, son lieutenant dans la sénéchaussée, de remettre les consuls et les bourgeois en possession de leurs fiefs, et de faire respecter les privilèges de la commune.

L'église de Limoges, édifiée de la piété apparente de Louis XI, crut pouvoir obtenir aussi des concessions. Mais le moment était mal choisi; le prince ne pouvait employer ses finances qu'à créer des embarras à ses ennemis, qu'à payer toutes sortes d'intrigues, à préparer la révolte de Liège, pour laquelle il lui fallait corrompre les partisans du duc de Bourgogne. Cependant, sur les instances de l'abbé de Saint-Martial, il permit à quelques religieux de parcourir la France, pour recueillir des aumônes destinées à réparer, à entretenir l'abbaye, et à pourvoir à la nourriture des pauvres de l'hôpital. Les sénéchaux du Limousin, du Périgord, du Quercy, de Guyenne, de Saintonge, de Poitou et d'Auvergne, tous les officiers royaux, les évêques et les archevêques, devaient faire appel, pour le même but, à la charité des fidèles¹. La moitié de la France allait ainsi concourir à relever la fortune d'un des plus grands établissements religieux du Midi. Si l'on n'avait pu alors juger des convictions religieuses du quinzième siècle que par celles de quelques grands vassaux, qui faisaient de l'irréligion un scandaleux étalage, on aurait pu désespérer de voir repa-

1. Mandement de Louis XI, donné au Montils-les-Tours.

raître dans Saint-Martial la pompe des cérémonies d'un autre temps, le brillant et la richesse des ornements qu'on y admirait avant la guerre de cent ans; mais la vieille Aquitaine, qui aimait le luxe comme sous les derniers Césars, avait encore en grande vénération les reliques de son apôtre. Les moines revinrent chargés d'argent : pieux hommage rendu à la religion par les populations qui n'avaient pas encore oublié que le catholicisme avait fait leur prospérité.

Au moment où l'abbé de Saint-Martial donnait cette mission à ses religieux, Limoges, en proie à une épidémie, avait besoin de tous les secours du clergé : durant sept mois, on vit des processions de moines parcourir les rues, recueillant les cadavres pour les ensevelir (1468). Mais quelques efforts que fissent les abbayes, dont les religieux rivalisaient de pieux dévouement, le jour des grandes épreuves était venu pour elles; les principaux dignitaires du clergé, appelés à la cour, au foyer des intrigues et des ambitions, convoitaient leurs richesses. Les abbés commendataires en dissipèrent bientôt les revenus, et n'y maintinrent plus l'ancienne discipline. L'esprit d'abnégation, la pénitence, la prière, toutes ces vertus du vieux monde catholique, allaient faire place aux principes destructeurs de la Réforme. La première abbaye réduite en commendé fut celle de Grandmont, dont le huitième abbé, Guillaume de Fumel, résilia ses pouvoirs, après une longue résistance, entre les mains du premier abbé commendataire, Charles de Bourbon d'Auvergne, archevêque et comte de Lyon, et alla mourir dans une autre retraite de vieillesse et de chagrin (1471). Tout marchait à une transformation féconde en grandes épreuves, par lesquelles devait passer la société nouvelle, léguant à d'autres générations bien des ruines à faire avant de s'arrêter au terme assigné par la

Providence. Les vieilles races féodales s'éteignaient dans leurs manoirs, où l'on ne se rappelait plus les nobles et religieux élans du temps des croisades, où l'on cherchait à vivre en flattant les passions de ceux qui restaient encore grands par la fortune ; la royauté prenait tout pour elle ; le peuple attendait son jour.

La maison de Bretagne venait de s'éclipser et de transmettre à une famille étrangère ses droits sur la vicomté de Limoges, pour la conservation desquels elle avait lutté pendant deux siècles. Combien de fois, dans ses assauts d'ambition avec celle de Montfort, quand elle n'avait pas perdu tout le reste, ne s'était-elle pas tournée vers ses manoirs du Limousin, où elle retrouvait le berceau de la noble dynastie des premiers vicomtes ; où elle avait encore des privilèges toujours défendus avec courage contre les consuls et les bourgeois de quelques villes. Marguerite de Chauvigny-Brosse, veuve de Jean de Bretagne, nommé aussi Jean de Blois ou Jean de l'Aigle, s'était retirée après la mort de son mari, arrivée en 1456, dans le Limousin, où, pour son douaire, elle possédait quelques seigneuries dont la principale était celle de Ségur. Sa vie s'y écoula à peu près dans la solitude ; aussi son nom ne se trouve-t-il dans aucun document de l'époque. Elle mourut au moment où le mariage de sa nièce faisait passer la vicomté dans la famille d'Albret. A sa mort, elle voulut avoir une tombe dans le Limousin, dans la vieille citadelle de Ségur, qu'elle préférait au château de Bourges, et qui lui rappelait les glorieux commencements de la première dynastie des vicomtes de Limoges. La dame de Ségur, qui prenait aussi le titre de dame de Saint-Chartier, fut enterrée dans la chapelle qu'elle avait consacrée à la Vierge et à saint Jean, devant le grand autel souvent paré de ses mains aux jours des grandes fêtes. Elle y avait affecté certains revenus de

[illegible]

L'année dernière l'abbé des jacobins de Limoges,
 qui avait été un bon maître et un bon maître des anciens
 jacobins, a écrit que la possession des derniers avait
 été une grande préoccupation de
 l'abbé des jacobins de Limoges sur les terres de Bretagne,
 et qu'il avait vu les jacobins des petites localités
 de la Bretagne à peine reconnaissables à reconnaître
 les jacobins des jacobins jacobins. Quelques sei-
 gneurs des jacobins et grand mouvement intellectuel
 des jacobins de Limoges, furent les pre-
 miers à se jacobins les jacobins, au moins
 les jacobins de Limoges ont une grande énergie quand
 ils se jacobins les jacobins et sont volontairement
 jacobins les jacobins la population s'était fait
 jacobins les jacobins les jacobins jacobins, à l'élection
 des jacobins les jacobins ne faisaient plus
 jacobins les jacobins les jacobins de leurs fran-
 chises jacobins et les jacobins des consuls n'avaient
 jacobins les jacobins par des intrigues désordonnées.

[illegible]

XI, qui voulait bien favoriser la bourgeoisie aux dépens de la féodalité, attendant de ruiner l'une par l'autre, apprenant ce qui se passait à Limoges, y envoya Jean de Sorrezai et Simon David, maîtres des requêtes, pour remédier à cet état de trouble, dont la première cause était l'admission de la basse classe à l'élection des consuls, laquelle, gagnée par les promesses des candidats, se vendait à prix d'argent, choisissait des hommes indignes des fonctions. Le roi ordonna de changer la forme de ces élections plébéiennes, et de remettre le droit de nommer les consuls à cent bourgeois des plus notables, appelés *bourgeois*. On élut, pour exercer la justice, un prévôt criminel, nommé Balthasar du Peyrat, dont on augmenta les appointements, et à qui fut donné un certain nombre d'hommes et d'armes pour lui prêter main-forte (1474). L'Église, jalouse de conserver ses privilèges, et malgré les révolutions qui naissaient dans ses rangs, semblait croire que la liberté politique ne saurait être l'œuvre d'un jour, que pour être durables les progrès doivent marcher avec le temps; aussi, blâmant ces bourgeois turbulents dont elle avait connu déjà les violentes entreprises, elle confiait aux vicomtes de Limoges les devoirs qui leur étaient dus. Lorsque l'évêque Jean Barthon fit construire la chapelle de Saint-Aurélien, au bout de la rue Torte, dans le fief du prieuré-cure de Saint-Cessadre, et y institua six vicairies, il n'oublia pas, dans l'acte d'institution, de reconnaître la suzeraineté d'Alain d'Albret et de Françoise d'Albret, sa femme ¹.

Les changements introduits dans l'administration inté-

ARCH. DE PAU : *F. de la vicomté de Limoges.*) Cette église fut bâtie vers 1647, par le curé de Saint-Cessateur, nommé Goudin (BONAL III, p. 723). Elle appartient aujourd'hui à la confrérie des bourgeois. Quant à la croix, haute d'environ cinq mètres, d'un seul bloc de

rieure ne tardèrent pas à soulever des réclamations, surtout à cause de la restriction apportée au mode d'élection des consuls : plusieurs bourgeois, pour en arrêter les effets, eurent recours à toute sorte d'intrigues. Ils persuadèrent à François de Pontbriant, soldat venu de Bretagne, dont les précédents vicomtes avaient fait la fortune, et qui, par sa femme, possédait la seigneurie de Villate, en Limousin, d'obtenir de Louis XI la création d'un maire à vie, avec six cents écus de gages par chaque année. Ces fonctions, ignorées à Limoges jusqu'à ce jour, pouvaient être avantageuses à la politique du prince, qui se serait ainsi emparé de l'administration, en annulant les consuls; car de tous les privilèges de certaines villes de France, il n'y en eut pas de plus antipathiques à la royauté que ceux dont jouissait l'administration consulaire. François de Pontbriant obtint facilement la charge de maire. Le chancelier d'Auriol lui expédia les lettres patentes qui livraient à un homme le gouvernement de la ville, jusqu'alors administrée par douze consuls, qui furent remplacés par sept échevins élus par soixante-quinze conseillers et par douze notables. Par ces dernières dispositions, on laissait au moins aux habitants un souvenir des anciennes coutumes. L'administration changeait ainsi de forme et de caractère : la démocratie était absorbée par l'intervention d'un seul magistrat qui devenait le représentant de la royauté. L'élection des sept échevins n'était qu'une dérision, car le maire devait les choisir parmi les notables. L'histoire, après nous avoir conservé la notion des progrès de la bourgeoisie dans la vie politique, des incidents de la décadence des maisons féodales, va nous dire comment les communes du moyen

granit, sur laquelle sont représentés les douze apôtres, elle avait appartenu à l'église des Carmes des Arènes. En 1795, les bouchers en firent l'acquisition, quand on détruisit l'église des Carmes.

âge sont tombées pièce à pièce sous les coups de la royauté, qui voulait être absolue et qui devait l'être pour parfaire la nationalité française. Les habitants de Limoges comprirent bien que la nouvelle magistrature devait détruire la cité plébéienne; aussi réclamèrent-ils; mais le chancelier d'Auriol leur refusa des lettres d'appel, et ils n'osèrent plus protester que par des résolutions secrètes, le despotisme de Louis XI ne leur laissant pas la liberté de débattre leurs droits au grand jour de la publicité. Ce prince venait de leur apprendre ce qu'il en coûtait de s'insurger contre lui, en jetant le comte d'Armagnac à la Bastille, en confisquant ses biens, et en montrant ensuite son cadavre aux grands et à la foule étonnés (1476). Ceux-là mêmes qui l'avaient noblement servi en combattant pour la France furent parfois les victimes de son orgueilleux despotisme. Foucaud, vicomte de Rochechouart, seigneur de Tonnay-Charente et de Mauzé, qui s'était couvert de gloire à la conquête de la Guyenne sur les Anglais, et qui lui avait fait hommage pour la vicomté de Rochechouart en 1461, eut à subir une grande humiliation. Un jour, disent les chroniques locales, qu'il jouait avec lui aux échecs : « Mes tours, dit-il au roi en plaisantant, sont mieux que les vôtres. — Tant pis pour vous, repartit le roi, mes tours doivent être les plus belles et les plus fortes du royaume. — Pourtant, répliqua le vicomte, les tours de mon jeu, comme celles de mon château, sont plus belles et en meilleur état. » Piqué de ces paroles, le despote abandonna brusquement la partie et envoya des commissaires à Rochechouart pour vérifier le fait. On lui rapporta qu'en effet ces tours étaient plus élevées que celles de ses châteaux. Furieux, il donna l'ordre d'en abattre le faite ¹.

1. Foucaud avait été marié en premières noces à Marguerite de la Rochechouart, en secondes noces à Isabeau de Surpères, en 1439. Après avoir

Pendant qu'il écrasait la féodalité, l'emprisonnait, l'envoyait mourir en place de Grève, enlevait aux villes des franchises péniblement conquises, péniblement conservées, plusieurs nobles chevaliers du Limousin et de la Marche, encore animés du souffle des croisades, les cadets des maisons de Royère, de Blanchefort, de Brillac, allaient rejoindre leur illustre compatriote Pierre d'Aubusson pour défendre Rhodes contre les Turcs, se sacrifiant ainsi à la sainte cause du christianisme menacé.

L'église de Limoges, qui ne fut pas étrangère à ces grands événements chrétiens et chevaleresques, s'associait dans le même temps aux efforts de Louis XI pour imposer à tous la royauté absolue. Doit-on l'en blâmer ? Ne comprenait-elle pas que, après la conquête de la France sur l'étranger par Charles VII, la France aurait rétrogradé vers les institutions féodales, se serait morcelée en autant de petites souverainetés, comme au temps des Carlovingiens, les villes en autant de petites républiques fédérées, comme en Italie, si Louis XI n'avait pas fait l'unité de la patrie, œuvre de grande politique, conduite à bonne fin par le génie de Richelieu ? S'associant donc aux efforts du prince, l'église de Limoges facilita dans ses murs la transformation des franchises municipales. Le chapitre général de Saint-Étienne publia un statut défendant toute élection de personnes qui appartiendraient aux familles des anciens consuls, et même de ceux qui seraient leurs parents au quatrième degré. On alla même plus loin, peut-être trop loin, par la déclaration que les consuls, privés de leurs fonctions et de leurs privilèges par Louis XI, seraient aussi

assisté aux États de Tours, il mourut avec le titre de maréchal de Guienne, à Tonnav-Charente, en 1472, et fut inhumé au château de Rochechouart. Isabelle, sa veuve, épousa en secondes nocces Guillaume de Pontville, seigneur de Saint-Germain et de la Plouzière, et Jeanne, sa fille unique, un autre Pontville, vicomte de Breuilhez, sénéchal de Saintonge en 1470.

rivés des honneurs de la sépulture dans la cathédrale de saint-Étienne et que leurs funérailles auraient lieu sans qu'on sonnât les cloches.

Mais une ville, pas plus qu'une nation, ne se soumet pas facilement à un changement d'institutions, qu'à tort ou à raison elle regarde comme inhérentes à la liberté; les bourgeois de Limoges ne furent point intimidés de ces menaces : ils affectèrent de s'éloigner des cérémonies religieuses. La grande ostension des reliques, qui eut lieu en 1481 pour la santé du roi décrépît, caché derrière les murailles de Plessis-les-Tours, prosterné, comme un criminel dévoré de remords, devant ses madones, ne fut point, comme les autres, honorée de la présence des nombreuses corporations des métiers. Les artisans protestèrent ainsi à leur manière contre la politique du roi et du clergé. Le peuple ne se montra pas empressé de contribuer par ses aumônes au rachat de la sainte croix de Grandmont, que l'abbé Pierre Redondeau avait engagée secrètement à un marchand de Riom, pour une somme considérable, dont il avait eu besoin pour se rendre au concile de Pise. Après sa mort, Guillaume de Fumel, son successeur, trop pauvre pour la racheter, envoya Michel de La Vallée à Riom, avec quelques marchands de Limoges, qui devaient fournir la somme nécessaire, mais qui gardèrent la croix, en attendant que l'abbaye pût leur rendre la somme fournie. Louis XI, qui voulait s'entourer de toutes les reliques célèbres dans la révélation des fidèles, espérant qu'elles lui rendraient la santé, écoutant les plaintes des religieux réclamant le précieux ornement, envoya à Limoges Jacques Brayer, gentilhomme de sa chambre, pour savoir où la croix était en dépôt, car elle avait souvent changé de mains, servant toujours de gage aux sommes prêtées. Une femme veuve l'avait engagée pour quatre cent cinquante livres, qu'on offrit de

rembourser. Mais un marchand prétendit qu'il lui était dû six cents écus; il fallut les lui compter. La croix, longtemps cachée sous terre, usée, dépouillée de plusieurs pierres précieuses qui en faisaient le principal ornement, fut apportée au Plessis-les-Tours, où elle n'opéra pas les miracles qu'attendait Louis XI. Il la renvoya à Grandmont par Charles Voussy, seigneur de Mastay en Berri, à la grande joie de tous les religieux, qui promirent de célébrer tous les ans, à perpétuité, un service en mémoire du roi très-chrétien, et de ne jamais laisser ce précieux ornement sortir de leur abbaye, sous quelque prétexte que ce fût.

Le clergé, fidèle à sa sainte mission, voyant toujours avec raison dans les prospérités ou dans les malheurs du temps la bonté ou la colère de Dieu, ne manqua pas d'attribuer à l'irréligion des bourgeois et des artisans, à leur éloignement des pratiques religieuses, les calamités dont le pays eut tant à souffrir l'année suivante, surtout durant la peste qui fit dans la ville tant de ravages, que les habitants les plus riches abandonnèrent leurs demeures pour échapper au fléau, de même que les chanoines de Saint-Étienne, qui se retirèrent, avec beaucoup d'autres du clergé, au Dorat où fut tenu un chapitre auquel assistèrent plusieurs membres des plus grandes familles du pays ¹.

Pendant la tenue de ce chapitre, l'évêque Jean Barthon, qui le présidait, reçut la nouvelle que la foudre avait renversé la flèche du clocher de sa cathédrale. Il envoya aussitôt deux architectes, Étienne Bidon et Jean de la Valette,

1. Les chanoines les plus remarquables de la cathédrale étaient à cette époque : « Jean Barthon de Monthas, doyen; Jean de Selves, official; Jean de Rochechouart de Mortemart; Guillaume Barthon; Jacques de Pontville; Olivier de Pontbriant; François de Combarn. Ce qui fut ordinaire dans tous les siècles, dans ce vénérable corps, d'avoir beaucoup de personnes nobles et de mérite, qui le rendaient fort illustre et considérable. Les plus fameuses et renommées familles de Limoges y fournissaient aussi leurs enfants. » (*Chron. pess.*)

pour réparer ce monument, dont la masse encore si imposante, et la belle architecture, témoignent bien des siècles le foi où il fut élevé à diverses époques ¹. « Le découronnement que cette tour a subi, dit un des plus savants archéologues du pays, loin de nuire au coup d'œil, en augmente, s'il est possible, l'effet grandiose et pittoresque. Ce front découronné s'est embelli de toute la poésie des ruines. Les plantes légères, ornées de fleurs dorées, qui croissent çà et là entre les joints de ses murailles, donnent à rêver à l'artiste et au poète ². »

1. La hauteur de la tour est actuellement de 62 mètres. Elle se compose de sept étages.

2. La base intérieure de ce clocher est, selon les meilleurs documents, antérieure à l'église romane de Saint-Étienne, dont la fondation remonterait à Hilduin, évêque, au commencement du XI^e siècle. Cette partie inférieure daterait même de la seconde moitié du X^e siècle, si, comme le fait remarquer M. l'abbé Arbellot (*Cathédrale de Limoges*, p. 54), on pouvait ainsi traduire ce passage d'Adémar de Chabanais : « *Castellum Sancti Stephani Lemoricae sedis*, » par ces mots : le donjon ou la tour de la cathédrale de Saint-Étienne. Alors, pour les trois étages inférieurs, il aurait été commencé par l'évêque Turpin d'Aubusson et achevé par Ebles, son successeur, au milieu du X^e siècle.

CHAPITRE XXI

ALAIN D'ALBRET, VICOMTE DE LIMOGES : ALIÉNATION
DES FIEFS DE LA VICONTÉ

Résultats du règne de Louis XI; réclamations de la noblesse, de l'Église et des villes. — La régente, madame de Beaujeu, rétablit les anciens privilèges de Limoges. — Réclamation des habitants du Dorat contre le chapitre. — Note sur l'église du Dorat. — Influence du clergé de Limoges. — Consécration des derniers travaux de l'église de Saint-Junien. — Note sur cette église. — L'évêque Jean Barthon et les travaux faits à la cathédrale : objets d'art. — Alain d'Albret continue un procès contre les consuls. — Albert, abbé de Saint-Martial, exige des redevances des abbayes. — Mort de l'évêque Barthon de Moutbas. — Le siège épiscopal disputé par Jean Barthon et Foucaud de Bonneval. — On procède à l'élection; troubles à ce sujet. — Jean Barthon intronisé. — La France menacée par les Anglais. — Réception solennelle du duc de Bourbon. — François, vicomte de Rochechouart. — Pontville fait assassiner Pierre de Bermondet. — Sentence prononcée contre lui. — Saisie de ses biens. — Note sur la chapelle de Panazol. — Célébration du jubilé de Léon X. — La peste à Limoges. — Croyance aux événements surnaturels. — Nouvelles ostensions; les mystères. — La cherté du blé à Limoges. — François 1^{er} exige des impôts des ecclésiastiques; cruautés de ses francs-archers. — Ravages des *cinq mille diables*. — Note sur Razès. — Discordes dans les rangs du clergé. — Hommages rendus à Alain d'Albret : il réprime les violences. — Aliénation des fiefs. — Le vicomte fait hommage à l'évêque d'Angoulême. — Texte du testament de Jeanne de Bretagne, dame de Baslon.

Le règne de Louis XI venait de finir (1483), règne dont l'histoire impartiale constate l'immense influence sur les institutions nationales, préparant à la France des changements politiques qui la conduisirent à de nouvelles destinées : le vieux monde féodal, découronné de son prestige, était presque déjà remplacé, mais laissait derrière lui un long sillon de lumière qui avait guidé, selon les lois providentielles, les progrès accomplis. Aux yeux de toutes les

classes de la société, ce règne reste marqué de l'empreinte du despotisme; aussi des réclamations générales partirent-elles de tous les côtés : la noblesse redemanda ses privilèges, le clergé son influence; la bourgeoisie des villes, la liberté de s'administrer selon ses antiques coutumes municipales; le peuple, nous voulons dire cette partie de la nation qui ne sait pas toujours déterminer avec modération qu'où doivent aller ses droits, se plaignait aussi de n'avoir pas une assez large part dans les institutions nouvelles. La régente, Madame de Beaujeu, qui aurait bien aimé, comme son père, le pouvoir absolu, intimidée par les réclamations venant de tous côtés, s'occupa d'abord de donner satisfaction aux villes. Limoges fut du nombre de celles où les revendications furent écoutées : des lettres patentes (Bourges, 1484) supprimèrent l'office de maire, destituèrent François de Pontbriant, et rétablirent le consulat. La bourgeoisie vit dans les anciens privilèges de la commune, reconquis et confirmés, la sanction de ses droits. Tous les habitants furent si satisfaits, qu'ils ne voulurent pas attendre le vingt-deux février, jour fixé par les anciennes coutumes, pour la nomination des magistrats. Le même jour qu'ils reçurent les lettres patentes, ils procédèrent à l'élection.

Quelques petites localités de la province qui, durant tout le moyen âge, avaient reconnu la suzeraineté de leurs seigneurs, réclamèrent aussi une liberté plus large, une administration communale. Les habitants du Dorat, impatients de proclamer leur indépendance, déchirèrent la pancarte des assises du prévôt du chapitre de l'église collégiale, oubliant que Philippe-le-Bel l'avait pris sous sa protection (1293), et que Philippe VI avait défendu de lever et d'imposer des subsides sur ses terres et sur ses hommes (1328). Mais bourgeois et manants n'avaient pu oublier que Charles VI avait ordonné que tous les habitants jouiraient

1-1 ONE DE 11 4-25

The United States has a long and distinguished history of providing humanitarian assistance to the people of the world. This assistance has been provided in many forms, including food, clothing, and medical supplies. The United States has also provided financial assistance to many countries, particularly in the form of loans and grants. This assistance has been provided for a variety of reasons, including to promote economic development, to support democratic governments, and to provide relief to people in need. The United States has a strong commitment to humanitarian assistance, and this commitment is reflected in the many programs and agencies that provide such assistance.

[illegible]

hommes de grande science et de grandes vertus. Ce fut un jour de fête à Limoges, pour le clergé et pour le peuple, où l'évêque Jean Barthon, dans l'église cathédrale, célébra le baptême à un musulman, qui partagea en France l'captivité de Bajazet, et eut pour parrain Antoine de la Massagne, marchand de la ville, et pour marraine Marguerite Lascure, veuve de Guillaume Dubois.

Après cette cérémonie, qui semblait faire espérer à la fois joyeuse que l'eau du baptême coulerait bientôt sur les fronts des musulmans, le pieux évêque, accompagné de Pierre Fournier, protonotaire du saint-siège, de Jean Barthon, abbé du monastère de Saint-Augustin, de Renaud Prussaut et d'Étienne de Maynac, se rendit à Saint-Junien pour consacrer les derniers travaux de cette église, qui appartient à diverses époques, et aujourd'hui les plus précieux monuments de l'art chrétien ¹. Les premiers dignitaires des abbayes des provinces voisines assistèrent à cette cérémonie, pendant laquelle le peuple, mis en processions, circulait sans cesse du mausolée de Saint-Junien au tombeau plus modeste et plus solitaire de Saint-Amand et à l'ermitage où le modèle de la vie cén-

¹ Cette église, ancienne collégiale, est un ensemble de constructions de diverses époques, style roman du XI^e siècle. Raynaud, évêque de Périgueux, fit la consécration le 21 octobre 1100. La nef, qui paraît plus ancienne, aurait bien appartenir à l'église qui fut élevée, au VI^e siècle, par Rurice II, le tombeau de Saint-Junien (Chou, *Commodité romaine*.) Le transept et le chœur sont bien du XI^e siècle; mais les deux dernières travées du chœur ont été construites vers 1230 par Hugues Gros, chanoine. Il faut lire dans les *Annales archéologiques* de M. Dailon la description du tombeau de Saint-Junien, un des types les plus curieux du style roman-flamboyant des premiers siècles du XIII^e siècle. M. l'abbé Arbellot, qui a décrit aussi ce monument avec un rare talent d'appréciation, nous fournit une inscription latine du XI^e siècle trouvée par lui dans l'intérieur : *Ci-gît le corps de saint Junien, dans le même sarcophage où l'ensevelit l'évêque Rurice — Raynaud de Périgueux, qui mérita d'être martyr, recueillit ses ossements et les cerna de bons dévotes dans le sarcophage.* (ARBELLOTT : *Notice sur le tombeau de saint Junien*.)

bitique, au ^{vi}^e siècle, avait passé de longues années dans la prière et dans de rigoureuses mortifications ¹. Aujourd'hui la tombe et l'ermitage ont disparu, mais les fidèles et ceux qui recherchent les souvenirs religieux des générations passées aiment encore à visiter cette ruine pittoresque, ce rocher qui domine la Vienne, et à y recueillir le récit des pieuses légendes qui sont l'histoire poétique du saint solitaire.

Animé du zèle de la charité, de l'ardeur de la foi, pressé d'enrichir les églises de son diocèse, Jean Barthon ne fut pas toujours secondé par son clergé. Lorsque les consuls furent condamnés à payer dix mille livres destinées à orner la cathédrale, à reconstruire les cloîtres et le palais épiscopal, dont ils avaient ordonné la destruction pendant les dernières guerres contre les Anglais, le chapitre, craignant que son évêque ne fît son profit de cette somme, ne consentit à la livrer qu'à condition qu'il commencerait la construction six mois après, et qu'il l'aurait terminée en trois ans. Jean Barthon et son successeur du même nom se conformèrent aux désirs des consuls et de la population; ils firent aussi construire les deux travées de la nef actuelle de Saint-Étienne sur un plan qui se rattachait harmonieusement à celui du chœur, mais qui en diffère cependant par quelques détails secondaires.

Les chanoines, égarés par de fausses appréciations, s'oublèrent jusqu'à ordonner qu'aucun d'eux n'assistât au synode de l'évêque, et qu'on ne lui fournit pas même les ornements nécessaires à la célébration des saints mystères. Il fallut au prélat toutes les vertus de son état, la patience

1. Une église fut fondée sur le tombeau de saint Amand en 1083, et consacrée en 1093, par Humbald, évêque de Limoges. Grégoire de Tours vint en pèlerinage à Saint-Junien, vers 593. Il ne reste plus qu'un seul fragment de l'église du ^x^e siècle.

modération, pour désarmer ses ennemis. Presque
 ses revenus furent consacrés à soulager le pays dévasté
 par les orages qui avaient renversé les clochers de plu-
 sieurs églises et grand nombre d'habitations. Il trouva un
 émule de son dévouement dans le cardinal de Ben-
 nard, abbé de Grandmont, qui rebâtit son abbaye presque
 entière et y fit revivre l'ancienne discipline. On dut à ses
 sollicités les plus beaux ornements, un riche tabernacle, un
 autel, sorti des ateliers des plus habiles orfèvres de
 France, plusieurs chasses d'argent, des calices d'or, des
 missels, un buste d'argent qui reçut le chef de saint
 Martial de Muret¹. Jamais l'art n'avait été plus en
 honneur dans les églises. Il était aisé de voir que le vent
 d'Italie soufflait sur la France, y apportant les inspira-
 tions artistiques des ouvriers lombards.

Quand Charles VIII fut rentré en France, reprenant ses
 conquêtes perdues en Italie, mais fier du courage qu'il
 avait montré à Fornoue, du dévouement de sa cour et
 de la fidélité des rangs de laquelle s'étaient distingués le
 duc de Nemours, un des sept gentilshommes qui, sous le
 nom de capitaine de la Garde, furent chargés de veiller
 pour déjouer les projets de l'étranger, et de soutenir
 le roi à ses côtés, il lui fallut encore surmonter de
 nombreuses difficultés; la noblesse redemanda ses terres; le
 duc d'Albret, au nom de sa femme Françoise de Bretagne
 et de ses enfants, voulut poursuivre les prétentions de
 ses prédécesseurs sur la ville de Limoges. Le roi Louis
 XII, aussitôt l'avis en fut donné, se rendit à
 Limoges, la remise du comté fut faite à son
 fils Charles VII à Jean de Dinteville, qui continua
 contre les prétentions de la noblesse.

intenté en 1415 par le vicomte Olivier de Bretagne. Si Louis XII ne voulut pas venger les injures faites au duc d'Orléans, il n'oublia pas de récompenser ceux qui l'avaient soutenu quand il réclamait la régence de Charles VIII. Le vicomte de Limoges était du nombre de ces derniers, aussi obtint-il ce qu'il réclamait ¹.

Le clergé parut aussi vouloir recouvrer quelques lambeaux de sa fortune féodale. Albert, abbé de Saint-Martial, obtint du pape Alexandre VI une bulle qui l'autorisait à contraindre tous les abbés, prieurs, prévôts et autres, dépendant de son abbaye, à venir en chapitre général payer leurs redevances. Ces revendications inquiétaient les esprits, déjà fortement préoccupés des ravages que la peste faisait dans la ville; mais chaque corporation n'en veillait pas moins à la conservation de ses intérêts. Le clergé, pour défendre les siens, eut besoin de se réunir; mais, craignant les atteintes du fléau, les chanoines de Saint-Étienne consentirent à ce que l'évêque choisit hors de la ville le lieu où il pourrait tenir un synode et y faire le saint chrême. Les habitants se crurent abandonnés le jour où ils virent tout le clergé qui allait se réunir à Aix, d'autres disent à la Jonchère ².

Quand la peste eut cessé, le clergé rentra dans la ville, secourut les misères du peuple, qui pleurait ses pertes, releva son courage par une nouvelle ostension des reliques (1510). L'évêque présida cette cérémonie, toujours si agréable au peuple par les espérances qu'elle promettait.

1. Cette concession n'eut pas de suite : ce ne fut qu'en 1537 que les consuls perdirent la juridiction de la justice, par la réunion de la vicomté de Limoges au domaine du roi de Navarre. (*Arch. de Pau.*)

2. Le curé Nadaud rapporte une inscription de 1508 qui donne à la Jonchère le nom de ville. Une des rues s'appelle encore *rue de la Trahison*. Cette localité paraît avoir été considérable au moyen âge. (NADAUD : *Mss. au grand séminaire.*)

quelques jours après, sentant approcher ses derniers moments, il se fit porter au milieu de son église. Les fidèles empressèrent de venir voir pour la dernière fois ce noble aïeillard qui les avait si souvent consolés, et qui demandait pardon à son clergé s'il l'avait offensé ¹. Aussitôt après la mort, son neveu, doyen de l'église, prit possession du château d'Isle au nom du chapitre, pendant que les chanoines en faisaient autant des autres propriétés épiscopales.

Après lui, l'Église de Limoges fut troublée par deux ambitions rivales, par deux prétendants également puissants, Foucaud de Bonneval ², abbé de Bénévent, et Jean Barthon de Montbas ³, doyen de la cathédrale, entre lesquels se partagea toute la noblesse du Limousin. Foucaud de Bonneval eut pour lui les plus puissantes recommandations par le crédit de son frère, alors admis aux conseils de Louis XII. Tous les jours ses amis faisaient distribuer au clergé des lettres du roi en faveur de son élection; mais le clergé, fier des droits qu'il tenait de la Pragmatique, n'obéissait plus aux grands seigneurs, et tenait d'autant plus à sa liberté, qu'il n'oubliait pas que naguère la noblesse et le roi avaient exercé sur lui un trop grand ascendant; mais lors la féodalité avait perdu son prestige, le roi était loin. La liberté se centralisa dans l'Église, du sein de laquelle elle est sortie ⁴.

Au son des cloches de toutes les paroisses, à la pointe du jour, le clergé se réunit, pendant qu'on disait la messe

1. Il fut enterré devant le grand autel de la cathédrale. (*Mss. de l'abbé Aymeric.*)

2. Foucaud de Bonneval était fils de Rodolphe de Bonneval qui avait pris parti des Anglais. Aymeric de Bonneval, fils aussi de Rodolphe, ne se déclara pour Charles V qu'en 1373.

3. Cette famille, illustre et ancienne dans le pays, était ainsi appelée du château de Montbas, situé dans la commune de Gajoubert.

4. MICHALET : *Élections canoniques au XV^e siècle; Hist. de France*, V. p. 205.

à tous les autels. Les chanoines répondent à l'appel de leurs noms. Les deux compétiteurs se présentent, entourés de leurs partisans, groupés autour d'un chef d'élection ; tous revêtus de leurs ornements, ils jurent de n'obéir qu'à l'inspiration du Saint-Esprit, de ne se laisser entraîner par aucune promesse, par aucune séduction du dehors. Léonard Boyol, Martial de Beyssac et Pierre Benoit vont recueillir les suffrages, lorsque de cette foule de prêtres s'élève une voix accusatrice, qui ne trouve pas d'écho. C'est Michel Jouvion, qui reproche au doyen d'avoir offert au roi de France quatre mille livres pour obtenir son appui. Les trois scrutateurs se retirent sur les marches du grand autel, pendant que les chanoines restent dans le chœur, puis s'avancent un à un, d'un air calme et recueilli, pour faire connaître verbalement lequel des deux prétendants ils veulent élire, énumérant les qualités qui le rendent digne des suffrages. Les notaires reçoivent et enregistrent chaque vote, en présence de témoins et de conseillers. Jean Mingon, secrétaire du chapitre, proclame le résultat que la foule répète au dehors. Berthon a réuni la majorité ; Foucaud n'a que huit voix. Dans les élections canoniques, le parti vaincu n'était pas, comme dans nos comices démocratiques, l'objet des dédains et des railleries de ses adversaires ; la charité et la modération étaient encore la loi des consciences. L'Eglise se rappelait qu'aux jours des persécutions le christianisme n'avait eu pour lui que la minorité. Aussi, après la proclamation des suffrages, Pierre Benoit interpelle les opposants, leur demande s'ils veulent se réunir à la majorité ; ils refusent. Alors les scrutateurs, les conseillers, les notaires et les témoins discutent entre eux le mérite des électeurs et des élus des deux partis. Benoit déclare que l'élection de Jean Barthon est la meilleure ; Martial Beyssac se fait le défenseur de celle de Foucaud de Bonneval, disant que de

Autre côté il y a eu, dans trois suffrages, des intérêts de renté ; de plus, il ajoute que Barthon est excommunié, simoniaque, parjure, ainsi que ses adhérents. Tout rapprochement étant impossible, on convint que chaque prétendant serait proclamé par le scrutateur de son parti, et mis à faire prévaloir son élection par les moyens de droit.

Quelques moments après, les partisans de Barthon célébrèrent leur victoire par le chant du *Te Deum*, dans la basilique de Saint-Etienne. Quatre d'entre eux, au son de toutes les cloches, le portèrent solennellement sur l'autel. Puis le secrétaire Mingon, du haut du clocher, proclama le résultat de l'élection devant le peuple et le reste du clergé assis sur la place. Les deux élus eurent recours à toute sorte d'intrigues auprès de l'archevêque métropolitain. La lutte dura quatre ans. Foucaud, pour se venger du chapitre, qui avait pris l'administration des biens de l'Église, soutenu par son frère, alors sénéchal du Limousin, fit demander au procureur général du grand conseil, que les places ecclésiastiques relevant de l'évêque, et qu'occupaient quelques chanoines, fussent remises entre les mains du roi. Louis XII donna que, pendant le procès, le chapitre eût le pouvoir spirituel ; mais il excepta du temporel les châteaux d'Isle, de Sadran et d'Eymoutiers, qui seraient occupés par ses officiers¹.

Ces compétitions se produisaient au moment où la France comptait, parmi ses ennemis politiques, le pape Jules II, l'appel duquel répondaient presque tous les États de l'Europe. A la nouvelle que les Anglais reparaissaient sur

1. Cette affaire ne fut terminée qu'en 1513. Les deux compétiteurs furent transférés d'autres évêchés : Foucaud de Bonneval de celui de Soissons ; Jean Barthon de celui de Lectoure. René de Brie, cardinal du titre de Sainte-Etienne, fut fait évêque de Limoges.

le continent, une frayeur panique agita les esprits. A Limoges, on courut subitement aux armes, comme au temps où les écorcheurs parcouraient les campagnes : quatre mille hommes se réunirent près de l'église de Saint-Géraud, attendant le signal du départ. Mais l'ennemi était loin : on se rassura (1542).

Quelques jours après, le duc de Bourbon et son frère, allant dans le Midi, arrivèrent à Limoges avec deux cents chevaux. Une nombreuse cavalcade, composée des consuls et des bourgeois les plus notables, alla au-devant d'eux, les conduisit à la cathédrale, où le clergé les reçut. De là, le duc de Bourbon vint dans le faubourg Manigue, où l'attendaient les ecclésiastiques des environs. On l'y reçut au milieu d'une procession, en tête de laquelle se trouvaient les quatre ordres mendiants, suivis des prêtres des paroisses, de l'abbé de Saint-Martial avec ses religieux. Pendant la marche du cortège, des hommes placés sur les murailles faisaient retentir l'air du bruit des trompettes et des clairons. Les plus beaux ornements des confréries et des corporations étaient étalés dans toutes les rues. Après que le duc eut vénéré le tombeau de Saint-Martial, il se rendit au logis du Breuil, donna audience aux consuls et aux autres officiers, qui réclamaient sa protection contre les prétentions du vicomte. Pour qui étaient ces cris de joie, cet enthousiasme de la foule, que les grands savent toujours séduire à peu de frais, et qui les envoie aux gémonies quand la fortune et le pouvoir les a délaissés ? Pour un homme qui devait trahir la France, se glorifier d'avoir vaincu des Français à Pavie, et de voir son roi prisonnier de Charles-Quint.

La France venait d'apprendre la brillante victoire de Ravenne, trop chèrement payée de la mort d'un de ses princes les plus illustres. Le Limousin y avait eu sa part de combat-

et de gloire. Le peuple admirait cette noblesse, qui versait si généreusement son sang à la patrie, quand un jour le crime lui rappela la barbarie des temps anciens. Le vicomte de Rochechouart-Pontville¹, avait succédé à son père dans l'office de sénéchal de Saintonge : il était marié à Renée d'Anjou, fille de Louis, baron de Mézières, et de la Trémouille, il avait épousé en secondes noces une fille de La Rochefoucauld. Son humeur difficile, ses passions à dominer tout ce qui l'entourait, lui avaient fait des ennemis et éloigné de lui ses voisins. Cependant Pierre de Bermondet de Cromières, lieutenant-général du sénéchal de Limoges, seigneur de Saint-Laurent-sur-Gorre, de Pannazol, de la Quintaine et de Plaine-Vayres, habitait encore le château de Rochechouart. Un jour, on croit ce qui fut dit dans la suite, il y vint en l'absence du vicomte, fut reçu par la vicomtesse qui, après son départ, raconta sa visite à son mari, vantant avec un enthousiasme irrésistible l'éloquence du marquis, la délicatesse de ses manières et la beauté de ses mains. La jalousie se mit dans le cœur du vicomte, à tel point que, sortant à l'improvise, il fait monter à cheval Anizi, la Chapelle, indant à la hâte vers Saint-Laurent-sur-Gorre. Bermondet, qui l'a aperçu, vient au-devant de lui, sur la route pour le saluer; il tombe aussitôt assassiné par les valets du vicomte, qui descend de cheval, coupe une tête à la victime, et revient en toute hâte à Rochechouart, pour offrir à sa femme cet horrible trophée de sa vengeance, en disant : « Voici ce que vous aimez. » Sa joie ne fut pas de longue durée; la nouvelle de son crime se répandit dans tout le pays. Saint-Laurent-sur-Gorre et Rochechouart

¹ Le père, Jean de Pontville, avait épousé, par l'ordre de Louis XI, la vicomtesse de Rochechouart, à condition que les enfants prendraient les armes de Rochechouart.

relevaient du parlement de Paris, qui rendit (23 juin 1513) un arrêt par lequel les cinq meurtriers furent condamnés à être décapités, François de Rochechouart-Pontville sur une des places publiques de Limoges, et sa tête mise au bout d'une lance, sur la porte de la ville par laquelle on va de Limoges à Rochechouart, et son corps pendu au gibet : Anizi, la Chapelle, Indant et le Nègre devaient être pendus au gibet sur la place où le crime avait été commis. Les biens de Rochechouart devaient être confisqués, et s'ils n'étaient pas en pays de confiscation, le vicomte était condamné à payer trente mille livres, et chacun de ses complices deux cents livres, comme dommages causés à la famille de la victime ; il devait donner trois mille deux cents livres à la veuve ; à Jean Petit, curateur des enfants mineurs, une provision de douze cents livres, et une rente annuelle et perpétuelle de six cent quarante livres, assise sur les seigneuries et héritages de Rochechouart.

Pour perpétuer le souvenir de ce crime et de son expiation, le coupable fut encore condamné à payer douze cents livres, pour être employées à l'établissement d'une chapelle dans l'église de Panazol, où Bermondet fut inhumé ; à l'orner de livres et autres ornements nécessaires ; en soixante livres de rente perpétuelle au profit de deux chapelains, tenus alternativement de dire chaque jour une messe basse pour l'âme du défunt. Cette messe devait être célébrée chaque vendredi, en mémoire du meurtre commis ce même jour. Les mêmes chapelains, dont la nomination appartenait à toujours aux enfants mâles des descendants du défunt, devaient aussi la célébration d'un service funèbre quatre fois dans l'année. La sentence portait, de plus, que Pontville et ses complices, vêtus d'habits de deuil, s'ils étaient arrêtés, assisteraient, lui avec un cierge de quatre livres de cire, les autres de deux livres, qu'ils donneraient

frande, à genoux, tête nue, disant à haute voix : « ait l'âme de feu Pierre de Bermondet et nous veuille pner nos offenses ! » La famille de Rochechouart eut r au curateur quarante livres, destinées à la construc- e deux croix en pierre, dont l'une à Saint-Laurent, t le logis de Bermondet, l'autre à Limoges, avec des ptions énonçant l'expiation ¹. Les enfants de la vic- furent mis en possession, par le même arrêt, de la féodale et haute justice des terres et seigneuries de eyron, Pollevoy et Bernardins. C'était encore le ra- lu meurtre, comme aux temps barbares.

ignore ce que devinrent les quatre complices. Fran- e Rochechouart ne put être saisi ; il se tint, dit-on, mps caché et déguisé en femme, dans l'abbaye de la , à Limoges, dont l'abbesse était sa parente. Sur la nde du procureur général, le roi ordonna à Galiot de ars de le saisir, et de s'aider pour cela de la compa- du roi de Navarre, vicomte de Limoges, et qu'au be- il lui enverrait deux canons. Le lieutenant de cette agnie se transporta au château de Rochechouart, brisa rtes, fouilla partout sans découvrir le vicomte (1313) ², tant de dégâts, que les mineurs de Pontville estimè- eurs pertes à cent mille écus. Alain d'Albret, vicomte moges, tuteur des enfants, usa surtout de son in- e pour obtenir pour eux des compensations ³.

ne sait pas positivement en quel lieu et comment nt le vicomte. On croit qu'après avoir dissipé tous ens, erré çà et là, se cachant chez quelques amis, il

¹ La croix de pierre élevée à Limoges était sur la place Saint-Michel, du présidial et de la sénéchaussée, aujourd'hui le Musée.

² Selon la tradition locale, ce fut à cette époque que la flèche et les cré- la donjon de Rochechouart furent rasés, ainsi qu'une tour placée à le la grande porte.

ARCHIVES DE PAU : *F. de la vicomté de Limoges.*

alla à Rome finir ses jours dans un couvent ¹. La vicomtesse de Rochechouart, pour conserver quelques restes de sa fortune pour ses enfants, obtint une séparation de biens, vécut dans la retraite pendant une dizaine d'années, et fut enterrée dans l'église du prieuré du Châtenet.

Le peuple oublia bientôt ce grand scandale, dont le souvenir ne se retrouve que dans quelques légendes. Le monde catholique était alors dans la joie de l'avènement de Léon X, qui l'invitait à la célébration du jubilé en l'honneur de son exaltation. Cette cérémonie eut d'autant plus d'éclat qu'elle était un hommage rendu aux vertus du pontife qui donnait la paix à la France, et dont le nom devait s'imposer au siècle qui vit renaitre la splendeur des lettres et des beaux-arts dans tout le monde catholique. La messe du pardon, célébrée solennellement à cette occasion, attira à Limoges une si immense foule, que la grande basilique de Saint-Étienne ne pouvant la contenir, il fallut construire au dehors un vaste théâtre qui s'élevait jusqu'au deuxième étage du clocher. Quatre-vingt mille personnes se pressaient ainsi autour de l'église quand, au milieu du plus profond silence et du plus pieux recueillement, le prêtre proclama, au nom de Dieu, le pardon des iniquités humaines (1514). Le catholicisme semblait comprendre que le moment approchait pour ses grandes épreuves, qu'il lui faudrait combattre bientôt, par toutes les ardeurs de la foi, le déplorable réveil de toutes les erreurs qui s'apprétaient à nier ses dogmes chrétiens. Le clergé du Limousin fit un

1. Sur les vitraux de la chapelle de Panazol on voyait autrefois un Rochechouart faisant amende honorable, à genoux, au pied d'un Bermondet n'ayant qu'une main, assis dans un fauteuil. On y remarque encore un écusson d'azur à trois mains apaumées d'argent. Ce sont les armoiries de la famille de Bermondet de Cromières, qui possédait à Panazol le fief de La Quintaine. Pierre de Bermondet fut inhumé dans une chapelle située dans un des croisillons de l'église.

noble usage de sa fortune, ouvrit tous ses trésors de charité pour soulager ceux qui souffraient de la famine : le chapitre surtout distribuait de larges aumônes aux indigents infirmes, pendant que se continuait la construction de la cathédrale, à laquelle voulaient travailler les riches, pour l'expiation de leurs fautes, le pauvre peuple valide pour les secours qu'on lui distribuait. Les émailleurs, les artistes en tout genre, rivalisaient de zèle et de talent pour l'ornementation de cet édifice grandiose, dernière œuvre remarquable des convictions chrétiennes de ce temps. L'historien, l'archéologue, qui visitent ce splendide monument, trouvent sur chaque rangée de pierres une page de l'histoire de chaque génération qui prit le marteau pour y marquer les espérances de sa foi et les expiations de ses faiblesses ¹.

L'année suivante, la peste força de suspendre les travaux. Le clergé sortit de la ville, se retira à la Jonchère, puis à Saint-Léonard, où le chapitre élut évêque, à la demande de François I^{er}, Philippe de Montmorency (1516). Quand le fléau cessa, « le peuple, dit un chroniqueur de l'époque, au lieu de rendre au Ciel des actions de grâces, se livra au libertinage, de sorte que la colère divine s'appesantit encore sur lui ². »

La réforme commençait son œuvre de destruction en France et en Europe, et marchait vite depuis Savonarole. Les convictions religieuses s'en allaient, emportées par ce besoin de nouveautés qui caractérise le xvi^e siècle, égarées au hasard des imaginations troublées par des événements que la raison ne pouvait expliquer sans y faire intervenir

1. Le portail du nord fut sculpté sous l'épiscopat de Philippe de Montmorency et de Villiers de l'Isle-Adam, comme on le voit par les armoiries de ces deux évêques placées à la façade.

2. Chron. de Jean de Royère, attribuée généralement à Pierre Foucherie. ¹ven du chapitre de Saint-Étienne.

l'action providentielle. Ainsi, un incendie ayant dévoré dans une maison de Nexon quelques ouvriers réunis pour la fête de Sainte-Anne, leur patronne, dans un joyeux festin, on y vit une manifestation de la colère divine. On disait aussi à Limoges que, dans la maison de Pierre Juge, marchand, une main invisible venait toutes les nuits frapper sur les portes et bouleverser les meubles. Plusieurs moines s'y rendirent et y passèrent la nuit en prières, mais le désordre et le bruit n'en continuaient pas moins. L'émoi était grand parmi le peuple, quand un jeune homme d'Ussel, employé au service du marchand, se mit à raconter à la foule « que c'était l'âme d'un de ses parents mort à la guerre qui venait toutes les nuits tourmenter la maison, et qui déjà avait fait mourir sa sœur en la touchant de sa main glacée, et qu'il demandait des prières. » Le clergé, comprenant que, sans faire toujours intervenir une cause surnaturelle dans les péripéties de ce monde, on ne peut cependant rassurer les esprits, expliquer certains événements que par l'action de Dieu, semblait favoriser ces croyances populaires.

A tous ces récits qui préoccupaient la foule, rêves de l'imagination troublée, ou mis en avant par la mauvaise foi, succéda une nouvelle ostension des reliques. En sortant des églises, vivement impressionnée par l'éloquence des prédicateurs, la foule courait assister aux *mystères* représentés par les confrères de la Passion. Sur des théâtres dressés le plus souvent à la porte des églises, quelquefois sur les places publiques, les habitants de toutes les conditions se montraient attentifs à la représentation des grands drames de l'épopée chrétienne. Les confrères de Limoges avaient acquis depuis longtemps une certaine célébrité dans ces premiers essais de l'art dramatique, mais les *mystères* de 1521 furent les plus remarquables par la mise

en scène et par l'importance personnelle des acteurs ¹. Les églises, les maisons riches fournirent leurs plus belles draperies, leurs plus précieux bijoux. Maître Antoine de la Chassagne, recteur de Villeréal, licencié en droit canon, représenta la personne du Sauveur, aux grands applaudissements des Parisiens, Saintongeais et Bordelais, qui retournèrent chez eux raconter les merveilleuses représentations de Limoges qui appelaient la foule aux pieuses méditations, exaltaient les croyances religieuses et devenaient la base du progrès littéraire. Ces productions, conservées longtemps en manuscrits dans l'abbaye de Saint-Martial, font aujourd'hui partie du trésor littéraire de la Bibliothèque nationale.

L'année suivante, le pays, à peine reposé des ravages des épidémies, eut à craindre les horreurs de la famine. Plusieurs marchands étant venus de Paris pour acheter du blé, leur présence fit hausser le prix. Alors s'élevèrent des plaintes qui, selon nous, eurent moins pour motifs l'augmentation survenue que la vieille haine de la France contre les Anglais, car ce blé, disait-on, était destiné à être exporté en Angleterre.

Le clergé, qui venait de célébrer l'intronisation de Charles de Villiers à l'évêché de Limoges, dans un somptueux festin offert par le prélat aux abbés de Saint-Martial, de Solignac, de Saint-Jean-d'Angély, et aux principaux représentants de la noblesse du pays, eut aussi de graves préoccupations. Les passions belliqueuses de François I^{er} menaçaient la fortune qui lui restait, et en la défendant il ne croyait pas manquer de patriotisme, car il défendait aussi celle du peuple. Les officiers et les conseillers du roi, chargés de lever des impôts sur les ecclésiastiques et sur

1. MARCEANGY : *Tristan*, VI^e vol.

les laïques, parcouraient le Limousin : les francs-archers et les gendarmes occupaient les principales localités, et, comme naguère les routiers ou brabançons, se livraient à d'odieuses exactions, pillaient les maisons et violaient les femmes. Tout le monde se cachait à l'approche des *mille diables*, comme on les appelait, tant la frayeur était grande. « Pour échapper à leur fureur, les habitants du Dorat, fuyant leurs voleries et leurs impiétés, prirent la fuite, laissant leur ville déserte. » Les bandes qui marchaient sous les enseignes d'un nommé Chaudieu, se disant capitaine du roi, voulurent passer par Limoges; mais, repoussées par les habitants armés à la hâte, elles se dirigèrent vers le Périgord. Les gens des campagnes, épiant la marche de ces pillards, les surprirent dans un village, en égorgèrent plusieurs pendant qu'ils dormaient ivres et fatigués des excès de leur conduite.

Cependant, malgré des réclamations générales, le roi persista et envoya de nouveaux commissaires pour lever les impôts. Le doyen de Saint-Étienne, les chanoines et les députés de la province représentèrent en vain qu'à la suite des ravages des gens de guerre, il leur était impossible de fournir les sommes exigées. Malgré les menaces et les imprécations de la foule, le nombre des agents du fisc augmentait, de même que les détachements qui leur pretaient main-forte. Pendant le désordre qui s'ensuivit, les troupes cantonnées çà et là, mal payées et indisciplinées, ravageaient le pays pour leur compte. Cinq *mille diables*, conduits par Montelou, Montlevrier et Saint-Projet, qui venaient de tuer le prévôt des marchands de Montmorillon et de mutiler son cadavre, entrèrent dans le Limousin. Les paysans, sur les collines, dans les clochers, gardiens vigilants, interrogeaient l'horizon, donnaient l'éveil à la première alerte, fuyaient ensuite dans les forêts ou dans les

ivernes avec ce qu'ils pouvaient emporter. Pour mettre fin à ce triste état de choses, il fallut que Charles de Bourbon, comte de la Marche, ordonnât, au nom du roi, de réunir les communes avec la noblesse de la Marche et du Limousin afin d'attaquer « les diables; » les bandes, incessamment poursuivies, se dispersèrent, et quelques-unes furent exterminées au Châtelard, près de Saint-Junien. Deux des chefs, Montlevrier et Saint-Projet, eurent la tête coupée sur le champ de bataille; puis on les conduisit à Limoges, où ils furent décapités, et plusieurs des autres attachés au gibet et pendus. Malgré ce juste exemple de sévérité, de nouveaux aventuriers, au nombre de mille, survinrent quelque temps après à entrer dans la Cité, pensant que les habitants surpris prenaient la fuite. Après de grands ravages et d'horribles atrocités, ils voulurent aussi pénétrer dans la ville. On les en éloigna au moyen d'une pièce de canon placée sur la porte *Boucherie*. D'autres vinrent encore et furent repoussés de la même manière. Quelques bandes se rallièrent à l'Esterps, pillèrent l'abbaye, chassèrent les moines, et vinrent ensuite camper à Razès ¹, à Salaignac, à la Jonchère et dans d'autres villages, dont les habitants furent tués et leurs maisons pillées.

Le clergé, dans ces pénibles circonstances, ne jouissait pas, lui aussi, du calme ordinaire : il était en proie à des discordes, à des compétitions survenues au sujet de l'élection d'un nouvel abbé de Saint-Martial. Les deux con-

1. Quelques érudits ont cru à tort que Razès fut autrefois le *Ratiastum* de Ptolémée. Mais cette localité n'en remonte pas moins à une haute antiquité; elle eut des seigneurs illustres dès le XI^e siècle. Dès l'an 1110, Bozon de Razès reçut de saint Étienne de Muret, le jour du jeudi-saint, un pain de blé et il distribuait des fragments aux malades, comme un remède efficace. (*seculum Grandimontense*.) En 1192, Hélie de Razès fit d'importantes donations au monastère de Grandmont. (*Gall. Christ.*, t. II, p. 165.) On trouve encore dans les environs un vieux château assez bien conservé.

currents, Mathieu Jouvion et Léon David ne firent la paix qu'en se partageant les bénéfices de l'abbaye. Les seigneurs de Lastours, qui avaient soutenu le dernier, se firent payer leur dévouement par la concession de quelques propriétés de l'abbaye. Les consuls furent si satisfaits du rétablissement de la paix parmi les religieux, qu'ils vinrent au-devant de Léon David, le nouvel abbé, le conduisirent en grande pompe à la maison abbatiale, où les plus notables furent admis à un festin avec le sénéchal de Lastours (1324).

Que devenait l'autorité du vicomte Alain d'Albret pendant ces événements auxquels il semble être resté étranger? On s'aperçoit bien que la féodalité n'a plus l'importance politique du dernier siècle. Le vicomte n'apparaît que comme un grand propriétaire dont la fortune a fait naufrage, mais qui cherche à en sauver les débris, en faisant reconnaître ses droits aux possesseurs de fiefs, en aliénant des propriétés qu'il ne peut plus conserver et dont il cherche cependant à retirer quelque profit. Parmi les hommages des tenants de fiefs, nous trouvons l'hommage-lige de Jean, vicomte de Rochechouart, « fait sans chaperon et ceinture, et les mains jointes ¹; » de Guinot de Roffignac, seigneur de Chavagnac; d'Audoïn Joubert, seigneur de Nantiat, qui s'était rendu coupable de plusieurs exactions au détriment du pauvre peuple ²; d'Antoine du Châlard; de Jean d'Aubusson, seigneur de Bellac; de Jean, seigneur de Pierre-Buffière, et de Jean de Belcastel, seigneur de Compreignac, dont trois vieilles tours rappellent l'ancien château. D'autres, plus fiers ou plus puis-

1. Dans cet acte d'hommage de 1479, se trouve rapporté un autre de même nature consenti par Aymeri de Rochechouart, en 1258, en présence de Geoffroi de Lusignan, seigneur de Jarnac. (ARCH. DE PAU : F. de la vicomté, E, n° 646.)

2. *Ibid.* : E, n° 793.

ants, refusèrent de comparaitre, et pour les contraindre à payer leurs redevances, il fallut en appeler au roi ¹. Déjà, en 1509, par mandat de la Marthonie, premier président au parlement de Bordeaux, seigneur de Puyguilhem, seigneur de Camarque, seigneur de Beynac, Foucaud de Chasaign, seigneur du Mas-Nadaud, et Geoffroi de Perusse, seigneur des Cars, avaient été contraints de rendre les levoirs de leurs terres. Si les représentants de la féodalité tenaient encore à leur fortune, ils n'en négligeaient pas moins l'exercice de leur autorité et ne savaient pas toujours maintenir l'ordre et la sécurité dans leurs juridictions. Le vicomte Alain d'Albret n'était pas plus vigilant. Par des lettres de chancellerie, François I^{er} enjoignit au viguier de Saint-Yrieix de s'emparer d'une troupe de quinze à vingt hommes armés ², débris des dernières bandes, « qui avaient commis plusieurs grands excès, pris et ravi par force et violence, du lieu de Solignac, une belle fille nommée Catherine, qui était fiancée, et l'avaient emmenée contre son gré et volonté, de ses parents et amis, et l'avaient gardée plusieurs jours et nuits, et en avaient fait et disposé en leur volonté et plaisir, commettant, en ce faisant, rapt, violence publique et adultère ³. » Plusieurs enquêtes furent ordonnées contre Poncet de Marquessat, capitaine d'Ans, pour avoir donné asile à des routiers dans le château d'Ans et avoir frappé Robert de Madrange, greffier de cette châtellenie ⁴. Le roi chargea

1. *Ibid.* : E, n° 656.

2. Les plus grands seigneurs de la province ne dédaignaient pas l'exercice de la charge de viguier à Saint-Yrieix, à cause de l'autorité qu'elle leur donnait et du profit qu'ils en pouvaient retirer ; ainsi, le 11 septembre 1486, Antoine de Bonneval, époux de Marguerite de Foix, fille du comte de Comminge, fut nommé juge et viguier, par le roi et les doyen, chanoines et chapitre de Saint-Yrieix.

3. ARCH. DE PAU : F. de la vicomté, E, n° 656.

4. *Ibid.* : E, 689-691.

aussi Jean de Pompadour, son maître d'hôtel, et le procureur général de la vicomté de punir les bandes de malfaiteurs qui parcouraient la Limousine.

Pour par le besoin d'argent ou par l'impossibilité de maintenir son autorité sur ses terres, Alain d'Albret en aliéna plusieurs par vente ou par accensement : à Gillet d'Andouzon, les paroisses d'Ayen et de Ségur; la seigneurie de Sarraquent au sieur des Bortiers ¹; la paroisse de Gussac à Antoine de Bannoval; celle de Badolet à Marguerite de Pompadour, veuve de Jean, XI^e du nom, qui avait été en sépulture dans l'église d'Arnac; à Jacques de « Libere », seigneur de Polverol, les droits du domaine dans la châtellenie de Bré; la paroisse de Saint-Selve à Jean de Pompadour; à Jean de Beaupoil, la seigneurie de Châteauneuf, dont le château avait donné autrefois l'hospitalité à saint Antoine de Padoue; quelques terres dans les châtellenies d'Aixe et d'Ayen à Pierre de Beaupré, pour une somme de 15,000 écus ². En récompense des services que lui avait rendus Bertrand de Berry, il créa en châtellenies les fiefs de Larnaudie, de Saint-Front-la-Rivière.

Alain d'Albret voyait chaque jour son autorité s'amoindrir autant par de réitérées concessions que par la faiblesse de son caractère, aussi les agents du roi intervenaient-ils souvent sur ses terres. Jean Dubreuil, lieutenant du sénéchal de Limousin, informa à Châlus contre les officiers de la vicomté qui, depuis cinq ans, ne pouvaient pas réprimer certains désordres, et qui eux-mêmes avaient fait des marchands et pillé l'église de Dournazac ³. Tout

¹ Sarraquent était une petite seigneurie, dans la paroisse de Saint-Léger-la-Montagne. Il y avait une chapelle élevée, dit-on, au XIII^e siècle, par un seigneur de Merignac, qui revenait de la croisade. (Mss. de Narbonne.)

² Arch. de Pau : F. de la vicomté, un cahier n^o 4^o de 90 f^o.

³ Voir la note ci-dessus, page 28.

s'efforçant de faire reconnaître sa suzeraineté à quelques-uns de ses vassaux, le vicomte se soumettait à l'hommage auquel il était tenu envers quelques dignitaires de l'église, comme l'évêque et l'abbé de Saint-Martial. Hugues d'Auza, évêque d'Angoulême, lui rappela aussi que ses ancêtres avaient reconnu la suzeraineté du siège de Saint-Amand pour plusieurs propriétés en Périgord et en Limousin; aussi fut-il sommé de renouveler l'hommage entre les mains de cet évêque pour tout ce que ses prédécesseurs tenaient de l'évêché d'Angoulême. Cette cérémonie eut lieu en présence de nobles personnes Raymond de Saint-Amand, Jean de Saint-Médard, chevalier, et de Sermet et Alexandre de Saint-Gelais, écuyers, le 12 avril 1503 (v. s.)¹.

L'année suivante, la châtellenie d'Excideuil, qui formait le douaire de Jeanne de Bretagne, dame de Baslon, fille de Guillaume de Bretagne, son prédécesseur, rentra sous son autorité. Cette noble femme, qui depuis la mort de son père avait continué d'habiter le Limousin, s'était passée toute sa vie pieuse et bonne pour tous ceux qui l'approchaient, consacrant ses revenus au soulagement des pauvres et de toutes les misères de son temps. Aussi son testament, fait à Excideuil, reste-t-il comme un vivant témoignage de piété et de charité : « Que mon corps soit porté et porté par mon écuyer et mes serviteurs au convent des Frères Mineurs, pour être enseveli à l'entrée du grand portail, en faisant assister à la cérémonie quatorze jeunes filles à marier, vêtues de robes blanches toutes neuves, chacune tenant dans sa main une chandelle de cire de valeur de six deniers tournois. » Aux religieux, qui pendant un an devaient dire pour elle des messes sur son

¹ Charte du 12 avril 1503 (v. s.) aux Arch. de Pau : P. de la vicomté, 1053.

tombeau, elle donnait cent livres tournois; au couvent, trois cents livres; à l'église Saint-François, une chasuble « et deux courtivaux » de velours noir, « un calicon » et deux buvettes d'argent, le tout pesant quatre marcs et demi d'argent; deux cent cinquante livres pour les réparations de l'église Saint-Thomas; soixante livres à l'église paroissiale de Saint-Martial d'Albarède, près de la ville; à la chapelle de la commanderie de Saint-Anloine d'Excideuil, vingt livres; à l'hôpital « de monseigneur saint Thomas, » trois cents livres destinées à l'établissement d'une chapelle en l'honneur de sainte Marthe, et de plus « un calicon d'argent jusques au poids de trois marcs d'argent. » Pour perpétuer le souvenir de son passage sur cette terre et pour signe de l'expiation de ses péchés : « Voulons que près de nostre dit corps soit faict et édifié un authel, pour chanter et dire les messes, au quel seront les images en pierre et pourtraictés de madame sainte Anne, de monseigneur saint Joseph et saint François : que soit un crucifix dessus la croix, et mis l'image de madame sainte Madeleine, embrassant la croix; qu'au maistre authel soient faicts et mis les images de messeigneurs saint Michel et saint Gabriel, présentant nostre âme à la benoite vierge Marie et à son précieux fils. » Ses serviteurs avaient aussi une large part à sa reconnaissante libéralité. « A Jehan de Saint-Astier, nostre escuyer, la somme de quatre cents livres, pour le reste de ses gaiges; et pour les agréables services qu'il nous a faicts par ci-devant, trois cents livres; à messire Anthoine de Gousson, nostre prebtre, le village de Tculet, assis et posé en la paroisse de Saint-Martin-la-Fage; à nostre bien-aimé Simca de Marcillac, nostre secrétaire, deux cents livres, et reconnoissons à lui debvoir la somme de deux cents livres, pour cause du douaire et mariage de Catherine

ste, sa femme, nostre fille de chambre, et par nous
le Catherine devons quarante-trois livres; au même
n de Marcillac, pour ses agréables services, une
on appelée Saint-Martin en la ville de Chasteau-
; à André Bernart, maréchal taillandier, la somme
ngt-cinq livres dix-neuf sols, à cause de ses gaiges,
ur ses agréables services, la somme de deux cents
, ensemble tout le bétail que nous avons au village
umont, proche Saint-Martin-la-Horte; à Louis Mon-
nostre bouteillier, la somme de vingt-cinq livres,
ses gaiges; à Thomas Champalain, nostre capitaine
ideuil, quinze livres, pour marier sa fille, et en oustre
e saumature, garnie de bœufs; à Ménigon de Lespi-
, nostre laquais, cent livres; à Jean Poyart, nostre
er, cinquante-deux livres; à Jehan Dumonau, nostre
urier, trente livres ¹. »

février 1506 (v. s.). *Arch. de Pau : F. de la vicomté, F., 663.*

Depuis longtemps la vicomté de Limoges n'était plus pour ses maîtres qu'une terre, qu'ils connaissaient à peine, qu'ils administraient par leurs officiers, presque toujours portés à abuser de leur autorité. La vieille hiérarchie sociale s'était éclipsée depuis Louis XI; les grandes familles allaient chercher des honneurs ou de la fortune à la suite des princes; les abbés commendataires ne veillaient plus aux règles de la discipline; la plupart des évêques, vivant à la cour, ne s'occupaient plus avec le même zèle de l'administration de leurs diocèses; le peuple, moins respectueux pour les classes qui le dominaient par l'intelligence ou par le rang social, rêvait de changements dont il ne pouvait calculer ni les avantages, ni les désavantages. Ainsi, l'Église, noblesse et bourgeoisie marchaient dans des voies différentes, entraînées par le mouvement intellectuel que nous avons déjà signalé; les institutions traditionnelles tombaient une à une, alors qu'elles auraient dû seulement s'améliorer par des évolutions pacifiques; les idées de liberté, d'émancipation, aidées par l'imprimerie qui les propageait, comme le vent pousse l'orage, allaient à un avenir incertain: tout concourait à saper dans leur base les institutions du moyen âge. La société, façonnée par les enseignements que lui avait donnés l'Église, reniait les bienfaits de ses maîtres.

A Limoges, on réclamait de nouveaux moyens d'instruction en rapport avec les idées du jour. Cette ville, où les lettres avaient eu de fervents disciples durant tout le moyen âge, les abbayes tant de moines savants, voulait avoir une grande part dans l'enseignement public; les consuls en réclamaient la surveillance¹. La science sortait des cloîtres,

1. Les consuls de ce temps étaient: Aymeri Villebois, Jean Disnematin, Alexandre Lamy, Jean Juge, Martial Disnematin, Paul Gay, Hélié Gallachier, et Jean Dumal. (REG. CONSULAIRES.)

d'où elle avait toujours, pour le bonheur de l'humanité, éclairé les consciences. On fit construire un collège, où toutes les sciences humaines devaient recevoir de larges développements : la grammaire pour poser les règles de la langue, qui se dépouillait de la rouille du moyen âge; la poésie, pour réveiller l'essor de l'imagination; la rhétorique, pour captiver les esprits; la logique, pour guider la pensée à la recherche du vrai. Les hommes les plus savants du pays furent désignés pour donner ou pour diriger cet enseignement; mais la démocratie, représentée par ses consuls, se réservait les choix. Le clergé vit en cela une usurpation de ses droits; Jean Brachet, chantre de la cathédrale, réclama au parlement de Bordeaux le privilège de conférer la maîtrise des écoles. Michel Jovion, son successeur, consentit à reconnaître ce droit aux consuls, moyennant dix livres de rente, ce qui fut accepté.

Limoges entraît donc dans une ère toute nouvelle, et devenait un foyer de fortes études, qui devaient surtout profiter à la bourgeoisie. Jean de Maledent allait enseigner la philosophie du droit à Toulouse et à Cahors, et mériter une place parmi les hommes illustres de l'Aquitaine; Marc-Antoine Muret était déjà en grand honneur parmi les littérateurs et les poètes¹; Jean Dorat, qui devait être le poète aimé de Charles IX, s'appropriait à harceler les huguenots de sa critique mordante²; Siméon Du Boys travaillait pour le monde savant à une édition, enrichie de notes, des *Épîtres de Cicéron à Atticus*³. Les artistes en émail, qui depuis longtemps travaillaient au perfectionnement de l'art, décoraient les monuments publics des plus belles œuvres de

1. Mort à Rome en 1585.

2. Mort à Paris en 1588. M. Auguste du Boys lui a consacré une excellente notice et de savantes appréciations littéraires.

3. Mort en 1581.

et son génie, recherchées dans toute l'Europe. Léonard Limosin, le plus riche ornementiste de Limoges et de la province, recevait de François I^{er} le titre de peintre-émailleur de la Chambre. S'inspirant de Raphaël, de Jules Robin, il couvrait de ses grands médaillons le tombeau de Diane de Poitiers, et promettait vingt tableaux de la hauteur de cinq pieds pour le château de Madrid. Les circonstances ne lui permirent pas l'exécution de cette grande reprise; mais son génie lui inspira d'autres magnifiques œuvres, entre autres *l'Incrédulité de saint Thomas*¹. D'autres illustres émules marchaient à sa suite, tels que Jean Pénicaut, Pierre Pénicaut, Jean Court, dit *Vigier*, Pierre Urtey, Pierre Reymond, Jean Reymond et d'autres dont la plupart des travaux ont disparu du pays. A côté des verriers, d'autres artistes, leurs frères verriers qui, entre autres chefs-d'œuvre, ont laissé à l'admiration de nos temps modernes les vitraux de Saint-Étienne, *l'Annonciation*, les *figures de saint Martial, de sainte Valérie*; les vitraux du chœur et de la nef de la même cathédrale, réparés sous l'épiscopat de Louis de l'Isle-Adam, comme l'indiquent les armoiries; cinq vitraux de l'église Saint-Michel, représentant la *Naissance de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste*; le vitrail Pénicaut, le *Couronnement de la Vierge*, à l'église Saint-Étienne; au musée d'autres riches coloristes, dont les noms ne sont inconnus, ornaient de belles fresques la crypte de l'église romane de Saint-Étienne et celles des deux chapelles absidales du nord, pendant qu'Albert Durer signait son monogramme *sainte Catherine et saint Léonard*, sur un magnifique panneau peint sur bois (1509).

Heureux l'historien et l'archéologue, quand ils peuvent

¹ Voir sur les émailleurs de Limoges les savantes études de M. l'abbé de La Motte et de M. Maurice Ardant, à qui nous empruntons la liste de ces grands artistes placée à la fin de ce volume.

signaler à notre siècle ce réveil des arts et des lettres ; et heureuse aussi notre France moderne , si le xv^e siècle se fût livré avec plus de calme à l'épanouissement de nouvelles idées, plus hardies que réfléchies en religion, en philosophie et en politique ; en sacrifiant moins à l'esprit de nouveauté, en cherchant avec plus de sagesse la solution des grands problèmes religieux et sociaux, que de sang versé inutilement il nous aurait épargné, et que de ruines nous n'aurions pas à relever ! Mais la société d'alors voulait tout changer, devancer l'heure marquée par la Providence, pour tout remettre en question. C'était dans la pratique le doute de Descartes, moins la lumière qui devait en jaillir. Ce fut surtout en religion que l'esprit s'égara. Aux premiers jours de l'Empire, et surtout aux derniers jours des Césars, la société s'était faite par la religion de l'Evangile, mais cette religion n'était que l'œuvre de Dieu, et cette œuvre n'avait rien à changer dans ses dogmes pour réformer le monde. Dans ce siècle de Louis XII, de Léon X et de François I^{er}, qui ouvre de vastes horizons sur l'Europe entière, si la prévoyance eût été possible, on aurait pu s'effrayer de l'avenir.

Toute révolution dans les idées d'un peuple se paye toujours au prix de grandes souffrances. Le Limousin surtout en fit l'expérience : il fut bientôt en proie à une grande disette et à l'intempérie des saisons (1528). Chaque jour venait à Limoges une multitude d'habitants des campagnes torturés par la faim. Plusieurs mouraient sur les places publiques, où ils campaient en attendant des secours ; aux portes des maisons qui ne s'ouvraient pas toujours à leurs cris de détresse. Des jeunes filles des meilleures familles, des veuves en habits de deuil parcouraient les rues, demandant aux riches le pain de l'aumône qu'elles distribuaient aux plus nécessiteux, aux enfants surtout. La précipitation avec

e se satisfaisait l'appétit de ces malheureux fut suivie la mort d'un assez grand nombre. Pour comble de malheur, on ne pouvait pas compter sur les récoltes de l'année à cause du mauvais temps.

Le moment où la population souffrait de tant de maux, demanda des acclamations de joie, des fêtes pour recevoir Henri, roi de Navarre, vicomte de Limoges, récemment nommé gouverneur de Guienne (1529). Partout où le prince fut annoncé furent faits de grands préparatifs. Les bourgeois, pour la première fois décorés de chaperons de rouge, précédés de leurs porte-masses, du prévôt, les échevins et de soixante des principaux bourgeois à cheval, sortirent de la ville (7 février), pour aller au-devant de lui jusqu'à la forêt de Boisbreuil, où ils le rencontrèrent, et à ses côtés le gouverneur de la province et l'élite de la noblesse. Le cortège s'achemina vers la ville, et fut reçu à la porte Saint-Martin par une foule immense, devant laquelle stationnaient les quatre confréries des mendiants et les prêtres des paroisses. Le prince, suivi de son cortège, entra dans l'église de Saint-Étienne, y reçut les hommages des chanoines, et assista à quelques cérémonies ; puis se rendit à la porte Manigne, au bruit de l'artillerie, et des clairons et des trompettes. Pendant que les bourgeois le recevaient sous un riche dais de satin, orné de fleurs de rose et des armoiries de Navarre, Mathieu Jouvin, seigneur de Saint-Martial, lui fit hommage, en présence de tous les religieux de l'abbaye, revêtus de leurs plus beaux habits de chœur. Dans tous les carrefours s'élevaient des estrades, où l'on jouait, au grand plaisir du prince, de nouvelles farces et saints mystères. »

Les fêtes purent bien distraire la foule un instant, mais ne remédièrent en rien à la misère publique, qui ne fit que s'aggraver : l'intensité du froid, des pluies continuelles

et abondantes détruisirent les récoltes. Alors les habitants de la ville, ceux des campagnes, tout ce peuple qui n'avait pas encore oublié l'intervention de la Providence dans les joies, comme dans les douleurs, se tourna vers le Maître de toutes choses. On ordonna des prières publiques : les chanoines de la cathédrale portèrent en procession dans toutes les rues la châsse de saint Martial et les autres reliques vénérées depuis des siècles, que suivait la foule revêtue d'une simple chemise, la tête et les pieds nus en signe de pénitence. Ces processions avaient lieu le jour et la nuit. Les enfants des écoles y assistaient derrière les religieux mendiants qui portaient une partie des reliques. Pendant les vingt jours que dura cette grande manifestation religieuse, toutes les fois que la procession sortait, elle s'arrêtait au cimetière de Saint-Martial. Là, debout sur une vieille tombe, un prêtre évoquait les générations passées, les sollicitait de demander à Dieu de faire cesser les malheurs de l'époque.

A ces tristes récits des misères de nos ancêtres, ajoutons ce qu'en disent les chroniques locales : « Dieu semblait avoir envoyé tous ces fléaux, pour exterminer le peuple ; la famine régnait et semait les cadavres derrière elle. Les uns vendaient à vil prix leurs métairies, pour avoir du pain ; les autres, leurs meubles ; ceux-ci, leurs vignes ; ceux-là leurs habits et jusqu'à leurs chemises. Plusieurs bourgeois, autrefois riches, réduits à la mendicité, ne trouvaient personne qui voulût acheter leurs métairies, ni prêter sur leurs bijoux d'or et d'argent. Les rues, les carrefours étaient jonchés de cadavres. Le clergé ordonna de transporter dans les hôpitaux ceux qui n'avaient pas de domicile, et de les nourrir aux dépens des riches. La justice poursuivait ceux qui refusaient de contribuer à alléger les misères en proportion de leur fortune. La Vienne, débordée, entraîna les

du pont de Saint-Martial, et à Aixe plusieurs mai-
 la peste s'ajouta à toutes ces infortunes¹. »
 oinc qui se fit l'historien de ces calamités les attri-
 la colère divine, et les présentait comme la puni-
 s erreurs de Luther². A cette époque, en effet,
 e multipliait ses attaques contre les dogmes catholi-
 l'esprit de Luther et de Calvin soufflait la discorde
 s âmes, dans tous les rangs de la société chrétienne
 précipitait à la recherche de l'avenir, sans se douter
 rs quelles tempêtes elle aurait à passer. L'orgueil
 pouvait-il ne pas s'égarer, quand les sectaires don-
 à chacun la liberté de se faire une croyance en lisant
 e? N'était-ce pas aussi reconnaître à chacun l'égalité
 elligence, et devancer ainsi l'application des mêmes
 es à l'égalité politique, qui au xix^e siècle devaient
 les masses ignorantes de tous les droits du nombre
 la force brutale? De son côté, le clergé catholique
 t à ces idées de désordre moral, s'efforçait de rete-
 consciences dans les liens des dogmes catholiques,
 uit à la foule comment Dieu manifeste sa puissance,
 -Junien, où la Vierge, dont l'autel ne fut même
 ouillé, dans l'église où avaient prié saint Louis et
 re, sauva un enfant resté seul sur les débris d'un
 emporté par les flots.
 prédications, expliquant les malheurs du temps
 e autant d'expiations imposées aux égarements de
 et du cœur, et les prodiges comme de grandes ma-
 tions providentielles, faisaient encore sur les foules
 pression salutaire. Tout en effrayant ainsi le peuple,
 e faisant luire dans l'avenir l'aurore d'espérances im-

ron. ms.

ucheri, chanoine de Saint-Étienne.

mortelles, le clergé prévoyait bien que, pour lutter contre l'hérésie de Luther et de Calvin, il aurait bientôt besoin de la puissance temporelle, aussi se pressait-il autour des représentants de la royauté.

Lorsque le seigneur Marin de Montchenu, maître d'hôtel de François I^{er}, vint à Limoges en qualité de sénéchal, le clergé alla au-devant de lui, le conduisit dans l'église de Saint-Étienne, lui donna un logement dans la maison abbatiale de Saint-Martial, où il y eut le lendemain en son honneur un banquet de quatre cents personnes (1531). L'évêque Jean de Langeac, nommé l'année suivante au siège de Limoges, s'efforça par l'éclat de plusieurs grandes cérémonies religieuses de maintenir les fidèles dans l'observation des pratiques pieuses. Le jour de son entrée dans la ville, il fit représenter sur un théâtre la passion de sainte Barbe. Quelque temps après, accompagné de l'abbé de Saint-Martial, de tous les dignitaires de son église, il releva le corps de saint Domnolet du tombeau où il était depuis des siècles, et le plaça sur l'autel d'une église d'abord dédiée à saint Grégoire, et qui dès lors prit le nom de l'ancien comte de Limoges, tué, selon les chroniques, en défendant la Cité¹. Le peuple accourait avec empressement à toutes ces manifestations de sa foi, écoutait avec un pieux recueillement le récit de nombreux miracles, s'enthousiasmait de toutes ces fêtes du catholicisme, racontées par le moine qui s'en fit l'historien et qui, croyant à l'anéantissement de l'hérésie, ajoute : « En ce temps plusieurs luthériens furent brûlés à Paris. » Triste expression d'une joie que n'admet pas la charité chrétienne ! Mais grande dut être la douleur du clergé, quand il vit revenir à l'abbaye de Grandmont

1. Cette église, aujourd'hui détruite, était située vers le milieu de la rue de ce nom, près du grand séminaire.

les moines de l'ordre de Saint-Étienne-de-Muret, de l'Angleterre par Henri VIII qui avait saisi leurs biens, oubliant ainsi la protection que ses prédécesseurs, les rois de France, avaient accordée autrefois aux moines de Grandmont. En France, la réforme ne se fit pas encore si hardie, si violente, aussi le clergé ne pouvait-il espérer encore des jours de prospé-

rité. Jean de Langeac, qui passait une partie de son temps à la cour, qui assistait aux conseils de François I^{er}, fut l'ambassadeur en Espagne, en Hongrie et en France, eut une grande part à l'impulsion donnée aux moines religieux attaqués par les sectaires : ami des arts, dont il voulait se servir pour continuer les œuvres du catholicisme, après la construction de la basilique, adossé aux murailles de la Cité, du côté de la chapelle de la Règle, quand le chapitre lui eut donné les jardins qui avoisinaient la tour de Maumont, il consacra une grande partie de son immense fortune à payer sa cathédrale, surtout la nef en l'unissant au cloître. La mort ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce projet. La grande basilique reste encore, comme un monument inachevé, dont les parties principales témoignent du zèle religieux des générations qui y ont travaillé. Nos temps n'oseraient pas ajouter un bloc de granit à ces blocs qui s'assouplissaient, comme la pierre la plus dure, sous le ciseau des grands artistes. Saurait-on aujourd'hui ce merveilleux édifice en lui donner la majesté des idées, le saint caractère des méditations du moyen âge, tous ces symboles racontant l'œuvre divine de la sanctification des hommes ? La robe du Christ s'accommoderait-elle des couleurs de notre siècle ? Laissons-le à son temple dédié au premier martyr de la foi, jus-

qu'au temps où les hommes retrouveront les convictions religieuses des siècles passés ¹.

L'illustre évêque, dont la devise était : *marcessit in otio virtus*, « la vertu s'émousse dans l'oisiveté, » employa les plus habiles artistes à la construction du jubé, style renaissance, qui se trouvait autrefois à l'entrée du chœur (1533-1534). Quand la bourgeoisie s'insurgea contre l'autel et le trône, en attendant qu'à son tour elle fût expulsée du pouvoir, menacée dans sa vie et dans ses biens, les évergènes de 93 effacèrent les armoiries du prélat, enlevèrent les statues des saints qui occupaient les niches des entrecolonnements; mais ce qui reste fait encore l'admiration des grands artistes. Pourrait-il en être autrement, quand le regard s'arrête sur ces pilastres fleurons, sur ces dessins à rames, entre lesquels on serait étonné de trouver le mélange bizarre des personnages bibliques et de ceux de la mythologie païenne, si l'on ne savait pas que la renaissance puisa souvent ses inspirations dans l'art païen ².

Dans les dernières années de sa vie, le promoteur de tant de créations artistiques, qui, par humilité, refusait tous les honneurs que voulait lui rendre le chapitre, ordonna, par son testament du 22 mai 1541, l'exécution d'un mausolée, sous lequel il voulait dormir son dernier sommeil. Dieu ne lui permit pas de voir terminer son œuvre; ce monument ne fut complet que trois ans après. Il mourut Paris le 23 juillet, moins de deux mois après son testament. Le chapitre de sa cathédrale put alors rendre en grande pompe les honneurs de la sépulture à celui qui, de son vivant, n'avait pas voulu consentir qu'on saluât au son des

1. Les travaux de la nef furent continués sous l'épiscopat du cardinal Jean du Bellay, successeur de Jean de Langeac, et ne furent définitivement suspendus qu'en 1551.

2. En 1789, Mgr d'Argentré fit transporter où il est maintenant ce jubé, qui se trouvait d'abord à l'entrée du chœur.

ches son arrivée dans la ville toutes les fois qu'il venait visiter son clergé et ses diocésains. On érigea sur son mausolée une statue en bronze, que la révolution a fait disparaître, comme si elle mettait sa gloire à effacer tout ce qui appelait les hommes de bien d'un autre temps.

Les plus savants sculpteurs et statuaires travaillèrent aux ornements du tombeau de cet évêque. Parmi eux on doit citer l'Angoumoisins Jacques d'Angoulême qui, à Rome, rapporta un jour sur Michel-Ange. Les quatorze bas-reliefs de ce vaste tableau de granit, ornement de l'entablement du soubassement, sont la traduction des visions de saint Jean, mystérieuses pages de l'Apocalypse. « On ne saurait voir sans émotion la partie représentant la Mort sur le chevet, accompagnée de ses terribles acolytes, chargeant de sa hache abattue une multitude d'hommes fuyant épouvantés, » et ces trois cavaliers figurant les fléaux qui doivent ravager la terre, symbolisme de la protection divine pour punir les sectateurs de l'hérésie et qui probablement avait été indiqué à l'artiste, comme exprimant le triomphe du catholicisme.

au XVI^e siècle, époque de François I^{er}, de Rabelais et de Montaigne, le clergé avait-il toute l'énergie, toute l'autorité nécessaire pour imposer à tous le respect des grands principes contre lesquels avaient été impuissants tous les préceptes des réformateurs du moyen âge ? Le bruit de la première pierre posée dans les fondements de la grande basilique du nouveau chrétien avait réveillé Luther, Calvin, Zwingli et Henri VIII, en même temps que l'esprit du siècle pénétrait dans la solitude des cloîtres, y faisait oublier les vertus ascétiques. Les ordres religieux, comme les plantes nées dans l'ombre, voulaient la lumière qui venait du dehors : les

MÉRIMÉE : *Notes d'un voyage en Auvergne*, p. 91. — GALL CHRIST.,
— L'ABBÉ TEXIER : *Étude de l'art limousin*.

moines de l'abbaye de Saint-Martial avaient obtenu du pape leur sécularisation (1537). Les habitants de Limoges, mieux inspirés, semblèrent avoir le pressentiment de l'avenir, en les accueillant par des murmures le jour où ils les virent assister à l'église sans l'habit de saint Benoît.

Au moment où les abbayes, en se sécularisant, oubliaient toutes les coutumes cénobitiques qui avaient fait leur prospérité, et se mettaient en communication avec le monde extérieur, la ville vit arriver dans ses murs la belle et savante Marguerite de Valois, devenue vicomtesse de Limoges par son mariage avec Henri d'Albret, roi de Navarre, qui par son contrat de mariage, lui avait assigné vingt mille livres sur la seigneurie d'Ans (1526), comme s'il eût voulu lui faire oublier qu'elle épousait « un roi sans royaume » et, comme elle l'a dit elle-même dans ses jours de tristesse, « l'exil, la pauvreté et la ruine. » Une seule chose pouvait la consoler, Henri d'Albret n'avait pas, comme son premier mari le duc d'Alençon, abandonné son frère bien-aimé à la journée de Pavie.

« La dixième muse, » qui n'aimait du moyen âge que la vie des châtelaines, les troubadours et les ménestrels, et dont la conscience flottait follement indécise entre le pape et Calvin, escortée des savants qu'elle avait pu réunir, parmi lesquels on distinguait le joyeux et érudit Bonaventure des Perriers¹, venait visiter un des grands fiefs du royaume de Navarre. Le clergé, qui savait bien ses dispositions à nier ses dogmes, et qu'elle aimait « la messe en français, » alla cependant la recevoir à une des portes de la ville. L'abbé de Saint-Martial lui présenta les reliques et l'accompagna jusqu'à l'entrée de la cathédrale. L'évêque l'introduisit solennellement dans le temple et la logea dans

1. Il avait remplacé Marot dans les fonctions de valet de chambre de Marguerite.

son palais. Les consuls avaient cru lui devoir une plus grande déférence ; suivis d'une foule de bourgeois, ils étaient venus l'attendre hors de la ville, l'avaient reçue sous un dais aux armes de Navarre et de Limoges ; et, après qu'elle eut écouté la harangue de Jean Lamy, l'un d'eux, ils l'avaient accompagnée jusqu'à la rencontre du clergé.

La bourgeoisie, en accueillant ainsi la sœur de François I^{er}, payait aussi sa dette de reconnaissance à ce prince qui, en recevant l'hommage du successeur d'Alain d'Albret, avait exempté les habitants du Limousin du logement des gens de guerre (1523) ¹. Les consuls espéraient aussi que la jeune reine protégerait leurs privilèges contre les prétentions de son mari, qui, réclamant pour lui seul la seigneurie de la ville, venait de leur intenter un procès devant le parlement de Bordeaux ². Ce prince, si mal disposé pour eux, arriva trois jours après la reine. Il n'y eut point pour lui de fêtes, ni de réception solennelle. On n'aimait pas plus que Marguerite « cet homme mélancolique, brutal, dur et jaloux » ³. On se rappelait qu'il n'avait tenu aucun compte des honneurs qu'on lui avait rendus, lorsqu'il était venu visiter la ville en 1529, alors que les consuls lui avaient fait présent d'une grande quantité d'épiceries, des meilleurs vins, de six douzaines de torches de cire et d'une coupe d'argent si bien dorée qu'elle coûta vingt ducats d'or ⁴. Peu satisfait du résultat de cette dernière visite, il en manifesta tout son mécontentement en usant largement de l'arrêt du parlement de Paris qui, lui reconnaissant tous les privilèges attachés à la dignité de vicomte, condamnait les consuls

1. ARCH. DE PAU : *P. de la vicomté de Limoges*, E, 669.

2. *Ibid.*, E, 645.

3. Brantôme.

4. 2^e registre consulaire.

aux dépens du procès et à plusieurs restitutions, « au grand préjudice du pays et dommage des habitants qui avaient été châtelains. » Cette sévérité souleva contre lui l'indignation : on oublia bientôt la beauté, l'amabilité et les talents de la vicomtesse, car on attribua à son influence sur son frère, François I^{er}, le succès du procès intenté par son mari. Le mécontentement fut bien plus grand encore, lorsque, quelques jours après, on apprit que François I^{er} ordonnait de lever sur la ville une taille de dix mille livres, alors que la misère menaçait d'être grande, car les gelées de cette année avaient nui aux récoltes et fait enchérir les vivres dans tout le pays. Plusieurs personnes qui tentèrent de se soustraire à la perception de l'impôt, furent emprisonnées par l'ordre des commissaires royaux.

Le clergé éleva bien quelques réclamations en faveur des plus pauvres des habitants, mais ne se montra pas trop mécontent, soit qu'il ne fût que faiblement atteint par l'impôt, soit qu'il ne vît pas avec peine amoindrir les privilèges et la fortune de la bourgeoisie, dans les rangs de laquelle s'introduisaient des idées nouvelles. En effet, la bourgeoisie, plus éclairée ou plus égoïste, manifestait ses antipathies contre tout ce que faisait le clergé pour contenir dans de justes limites le grand épanouissement intellectuel de l'époque et qui, mal compris, faisait dire à un moine prédicateur du haut de la chaire : « on a trouvé une nouvelle langue, qu'on nomme grecque : défilez-vous-en, car elle enfante l'hérésie. » La représentation des « mystères, des soties, » ces amusements offerts naguère à la foule comme moyens d'édification, n'étaient plus que des occasions de scandale ; mais, n'osant pas encore défendre d'une manière absolue ces fêtes populaires, le clergé se borna à attribuer à l'impiété, à l'irrévérence des acteurs les calamités dont le pays

À souffrir, les orages qui ravagèrent les campagnes, la peste qui fit dix-huit cents victimes dans la vicomté. La ville fut si émue de ces explications, qu'un jour qu'on représentait sur la place publique les douleurs de Job sous des formes inconvenantes, un terrible ouragan ayant éclaté dans la ville, elle courut sonner toutes les cloches des églises, malgré l'ordre du lieutenant criminel. Le désordre fut si grand, les esprits tellement surexcités, qu'on se dit partout qu'on avait entendu des légions de diables voler dans les nuages¹. L'art s'était fait païen avec la Renaissance; la muse scénique désertant les tréteaux, renonçant aux inspirations du moyen âge, pour tenter de nouveaux essais, mais pour errer longtemps à l'aventure, avant de trouver *Polyeucte* et *Athalie*.

Dans l'ordre politique, les transformations n'étaient pas moins sensibles. Le règne de François I^{er}, avec les longues guerres de rivalités contre Charles-Quint, ouvrit aux États européens de nouvelles relations, qui fortifièrent les uns, affaiblirent les autres; à l'intérieur de la France, quoique les provinces conservassent une certaine autonomie, l'administration fut plus équitable pour toutes les classes de la société. La monarchie mixte faisait place à la monarchie absolue seule, en ramassant de ses mains puissantes les débris du vieux monde, pouvait devenir le foyer d'où devaient naître toutes les libertés; à côté d'elle, la Réforme organisait le développement intellectuel qui, plus tard, pouvait être le contre-poids du despotisme et peut-être la cause de nouvelles erreurs. Longtemps opprimé, tourmenté par les seigneurs ou par ceux qui les représentaient, petits vassaux d'hier, et qui ne s'en croyaient pas moins les descendants des conquérants, le Limousin apprit avec joie que

¹ Mss. DE NADAUD, au grand séminaire de Limoges.

François I^{er} voulait qu'on fit à ses sujets prompte et bonne justice, que la fortune ou la naissance n'abritât plus de coupables ambitions.

L'institution des *Grands Jours*, remise en vigueur, donnait aux opprimés un tribunal devant lequel toutes les doléances pouvaient se produire. Les *Grands Jours* de Limoges appelèrent le vassal qui avait à se plaindre du suzerain, le bourgeois et l'artisan de la justice de leurs consuls (1541). Durant près de deux mois (août et septembre), la grande salle de la maison consulaire fut occupée par cette haute cour de justice, où siégeait le troisième président du parlement de Bordeaux, avec douze conseillers, entourés de procureurs et d'avocats. Les consuls de la ville assistaient aussi aux audiences, revêtus des marques de leur dignité. Plusieurs seigneurs de la vicomté s'y présentèrent, demandant justice contre leurs tenanciers qui, invoquant la prescription, ou l'absence de titres écrits, refusaient de payer les cens auxquels ils avaient été soumis. Plusieurs ordonnances du roi reconnurent les prétentions des seigneurs, entre autres celles de celui de Lubersac. Le peuple ne retira pas de ces grandes assises ce qu'il en attendait et se montra mécontent des « emprunts, décimes et exactions » levées par le roi.

A peine les *Grands Jours* eurent-ils clos leurs séances (31 octobre), après avoir jugé un grand nombre de procès, que Limoges eut de nouvelles fêtes en l'honneur d'Éléonore, sœur de Charles-Quint, que venait d'épouser François I^{er}, et dont la présence semblait faire craindre à la reine de Navarre, Marguerite de Valois, vicomtesse de Limoges, que François I^{er} ne s'attribuât les droits de justice sur la ville, malgré la défense faite l'année précédente au lieutenant criminel de connaître des causes criminelles en première instance au préjudice des officiers du roi-

1. Les consuls n'avaient pas les mêmes appréhen-
 sions, préférant l'autorité royale à celle de Henri de Na-
 varre, ils allèrent recevoir à Saint-Léonard la nouvelle reine
 « de satin blanc échiqueté, » entourée des plus gran-
 des dames de France et d'Espagne, et dont les poètes du
 pays, entre autres Théodore de Bèze, célébraient la beau-
 te et la paix qu'on attendait de sa puissante intervention.
 Elle accompagna jusqu'à l'église de Saint-Étienne, où
 elle fut complimentée par le doyen entouré de tous les cha-
 noines (31 octobre 1542). A la porte Manigne, transformée
 en arc de triomphe aux fleurs de lis, surmonté de deux
 anges symboliques représentant « Limoges et son
 bon peuple, » un orateur lui fit une harangue au nom
 du peuple, et après lui un des principaux notables
 parla au nom des autres habitants. Le niveau de l'é-
 ducation des sujets devant les rois n'était pas encore admis.
 Les consuls la reçurent ensuite sous un dais de velours
 orné de fleurs de lis et de lettres d'or, et l'accompa-
 gnèrent ainsi jusqu'à l'entrée de l'église abbatiale de Saint-
 Martial, où elle fut reçue par le chapitre. Elle logea avec
 les dames de son escorte chez messire Chantois, le lieute-
 nant de la ville, et partit le lendemain pour rejoindre la cour,
 emportant une coupe d'argent doré et une chaîne d'or
 valant cent écus, l'une et l'autre artistement travaillées par
 les artisans de la ville, offertes par les consuls.

Quelques jours après, on rendit à peu près les mêmes hon-
 neurs à François de Pontbriant, nommé récemment gou-
 verneur de la ville.

CH. DE PAT : *P. de la vicomté de Limoges*, E, 676.

DE HELIONORA. FRANCORUM REGINA.

Nil Helena vidit Phœbus formosius una;

Te, regina, nihil pulchrius orbis habet.

Utraque formosa est, sed re tamen altera major.

Ilia verit lites, Helionora fugat.

(Th. Bèze poëmat.; Parvus, H. Steph., 4469.)

verneur et sénéchal du Limousin, qui logea avec sa suite dans la maison du Breuil, et y donna audience à plusieurs grands seigneurs du pays, entre autres à Jacques de Pré, seigneur de la Mabilière, François de Gimel, seigneur de Saint-Gal, François Des Cars, seigneur de la Vauguyon, qui, quelque temps auparavant, avaient fait hommage à Henri II, roi de Navarre, entre les mains de Marguerite de Valois ¹.

François I^{er}, poursuivant l'idée de Charles VII, avait souvent tenté de faire d'une infanterie nationale la principale force militaire de la France; mais malheureusement il fut souvent retenu « par la crainte de donner des armes au peuple². » Il sacrifia trop à la formation de bandes d'aventuriers, de soldats mercenaires qui, en se rendant à leurs postes, traitaient les lieux où ils passaient comme un pays conquis. En 1544, on annonça à Limoges l'arrivée de trois à quatre mille hommes d'infanterie et de cinq mille chevaux, conduits par le baron de Bèze, qui devaient se réunir à Arnac, près de Pompadour, en attendant de venir prendre garnison dans la ville et les faubourgs, où ils espéraient bien vivre aux dépens de la population, et emporter ensuite tout ce qu'ils auraient pu prendre. Les habitants effrayés, résolus de les éloigner à tout prix, offrirent au chef, ce qui ne fut pas accepté, une grande quantité de pain, de vin et autres provisions, à condition de passer outre; mais il leur fut répondu qu'on voulait « prendre quartiers dans la Cité, dans les faubourgs et même dans le Château. » Alors, on se prépara à la résistance : on ferma les portes de la ville, et l'on fit partout bonne garde. Les tours, les murailles se garnissent d'artillerie, sous le commandement des citoyens les plus notables, les plus sûrs, choisis dans tous les quar-

1. *F. de la vicomté*, E, 677.

2. *Montluc*, L. XX, p. 385.

Pendant ces préparatifs, on apprend que les aventuriers, sous la conduite du baron de Bèze, sont à deux lieues de là, à Beaubreuil et à Rilhac, où ils ont massacré vingt-cinq villageois, et où leur fureur aurait fait un plus grand nombre de victimes, si les paysans n'avaient, pour les arrêter, creusé de profonds fossés, créé des embuscades partout où ils pouvaient passer. Cependant le gros de la troupe ne tarde pas à paraître sous les murailles de la ville (13 septembre 1544). Plusieurs personnes sont égorgées, les champs voisins ravagés. Comme rien n'arrête les pillards, le peuple, malgré la défense des consuls, tire sur eux l'artillerie à la porte de la Cité et devant la maison de l'official. Alors, les assaillants, mis en déroute, décimés par l'artillerie, gagnent le pont de Saint-Martial, et, après avoir tout ravagé dans les environs, renoncent à leur entreprise et s'enfuient du côté de Solignac.

Peu de temps après on apprit que dix mille hommes venant dirigés sur la ville. Aussitôt, pressés par les habitants de pourvoir à des moyens de défense, les consuls, d'accord avec le cardinal de Bellay, alors évêque de Limoges, qui, parmi les gens de sa maison, comptait le sceptique et ordurier Rabelais¹, firent travailler en toute hâte à la fortification des murailles. Le chapitre offrit de contribuer à tous les frais ; mais les gens de guerre annoncés ne se présentèrent pas. La ville eut bientôt d'autres préoccupations ; le roi de Navarre, en sa qualité de vicomte, réclamait toujours les droits dont avaient joui ses prédécesseurs. Le parlement, après de longues contestations, donna contre les consuls un arrêt qui rendait à Henri d'Albret la pleine justice, ne laissant à la commune qu'un faux-semblant de franchises municipales (1543). Un conseiller du

¹ Le cardinal du Bellay, évêque de Limoges des l'année 1544, fut remplacé en 1547 par Antoine Sanguin, dit le cardinal de Meudon.

parlement vint faire exécuter la sentence au nom du roi. Le chapitre de Saint-Étienne dut aussi renoncer à certaines coutumes et même à quelques droits de propriété. Henri d'Albret s'était toujours montré ambitieux de rétablir partout dans la vicomté l'autorité amcindrie sous ses prédécesseurs, et, pour y parvenir, faisait rechercher avec le plus grand soin tous les anciens titres, à l'aide desquels il pouvait justifier ses prétentions ; il s'aïda surtout de l'inventaire de 1542, fait dans les archives du château de Montignac, en Périgord, et de celui de 1544, fait par Jean Fabri, évêque d'Aure¹. Mais, quelque vigilance qu'il pût mettre à ne rien perdre de ses revenus, il fut souvent obligé de recourir à des ventes de terres seigneuriales, soit pour ses besoins personnels, soit pour donner leur part d'héritage aux membres de sa famille. C'est ainsi que furent détachées de la vicomté la seigneurie de Châlus, cédée à Louise de Valentinois, fille de César Borgia et de Charlotte d'Albret² ; celle de Saint-Yrieix, au prix de dix-huit cents livres au chapitre collégial, et une rente de quatre mille livres sur celle de Puynormand, pour la dot d'Isabelle de Navarre, mariée à René, vicomte de Rohan, prince de Léon³.

Pendant que le roi de Navarre imposait son autorité aux habitants de Limoges, ceux-ci étaient encore en proie à des maladies contagieuses : le clergé abandonnait les églises ; des familles entières se réfugiaient à la campagne, et l'on ne put procéder à l'élection des consuls qu'en réunissant quelques personnes en plein air, sous les arbres de la place Saint-Martial. On compta bientôt jusqu'à quatre mille victimes, et la désolation devint si générale qu'il fallut renon-

1. ARCH. DE PAU : *F. de la vicomté*, E, 645.

2. Il avait pris possession de la seigneurie de Châlus le 6 avril 1523.

3. Arch. de Pau : *F. de la vicomté*, E, 672.

cer à la grande ostension des reliques. Cependant les habitants de la rue du Consulat et de Manigne, par leur courage à braver le fléau, à ne pas abandonner leurs maisons, parvinrent à relever le moral de leurs compatriotes (1548-1549).

CHAPITRE XXIII

ANTOINE DE BOURBON ET JEANNE D'ALBRET; LA RÉFORME.

Quelques résultats du règne de François I^{er}. — Premiers actes du règne de Henri II. — Insurrection contre la gabelle. — Les lieutenants du comtable de Montmorenci à Limoges. — Sévérité de M. de La Fayette et de Bermondet. — La consternation est générale. — Réclamations contre la perception de l'impôt; sa répartition entre les trois ordres. — Conduite d'Antoine de Bourbon dans ces circonstances. — Établissement du siège présidial à Limoges; incendie de Château-Chervix. — Punition des coupables. — Zèle des consuls à propager les moyens d'instruction. — Pièces d'artillerie offertes au roi Henri II. — Répartition d'un nouvel impôt; discussions entre les consuls et de Pontbriant. — Prétentions du Haut et du Bas-Limousin à l'occasion de la répartition de l'impôt. — Réunion des commissaires à Limoges. — La grande ostension des reliques; plaintes de Maledant, avocat du roi. — Les pauvres secourus par les consuls. — Annonce de l'arrivée d'Antoine de Bourbon. — Préparatifs faits par les consuls. — Arrivée du roi et de la reine. — Récit des diverses circonstances de cette réception solennelle. — La poésie du temps. — Les mêmes honneurs rendus à Jeanne d'Albret. — La disette et le dévouement des consuls. — Henri II exige de nouveaux impôts. — Note sur Claude, vicomte de Rochechouart. — Convocation des trois États à Bordeaux: doléances des consuls. — Établissement d'une recette générale à Limoges. — La compagnie d'Antoine de Bourbon à Limoges. — L'ermite de Mont-Jauvy. — Fête à l'occasion de la paix de Cateau-Cambrésis. — Nouvelle de la mort de Henri II.

Le règne de François I^{er} venait de finir, laissant après lui les brillants reflets d'une gloire militaire que la France ne connaissait plus depuis longtemps; mais léguant aussi à un prochain avenir de grandes perturbations dans l'ordre moral, laissant à presque toutes les classes de la société de goûts de luxe, de plaisirs sensuels et de honteux exemple de dépravation. Les magnificences du camp du Drap-d'Or les grandioses constructions de la renaissance, les splendeurs des fêtes royales, auxquelles accourait la noblesse

se ruiner, avaient fait naître dans les classes bourgeoises l'ambition de s'élever aux mêmes hauteurs, et dans les rangs inférieurs des haines jalouses de toutes supériorités de naissance, de fortune ou d'intelligence. Par toutes causes avaient grandi les idées de réforme qui résistèrent même aux persécutions. Le souvenir de l'extermination des Vaudois avait troublé les derniers moments du roi Louis chevaleresque de notre histoire, mais qui était trop religieux et trop peu moral lui-même pour admettre les droits de la conscience convaincue et libre.

Le règne d'Henri II, prince trop oublieux des conseils de son père, parut à tous, dès les premiers jours, chargé d'un fardeau nuage qui ne devait pas cesser de s'assombrir en même temps que jour en jour. Depuis longtemps l'augmentation de l'impôt sur le sel, les restrictions apportées à la liberté de commerce, et d'autres mesures fiscales, avaient partout mécontenté les populations. Le mécontentement s'accrut plus de force, quand les officiers du roi voulurent percevoir l'impôt dit de gabelle. La haine du Midi, comme au moyen âge, parut se réveiller contre le Nord; l'Alsace et quelques provinces voisines, déjà mécontentes de tous les impôts de guerre levés par François I^{er}, firent la main à l'Angleterre, qui rêvait encore de ses vastes possessions continentales.

À Bordeaux, le flot de l'insurrection contre la gabelle monta jusque dans le Limousin. A défaut d'hommes disposés à la violence comme ceux de l'Angoumois et de la Gironde, la révolte trouva des sympathies dans le bas Poitou. Cependant quelques individus, de ceux qui ont toujours gagné dans les troubles civils, se réunirent secrètement à Limoges pendant la nuit, s'emparèrent des clefs de la ville, brisèrent le lendemain les portes des greniers à sel, pillèrent et saccagèrent pendant deux jours quelques mai-

sons et firent la loi aux magistrats. Les bourgeois, qui d'abord n'avaient pas osé s'opposer au désordre, revenus de leur première surprise, et aidés de la partie la plus saine de la population, parvinrent à chasser les pillards. Mais d'autres mouvements séditieux eurent lieu en même temps sur les limites de la province voisine du Périgord et de l'Angoumois.

A cette nouvelle, le connétable de Montmorenci, qui venait de punir si sévèrement les révoltés de Bordeaux, de Guyenne et d'Angoumois, dirigea vers Limoges les sieurs de La Fayette et de La Terride, avec deux cents hommes d'armes, une troupe d'archers, six enseignes de gens de pied, en tout deux mille hommes, précédés de deux pièces de canon, qu'accompagnaient le duc de Grammont, le vicomte d'Horte, le seigneur de Busael, Belsonce et plusieurs autres. Deux jours avant l'arrivée du gros de la troupe, Busael, avec l'infanterie, entra dans la ville, dont il se fit livrer les clefs, ainsi que celles de la maison consulaire, où il força tous les habitants à venir déposer leurs armes : puis, pour éviter toute tentative de révolte de la part des populations des environs, ses gens montèrent la garde, nuit et jour, aux portes et sur les murailles. Ceux qui servaient sous ses ordres, comme à Bordeaux, ne voulurent entrer dans la ville que par une large brèche faite aux remparts, entre la porte de Pissevache et celle des Arènes, par laquelle les habitants consternés virent bientôt arriver le reste des troupes, enseignes déployées et au son des trompettes.

La cavalerie logea dans la ville, l'infanterie dans la Cité et dans les faubourgs. M. de La Fayette, ne tenant aucun compte de ce que les bourgeois avaient fait pour rétablir l'ordre, traita Limoges comme une ville conquise. Le seigneur de Bermondet, lieutenant-général du roi, ordonna, au nom du connétable, de livrer toutes les armes, — « aux

aux prieurs et aux couvents de faire abattre, dans de dix jours, rompre et mettre en pièces, toutes les , grosses et petites, avec défense, sous peine de lation de corps et de biens, de les replacer sans la ion expresse du roi ¹. »

Les cloches, ainsi que les horloges, furent donc , sans que la population osât réclamer contre ces s qu'elle n'avait pourtant pas méritées. On lui avait s enlevé ses armes, « jusques à un couteau de la r d'un pied. » Plus heureuse que celle de Bordeaux, rt pas de cadavres à déterrer et à porter sur ses

². Le clergé n'osa pas se plaindre du dommage ses églises ; les consuls de la violation de leurs pri-

Après six jours d'une terreur générale, quelques s'éloignèrent, mais furent aussitôt remplacées par , dont Bussel, lieutenant du duc d'Étampes, prit le idement. Enfin, la garnison sortit de la ville, n'y que quelques archers et quelques fantassins qui se

en communication avec d'autres détachements dans les environs. On ne saurait se faire une idée orne stupeur qui régnait dans la ville. Durant nois le son des cloches n'annonça plus à la foule les cérémonies religieuses; cette voix du catholi- ni dit la mort et l'avénement à la vie, l'heure du . celle des pénibles labeurs, était muette; ses ac- nés du peuple, parce qu'ils le consolent et l'encou- ne couraient plus sous les voûtes sacrées des sanc- sur les collines des alentours ³. Depuis la première on des communes, les cloches avaient toujours été

n. mss. — Mss. de Nadaud.

ordeaux, le connétable avait forcé les jurats à déterrer avec leurs stan de Moneins, lieutenant du roi, qui avait péri dans la révolte, sur leurs épaules devant son hôtel le cadavre en putréfaction. *aire des consuls, année 1549.*

un des signes de la liberté. Le droit de convoquer le peuple au son de la cloche est mentionné dans toutes les chartes des communes. C'était donc une grave injure faite aux manants de cette époque, de leur enlever ainsi le moyen de se concerter quand leurs franchises seraient menacées.

Enfin la douleur publique se fit jour; messieurs Saleys, Lascures et Meize, députés de la cathédrale, se rendirent auprès du lieutenant-général, et obtinrent de lui de retarder l'exécution de l'ordre du connétable qui voulait qu'on brisât les cloches et qu'on en portât le métal au siège du sénéchal. Mais si le peuple souffrait des formes violées de son culte, il ne souffrait pas moins dans ses intérêts matériels. Les agents du trésor exigeaient rigoureusement l'impôt sur le sel. Sur les réclamations des États du Poitou, de la Saintonge, de l'Angoumois et du Limousin, le roi consentit, quatre ans après, au rachat de l'impôt, moyennant deux cent mille écus, dont le tiers-état devait payer les deux tiers, tandis que la noblesse et le clergé ne devaient tenir compte que du reste. Après d'assez longues réclamations dans lesquelles intervint le chapitre de la cathédrale qui, pour venir en aide au peuple, offrit aux consuls de payer la moitié de la somme exigée, l'impôt fut à peu près également réparti entre les trois ordres. Le maréchal de Saint-André, par son influence, avait beaucoup contribué à alléger les charges de la bourgeoisie, aussi sa femme fut-elle reçue à Limoges avec les plus grands honneurs. On lui fit présent d'une coupe d'argent doré de la valeur de cinquante et un écus¹.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre et vicomte de Limoges, par son mariage avec Jeanne d'Albret, était resté étranger, dans ces graves circonstances, aux réclamations

1. *Reg. consulaire. — Chron. mss.*

le peuple et du clergé qui se plaignaient des vengeances exercées par le connétable de Montmorency; il en avait profité pour sauvegarder ses privilèges et retenir à son profit les armes enlevées aux habitants, sans leur tenir compte de la joie qu'ils avaient manifestée à la nouvelle de la naissance de son fils Henri de Béarn, depuis Henri IV, en célébrant ce jour par des feux de joie, par la procession solennelle de toutes les châsses des saints conservées dans leurs églises (1551).

Cependant le pays crut pouvoir espérer de meilleurs jours; la royauté, entraînée par les idées de réformes qui se manifestaient dans toutes les classes, donnait en partie satisfaction à la conscience publique. Henri II ordonna l'érection de plusieurs sièges présidiaux dans les provinces, de sorte que la justice, exercée par des magistrats plus indépendants, offrait à tous de plus sûres garanties. Le président, pour le Haut-Limousin, fut installé au milieu de la "place publique", par Massicot, conseiller au parlement de Bordeaux (1553). Cette magistrature ne tarda pas longtemps à se montrer sévère et juste contre d'odieuses passions. Un grand crime venait d'effrayer le pays. La même année, Château-Chervix fut brûlé par des malfaiteurs qui, avant d'y mettre le feu, avaient assassiné ceux qui s'y trouvaient, la femme du seigneur, sa mère, ses enfants et ses domestiques. On ne découvrit dans les décombres que le cadavre de la mère. Les soupçons se portèrent aussitôt sur le prêtre de la paroisse de Châlusset, nommé Bernardière, qui, avouant, qu'effrayé par les menaces de mort du seigneur de Châlusset, ennemi de celui de Château-Chervix, il avait commis le crime, aidé de quelques complices. Après sa condamnation, on le promena sur un tombereau dans les rues de la ville, en chemise, la tête et les pieds nus, précédé d'une large toile sur laquelle était peinte l'effigie de

l'instigateur du crime, qui échappa aux recherches de la justice. On le tenailla à chaque carrefour où s'arrêtait le cortège ; on coupa son corps en quatre quartiers qui furent ensuite brûlés, ainsi que l'effigie du seigneur de Chalusset, et les cendres jetées au vent ¹. Un ecclésiastique italien, nommé Christophe Marsupino, vicaire général de l'évêque de Limoges, accusé de plusieurs attentats contre les mœurs, souleva aussi à la même époque une vive indignation. Il se sauva en Italie, mais il fut brûlé en effigie devant la grande porte de la cathédrale ².

Ces deux événements pouvaient bien produire une grande émotion dans le domaine des idées politiques et religieuses, mais n'amoindrissaient en rien le dévouement des consuls à la chose publique. Ces magistrats s'occupaient alors de calmer les esprits en élargissant pour tous les limites de l'enseignement public, en introduisant l'ordre et l'émulation dans les écoles de la ville. D'accord avec Martial Douhet, greffier civil de la sénéchaussée, Pierre du Mas, Jean Alesme, bourgeois et marchands, Pierre Bastide, Pierre Duboys de la Margninie, et Martial Joussen, ils confièrent pour un an la direction des écoles à François Veyriaud, docteur en droit, moyennant le prix de quarante livres tournois, avec la faculté de percevoir sur les élèves une rétribution fixée par les officiers du vicomte-roi : « pour bailler bonne doctrine aux escoliers, et fournir pour l'exercice desdites escoles gens ydoines, non sentants mal de foi ³. »

Henri II, sur les réclamations des mêmes consuls, avait

1. Bonaventure, t. III, p. 672.

2. Mss. de Nadaud. Marsupino retarda beaucoup la continuation des constructions de l'église cathédrale projetées par le cardinal du Bellay, en refusant d'y concourir de sa fortune et de celle de son évêque, l'Italien de Bourguignonibus, en possession du siège depuis 1547.

3. Arch. de Pau. *F. de la vicomté de Limoges*.

connu les privilèges anciennement accordés à la
notamment l'exemption du logement et de la nourri-
ture des gens de guerre, et comme marque de reconnais-
sance lui avaient offert deux mille livres ¹. Ceux qui les
payèrent l'année suivante, au lieu de se donner un ban-
nion selon la coutume, après leur élection, décidèrent
qu'ils feraient au roi l'hommage de quelques pièces d'ar-
gent. Martial Douhet en donna une pesant cent livres;
Jeanne et Christophe Sanxon une autre du même
poids. Deux autres, pesant le double, furent données par
Jean Ardant, Pierre du Mas et Martial de Vaubrun.

Un moment où les citoyens se réjouissaient de l'exemp-
tion de plusieurs charges contre lesquelles ils réclamaient
depuis longtemps, arriva l'ordre du roi de France de répar-
tir les villes closes du Limousin un impôt de vingt-
cinq mille livres pour leur part des frais d'entretien d'une
armée de cinquante mille hommes. Gautier Bermondet, lieu-
tenant général et juge présidial au siège de Limoges, fit
une répartition, qui ne fut pas agréée par François de
Ségur, sénéchal du Limousin. Sans se préoccuper du
avis de Bermondet, celui-ci vint à Limoges, ordonna aux
consuls de comparaître devant lui à Ségur, pour procéder à
une nouvelle répartition. Les consuls s'y refusèrent; de Pont-
venant passa outre. De là, nouvelles protestations et appel
au conseil privé du roi. Une ordonnance parut
pour maintenir la première répartition, en permettant
aux consuls de la soutenir, même par la force; une autre
(1534) ² maintint les dispositions arrêtées par le
roi, mais en exempta « les bourgeois et manans de
la ville » conformément aux privilèges reconnus. Quant
à la répartition des subsides qu'il fallut donner au roi, il

¹ de l'abbé Legros, au séminaire de Limoges.
² consulaires.

y eut un grand désaccord entre le Haut-Limousin et le Bas-Limousin.

Les habitants du Bas-Limousin prétendaient ne devoir que le quart, ou le tiers; qu'on devait « avoir esgard à la stérilité du pais, et pouvreté d'icelluy, joinct que les habitants de la vicomté de Turenne ci-contribuables estoient eclipsés et distraicts de ladite contribution, au moyen de l'exemption et privilège à eux baillés par le roi. » De plus, ils faisaient valoir la richesse des habitants de Limoges, « l'accroissement du Haut-Limousin par suite de la réunion des trois châtellenies de Bellac, Rancon et Champagnac. Le Haut-Limousin arguant, au contraire, de la richesse du bas pays, de ses produits et surtout du grand prix de ses vins, demandait que l'impôt fût partagé par moitié. Une réunion de commissaires eut lieu à Limoges; Jean de Puy de Val, doyen de l'église de Tulle, Léonard de Cosnac, protonotaire du saint-siège, François du Peyrat, juge magistrat civil au siège présidial de Brive, Jean Joubert, lieutenant criminel au siège de Tulle, Pascal Verlhac, conseiller et enquêteur à Brive, Pierre Crosnier, procureur du roi à Tulle, Antoine Lestang, consul et bourgeois de la ville de Brive, Jean Treile, marchand de Tulle, Bartholomée Balignier, bourgeois d'Uzerche, représentèrent le Bas-Limousin: le Haut avait choisi pour commissaires: Martial Benoit, official de Limoges, Joseph de Beaune, juge magistrat criminel au siège présidial, Jean Maledent, avocat du roi, Pierre Ardent, procureur du roi, Léonard Barny, juge, François Bechameil, prévôt, Martial Essenaud, contrôleur, Joseph Ruaud, enquêteur, Pierre de Charlonia, procureur du roi de Navarre pour sa vicomté de Limoges; Martial Vertamont, François Duboys, Jean Duboys, Jacques Benoit, Jean Veyrier, Jean Pénicaille, Martial Peyteau, Martial Maillot, Jacques Chapfort et Léonard Dubouchet, consuls.

Il fut décidé, dans cette assemblée, que le Haut-Limousin prendrait pour sa part, dans la quotité des vingt-quatre mille livres, quatorze mille deux cent cinquante livres; le Bas-Limousin, neuf mille sept cent cinquante ¹.

La même année eut lieu à Pâques « la grande ostension du monseigneur saint Marcial, et comme de bonne coutume, en l'église dudict saint. » Les consuls assistèrent à l'ouverture de la cérémonie et à celle de la clôture. Mais, en présence de la détresse générale, conséquence de tous les impôts demandés par Henri II, et contre lesquels Malestroit, avocat du roi, avait osé réclamer, disant dans son langage énergique, « que le Limousin n'avait plus que la peau sur les os, » ils n'osèrent pas, à l'occasion des ostensions, faire célébrer les jeux ordinaires, les courses, les spectacles en plein air, comme cela avait lieu dans de meilleurs temps. Ces magistrats, dont chacun était élu pour représenter un quartier de la ville, s'occupèrent ensuite de se procurer des ressources pour soulager les pauvres; et, selon la coutume, ils choisirent deux femmes pour chaque canton, chargées de faire la quête dans les églises et d'en verser le montant dans la caisse de la commune ². Ces ressources ne suffisant pas, ils se réunirent aux notables pour faire un appel à tous les citoyens, afin de secourir « les estrangers et poveres, qui faisoient plusieurs indignités en la ville, par les rues et carrefours. » La religion, continuant sa œuvre, s'efforçait de secourir et de consoler les misères humaines; la philosophie n'avait pas songé encore à la remplacer par la philanthropie.

Au milieu de tous ces embarras et de ces souffrances,

¹ Arrêt de Paris; liasse des impôts du roi. En 1552, un édit de Henri II divisa le royaume en dix-sept recettes générales. Par celui de 1553, le Limousin, quant aux finances, dépendait de la généralité de Riom.

² 17 novembre 1554. Reg. consul.

à la fin du mois d'avril (1556), les consuls reçurent du seigneur des Cars une lettre leur annonçant, pour le vingt-cinq du mois suivant, l'arrivée d'Antoine de Bourbon, vicomte de Limoges, roi de Navarre et duc de Vendôme, et les engageant à faire les préparatifs nécessaires pour une réception solennelle. Aussitôt deux d'entre eux partirent pour Nérac, afin de connaître les intentions du prince. A leur retour, ils remirent au comte des Cars une autre lettre portant que le roi, « obligé de surveiller les côtes de Guyenne contre le roi d'Espagne, qui envoyait des forces en Angleterre, » ne pouvait pas fixer le jour de son arrivée. « Si M. des Cars, ajoutait la missive, est homme de si bonne chère qu'il veut faire croire, on verra comme il festoyera ses amis. »

Alors les nouveaux consuls, élus peu de temps après¹, secondés par douze députés de la commune choisis par les notables, continuèrent les préparatifs, comme nous l'apprend la relation rédigée par eux et écrite sur les registres consulaires, que nous ne ferons guère que traduire, en rapportant fidèlement toutes les circonstances de cette réception solennelle, qui caractérise bien l'état des esprits à cette époque. Pour s'assurer que toutes les dispositions arrêtées seraient bien exécutées, on fit manœuvrer plusieurs jours à l'avance sept à huit cents hommes à pied, choisis dans tous les métiers de la ville; on réunit aussi un grand nombre d'enfants d'honneur pour répéter le rôle qu'ils avaient à remplir.

Le roi et la reine, qui s'étaient arrêtés au château des Cars le 19 décembre, en partirent le lendemain, et arri-

1. Les consuls, nommés le 7 décembre 1556, furent : Michel Mercier, Pierre Mauplo, Lazare Martin, Jacques Vouzelle, Jean Colomb, Martial Disnematin, Martial Eschaupre, Jean de La Chenault, François du Boucheyr, Jean Farne, François Martin, Jean du Boys.

vèrent au château d'Isle. Les consuls, accompagnés des bourgeois et des marchands notables, allèrent leur présenter les clefs. L'évêque de Mende et le seigneur des Cars les introduisirent dans la salle, où le roi et la reine les attendaient, placés sur une estrade richement tapissée, couverte d'un ciel de damas rouge. Tout le cortège consulaire ayant baïché les genoux, le consul Martin leur débita sa harangue, et après avoir baisé les clefs, les offrit au roi « qui les reçut avec une bénignité, joyeuse caresse et grand contentement, » puis les rendit, « recommandant la garde, offrant comme seigneur de ladicte ville, la tenir en sa foy, protection et sauvegarde. »

Le même jour, après vêpres, le roi et Jeanne d'Albret sortirent du château d'Isle, se dirigeant vers le prieuré de Saint-Géraud, accompagnés des évêques de Mende et d'Olemon, des seigneurs de Rohan, des Cars, de Pompadour, de la Vauguyon, de Montauban, de Bretagne, de Lavaud et de plusieurs autres gentilshommes du pays. Jamais plus grande pompe n'avait été mise en scène. Une foule immense d'artisans, de bourgeois et de prêtres étaient réunis sur la grande place des Carmes, pour leur rendre hommage. « Estans près dudict prieuré, marchèrent au devant, tant leurs joueurs de cornetz à boquin que les trompettes, clérons, tambours, phifres, auboyes et aultres joueurs d'instrumens. Et furent saluez lesdicts seigneur et dame par la ville, de grand nombre de pieces d'artillerie. Furent aussi lanceez des crameantz des murailles plusieurs suzees, les unes volans et siffians en l'air, les aultres parmi la grande multitude, laquelle, eslooyee desdictes suzees, fuyoit qui çà qui là, causant par ce moyen mainte rizée à la compaignie. » Le cortège arriva ainsi au prieuré, où le roi et la reine furent reçus par le prieur, et y firent séjour jusqu'au lendemain.

« Le lundi 21 décembre, dès sept heures du matin, la foule et les compagnies organisées, comme la veille, sortirent par la porte des Arènes, passèrent devant le couvent des Carmes, et se réunirent sur la place de Saint-Géraud, attendant le moment de marcher en avant. Pendant qu'on s'organisait, le roi sortit du prieuré, et du haut d'une estrade, ornée des armoiries de Navarre et de Limoges, tapissée de verdure et de fleurs, recouverte d'un dais de velours rouge, semée de fleurs de lis d'or, il reçut les hommages et les salutations des quatre ordres mendiants et du clergé de toutes les paroisses. Vint ensuite Pierre Boyol, colonel de l'infanterie, « revestu d'un manteau de velours noir fourré d'hermines, couvert et enrichi de fers et boutons d'or, monté sur une hacquenée blanche, bravement harnachée, garnie de pennasches des couleurs desdictz seigneur et dame. » Devant lui marchaient quatre tambours et dix soldats habillés de rouge et de mandilles blanches. Il mit pied à terre et, fléchissant les genoux, fit sa harangue, remonta à cheval, et se plaça de manière à surveiller le défilé de toutes les compagnies sous ses ordres. Après lui vint son lieutenant, vêtu de velours gris, montant un superbe cheval, suivi des deux capitaines des cantons du Clocher et des Combes, en costume de velours incarnat, conduisant quatre cent cinquante hommes « équipés en gens de guerre, marchant de front cinq à cinq, » portant des étendards aux armes du vicomte. Puis, dans le même ordre et le même costume, les capitaines des cantons de Lansecot et de Banc-Lagier, à la tête de deux cents arquebusiers, « picquiers et autres équipez en gens d'ordonnance. » Quand ceux-là furent passés, « s'apparut le capitaine du canton de Boucharie (la boucherie), vieux grisard d'un visaige joyeux et allaigre, portant un baston au poingt, marchant avec gravité et d'une grande bravade, revestu de

loux blanc découpé, son bonnet de veloux noir garni de plumes blanches, distant de trois couldeez de ses soldartz, estoient quatre cents en nombre, habillez de mardilz blancs, marchant tous bravement et courageusement cinq en cinq en rang de bataille, animez de la preudhommie de leur capitaine, qui de sa contenance et forme de faire conta fort ledict seigneur et toute son assistance. »

Le dernier groupe du cortége se composait des capitaines, lieutenants et enseignes des cantons de Manigne et de Taules, vêtus d'habits dont les collets de velours incarnat étaient brodés d'argent. Ces deux compagnies comptent six cents hommes, accompagnés d'un grand nombre de « labourins et phiffres décorant grandement les dictes compagnies. »

Après ce défilé, le capitaine Boyol, à cheval, suivit la troupe, et aussitôt se montrèrent trente jeunes gens, fils des principaux bourgeois et marchands, conduits par leur capitaine, leur lieutenant, leur enseigne et leur guidon, vêtus de pourpoints de satin, de chausses de velours blanc, de des manteaux de velours incarnat, bordés de « passepoils et canetilles d'argent, enrichiz de boutons d'or, ayant culottes parees de mesme couleur, garnies de boutons d'or, montez sur chevaux d'Espagne et aultres braves chevaux de service. » Arrivé devant le roi, le capitaine mit pied à terre, et à genoux débita sa harangue.

Le cortége fut suivi de celui, rangé deux à deux, des principaux bourgeois, marchands, avocats et procureurs, décentement habillez et vestus de leurs bonnes robes, ensemblement pessemeslés, montés sur chevaux gris garnis de leurs housses, représentant le corps des citadins de la ville. » Les consuls s'avancèrent ensuite, « vestuz de juppes de damas, portans robes longues de velours noir, faconneez de la trésorière, et dessus chapperons de damas crammoisi

rouge à borletz et longue cornette, montez sur braves chevaux, garnis de leurs housses, » et devant eux, le secrétaire du consulat, le porte-masse à cheval, et, à pied les six gagers, vêtus de robes mi-partie des couleurs de la ville, perse et rouge, portant chacun un bâton de la même couleur. Le consul, Jean du Boys, adressa en leur nom sa harangue au vicomte. Survinrent ensuite les officiers du roi, exerçant en son nom dans la ville, « habillez de leurs robes tallaires (tuniques longues) avec des sayes rouges, portant les armoiries de leurs maltres, » et suivis des officiers du siège présidial, « en housses, portans leurs robes longues et au-dessus leurs chapperons, » précédés de leurs greffiers et de l'huissier.

Alors le roi descendit de l'estrade, au bruit de l'artillerie et des instruments de musique, fut reçu par les évêques de Mende et d'Oleron, qui prirent rang devant lui, « revestuz de leurs roquetz episcopaulx. » Antoine de Bourbon s'avancait majestueusement, « revestu richement d'une saye à demi-manches de toilles d'argent frizée, couvert de bandes frangées, monté sur une brave hacquenée blanche, belle au possible, bardée de même parure, » précédé de ses laquais, tête nue, habillés de pourpoints et chausses de ses couleurs, et à ses côtés ses gardes du corps suisses et archers « portant halebardes et hocquetons » : derrière lui étaient les seigneurs de Rohan, des Cars et autres gentilshommes, sur des chevaux magnifiques. Au dernier rang, d'autres archers « ayans bastons en main, pour garder qu'il n'y eût aucun désordre, » fermaient la marche.

Le roi parcourut ainsi la ville, s'acheminant par le faubourg Manigne vers la porte du même nom, où avaient été dressées des colonnes ornées des armoiries de Navarre et de Bourbon, et une estrade couverte de verdure et de tapisserie, sur laquelle on représenta une moralité « de bonne

able invention, au milieu des cris de joie des manans
habitans recepvant la nouvelle venue de leur naturel
seigneur et vicomte. » On n'était plus au temps de Bertrand
d'Orn, de Guillaume, comte de Poitiers, d'Ebles de Ven-
sac et de tous ces poëtes qui réveillaient le patriotisme
des Plantagenets, ou qui chantaient la beauté des
laines avec autant de grâce que de naïveté; la muse
provinciale s'était faite courtisane, fade, élogieuse sans
réserve, pour plaire à ses maîtres, pour flatter leur
orgueil. Aussitôt que le roi-vicomte eut pris place sur
le trône, les acteurs improvisés chantèrent :

Est-il aultre béatitude
Fors celle qu'ont dessus les champs
Bergeres, qu'en grand mansuétude
Oyent les oisillons des champs,
Et en seurté par tout marchans,
Soubz leur prince, qu'en grand désir
Les défend de tous desplaisirs.

Après ce prologue, chaque acteur, chaque personnage
dit son rôle. Le premier berger :

Vive Bergerie
En amour nourie
Près de leur troupeau,
Disant champetz nouveaux,
Le long de l'orée
D'un boys, décorée
De diverses fleurs,
Que ses grandz seigneurs,
Avec leur finance,
Sauf leur révérence,
N'ont pas si bon temps!

LE SECOND BERGER.

Comme tu l'entendz
Savoir je désire

HISTOIRE DES VICOMTES

De ce que veulx dire
 Qu'un grand terrien
 De c'il qui n'a rien
 N'a pas ladvantage

LE PREMIER.

Je ne suis si volaige
 Qu'à la noblesse nous veulle comparer.
 Mais je veulx dire s'il nous fault labourer
 En grand travail pour cultiver la terre :
 Aussi sont-ilz tous les jours à la guerre
 Pour soubstenir le paovre populaire,
 Qu'est bien un faict d'un pasteur débonnaire,
 Mettre sa vie en ung si grand danger
 Pour des tirans nous garder d'oultrager :
 Voilà comment je pance et arregarde
 Qu'ilz ont peyne pour nostre sauvegarde,
 Et nous, n'avons que garder bréhiètes
 En leur pasture, et dire chansonnettes :
 Qu'en veulx-tu dire? Mais n'est-il pas ainsin?

LE SECOND BERGER.

Oy certes, compaignon, mon voisin,
 Et le bon temps qu'avons vient de leur part.
 Comme pasteurs nous gardent dans leur parc,
 Sans eulx l'Esglize seroit tost mis au bas,
 Sans eulx le monde regneroyt en debatz,
 Sans eulx le droict ne seroyt maintenu
 Qu'en France on void par eulx entretenu :
 Pour ce, amy, je suy de ton advis.

LE TROISIÈME BERGER.

Il faict bon oyr vos devis,
 Gentilz bergers. Appelez-vous pasteurs
 Ces grands seigneurs, et les préservateurs
 De toute la commune république?

LE PREMIER BERGER.

Oy, voids-tu ce prince sans réplique?
 C'est le pasteur des paovres Limousins, .

Dont sont heureux plus que tous leurs voisins
 D'avoir seigneur de race si notable
 De saint Loys, prince tant admirable,
 Qui fut jadis prince des preudz Gauloys,
 Dont Pharamond fut premier qui feit loix ;
 Que le règne des preudz fleurons de France
 Ne peult jamais tumber en décadence :
 Leur origine vint de la nation
 Des preux Troyens, d'un nommé Francion :
 Voylà en bref sa noble géniture.

LE TROISIÈME BERGER.

Tu nous raconte une belle aventure
 Pour ce pays ; qu'un prince de tel nom,
 Ung second Mars, qu'a tel bruict et renom,
 Vient visiter l'ancien homme Limoges.
 Allons le donc trouver dedans ses loges
 Pour l'advertir du faict tant souetté.

LE PREMIER BERGER.

Je le veulx bien, j'en suys tout appresté.

Ors tous les acteurs, s'avancant vers Limoges, « per-
 aige gris et aagé, habillé à l'ancienne mode, qui tenait
 enance de prendre repos, » l'un d'eux lui dit :

Sus Limoges ! que faictz-tu là ? dors-tu ?
 Ors te veoidz-je de tous biens revestu,
 Quand ton seigneur, si noble et si magnanime,
 T'est venu voir, qu'est de si bon régime
 Que puy le temps tu as été construict
 N'as heu pasteurs que fusse mieulx instruict
 En bonnes mœurs, et telle en est la fame
 Qui defens bien ses subjects de difame.
 Te veoidz là donc ton guydon, ton rampart,
 Qui surmonte des vertus la plus part
 De ceulx qui sont ores soubz la machine
 Du monde rond, lequel te monstre signe
 De grand amour quand pour le veoir prent peine.

Le vieux Limoges, cette personnification d'une fiction historique qui, remontant dans les siècles, plaçait, comme fondateur de la ville, son origine dans des temps inconnus, levant la tête, comme s'il sortait d'un long sommeil :

O seigneur Dieu, ta bonté souveraine
Je doibz louer, puyz que mon trèscher syre
M'est venu veoir, lequel tant je désire.
Or sus doncques, amys ! faites-moy place,
Que je voye de vertu l'oultrepasse.

Puis, se mettant à genoux :

O puyssant roy, bénin et charitable,
Fleur de toute noblesse honorable,
Graces te rendz de genoux, teste nue,
Puyz qu'il t'a pleu faire ta bien venue
En ce pays, qui ne méritoit pas
Qu'eussiez prins peine de faire tant de pas,
Pour venir veoir ceste petite ville.
Elle est à toy, mais par trop est débile
Pour recevoir ung prince si afable,
A qui est deu honneur inestimable.
Veoidz Limoges, qu'a heu beaulcoubt d'affaires
Qui sont esté à luy fort improspères.
Car les Angloys et aultre nation
L'ont quasi mise en désolation,
Veu qu'aultres foyz, en grand prospérité,
A heu grand bruict tant ville que Cité ;
Mais, après Dieu et le bon roy de France,
En toy seul git toute son espérance
De parvenir en aussi grand haultesse
Qu'à présent est l'ancienne Lutesse.
Me veoidzcy donc, et tout ce populaire,
Qui te retient pour défenseur et père,
Criant trèstous, grand, petit et menu :
« Fleur de noblesse, tu soys le bien venu ! »

D'habiles mécaniciens avaient aussi travaillé aux sur-

théâtrales de la fête. « Limoges, se relevant, monstra main un grand cueur rouge, couvrant une pomme, laquelle estoit ung enfant de l'aage de dix ans, accous-n fille et déesse, teste nue, ayant sa chevelure blonde, e, crespelée et esparsée sur ses épaules, revestue de r et satin blanc, parée de diamans, pierres orientales sses perles brillans vivement par le moyen de la clarté leil, qui rayonnoyt sus. Ledit cueur fut miparti et t, et, la pomme étant au dedans escartellée, s'ap-ladicte fille, tenant en sa main une clef d'argent. »
 Le apparition, le vieillard reprend :

Voyci ma fille, qui, de amour fervente,
 Trèshumblement service te présente.

la jeune fille, portée par un ressort secret devant le
 e :

Je loue Dieu de m'avoir faict la grâce
 De me donner ung si noble seigneur
 Que vous, estant ores en ceste place,
 Et dont vous plaict me faire cet honneur
 Me venir veoir en liesse et bon heur ;
 Car, si je suis désormais affligée,
 Par vous seray grandement soulaigée.
 Par quoy je veulx employer mon pouvoir,
 O roy heureux, de vous bien recepvoir.
 Reconnoissant estre votre servante,
 En tous endroictz j'en fayray mon devoir.
 Voici ma clef qu'humblement vous présente.

Après cette représentation, Antoine, avec son cortège,
 a dans la ville, « avec une joye indicible et exultation
 out le peuple, sonnans les cloches de toutes les es-
 s ; » il suivit la rue Manigne, tendue de tapisseries, et
 e des deux côtés par la foule. Arrivé à la porte Pou-

lalière, il se plaça sur une estrade, pour assister au jeu de nouveaux acteurs ; l'un représentant la *Vertu* :

Honneur je doibz pour chacun sien merite
De ses haultz faictz à ce prince royal,
Qui s'est monstré mon amy tresloyal :
Je le luy rendz, car très-bien le mérite.

HONNEUR.

Sa Majesté, de tous tant estimée,
Feray si hault par la force extoller,
Qu'à tout jamais on en verra voler
Dessus les cieulx sa noble renommée.

Le vieux Limoges et trois autres personnages entrèrent en scène et s'exprimèrent ainsi :

LE PREMIER.

Rome, voyant ses Cezars retournez
Des régions loingtaines, grandes indices
Monstroyt de joye, or combattant aux lisses,
Et s'estudiant à ses temples orner.

LE SECOND.

Voyre le tout tapisse richement,
Les quarrefours, les rues, les maisons,
Dont je concludz, en suyvant les raisons,
Qu'au prince fault fere tel traictement.

LE TROISIÈME.

Suz donc, amys ! laissons ceste tristesse
Que si long temps nos paovres cueurs tenuz
En langueur a, puyz que sommes venuz
Au point de la désirée liesse.

LE PREMIER.

C'est bien raison de tout enuy chasser.
Or maintenant, puyz que le roi arrive,
Digne sur tous, que plus que Nestor vive.
Et que ne vient que biens nous pourchasser.

LE SECOND.

C'est bien raison que chacun à part soy
Et le commun ensemble ressentir;
S'on veult que ciel et terre retentir
De joye on fasse au venir de ce roy.

LE TROISIÈME.

Aussi le veult nostre père Limoges,
Qui travailler long temps on peut veoir,
Pour dignement son seigneur recepvoir,
A préparer le mieux qu'il peut ses loges.

LIMOGES.

J'ay longuement avec mes habitans
En dueil vescu, sans avoir espérance
Qu'on heust de moy pitié ou souvenance;
Mais maintenant j'aperçois que le Temps
Pour désormais nous rendra tous contens :
A tout soudain change de contenance.
Je cognois de justice la balance,
La douce paix qui banyt tout contens;
Je sens venir, je veoidz les verdz rameaulx
De l'olivier : Ô mon Dieu, qu'il est beau !
O ! qu'il a d'ans que ne veidz le pareil !
Bien venez-vous la paix, et le seigneur
Bien venu soyt qui nous porte cest heur,
Plus doux que n'est du printemps le soleil !

LE PREMIER.

Bien venu soyt c'il qu'entre les humains
Plus grand que soyt en terre ne province
N'a jamais beu roy, comte, duc ne prince,
Fusse des Grecs ou superbes Romains !

LE SECOND.

Bien venu soyt le noble sang de France,
Race d'Hector, qu'est à bon droict chery
Et estime de nostre grand Henry
Par sa vertu, grandeur et excellence !

LE TROISIÈME.

Bien soyt venu à la ville et aux champs
 Qui d'œil bening petit et grand regarde,
 Des bons le fort et seure sauvegarde,
 Et au rebour lezilleur des meschans.

Quand les acteurs eurent fini, le roi se rendit à l'église de Saint-Martial où il fit sa prière, ainsi que les seigneurs de son cortège. En revenant, il passa par la rue des Couteliers ¹, et remonta vers le château du Breuil, à l'entrée duquel était établie une galerie, aboutissant à la salle du siège présidial, transformée en salle de bal, et richement décorée.

Jeanne d'Albret reçut aussi tous les honneurs d'une entrée solennelle. Le même jour, à deux heures après midi, les consuls, les magistrats, les députations des bourgeois et des marchands, le clergé conduit par les évêques de Mende et d'Oleron, se rendirent auprès d'elle, à l'estrade d'abord occupée par le prince, et après lui avoir adressé des harangues, l'accompagnèrent par les mêmes rues au logis du Breuil. Elle était richement parée, « habillée de drapt d'or, forée d'hermines, parée de carcans, pierres de hault prix, et aultres pierreries de grande excellence et inestimable valeur, montée sur une haquenée blanche richement enharnachée, » ayant à ses côtés ses pages, ses laquais portant ses couleurs, et suivie de ses dames d'honneur. Arrivée à la porte Manigne, elle prit place sur une estrade, pendant qu'on chantait, avec accompagnement de musique :

Si on faict bruiet que Pallas par Prudence
 A lieu grand loz, aussi veoid on en France

1. Cette rue, qu'on ne connaît plus, devait sans doute son nom aux fabricants de coutellerie.

Une dame qu'a le tout surmonté,
Tant en scavoir qu'en richesse et beauté,
Comme heust Juno et Hester honorée :
C'est la royne de Navarre, parée
De telz vertuz, et noble vicomtesse
Des Limosins, lesquelz tient en haultesse.

Quatre personnages représentant Apollon et les trois
Muses Calliope, Clio et Euterpe, chantèrent :

APOLLON.

Si je vouloys de la fille et la mère
Chanter le loz suz le son de ma lyre,
Et, l'exaltant, en beaulx vers le descripre,
Il me fauldroy Virgille ou mon Homère.

CALLIOPE.

Nymphes et dieux, venez : on vous appelle,
Pour maintenant, en notre compaignie,
Vous accorder d'une douce harmonie
A sublimer leur louange immortelle.

CLIO.

Descendez tous du hault manoir oblique,
Espritz divins, venez en ces bas lieux
Nous y ayder, afin que puyssions mieux
Les eslever en gloire déifique.

EUTERPE.

Certes, mes sœurs, louer ne cesseront
La fleur des fleurs, feu royne Marguerite,
Sa fille aussi, l'excellente Charité¹,
Tant que les cieulx et terre dureront.

La vicomtesse-reine entra ensuite dans la ville sous un
ais de velours blanc, semé de fleurs de lis, accompagnée

1. Xéputz. Grâce.

des consuls. Arrivée au carrefour de la porte Poulaliè
les chants recommencèrent :

O Deité supernelle,
O souverain Dieu des dieux,
Las ! à la paovre sequelle
Soys miséricordieux !

En ses griefs, maux et misère,
En toy seul a son recours :
Par quoy, Seigneur, ne diffère
De luy donner bon secours.

Elle souloyt en liesse
Vivre, prenant grant soulas,
Dessoubz sa dame et maistresse,
Soubz la francoyse Pallas.

Mais l'envie sathanique
De la cruelle Atropos,
Par malice tropt inique,
Luy tollut tout son repos,

Quand sa royne Marguerite
La fatale luy osta,
La plus noble fleur d'eslite
Qu'onques la terre porta ;

Car la science honorée,
De tous beaulx ars eslevez,
Fut par elle restaurée,¹
Et bons espritz relevez.

Dont la paovre désolée
Ne cesse de soupirer,
Et, pour estre consolée
Ne scait où se retirer,

Si nou¹ que tu luy réserve.
O mon Dieu, à l'advenir.
Sa fille pour sa Minerve,
A fin de l'entretenir.

Deux personnages, représentant Pallas et Mercure, s'avancèrent et lui offrirent ces deux quatrains :

PALLAS.

Par ses vertuz et son divin scavoir,
Ta mère a sceu son nom éternizer,
Et toy aussi, pour t'immortalizer,
De l'imiter fays très-bien ton debvoir.

MERCURE.

J'annonceray la hault à tous les dieux
Tes grandz vertuz, desquelles le clair lustre
S'espand par tout, princesse très-illustre,
Obscurcissant le soleil radioux.

Elle se dirigea ensuite avec tout son cortège, à cheval, descendit à la porte de l'église de Saint-Martial pour faire sa prière. Puis on l'accompagna au château du Breuil. Le soir, dans la grande salle eut lieu un grand festin, où le roi et la reine furent servis par les gentilshommes. Après quoi « fut commense le bal par ledict seigneur suyvi par ladicte dame et plusieurs grands seigneurs, dames et damoizelles, dansans de bonne grâce, avec une exultation et joye incroyable. »

Le lendemain le roi vint à la cathédrale de Saint-Étienne, où il fut reçu par le doyen, les chanoines et les vicaires, revêtus de leurs plus beaux ornements. Il entendit la messe avec une grande dévotion, ainsi qu'un sermon prêché par David, son prédicateur ordinaire. Le troisième jour, les consuls, avec les principaux bourgeois et marchands, se rendirent au Breuil pour offrir à Leurs Majestés des présents, consistant en vases d'or artistement ciselés par les ouvriers de la ville : c'étaient surtout « deux pièces rondes, massives, de la largeur d'un demy-pied et espoyseur d'un demy-doigt. Sur le plat-fond de celle dudict seigneur fut d'un costé élaboréement eslevé cinq trophée fourni de

toutes sortes de bastons, arnoys et armeures de guerre, subtilement ouvré, taillé, au bas duquel estoient en petit volume poseez les armoyries de la ville; en l'autre costé estoient les armes dudict seigneur, entoureez du colier de l'ordre de France, artificiellement faconnez, et autour d'icelles escript en lectres capitales : ANTONIUS DEI GRA. REX NAVARRÆ, DNMUS SUPREMUS BEARNIÆ, DUX VINDOCINUM ET BELLIMONTIS, COMES ARMENIACI ET PETRAGORICENSIS, VICECOMES LEMOVICUM, 1556. »

Comme si les habitants de Limoges eussent eu le presentiment de ce que devait être la vicomtesse, de son courage indomptable, des ardeurs de son prosélytisme, de sa haine implacable contre le catholicisme, de son dévouement sans limites à la cause de son fils, ils se la représentaient déjà comme l'héroïne des guerres de la réforme en lui offrant, gravé, ciselé par leurs plus habiles artistes, un objet d'art d'un grand prix, « en lequel, d'un costé estoit figurée une Minerve en relief, le visaige de laquelle se rapportoyt naïvement à celui de ladicte dame, plantée debout, tenant contenance de marcher en champ de bataille, ayant sur sa teste ung armet, sur son dos une cuyrace, en ses mains une lance et ung escu, sur lequel estoit plantée la teste de Méduse gorgonienne, et soubz ses pieds un tas de livres, tout auprès une chouette, dédiée à ladicte déesse. De la terrasse, où elle estoit fichée, sourdoyent des rameaulx de laurier, s'espanchans tout autour; et au pied du tige d'iceulx estoient les armoyries de la présente ville : de l'autre costé les armes de ladicte dame, releveez curieusement, et autour desdictes pièces, au dedans des filletz et mollures, escript en lectres versales : JOHANNA, DEI GRA. REGINA NAVARRÆ, DNA SUPREMA BEARNIÆ, DUX VINDOCIN. ET BELLIMONTIS, COMES ARMENIACI ET PETROGORICEN., VICECOMES LEMOVICUM.

Ces deux pièces furent mises dans deux coupes d'argent doré « taillez et cicleez d'une singulière mainsfacture, » représentant les dieux et les déesses de la mythologie, avec les devises des quatre saisons « environneez de plusieurs compartiments grotesques et feuillages diversiffiez. » Les consuls, chargés de faire hommage de ces magnifiques présents, trouvèrent le roi et la reine assis devant une table, couverte d'un tapis de velours vert. Martial Douhet, fléchissant les genoux, leur débita sa harangue, et leur présenta les deux coupes. Antoine de Bourbon répondit affectueusement, offrit aux consuls, à la ville tous ses bons services, et admira ensuite l'élégance et la richesse des présents qu'on lui offrait.

La cour de Navarre demeura à Limoges jusqu'au dernier jour des fêtes de Noël, donnant de fréquentes audiences, accompagnée des magistrats et de la foule, toutes les fois qu'elle visitait les églises. Elle partit le 28 décembre, suivie de tous les habitants, consuls et notables, jusqu'au Masjambost, à deux kilomètres, sur la route d'Angoulême. Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret avaient publiquement fait profession de catholicisme en communi-quant le jour de Noël à Saint-Michel-des-Lions. Encore quelques jours et ils renieront la foi de leurs ancêtres.

Aux fêtes succéda la misère. Les années 1555 et 1556 n'avaient fourni que très peu de blé en Limousin et dans les provinces voisines. Le prix en fut si élevé, qu'on voyait tous les jours accourir à Limoges les étrangers qui se trouvaient ainsi à la merci de ceux qui en possédaient et qui refusaient de le vendre au marché¹. L'inquiétude était si grande qu'on ne s'enquérât plus du prix, mais de ceux qui le détenaient dans les greniers. Pour remédier à cet état de cho-

¹ Le marché, appelé la *Clautre*, était situé dans la rue des Tanneurs.

ses, et cédant aux clameurs publiques, les consuls firent des visites domiciliaires, laissèrent à chacun la provision nécessaire et ordonnèrent, sous peine de mille livres d'amende, de ne vendre le surplus qu'à ceux qui en auraient besoin et qui seraient porteurs d'une autorisation¹. Pour s'en procurer au loin, on exempta les marchands de tous droits de péage, et pour que les boulangers ne pussent pas envoyer de pain hors de la ville, on convint de livrer chaque jour à dix d'entre eux cent setiers de grain, dont le produit en pain noir serait apporté au consulat, pour être distribué aux artisans, « gens de mestier, laboureurs et autres souffreteux. » Cette distribution eut lieu durant un mois. On ne saurait trop louer cette prévoyance des consuls, obligés de se tenir constamment à la disposition des malheureux, non-seulement de la ville, mais des villages des environs. Au moyen du blé qui se trouvait chez les propriétaires ou chez les marchands, on put pourvoir à tous les besoins, même à ceux des gens de guerre plus difficiles à satisfaire que les autres, car au mois de juin et au commencement de juillet, neuf enseignes de gens de pied sous les ordres des capitaines de la Vaulvenne, Boysse, Thouron, Seyssac et Montpolliant, venant de Tourtoyrat, passèrent par saint-Yrieix, Brive et Uzerche, et logèrent dans les faubourgs du pont de Saint-Étienne, de Saint-Martial, de la Cité et du Naveix, « ausquelles chascun jour estoyt distribué en la maison de consulat grand nombre de pain, chair de beufz et de mouton, poysson, vin et aultres vivres nécessaires². »

Henri II, continuant la lutte contre la maison d'Autriche, augmenta encore la détresse générale, en demandant aux

1. La taxe établie par les consuls fut de 24 sous pour le setier de seigle; 34 sous pour le setier de froment. (*Reg. consul.*)

2. *Reg. consul.*

1 royaume une somme de cent mille livres. Celle de
s avait été taxée à sept cent cinquante, que les con-
partirent sur les habitants et qu'ils payèrent le 26
1555. Deux ans après, au moment où la France résis-
siblement aux attaques de la maison d'Autriche,
ntée par l'héritier de Charles-Quint, le fils de Fran-
rappela aux consuls que déjà, en 1547, on avait de-
aux villes du royaume huit cents milliers de salpêtre
s ses finances avaient suffi, mais que maintenant le
était devenu plus pressant, « par la grande et incom-
quantité de munition d'artillerie dont l'empereur et
d'Angleterre avoient faict amas de longue main. »
s eut à préparer en toute diligence six milliers de sal-
de poudre à canon pour le dernier jour de février¹.
erte de la bataille de Saint-Quentin, où périt le vi-
de Rochechouart (1557)², imposa bientôt après au
nouvelles charges : le roi, pour payer les frais de la
e campagne et se créer de nouvelles ressources, fit
runt sur tout le royaume. Les bourgeois, les mar-
les artisans de Limoges, et même leurs veuves, du-
contribuer. Le zèle et le dévouement des consuls ne
ent plus aux nécessités publiques ; la fortune parti-
de ces magistrats était menacée par la responsabilité
enta de faire peser sur ceux qui étaient alors en
is, en leur demandant compte des deniers perçus
rs prédécesseurs depuis trente ans.

re du 5 octobre 1557, écrite de Saint-Germain-en-Laye. (*Reg.*
es.)

ide, vicomte de Rochechouart, eut pour successeur René de Ro-
t, qui avait assisté, à l'âge de quinze ans, au siège de Perpignan,
Châlons et de Metz. Il fut fait prisonnier dans Hesdin, assista on-
a prise de Calais avec le maréchal de Tavanes, aux batailles de
de Montcontour. Il épousa la fille de Gaspard de Tavanes, et fut
Poitiers, dans l'église de Saint-François, où on lui éleva un mau-
bronze et de marbre.

Au mois d'août, le roi de Navarre, gouverneur pour le roi en Guyenne, ordonna aux trois états du Haut-Limousin de se réunir à Bordeaux pour aviser aux moyens de venir au secours de la France. Le clergé s'y fit représenter par le seigneur de Bouchiat, député par la noblesse, et le tiers-état, par les consuls Lazare et François Martin. Geoffroi d'Hauteclaire, conseiller du roi, y fit un appel aux sentiments religieux pour qu'il plût à Dieu « d'envoyer une bonne paix et concorde entre les princes chrétiens, par jeûnes, oraisons, processions, prédications et aultres prières ; » puis, s'adressant au patriotisme, il engagea toutes les villes, à l'exemple de Paris, à fournir au roi des hommes et de l'argent ¹. Comment celle de Limoges pouvait-elle répondre à ce dernier appel, s'imposer de nouveaux sacrifices, quand elle était encore en instance pour ne pas satisfaire entièrement à la fourniture de la poudre à canon qui lui avait été déjà demandée, et dont elle n'avait pu livrer qu'une partie ? En vain les consuls toujours dévoués, toujours sur la brèche pour défendre la fortune de leurs concitoyens, faisaient au roi le triste tableau de leur misère et de leur impuissance, exposant humblement que « depuis dix ans, outre les impôts, la peste, pendant deux ans, a ravagé tellement la ville que la pluspart des habitants l'ont abandonnée ; » que les ressources pécuniaires ont été épuisées pour secourir les pestiférés, pour racheter l'amortissement du quart et demi de l'impôt sur le sel, pour compléter les divers emprunts faits sur les habitants, « lesquels ung chascun a esté contrainct payer par distraction de leurs biens et emprisonnement de leurs personnes ; » qu'ils sup-

1. Les consuls, élus cette année, furent : Jean Douhet, Mathieu Benoit, Hélié Rougier, Guillaume Champaignat, Jean Roumanet, Pierre Mosnier, Bertrand de Mons. Mathieu David, Jean Yvernaud, Colas Guéry, Antoine du Boys et Joseph Martin.

ent le roi d'avoir égard « à la pauvreté et stérilité du
distant de lointain des rivières et ports maritains, et
le continuel labeur de leurs bras n'auroient moyen de
; » que l'année précédente, la ville et la province
nt horriblement souffert de la famine.

plaintes avaient cependant quelquefois de l'écho dans
conseils de la couronne. Henri II chercha à répondre
soléances de ses sujets. Il apporta un notable change-

à l'administration des finances par l'établissement à
ges, qui avait toujours dépendu de la généralité de
d'une recette générale, confiée à un trésorier, « qui
it recevoir pour son entretien deux mille cinq
livres de gages ordinaires, et pour droicts de bu-
à deux receveurs généraux aux gages de douze cents
; tournois ; à un contrôleur général payé cinq cents
; annuellement (avril 1558) ¹.

tte même année, après l'élection consulaire, qui eut
résultat le remplacement complet des précédents con-
preuve que ces fonctions étaient bien difficiles à rem-
ou bien recherchées ², les seigneurs de Rochefort et
Feuillade vinrent à Limoges, pour établir en garnison
mpagnie du vicomte et roi de Navarre Antoine de
bon. Les consuls s'y opposèrent en invoquant leurs
égés ; mais, mal accueillis, deux d'entre eux vinrent
ster devant le comte des Cars, lieutenant de cette com-
e, qui se trouvait à son château, et qui, après avoir
avis du vicomte, parut disposé à choisir une autre lo-
. Le vicomte reconnut lui-même les privilèges invo-
mais décida que cette garnison, qui se composait de

eg. consulaires.

ierre Bastide, Jean Malledent, Pierre Guibert, Jean Duboy, Étienne
Joseph Baignol, Jean Jay, Jean Froument, Martial du Boucheys, Mar-
not, Jean Alesme et Martial Martin, sieur du Mont. (*Reg. consul.*,
du 7 décembre 1558.)

la compagnie de son fils, plus tard Henri IV, alors quatre ans, s'établirait provisoirement dans la Cité et les faubourgs, sans rien toucher au corps de la ville (1558).

Malgré les difficultés du temps, les habitants de Limoges, pieux conservateurs des coutumes de leurs ancêtres, qu'à ce que la réforme pénétrât dans leurs rangs et dans les consciences, veillaient attentivement à ce que l'asile de Mont-Jauvy eût toujours son ermite. Louis Bernard, la victime volontaire des péchés de ses concitoyens, étant mort le 11 avril 1559¹, François de Gouttes, appelé le Tullent, parce qu'il était natif de Tulle, mais qui habitait depuis longtemps à Limoges, fut choisi pour lui succéder. Après lui avoir donné les vêtements de son état, le consul Étienne Baud, décoré d'un chaperon, conduisit le nouvel ermite par la même maison commune à l'église de Mont-Jauvy, voisine du couvent. Après lui marchaient les autres consuls, les échevins, avec leurs insignes, suivis de plusieurs hommes et femmes. Après avoir assisté avec une nombreuse assemblée à une messe solennelle du Saint-Esprit, Gouttes introduisit de Gouttes dans son asile de pénitence et l'exhorta à y vivre saintement.

Cependant le traité de paix de Cateau-Cambrésis (1559), paix impolitique qui fut le dernier acte du règne de Henri II, semblait néanmoins promettre à la France le repos. Elle n'avait guère connu depuis l'avènement de François

1. L'année commençait encore à Pâques dans le Limousin; de sorte que la mort de l'ermite de Mont-Jauvy eut lieu le 11 avril 1559, qui n'est pas le jour de Pâques, Pâques tombant cette année-là le 9 avril. (*Art de vérifier les dates*.)

2. « O misérable France ! s'écriait du Villars, à quelle perte et à quelle ruine t'es-tu laissé ainsi réduire, toi qui triomphais sur toutes les nations de l'Europe ! »

fut donnée au sénéchal de Limoges qui, au nom du roi, fit annoncer qu'on fit une procession, pour rendre grâce de ceste paix tant désirée par les pauvres sujets. Sur la réquisition du procureur du roi, on annonça, par son sonnet, que tous les habitants devaient assister à la messe, le dimanche suivant. Comme la lettre royale adressée aux consuls, ceux-ci envoyèrent au roi deux d'entre eux pour demander quel jour leur serait assigné. Comme on leur répondit qu'ils iraient au même rang en usage dans les autres villes, c'est-à-dire qu'ils tiendraient la gauche avec leurs chaperons, et les bagriers devant eux, au lieu d'être à droite; ils furent vivement contrariés et, dans une réunion composée de la consulaire, des bourgeois, marchands et autres, il fut décidé qu'ils n'assisteraient pas à la cérémonie. Le jeudi suivant, ils se rendraient à une messe, qui partirait de l'église collégiale de Saint-Étienne. Le lieutenant du roi leur intima l'ordre de se rendre à la messe comme ils persistaient dans leur résolution. Les bourgeois de la ville « avec leurs robes et bastons, » le lieutenant, leur officier, à cheval, portant l'étendard de la ville, et précédés « de quatre tabourets » et autres instruments de musique, annonçant par leurs sonneries toutes les rues que la procession et les autres fêtes de la joie publique auraient lieu le lendemain. En effet, dès sept heures du matin, ils se réunirent à la maison commune, où se trouvaient le trésorier général de France, avec Étienne de la Roche et prévôt, et d'où ils partirent, revêtus de leurs robes, accompagnés du juge civil et prévôt criminel, du procureur et du greffier du roi. Autour d'eux se pressaient un grand nombre de bourgeois, marchands et d'autres habitants de la ville.

Le cortège se rendit à l'église de Saint-Martial, où fut célébrée une messe solennelle, après laquelle les chanoines portèrent en procession la châsse de leur patron, celle de saint Loup et celle de saint Aurélien, par les rues de la ville, accompagnés des prêtres des deux églises paroissiales et des quatre couvents d'ordres mendiants. Les consuls et leur prévôt tenaient à la main chacun un flambeau d'un livre et demie de cire, tandis que d'autres les précédaient avec douze torches, auxquelles étaient attachés les pennons aux armes de la ville. Après cette cérémonie, ils firent dresser sur la place des Bancs un arbre haut de quatre-vingts pieds, « lequel fut garni de grand quantité de fagots, avec force pouldre de canon ; à la sonmité trois baricques de tourmentine (térébenthine), et au bas, quatre baricques de la tourmentine et pouldre à canon, et outre ce, trois charretées de gros boys et deux charretées de fagots, avec pouldre de canon et tourmentine ; et un peu plus loing, à l'endroit du pillory, furent dressées trois douzaines de pièces d'artillerie. » Le cortège, dans le même ordre que pour la procession, partit à une heure de l'après-midi, de la maison commune, précédé de deux enfants portant des torches aux armoiries du roi de France et du dauphin. On arriva ainsi sur la place, au bruit de douze pièces d'artillerie. Après avoir fait trois fois le tour de l'arbre, le trésorier général et les consuls allumèrent le feu, aux grands applaudissements de la foule, contente de ce que ses magistrats avaient su maintenir leurs privilèges.

D'autres intérêts à sauvegarder, les luttes incessantes contre les prétentions de l'État, qui exigeait chaque jour de nouveaux impôts, préoccupèrent encore les consuls. Le haut et le bas Limousin eurent à se répartir la somme de douze mille livres, pour le remboursement à faire au nom-

astel, pourvu de l'office de surintendant des finances, la suppression avait été ordonnée par le roi. Il en fut le même, lorsqu'on demanda au tiers-état de nouveaux impôts pour les fiefs et arrière-fiefs qu'il détenait en main-morte, et dont la recherche avait été confiée à M. de Chambrat, seigneur de Lavaud¹. Les consuls s'opposèrent, mais inutilement, à la nomination d'un notaire royal pour la ville de Limoges. Les privilèges et les franchises si souvent invoqués dans les derniers siècles par la commune, méprisés avec tant d'obstination par les consuls contre les comtes, les rois d'Angleterre, les rois de France, et le clergé, étaient ouvertement méconnus. L'autorité royale absorbait tous les droits conquis par la commune au cours des siècles. Au mois de juillet, le 9, jour de dimanche, on célébra la mort d'Henri II (1559). Cette nouvelle prématurée car le roi n'expira que le lendemain, ne donna lieu à aucune manifestation. Ce règne n'avait rien eu, ni de glorieux, ni de triste, qui pût mériter l'expression de la douleur publique ni l'enthousiasme de la reconnaissance. La peste, la guerre et les impôts avaient mis le comble à la misère du peuple; la bourgeoisie avait vu diminuer sa fortune, le commerce son activité, la noblesse son ascendant et l'Église son influence; dans tous les rangs de la société, le mécontentement, quoique parfois dissimulé, n'en couvait pas moins de secrets fermentations de discordes et de haines.

Limousin avait fourni aux graves négociations politiques de ce règne une de ses illustrations. Jean des Mondus Fraisse, né au château de ce nom, après avoir été évêque de Bayonne en 1550, prit une grande part aux relations diplomatiques de Henri II avec les puissances étrangères dont on voulut se faire des alliées contre Char-

¹ Lettres de Henri II du 30 mai 1559. (*Regist. consulaires.*)

les-Quint. Chargé d'une ambassade près des princes d'Allemagne en 1551 et 1552, il avait défendu avec éloquence les intérêts de la France à l'assemblée de Passaw. D'autres missions diplomatiques lui furent encore confiées par le même roi, qui appréciait sa fidélité et ses talents ¹.

1. C'est à Jean des Moutiers, évêque de Bayonne, qu'est due la construction de la principale partie du château du Fraisse, dans la commune de Nouic, mais la partie la plus ancienne remontait aux premières années du XIII^e siècle. La même famille l'a toujours possédé depuis cette époque. Jean des Moutiers avait composé un ouvrage sous ce titre : *Des états et des familles illustres du monde chrétien*, et un autre, cité par Du Verdier dans sa bibliothèque imprimée en 1585, intitulé : *Sommaire de l'origine, description et merveilles d'Écosse, avec une petite chronique des roys dudit pays*. Il mourut en 1558. (De Thou : *Hist.*, l. 8.)

CHAPITRE XXIV

JEANNE D'ALBRET DANS LA VICOMTÉ; LE PROTESTANTISME.

Après de l'hérésie à Limoges. — Abjuration à Saint-Yrieix. — La bourgeoisie avide de nouveautés. — Les consuls de Limoges prennent des précautions. — Premiers actes de violence exercés par les protestants; conduite du clergé et des consuls. — Nouvelles violences des protestants. — Ils tiennent des assemblées; précautions prises par les consuls. — La défense organisée à Limoges. — Les protestants deviennent plus hardis. — Les consuls de Limoges aux Etats d'Orléans. — Le prédicant Lafontaine à Limoges. — Les lieutenants du roi dans le Limousin. — Réunion des consuls pour régler l'entrée des troupes du maréchal de Thermes. — Les troupes en garnison à Brive. — Note sur la dépense faite pour les troupes campées à Aixe. — Les consuls appellent les maréchaux de la Basse-Marche et le Montmorillon. — Etat des esprits à l'avènement de Charles IX; excitations de Jeanne d'Albret. — Les protestants envahissent les villages. — Les protestants à Rochechouart. — Les ministres Duparc et Belch. — Réclamations des consuls contre un nouvel impôt. — Prédication à Saint-Martial; quelques protestants chassés de la ville. — Insulte à la religion catholique pendant une procession. — Les consuls demandant des secours à Pontbriant. — Quelques compagnies de gens d'armes arrivent à Limoges. — Erection de la vicomté en marquisat. — Ordre du roi de Navarre aux habitants. — Arrivée du comte de Ventadour; discussions entre lui et les consuls. — Mort l'Antoine de Bourbon; les ornements des églises enlevés par les consuls. — Mesures prises par les consuls contre la cherté du blé. — Les maladies contagieuses à Limoges. — Vingt employés pour combattre le fléau. — La ville d'Uzerche assignée aux protestants. — Jeanne d'Albret et son fils à Limoges. — Opposition des consuls à la violation de leurs privilèges. — Etablissement d'une Cour de justice. — Jeanne d'Albret réclame les censives. — Note sur les impôts. — Institution de juges de police. — Les chefs du parti catholique à Limoges. — On pourvoit à la sûreté de la ville.

La Réforme, qui s'était d'abord montrée hardie, décidée à saper les fondements du catholicisme, offrant à tous le dangereux privilège de se faire une croyance par la lecture de la libre interprétation de l'Écriture sainte, semblait avoir triomphé sous les deux derniers règnes, et reculé devant les persécutions exercées contre ses adeptes; mais elle

n'en travaillait pas moins dans l'ombre contre les dogmes de l'Eglise. Sous François II, pauvre roi gouverné par une jeune et belle reine, qui avait reçu de son royal fiancé en présent de noces une magnifique coupe peinte par Court, dit Vigier, émailleur de Limoges ¹, les partisans des idées nouvelles avaient su mûrir dans l'ombre l'exécution de leurs projets. Quoique dominée par les princes de Lorraine, ces géants de la foi catholique menacée, l'hérésie, politique parce qu'elle promettait le pouvoir et la fortune à la petite noblesse, religieuse parce qu'elle déliait la conscience de toute satisfaction donnée à un culte intérieur, retrouva toute son énergie sous un roi faible, attira à elle les princes et les grands, séduisit les ignorants en leur attribuant la même intelligence qu'aux savants, car elle leur prêchait l'égalité intellectuelle, le libre arbitre dans le choix d'une religion. Armée d'un aussi puissant levier, elle ne consentait plus à reculer devant les violences du pouvoir, les persécutions ne pouvaient que servir sa cause. Au milieu des populations limousines, où le catholicisme était si vieux d'influence, d'autorité et de bonnes œuvres, il semblait qu'elle ne devait pas trouver de partisans; mais, pressé par les provinces voisines, avec lesquelles il avait de nombreux rapports d'origine et de relations commerciales, où les disciples de Calvin étaient déjà nombreux, excité par plusieurs gentilshommes qui, plus par ambition que par conviction, se déclaraient pour les novateurs, le Limousin ouvrit ses rangs aux prédicants de la réforme.

Déjà, à Saint-Yrieix, en 1551, un des viguiers de la ville, moins par conviction peut-être que par désir de nouveauté, avait ouvert sa maison pour y faire la Cène, parodie du plus

1. Cette œuvre d'art a été vendue 27,100 francs.

à mystère de la religion catholique. Ces premiers essais d'apostasy eurent peu de succès ; mais l'émotion fut grande, quand Yrieix Gentil, curé de Saint-Sulpice, abjura publiquement le catholicisme et se fit ministre protestant. Quatre ans après, un autre prêtre, Guillaume du Dognon, curé de la Jonchère, osa aussi apostasier. Le clergé effrayé amena contre lui ses paroissiens, et, malgré la sage intervention dont usait l'évêque de Limoges, les gens du roi firent au bourreau le prêtre apostat, qui refusa de se rétracter, même en présence des tourments qui l'attendaient ; et baillonné, conduit au supplice et brûlé vif à Limoges, sur la place des Bancs¹.

Le peuple, qui en général ne comprenait pas dans quelle mesure on le poussait, eut de la pitié pour la victime, admira son courage et crut voir quelque chose de merveilleux dans cette circonstance du supplice. Bientôt les bourgeois se mirent à réfléchir à cette religion de libre examen, dont les conséquences semblaient leur promettre l'autorité et le règlement des affaires publiques, au détriment de la noblesse et du clergé ; d'autres, plus hardis ou plus curieux, se joignirent parmi les néophytes du nouveau culte expliqué par des apôtres improvisés, ardents à la conversion de la foule errante. Quand la nuit était venue, ils se glissaient secrètement dans les maisons où avaient lieu les conciliabules et les prédications. On cita bientôt dans la vicomté les noms des adeptes du peuple, de la bourgeoisie et de la noblesse qui s'étaient laissé entraîner. Quelques-uns osèrent avouer publiquement leurs doctrines et crurent pouvoir détruire les dogmes catholiques qui avaient fait la vie, les progrès de l'esprit humain à travers de plus de quinze siècles. Une inquiétude se manifestait parmi les hommes sages,

¹ JEAN CRÉSPIN : *Hist. des martyrs*, t. V, p. 327.

qui, sans se rendre un compte exact de ce que préparaient ces événements, voyaient dans la foule irréfléchie des dispositions au désordre et à la violence.

Les consuls récemment entrés en charge¹, préoccupés de cet état de choses, résolurent cependant de prendre des précautions pour maintenir la ville en paix et pour réprimer toute tentative violente. Ils firent visiter ce qu'on appelait « la chambre du trésor du consulat », où avaient été déposés, lors de la répression des troubles, à l'occasion de la gabelle, les armes, « bastons et harnois » des habitants. Tout s'y trouva en mauvais état; plusieurs engins avaient été enlevés. « Quoy voyant, par trois ou quatre forbisseurs firent forbir et racoustrer tous lesdicts bastons, avec les arquebuses et harnois, et firent mettre en la chambre du trésor et en la chambre appelée du conseil portans bastons, et après les firent remplir de hallebardes, picques, javelynes et aultres à bois long. » Mais les impatients du parti calviniste n'attendirent pas le moment de la discussion qui éclaire les esprits; ils recoururent aux excès, qui déshonorent toujours même les meilleures causes. Pendant que la conspiration d'Amboise s'ourdissait dans l'ombre, des conciliabules avaient lieu fréquemment à Limoges. Quelques calvinistes de nouvelle date, mais plus pressés que les autres, brisèrent pendant la nuit les images de la Vierge et de saint François placées sur le portail du couvent des Cordeliers. L'émotion fut générale; l'impossibilité de découvrir les coupables ne fit qu'accroître l'audace des nouveaux convertis (4 juillet 1560). Quelques jours après on eut à déplorer un nouvel acte de vandalisme. — « Le di-

1. Les consuls nommés le 7 décembre 1559 étaient : Jean Veyrier, Grégoire Deschamps, Jean Rougeron, Martial Vertamon, François du Boys, Hélié Galichier, Nicolas Voulrey, François de Lanneau, Pierre du Monteil, Pierre du Mas, Pierre Boyol et Pierre Boulhon. (*Reg. consul.*)

manche quatorzième juillet, de nuit fut rompu, froissé et gecté par terre l'image de la benoïste vierge Marie étant en la place et derrière l'église Saint-Michel¹. La tête de la Vierge fut même portée au pilori du marché des Bances où l'on exécutait les malfaiteurs.

Le catholicisme voila son auguste face en présence de cette odieuse profanation, et demanda au peuple une solennelle expiation. Le lendemain, le clergé, suivi d'une foule nombreuse et triste, vint relever la statue, devant laquelle tout le monde se prosterna. La piété outragée demanda davantage : le clergé, espérant ainsi effrayer les sectaires, ordonna qu'une procession eût lieu, à sept heures du soir, par toutes les rues de la ville. La foule répondit à cet appel; un immense cortège de bourgeois et d'artisans, de prêtres de tous les ordres se mit en marche, portant en triomphe la statue de la Vierge, devant laquelle marchaient les bannières de toutes les corporations. Le chanoine Jean de Champsac mit cette effigie à l'abri des insultes par la construction à ses frais d'une chapelle couverte en plomb qui porta son nom². Tout acte d'irrévérence, pendant ces expiations religieuses, irritait les assistants. Sur la place des Bances, deux étrangers, placés à la porte d'une auberge, eurent l'air d'insulter tous ces catholiques, dont la foi s'exaltait en proportion des outrages qu'on leur adressait : aussi une vive émotion se manifesta-t-elle dans tous les rangs. On allait se précipiter sur les imprudents, qui prirent la fuite, lorsque des gens armés se réunirent et accompagnèrent la procession pour la protéger. De nouvelles insultes s'étant produites, l'indignation ne put plus se contenir. Un charpentier, nommé Grosserais, fut tué sans pitié à la place Saint-Michel. Dans une réunion, qui eut lieu à la maison

1. *Reg. consulaire.*

2. On la nomme aussi Notre-Dame-des-Aides, du nom d'une confrérie.

commune, on décida que Martial Deschamps, secrétaire des consuls, se rendrait en toute hâte auprès du roi de Navarre, alors à Nérac, pour l'avertir de ce qui avait lieu. Celui-ci, déjà partisan de la réforme, comme la reine Jeanne d'Albret, ne fut pas grandement ému de ces nouvelles : il se contenta de mander à ses officiers « de tenir l'œil sur les passans et repassans, s'ilz estoient armés; de quelles armes; s'il y avoit congrégations et monopoles, de l'avertir du tout. » On décida alors que vingt personnes veilleraient chaque jour à la garde de chacune des portes de la ville.

Ces précautions ne purent ni calmer les esprits des catholiques, ni effrayer les ennemis de leur culte. Des plaintes partirent de tous côtés contre les calvinistes, dont l'audace se manifesta par de nouveaux outrages. Une autre image de la Vierge qui se trouvait à une des portes de la Cité, du côté des Vimières, fut aussi arrachée, traînée dans la boue et mutilée.

François de Pontbriant, alors gouverneur de la ville, pour calmer l'agitation des esprits, accusa de ce nouvel attentat deux enfants que leurs familles eurent beaucoup de peine à sauver du supplice, mais qui furent pendus en effigie. Quelque temps après, furent aussi brisées pendant la nuit les croix et les images des saints, placées depuis des siècles dans les vignes des environs et dans des niches sur divers points des murs de la ville.

Au dehors, les protestants tenaient des assemblées dans les petites localités, où la force ne pouvait les contenir. A la nouvelle que quelques-uns d'entre eux « avaient mené au présent pais ung homme prêdicant, incogneu, qu'ils firent prescher doctrines faulses, pernicieuses, libertines à leur plaisir à une demy lieue des environs de la ville, » dans la crainte de nouveaux scandales, on renforça la garde

qui veillait aux portes. On envoya de nouveau vers le roi de Navarre pour l'avertir de ce qui se passait. Bientôt les consuls annoncèrent que le vicomte-roi se disposait à envoyer à Limoges le seigneur de Thermes avec huit compagnies d'ordonnances pour « chastier et punir les sédicioz rebelles et désobeyssans aux commandemens de Dieu et de l'Eglise; » mais qu'auparavant, il enverrait le seigneur de Ventadour, gouverneur et sénéchal du Limousin, chargé de s'enquérir de ce qui s'était passé, notamment de la destruction de l'église de Saint-Étienne et de l'assassinat du grand vicaire de l'évêque. En effet, le seigneur de Ventadour arriva bientôt après, fit appeler le grand vicaire, les principaux chanoines des églises de Saint-Étienne, de Saint-Martial, les officiers du roi, les bourgeois et marchands notables, et s'assura de la fausseté des rumeurs qui avaient couru au loin, car l'église de Saint-Étienne n'avait point été détruite, ni le grand vicaire mis à mort.

Cependant l'audace des calvinistes croissait; l'indignation des catholiques devenant plus grande que jamais, cent vingt des principaux d'entre eux accourent à la maison commune, pour prêter main-forte aux consuls. Un médecin allemand, habitant la ville depuis quelque temps, fortement soupçonné d'hérésie, est arrêté et gardé à vue par des gens armés. Les consuls, sommés de veiller plus attentivement à l'ordre public, choisissent pour capitaine de la ville François Colomb, catholique exalté, qui donne des ordres en conséquence. Le jour et la nuit des patrouilles parcourent les rues, menaçant d'arrêter tous fauteurs d'hérésie.

Les calvinistes, car leur nombre s'était augmenté d'étrangers venus les jours précédents, fatigués de cette surveillance, mais n'osant pas résister par la force, recoururent à de honteux moyens : ils enfoncèrent dans les pavés des rues des pointes de fer qui devaient blesser les patrouilles,

et même, pendant la nuit, ils tirèrent de leurs maisons des coups de feu sur les soldats. Un soir, plus audacieux à braver les catholiques, ils se présentèrent, en bon ordre et en assez grand nombre, à la porte des prisons, demandant qu'on mit en liberté le médecin allemand. Plusieurs furent arrêtés, mais protégés secrètement par le vicomte de Limoges et surtout par la vicomtesse Jeanne d'Albret, ils ne tardèrent pas à recouvrer leur liberté.

Sur ces entrefaites, comme des plaintes partaient de toutes les provinces, demandant au roi de remédier aux troubles, François II fit annoncer que les états généraux se réuniraient à Orléans le 10 décembre prochain. Le vicomte-roi fut invité à s'y rendre, et aussitôt les consuls envoyèrent vers lui Martial Essenault, avocat au siège présidial, Jean Verrier et Pierre Boulhon, leurs collègues, pour le prier de se charger de leurs cahiers de doléances. Ne l'ayant pas trouvé, comme ils l'espéraient, à La Rochefoucauld, ils se seraient remis en route et l'auraient rejoint à Chaunai en Poitou, où il leur aurait promis tout son dévouement. Selon d'autres, il aurait passé par Limoges, où sept à huit cents gentilshommes bien armés seraient venus offrir, à la même époque, aux princes de la maison de Bourbon, dix mille hommes bien équipés, au nom des réformés du Midi, s'ils voulaient entreprendre de s'emparer de la personne du roi, ce qui aurait été refusé. Cette dernière assertion est sans fondement et ne saurait être acceptée, car le tiers-état de Limoges choisit, pour ses représentants à l'assemblée, Jean du Boys, maître de la monnaie, et Jean Bernard, chargés de faire valoir leurs doléances; ce qui semble prouver que le tiers-état comptait peu sur le vicomte, qu'on regardait généralement comme engagé dans toutes les entreprises contre les princes de la maison de Lorraine.

Les troubles continuaient dans la ville malgré la surveillance des consuls et la garnison qui, campée à Saint-Étienne, sous le commandement du capitaine Loyset, veillait à la conservation des édifices religieux; les catholiques, toujours toujours sur leurs gardes, étaient inquiets de l'audace de leurs ennemis. Jusqu'alors cependant aucun ministre avoué des nouvelles croyances n'était venu recruter publiquement des prosélytes. Ce n'était qu'en secret que quelques hommes, sans autre titre que leurs convictions, avaient cherché à propager leurs doctrines. Mais à l'arrivée d'un nommé Lafontaine, qui venait, disait-on, au nom de Jeanne d'Albret, la préoccupation fut générale. Partout, sur les places publiques, dans les maisons, aux portes des églises, on discutait l'Écriture sainte, que catholiques et calvinistes interprétaient à leur manière. Alors eut lieu en Limousin la première « école buissonnière ». On accourut pour entendre Lafontaine, qui prêchait dans le bois du Moulin-Blanc, sur la route d'Aixe à Limoges, appartenant à Jean Lescure, bourgeois. Bientôt on apprit que la lutte armée allait s'engager; que la cour préférait les conseils des Guise à ceux du vertueux l'Hospital. Le roi de Navarre, vicomte de Limoges, et Condé venaient d'être arrêtés. Excités par les violentes prédications du ministre réformé, les calvinistes du Limousin, indignés, se disposèrent à recourir à la force; ils prirent les armes pour garder les passages et pour prévenir toute surprise. De leur côté, les consuls, craignant qu'on ne cherchât à s'emparer de la ville, firent surveiller les portes.

Malgré toutes ces précautions, le nombre des prétendus réformés augmentait; les discussions religieuses continuaient. Convaincre ses adversaires n'étant plus possible, la passion étant l'âme de ces conciles de la rue qui se terminaient toujours par des injures, par des actes de vio-

lence. Dans la crainte de voir piller les églises, le clergé paya encore quelques compagnies de gens armés, qui veillaient aux portes, pendant que le capitaine Loyset maintenait son corps de garde à Saint-Étienne. Ce fut pendant ces jours de désordre et par suite de toutes ces précautions que le bruit s'était répandu au loin que les huguenots avaient détruit la cathédrale. Quoique le duc de Ventadour, chargé de s'enquérir des faits, n'eût rien constaté de semblable, le roi envoya le maréchal de Thermes, avec huit compagnies d'ordonnances et douze cents hommes commandés par les seigneurs de la Vauguyon et des Cars, qui arrivèrent à Saint-Junien le 6 décembre 1560, et s'y arrêtèrent en attendant de nouveaux renforts. Sur ces entrefaites, le 7 du même mois, eut lieu l'élection des consuls, après laquelle les élus ¹, pour témoigner de leur foi religieuse, allèrent rendre grâces à Dieu à l'église de Saint-Martial, où ils firent chanter la messe : puis, selon la résolution prise précédemment, quatre d'entre eux donnèrent « quatre pièces d'artillerie de fonte, assises sur chevaux, au lieu d'un banquet que chacun d'eux devoit faire ».

Le même jour ils tinrent une séance à laquelle assistèrent les principaux bourgeois et notables dans le but de savoir quelles charges on aurait à supporter pour les frais des troupes campées à Saint-Junien, mais qui devaient venir à Limoges. Ils envoyèrent deux des leurs, Jacques Grégoire et Jean Dumontheil, vers le maréchal de Thermes, pour savoir comment il devait entrer dans la ville, et s'il fallait « fournir à ladite gendarmerie vivres, logis, ustensilles ou aultres choses ». Après avoir appris les intentions du maréchal, mais voyant que les capitaines Ambars, Sar-

1. Martial Des Cordes, Jean Vidau, Pierre Raymond, Pierre Des Cordes, Jacques Benoit, Jean Dumontheil, Martial du Boys. Pierre Saleys, Pierre Segond, Thomas Brugière, Martial Maillot, Jacques Grégoire. (*Reg. consul.*)

part et Jacques Wolf, chargés de conduire les premières bandes composées de mille hommes d'infanterie, ne s'étaient pas encore dirigés sur Limoges, ils songèrent à faire valoir leurs anciens privilèges en vertu desquels les troupes étrangères ne devaient loger ni dans la ville, ni dans les bourgs. Un sursis leur fut accordé, et en attendant que la décision fût prise dans les conseils du roi, le maréchal consentit à envoyer ses gens de pied en logement à Aixe, mais en faisant signer aux consuls l'engagement de lui fournir les vivres nécessaires, ce qui eut lieu durant vingt-cinq jours, pendant lesquels d'autres troupes tenaient aussi garnison dans les localités voisines de Limoges. Le maréchal resta à la tête de sa cavalerie jusqu'à la mort de François II.

M. de Marval, maître d'hôtel du seigneur des Cars, partit pour la cour, et obtint que les compagnies d'ordonnances antonnées dans le Limousin se retireraient immédiatement. Cette concession était illusoire, car on ordonnait en même temps que la compagnie de M^{re} la prince prit garnison à Limoges. Les consuls protestèrent en toute hâte; Jacques Régroire, l'un d'eux, se rendit à Paris pour réclamer, au nom des privilèges accordés à la ville, l'exemption du logement des gens de guerre. Satisfaction leur fut donnée; les troupes reçurent l'ordre d'aller tenir garnison à Brive. Mais l'entretien de celles qui avaient séjourné à Aixe n'en fut pas moins très-onéreux pour les habitants de Limoges, comme l'indique l'état dressé à cette occasion ¹. Les con-

1. A la compagnie du capitaine Sarlabour, qui est de deux cents quarante arquebuziers, deux livres de pain bourgeois pour chacun soldat, pesant chacune une livre seize onces, ledit pain essayé et rassé, liij^s vij l. pain.
Item, en vin à raison d'un pot pour chacun soldat, cy ij^s XL polz.
Item, en chair, à raison d'une livre de bœuf et demy
de mouton, pesant chacune livre seize onces, cy liij^s vij ss

suls furent obligés d'avancer de leurs deniers six mille cent livres, pour payer les frais de route des troupes envoyées ailleurs : mais, un mois après, cette somme leur fut remboursée¹. Quant au montant des dépenses de la garnison d'Aixe, il fut de cinq mille huit cent seize francs environ qu'on ne put payer que par un impôt réparti seulement sur la ville de Limoges et non sur les environs.

La présence des troupes dans les localités voisines avait donné quelques jours de paix au pays ; mais après le départ, comme on redoutait de nouveaux désordres, et dans la crainte de ne pouvoir maintenir l'autorité du roi les consuls appelèrent à leur secours les prévôts et maréchaux de la Basse-Marche, de Montmorillon et du Limousin qui, disposant de douze fantassins et de trente-deux archers, se montraient décidés à châtier les rebelles. Cette force armée, qui demeura un mois à Limoges, occasionna

Item, ez jours de poisson, au lieu de ladite chair, sera fourny une morue une livre fromage et un quarteron d'huile d'olif, pour quatre soldatz.

Chacune livre de pain estimée à.....	iiij d.
Le pot de vin, à raison de.....	xvj d.
La livre de bœuf, à raison de.....	vj d.
Livre de mouton, à raison de.....	ix d.
La morue, à raison de.....	ij s.
Livre de fromage, à raison de.....	xij d.
Livre d'huile.....	xviij d.

Qui est, pour la nourriture de chacun soldat, à raison de ij s. viij d. obole pour jour de chair, et ij s. x d. obole pour jour de poisson. Aux autres compagnies sera fourny *pro rata* selon le nombre pourté par le rolle du commissaire Cambes ; pour le maistre du camp, sera faict fourniture aultant qu'à huict soldatz.

Pour les capitaines en chef, aultant que à six.

Au lieutenant, aultant que à quatre.

A l'enseigne, aultant.

Aux lampessades (officier subterne, sergent) et payes royales, aultant que à deux.

Le commissaire Cambis aura égard à la fourniture des vivres, à ce qu'il ne se commette abus, et lui sera administré aultant que à quatre soldatz.

Faict au pont Saint-Junien, le viij^e jour de décembre m. v^e Lx. Signé Paule de Termes.

1. Reg. consul.

de grands frais à la charge des consuls, mais imposé aux calvinistes, qui n'osèrent rien entreprendre. Sur ces entrefaites, on apprit la mort du roi François II, dont le corps allait sans bruit à Saint-Denis, escorté seulement de ses deux précepteurs et d'un évêque. Le clergé, qui combattait toujours la réforme à outrance, regrettait que le prince n'eût pas eu son Tanneguy-Duchâtel pour le servir de ses ennemis ¹.

Le nouveau règne, celui d'un enfant livré aux caprices de l'ambition de sa mère et des factions qui l'entouraient et portaient de son nom, commença par un pardon aux pasteurs fanatiques de l'époque; mais ni le pardon, ni la persécution ne pouvaient arrêter la révolution qui poussait le pays. La réforme continuait d'agiter les villes, semant partout ces germes de discordes d'où devait sortir, meurtrière et sanglante, la liberté de conscience, et avec celle-ci de nouvelles calamités pour l'avenir. Aux états d'Orléans, où l'Hosanna avait vainement sollicité des droits égaux pour les deux cultes, le parti des Guise réclama des supplices contre les huguenots. Cependant quelques concessions furent faites par l'édit de juillet (1561). Les calvinistes de Limoges purent alors assister librement aux prédications de deux ministres du Parc et Belchi, dont la parole, éloquentes quelquefois, et souvent trop emportée, réunissait le peuple dans les villages voisins, à Laborie, à la Couture et à Mont-Jauvy. Ils abusèrent des concessions que leur donnait l'opinion publique, et se montrèrent plus fiers et plus intolérants. C'est qu'ils comptaient sur la protection de Jeanne d'Albret, qui les excitait secrètement à persécuter, et aimaient à se répéter les paroles de la vicomtesse de Limoges à Catherine de Médicis, « que plutôt d'aller jamais

¹ On avait mis ces mots sur le drap mortuaire du roi : « Ou est maintenant Tanneguy-Duchâtel ? »

à la messe, si elle avait son royaume et son fils dans la main, elle les jetterait tous deux au fond de la mer, pour ne lui être en empêchement. » Antoine de Bourbon, au contraire, retenu par l'évêque de Mende et par François des Cars, partisans des Guise, agissait avec timidité et semblait craindre d'arborer son drapeau; mais il était plus hardi quand il s'agissait d'user de ses droits contre ses sujets de la vicomté. Au mois de mai 1560, Pierre Belin, son procureur en la cour du parlement de Paris, avait fait savoir aux consuls que le roi et la reine de Navarre demandaient l'exécution d'un arrêt contre certains habitants, à raison des censives des maisons. Il fallut payer. Au mois d'août de la même année, on n'en envoya pas moins une députation à Poitiers pour complimenter Jeanne d'Albret qui allait rejoindre son mari.

Sur la fin du mois d'octobre, les protestants, qui avaient joui assez paisiblement de la liberté accordée par les édits précédents de s'assembler dans les faubourgs, se montrèrent plus entreprenants, prétendant exercer leur culte même dans les églises. Ils envahirent celle de Saint-Cessadre (Saint-Cessateur) pour y faire leurs prêches. Chassés par les catholiques, ils s'emparèrent de celle de Sainte-Valérie, placée près du couvent des Jacobins. Leurs ministres y firent la cène et y administrèrent le baptême à plusieurs enfants. Les plus notables d'entre eux, sur la plainte des femmes catholiques qui appartenaient à la confrérie de Sainte-Valérie, furent appelés devant les magistrats du siège présidial, qui devaient leur enjoindre d'abandonner l'église; mais ils revendiquèrent hautement le droit d'y faire les cérémonies de leur culte. Ainsi, les deux partis, en portant leurs réclamations devant la justice, semblaient renoncer à recourir à la violence. Pourquoi n'en fut-il pas toujours de même? Les consuls et les officiers du

roi-vicomte, sur l'avis du grand vicaire de l'évêque, portèrent l'affaire, instruite au présidial, devant le roi de Navarre, en sa qualité de lieutenant général du roi de France, qui décida que le sénéchal du Limousin et les consuls seraient rendre l'église aux catholiques, et que la même décision serait notifiée, comme ordonnant la restitution de toutes les églises partout où les protestants s'en seraient emparés « sous prétexte des différends et controverses des deux opinions de la religion ¹. » Ce fut l'application de l'édit de 1561.

Ce n'était pas seulement à Limoges que se heurtaient les opinions religieuses, mais aussi dans les principales localités du pays. Claude, vicomte de Rochechouart, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, avait fait publier à son de trompe l'interdiction absolue de prêcher la réforme dans la ville de Rochechouart; mais, malgré cette défense, un maître d'école, nommé Jean Lespinasse, avait osé tenir des conciliabules pendant la nuit, et l'on s'aperçut bientôt qu'une certaine agitation divisait les habitants. Le vicomte le fit arrêter, au moment où il dogmatisait en secret au milieu de trois cents auditeurs (1561).

A mesure que s'affirmaient les dissentiments en matière de foi et que de là surgissaient des passions hostiles, la désunion avait lieu parmi les habitants de Limoges, selon qu'ils étaient ostensiblement ou en secret partisans de Rome ou de Calvin; aussi remarque-t-on que cette même année, quand on procéda à de nouvelles élections consulaires, on ne réélut qu'un seul des anciens membres. Était-ce parce que les anciens n'avaient pas assez bien protégé les intérêts catholiques, ou parce que les partisans de la réforme espéraient être soutenus par les nouveaux

1. ARCH. DE PAU : *F. de la vicomté de Limoges*. Cette décision est du 10 novembre 1561.

élus ¹? Quoi qu'il en soit, les protestants, forcés d'abandonner l'église de Sainte-Valérie, à défaut de temple, firent leurs cérémonies dans des maisons particulières. Un orfèvre de la rue des Combes, nommé Jean Bertrand, leur permit de dresser dans la cour de sa maison, près de l'hôpital de Saint-Martial, une chaire autour de laquelle se réunissaient tous les jours des enfants, des femmes, des bourgeois et même des prêtres, pour entendre les ministres Duparc et Belchi. Deux moines de l'ordre de Saint-Augustin y jetèrent le froc en pleine assemblée et se déclarèrent disciples de Calvin.

Les nouveaux consuls n'eurent pas seulement à s'occuper de maintenir la paix entre les catholiques et les dissidents, il leur fallut réclamer contre la levée de nouveaux impôts, payer, malgré leur opposition, à la recette générale de Riom une somme de sept cent cinquante livres. En même temps, le roi, « pour subvenir à ses affaires, » venait d'imposer sur le vin cinq sous par muid dans toute l'étendue de l'élection. Les consuls s'entendirent avec les principales localités pour réclamer, exposant au roi Charles IX et à la reine mère « que leur pays est un pays montieux, le plus povere et infertile que pays du royaume, en la plus grande partie duquel ne croit et provient bled et vin, si ce n'est que raves et chataignes. Et y est la povereté si grande, que de dix familles l'une ne mange pain, ne boit vin une fois la semaine; » mais que cependant ils avaient fait publier l'édit, et qu'ils offraient de se racheter de l'impôt par l'offre d'une somme de cinquante mille livres pour les six années, ce qui fut accepté ². Pour la perception de celle

1. Les consuls élus le 7 décembre 1561 furent : Aymeri Verrier, Martial Decordes, Jean Decordes, Guillem Disnemat, Jean Lescure, Pierre Sanxon, Jacques de Vaubrun, Jouvent Reynier, Pierre Valade, Jean Boulet, Estienne Disnemat. (*Reg. consul.*)

2. Lettres du conseil du roi du 11 avril 1562.

ne et sa répartition, les trois états du Haut-Limousin se réunirent à Limoges et décidèrent qu'elle serait levée sous forme de taille, mais seulement sur le tiers état ¹.

Les actes de violence de la part des catholiques ou des protestants coïncidaient presque toujours avec l'établissement et la répartition des impôts, soit que les dissidents considérassent ces mesures comme devant servir à les combattre, soit que les catholiques en attribuassent la cause aux entreprises de leurs ennemis contre l'ordre public. Comme les prédications des ministres de Calvin avaient chaque jour pour résultat le scandale de nouvelles conversions, le clergé catholique opposait son éloquence à ces empiétements irréfléchis, et cherchait dans ses rangs quelque saint Bernard ou quelque saint Dominique qui pût lutter contre l'hérésie. Les chanoines de Saint-Étienne firent venir de Rhodéz un prédicateur célèbre, nommé Martialis, qui prêcha dans la chaire de Saint-Martial pendant tout le Carême, sans être arrêté par les menaces des pasteurs protestants jaloux de ses succès. Il partit comblé de présents offerts par le clergé et par les personnes pieuses. Mais son éloquence n'avait fait que surexciter les passions : les catholiques, voyant que les protestants, conformément aux précédents édits, continuaient de s'assembler dans les faubourgs, et les soupçonnant de vouloir s'emparer de la ville, en chassèrent un grand nombre qui allèrent à Confolens. Après leur départ, on démolit la maison où avait lieu le prêche ; les bancs furent brûlés, ainsi que la chaire du prédicant, et la maison rasée ². Cependant plusieurs protestants restèrent dans les faubourgs et continuèrent leurs cérémonies dans le jardin de l'hôtel, où les introduisait secrètement Martial Borie, un de

¹ Relation du 20 avril de la même année.

² La Tour, t. IV, l. 30, p. 265.

leurs adhérents. Mais comme on les fouillait aux portes de la ville, ils prirent le parti de se fortifier derrière trois portes de pierre qu'ils gardaient eux-mêmes dans le faubourg Manigne. Quelques-uns se rendirent au siège de Châteauneuf en Angoumois.

Ces tristes représailles n'allèrent pas plus loin : on semblait comprendre de part et d'autre que le Christ avait apporté au monde la paix, la charité et l'amour. Les protestants continuaient de se réunir à Aixe, sans qu'on songeât à les inquiéter, lorsque le mardi de Pâques (1563), au moment où la procession des catholiques parcourait les rues, une pierre fut lancée sur la châsse de saint Martial, du côté de la Croix-Neuve. Tous les yeux cherchèrent l'auteur de ce sacrilège : on aperçut à une croisée un bourgeois, nommé Linlou, d'autres disent Rincaud, qui avait le chapeau sur la tête. Cette irrévérence fit croire que c'était le coupable. La foule, indignée de l'outrage fait à son apôtre, se précipita dans la maison, détruisa tout ce qui s'y trouvait, pour se venger de l'impie qui lui avait échappé. A cette nouvelle, les huguenots, qui étaient au prêche, s'apprêtaient à courir aux armes, lorsque la voix du ministre Duparc arrêta cet élan de fureur auquel, de leur côté, s'apprêtaient à résister les catholiques accourus à la maison de ville offrir leur secours aux consuls. Charles IX, informé de ce qui s'était passé pendant cette procession, ordonna des informations, « parce que autour de la présente ville se ramassoient aucuns perturbateurs, et par dehors et près de ladite ville se faisoient assembleez, presches et batesmes et aultres sacrements à la manière de Genève, où assistoient grand nombre de gens, dont le peuple estoit esmeu et grandement scandalisé. »

Quelque temps après, à la nouvelle que les protestants s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, qu'ils avaient

les églises, outragé le clergé, les catholiques, réunis en nombre à l'hôtel de ville, écrivirent à François Pontbriant, seigneur de Montréal, gouverneur et sénéchal de Limousin, l'informant qu'ils étaient menacés, le priant de venir les protéger avec tous les gentilshommes qu'il pourrait leur faire suivre. En attendant, pour veiller à la défense de la ville, on choisit six capitaines, qui, à l'appel de la nuit, venaient s'établir aux portes, d'où ils sortaient des patrouilles dans tous les quartiers. Cette milice, improvisée à la hâte, ne tarda pas à être troublée par des discordes. Le capitaine Colomb, qui avait été nommé de garde à la vieille tour de la Monnaie, refusa de céder ce poste à un autre; mais, comme on le pressait déjà de vouloir pactiser avec les protestants, on le força de se retirer, et il vint avec ses hommes se retrancher dans l'église de Saint-Étienne ¹.

Pontbriant, ayant pris l'avis des consuls, des officiers, des principaux bourgeois et marchands, ordonna que les habitants montassent la garde la nuit et le jour sous le commandement de chefs élus par chaque quartier. Alors on distribua toutes les armes déposées dans la maison du consulat. On appela le seigneur de la Roche, qui arriva avec un grand nombre de gens armés, gentilshommes que bourgeois, et après lui les seigneurs de Molin, d'Orsène et de Leychoussier, avec plusieurs compagnies d'étrangers. Le jour, comme la nuit, les hommes étaient à la garde de la seule porte par laquelle on pouvait pénétrer dans la ville. Les tours et les bastions, tous les lieux où devaient veiller des sentinelles, furent garnis, des fosses creusées en dedans, des pièces d'artillerie placées dans les tours, deux pièces de can-

¹ de 1538.

² de 1562.

pagne, l'une à la porte de la Reine, l'autre à la tour de la Prison. Comme les habitants du faubourg Manigne se croyaient menacés par les dissidents, le gouverneur les autorisa à établir des fortifications, des corps de garde, mais à condition qu'il en aurait les clefs et qu'on les démolirait à sa volonté.

Limoges devenait ainsi une place de guerre, où le commerce languissait, où la misère augmentait. Ne sachant plus comment fournir aux charges qui pesaient sur eux, les habitants s'adressèrent plusieurs fois au vicomte, roi de Navarre, en faveur duquel Charles IX, pour mieux l'attacher à son parti, et surtout Jeanne d'Albret, avait érigé en marquisat la vicomté de Limoges ¹. C'était de lui principa-

1. « Charles, par la grâce de Dieu, etc., sçavoir faisons que nous, ayant esgard et considération à la proximité de sang et de lignage, dont nous attiennt et atouchent nostre très-cher et très-ami oncle et tante, les roy et reyne de Navarre, vicomte et vicomtesse de Limoges, et désirant, en considération de ses grandes et très-dignes vertus et très-recommandables services, que nostre dict oncle a faict à nos prédécesseurs et nous, le favoriser et gratifier en toutes choses dignes de la grandeur de leur maison et de leurs successeurs, et conserver les droicts, qu'ont été délaissés à leurs dits prédécesseurs en la vicomté de Limoges, qui estoit antienement de la maison et duché de Bretaigne, et baillée à leurs prédécesseurs, pour leur apanage, avec tout droit de régalle, et icelle tenue de nous à foy et hommage lige, à cause de nostre duché de Guyenne, sans que nos prédécesseurs y aient prétendu aultres droitz que la souveraineté, de laquelle sont membres dépendants les terres et seigneuries de Peysac, de Mareuil, d'Ayen, d'Excideuil, d'Ans, Auberoche, de Noutron, de Châlusset, Châlus, Corbief, Larche, Ségur, Masseret, la prevosté de Saint-Yrieix, Tiviers et Aixe, dont les prédécesseurs de nostre dict oncle et tante et eux ont toujours jouy, et en icelle toujours un juge d'appell, qui connoissoit en appellation des juges des terres, seigneuries, chastellenies et baronies susdictes, et des aultres tenures et mouvans d'eux, à cause de ladicte vicomté de Limoges, sçavoir les villes, terres et seigneuries de Mareuil, Rochebeaucourt, d'Escars, Juilhac, Nexon, Lastours, Pompadour, Bré, Saint-Cyre, Laroche, Varayne, La Costière, Busière-Badil, Saint-Bonnet-la-Rivière, Saint-Ybars, Pierre-Butière, Saint-Aulaire, Mansac, Chabrignac, Lubersac, Thenon, Lamothe, Chalmers, Bernardière, Coussac, Châteaubouchet, Les Cars, Rouffiac, La Crousille, Juverlhac; des paroisses Condat, Villars, Puyguillem, Milhac, Saint-Laurent, Saint-Senac, La Roche-l'Abeille, Peyriénac, Saint-Sulpice, Marqueyssac, de la Mothe, Saint-Pantalé, des Bories, Jumilhac, Faxinet, Salou, La Joursse, Nantiat, Foulhade, Larenaudie, du Bourdeix, Saint-Jean-de-Ligoure, Saint-

ment qu'ils pouvaient alors obtenir aide et protection, et de la vicomtesse Jeanne d'Albret, qu'Antoine venait de renvoyer dans son duché de Vendôme, après avoir tenté en vain de la contraindre à faire profession de catholicisme. Il les autorisa à lever des impôts, mais sur les habitants de la ville seulement, pour l'entretien des hommes de la compagnie de son fils¹, les encouragea à maintenir la

Ant, Ligoure, Tourtoyrac, Châtre, Saint-Germain, Château-Chervix, Saint-Luce et des Combes; le château haut de Brujac, le château bas de Brujac, Vendôme, Banceuil, Vics, Fontaines, Lussac, Saint-Pardoux-la-Rivière, Sarran de Val, Saint-Cyprien, Abzac, Montréal, Savignat, Saint-Cyr, les campagnes Saint-Eloi, le Peu de Ban et Châlais, le pariage de Lardimalie, Crouzet, Tourdonnet, Bussière-Galant, Rossignol; la justice basse de Saint-Cic, la Porcherie, Jaulhac, Saint-Etienne de Lado; la justice du comté de Saint-Yrieix, de Badefol, Meubard, Rochefort, les terres de plusieurs seigneurs en ladite vicomté, la cour du sénéchal en ladite ville et ailleurs. Nous supplions et nostre dict oncle et tante, que nostre bon plaisir soit à ladite vicomté toutes les terres, seigneuries, chastellenies et baronies appartenant à eux appartenant, comme membres dépendans d'icelle, et en leur nom, titre et dignité de marquisat, et en supprimant l'office de juge d'appel, lui permettre créer et ériger seneschal de robe courte audict marquisat, et deux sièges de seneschal, en la ville de Limoges, capitale caual d'icel marquisat, et l'autre. Et en chacun desdicts sièges un lieutenant de robe longue un procureur et un greffier, pour connoître des appellations des juges des terres, seigneuries et chastellenies et baronies; et pour accommoder les subjects, ordonné que les appellations, qui seroient intervenues du seneschal, ressortiront nouveauement, sçavoir est celles que par nous ne doivent être jugées en dernier ressort par les juges présidant au siège principal de Limoges, et autres sièges présidiaux qui ont accoustumé connoître des appellations dudict juge d'appel, et celles qui sont hors de nostre cour parlementaire de Bordeaux, et sur le tout leur pouvoir pour les causes susdites, et autres bonnes, grandes et raisonnables considérations à nous mouvant, avons, par l'advis et conseil de nostre très-honorable dame mere, princes seigneurs de nostre sang et autres grands et notables personnages, érigé le marquisat l'énumération des localités précédentes. Mars 1561. » (Original Arch. de Pau. A ce même document sont attachés deux vidimus l'un du seigneur du même roi et de la même année, ordonnant que le siège de la vicomté de la Basse-Marche restera fixé à Dorat; l'autre créant deux sièges dans la Basse-Marche, le siège principal au Dorat, dont le premier magistrat prendra le titre de lieutenant-général. Ces deux pièces ne sont pas insérées dans l'inventaire.

Je tiens tout ceci de la bonté de M. Raymond, le savant archiviste de Pau, qui m'a prêté ses recherches.

22 juillet 1862.

ville sous l'obéissance du roi, « à raison des émotions, du passage des troupes, qui fouloient le pauvre peuple, d'ailleurs assez affligé tant pour la suite des guerres que chertés de tous vivres, mesme du bled ¹, parvenu à si haut pris qu'il n'y avoit moyen d'en faire modération. » Ordre fut aussi donné à toutes les compagnies de soldats de ne pas loger dans la ville, mais seulement dans les faubourgs et les environs ². Au mois d'août de la même année, arriva le comte des Cars pour prendre connaissance de l'état du pays et porteur d'une lettre adressée aux consuls, par laquelle le roi de Navarre les félicitait d'avoir su maintenir l'autorité du roi de France ³.

Pendant ce temps-là, le désordre augmentait dans les provinces; les protestants étaient déjà maîtres de plusieurs villes. Dans la crainte qu'ils ne s'emparassent aussi de Limoges, le comte de Ventadour y fut envoyé en qualité de lieutenant de Sa Majesté, pour le Haut et Bas-Limousin. Il arriva à Limoges (août) avec soixante argoulets ⁴ et arquebusiers à cheval, qui devaient lui servir toujours d'escorte; puis il ajouta à cette force armée soixante-dix autres arquebusiers à pied, cent à cheval, dont il donna le commandement à La Chapelle-Fouchier. Le seigneur de Châteauneuf et celui de la Brande commandaient aussi une compagnie de cent cinquante hommes, avec lesquels ils devaient parcourir le pays.

Le seigneur de Ventadour ne se contenta pas de faire des levées d'hommes à Limoges et dans les environs, il demanda aux consuls de lui livrer les clefs de la ville. Les consuls voyant en cela une violation de leurs privilèges, s'y

1. Le prix du blé était alors de 2 livres 7 sous 6 deniers, et en 1559, de 18 sous. (*Pouillé du diocèse de Limoges.*)

2. 20 juillet 1562.

3. 18 août.

4. Corps de cavalerie légère. (CHÉREUL, *Dict. des Instit.*)

refusèrent, portèrent leurs plaintes au roi de Navarre qui fut droit, et promit de maintenir toutes les anciennes immunités et franchises¹. Pendant ce temps, la compagnie du jeune Henri de Navarre séjourna quelques jours dans la ville, faisant fréquemment des sorties « sur aucuns personnages ramassés qui se vantaient par leurs menez et inventions d'entrer dans la place. » M. de Pontbriant faisait aussi bonne garde, et visitait chaque jour les postes qui gardaient les portes. Mais il n'en fallut pas moins payer l'impôt de six mille livres exigé par le roi pour l'entretien des troupes : les consuls en firent la répartition, pour la part qui leur incombait, sur tous les habitants, et même « sur les rebelles et séditeux. »

Il ne s'agissait plus, comme sous le dernier règne, de liberté de conscience ; cette liberté, les calvinistes l'invoquaient comme un droit exclusif de leur croyance ; ils ne réclamaient plus seulement celui de prier en public, ils s'efforçaient d'abaisser le catholicisme à leur niveau. Les catholiques ne voyaient plus en eux que des ennemis insurmontables. De là, pour toutes les localités où la lutte était engagée, des misères de toutes sortes. A Limoges, les consuls nommés pour l'année 1563² ne savaient plus comment faire face aux besoins de leurs concitoyens, comment payer la garnison établie dans la ville. Le vicomte-roi n'était plus pour modérer leur administration, pour la réglomenter : atteint d'une arquebusade à l'épaule gauche, le 14 octobre, voulant entrer à Rouen par la brèche, il était mort le 17 novembre, laissant un fils âgé de neuf ans, dirigé par une mère fanatique, ambitieuse et violente. Ne sachant plus

1. 14 septembre 1562.

2. Joseph Daavergne, Leonard Mosnier, Jean Duboys, Jacques de La Roche, Jean Colomb, Hélie Poyrat, Jean Lagorce, Martial de Lachenault, François du Houchey, Jean Farnes, Lazzaro Martin et François Martin. (Reg. communal.)

où se procurer des ressources, les consuls obtinrent Charles IX un édit qui les autorisait à faire enlever et vendre « tous les joyaux et argenteries estans ez prim et plus riches esglises de la ville, cité et faulxbourgs l'argent qui en proviendrait estre converty au remboursement des deniers fournis et empruntés pour faire le service de la garde de la ville (14 novembre 1562). » M. de briant, gouverneur et sénéchal, veilla à l'exécution de l'édit. On enleva de l'église de Saint-Martial « le grand joyau d'argent doré où estoit l'effigie de saint Martial, posé sur un piédestal enrichi de piarrerie et perles, ouvrage et facture industrieusement de grand somptuosité, où au pied engravé et couvert d'émail la vie de monseigneur saint Martial; » un grand crucifix d'argent placé au-dessus du grand autel, et un autre sur l'autel de saint Amand : la couverture en feuille d'argent placée sur la châsse et sur le tombeau du sépulcre, « avec dix images d'apostres, enlevés en bosse en petit volume d'or, les uns avoient des mains et pieds d'argent doré, dans les tabernacles de ladite châsse, garnis de couverts de pierres et perles précieuses; et estoient les joyaux et argenteries de la valeur de dix-huit mille tournois. »

L'Église payait ainsi les grands combats du catholicisme. L'avenir lui gardait d'autres épreuves; ses trésors de payer, à la fin du XVIII^e siècle, la main-d'œuvre des esclaves de 93. Ce vandalisme fait sourire de pitié les esprits de nos jours, asservis par l'infailibilité du mot et de la force; mais pour qui conserve encore quelque respect pour les choses saintes, il est facile de comprendre quelle dut être la douleur d'une population religieuse voyant disparaître ces riches ornements qu'avaient possédés ses ancêtres, et qui étaient sortis des mains des plus

des artistes. Le clergé ne put pas empêcher ces spoliations, mais il appela sur leurs auteurs la colère de Dieu et tous les remords de la conscience. L'avocat du roi, Maledent, dans ses écrits du temps, eut d'éloquentes imprécations contre ce sacrilège, qu'il compara à celui de Brennus, et l'or qu'on en retira à celui de Toulouse (*aurum Lemovicense*) :

Discite justitiam moniti et non temnere divos,

criait-il à ses concitoyens, en attribuant à l'expiation de cette profanation la peste qui fit six mille victimes à Limoges.

Sur la fin de janvier, lorsqu'après les froids on pouvait compter sur de plus abondantes récoltes que l'année précédente, le prix du blé augmenta tellement, qu'on craignit que le peuple affamé ne se révoltât. Les consuls, assistés des principaux bourgeois et marchands, décidèrent qu'ils se procureraient dix mille livres, tant par eux-mêmes qu'avec le concours des plus riches, avec lesquels quatre marchands allaient, dans l'Auvergne ou dans les autres provinces voisines, acheter des blés. Pendant cinq mois, on put ainsi pourvoir aux plus pressants besoins. Chaque mois, on put acheter trois mille setiers, qu'on déposait dans un grenier public, pour les livrer ensuite à des boulangers qui ne distribuaient le pain qu'aux plus pauvres et en présence des désignés du consulat. « Pour nourrir et alimenter le pauvre peuple, les tourtes estoient délivrées pour sept solz la pièce, mais revenoient auxdictz consuls neuf solz, et perdoient sur chacune tourte deux solz, car se vendoient aux autres villes circonvoysines de dix à douze solz ¹. »

Pendant cette disette, Montluc, lieutenant pour le roi en Guyenne, annonça l'arrivée à Limoges de la compagnie du

1. Par suite de ces mesures le prix de 5 et de 6 livres tournois pour le setier de froment et de seigle fut réduit à 2 livres 15 sous et 2 livres. (*Reg. Consoul. Pouulté du diocèse.*)

prince de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon ¹. Les consuls, effrayés des nouveaux sacrifices que leur imposerait cette garnison, invoquèrent encore leurs privilèges et, sur l'ordre du roi et de la reine-mère, Montluc envoya ailleurs ces gens de guerre. Le dévouement, la générosité et la vigilance des consuls et des principaux bourgeois avaient bien pu alléger les misères des pauvres, leur éviter les tortures de la faim; mais il n'en fut pas de même lorsqu'il fallut combattre cet autre fléau que l'Église et le peuple considéraient comme une expiation des sacrilèges commis par les protestants, et de l'enlèvement des richesses pieuses et artistiques vénérées dans les sanctuaires depuis des siècles. Sur la fin du mois de juin, au moment où la terre promettait de riches moissons, la peste s'était déclarée dans une maison du faubourg Manigne, et de là bientôt dans le reste de la ville, de sorte qu'en moins de quinze jours, l'intensité du fléau força tous les habitants qui pouvaient vivre au dehors de leurs ressources, d'abandonner la ville. Pour surexciter le dévouement des hommes de l'art, on se procura un chirurgien, « auquel, pour le dangier de peste, fut octroyé l'estat de mestrise, avec pouvoir de lever boutique de chirurgien, sans souffrir l'examen des aultres chirurgiens. » On lui fournit tous les médicaments nécessaires et une habitation dans la tour appelée le *Digiat*, où furent établies deux chambres garnies de lits, et dans l'une desquelles habitait un prêtre, chargé d'administrer les sacrements aux malades. Le prêtre et le chirurgien furent bientôt victimes de leur dévouement. D'autres, animés de cet esprit de charité que la religion seule peut inspirer, offrirent leurs services, tandis qu'on payait des gens pour porter les malades, creuser des fosses pour les morts, distribuer des secours

1. Lettre du 27 avril 1563, adressée à Montluc par Catherine de Médicis

ans tous les quartiers. Comme on craignait que les ennemis du roi ne profitassent de ce triste état de choses pour s'emparer de la ville, les consuls et les officiers du roi de Navarre en confièrent spécialement la garde à un capitaine nommé Gabriel Raymond, qui recevait vingt sous par jour pour sa solde, et quinze pour chacun de ses hommes.

La maladie fit de si rapides progrès, que cinq à six mille personnes de la ville et des faubourgs, sans y comprendre ceux de la Cité, moururent en peu de temps. Elle dura jusqu'à Noël, se répandit ensuite dans les campagnes et y fit aussi de nombreuses victimes. Sur ces entrefaites, furent élus pour l'année suivante de nouveaux consuls¹, qui montrèrent le même dévouement que leurs prédécesseurs. Nous leur devons la triste relation des malheurs du temps. Au moment où ils entrèrent en charge, la ville était presque déserte. Il en était de même des localités voisines, des bourgs et villages à quatre ou cinq lieues aux environs. On fit rentrer dans la ville les pestiférés, logés d'abord sous de pauvres abris hors des murs; on les réunit dans l'église de Sainte-Valérie, où l'on avait soin d'approprier leurs vêtements, de leur distribuer des vivres; « et tous les corps et chasalles² qui mouroient n'estoyent point portés dans les églises, » mais déposés à la hâte dans les cimetières, sans que les parents osassent les accompagner. Ces maladies, qui durèrent six mois, eurent pour cause, selon l'opinion générale, la présence à Limoges de cinq à six mille soldats qui venaient d'Orléans, après l'édit de pacification, et qui se retiraient dans leurs foyers. La frayeur avait été si générale, que le clergé de Limoges avait déserté, ne laissant

1. Les élus du 7 décembre 1563 furent : Antoine Dubois, Mathieu Beroit, Jean Gergot, Bartholomé Jugo, Pierre Verrier, Claude Ronard, Martial Eschaupre, Mathieu David, Simond Yvernaud, Jacques Cybot, Martial de Douhet, Pierre Mosnier.

2. *Chasselle*, diminutif de *chasse*, bière.

dans la cathédrale que quelques pauvres prêtres avec trois choristes.

Cependant le traité d'Amboise (1563) paraissait devoir rétablir la paix par les concessions faites à Condé et à Coligny, les chefs avoués de la réforme. Quelque temps auparavant, huit jeunes gens de Mucidan, en Périgord, venus à Limoges avec des armes, avaient été arrêtés, et quatre perdus. Les autres allaient avoir le même sort, lorsqu'ils furent sauvés par le traité de paix, au nom duquel un message de leurs compatriotes menaçait les habitants de Limoges de traiter de la même manière ceux des leurs tombés entre leurs mains. Un ministre de la religion réformée et ses adhérents, qu'on avait pris à Pierre-Buffière, durent aussi à ce traité d'avoir la vie sauve. Alors les protestants du Bas-Limousin purent célébrer leur culte à Uzerche. Un mois après, ceux de Limoges, apprenant l'arrivée de M. de Pontbriant, se rendirent près de lui, demandant qu'il leur fût donné un temple pour administrer les sacrements et exercer leur culte, qu'on leur remboursât ce qu'ils avaient payé sur le dernier emprunt fait par la ville et réparti sur eux par les consuls. Charles IX ayant fait droit à cette dernière demande, le sénéchal ordonna que la requête serait signifiée aux consuls le lendemain. Ces magistrats répondirent que le roi avait assigné, comme lieu d'exercice du culte protestant, la ville d'Uzerche, conformément à l'édit d'Amboise, portant que « le culte réformé était maintenu dans les villes où il était exercé jusqu'au 7 mars courant, mais que, dans le reste de la France, il ne pourrait être célébré, hors des maisons nobles, que dans les faubourgs d'une seule ville par bailliage ou sénéchaussée; » quant à la restitution d'une partie de la cotisation, que si les protestants l'avaient obtenue, ce n'était qu'en circonvenant le roi, et qu'en conséquence, l'emprunt ayant été remis au roi, c'était

où qu'ils devaient le réclamer. Cette affaire fut soumise grand conseil. Néanmoins, les protestants obtinrent l'autorisation de former un syndicat, dont ils présentèrent les membres au greffe du sénéchal. On leur toléra aussi une union, peu nombreuse, dans la maison d'un nommé Grotte¹.

Ces concessions, en facilitant l'établissement progressif de la réforme, pouvaient ramener l'ordre et la paix ; mais le clergé s'en indignait, parce que, dans le même temps, le roi demandait, pour les besoins de l'État, le quart du domaine de l'Eglise². Tous les catholiques partagèrent ce mécontentement, et leur haine se manifesta hautement contre le parti opposé. Les protestants ne montrèrent pas plus de modération ; cependant ils étaient encore peu nombreux à Limoges, où le peuple restait fidèle à ses anciennes croyances, et où la bourgeoisie se méfiait des projets ultérieurs des calvinistes, dans la pensée que la vicomtesse Jeanne Albret, avec laquelle la ville était en procès, faisait de la nouvelle religion un instrument de sa politique.

Jeanne d'Albret, toujours attentive à ce qui pouvait favoriser son parti, vint à Limoges avec son jeune fils, Henri de Navarre, caressa les bourgeois, qui la reçurent avec empressement, espérant que l'édit d'Amboise satisferait son ambition ; elle usa de son autorité avec une certaine modération, promit sa protection aux consuls, espérant ainsi en attirer des prosélytes de la réforme (mai 1564). En se déclarant contre la cour de France pour le calvinisme, elle essayait de relever la fortune de sa maison tombée de son haut prestige de l'autre côté des Pyrénées, et léguer à son fils

1. Chron. mss. — Mss. de Nadaud.

2. Bermondet, lieutenant-général, fit la vente des biens ecclésiastiques à Mont-Léonard, au moment où la peste sévissait à Limoges. Les revenus de l'évêché et des abbayes du Limousin furent estimés 300,000 livres. Le clergé vendit plus tard les biens aliénés.

une grande Navarre aquitanique. Mais à Limoges, le peuple et les bourgeois ne se laissaient séduire ni par ses caresses, ni par l'éloquence du ministre qui l'accompagnait. Aussitôt qu'elle eut installé sa petite cour d'huguenots dans le palais du Breuil, vieille maison construite en bois, composée d'un assemblage de cellules étroites, qui servit longtemps de résidence aux vicomtes et à leurs représentants, elle y fit transporter par ses suisses la chaire de Saint-Martial¹. Son ministre y prêcha quelques jours devant un petit nombre de réformés. Une tradition, si ce n'est pas une invention pour donner du ridicule à Jeanne d'Albret, rapporte qu'elle-même monta en chaire et qu'elle prêcha ses adeptes. Mécontente de ne pas voir accourir à elle un plus grand nombre de partisans, et après avoir reçu l'hommage de ses vassaux, elle partit pour Lyon, poursuivie par les malédictions du clergé, qui fit brûler la chaire à l'endroit même où elle avait été dressée, et que longtemps on nomma « place du Prêche ».

Jusqu'alors les habitants avaient toujours librement élu leurs consuls, comme durant tout le moyen âge, sans que la royauté fût intervenue; mais cette même année, Charles IX s'ingéra dans l'organisation des municipalités. Apprenant le résultat des élections qui venaient d'avoir lieu à Limoges, il approuva le choix des citoyens, mais se réserva le droit d'instituer lui-même ces nouveaux magistrats. Au moment de remettre leurs charges à leurs successeurs, les consuls de l'année précédente leur firent connaître la lettre

1. Les religieux de Saint-Martial firent peindre sur les vitraux de leur église une femme en chaire, prêchant devant quelques auditeurs, artisans et moines débraillés, avec ces deux vers :

Mal sont les gens endoctrinés.
Quand par femme sont sermonnés.

L'arbre que représentait le fond du tableau tenait lieu du nom de la reine. *Arbre* se dit encore en patois *Albré*.

d'approbation du roi. Mais cette prétention ne fut pas sans doute acceptée unanimement par les nouveaux élus, car six d'entre eux n'assistèrent pas à la séance, protestant ainsi par leur absence contre la violation de leurs privilèges¹.

Vers la fin de l'année, le roi ordonna qu'on élût, non plus douze, mais vingt-quatre candidats, parmi lesquels il devrait en choisir douze. On s'y soumit, et le 17 janvier suivant (1564), les consuls, ainsi acceptés, entrèrent en fonctions. Les protestants n'avaient pas été appelés à concourir à l'élection, aussi tentèrent-ils de la faire invalider, comme ayant eu lieu en dehors des règles ordinaires².

La première période de la réforme ne fut pas seulement remplie par les discussions religieuses, par les guerres civiles qui en furent la conséquence, mais par une large transformation en politique et en industrie. De la lutte de deux principes opposés sortirent des améliorations que personne n'avait prévues. Le besoin d'argent poussa la royauté à des institutions libérales, comme la crainte de la trop grande influence des communes la porta à restreindre les privilèges de quelques villes. Déjà on avait supprimé les charges de trésoriers, espèce de traitants qui s'attribuaient une partie des revenus publics. Par cette suppression Limoges devint le chef-lieu d'une généralité, nouvelle forme administrative qui facilita dans chaque province la marche de la civilisation. Le commerce, enrichi de nouvelles branches d'industrie, chercha alors des garanties d'ordre et de moralité pour ses transactions. Les consuls, avertis que le

1. Les consuls élus cette année furent : Jean Maledent, Jean Mauple, Jean Dupré, Louis Romanet, Martial Benolt, Bertrand de Mons, qui assistèrent à l'installation. Ceux qui n'y parurent pas furent : Martial Merlin, Jean Lacheuault, Martial Du Boucheys, Jean Cibot, Guillaume Poilevé et Joseph Rougier.

2. ils en appelèrent au parlement de Bordeaux, mais le roi, ayant retenu l'affaire, maintint l'élection. (*Ordonnance rendue à Toulouse, le 22 février 1565.*)

jeune roi, alors âgé de dix-sept ans, venant de Lyon, alla à Toulouse, convoquèrent à l'hôtel de ville une assemblée dans laquelle on décida qu'on lui demanderait la confirmation des privilèges qui n'avaient pas été confirmés depuis Henri II, qu'on lui enverrait des députés pour en obtenir des lettres de confirmation, ainsi que l'établissement d'un tribunal appelé « Bourse de Judicature », connaissant de toutes les causes concernant le commerce, nonobstant l'opposition faite à cette institution par la vicomtesse, reine de Navarre. Charles IX y consentit : ses lettres, données à Toulouse le 3 mars 1565, enregistrées au parlement de Bordeaux et publiées, furent présentées à Limoges à M. de Bermondet, lieutenant général, par les consuls Martial Benoit, Jean Maledent, Louis Romanet et Jean de Lachenaunt ; ce magistrat en ayant reconnu l'authenticité, les consuls présidèrent à l'élection, demandèrent la mise en fonction de leurs élus, exposant cependant que Vertamon, l'un d'eux, était « mal disposé de sa personne, et ne pouvoit venir en la maison commune. » Celui-ci refusait en effet les fonctions auxquelles il avait été nommé, parce que sans doute il n'était pas partisan de l'institution ; mais les consuls donnèrent à son refus d'autres motifs, disant « qu'il estoit maladif, vieux et caduque, de l'âge de soixante-dix ans, lequel, au moyen de la caducité de sa personne, avoit perdu grand partie de sa vue et ne voyoit comme gnyeres² ; aussi estoit-il chargé de dix-sept enfans ou filles, qu'il avoit à nourrir sur ses bras, » et qu'en conséquence

1. C'est au chancelier de L'Hospital qu'il faut attribuer l'institution des bourses ou tribunaux de commerce, dont jouissaient déjà quelques villes. La Bourse de Limoges fut composée d'un *juge* ou *président*, de deux consuls ou *juges* ; lesquels trois nommaient le *juge*, deux conseillers, dont le premier avait le titre d'*assesseur* ; les deux consuls, chacun un ; en tout sept magistrats consulaires.

2. *Gnier*, voir en fermant les yeux à moitié. (ROQUEFORT.)

demandaient qu'il fût remplacé. Le lieutenant général consentit qu'après avoir forcé le récalcitrant, sous peine d'amende, à comparaître devant lui, à justifier par témoins ses infirmités dont il était atteint, de son âge, et de la nécessité de pourvoir par lui-même aux besoins de sa nombreuse famille¹. Les trois membres du tribunal de commerce furent Laseure, juge, Colomb et Grégoire, tous trois consuls. Lorsqu'ils comparurent pour prêter le serment selon les formes voulues par l'Eglise, ils s'y refusèrent, probablement parce qu'ils étaient, au moins en secret, partisans de la réforme ; et ce ne fut que pour éviter l'amende et la prison qu'ils s'y décidèrent.

La même année, Charles IX autorisa la création de cent prud'hommes qui devaient seconder les consuls dans l'administration² ; la demande en avait été faite dès le règne de François II. Les magistrats de la commune, comme on le voit, ne négligeaient rien de ce qui pouvait concourir à la prospérité de la ville. Ils obtinrent encore du roi, qui se trouvait alors à Cognac, en Angoumois, et à qui ils envoyèrent une députation composée de trois d'entre eux et de neuf des plus notables habitants, de ne payer que la moitié des tailles ordinaires, montant à 4087 livres, qui devaient être réparties à titre d'abonnement sur tout le Limouzin³. La question de l'érection d'un collège, souvent mise en délibération, mais dont la décision n'avait pu avoir lieu par suite des malheurs du temps, fut reprise dans une assemblée où furent appelés, avec la bourgeoisie, le doyen et le chantre de la cathédrale. Le clergé se montra, comme au moyen âge, tout disposé à concourir au développement

1. 21 mai 1565.

2. Ordonnance rendue à Toulouse.

3. Décision prise à Cognac, le 28 août 1563, contre-signée par de Montluc, évêque de Valence, frère du fameux Blaise de Montluc, connu par ses mérites.

intellectuel : mais en même temps, les grands vicaires du diocèse luttèrent énergiquement contre l'hérésie, et ordonnèrent des prières publiques pour demander à Dieu la paix de l'Église, à tous les fidèles de communier et de jeûner pendant trois jours. Heureuse la France si, faisant de la tolérance une vertu, les partis, au lieu de recourir à la force, n'avaient employé que la prière pour calmer les consciences !

La présence de Jeanne d'Albret à Limoges, n'avait pu détourner de la religion catholique que bien peu de personnes. Aussi se retira-t-elle mécontente et bien décidée à ne faire aucune concession de ses privilèges de vicomtesse à ces bourgeois inaccessibles à ses séductions. En vain le pape la déclara-t-il proscrite et déchue de son autorité, si elle ne renonçait pas l'hérésie ; en vain Philippe II, le roi de l'inquisition, songea-t-il à la faire enlever, ainsi que son fils ; les événements ne permirent pas l'exécution des projets arrêtés dans l'entrevue de Bayonne. Jeanne d'Albret, pour se venger, poursuivit activement l'exécution des arrêts relatifs aux censives et à d'autres réclamations, déjà admises par le parlement. Effrayés des suites de ce procès, les consuls, avec le lieutenant général et les principaux bourgeois, décidèrent que des députés, choisis par eux et munis de pouvoirs, iraient trouver la vicomtesse à Moulins, pour faire avec elle une transaction¹. On convint, quant à ce qui regardait les censives, que la question resterait réservée ; que les consuls et habitants obéiraient à la dicte dame et à ses successeurs, comme à leur dame

1. Les envoyés, chargés de traiter en vertu d'une procuration, furent : Jean Hugon, sieur de Farges et de la Gardelle, lieutenant criminel en la sénéchaussée ; Pierre Boyol, receveur des tailles ; Martial du Boys, conseil, et Jean Verthamon, qui jurèrent sur l'Évangile de remplir fidèlement leur mission. (Procuration du 18 juin 1566, signée par Marchant et Payen, notaires. *Reg. consul.*)

comtesse et justicière dudict Limoges, selon la subjection obéyssance naturelle qu'ils luy doibvent ; » qu'il en serait même des droits réclamés sur les droits de barrage, de lage, de vinage et de panage¹. Une propriété appelée le ré Vicomtaud, située dans la ville, détenue depuis longtemps par la commune, lui fut rendue par les consuls. Mais la vicomtesse réclamait bien d'autres prérogatives. Quant à la prétention la plus importante de toutes, celle de contraindre tous ses vassaux à la suivre en armes dans le Limousin et dans l'Angoumois ; d'avoir un four et des moulins banaux ; de lever des tailles aux quatre cas ; d'exiger que les habitants fussent tenus de reconstruire un château qui existait autrefois sur la place de la Mothe, de la mettre en possession de toutes les maisons construites sur ce dernier emplacement, et de lui tenir compte de tous les revenus perçus par les consuls depuis un grand nombre d'années, elle en fit l'abandon, moyennant une somme de dix mille livres tournois, qui serait consacrée au rachat de la seigneurie de Ségur, aliénée par elle au profit de Jean le Roy, son secrétaire².

Ces discussions provenant depuis des temps reculés de l'empiétement de la Cité sur les droits du seigneur, ou du

1. A Limoges, comme dans la plupart des communes complètes, la principale ressource était l'impôt indirect, connu sous le nom de péage, et qui plus tard prit le nom d'*octroi*, lorsque l'autorité royale eut absorbé le pouvoir municipal. Le *péage* était un droit permanent d'entrée ou de sortie sur la marchandise, abstraction faite du véhicule qui la transportait. Le *barrage* s'appliquait aux véhicules chargés d'objets non destinés à être vendus dans la ville. Le *vinage* était un droit perçu par la ville sur chaque tonneau vendu par un étranger dans l'intérieur de la ville. La route ou *leyde peusee*, ou *panage*, s'exerçait dans les foires et marchés. Une charte d'Aymar, comte, de l'an 1184, fait mention de ce droit. (LEYMARIE : *Hist. des communes.*)

2. Ce n'était pas la terre de Ségur proprement dite, qui avait été ainsi aliénée, mais bien les droits féodaux qui y étaient attachés. Jeanne d'Albret changea d'avis, la somme de dix mille livres fut employée plus tard au rachat de quelques terres en Périgord.

seigneur sur les privilèges de la Cité, cessèrent par suite de l'ordonnance de Moulins, qui battit en brèche les prérogatives féodales de la reine de Navarre. Les consuls élus l'année 1567, à l'approche de la guerre civile qui allait commencer, comprirent qu'il leur fallait profiter de l'ordonnance pour se prémunir contre de nouvelles vexations et pour exercer plus librement leur autorité requête présentée au sénéchal, et malgré l'opposition des officiers de la vicomtesse, ils obtinrent de Charles le droit d'instituer des juges de police qui auraient pour mission de surveiller la vente des grains, des farines et d'autres denrées de première nécessité¹. Il était nécessaire que la juridiction consulaire pût disposer de ses propres forces pour mettre la ville à l'abri des entreprises des agitateurs, en évitant tout ce qui aurait pu occasionner des troubles, comme, par exemple, la surélévation du prix des vivres sur les marchés.

Tout annonçait une nouvelle levée de boucliers. Les IX venait d'engager six mille Suisses, dont un détachement fut accueilli à Limoges par des démonstrations de joie. Bientôt après, les consuls reçurent avec les plus grands honneurs les chefs du parti catholique, le cardinal de Guise (le duc de Guise, son neveu, madame de Guise (d'Este), le duc de Nemours, de l'Aubespine, évêque de Limoges, qui suivait presque toujours la cour, et un grand nombre de gentilshommes avec leurs compagnies. Une tranquillité due à la vigilance des officiers de police jetait

1. (*Ordonnance du 1^{er} février 1567.*) Les consuls de cette année étaient Mathieu Decordes, Jean Vidaud, Paulme Grégoire, Jacques Champagnon, Jacques Grégoire, Léonard Galichier, Pierre Nozerines, Pierre Saley du Montheil, Pierre Cibot, Martial Martin et Martial Mallot. Les juges de police étaient institués et élus par les consuls, deux pris parmi les magistrats, deux parmi les bourgeois et les deux autres dans le conseil consulaire.

certaine perturbation dans la ville. On découvrit dans la maison d'Antoine de La Forge, marchand, natif de Saint-Étienne, un certain nombre d'arquebuses cachées parmi d'autres marchandises, qui selon la rumeur publique auraient été destinées aux protestants. Ces armes furent saisies avec d'autres munitions et vendues aux catholiques.

Le désordre continuant dans les provinces, Limoges pouvait craindre de tomber au pouvoir des huguenots qui parcouraient le pays; mais on se rassura quand on vit arriver M. de Verteillac, à qui le roi venait de confier la garde de la ville. Le nouveau gouverneur prit aussitôt de sages mesures, ordonna de raser le sommet des tours et des murailles, de placer de l'artillerie sur les plates-formes, de creuser des fossés et d'établir un poste retranché, où l'on construisit plus tard un bastion nommé la *Tour des Anges*. Des ponts-levis furent aussi établis à Saint-Martial et à Saint-Étienne, pour fermer les propriétés des chanoines qui touchaient au faubourg Manigne. En même temps, les catholiques les plus zélés se réunissaient et formaient pour la défense commune une ligue appelée la Confrérie de Sainte-Croix ¹.

Quelques jours après, la basilique de Saint-Étienne se remplissait de tout ce que la ville avait de magistrats, de riches bourgeois et de prêtres, pour être témoins de la remise du grand cordon de l'ordre de Saint-Michel, que fit le comte des Cars, au nom du roi, à François de Pontbriant, sénéchal du Limousin (1567). On pouvait se croire alors à l'abri de nouveaux dangers.

1. Cette confrérie célébrait sa fête le 3 mai. Le premier jour de ce mois, les officiers ou *bailes* faisaient planter un arbre (un mai) devant la maison du premier frère Mathieu Benoit, qui distribuait à chacun des associés une croix d'étain qu'on portait au chapeau. Par la suite cette croix fut d'argent.

CHAPITRE XXV

HENRI DE BÉARN, VICOMTE DE LIMOGES; LES LIGUEUX
EN LIMOUSIN.

Jeanne d'Albret et son fils. — Précautions des consuls de Limoges. — Ravages commis par les protestants à Saint-Junien, à Solignac. — Saint-Yrieix pris par les chefs protestants. — Entrée du duc des Deux-Ponts dans le Limousin; sa mort à Nexon. — Les bandes des protestants à Saint-Junien, à Rochechouart. — Le duc d'Anjou au Couzeis. — Catherine de Médicis à Limoges : elle écrit pour Gui de Lubezac au duc de Guise. — Le duc d'Anjou et sa mère au Petit-Limoges. — Coligny repoussé d'Alsace. — Conduite du comte des Cars. — Forces des deux armées. — Position de l'armée royale. — Dispositions de Coligny. — Combat de La Roche-l'Abeille. — Coligny va attaquer Poitiers. — Bataille de Montcontour. — Les consuls de Limoges font garder les portes. — Arrivée de M. de La Selve et de M. de Losse. — Réception faite à madame de Sainte-Croix. — Paix de Saint-Germain. — Arrivée du comte de Ventadour à Limoges : réception solennelle. — Entrée du marquis de Villars dans la ville. — Les esprits se calment. — Le clocher de Saint-Étienne incendié. — Les consuls enregistrent les événements. — Secours donnés aux indigents. — Note sur le prix du blé. — Madame de Sainte-Croix, abbesse de la Règle. — Les consuls envoient une députation à Jeanne d'Albret. — Quelques consuls partisans des protestants; discussions à l'occasion d'un mariage. — Mort de Jeanne d'Albret; espérances de paix. — La nouvelle de Saint-Barthélemy à Limoges. — Les protestants reprennent les armes. — Le comte de Ventadour à Limoges. — Les consuls résistent à ses prétentions. — Intervention de M^{re} de Laubespine. — Les consuls refusent recevoir les gens d'armes du duc de Ventadour. — Montluc est repoussé de Limoges. — Fête à l'occasion de l'avènement de Henri III. — Le vicomte de Turenne et ses partisans réunissent leurs forces. — Ils occupent Ségur, Uzerche, Brive. — Les habitants de Limoges surveillent Chalusset. — Les abbayes et les églises pillées. — Projets de la faction des Politiques. — Limoges refuse de remettre les clefs de la ville au comte de Ventadour. — Entrevue de celui-ci avec les envoyés des consuls; ses troupes occupent la Cité. — Désastres, suite de cette occupation. — François Nenville, abbé de Grandmont. — Le Dorat ferme ses portes au vicomte de la Guerche. — La Ligue reconnue à Limoges. — Le vicomte de Turenne occupe Beaulieu; courage de Madeleine de Senneterre. — Note sur le château de Montal. — La noblesse du Limousin pour Henri de Navarre. — La famille de Saint-Aulaire. — Note sur le vicomte de Turenne.

Tulle repousse les protestants; le duc de Biron dans Brive. — Les consuls avec les communes vont assiéger Chalusset. — Le duc d'Alençon à Limoges. — L'évêque Sébastien de l'Aubespine à Saint-Léonard. — Tentative des gentilshommes du Poitou contre Limoges; les traitres arrêtés et condamnés. — Claude de Lévi, gouverneur du Bas-Limousin. — Note sur l'érection du duché de Ventadour. — Henri III avertit les consuls de se tenir sur leurs gardes. — Plaintes des consuls rejetées par le conseil d'État. — Inventaire des munitions de guerre. — Arrivée du seigneur de La Mothe-d'Authefort. — Il demande des secours aux consuls. — Prise du château de Saint-Germain. — Les maladies contagieuses dans le Limousin. — Les troupes du maréchal de Biron se retirent. — La nouvelle du traité de Fleix à Limoges. — Doléances des consuls sur la pauvreté du pays. — Le collège de Limoges. — Les positions des ligueurs attaquées. — Tulle au pouvoir des protestants; odieuses violences. — Tentatives contre d'autres places; plusieurs sont prises. — Le Dorat assiégé par les ligueurs. — Le seigneur d'Aubeterre à Brive; ses succès. — Tulle résiste au vicomte de Turenne. — Les Rastignac à Saint-Yrieix. — Arrivée du comte de la Voûte à Limoges.

Malgré le traité de Lonjumeau (2 mars 1568), conclu après la bataille de Saint-Denis, une nouvelle guerre parut imminente. Catherine de Médicis, excitée par la cour d'Espagne, en cherchant à s'emparer des chefs de la faction protestante, apprenait aux huguenots à ne pas compter sur les promesses. Le prince de Condé et l'amiral, échappés avec peine à ses embûches, se réfugièrent à La Rochelle, où ils furent joints par Jeanne d'Albret et par le prince de Béarn, son fils. Les calvinistes accueillirent avec enthousiasme l'indomptable vicomtesse de Limoges, qui, ayant épuisé quatre mille hommes, partit avec son fils, qu'elle avait disposé par une mâle éducation à subir, sans s'étonner, les épreuves de la fortune; elle mit au service de sa cause, avec tous ses bijoux, le jeune héros de quinze ans, qui brûlait de faire ses premières armes sous son oncle le prince de Condé.

Dans l'attente des événements, les consuls de Limoges, avertis que plusieurs villes avaient été occupées par les calvinistes, gardèrent plus attentivement leurs portes; mais ne comptant pas assez sur leurs propres forces, ils appelè-

rent à eux les comtes des Cars, de la Vauguyon, de Pompadour et autres gentilshommes du pays, qui arrivèrent bientôt avec des troupes, mais qui, ne pouvant séjourner dans la ville, parce que le roi les appelait à son secours d'un autre côté, engagèrent les consuls à choisir pour capitaines quatre gentilshommes limousins, de l'Eschazier, de Molyn Paulte, d'Andelay et d'Aygueperse, ayant chacun deux cents hommes sous leur commandement, outre le guet, composé de quatre-vingts, qui montait la garde la nuit. Les consuls, pour surcroît de prudence, choisirent encore pour capitaines les plus dévoués d'entre les habitants, le receveur Bouyol, Pierre Benoit, Jean Duboys, Antoine Duboys, Mathieu Benoit, Jean Martin et Étienne Bonny, dont chacun commandait une compagnie de cent hommes, chargés de veiller nuit et jour aux portes et aux murailles.

Ces précautions n'étaient pas inutiles, car les calvinistes de la ville étaient déjà partis pour rejoindre leurs coreligionnaires, avec lesquels ils espéraient revenir bientôt revoir leurs foyers et faire la loi à leurs adversaires. Plusieurs détachements ennemis parcouraient le pays. L'un d'eux, sous la conduite de Caumont de Piles, en passant à Saint-Junien, avait incendié l'église et le couvent des Cordeliers. D'autres pillèrent le monastère de Solignac, si célèbre par l'illustration de son fondateur et par les vertus de ses religieux, toujours fidèles aux règles cénobitiques et « habiles dans plusieurs métiers. » La plupart des reliques furent brûlées, les autels profanés, et les ornements d'or et d'argent volés. L'année suivante, la bataille de Jarnac, gagnée par le duc d'Anjou sur le prince de Condé, qui y fut assassiné (16 mars 1569), sembla assurer le triomphe des catholiques; mais l'infatigable ardeur de la vicomtesse de Limoges releva l'inébranlable constance de l'amiral de

. Traversant les rangs de l'armée vaincue, tenant dans son bras son fils et le jeune prince de Condé : « Mes amis, aux soldats, voilà deux nouveaux chefs que Dieu vous donne, et deux orphelins que je vous confie. »

Montguy rallia les débris de l'armée vaincue à Jarnac. Ses lieutenants menacèrent alors les principales localités du Limousin. Les habitants de Saint-Yrieix, pressés par le capitaine Noumens, au nom des princes et du duc de Guise, de livrer la ville, s'y refusèrent avec la plus grande énergie. Trois jours après, le sieur de Bonneval¹ et Plantadis, son fourrier, renouvelèrent la sommation, et au nouveau refus, sa compagnie et celles de Pierre-Butet et du capitaine Cigounat, au nombre de cinq ou six cents hommes, tant à pied qu'à cheval, prirent, à sept heures du soir, les faubourgs et s'y logèrent. Le lendemain (12 juin), l'attaque fut donnée, et la place prise à dix heures, les maisons pillées et saccagées, les églises Saint-Pierre, Sainte-Catherine détruites, les habitants surpris mis à mort².

Le duc des Deux-Ponts, conduisant les troupes allemandes, entrées récemment dans le Limousin, était arrivé à la Souterraine, menaçant les détachements de l'armée royale, qui se trouvait sous le commandement du duc de Montpensier et du duc d'Anjou, dans les environs de Saint-Denis-du-Saut et de Saint-Gauthier. Le capitaine Massez³, homme de bonne conduite, et autant expérimenté au fait des affaires que qu'autre de son temps, » que le comte des Cars

Briand de Bonneval, seigneur de Coussac, Blanchefort, Salagnac, était marié à Jeanne et de François de Varye de Montaigut. Il était neveu de Germain de Bonneval, en grande faveur sous Charles VIII, et un des trois dont

Chastillon, Bourdillon, Bonneval
Gouvernaient le sang royal.

Journal de Pierre de Jarrige.

Erigou de Massez, capitaine de cinquante hommes d'armes.

avait établi gouverneur de Limoges, après la mort du seigneur de Verteillac ¹, sortit avec quelques compagnies, et alla à Saint-Léonard pour défendre le passage de la Vienne. Mais le chef des reîtres, quoique harcelé par les catholiques qui se trouvaient sur ses flancs, parvint néanmoins à franchir la rivière, auprès de Saint-Priest-Taurion ², et arriva au bourg de Nexon, le 11 juin. Coligny, qui venait de s'emparer du château des Cars, s'y rendit, pour conférer avec lui : « Toutefois, estant arrivé à Nexon, l'auroit trouvé mort, que lui seroit grandement facheux, mesme que la mort auroit été plus prompte et plus soudaine qu'on ne cuidoit; car bientôt après qu'il fut arrivé en la maison de maistre François Hebrard, et bu par trois fois par plein verre, un tremblement de membres l'auroit saisi, tellement que, sans le laisser, bientôt après seroit décédé (18 juin 1569) ³. » On voit encore dans cette bourgade, sur le bord de la voie publique, un bloc de granit taillé en forme de carré long, planté verticalement, placé là comme un monument à la mémoire de l'illustre chef.

Dans le même temps, de sinistres nouvelles arrivaient à Limoges; l'ennemi était presque aux portes de la ville : les calvinistes campaient à Saint-Yrieix; Saint-Junien, après un siège de quelques jours, s'était rendu au sieur de Mouy, qui exigea du chapitre et de la commune une forte ran-

1. Hector de Pontbriant, seigneur de Verteillac, Montréal et Capdeville.

2. Un pont, de construction romaine, existait sur le Taurion à Saint-Priest. Les consuls de Limoges y avaient fait dresser, en 1458, six piliers de pierre, comme signe de leurs droits de justice. (*Bonaventure de St-Amable*, t. III, p. 715.)

3. Nexon possède une église dont l'abside et les deux absidioles sont du XI^e siècle. La nef, à trois travées, est du XV^e. Sur la porte est l'écusson de la famille de Lastours, *semé de tours et de fleurs de lis*. Le genre de mort de Volfang de Bavière, duc des Deux-Ponts, a donné lieu à ce distique:

Pons superavit aquas, superavere pocula pontem;
Febre tremens perit qui tremor orbis erat.

çon. D'autres bandes étaient entrées à Rochechouart, y avaient pillé et détruit le monastère de Saint-Sauveur. Les consuls, ne comptant plus sur leurs propres forces, appelèrent à leur secours le duc d'Anjou, qui s'était mis à la poursuite de Coligny, et qui campait alors à Saint-Pardoux, près de Razès. Le prince mit aussitôt ses troupes en mouvement, vint camper, la veille de la Fête-Dieu, à Couzeix, ou Petit-Limoges, où les consuls lui offrirent les clefs de la ville.

La reine-mère, arrivée quelques jours après avec les cardinaux de Bourbon et de Lorraine, fut reçue à la Porte-Montmaillé par Massez, qui l'accompagna jusqu'au logis du Breuil, où elle logea, attentive à tout ce qui pouvait assurer son triomphe et lui faire des partisans : « Elle appretia (goûta) le vin, et commanda que ceux qui en avoient mis-
sent des bouchons pour le vendre aux troupes de l'armée royale ¹. » Pour rassurer les habitants, et pour avoir l'air de braver ses ennemis, elle ordonna que les portes de la ville restassent ouvertes le jour et la nuit, annonçant que des secours arriveraient bientôt d'Allemagne, d'Italie et de Flandre. Pour hâter l'arrivée de nouveaux renforts, elle avait écrit au cardinal de Guise la lettre suivante, dont elle chargea Gui de Lubersac, pour lequel elle demandait au roi, son fils, un grade distingué dans cette même armée : « Mon cousin, je vous envoie par ce présent porteur, un discours des particularités de nos affaires. J'espère que ceste dépêche vous trouvera encore assez tôt, pour pouvoir haster la venue de quatre mille arquebusiers, que monsieur mon fils, le roy catholique, nous a fait conduire par le jeune Villeclerc. L'état des forces du duc des Deux-Ponts, qui s'est joint avec l'amiral, nous fait grand et pressant besoin de ces secours, comme bien le devriez voir. Mon cousin, je

1. Reg. consulaires. — Nadlaud : mss.

vous veux encore faire recommandation pour ce gentilhomme, présent porteur, nommé Gui de Lubersac, gentilhomme et bien né, et de bonne maison, pouvant mériter la grâce que je vous prie pour lui demander au roi catholique, qui est de nous le vouloir renvoyer dans ces troupes et secours avec grade honorable, que pour être fidèle et toute sa maison au service du roy mon fils, et de moi, je désire infiniment lui soit octroyé. Et m'assurant que vous n'épargnerez peine pour l'amour de moi, je prierai Dieu qu'il vous conserve. A Limoges, le 21^e jour de juin 1569. Votre bonne cousine, Catherine ¹. »

Le jour de la Fête-Dieu, le duc d'Anjou fit une visite à sa mère, au moment où l'on apprenait à Limoges l'approche de l'armée du duc des Deux-Ponts, contre lequel on avait envoyé quelques troupes, qui furent mises en déroute au gué de la Salusse, qu'un détachement, conduit par Mouy et d'Autricourt, avait franchi sur les indications fournies par un paysan ². Pendant ce temps, l'amiral, parti de Chalus, où il avait été rejoint par les troupes allemandes, s'était emparé d'Aixe. A cette nouvelle, le duc d'Anjou quitta aussitôt le Petit-Limoges, vint camper à Isle, d'où il dirigea quelques compagnies qui mirent le feu aux faubourgs qu'occupait déjà l'ennemi. Catherine de Médicis, escortée de plusieurs grands seigneurs du pays, alla visiter le reste de l'armée. A son retour, elle se rendit à l'église de Saint-Martial, se fit montrer le chef de l'apôtre, qu'elle vénéra avec l'apparence de la plus grande piété, et quitta ensuite la ville avec tout son cortège.

Pendant ce temps-là, les catholiques attaquaient si vivement la place d'Aixe, qu'ils repoussèrent les gens de l'ami-

1. (*Arch. de Lubersac : original en papier.*) Le château de Lubersac était alors occupé par les protestants.

2. DE THOU, l. 45, p. 587.

ral, les régiments de Piles et de Rauraix, et restèrent maîtres du théâtre de la lutte. Coligny, avec les troupes allemandes, opéra sa retraite du côté de Saint-Junien, poursuivi par le duc d'Anjou, qui vint camper à la Roche-l'Abeille, à cinq lieues de Limoges, où il se trouva bientôt en présence de l'ennemi, qui venait de traverser la Vienne une seconde fois, auprès d'Esse, place appartenant au comte des Cars, dont les protestants tenaient aussi le château.

Si nous en croyons Pierre de Jarrige, auteur d'un journal sur les événements du temps, le comte des Cars, nommé gouverneur du Limousin par Charles IX, se serait montré peu digne de cette confiance. « Cependant, ledict sieur des Cars, par le commandement dudict sieur d'Anjou, se seroit retiré audict pays de Limousin, pour pourvoir à ce que seroit besoin pour la deffense d'iceluy; lequel estant arrivé en sa maison des Cars, se trouva malade, comme le commun bruit, fust toutefois adverti que ledict duc des Deux-Ponts s'approchoit, et estoit près la ville de la Souterraine, aussi que ledict amiral, avec toutes ses forces, s'avançoit pour venir trouver le duc des Deux-Ponts, près la ville de Limoges, sans qu'aucun s'aperçut d'un si soudain département, auroit délogé ladicte maison, avec sa femme et sa famille, et retiré en un château appelé Gimel ¹. »

Coligny, s'attendant à être attaqué prochainement, avait

1. François de Pérusse, seigneur des Cars, servit d'abord dans la maison de Navarre, passa ensuite dans le parti des Guise. Le curé Nadaud dit que François des Cars, frappé de la prédiction d'un astrologue, qui lui avait annoncé qu'il devait mourir d'un coup de pied de cheval, fuyait toutes les occasions de se trouver à un combat de cavalerie (*Nobiliaire du Limousin*). C'est ainsi qu'on peut expliquer sa conduite à l'arrivée du duc des Deux-Ponts, dont l'armée se composait en grande partie de reîtres (*cavalerie allemande*). Le château de Gimel, où il se retira, est situé dans la partie la plus montueuse et la plus inaccessible du Bas-Limousin. L'église des Cars, du XI^e siècle, possède un reliquaire très-remarquable, orné de filigranes d'argent et enrichi de pierres précieuses. Quant au château, situé dans le bourg, les ruines n'y rappellent rien de l'ancienne splendeur de cette famille. Il

concentré presque toutes ses troupes à Saint-Yrieix ; il les y passa en revue et paya la solde de ses alliés, en présence du jeune roi de Navarre, qui logeait dans la maison du seigneur de Longchapt¹, et du prince de Condé, accueilli dans celle de Chouly². « Et pendant que le dict camp séjourna dans ladite ville, les princes estrangers furent festoyés par les princes, amiral et autres grands seigneurs de leur suite ; furent baillés grands dons et présents auxdicts princes estrangers, et leur fust payée une grande partie de leur solde³. » Les forces des protestants se montoient à 25,000 hommes, celles des catholiques à 30,000. Il était difficile aux deux armées de subsister longtemps dans des positions dont les environs manquaient de vivres ; aussi furent-elles obligées d'étendre leurs quartiers.

Le camp de l'armée royale couvrait une plaine et un coteau au pied duquel s'ouvraient d'étroites vallées : un fossé à palissades l'entourait, excepté du côté de Saint-Yrieix, où il y avait un vallon profond dominé par une colline qu'occupait l'artillerie sous la garde des Suisses. Un peu plus bas coulait un ruisseau, dont les eaux réunies à d'autres sources formaient un étang. Au delà de la chaussée de cet étang, le duc d'Anjou avait établi une avant-garde, forte de deux régiments, commandés par Barle et Goas, qui, en cas d'accident, avaient devant eux des haies et des bois de châtaigniers où ils pouvaient se mettre à couvert. Un corps nombreux de cavalerie soutenait l'infanterie. Coligny, dans une

ne reste que deux grosses tours, et dans une chambre où coucha, dit-on, Henri IV, on voit l'écusson des Cars : *de gueules à un pal de vair*. (DE VERNEILH-PUYRASEAU : *Hist. d'Aquitaine*.)

1. Jacques de Gentilz, seigneur de Lajonchapt, fils d'Élie et de Léonne de Sanzillon-la-Foucaudie. On montre encore dans cette maison la chambre où coucha le jeune prince de Navarre.

2. Yrieix de Chouly, seigneur de Permaugle, conseiller du roi, et son élu en l'élection du haut pays de Limousin.

3. *P. de Jarrige : mss.*

sition moins favorable, voyant le duc d'Anjou faire un mouvement en avant, marcha à sa rencontre avec son avant-garde, dans laquelle étaient Jean de Soubise, La Fin, seigneur de Beauvais, François de Briquemaut, La Noue, d'ignny et Louis de Nassau, avec un corps d'Allemands. François de la Rochefoucauld commandait le corps de bataille, dont faisaient partie les princes de Béarn et de Condé, le prince d'Orange et Henri de Nassau, son frère. Quoique les deux camps fussent très-rapprochés, l'armée royale était dans une si grande sécurité, et si peu attentive, qu'elle n'apprit l'arrivée des ennemis que par un prisonnier. Alors se fait entendre sur toute la ligne le cri : Aux armes ! Les mousquetaires sortent de leurs retranchements, pour soutenir le corps de garde sur la levée de l'étang. De Piles engage le combat, mais ceux des siens qui s'élancent les premiers sont d'abord repoussés : soutenus bientôt par d'autres qui les suivent, ils forcent les catholiques à rentrer dans leurs retranchements, d'où ceux-ci, couverts par les palissades et les châtaigniers, tirent sans cesse sur les confédérés, leur tuent beaucoup de monde. Vaincus par le nombre, ils commencent tardivement à opérer leur retraite, tandis que les officiers généraux les plus rapprochés de la mêlée cherchent au contraire à arrêter ce mouvement en faisant espérer de prompts secours. En effet arrive aussitôt Philippe Strozzi ¹, qui avait remplacé Brissac dans la charge de colonel général, et avec lui trois cents hommes d'élite. Il arrête, exhorte, appelle par leurs noms ceux qui reculaient, et rétablit le combat. Encouragés par sa fermeté, les catholiques chargent vigoureusement, le suivent et font reculer les troupes du seigneur de Piles, qui se mettent en déroute à l'arrivée de nouveaux adversaires con-

1. Philippe Strozzi, fils de Pierre et de Laodamia de Médicis.

duits par le lieutenant Semma. L'honneur de la journée semblait réservé au duc d'Anjou, quand l'amiral, voyant le désordre des siens, envoie des troupes fraîches; et, comme on n'avait combattu jusque-là que de front, il ordonne de tourner le village et d'attaquer le retranchement par derrière. Les chefs qui menaient ces renforts prennent les catholiques en flanc et en queue, et tout change de face. Les soldats de Strozzi sont mis en déroute, sans qu'on puisse les rallier. Les protestants ne font aucun quartier, et le carnage eût été bien plus grand, s'ils avaient poursuivi les fuyards. Mais une pluie battante y mit obstacle, ce qui permit aux vaincus de rentrer dans leur camp (15 et 16 juin 1569). Le sieur de Massez, mort dans cette journée, eut une tombe dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix. Le jeune Henri de Béarn fit ses premières armes à cette bataille, après laquelle le duc d'Anjou plaça dans Limoges une forte garnison, qui fut employée à achever une plate-forme à la porte des Arènes.

Malgré ses succès à la Roche-l'Abeille, l'amiral n'osa pas venir attaquer Limoges. Pendant que le duc d'Anjou se dirigeait vers le Bas-Limousin, il dispersa ses troupes dans les environs de Saint-Yrieix, et les conduisit ensuite au siège de Poitiers. A cette nouvelle, le duc d'Anjou accourut, remonta vers le Haut-Limousin, en passant par Treignac, et arriva assez à temps sous les murs de Poitiers, d'où Coligny fut repoussé par son plus mortel ennemi, le duc de Guise, fils de l'illustre défenseur de Metz. Une nouvelle action dans la vaste plaine de Montcontour (3 octobre) lui coûta la perte de huit mille hommes et de son artillerie. Mais la guerre civile n'en continua pas moins, « comme une rage, comme un feu qui brûlait et embrasait toute la France ¹. » Quelques détachements, revenus dans le Li-

1. Mém. de Castelneau, l. v.

nousin, occupaient encore les châteaux de Lubersac, de Millac, pendant que d'autres brûlaient le monastère de Bonnesaigne, dévastaient l'abbaye de Beaulieu, y tuaient des moines et s'enrichissaient des ornements de l'église abbatiale. Jeanne d'Albret, suivant avec inquiétude la marche des événements, séjourna quelque temps à Ségur, d'où elle envoyait ses émissaires pour exciter ses partisans, mais sans se rapprocher davantage de la capitale de sa vicomté.

Les nouveaux consuls de Limoges, nommés le 7 décembre 1569, pour entrer en charge l'année suivante¹, s'occupèrent aussitôt de tout ce qui concernait la défense de la ville. Ils convoquèrent en assemblée les principaux bourgeois, avec le président Bermondet et les autres officiers du roi. On décida qu'on payerait cinquante soldats au prix de douze livres par mois, pour garder les portes pendant la nuit, sous le commandement du capitaine Gabriel Raymond, pendant que les huit capitaines déjà nommés, et dont chacun disposait de cent hommes, sous les ordres du gouverneur M. de Jougnac, garderaient ces mêmes portes pendant le jour.

Toutes les fois que quelques-uns des hommes les plus remarquables du parti catholique passaient par la ville, on ne manquait jamais de les recevoir avec de grandes marques de déférence. A l'arrivée de M. de Lansac, qui se rendait à la cour, les consuls et les notables allèrent l'attendre à une demi-lieue de la ville, et à son départ l'accompagnèrent jusqu'à Aurance, où ils lui donnèrent vingt hommes d'escorte pour le protéger jusqu'à Poitiers. M. de Losse², dont

1. Les consuls nommés furent : Jean du Boys, Mathieu Benolt, Jean Desroches, Jean Verthamon, Grégoire Bault, Martial de Lachenaud, Aymeri Guibert, Jacques David, Jean Jullien, Martial Guery, Jean Disnematin et Jean Gerget. (*Reg. consulaires.*)

2. Pierre de Losse, fils puîné de Jean, seigneur de Losse, lieutenant général au gouvernement de Guyenne, et d'Anne de Puymartin.

ils connaissaient déjà tout le dévouement, pour éviter les mêmes honneurs, arriva incognito, au grand regret des habitants, mais n'en reçut pas moins comme marque de reconnaissance une coupe d'argent doré de la valeur de six ou sept livres. Peu de temps après, un envoyé du roi d'Espagne, qui se rendait à la cour, fut aussi honorablement reçu et accompagné jusqu'à Poitiers par vingt arquebusiers.

En parcourant les registres où les magistrats de la commune inscrivaient exactement tous les actes de leur administration, on ne peut s'empêcher de reconnaître avec quel dévouement ils se préoccupaient des intérêts de la ville, et avec quelle adroite politique ils recherchaient toujours la protection des personnages haut placés. Ainsi, madame de Sainte-Croix, fille du duc de Montpensier, qui venait de Toulouse, et qui la veille avait couché au château du comte des Cars, fut reçue à l'entrée de la ville au bruit de l'artillerie ; on lui fit présent d'une certaine quantité d'épicerie et d'une douzaine de flambeaux. Mais, malgré toutes ces prévenances, les consuls ne purent pas la même année être autorisés à faire payer aux huguenots de la ville un impôt destiné aux réparations des fortifications et à la solde de la garnison. La somme demandée devait être de 7,000 livres, ce qui porte à croire que le nombre des dissidents s'était bien augmenté depuis quelques années ; mais ce n'était pas une raison pour qu'ils fussent obligés de contribuer de leur argent au triomphe de leurs ennemis.

La présence de Catherine de Médicis à Limoges, la protection que les habitants attendaient de plusieurs grands personnages, avaient beaucoup contribué à relever le courage des catholiques, comme à ruiner l'influence de Jeanne d'Albret, toujours disposée à user sévèrement des droits que lui avait reconnus l'ordonnance de Moulins. Cependant Catherine de Médicis, malgré la victoire de son parti

à Montcontour, désespérant de triompher par la force, méditant la ruine des protestants par d'autres moyens, les éblouit par des propositions avantageuses, et alors fut conclue à Saint-Germain une troisième paix, qui accordait aux calvinistes une amnistie générale avec le libre exercice de leur culte (8 août 1570).

Avec plus de bonne foi d'un côté et moins d'ambition de l'autre, le calme se serait fait dans les esprits. On l'espérait surtout à Limoges, on s'en réjouissait, quand on apprit que le jeune Henri de Béarn, qui appelait les habitants « ses plus malins et désobéissants sujets ¹, » allait épouser la sœur de Charles IX. Les consuls venaient d'être informés que Gilbert de Lévi, comte de Ventadour, gouverneur et sénéchal du Limousin, arrivait à Eymoutiers et se disposait à faire son entrée dans la ville. On députa aussitôt vers lui Jean Gergot et Martial de Lachenaud, tous deux consuls, qui le rencontrèrent à Saint-Léonard, et lui demandèrent dans quel rang les consuls devaient marcher le jour où il ferait son entrée solennelle, parce que les officiers du siège présidial réclamaient la place d'honneur. Après d'assez longues contestations, le gouverneur décida que les consuls marcheraient d'un côté et les officiers de l'autre, la prééminence étant égale. Alors les consuls, « montés sur chevaux couverts de housses noires, » accompagnés de plusieurs bourgeois notables, marchands et d'autres, précédés par Gabriel Raymond, capitaine de la ville, commandant une escorte de cent hommes, prirent la route de Saint-Léonard pour aller au-devant du gouverneur, qu'ils rencontrèrent au lieu appelé la *Bonne-Doune*, accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de gentilshommes. Aymeri Guibert, consul et avocat au siège présidial, lui ayant adressé sa harangue, le cortège reprit la route de Limoges ; arrivé au lieu nommé le *Sablard*, Gilbert de Lévi découvrit « l'infan-

terie campée dans une terre, en nombre de sept ou huit cents hommes les miculx armés et en couche que gens qu'on eût encore vus, le moindre ayant le morion grave, et presque tous harquebouziers; l'arrière-garde estant de quinze ou seze rangs de picquiers, gens de belle talhe et stature, armés et couvertz de toutes pièces. » Après une décharge générale d'artillerie, « tellement que toutes les compagnies estoyent couvertes de fumée, » on se remit en route. Michel Verthamon, colonel de l'infanterie et receveur pour le roi en l'élection, « vêtu de veloux noir couvert de passement d'or, » suivi de plusieurs autres officiers du roi et de la commune, « vestus de veloux, taffetas et aultres accoustrementz riches somptueux, » fit aussi sa harangue; puis toutes les compagnies défilèrent devant le gouverneur, qui fut bientôt obligé de s'arrêter pour écouter Gauthier de Bermondet, ancien lieutenant général au siège, et Joseph Lamy, lieutenant particulier. Mais lorsque les deux orateurs voulurent prendre rang à ses côtés, les consuls réclamèrent, demandant qu'une place d'honneur fût au moins réservée à leur prévôt, comme représentant le corps de ville. Gilbert de Lévi ordonna que M. de Bermondet resterait à ses côtés, et que le prévôt et le lieutenant particulier le précéderaient. Arrivé dans le faubourg de Manigne, une nouvelle salve d'artillerie salua le cortége, « faisant un bruyt de tonnerre mervelheux. » Devant le clocher de Saint-Martial, se présentèrent en procession les religieux qui conduisirent le gouverneur devant le grand autel, et lui présentèrent le chef de Saint-Martial. La maison du Breuil, selon la coutume, servit de logement au grand dignitaire, où il reçut le lendemain la visite des consuls et d'autres notables, qui lui offrirent trois douzaines de cierges, un bassin d'argent doré, six coupes, un vase ou aiguière et deux salières, aussi en vermeil.

A peine le comte de Ventadour était-il parti pour aller faire reconnaître de la même manière son autorité dans le Bas-Limousin, que les consuls apprirent la venue prochaine du marquis de Villars. Aymeri Guibert et Jacques David, désignés pour le recevoir, partirent aussitôt et le rencontrèrent à la Maison-Rouge, près de Bellac. Comme on avait déjà décidé qu'on lui rendrait les mêmes honneurs qu'au gouverneur, les consuls se présentèrent à lui à l'entrée de la ville, près de la Croix-de-Bregefort, où il fut harangué par Aymeri Guibert, à qui il promit de protéger et de défendre les habitants du pays. Un peu plus loin, Michel de Verthamon lui offrit les hommages et le dévouement de ses concitoyens, ainsi que le vicaire général de l'évêque le salut respectueux du clergé, à l'entrée du faubourg Montmaillé; les sept capitaines centeniers, après l'avoir salué « de coups d'harquebuzades, pièces à croc, faulcouneaulx et autres pièces de qualibres, » défilèrent devant lui, ainsi que leurs compagnies, et l'escortèrent jusqu'au logis du Breuil. Le marquis de Villars avait pour mission de faire reconnaître et observer la paix de Saint-Germain, de recevoir les plaintes des habitants, et de se faire rendre compte des impôts perçus, « des mulets, chevaux, armes, bledz, farines, vivres et munitions de guerre, » levés sur le peuple dans les trois années précédentes. MM. de Montdoucet, conseiller au grand conseil, de Tambonneau, maître des comptes, qui l'accompagnaient comme commissaires, firent annoncer dans toutes les paroisses que chacun pouvait en toute liberté leur soumettre ses plaintes et ses réclamations.

Les esprits se calmaient; la haine entre catholiques et dissidents semblait disparaître; la paix et les mesures prises depuis quelque temps par le gouvernement de Charles IX promettaient à tous bonne justice; on comptait sur

un avenir de prospérité, malgré quelques souffrances occasionnées par l'intempérie des saisons, lorsqu'un événement survenu à Limoges fut interprété comme le pronostic de nouvelles épreuves. Voici comment le rapporte un chroniqueur du pays :

« Le jour de la Grand-Saint-Martial, le dernier jour du mois de juin 1571, et environ l'heure de vêpres, il fit un éclair de tonnerre qui passa sur la ville, venant du côté de la porte Montmailler, et vint tomber sur le clocher de la grande église cathédrale de Saint-Étienne de la Cité de Limoges, par la sommité et pomme, où était la croix et girouette étant sur l'aiguillon couvert de plomb, sans que bien peu de gens s'en donnassent garde, tellement que l'éclair, du coup qu'il donna contre ladite pomme étant de bois et couverte de plomb, le feu s'y mit et entra dans le clocher par là, que tellement que, bien peu de temps après, ledit feu s'estant pris au bois de l'aiguillon étant sous le plomb de la couverture d'icelui, commença à sortir un peu par le dehors, ce que plusieurs gens voyant eurent les frayeurs. Et petit à petit commença ledit feu à augmenter et brûler le bois, tellement que le plomb de la couverture d'icelui se mit à fondre et tomber tant par dedans le clocher que par le dehors. Et tomba incontinent par terre la pomme d'icelui avec la croix de fer estant fort grosse et grande. Et le monde se riait en pensant que le feu ne pénétrât guère au bas dans ledit clocher, attendu qu'il était fort haut d'icelui ; mais messieurs les chanoines firent monter plusieurs maîtres charpentiers de la présente ville pour y donner secours, ce qu'ils ne purent faire, causant le plomb de ladite sommité qui se fondait et tombait incessamment, tant par le dedans que par le dehors du clocher, qui endommagea grandement le charpentier. Et tellement pénétra le feu malin que, outre son naturel, descendit peu

à peu depuis le haut du clocher jusques au pied d'icelui, en frayeur, que en moins d'une heure et demie la bardèche et le bois du clocher fut toute en flamme de feu si ardent que, environ l'heure de sept heures du soir, le feu était dans le clocher depuis le pied jusques aux sommités, en si grande ardeur et frayeur que toute personne qui le voyait ainsi était épouvantée. Et, en voyant le feu si épouvantable brûlant ladite bardèche et bois, et sortant de tous côtés, que lesdits pauvres qui y étaient pensèrent être tous perdus et brûlés à cause de la grande flamme qui en sortait : et s'épandant sur l'heure même sur les maisons prochaines, sans le secours qui fut mis, les plus près des maisons se fassent brûlés. Et enfin le feu s'enflamma que toutes les cloches qui étaient le plus près se fondirent dans le clocher, et les autres tombèrent au pied et se brisèrent, chose bien épouvantable à voir, tellement que enfin il ne demeura aucune chose dans ledit clocher, et demeura tout vide, sans aucun bois ni chose qui se puisse réserver. Et disaient que ce n'était pas présage de bon signe au pays. Et atteint le feu jusqu'à heure de minuit. Je prie Dieu qu'il nous garde de telle infortune, et croyant toutefois que c'étaient nos péchés, qui étaient cause de telle infortune, Dieu et la sacrée et bienheureuse Vierge Mère de Dieu nous donne sa sainte bénédiction¹. » Avant que le scepticisme ait ravagé les âmes et usé l'intervention de la Providence, les hommes se consolaient de leurs infortunes, luttaien contre elles de courage et de pieuse résignation. Que fût devenue la société sans la religion à travers les épreuves du moyen âge, et qu'est-elle aujourd'hui dans ses révoltes contre l'éternelle justice ?

1. PIERRE MESNAGER : Mss. intitulé *Histoire de la vie de monsieur saint Martial*, p. 211. Un autre manuscrit de 1638, f° 331, raconte aussi le même événement. L'acte en langue romane, concernant les ordonnances de Limoges qui s'y trouvent, est en original aux Archives de Pau.

Les nouveaux consuls nommés pour l'année suivante¹ voulurent, comme leurs prédécesseurs, léguer à la postérité les événements et les malheurs dont ils furent témoins, aussi ouvrent-ils leurs annales par ces mots empreints d'une profonde tristesse : « Par le sommaire recueil des choses advenues cz années précédantes, escript à nous et à nos successeurs par ceux qui ont eu la charge et manement de la chose publique, depuis l'an quinze cent soixante, la postérité recognoistra les premiers actes de l'histoire tragique de France et lamantables frayeurs qui souvent ont espouventé la ville de Limoges. Par le succès de la présente année mil cinq cent soixante-douze, on recognoistra l'acte dernier et la fin de la tragédie autant horroïques et sanglants qu'ils étoient inopinés et incogneurs mesme à ceulx qui avoient l'esprit et le jugement plus œgu, subtil et prévoyant. »

L'état du pays à cette époque pouvait bien, dans de certaines limites, justifier ces récits. Les récoltes de l'année précédente avaient été nulles : le peu de grains anciens étaient détenus par les plus grands propriétaires et par les marchands : le commerce était complètement arrêté : les pauvres sans travail circulaient déjà par bandes dans les rues de la ville. Les consuls, effrayés, craignant une révolte, proposèrent deux moyens pour parer aux nécessités : le premier, que toutes les personnes aisées y contribuassent par des aumônes ; le second, qu'on achetât une certaine quantité de blé. La première proposition fut acceptée ; mais pour faire la distribution des secours, il fallait connaître le nombre des nécessiteux. On fit publier que la distribution

1. Consuls pour 1572 : Martial Benoit, Léonard Mousnier, Léonard Limousin, Jean Loudeys, Bartholomé Albin, Martial Merly, Bertrand Demons, Guillaume de Julhen, Pierre Teulier, Pierre Dumas, Jean Pénicaud, avocat, Martial Duboys. (*Reg. consul. de Limoges.*) L'un d'eux, Léonard Limousin, ne serait-il pas l'émailleur dont le musée possède quelques ouvrages ?

se ferait dans le préau de Saint-Martial un jour fixé, et qu'à mesure que chaque pauvre se présenterait, on lui donnait un liard. On connut ainsi le nombre des indigents pour chaque quartier, et selon les besoins de chaque famille visitée par les consuls on distribua du pain ou de l'argent. Mais la disette sévissait aussi dans les environs, où, après avoir consommé l'avoine et le mil réduits en farine, on se nourrissait d'herbe et de racines. Le nombre des étrangers qui accouraient fut si grand, qu'il fallut leur refuser l'entrée de la ville. Les femmes montrèrent le plus sublime dévouement durant cette famine ; elles recueillaient les aumônes et en faisaient la distribution deux fois par jour : plusieurs vendirent même leurs bagues et leurs bijoux pour en donner l'argent aux pauvres¹. Quiconque achetait du blé sur les routes, ou le faisait enchérir sur le marché, était conduit au pilori, ou « mitri » et chassé de la ville par l'exécuteur des hautes œuvres².

Malgré les avantages accordés aux dissidents par la dernière paix, tous ceux qui avaient en main une partie du pouvoir voyaient de nouveaux orages dans un avenir peu éloigné. Les nouveaux magistrats et le peuple se préparaient à les combattre ou cherchaient à les écarter en recourant à la protection des grands personnages, dont le crédit pouvait influencer la marche des événements politiques. Les consuls, apprenant que le duc de Montpensier et sa femme, sœur du duc de Guise, conduisaient de Poitiers à Limoges madame de Sainte-Croix, leur fille, qui avait été nourvue de l'abbaye de la Règle, allèrent les recevoir près le Mont-Jauvy, les conduisirent à la porte Montmaillé, au

1. Le setier valait à Limoges 5 décalitres 2 décilitres, et dans la *Cité* 5 décalitres 4 décilitres. A cette époque, 51 litres 2 décilitres valaient 25 francs 17 centimes et demi de notre monnaie actuelle. (*Dict. des institutions*, par M. Chéruel. — *Tarif des notaires*, par Dupuytren.)

2. La mitre de papier était un signe d'infamie.

bruit de l'artillerie¹. Le cortège, après avoir traversé la ville, sortit par la porte Manigne, et aperçut à peu de distance madame de Sainte-Croix. Les consuls allèrent au-devant d'elle, la complimentèrent, se félicitant « de sa venue et demeure au monastère, tant pour le bon exemple d'une singulière chasteté remarquée en ladite dame, admirable sur toutes autres, que pour l'espoir qu'ils avoient de veoir ladite abbaye remise aux premières règles de son ancienne dévotion et sainteté². »

Une autre visite occupa plus sérieusement la population et les magistrats de la commune, qui ne la désiraient que pour faire oublier des actes d'opposition d'une autre époque et par lesquels on s'était attiré l'inimitié de Jeanne d'Albret. Au mois de juin, à la nouvelle que la vicomtesse-reine se rendait à la cour pour négocier les conditions du mariage de son fils avec Marguerite de France, se dirigeait vers Périgueux, mais ignorant si elle passerait par Poitiers ou par Limoges, une assemblée fut convoquée à l'hôtel de ville. On y décida que deux des consuls, Jean Pénicaud et Martial Dubois, se rendraient près d'elle pour connaître ses intentions. Les deux envoyés, partis en toute diligence, la rencontrèrent à Mareuil, en Périgord, et lui exposèrent : « que l'injure des troubles et du temps n'avoit en rien diminué la naturelle et ancienne affection de ses subjectz de la ville de Limoges; » qu'elle pourrait s'en convaincre par sa présence. Jeanne d'Albret, dissimulant ses ressentiments, répondit : « qu'elle s'étoit toujours employée, comme feroit à l'advenir, pour tous ceux qui luy avoient esté bons et loyaux subjectz en ladite ville et ailleurs. »

1. Jeanne III, fille de Jean de Bourbon. religieuse de Sainte-Croix de Poitiers, avait été nommée abbesse de la Règle en 1573, mais ne reçut ses bulles qu'en 1586.

2. Reg. consulaires.

Un secrétaire d'État, qui l'accompagnait, ne laissa aucun doute sur ses sentiments; prenant à l'écart les deux consuls dans l'appartement où elle se trouvait, il leur rappela avec arrogance, que « les citoyens de Limoges étoient les plus malins et désobéissants sujets de la dame; que toute leur vie ils avoient plaidé contre elle, refusé d'obéir à ses commandements, et même quand elle avoit voulu établir chez eux l'exercice de sa religion. » Les envoyés se justifiaient en disant qu'il étoit difficile d'établir la nouvelle religion dans une ville essentiellement catholique, et que d'ailleurs ils n'avaient fait, comme ils le feraient encore, qu'obéir à la volonté du roi. Le secrétaire, désarmé par ces paroles énergiques, n'ajouta plus rien. Après dîner, dans une autre entrevue, la reine elle-même se contenta de dire aux consuls qu'elle n'avait encore rien décidé quant à son passage à Limoges, et qu'ils restassent près d'elle pour attendre sa décision. En effet, ils l'accompagnèrent jusqu'au château de Marthon, où elle fit connaître sa réponse à une heure assez tardive pour que ceux-ci fussent obligés de cheminer une partie de la nuit pour trouver à se loger ¹.

Parmi les consuls alors en charge, quelques-uns s'étaient déjà montrés partisans de la reine et disposés en faveur du protestantisme; les divisions religieuses et politiques s'étaient déjà introduites dans les rangs des représentants de la Cité. Cette opposition s'étoit manifestée peu de temps avant le voyage de Jeanne d'Albret, à l'occasion des affaires intérieures de la ville. Les consuls, « ceux qui se disoient les consuls de la Cité, » c'est ainsi que les désignaient leurs adversaires, ayant fait annoncer l'établisse-

1. Nous ne saurions dire quel étoit alors le château de Marthon où put coucher Jeanne d'Albret, à moins que ce ne fût dans quelque partie conservée de celui dont on voit encore le donjon, mais dont la destruction remonte à une époque bien plus éloignée.

ment de deux foires et d'un marché à certain jour de la semaine, pour la vente des provisions, les autres, réunis aux officiers de la reine, défendirent de vendre ou d'acheter partout ailleurs qu'au marché public. Le jour de l'ouverture du nouveau marché, ils s'y présentèrent et renouvelèrent cette défense, sous peine d'amende, contre ceux qui s'y rendraient, soit pour vendre leurs denrées, soit pour en acheter. Ils demandèrent aussi qu'un prêche fût établi. Au mois de mars suivant, pour mettre fin à ces contestations, Jean Pénicaud et Jean Dubois furent chargés de les soumettre à la cour, qui se trouvait alors à Blois. Mais ils ne purent parvenir jusqu'à Jeanne d'Albret, qui les remettait de jour en jour sous prétexte des soins qu'exigeaient la négociation du mariage de son fils, et sa propre santé, et la venue des reîtres qui demandaient leur solde; tout cela n'était qu'autant de prétextes pour se venger de la froideur des catholiques limousins. Sur ces entrefaites arriva un autre envoyé de la ville qui, recommandé par l'évêque, obtint de Charles IX qu'il n'y eût d'autres foires et d'autres marchés que ceux qui étaient ouverts indistinctement aux habitants de la ville et de la Cité ¹.

L'année 1572 avait fourni des récoltes abondantes; l'ordre se rétablissait dans les villes; le peuple des campagnes reprenait ses travaux avec confiance; les consuls continuaient de veiller aux intérêts de Limoges et à l'ordre public sans trop d'embarras pour leur administration. La vicomtesse Jeanne d'Albret, cette femme « d'un esprit puissant aux grandes affaires, d'un cœur invincible aux grandes adversités », venait de mourir (10 juin 1572), non sans soupçon de poison. Les catholiques, délivrés des craintes qu'elle leur

1. Reg. consulaires.

, des réclamations dont elle les poursuivait depuis longtemps, ne témoignèrent cependant aucune joie de cet événement, tandis que les protestants les plus ardents ne faisaient pas leurs regrets. Malgré ce que lui prédisait un certain calviniste, « que si les noces du prince de Béarn se faisaient à Paris, les livrées en seraient vermeilles, » il se rendit à la cour où eut lieu le mariage du roi de France, que nous appellerons désormais le prince de Béarn, et de Limoges (18 août). Les plus sages des deux par-
tisme tous ceux qui en temps de révolution en redou-
tent l'excès, croyaient au maintien de la paix. Le duc de
Guise et Catherine de Médicis en décidèrent autrement :
ils firent connaître leurs odieux projets dans quelques
villes, il ne paraît point cependant qu'ils aient
été des assassins à Limoges, quoique les consuls et les
bourgeois eussent fait savoir à Charles IX que le peuple
était disposé à punir les protestants, si ceux-ci cherchaient
à troubler l'État. La nouvelle de la Saint-Barthé-
lémy surprit tout le monde. Nous ne saurions mieux faire
que citer textuellement le récit que nous fournissent les
archives consulaires :

Le pénultième jour dudict mois d'aoust, le maistre-
bourgeois du seigneur De Cosse, amy favorable de la ville,
allant par ceste ville en diligence, s'adressa à un consul
particulier et secret, luy descouvrit que le vendredi,
deuxiesme jour dudict mois d'aoust, l'admiral avoit
essayé d'un coup d'arquebousade par un soldat qui luy
attendait au guet. Le boulet lui avoit percé le bras et emporté
un doigt de la main. Ceux de sa faction, tout le jour et le
lendemain, avoient instamment pressé le roy en faire rai-
sonnant de grandes menaces et propos de vindicte. Et
c'est ainsi qu'on avoit descouvert l'entreprise et détestable conspi-
ration contre Sa Majesté, son sang et tous les grands sei-

gneurs de sa cour faict par ledict **admiral** et ses adhérents qu'auroit esté l'occasion que, le dimanche, sur une heure après minuict, on avoit commencé un grand et sanglant massacre, auquel ledict **admiral** avoit esté tué dans son logis, geté par la fenestre de sa chambre au milieu de la rue, où son corps estoit délaissé ensevely dans la boue, en opprobre et vitupère de tout le peuple de Paris. Le comte de La Rochefoucauld, les Pardailhans, le capitaine Pilles et un fort grand nombre de seigneurs et gentilshommes de marque suivant ce party avoient esté mis au couteau en mesme instant. Le consul, ayant entendu ce discours en particulier, pour l'importance de l'affaire, le pria venir en la maison du consulat, où, en présence de la pluspart desdits consuls et auteurs des principaulx de la ville, assemblez à mesme heure, il discourut de rechef tout au long la vérité de la tragédie, et l'assuroit pour l'avoir veu et y avoir esté. Les premières et plus qu'estranges nouvelles d'un si soudain et inopiné changement estoient tant eslongnies de la pensée et jugement des hommes qu'elles ressembloient plus tost la mémoire d'un songe que a un vray récit et histoire de vérité. Toutes fois la grandeur de l'affaire, le péril qui s'en pourroit ensuyvre et le désir que les consuls et tous les bons cytoiens avoient de conserver l'estat de la ville en repoz et sûreté, les esveilla de leur songe et sommeil, et facilement leur persuada que tout ce discours estoit véritable, et d'autant plus qu'un chascun en son cœur le souhaitoit pour se voir délivré entièrement des anciennes misères, injures et tormens des troubles passés. »

Si les habitants furent surpris à ce récit de ce drame sanglant, il est juste de dire cependant qu'ils n'en furent pas affligés; le cadavre d'un ennemi sent toujours bon aux hommes surexcités par les passions politiques. La réforme avait attiré tant de malheurs dans le pays, qu'on s'explique,

sans prétendre l'approuver, cette joie secrète chez ceux qui en avaient tant souffert. Au reste, les expressions dont se sert le narrateur peuvent bien ne traduire ici que la satisfaction d'un seul. De grands désordres pouvant survenir, on mit aussitôt en délibération comment on pourvoirait à la sûreté de la ville pour empêcher toute surprise de la part des calvinistes du dehors et de ceux de l'intérieur. Huit centeniers furent élus, chargés de faire prendre les armes aux habitants divisés par quartiers. On paya aussi trente soldats placés sous les ordres de Gabriel Raymond, capitaine de la ville, qui veilleraient la nuit aux lieux les plus exposés des murailles, mais dont la direction appartiendrait aux consuls. Trois jours après arriva une missive de la cour, confirmant la nouvelle des événements et ordonnant de veiller à la paix publique; on apprit aussi peu de temps après que le corps de l'amiral avait été traîné par les rues de la capitale, puis pendu par les pieds et sans tête au gibet de Montfaucon; que tous ceux de la nouvelle religion avaient été massacrés au nombre de plus de douze cents, et qu'il en avait été ainsi dans plusieurs villes du royaume.

Ces récits exagérés, commentés, comme tout ce qui vient de loin, pouvaient entraîner quelques catholiques égarés à traiter de même les huguenots, d'ailleurs trop peu nombreux et trop effrayés pour songer à se prémunir contre toute attaque. Les consuls convoquèrent une assemblée des plus notables habitants : il fut convenu que l'un d'eux et un autre magistrat, assistés de deux centeniers et de leurs compagnies, feraient une ronde la nuit et visiteraient chaque poste. On avait raison de prendre de telles précautions, parce que les officiers du roi n'ayant point reçu l'ordre de procéder comme dans les autres villes, on craignait, si le peuple prenait librement les armes, que non-seulement il s'en servit contre les protestants, mais encore qu'il ne pil-

lât les magasins et les maisons des riches. Cependant, on décida de faire savoir au roi que les habitants étaient prêts à exécuter ses ordres, soumission que ne sauraient accepter la justice et l'honneur. Toutes ces dispositions empêchèrent l'exécution du massacre auquel songeaient quelques fanatiques. L'ordre était donc maintenu lorsqu'arrivèrent le baron de Crozan, lieutenant du comte de Ventadour, gouverneur du Limousin, et le baron de Magnac, chargés de prendre le commandement de la ville et d'y mettre une garnison. Mais les consuls, en vertu de leur privilèges, s'étant opposés à cette mesure, en référèrent au comte de Montpezac, continuèrent de garder la ville, y maintinrent l'ordre jusqu'à la réponse du roi, qui, tout en reconnaissant leurs privilèges, leur commandait d'arrêter les protestants, de les cerner, de les tenir en lieu sûr et d'exiger d'eux une abjuration. Rien n'autorise à croire que ces ordres sévères furent exécutés. Il n'en fut pas de même quand, peu de temps après, le marquis de Villars, chargé de faire rentrer toutes les villes sous l'obéissance du roi, envoya au sénéchal de Limoges l'ordre de lever sur le Limousin trente-sept mille cinq cents livres. Les consuls, qui avaient à pourvoir alors à tant de besoins pressants, à de grandes dépenses nécessitées pour le maintien de l'ordre public, cherchèrent, mais inutilement, à échapper à cet impôt en envoyant à Agen deux de leurs collègues, Léonard Mousnier et Léonard Limousin, chargés de présenter leurs réclamations au marquis de Villars.

Les coups d'État peuvent bien donner le pouvoir à des ambitieux, mais jamais à la nation de longs jours de paix et de prospérité ; c'est un outrage aux lois morales, qui seules doivent régir l'humanité, que de proclamer que la force prime le droit : c'est un retour à la barbarie. La nuit du 24 août 1572, « cette nuit exécrable, dit un prélat frau-

ais, qui n'avoit jamais eu, et qui n'aura, s'il plait à Dieu, jamais de semblable ¹, » avait vu s'accomplir un crime dieux, et même inutile à ses auteurs. La terreur, portée à son comble dans les provinces, fit bientôt place à la vengeance, à la haine, à l'ambition, à toutes les passions politiques et religieuses, qui n'allaient plus connaître de frein. Les protestants reprirent les armes, firent de la Rochelle leur boulevard, et forcèrent le duc d'Anjou à un accommodement, pour lui laisser le temps de mettre sur son front la couronne de Pologne (1572). Cependant le Limousin fut relativement peu troublé pendant cette première période de la reprise des hostilités. Les consuls de cette année, pour assurer à la sécurité publique, levèrent une somme de sept cents livres consacrée à la réparation des murailles ². Charles IX, comme dédommagement des pertes éprouvées dans ses dernières guerres, érigea la généralité à Limoges, comprenant l'Angoumois, la Haute et Basse-Marche, le Haut et le Bas-Limousin, avec un bureau des trésoriers et officiers de France. Ce prince mourut l'année suivante (30 mars 1574). En l'absence du duc d'Anjou, son successeur, alors roi de Pologne, de nouveaux projets de désordre s'ourdissant dans l'ombre, le comte de Ventadour et le comte des Cars, au nom de la reine mère régente, ordonnèrent de veiller à la sûreté de la ville en attendant l'arrivée du nouveau roi.

Bientôt après, le comte de Ventadour partit de Paris pour venir dans son gouvernement. Les consuls, les autres dignitaires, une foule d'habitants les plus notables allèrent le recevoir en grande pompe et l'introduisirent dans la ville par la porte de Montmaillé au bruit de l'artillerie. Après

1. Péréfixe.

2. Ces réparations furent faites par les soins des consuls : Mathieu Derroches, Pierre Boutin, Melchior de Lavaud, Martial Dubois, Louis Rougier, Jean Lascure, Jean Cibot, Hélie Gay, Pierre Segond, Noël Benoit, Étienne Disnematin et François Bastier. (*Reg. consulaires.*)

s'être occupé de quelques intérêts relevant de son administration, instruit que quelques protestants des environs réunissaient des armes pour envahir la ville, il demandait qu'on réunît de nouvelles forces : les consuls protestèrent qu'ils étaient en mesure; qu'ils ne pouvaient mettre sur pied un plus grand nombre d'hommes, surtout des inconnus, des étrangers qui, quoique catholiques, pourraient bien se ranger du côté des séditeux. Pour s'assurer si, en effet, les forces dont on disposait étaient suffisantes, il ordonna une revue générale, de laquelle il résulta que la force armée était alors de douze à quinze cents défenseurs, sans y comprendre ceux qui n'avaient pas assisté à la revue.

Néanmoins, sous prétexte qu'il importait à sa dignité de gouverneur que la ville et le pays ne fussent pas surpris, il demanda qu'on fixât une somme nécessaire à la solde de cinquante gentilshommes. Les consuls le supplièrent de renoncer à ce projet, — « eu esgard à la chairté du temps, à la stérilité des années passées, et laquelle continuoît encore, à la grand diminution du commerce et traffiq des marchandz et artisanz », et en considération des privilèges dont ils jouissaient depuis longtemps. Pendant ces discussions arrivèrent plusieurs gentilshommes mandés par le gouverneur, et à qui on ne pouvait pas fournir de logements; celui-ci, mécontent, leur donna l'ordre de se loger même dans les maisons des consuls jusqu'à ce qu'on eût pourvu à d'autres moyens. Indignés, les magistrats de la commune fermèrent leurs portes, et ne les ouvrirent que lorsqu'ils virent qu'on se disposait à les briser. Un de ces gentilshommes eut même l'audace de se rendre à la maison de ville, où se trouvaient quatre ou cinq consuls sans armes, sans soldats pour les garder; s'adressant à eux en les injuriant, il allait en frapper un de sa dague, quand un de ses compagnons le retint. A la nouvelle de cet acte de violence,

tion s'émeut : une assemblée est convoquée pour tant sur l'injure faite à la ville dans la personne des magistrats, dans un lieu « sacré et inviolable », que garnison qu'on voulait imposer. On décida qu'on traiterait au gouverneur de se contenter de dix à douze hommes pour veiller sur sa personne, et qu'il serait satisfait de l'injure faite aux consuls. Effrayé des cris de la foule, le noble seigneur congédia ses gentilshommes, n'en garda que douze, pour la solde desquels la ville payait neuf cents livres.

Les consuls n'avaient pu faire mieux, mais ils résolurent d'adresser au roi, en envoyant à la cour Jean Cibot et de réclamer l'exécution de leurs privilèges, et se rassurèrent de ce que le gouverneur voulait avoir les clefs de la ville. Effrayé des suites de cette démarche, le comte de Montmorin se rendit à la maison commune, déclara qu'à la fin de l'année il les exempterait des frais de garnison, et quant à la garnison, qu'il les remettrait le lendemain, que les troupes qui seraient levées ne tiendraient point garnison dans le pays. Soit que les consuls n'eussent pas confiance dans ses promesses, soit qu'ils voulussent se mettre pour eux à l'abri de nouvelles inquiétudes, ils envoyèrent des députés à la cour. Le moment était mal choisi ; la cour, occupée qu'à pourvoir aux nécessités de la guerre, ne pouvait entendre les doléances. M^{gr} de l'Aubospine, évêque de Limoges, se chargea de les soumettre au roi, et, à force de sollicitations, obtint l'exécution des promesses du gouverneur ; mais il n'en fut pas de même quand les consuls, pour une autre requête, sollicitèrent d'employer une partie des deniers levés sur le pays, à la reconstruction des tours et murailles de leur ville, — « que les rebelles avaient projeté de surprendre depuis le commencement de l'année. » En vain invoquèrent-ils « bonne volonté

d'employer leurs personnes et moiens pour le service du roy, dont ils avoyent rendu toujours bon témoignage par leurs actions et désiroient continuer en mesme volonté jusques aux derniers soupirs de leurs vies », il leur fut répondu qu'on ne pouvait les satisfaire.

Peu de temps après, de nouvelles difficultés survinrent. Le comte de Ventadour, revenant de parcourir le Bas-Limousin, arrivait à Limoges avec une escorte de vingt à trente gentilshommes et de trente arquebusiers à cheval. Les consuls, apprenant par un fourrier, envoyé devant pour préparer des logements, que le cortège était encore plus nombreux, convoquèrent aussitôt une assemblée pour délibérer si l'on devait ou non le recevoir dans la ville. On décida qu'on irait immédiatement trouver le gouverneur pour lui exposer que ce serait contraire à ses privilèges, s'il les mettait dans la nécessité de recevoir « ses argoulets »; que ceux-ci ne respectant leurs hôtes, il pourrait en survenir de grands inconvénients; qu'on le suppliait de ne pas permettre à ses gens l'entrée de la ville, qu'autrement on était disposé en conséquence à renforcer le poste qui veillait à la porte Monique, par laquelle il devait entrer. Les consuls seuls se chargèrent de cette mission sans la participation des bourgeois, voulant sans doute par ce moyen en faire peser sur eux seuls toute la responsabilité. L'un d'eux, Jean Cibot, alla donc au-devant du gouverneur, qu'il rencontra à une lieue de là, et lui exposa très-humblement, « le danger évident de quelque tumulte et sédition »; qu'on le priait de ne loger ses soldats que dans les faubourgs de la ville et de la Cité, où il serait pourvu à tous leurs besoins. Il répondit avec fierté que, « comme gouverneur, c'estoit à luy à commander, aux consuls à obéir »; que d'ailleurs sa suite était peu nombreuse. On insista, en ajoutant que la demande se justifiait par l'expérience du passé, par tout ce

qu'on avait déjà souffert de la présence de troupes étrangères. Le gouverneur ne voulant rien entendre, les consuls l'accompagnèrent cependant jusqu'en vue de la ville, et alors, pour se décharger de toute responsabilité, lui demandèrent de faire connaître ses intentions, afin d'en avertir les habitants, — « et que si ses argoulettectz se présentoient à la porte, il s'en pourroit ensuyvir du scandalle à leur grand regret. » Il se contenta d'ordonner au sieur de Lauthonie ¹, un de ses lieutenants, de loger ses gens dans les faubourgs. Peut-être ne prit-il ce parti que parce qu'il ne se sentait pas assez fort pour avoir raison de cette population, dont le patriotisme s'exaltait. En effet, quand les consuls l'accompagnèrent à son logis, il vit à la porte de la ville plus de deux cents soldats, assez « disposés à faire exploiet de guerre », et au bout de la rue de la porte des Arènes, d'autres faisant bonne contenance, conduits par messire Martial Decordes. Il ne fit pas un long séjour, fatigué qu'il était des réclamations continuelles des habitants et des consuls contre ses soldats, qui fourrageaient sans cesse dans les environs.

Après son départ arrivèrent Montluc et de Ponte avec quatre-vingts chevaux. Cette visite fut plus agréable que la précédente. Les consuls, qui n'avaient pas oublié les services que leur avait rendus de Montluc, notamment en 1567, lorsque la ville avait été menacée par les protestants, allèrent au-devant de ces nobles personnages jusqu'au moulin Blanc, sur la route d'Aixe, les complimentèrent, les reçurent honorablement et leur fournirent une escorte d'arquebusiers à leur départ pour Paris.

1. Lauthonie (Jean de), né au château de la Forge en 1510, après avoir servi sous le maréchal de Saint-André, en 1560, fut nommé maréchal des logis d'une compagnie de cinquante lances, sous les ordres du comte de Ventadour. Cette famille se maintient dans le département de la Corrèze.

Dans le mois de septembre, Limoges eut un beau jour de fête et des élans de joie pour célébrer l'arrivée en France de Henri III, tant on croyait aux dispositions pacifiques du nouveau roi. On ne prévoyait pas à combien de cruelles épreuves devait être soumise la France sous ce prince, trop docile aux conseils de sa mère, trop faible en présence des factions. On fit chanter un *Te Deum* dans l'église collégiale de Saint-Martial, où assistèrent les consuls « avec leurs chaperons, assis aux hautes chaires d'un côté du cuer, et les officiers du roi de l'autre côté. » Un feu de joie et un service solennel furent indiqués pour un autre jour. Pour éviter les conflits de préséance dans cette ville où les magistrats attachaient un grand prix aux honneurs dus à leur dignité, on convint qu'à l'église les consuls occuperaient le côté gauche, les officiers le côté droit. A la fin de la messe sortit de l'église une nombreuse procession, pendant laquelle les consuls tenaient un flambeau avec les armoiries de la ville, et après laquelle un prédicateur de Saint-Martial fit un sermon sur la place des Arbres. On assista ensuite au feu de joie dressé sur la place des Bancs, en présence de la foule accourue de tous les quartiers. Les consuls s'y rendirent par la rue nommée Crochedoz ¹, et eurent l'honneur d'y mettre le feu au bruit de l'artillerie ².

Les habitants et leurs magistrats, quoique rassurés par le dernier traité de paix, espérant que le nouveau roi, qui avait déjà acquis une certaine expérience dans les affaires de l'État, saurait maintenir les factions, n'en refusaient pas moins de recevoir des étrangers dans leurs murs. En vain le comte des Cars, en leur apprenant que des mouvements

1. C'est aujourd'hui la rue Cruchedor, ainsi nommée parce qu'on y fabriquait une très-grande quantité de crochets qui se vendaient par toute la France.

2. Reg. consulaires.

réditionnaires avaient lieu dans les provinces, leur offrit-il le secours de son fils aîné avec un bon nombre de gentils-hommes; ils refusèrent, et cependant le danger était proche. Deux mois après, le vicomte de Turenne et ses partisans reprirent les armes, au nombre de quatre mille, sur les marches du Périgord, et occupèrent l'abbaye de Terrasson. Jacques de Maumont, seigneur de Saint-Avit, descendant d'une famille qui avait toujours été l'ennemi de Limoges et des consuls, se proclamait le défenseur des huguenots, s'empara du château de Châlusset, dont il n'existait plus qu'une partie depuis l'expulsion des Anglais, relevait à la hâte les murailles de la vieille forteresse, assise sur une montagne, que l'artillerie ne pouvait battre de près, la munissait de provisions de guerre et de vivres, y laissait une partie des siens, et sortait pour courir le pays ¹. En même temps la plupart des petites places du Limousin se révoltaient à l'instigation du vicomte de Turenne, dont les détachements venaient assiéger le château d'Astaillac, où s'étaient réfugiés les religieux de Beaulieu. La place résista, mais tout fut pillé dans les environs. Favorisés par la nature des lieux, hérissés de montagnes ou de collines, arrosés par de nombreux cours d'eau, d'autres détachements s'emparaient des principales positions. Ils restèrent maîtres assez longtemps du château de Cazillac, sur la limite du Quercy ². Pour les en chasser, le gouverneur du Limousin partit de Limoges avec quelques canons, vint à Brive, où il fit ses dis-

1. Le baron de Maumont avait épousé, en 1550, Marie de Bourdeille. Il eut de ce mariage un fils en qui s'éteignit la famille, et une fille « belle et grande », dit Brantôme, qui fut la maîtresse du dauphin. C'est à elle que s'adressait la chanson :

Brunette suis, jamais ne seray blanche.

(*Opuscules de Pierre de Bourdeille.*)

2. Ce château était si ancien que la tradition le faisait remonter aux Troyens, qui l'auraient construit; aussi quelques titres l'indiquent-ils par le nom de *Casa Iliaca*.

positions d'attaque. Instruite de ses projets, la garnison quitta la place, vint rejoindre un autre détachement, remonta le cours de la Vézère, se dirigea vers Ségur, alors occupé par les catholiques, plaça un canon sur une hauteur, près du village appelé *le Mas*, et battit en brèche le vieux château qui avait arrêté les Normands. D'autres bandes, conduites par le sieur de Sédières, envahissaient dans le même temps l'abbaye d'Uzerche ¹, entraînent par trahison dans la ville de Brive, désarmaient les habitants et se retiraient avec une forte somme d'argent. Les ennemis, retranchés dans Châlusset, inquiétaient surtout la ville de Limoges. De cette position, qui fut le théâtre de tant de luttes au moyen âge, Jacques de Maumont ravageait les campagnes, entraînait en maître dans les petites localités, forçait les habitants à lui livrer des vivres et les deniers des tailles du roi, et pillait les voyageurs et les marchands. On n'osait plus sortir des villes. Cependant, les habitants de Saint-Léonard, plus aguerris que les autres, plus dévoués à la cause catholique, avaient su par leurs propres forces chasser quelques bandes de calvinistes entrés chez eux par surprise, et les forcer de se retirer dans leur repaire de Châlusset; et non contents de s'en être délivrés, ils venaient fréquemment les y attaquer avec tant d'acharnement, « qu'ils se tuoient entre eux comme des bêtes ². »

Henri III, informé de ces brigandages, ordonna à ses lieutenants de « courir sus à ces malfaiteurs. » De leur côté, les habitants de Limoges, indignés de la hardiesse et des bravades de ceux « qui n'avoient ni foi ni loi », demandèrent à marcher contre eux. Les consuls remirent en charge le

1. Les protestants enlevèrent le cartulaire de cette abbaye, l'emportèrent à Bergerac, où il resta jusqu'à ce que les religieux pussent le racheter et le remettre dans leurs archives. Ce monument du XI^e siècle ne se retrouve plus.

2. Bonaventure de Saint-Amable. t. III, p. 795.

Etienne Vauzelle, et le chargèrent de tenir la campagne et de surveiller. Puis, apprenant qu'un certain nombre de huguenots se rendaient à Châlusset pour y tenir des assemblées, ils lui ordonnèrent de se porter dans ces quartiers. Arrivé à Boisseuil, il rencontra le sieur de Beaupré qui s'y rendait, et qui, effrayé, se réfugia dans une église, où ne pouvant l'assiéger, il fit demander de nouveaux secours à Limoges pour le surveiller dans sa retraite, comptant bien que la faim le forcerait bientôt à se rendre. Mais dès qu'à la pointe du jour, Beaupré, du haut de la voûte de l'église, vit approcher les nouveaux venus, par un trait de courage et de désespoir, il sortit furieux, l'épée à la main, écarta ses ennemis, en tua quelques-uns et fit prisonnier le capitaine Gallichier, qu'il conduisit en triomphe à Châlusset. Le capitaine Vauzelle put bien arrêter quelque temps les incursions dans les environs, mais, désespérant de prendre la place de vive force, il se contenta de la surveiller.

Malgré ces mesures, on redoutait toujours à Limoges les bandes nombreuses qui se montraient chaque jour sur divers points. L'Eglise n'osait plus appeler à ses fêtes les populations du dehors, dans la crainte que les calvinistes ne profitassent de cette occasion pour introduire les leurs dans la ville. Tout le monde se préoccupait de ce triste état de choses : on se racontait, avec autant de tristesse que d'indignation, que l'abbaye de Chambon avait été pillée, qu'on avait brûlé la châsse qui renfermait les reliques de la pieuseierge, première martyre de l'Aquitaine, et que tous les ornements avaient été détruits¹. A Saint-Léonard, malgré le courage des habitants, on n'ouvrit à la foule qu'une des portes de la ville, encore la faisait-on garder par des hommes armés, quand on voulut faire l'ostension des reliques. C'est ainsi, outre la fortune publique, on avait à soustraire au van-

¹ Jouilleton, *Histoire de la Marche*, t. I, p. 410.

dalisme des huguenots de précieuses richesses artistiques et religieuses. Au xvi^e siècle, comme au moyen âge, on voyait encore dans cette église, et sur le tombeau du saint cénobite resté le rendez-vous de nombreux pèlerins, de magnifiques ornements du xv^e siècle; des sculptures symboliques, tantôt gracieuses, tantôt bizarres, de la même époque que celle de Solignac; des bas-reliefs en albâtre qui font encore l'admiration des amateurs de nos antiquités nationales et des fervents catholiques qui accourent de nos temps mêmes aux ostensions des reliques du saint (1375).

L'union n'existait pas plus à la cour que dans les provinces; le parti des *politiques*, mélange de catholiques et de réformés rapprochés un instant pour satisfaire leur ambition, continuait ses intrigues, et, sous prétexte de réformer les abus, sollicitait la convocation des états généraux. Après eux venaient les chefs les plus décidés du parti catholique, tous avec l'arrière-pensée de démembrer la France, de se former des principautés indépendantes des Guise et des Valois. C'était revenir au moyen âge, briser l'unité nationale, œuvre de la royauté et des aspirations démocratiques, la morceler en petites républiques fédératives qui, comme celles de l'Italie, n'auraient jamais connu le désordre. Le parti du duc d'Alençon, frère du roi, ne semblait avoir pour but que de partager le pouvoir avec les Guise. Les principaux seigneurs du Limousin, Gilbert de Lévi, comte de Ventadour, Henri de La Tour, vicomte de Turenne, les vicomtes de Rochechouart et ceux de Pompadour, s'étant rangés de ce côté, étaient parvenus à occuper les châteaux de Saint-Yrieix, de Saint-Léonard, de Chalusset et de Meilhac.

Le comte de Ventadour, le plus actif, le plus entreprenant, cachant son ambition sous l'apparence d'un dévouement sincère au roi, chercha à s'emparer de Limoges. De

Saint-Léonard, où il était avec trois mille hommes, il écrivit aux consuls de venir le trouver et de lui apporter les clefs de la ville, ajoutant pour les effrayer, que Langoiran, lieutenant du vicomte de Turenne, qui était entré dans Thiviers avec six mille hommes, viendrait bientôt les attaquer¹. Tout protestant de son attachement au roi et à la religion catholique, il leur demandait d'introduire des troupes dans la place pour la défendre contre les calvinistes. Les consuls, et on connaît le patriotisme, qui n'avaient jamais admis chez eux des troupes étrangères, suffisant eux-mêmes, dirent-ils, avec le courage de leurs concitoyens, à la défense de la ville, promirent de soumettre l'affaire à leurs concitoyens. A leur retour, ils réunirent les plus notables, qui d'une voix unanime, répondirent qu'ils ne craignaient pas Langoiran, qu'ils n'avaient pas besoin de secours. Quatre d'entre eux portèrent cette réponse au comte, qui reparti se jugeait du danger mieux que personne; qu'il entrerait dans la ville avec ses troupes, et par les quatre portes, menaçant d'employer la force si l'on tentait de lui résister. Trois jours après, accompagné des seigneurs de Bouchiat, de Pompadour et de Courbière, il partit de Saint-Léonard avec trois mille hommes, laissant une garnison dans cette place pour se ménager une retraite, et se dirigea vers Limoges, précédé des seigneurs de Pompadour et de Lauthonie, qui devaient avertir les consuls de lui ouvrir les quatre portes. Les consuls et les principaux bourgeois, agissant avec prudence, comme ils l'avaient déjà fait dans une autre occasion, répondirent qu'ils étaient prêts à le recevoir, mais seulement escorté de cinquante gentilshommes, et que ses troupes camperaient à une lieue de la ville.

¹ Thiviers dépendait de la vicomté de Limoges. C'était une prévôté comprenant un juge conseiller du roi, un lieutenant général de police et un procureur du roi.

Il entra à ces conditions, se logea au Doyenné, tandis qu'une partie de ses gens s'établissaient dans les faubourgs de Manigne et de la Boucherie. Le lendemain, s'appuyant de l'autorité de son titre de gouverneur, il manda les consuls, qui vinrent accompagnés des receveurs, des trésoriers généraux, des officiers de justice, des principaux bourgeois et marchands, qui formaient un cortège d'environ cinquante personnes. Il leur parla avec toute la fierté d'un grand seigneur, leur exposa le danger qui les menaçait et leur ordonna de lui livrer le commandant de la ville. Les consuls se retirèrent, craignant qu'on attentât à leur liberté. Le vicomte de Pompadour avait conseillé en effet de les retenir jusqu'à ce qu'ils eussent tout accordé. « Ils auroient payé leur rançon, disait-il, plus de deux cent mille écus. »

Le parti des *politiques* n'avait pour lui ni le patriotisme qui pousse aux grandes choses, ni la justice qui attire à elle les gens honnêtes : les villes ne voulaient pas s'y associer. Trois jours après leur entrevue avec le comte de Ventadour, les consuls, inquiets de ce qu'il pourrait entreprendre, convoquent les principaux habitants pour prendre leur avis. Les plus dévoués aux intérêts de tous, persuadés que les soldats de Langoiran, qui formaient une partie des troupes du vicomte de Turenne, pilleraient Limoges, comme ils avaient déjà pillé Périgueux, jurent de mourir plutôt que d'ouvrir leurs portes. Tout le monde est de cet avis. A cette réponse, qui lui est apportée par deux envoyés de la commune, le gouverneur fait dire aux consuls de se rendre à son logis avec les receveurs, les officiers de justice et trente des plus notables bourgeois et marchands. On s'y refuse; mais, comme on ne veut pas avoir l'air de braver son autorité, et qu'il importe de lui donner une réponse, on lui envoie le juge Pétiot, Gaubert, avocat du roi, Jean Dubois,

de la monnaie, le consul Jean Colomb, et Guinot
secrétaire du consulat. Tous ont accepté cette mis-
angereuse, sachant bien qu'il y va du péril de leur
de leur liberté. Arrivés à la porte des Arènes, on les
à ne pas aller plus loin; rien ne les arrête. Quand
gouverneur leur demande où sont les quarante personnes
demandées, ils s'excusent, en disant qu'eux seuls
la permission de sortir de la ville. Il ordonne de les
prendre en prison, déclarant qu'il ferait mettre à mort qui-
conque favoriserait leur évasion. En même temps ses troupes
mirent en mouvement, et au premier choc s'emparèrent
de la Cité et de l'église de Saint-Étienne, qui fut pillée. Les
habitants, maltraités, rançonnés par cette soldatesque sans
loi et sans loi, prirent la fuite, pendant que d'autres troupes,
restées dans les faubourgs de Manigne et de la Boucherie,
perçaient les murailles pour ouvrir le feu dans l'intérieur
de la ville. Le clergé de Saint-Étienne avait prévu les événe-
ments, car, avant même l'arrivée du gouverneur, il avait
fait transporter dans l'intérieur de la ville les châsses des
reliques, les ornements et l'argenterie. Le bruit de la mous-
queterie continua jusqu'au soir. Le sieur de Chamberet,
gouverneur de la ville en l'absence du comte, était resté
dans la place, mais n'avait rien fait contre les bourgeois.
Pendant la nuit, l'ennemi se fortifia dans ses positions,
éleva des barricades, tendit devant les murailles des draps
cousus les uns aux autres, pour que les assiégés ne pussent
apercevoir les dispositions qu'il prenait.

Cependant, le comte de Ventadour, effrayé de son entre-
prise, ne comptant plus sur lui-même, envoya demander
des secours à Langoiran, qui répondit qu'il n'avait promis
de renfort qu'autant que la ville serait occupée. Le vicomte
de Turenne, mieux disposé, arriva avec quatre compagnies
(24 octobre 1576). Les assiégés, par les conseils du sieur de

Chamberet qui, sans oser se déclarer ouvertement pour eux, blâmait cependant les entreprises de son chef, firent aussitôt une sortie, brisèrent à coups de mousquets les cordes qui retenaient les draps tendus dans les rues, et firent reculer les assaillants jusque dans la Cité. Craignant que certaines églises ne devinssent des positions avantageuses pour l'ennemi, les consuls et les citoyens se décidèrent à détruire les bâtiments placés hors des murs, l'abbaye Saint-Martin, les prieurés de Saint-Gérald et des Arènes. D'autres établissements religieux furent brûlés pendant que le duc de Ventadour, qui redoutait d'être forcé dans le Doyenné, où il s'était logé, faisait tirer du haut de la tour de Saint-Étienne des coups de canon contre la ville. Cependant les deux faubourgs furent évacués, mais cent vingt cadavres restèrent sur la place. Le soir, le duc de Ventadour, repoussé sur tous les points, se retira dans l'abbaye de la Règle, y passa la nuit tout tremblant, et dès le matin, pliant bagage, se dirigea vers Saint-Léonard, sans cesse harcelé, après avoir éprouvé de grandes pertes. Il écrivit au roi, accusant les habitants de Limoges d'avoir méconnu son autorité. Les consuls, de leur côté, députèrent vers Sa Majesté le sieur Baillet, marchand, à qui le roi déclara qu'il approuvait tout ce qu'ils avaient fait pour l'intérêt de son royaume et loua leur courage. Mais la ville paya bien cher sa victoire : ses plus belles maisons, ses temples si aimés des catholiques, avaient été incendiés ; les bâtiments des Cordeliers ne présentaient plus que des ruines aux regards attristés de la foule. En se retirant, ou pendant le combat, les troupes du comte avaient mis le feu à plusieurs maisons, dont quinze furent entièrement brûlées dans le faubourg Manigne, et toutes celles de la Boucherie, depuis la porte jusqu'à l'entrée de la Cité.

Pendant que les factions se heurtaient ainsi, le clergé,

heureux du dévouement du peuple à la cause du catholicisme, cherchait à relever les ruines faites par la réforme dans les consciences mêmes de quelques-uns des siens. Un chanoine de Limoges reprochait à ses confrères leurs débaillances : — « Débauchés, disait-il, qui passez les jours et les nuits à vous divertir, à jouer, à festiner, et qui trouvez trop longue une heure de prières adressées au Seigneur¹. » François de Neuville, abbé de Grandmont, bâtissait à une lieue de Limoges, dans le domaine du prieuré de Châtenet, un monastère pour des religieuses de son ordre qui n'avaient plus d'asile, pauvres colombes chassées par la tempête, et qui ne demandaient que l'ombre d'un cloître pour y prier Dieu de rendre la paix à leur pays².

La même année, les troupes du comte de Ventadour continuèrent de tenir en échec le Haut-Limousin. Le vicomte de la Guierche, confirmé par Henri III dans le gouvernement de la Marche, que lui avait conféré Charles IX, s'étant présenté au Dorat pour s'y faire reconnaître, les portes lui furent fermées. En vain essayait-il de bloquer et d'affamer la ville, les jeunes gens, « portant des bonnets ronds de couleur rouge, » firent une sortie si vigoureuse qu'ils le forcèrent à se retirer. Le désordre était partout à son comble. Intimidé par les forces des rebelles, Henri III chargea sa mère de négocier la paix à quelque prix que ce fût. Elle fut signée à Loche, à des conditions également contraires aux intérêts du trône et à ceux de la religion (16 mai 1576). Les catholiques, irrités de toutes les concessions faites à leurs ennemis, le duc de Guise songea à les réunir, sur le modèle de la grande association des protestants, en un corps dont

1. Mss. de l'abbé Nadaud.

2. L'abbé de Neuville assista, comme député du clergé, à l'assemblée des États tenue à Rome, où il prit place après l'abbé de Cîteaux, à qui il céda le premier rang par respect pour son âge et ses vertus.

il serait l'âme. Alors se forma la Ligue, qui attira à elle beaucoup d'hommes de bonne foi, mais ne comprenant pas que, dans la pensée des chefs, la religion n'était qu'un prétexte et qu'il s'agissait d'un changement de dynastie par l'exclusion des Valois. Ceux de Limoges partagèrent le reniement des catholiques, quand ils virent qu'en vertu du dernier traité de paix, publié chez eux solennellement, les protestants se réunissaient dans la maison de Joseph Verthamon pour assister au prêche. Les consuls, les soupçonnant de vouloir s'emparer de la ville, choisirent un homme de confiance, le sieur Jambier du Bouchaud, qui, avec quatre autres, fut chargé de veiller aux portes, d'empêcher tout étranger d'introduire des armes à feu. Dans les carrefours, sur les places publiques, dans les églises, les catholiques manifestaient hautement leur haine contre les protestants et juraient fidélité au chef de la Ligue. Toujours menacés par les troupes du comte de Ventadour, qui se tenaient dans les environs, ils chargèrent le capitaine Vauzelle de se mettre à leur poursuite. Celui-ci, à la première rencontre, fit prisonnier Neuvillard, un de leurs chefs, et les mit en fuite. A cette nouvelle, ceux qui étaient dans Saint-Léonard sortirent à la hâte, ne laissant dans la ville qu'un petit nombre des leurs; ils se trouvèrent bientôt en face de ceux de Limoges, à l'endroit appelé les Alois, siège d'une ancienne abbaye de religieuses de l'ordre de Cluny; mis promptement en fuite, ils regagnèrent Saint-Léonard; mais les habitants, qui s'étaient révoltés contre ceux qui les gardaient, leur fermèrent les portes, ce qui les força de se réfugier les uns à Châlusset, les autres à Sainte-Anne d'Eymoutiers. Ceux qui s'établirent dans cette dernière position continuèrent leurs ravages jusque sous les murs d'Eymoutiers, où ils furent encore attaqués par le capitaine Vauzelle et mis en fuite. Ceux de Châlusset, qui s'étaient emparés des Al-

lois ¹, furent aussi forcés d'évacuer la place pendant la nuit et de rentrer dans leur fort.

Le reste de la province, qui touche aux limites du Périgord, du Querci et de l'Auvergne, où les passions n'étaient pas moins vives, avait aussi ses discordes, et les catholiques de dures épreuves. Le vicomte de Turenne séduisait ses voisins par ses promesses, effrayait les autres par ses menaces, guerroyait contre quiconque ne voulait pas se plier à son caractère inquiet et ambitieux. Les habitants de Beaulieu ayant voulu lui résister, il les poursuivit à outrance, en tua plusieurs, força les autres à se soumettre. Un des clochers de l'église abbatiale porte encore les marques des balles et des biscaïens de l'artillerie qui dirigeait ses coups contre l'église où s'étaient retirés une partie des habitants. De là, il était allé seconder le sieur de Saint-Héran, occupé à faire le siège du château de Miremont. Repoussé à la première attaque, où il perdit vingt de ses hommes, il revint à Turenne pour réunir de nouvelles forces, laissant devant la place l'agresseur, qui cherchait moins à faire triompher le parti protestant qu'à satisfaire une haine personnelle, car Madeleine de Senneterre, veuve du seigneur de Saint-Exupéri, y soutint peu de temps après la cause des religionnaires : aussi courageuse que belle, elle avait réuni autour d'elle soixante chevaliers, tous jaloux de mériter, par leurs faits d'armes, son amitié et son estime. A la tête de cette petite troupe d'hommes dévoués, heureux de mourir à ses côtés, comme aux plus beaux jours de la chevalerie, elle ravageait les environs, se faisait un jeu de surprendre et de tailler en pièces les détachements des catholiques. Montal,

1. Les Allois, dans la commune de la Geneytouse, ancien monastère fondé au XII^e siècle, dont les reliques furent transférées à Limoges en 1758, dans la rue de la Cité qui a conservé leur nom. On voit encore les ruines d'une chapelle.

lieutenant du roi, résolu de se défaire à tout prix de cette dangereuse ennemie, vint investir le château, où il croyait l'héroïne occupée d'amour et de folles joies avec ses servants d'armes, pages et écuyers. Mais celle-ci s'élança sur le premier détachement qui parut, le mit en fuite et le poursuivit quelque temps. Quand elle voulut rentrer dans la place, trouvant la porte gardée par des forces supérieures aux siennes, sans se déconcerter, elle se dirigea vers Turenne, et en ramena quatre compagnies d'arquebusiers à cheval. Posté avec ses troupes entre deux hautes collines, Montal, heureux de l'avoir vue fuir, crut pouvoir l'arrêter encore. Le combat s'engagea. Montal y fut vaincu et blessé à mort. Le soir même, l'héroïne rentra victorieuse dans le château ¹ de Miremont.

Autour du vicomte de Turenne se rangeaient, pour la même cause, la plupart des grandes familles du Bas-Limousin; entre les plus connus, le vicomte de Pompadour, qui affectait des droits de suzeraineté sur ses voisins, exigeait impérieusement leur foi et leur hommage, comme représentant les vicomtes de Limoges depuis l'acquisition de Bré en 1490 ², empiétait même sur leurs droits de seigneurie, comme il le fit à l'égard du seigneur de Lubersac, obligé de solliciter de lui la permission de bâtir une halle à Lubersac et d'y établir un marché (1585); le seigneur de Beaupoil-Saint-Aulaire, dont le père avait fait bâtir, à côté de son

1. Le château de Montal, ou Montats, était bâti sur la cime d'une colline, d'où l'on découvrait les tours de ceux de Saint-Laurent et de Castelneau. Une légende en conserve le souvenir. « Rose de Montal, fille d'un seigneur de ce nom, avait reçu longtemps les hommages du seigneur de Castelneau, qui l'abandonna ensuite. Espérant le ramener, un jour, d'une croisée où elle se mettait bien souvent pour contempler la demeure de l'ingrat, ou le voir lui-même errer dans les environs, elle l'aperçut dans la belle vallée de la Bave et se mit à répéter un chant d'amour auquel il ne répondit pas. Ne pouvant plus supporter ce dédain, elle se précipita du haut de la croisée en s'écriant : « Rose, plus d'espoir ! »

2. Voir la note de la page 300. du t. I.

u, une belle église qui devait recevoir les tombeaux successeurs, mais qui, pour léguer à l'avenir un nom riche, abandonna le nom primitif de Beaupoil, pour prendre celui de Saint-Aulaire ¹; Bertrand de Livron, sire d'Objat ², de Vars et de la Rivière; les chevaliers de Macnac, de Boussolles, d'Allaynac, de la Villate, et tant d'autres, tous dévoués au Béarnais, venant chaque jour offrir leurs services au fier vicomte de Turenne, qui les entraînait à des aventures périlleuses, dont l'une surtout avait pu être fatale ³. Comme il redoutait les populations montagnardes, dont il savait l'attachement au catholicisme, il voya de nombreux détachements qui, remontant la Garonne et la Dordogne, s'emparèrent, dans les environs de

par suite de la corruption des mœurs, cette famille comptait plusieurs enfants illégitimes, ce qui fut cause que le chef, Jean I^{er}, aurait abandonné le nom de Beaupoil et n'aurait gardé que celui de Saint-Aulaire. Vers 1480. son fils, épousa Marguerite Bourdeille, si remarquable par la blancheur de son teint qu'elle transmit à la famille de Saint-Aulaire, jusqu'à présent.

La maison de Livron était originaire de la Champagne. En 1341, Héliac de Livron prenait le titre de seigneur d'Ayen et d'Objat. Son fils épousa en 1371 Marie de Saint-Exupéri. (*Généalogie de la maison Rosier*.) Les Pompadours firent de tant d'exactions contre ces seigneurs qu'ils vendirent leurs terres en Limousin et se retirèrent dans celui de Bourbonne-les-Bains qui appartenait.

Il a ainsi raconté cet événement : « Ayant passé par un bourg appelé Lestat, douze hommes armés de cuirasses et quinze arquebusiers à cheval se mettent sur ma piste. Les premiers qu'ils rencontrent furent mes valets, auxquels ils donnèrent quelques coups d'épée. Regardant derrière moi, je vis venir cela, étant cinq de front. Un de mes pages, nommé Pierre, portoit mon épée qu'il me donna. Soudain je retourne, sans avis, et vais, choisissant celui des ennemis qui estoit le plus à leur gauche, afin de n'en rencontrer qu'un, qui fut nommé La Force, auquel je donnai une estocade dans le visage. Soudain, ces cinq me mettent au milieu. Sans m'étonner, pressant et poussant mon cheval, je me fis faire. Alors les sieurs de la Villate et d'Aunai vinrent à moi. La Villate fut blessé le premier, puis Aunai. Enfin, un qui se nommoit Le Perrier, m'alla au milieu, l'un à l'autre; il me porta un coup d'épée dans la tête, et me tua. Mon coup me pressant fort, outre que c'estoit la même blessure que j'avois eue, je m'enquis plus tôt d'un ministre que d'un chirurgien... Continuant à estre mal, je m'en vins à Turenne. » (*Mss. du Bouillon*.)

Tulle, de plusieurs châteaux et de quelques maisons fortifiées. Après avoir réduit cette ville presque à la famine, et interceptant ses communications avec le dehors, ses auxiliaires, résolus d'y entrer par surprise, se réunirent pour faire leurs préparatifs au bourg de Sainte-Fortunade, d'où ils envoyèrent douze des leurs qui, à la porte de la Barrière, enlevèrent deux mulets chargés de vivres.

Les habitants de Tulle songeaient à se rendre lorsque, prévenus par quelques-uns du dehors du nombre des assaillants, ils coururent aux armes, repoussèrent les ennemis, que poursuivit assez loin le jeune Lachapelle, à la tête d'une compagnie de cinquante hommes. L'intrépide chef, trop ardent à cette poursuite, tomba dans une embuscade près de Sainte-Fortunade, au lieu nommé la Grange, où eut lieu un combat acharné. Dix-huit Tullistes y périrent, les autres se réfugièrent dans le village de Sauries, se barricadèrent dans une maison qui fut aussitôt incendiée. Deux soldats y furent brûlés; les autres, avec leur chef, se rendirent prisonniers au capitaine Vivans, qui les envoya les uns à Brive, les autres à Uzerche et à Argentat (18 juin 1577). La plupart des petites localités du Bas-Limousin étaient occupées par les protestants, les autres sans cesse menacées. Le duc de Biron entra dans Brive, y brûla plusieurs maisons (24 juin 1577). Un mois après, le capitaine Vivans y alluma un autre incendie qui dévora une partie de la maison commune, ainsi que quelques bâtiments situés derrière l'abside de l'église de Saint-Martin, dont les ornements furent pillés¹. Les protestants, exaspérés contre les moines qui prêchaient contre eux, pillèrent aussi et détruisirent en partie les convents des Jacobins, des Cordeliers, et celui des religieuses de Sainte-Claire.

La guerre continuait avec la même activité dans le Haut-

1. Archives de Brive.

Limousin. Les protestants s'étaient emparés du château du Dorat. Ceux qui s'étaient retranchés derrière les fortes murailles de Châlusssel ravageaient les environs, et, malgré de fréquents échecs, se montraient parfois du côté de Limoges. On résolut alors d'attaquer cette tanière de brigands et de la détruire, comme le roi l'avait permis. Les consuls mandèrent aux habitants de Solignac de se saisir promptement de tous les chemins et sentiers qui conduisaient à la citadelle. Les gens d'Eymoutiers accoururent aussi avec les communes voisines, marchant en bon ordre, conduits par le sieur de Fraisseix. Les troupes de Limoges, tant à pied qu'à cheval, arrivèrent bientôt, enseignes déployées, s'emparèrent des maisons voisines, investirent ainsi la place, pendant que Vauzelle, leur capitaine, avec deux cents chevaux, battait l'estrade, visitait les postes que les ennemis tenaient observer quelquefois, mais sans oser les attaquer (4 avril 1577). Les populations des alentours étaient si impatientes de se voir délivrées qu'un grand nombre de femmes, d'enfants, de vieillards, accourus pour être témoins du triomphe des leurs, se tenaient pendant la lutte sur les collines voisines avec quelques prêtres qui les engageaient à prier pour le succès de leurs frères. Les assiégés, sommés de se rendre, ne continuaient plus la résistance que dans l'espoir d'être secourus : bientôt, se voyant livrés à eux-mêmes, ils offrirent de donner des otages et de capituler si, après deux jours, ils n'avaient pas reçu de renforts. On y consentit; mais personne n'étant venu, le samedi 19 du même mois, plus de soixante soldats, conduits par le capitaine Plaix et le sergent Latour, sortirent et firent leur soumission. Les vainqueurs, fiers de leur victoire, rentrèrent avec leurs prisonniers dans Limoges, dont le gouvernement venait d'être donné au sieur de Bussel, qui fit son entrée le même jour à la grande joie des habitants. La vieille cita-

delle de Châlusset, fortifiée avec soin par Jacques de Narmont, avait été si souvent dangereuse pour la sécurité du pays que les habitants de Limoges et des autres villes résolurent de la démolir. Ces hautes murailles tombèrent aux cris de joie de la population ; mais ce qui reste de ces ruines imposantes suffit encore pour donner une idée de cette forte position.

Depuis la mort de Charles IX, toutes sortes de difficultés s'étaient produites dans l'administration consulaire : la perception des impôts, les événements de la guerre, la nécessité d'y pourvoir, les comptes demandés aux magistrats de l'argent qu'ils avaient reçu, et de leurs dépenses, tout avait occasionné une grande perturbation dans les affaires publiques. Les élections s'étaient faites d'une manière irrégulière ; aussi, pendant les quatre dernières années, peu de renseignements nous sont fournis par les registres des délibérations ¹. Il semble qu'accablés par les malheurs du présent, les consuls n'osaient pas en transmettre à la postérité les tristes souvenirs.

Dans l'intervalle de tranquillité que procurèrent la pacification de Poitiers et l'édit de Bergerac, on put espérer la fin des troubles. Henri III, dans l'espoir de détacher plusieurs seigneurs du parti protestant, institua l'ordre du *Saint-Esprit*, et parmi les nouveaux chevaliers on comptait les seigneurs de Ventadour, de Noailles, d'Aubusson, de Saint-Chamans et de Pompadour. Peu de temps après arriva à Limoges le duc d'Alençon, frère du roi, à la tête de la petite armée avec laquelle il avait réduit à l'obéissance les protestants de l'Auvergne. Les consuls et le gouverneur

1. Un signe visible du trouble de ces temps est la négligence des consuls à lever toutes les taxes dont la population avait été frappée de l'année 1577 à l'année 1578, et l'irrégularité des élections qui auraient dû être faites, selon l'ancienne coutume, au mois de décembre, et qui avaient eu lieu le 13 avril, le 30 juin et le 15 mars.

allèrent au-devant de lui jusqu'à Bourganeuf. La ville se livra à toute l'expansion de sa joie. Bourbon-Busset, les consuls, accompagnés d'une nombreuse infanterie et de huit cents arquebusiers, requrent le prince en dehors des murailles, et, arrivés à la porte Manigne, le couvrirent d'un dais magnifique, honneur qu'il ne voulut accepter que jusqu'au pont-levis. Le clergé montra le même empressement, fit sonner toutes les cloches et chanta un *Te Deum* à la porte de la cathédrale, où il entra pour vénérer les reliques exposées sur le grand autel. La bourgeoisie accueillit aussi magnifiquement les seigneurs de sa suite. Son armée campait dans les environs : la garde française au faubourg Manigne, les Suisses aux Combes, et l'arrière-garde à Saint-Junien. En partant pour se rendre à Poitiers, il laissa le commandement de la ville au duc de Nevers. Confiant dans le dernier traité de paix, il y fit conduire les canons, les munitions et les bagages de son armée. On rendit les mêmes honneurs au duc de Montpensier, qui arriva bientôt après, avec sa femme et son fils. Ce prince, surpris par une maladie, séjourna près de deux mois, pendant lesquels les consuls, les principaux officiers et les plus notables de la bourgeoisie allaient le visiter tous les jours, lui demander des conseils pour maintenir la ville sous l'autorité du roi. A son départ, on lui offrit « des épicerics et des dragées, des confitures et des flambeaux », représentant une valeur de quarante écus ¹.

La confiance renaissait; le clergé, si éprouvé dans les dernières années, crut retrouver ses jours de prospérité, car la solennité de ses fêtes attirait de nouveau la foule. L'évêque Sébastien de l'Aubespine se rendit en grande pompe à Saint-Leonard, pour célébrer l'office divin dans l'église dédiée au pieux disciple de saint Remy, et construite, ou plutôt réédi-

1. Reg. consulaires.

fiée par Richard Cœur-de-Lion ¹, et que les protestants avaient profanée. Les consuls de cette localité et les bourgeois lui firent une brillante réception, et après plusieurs grandes cérémonies auxquelles la population fut heureuse d'assister, ils l'accompagnèrent jusqu'à Limoges (1578).

Quelques infractions au dernier traité de paix ne tardèrent pas à faire naître l'inquiétude dans les rangs des protestants et même des catholiques. La confiance de ceux-ci avait été trop grande, la défiance des protestants trop pleine de précautions pour qu'il ne fût pas facile de prévoir de nouvelles luttes. Un tremblement de terre effraya tellement les populations que les habitants de Limoges, l'interprétant comme le présage de nouveaux dangers, ne songèrent plus qu'à leur sûreté, surtout lorsqu'ils apprirent que les protestants venaient de s'emparer d'Uzerche, de ce rocher que couronne encore la belle église abbatiale, au pied de laquelle coule lentement la limpide Vézère. Comme à la veille de grands dangers, les esprits étaient préoccupés; les moindres apparences expliquées, commentées par la foule; arrivait-il un étranger dans la ville, on le soupçonnait, on épiait ses démarches. Bientôt il fut prouvé que ces craintes n'étaient pas chimériques. Dans le mois d'octobre (1579), on apprit que quelques gentilshommes du Poitou avaient formé le projet de s'emparer de Limoges. Un des habitants à qui ils s'étaient adressés pour leur fournir les moyens de réussir se laissa séduire. Alors quatre gentilshommes entrèrent dans la ville, chacun prenant son logis dans un des quatre quartiers pour mieux étudier les lieux. Accompagnés de leur complice, ils visitèrent les positions et plusieurs châ-

1. Les chapelles de l'abside de cette église et la partie basse de la nef sont du style roman du XI^e siècle, et se rapporteraient à une restauration de l'année 1062. (*Bonaventure*, t. III, p. 110.) Le chœur paraît avoir été restauré au XVII^e siècle. Le portail occidental est du XIII^e. (L'ABBÉ ARBELLOT: *Revue archéol. et hist.*)

aux environs. De ces quatre personnages, les plus actifs étaient le seigneur de Princay et celui du Bouchet, qui désiraient surtout s'associer un des consuls. Ceux-ci feignant d'accepter leurs propositions : l'un d'eux alla trouver les deux gentilshommes à l'auberge du Lion, où ils étaient logés, eut avec eux une longue conversation dans laquelle ils firent connaître leur projet, et, comme il leur représentait que l'exécution n'en serait pas facile, ils lui répondirent qu'ils avaient à leur disposition un grand nombre de gentilshommes et d'arquebusiers prêts à les seconder; qu'il fallait surprendre la ville par la porte de la Boucherie; que le consul qui en aurait la garde devrait la laisser ouverte pendant le jour, après en avoir éloigné les soldats du poste; qu'alors, se précipitant dans la ville, on ferait main basse sur tous ceux qui s'opposeraient à l'entreprise, et que, maîtres de la place, on ferait de l'église Saint-Michel, de la maison du Breuil, et de quelques maisons voisines, autant de centres d'action pour commander à la ville. Pendant cet entretien, M. de La Roche, sénéchal, et deux autres citoyens, se tenaient derrière la porte et recueillaient tout ce qui se disait. Puis, au moment où le consul donnait le mot du guet, le sénéchal, avec ses archers, se précipita sur le Princay et du Bouchet, qu'il garda prisonniers jusqu'au lendemain, qu'ils furent conduits dans la maison de ville et enfermés séparément.

L'instruction, dirigée par le lieutenant criminel, le vice-sénéchal et les gens du roi, se fait au milieu d'une inquiétude qui est générale, et dure jusqu'à minuit. Le lendemain, les deux prisonniers sont conduits au parquet du lieutenant criminel, interrogés et condamnés à avoir la tête tranchée, après avoir été mis à la question pour qu'ils fissent connaître leurs complices. Princay, pressé par les souffrances, et du Bouchet, volontaire-

ment, nommèrent comme leurs complices, des Lezes, de Busserolles, de Ladange, le sieur de Résos et Moril, le sieur de Frétel et de Valon, les neveux de ce dernier, les sieurs de Puyrobins, de Masgoudard ; les sieurs de Constancerie et de Baigne, habitant Saint-Germain, près de Confolens ; le sieur du Bouchet et sa troupe, les soldats de M. de Malescot, ceux du Blanc, de Chevigni et de Saint-Sornin, les sieurs du Cluzeau et de l'Age-Bernard, le sieur de La Voste et ses deux beaux-frères Chanterye et des Champs ; de la Roudrie, près de Lussat, et les guidons de Montmorillon le sieur de Rochefort le jeune de Dournay, des environs du Blanc ; La Pagerie, Chillon, de Deux, de Graves et du Boys, de Vivans, habitant aussi les environs du Blanc ; Le Petit, La Mothe, demeurant à la Roche-Volusson ; les soldats d'Angle, Beaudoin, de La Barlotière, du bourg de Rochambaud ; du Mas de Chevigni, du Cluzeau et son frère ; Beyssat, neveu et voisin de la Voulte de Mezières ; enfin, les sieurs des Landes et de La Vallière, presque tous appartenant au Poitou.

Les deux condamnés, qui avaient déclaré se nommer, l'un Innocent de Princay, seigneur dudit lieu, en Berry, et Regne Bigot, seigneur du Bouchet, en Poitou, furent conduits par l'exécuteur de la haute justice à la place des Bancs : ils eurent la tête tranchée ; leurs corps furent coupés en quatre parties et attachés à quatre potences dressées aux quatre entrées de la ville ; leurs têtes mises au bout d'une lance, celle de Princay à la porte de la Reine, et celle de du Bouchet à la porte de la Boucherie (12 octobre 1579) ¹. Par la même sentence, leurs biens étaient confisqués au profit du roi, après prélèvement de « six mille escus soleil », dont deux

1. L'acte de condamnation était signé : Martin, de La Roche, Lamy, Deloménie, Gadaut, Martin, Delapine, de Joyet, Dupont et Denycard. (*Reg. consul.*)

mille devaient être employés à la réparation des murailles de la ville, et deux mille à la fondation d'un collège. Henri III approuva la conduite des consuls ¹; ce fut sans doute pour leur tenir compte de leur vigilance à conserver la ville sous son autorité qu'il leur accorda une diminution sur un impôt de trois mille trois cent trente-trois écus ordonné précédemment, « en esgard, dit l'ordonnance, à la gelée qui a gasté tous les bledz, vins, chastaignes et aultres fruictz servans à la nourriture des habitans ². »

Pendant que les villes du Midi se déclaraient pour les protestants, la réforme trouvait peu de partisans dans la vicomté de Limoges; les habitants des campagnes, et surtout ceux des petites localités qui rapportaient leur origine au séjour de quelques saints anachorètes du moyen âge et dont on conservait précieusement les reliques, restaient fidèles à la religion de leurs ancêtres. Presque partout on accusait les nouvelles doctrines de jeter le trouble, de nuire au commerce, à l'agriculture, par suite des guerres. La noblesse, malgré les fréquents appels que lui faisait Henri de Navarre par ses agents, qui se présentaient souvent dans les châteaux sous prétexte de leur rappeler les droits de suzeraineté de leur maître, refusait de prendre les armes, ou ne les prenait que pour le roi ou pour la Ligue. Henri III avait donné le gouvernement du Bas-Limousin à Claude de Levi, seigneur de Carlux, qui était venu aussitôt à Tulle prendre possession de sa charge, circonstance qui donna lieu au bruit que Gilbert de Levi, vicomte de Ventadour, fâché de se voir enlever cette dignité, se disposait à s'emparer de Tulle. Mais le noble seigneur protesta de sa fidélité au roi, avouant qu'à la vérité il avait fait placer sur leurs affûts de vieilles pièces de canon laissées au château de Ventadour

1. Ordonnance du 27 octobre 1579.

2. Les consuls n'eurent alors à lever que 1,333 écus.

depuis les dernières guerres, mais qu'il n'y avait pas de roues pour les transporter plus loin. Sa vicomté, qu'il tenait de sa femme, dernière héritière des descendants d'Archambaud de Comborn, ou de l'émule en chansons du comte de Poitiers, avait été érigée en duché, dont le siège était à Ussel, avec une juridiction sur cinq cents fiefs, abbayes, prieurés, marquisats et baronnies ¹.

De nouvelles bandes de calvinistes couraient encore le pays, à l'instigation du vicomte de Turenne. Les habitants de Limoges se tinrent sur leurs gardes, surveillant avec soin les portes de la ville, réparant à la hâte leurs murailles et le fort de Saint-Martial. Une lettre d'Henri III leur annonça que ceux de la religion « estoient montés à cheval » ; qu'ils ne permissent « entrer en la ville gens incogneux avecques armes ² ». Alors il fut convenu que chacun des consuls ferait des rondes de nuit pour s'assurer si les chefs de poste étaient présents ; qu'à l'annonce de tout danger, deux d'entre eux veilleraient sur les murailles jusqu'à minuit, et un autre jusqu'au jour. Un corps de garde chargé de faire la patrouille, de visiter les tavernes et les cabarets, pour reconnaître ceux qui y seraient logés, fut établi sur la place des Bancs. De nouveaux avertissements exigèrent bientôt de nouvelles mesures. Les consuls décidèrent qu'ils iraient, avec les

1. Les habitants de Tulle, par l'érection de la vicomté de Ventadour en duché, crurent leurs franchises menacées, car le duché comprenait une partie de leur ville, où il avait pour limite un petit ruisseau, appelé *Ric-ou-Bel* ; aussi réclamèrent-ils pendant quelque temps. Une transaction eut lieu. Les limites du nouveau duché furent reconnues, à condition que la maison de Lévi fonderait dans la ville un collège, où la jeunesse serait instruite par les jésuites. Il en fut de même pour la ville d'Ussel, dont le duché ne comprenait qu'une partie. Une coutume fort ancienne à Tulle voulait que, si une fille du duché de Ventadour devenait enceinte, elle ne pût rien réclamer de son séducteur, s'il était prouvé qu'elle eût résidé dans la vicomté de Tulle. « Avez-vous passé le Ric-ou-Bel ? » disait-on en plaisantant aux jeunes filles d'Ussel dont on suspectait la conduite ; ce qui peut expliquer certaine qualification donnée encore de nos jours à la ville de Tulle.

2. Lettre du 5 avril 1580.

gens de justice, visiter les quartiers de la ville, faire le recensement des armes, de la poudre et autres munitions de guerre, et s'assurer si chacun des habitants avait assez de blé pour vivre trois ou quatre mois. Après cette inspection, de laquelle il résulta qu'il y avait dans la ville un grand nombre de pauvres, on distribua des aumônes dans l'hôpital Saint-Géraud. Ceux qui étaient valides reçurent l'ordre de travailler aux fortifications, moyennant, pour chacun, deux pains de trois livres par jour, deux sous pour se procurer du vin et de la viande, et la permission de venir prendre à volonté un potage à l'aumône générale ¹.

Sur ces entrefaites, la guerre ayant recommencé avec acharnement dans toute la Guyenne, comme on l'apprit par le maréchal de Biron ², les consuls firent exposer au roi qu'ils avaient déjà dépensé plus de quatre mille livres pour les réparations des murailles : que la totalité des dépenses faites par eux depuis quelques années se montait à plus de quatre cent mille ; qu'ils le suppliaient de leur faire don des tailles encore établies sur eux, « remonstrant, dit la supplique, que les ennemis commectent une infinité de violences et oppressions envers vos pauvres subjectz, preignent leurs personnes, bestial et aultres meubles et fructz et leurs immeubles, et tous autres actes d'hostilité ; contraignent les habitans des petites villes, bourgz et bourgades, leur paier les deniers ordonnés pour les tailles et subcides ; que sous prétexte de quelques querelles particulières, il se dresse audict pais et ez envyrons de grandes assemblées, estans déjà deux ou trois mil personnes vivans sur le pouvre homme. » A ces doléances bien légitimes, le roi répondit qu'il allait envoyer dans le Limousin, en l'ab-

1. Le nombre des pauvres assistés fut d'environ 10,000.

2. C'est la guerre dite des Amoureux, parce qu'elle fut excitée principalement par les dames de la cour de Nérac.

sence du sieur de Biron ¹, le seigneur d'Authefort pour veiller aux intérêts du pays. C'était une nouvelle occasion de dépenses pour la ville, aussi les consuls firent-ils entendre de nouvelles plaintes, priant le roi de les dispenser des frais de séjour de son envoyé, dont la présence, disaient-ils, était beaucoup plus nécessaire dans le Bas-Limousin.

Toutes ces doléances furent inutiles ; le conseil d'État les rejeta, en considération des besoins qu'on avait des tailles « pour résister aux ennemis de la religion et du roi ». Quant à la mission qu'aurait à remplir le seigneur d'Authefort, il fut répondu qu'il ne serait à la charge de la ville que le moins possible ; qu'il se retirerait « en tel lieu qu'il verrait à propos », mais qu'il était juste qu'il fût pourvu à ses besoins ². Bientôt après les consuls requrent de Henri III la lettre suivante : « Nous vous advisons qu'il nous a esté encore mandé de trois ou quatre divers endroictz, que les perturbateurs du repos public doibvent bien tost exécuter une entreprinse sur nostre ville de Limoges, par le moyen de quelque intelligence qu'ilz ont en icelle, et que c'est l'occasion pour laquelle le roy de Navarre est venu à Bergérac avec toutes ses forces. Au moyen de quoy nous vous ordonnons très-expressement de redoubler la garde de ladicte ville, recebvoir en icelle le sieur d'Authefort, obéir à ce qu'il vous commandera de nostre part, comme à nous-même, et ne vous fier tant en vos forces, qu'il vous en advienne comme à ceux de Cahours, lesquelz, pour n'avoir voulu recepvoir en leur ville quelques gens de guerre pour les garder, sont tombés en la désolation que chacun sait. Nous vous admonestons et enjoignons aussy vous tenir et

1. Le maréchal de Biron avait quitté le Limousin pour prendre le commandement de nouvelles troupes envoyées en Guyenne. Il s'empara de Mont-de-Marsan, et s'approcha de Nérac ; il fut arrêté par une chute de cheval et par une fracture à la cuisse.

2. Décision du conseil d'État du 22 juillet 1580.

indre tous ensemble en bonne concorde et amitié et bannir de vostre ville toutes partialités, contentions et inimitiés particulieres ¹. » Le seigneur d'Authefort, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, avait en effet reçu sa commission pour se rendre le plus tôt possible dans le Limousin avec le pouvoir de faire assembler les gens d'Église, nobles et autres, pour agir contre les perturbateurs, s'estans eslevés en armes desouvertes, surprenans de jour à autre villes et chasteaux ². » A la même époque, le jeune roi de Navarre faisait aussi tous ses efforts pour réunir ses partisans. Il écrivait à la noblesse du Limousin, au sieur Malet de la Jorie, au baron de Saint-Chamans, au sieur de Foucault de Lardinalie, au sieur de Noailles, de venir le rejoindre ; au vicomte de Turenne, de hâter la venue de ses serviteurs ³.

Le nouveau gouverneur, qui se trouvait alors à Brive, avant de se mettre en route pour Limoges, écrivit aux consuls, leur demandant l'état des forces dont ils pourraient disposer, « car, disait-il, toutes les forces qui sont ici ne pourront suivre, et faudra que j'en y laisse pour la garde du pais. Je désire estre éclairé, tant pour le faict de l'artillerie et munitions que forces de gens de guerre ⁴. » Il était facile aux consuls de fournir tous les renseignements demandés, car ils avaient déjà dressé l'inventaire exact de leurs ressources ⁵.

1. Lettre du 27 juillet 1580.

2. Lettre du 15 juillet 1580.

3. Berger de Xivroy : *Lettres missives d'Henri IV*, t. I, p. 284; t. III, p. 309.

4. Lettre datée de Brive, le 27 juillet même année.

5. « 1° Chez M. le receveur Verthamon, du consulat : ung baril à pouldre canon raffinée, pesant 195 livres. Chez le sieur Estienne Disuematin : un baril pouldre raffinée, pesant net 144 livres. Chez le receveur Malledent : un baril pouldre raffinée, net 135 livres. Chez le sieur Léonard Gallichier : un baril pouldre raffinée pesant 200 livres. Chez le sire Martial Malledent l'ainé : un baril pouldre, qu'estoit chez dame Madeleine Duboy, pouldre

Le seigneur de La Mothe-d'Authefort arriva plus tôt qu'on ne l'attendait, avec une suite nombreuse, et quatre ou cinq compagnies de gens de pied qui logèrent dans les environs. Les consuls, croyant trouver en lui une protection suffisante, allèrent avec toute la population à son avance, espérant cependant que bientôt il tiendrait la campagne, chasserait des châteaux voisins les protestants qui, chaque jour, pillaient les villages. Mais avant de rien entreprendre, il demanda qu'on lui livrât les canons, les boulets, la poudre et les autres munitions de guerre déposés dans les magasins de la ville. Les consuls ne pouvaient se dessaisir qu'avec beaucoup de peine des moyens de défense qu'ils s'étaient procurés de leurs propres deniers. Leur refus d'ailleurs prouvait leur patriotisme, aussi bien que la volonté de suffire par eux-mêmes à la défense de la ville, si elle venait à être attaquée ; aussi, avec quelle fierté avaient-ils souvent

non raffinée, 186 livres. Dans la chambre du Trésor : un baril poudre à canon, non raffinée, pesant 121 livres. Ung aultre non raffiné, pesant 220 livres. Ung aultre, fonds de baril, 90 livres. Une balle salpestre, net... Ung baril souphre, pesant 73 livres. Ung pannier plombs, pesant 150 livres. Ung baril plombs, pesant 180 livres. Une aulne à mesurer le cuivre : métal. 160 livres. Métal, 263 livres. Métal. 140 livres. Métal. 175 livres. Métal. 240 livres. Une cloche métal, poissant... Deux timons balances grands. Une molle (moule) de cuivre à faire plombs pour la grande pièce de fonte. — *Artillerie* : 1^o Dans la tour de Boucherie : sept pièces à croc de fer, dont une non montée, et une pièce qu'est du sire Mathieu Benolt. Huict pièces de fonte. Dix chevalletz. Troiz douzaines bouletz grands et petitz. Dans la tour de Magninie : une grande pièce de fonte avec ses roues. Deux pièces de fonte. Ung fauconneau de fer. Sept pièces à croc. Une verge de fer. Sept chevalletz. Quatre livres pouldre. Deux douzaines bouletz. Dans la tour de Moutmailher : six pièces de fonte. Six pièces à croc. Cinq chevalletz. quatre livres pouldre. Deux douzaines bouletz. Dans la tour de la Reyne : huict pièces à croc. Sept pièces de fonte. Cinq chevalletz. Dans la chambre du Consulat : une pièce de fonte, une autre de fonte, petite. Deux pièces de fonte, petites. Quatre arquebuzes à croc de fer. Une arquebuzes à croc de fer. Cloches métal ez tours des portes de la ville. Plus receubs de nos prédécesseurs, le xviiiij décembre 1576 : seize livres pouldre à canon, quatre ceaulx d'argent, deux ceaulx de cuivre. » *Reg. consul.*) — Le même inventaire se trouve reproduit en 1599 et fourni à Sully. (*Arch. de Pau : F. de la vicomté de Limoges.*)

protesté qu'ils sauraient eux-mêmes résister aux ennemis, toutes les fois qu'on avait voulu loger dans leurs murs des troupes étrangères. Plusieurs réunions eurent donc lieu à la maison commune, pour délibérer sur la demande du gouverneur. On lui proposa, ce qu'il accepta facilement, de lui livrer une des grosses pièces de canon, quelques parties des boulets et des autres munitions, mais sur un reçu signé de sa main, par lequel il s'engagerait à ramener le tout à Limoges dans le délai de trois mois ¹.

Il partit quelques jours après, alla assiéger le château de Saint-Vic, retraite ordinaire « des volleurs qui escumoient le pais et rançonnoient les gens et levoient les tailles ». Après un siège de quelques jours, il y entra par la brèche et le fit démolir. Averti des ravages que faisaient les protestants dans le Bas-Limousin, il se dirigea de ce côté, mais ne trouvant pas suffisantes, pour cette expédition, les munitions fournies par les consuls, il demanda qu'on lui livrât le reste. Mais par le même esprit de patriotisme, et pour pouvoir se défendre, si l'occasion se présentait, les consuls refusèrent.

1. « Nous, de Haultefort, chevalier de l'ordre du roy, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur et lieutenant pour Sa Majesté au haut et bas pais de Lymosin, certifions à tous qu'il appartiendra, que ce jourd'hui maître Guillaume Nantiat, procureur; Jehan Cibot, advocat; Mathieu Malledent, recepveur général; Rolland Verthamon, recepveur d'u taillon; Joseph de Roulhat, procureur; Léouard Benolt, esleu; Bartholomé Albin, appoticaire; Léonard Gallichier, Jehan de Lachenaut, Jacques Tailhandier, François Verthamon, marchans, et Pierre Mauple, consuls de la présente ville de Limoges, ont mis entre nos mains ung canon de fonte, merqué du poids de 5072 livres, monté sur deux roues ferrées, avec auge, fourgon et l'attelage, et de cordes; plus unze cents livres pouldre à canon, compris le pulverin; d'avantage soixante bouletz de fer... pris en présence de MM. maître Simon du Boys, lieutenant général en la sénéchaussée de Lymosin; Aymeri Guibert, Pierre Ardent et François Lamy, advocatz; pour icelle pièce d'artillerie fere mener et conduire es lieux de nostre gouvernement... Et lequel canon nous promettons, en nostre nom propre et privé, et soubz nostre foy, obligation de biens, rendre et restituer ausditz consulz; et fere mener et conduire en la présente ville dans trois mois prochains... » (*Reg. consul.*) 5 septembre 1580.

Il s'en plaignit au roi, qui écrivit aux consuls, leur reprochant d'avoir déjà refusé leurs canons et leurs munitions, et leur ordonnant de les livrer¹. Pour justifier sa demande et vaincre toute hésitation, d'Authefort présenta aux consuls une autre lettre, par laquelle Henri III lui faisait connaître sa résolution de faire attaquer les châteaux de Beaupré et de Villeneuve par les troupes envoyées en Guyenne ; d'avoir à faire des préparatifs en conséquence, « et mesmes, pour avecques ceux de Lymoges, que ils tiennent preste l'artillerie, qui estoit en ladicte ville, laquelle leur seroit rendue après, » mais de tenir cette entreprise secrète jusqu'au moment où seraient réunis tous les moyens d'attaque². Le maréchal d'Aumont, au nom du gouverneur, vint donc presser les habitants d'obéir aux volontés du roi dont il présentait une nouvelle lettre adressée aux consuls, mandant et ordonnant « que sans plus y user d'aucuns refus, ni difficulté quelconque, ils eussent à délivrer incontinent et sans delay audict S^r de Hautefort, ou aultre qui seroit envoyé, les pièces d'artillerie, avec l'attirail et équipage, pouldres, bouletz et munitions », et que le tout serait rendu après le succès de l'expédition résolue.

Après une longue délibération, les consuls consentirent enfin à ce nouveau sacrifice, d'autant plus pénible qu'il pouvait compromettre la sécurité de leurs concitoyens. Après un procès-verbal de prise de possession signé par l'envoyé du gouverneur, ils livrèrent leurs canons, coulevrines, boulets, poudre et attelages qu'ils avaient depuis plusieurs années réunis avec tant de soin et à grands frais³.

1. Lettre du 22 septembre 1580.

2. Lettre du 3 octobre, même année.

3. « Sçavoir ung caanon poissant cinq milliers quatre vingtz quatorze livres, cothe dessus de l'an mil v^e soixante-six, avec les fleurs de lys de la devise du feu roy Charles. Une coulevrine, appartenant aux habitans de la présent ville. merquée des armoiries d'icelle, poissant treize cens, faict en l'an 1577

Mais avec quel soin, par leur lenteur, leurs objections, ils parvinrent à ne livrer qu'une faible partie de leur artillerie et de leurs munitions ! Le seigneur de la Guierche, porteur d'une autorisation du seigneur d'Authefort, vint leur déclarer que cinquante salades¹ et cent arquebusiers se rendraient à une demi-lieue de la ville pour recevoir tout cet attirail ; mais que la ville aurait encore à fournir des chevaux et des bœufs pour le transport, ainsi que vingt-cinq à trente pionniers, mais qui ne seraient exposés à aucun danger de guerre. Pendant ce temps-là, le maréchal d'Aumont campait devant le château de Saint-Germain, attendant si impatiemment l'arrivée de cet attirail et de ces renforts, qu'il écrivait encore : « Et se faut diligenter, si avez envye surger votre patrie des volleries et oppressions qui se y commencent et vous mettre en repos². » Le château assiégé fut pris et ruiné³. Dans toutes les révolutions religieuses et politiques, l'intérêt personnel domine souvent les consciences. Le seigneur de Saint-Germain, quoique catholique, n'était, comme beaucoup d'autres, entré dans le parti protestant qu'en vue de rétablir sa fortune délabrée.

Le tout garni de leur attelage et cables, montés ladictes coulevrines sur ung usage de canon. Deux caques de poudre, poissans chacune deux cens soixante quinze livres, que montent les deux la quantité de cinq cens cinquante livres, sixante bouletz de la coulevrine. Un gros combleau (cordage). La lanterne du canon. Le refouloir, lescouvillon. Ous ce que dessus a été dénuiré par les consuls en l'année 1577, scavoir : pour ledict canon, deux palouneaux garnis de traictz, quatre paires de traictz de soubz palouneaux. Deux paires de traictz de retraicte, une autre paire de traictz de palouneaux ; plus deux palouneaux garnis de traictz pour la coulevrine. Tout ce que dessus baillié et dénuiré par lesditz consuls au sieur du Charon, et dont il s'est chargé et baillé les consuls, et de rendre et restituer les deux pièces de canon en leur vielle agne de nous. Faict à Limoges, le trentiesme jour d'octobre mil v. quatre vingtz. Ainsi signé : du Boys et de Vouneya, commis du greffier. » (Reg. cons.)

1. Salade, casque de fer.

2. Du camp du Saint Germain, ce xivij octobre 1580. Signé : d'Aumont.

3. C'est à tort qu'on écrivait du pays a fixé la prise de ce château à la fin de 1576. *Historique monumental de la province du Limousin.*) Ce fut le château de Saint-Germain, près de Coufolens, qui fut pris à cette date.

temps au maréchal de Biron de réunir des troupes pour se saisir de quelques châteaux de Guyenne, et aux consuls de Limoges de fournir des pionniers, des chevaux, des voitures et de l'argent. Les consuls, au nom de tous leurs concitoyens, se refusèrent à cette corvée. « Fust par le consentement de tous lesdictz habitans formé opposition, attendu que le peuple estoit beaucoup foulé pour les aultres subsides, que pour estre impossible trouver lesdictz chevaulx, boulliers et charrettes, n'usant en ce pais desdictz chevaulx et charrettes. » Après la prise du château de Saint-Germain par les protestants par le maréchal d'Aumont, un régiment de lansquenets, conduit par le sieur Hans Frédéric, au nombre de quatre mille, se disposait à passer par Limoges en se rendant en Guyenne. Henri III avait expressément ordonné de les loger et de subvenir à leurs besoins¹. Les consuls, à force de supplications, obtinrent du maréchal que ces troupes, arrivées déjà jusqu'à Verneuil, prendraient une autre direction et ne laisseraient pas leurs nombreux malades dans la ville; il ne fallut pas moins leur fournir six mille pains qu'on leur envoya à Saint-Léonard, pendant que d'autres détachements allaient passer la rivière à Aixe et à Saint-Junien.

Les traités de paix, qui trompèrent si souvent l'attente publique, n'étaient, le plus souvent, qu'un moyen dont se servaient les partis pour se refaire de leurs pertes. Aussi les consuls, en apprenant que de nouvelles négociations avaient lieu à Fleix, en Périgord, s'adressèrent-ils à M. de Tilleroy, pour en connaître les dispositions. Il leur fut répondu qu'en effet le traité avait eu lieu, mais qu'il était soumis à l'agrément du roi². La publication de ces conventions fut accueillie avec joie par la population, qui

1. Lettre du 2 octobre 1580, signée Henry.

2. Lettre datée de Fleix, le 26 novembre 1580.

espérait se reposer enfin de toutes ses épreuves : les marchands comptaient reprendre leur commerce et ne craignaient plus d'être pillés sur les routes, les prêtres d'être insultés jusque dans les églises. Les consuls, plus prévoyants, n'ayant pas la même confiance, continuèrent de faire garder attentivement les portes et les murailles¹. On ne tarda pas à payer bien cher ces quelques jours de trêve. Au moment où les nouveaux magistrats de la commune recevaient les comptes de leurs prédécesseurs (1581), M. d'Anthefort, gouverneur, leur apprit que, malgré le traité de paix, les ennemis continuaient les hostilités sur quelques points, avaient arrêté le sieur de Saint-Basyle, et le retenaient prisonnier. On rétablit alors le corps de garde de la tour des Arènes, où chaque nuit devait veiller un des consuls, pendant que des patrouilles parcourraient la ville. La crainte des maladies contagieuses inquiétait tout le monde, et, comme le fléau faisait surtout des victimes dans les contrées avec lesquelles Limoges entretenait des relations, les consuls, sur l'ordre venu de la cour², réunis aux officiers de justice et à un grand nombre de bourgeois les plus notables, défendirent « à tous les habitants de la ville, cité et faubourgs d'aller plus traficquer ezdits lieux; et aux hosteliers de loger désormais aucuns marchantz ou aultres estrangiers venantz desdictz lieux, ny recepvoir en leurs maisons aucunes marchandises d'yceulx ».

Il fallait de l'argent à Henri III, non-seulement pour résister à ses ennemis, mais aussi pour faire des noces à Joyeuse, à Lavallette, et à d'autres qui, courtisans sans conscience, abusaient de sa faiblesse. Le Limousin fut en-

1. Les consuls élus pour l'année 1581 furent : Mathieu Decordes, François Chartaignac, Psaulmet Grégoire, Pierre Benolt, Jean Colomb, Jacques Aubusson, Pierre Sanxon, François Lamy, Pierre Teulier, Martial du Trucilh, Etienne de la Brousse et Jean Martin.

2. Lettre de Henri III, du 31 décembre 1581.

cora écrasé d'impôts. Les syndics chargés de les répartir, trouvant que la ville de Limoges ne supportait pas sa part proportionnelle, se réunirent à Aixe pour en délibérer. Les consuls, au contraire, d'accord avec les lieutenants et les conseillers du roi, décidèrent qu'ils ne se rendraient à l'assemblée que pour s'opposer à la rédaction des doléances, qui, disaient-ils, ne pouvait se faire que dans la ville capitale de la province. Duboys, lieutenant général, les consuls de La Brousse et Grégoire se rendirent à Aixe; arrivés à l'hôtellerie de Sainte-Catherine, ils mandèrent devant eux les syndics, se plaignirent de ce que ceux-ci séparassent leurs intérêts de ceux de Limoges. Après de graves discussions, les représentants du pays, ayant déclaré qu'ils ne s'étaient réunis que dans l'intérêt de leurs localités, et non en vue de nuire à ceux de Limoges, consentirent à se rendre à la maison du consulat, où il fut convenu dans une nouvelle assemblée qu'on enverrait présenter au roi les doléances du pays. Quand on voit les consuls de Limoges traduire devant eux les magistrats chargés de fonctions analogues dans des villes voisines, on est bien forcé de reconnaître qu'ils s'abritaient sous l'autorité royale, et qu'on n'était déjà plus aux temps où les hommes de la commune n'invoquaient que les privilèges de leurs ancêtres. Mais il n'en faut pas moins admirer l'énergie avec laquelle syndics et consuls traduisirent les doléances du pays, rappelant, au moment même où il leur était donné communication d'une lettre du roi les pressant de faire la levée d'une taxe pour la solde de cinquante mille hommes de pied, que le pays était infertile par sa situation, exposé au froid, une grande partie inhabitée, le plus souvent abandonnée par les habitants; que lorsque la récolte promettait d'être abondante, on ne pouvait pas la recueillir par suite des violences exercées par les gens de guerre, ce qui forçait les

laboureurs à mendier leur pain ; que, depuis 1575, il n'y avait plus à compter sur la vente du bétail, jusqu'alors la seule ressource du pays ; que ceux du plat pays « avoient été contraincts par emprisonnement de leurs personnes et prinse de leurs meubles de payer la solde de ceux de la religion prétendue réformée, qui tenoient par force les chasteaux et places fortes » ; que, depuis 1569, les gens de guerre, les régiments des sieurs de Montluc, Joyeuse, Monsaleys, La Vallette, et autres, au nombre de dix mille, avoient séjourné chez eux ; qu'après le passage de ces troupes, les protestants avoient pillé les fruits de la terre et les maisons ; qu'après le siège de la Rochelle, six mille Suisses et deux mille hommes de l'armée y avoient vécu à discrétion ; qu'après eux, le vicomte de Turenne étoit venu avec sept mille hommes, suivis bientôt des régiments des sieurs de Bussy, Chamoy, Lancosme et de Saint-Luc ; que les habitants des villes du pays, surtout les artisans, avoient souffert les mêmes privations, forcés d'abandonner tout ce qu'ils possédaient encore, les uns pour aller à la guerre, les autres pour chercher à vivre ailleurs ; que, malgré l'infertilité du pays, la perte des bestiaux, le passage et le séjour des troupes, la cessation du commerce, on avoit veillé avec soin à la sûreté des villes, tant de nuit que de jour, de sorte « que les ungs, pour les trop assidues veilles, étoient morts, laissant leurs vefves et plusieurs enfants dénués de tout ; les autres tombés au lit grièvement malades, et semblent plus tost languir que vivre » ; qu'ils avoient supporté tous les frais des fortifications des murailles et des tours, tandis que d'autres villes y avoient pourvu au moyen des deniers de Sa Majesté ; que, l'année précédente, M. d'Authefort, lieutenant du roi, avoit levé dans le pays des compagnies à pied et à cheval, entretenues pendant plus de dix mois de vivres et de munitions, et envoyées ensuite au siège du

château de Saint-Vic, dont la garnison courait « ordinairement le plat pays, avecq prise tant de personnes que de bestial, récolte de tous fruictz, et nouvelle imposition sur les paroisses proches et voisines audict château; et pour les accabler du tout, iceulx habitans ont esté cottizés par le maréchal de Biron, de cent pionnyers, cent chevaux rolhers, douze charrettes et demye; et, pour la solde d'iceulx, pendant deux mois, à deux mille soixante-trois escuz; et pour les frais de la levée, conduite desdictz pionnyers et chevaux, à mil cinq centz trente-cinq escuz et deux tiers d'escu... »

Ces plaintes énergiques étaient bien justifiées; c'était bien le cri de désespoir d'une contrée ruinée, mais dont on ne tenait pas compte; le gouverneur d'Authefort adressait en même temps aux consuls une lettre menaçante : — « M. le maréchal de Biron, disait-il, se plainct infiniment de votre négligence à fournir les choses à quoi les villes et paroisses du hault pays ont esté cottisées. Et, parce qu'il me commande d'amener mes troupes en le hault pays, avec le régiment des lansquenets, et de n'en bouger qu'il n'ayt satisfait à ladicte levée... Mais si on ne satisfait à ce que dessus, je ne fauldray point d'amener mes troupes, pour contraindre et pugnir les refusans... Vous devez vous diligenter à effectuer la volonté du roy et dudict sieur maréchal, car vous savez comment il a les bras assez longs pour vous en faire repentir, si vous y faillyez !... »

Un commissaire arriva bientôt après pour lever un écu sur chaque tonneau de vin. Le peuple s'indigna, la bourgeoisie se mit à maudire un pouvoir qui tremblait devant les factions, des agents qui abusaient souvent des ordres du prince : les réclamations furent si menaçantes qu'on n'osa

1. Brève, le 23 décembre 1580.

pas lever ce dernier impôt. L'année suivante, Henri III s'en recommanda pas moins aux agents de ses finances de presser l'exécution des derniers édits fiscaux. Les habitants des campagnes, les petits propriétaires qui ne vivaient que difficilement, furent taxés à six écus, ceux de la ville à deux cents. Quelques-uns vendirent leurs biens pour échapper à l'impôt, ou pour se libérer, tant les officiers du roi étaient ardents à poursuivre les retardataires. Le pays était épuisé, et cependant, à Limoges, les consuls faisaient de généreux efforts pour sauvegarder l'avenir, comprenant qu'une nation s'affaisse dans l'ignorance, que l'instruction apprend à combattre les tristesses du présent, à espérer de l'avenir quand elle a pour base la religion et l'accomplissement du devoir, faisaient les frais de l'érection d'un collège, dont ils donnèrent la direction, par élection, à Guillaume Malherband, docteur en théologie et chanoine de Saint-Étienne (1583)¹. Six régents y furent institués pour y enseigner le grec et le latin. On entrait ainsi plus libéralement dans un nouvel ordre d'idées. Il ne faudrait pas croire cependant que, jusqu'à cette époque, l'enseignement eût fait défaut aux intelligences d'élite. Des écoles des congrégations religieuses déjà établies et de celles des abbayes étaient déjà sorties des hommes qui furent dans les lettres la gloire du pays, dans l'Église de savants prélats, comme Pierre d'Arrablay, cardinal et chancelier de Philippe de Valois, Foucaud de Rochechouart, archevêque de Bourges, Aymeric de Guerat, archevêque de Lyon; d'illustres pontifes, comme les trois papes d'Avignon, Clément XI, Innocent VI et Grégoire XI; des artistes émailleurs riches de coloris et d'ima-

1. Guillaume Malherband, né dans la paroisse de Folles, chanoine théologal de Limoges en 1570, publia à Paris, en 1566, les légendes de saint Pierre et de saint Paul, attribuées à saint Lin, successeur du prince des Apôtres, ouvrage inséré dans la bibliothèque des pères, en 1575.

tion, comme les deux Bertholus, les Courteys, les Barthelemy, les Pénicaud et les Léonard Limousin, qui eurent tant de brillants émules¹. Limoges, qui comptait encore parmi ses plus lettrés Antoine de Muret et Jean Dorat, s'enorgueillissait aussi des poésies de Joachim Planchon², des travaux du médecin, géomètre, géographe Jean Fayen³, des essais de la muse tragique de Jean de Beaubreuil, de la science théologique de Pierre Benoit⁴, du *Traité de la vie* de Jean David, médecin⁵.

Le traité de Fleix n'avait donné au pays que quelques jours de trêve; la mort du duc d'Anjou, jusqu'alors le légitime héritier de la couronne, donna de nouvelles forces à la Ligue, aux prétentions des Guise, et, par suite, à la haine des réformés contre le catholicisme. Les partisans d'Henri Navarre recrutèrent des forces dans le Limousin, et marchèrent de nouveau à l'attaque des positions occupées par les ligueurs. Rochebrune, ayant sous ses ordres les capitaines Le Dreuille, Savary, Pressinac, Foussac, Busserolles, présenta devant Châteauponsac, donna l'assaut à la ville, mais fut repoussé et tué malgré l'énergie de ses compagnons (1584)⁶.

au commencement de l'année suivante, le vicomte de

¹ Voir à la fin les émauteurs de Limoges, liste chronologique.

² Un volume rare et recherché, publié en 1583, et très-bien analysé par Auguste du Boys dans sa *Biographie des hommes illustres du Limousin*.

³ Surnommé l'*Archimède de Limoges*, auteur de la plus ancienne carte de la ville, qui parut en 1594.

⁴ Mort en 1586, inhumé dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyrois. En sa qualité d'archidiacre de Limoges, il fut un des quatre docteurs désignés pour enseigner les dogmes catholiques à Henri IV.

⁵ Cet ouvrage, aujourd'hui très-rare, fut imprimé chez Hugues Barhou, à Limoges, en 1595.

⁶ Le château qui a donné son nom à cette bataille est appelé par Adémar de Chabazac, au XI^e siècle, *Castellum Potentiam (apud Lohbrum)*. « Ro-
mans, calumniæ, scilicet adiniciis, castrum Potentiam invadit, quo in
seculis conditor scelens eo et ministris et adjutoribus usum Drolo, Sa-
vaco, Pressinaco, Fossaco, Busserolio, et aliis calviniani erroris fautoribus. »
LIT., MS. ap. NADAUD.)

Turenne, rappelant autour de lui ses principaux lieutenants La Morie, Le Bègue, de Rignac et Lacroie, leur donna l'ordre, avec dix-huit cents hommes, de surprendre la ville de Tulle. A la faveur d'un brouillard épais qui couvrait les collines, ils dressèrent une embuscade près du faubourg appelé la Barrière. Avertis à temps, les habitants de Tulle courent aux armes, font une sortie, les repoussent et tuent plusieurs. Les autres, en se retirant, mettent le feu à quelques maisons, et, pendant qu'on cherche à éteindre l'incendie, se rallient et prennent position à l'Espinat. Quelques jours après, le gros de leur troupe s'avance, se présente en bataille près de la ville, devant la porte du Rameau. S'engage un combat qui dure plus de trois heures. Epuisés, battus, les protestants se retirèrent, allèrent le même jour attaquer la position de Saint-Sylvain, où ils ne furent plus heureux. Alors, divisés en petites bandes, ils allèrent ailleurs porter leurs ravages et faire du butin.

Tulle avait dû son salut au courage et à la vigilance du chevalier de Lauthonnye, qui reçut à cette occasion les félicitations de Henri III¹. Mais, malgré ses premiers succès, elle n'en était pas moins menacée par le vicomte de Turenne, qui bientôt, à la tête de dix mille hommes, réunis à ceux du comte de La Rochefoucauld, se présenta devant ses murs, et trouva les habitants d'autant plus intéressés à se défendre qu'ils devaient à la royauté de précieux privilèges². Les protestants, conduits par Pierre Choups et par Robert 'Thouvenas, pénétrèrent cependant jusqu'à l'intérieur de la place, arrivèrent à l'entrée du faubourg la Barrière, mirent le feu à la porte du couvent des

1. Lettre du 1^{er} septembre 1585.

2. Charles IX, en récompense de sa fidélité, avait accordé à Tulle le droit d'avoir un maire et quatre consuls. (*Lettres patentes de 1566.*) Ces magistrats devaient être élus tous les ans. Sous Louis XIV la place de maire devint inamovible.

ains, et s'en emparèrent. Le vicomte, prévenu de ce premier succès, arriva aussitôt avec Charles de La Roche-Beaucourt, et établit dans le couvent son quartier général¹. L'église, richement décorée, où plusieurs familles avaient des sépultures, retentit des cris de colère des soldats indisciplinés, des malédictions de l'hérésie contre le catholicisme. Les tombes furent brisées, les ornements les plus précieux pillés ou foulés aux pieds. Quelques jours auparavant, le prieuré de Notre-Dame-de-Bort avait été aussi saccagé, et les religieux chassés. Pendant que le faubourg de la Barrière était envahi aux cris de : Mort à la Ligue ! la faction de La Morie attaquait celui de La Barussie. Les habitants, retranchés dans l'intérieur de la ville, opposèrent une vive résistance. A la porte de Chanac eut lieu un si grand carnage que quatre-vingts hommes eurent à peine le temps d'ensevelir en un seul jour les cadavres². Grands furent les malheurs de la ville, qui capitula, donna des otages, et ne se racheta du pillage que par une forte somme d'argent (6000 livres). Ceux des habitants qui purent s'échapper se réfugièrent dans le château de Gimel, séjour autrefois splendide des sires de ce nom. Un moine, prisonnier du vicomte, eut dans son indignation et dans la force de sa foi d'autres paroles adressées au vainqueur. — « Je suis surpris, dit-il, que tu sévisses contre les prêtres et les moines, toi qui, par Anne de Beaufort, ta trisaïeule, tiens à deux illustres pontifes, Clément et Grégoire, à qui ta maison doit une grande partie de sa fortune³. »

Après la capitulation de la ville, dont le vicomte confia la garde à La Morie, son lieutenant, un seul magistrat, Jean Baluze, âgé de quatre-vingt-cinq ans, osa rester

¹ Ce couvent avait été fondé par Bertrand de Saint-Chamans, en 1491.

² BALUZE : *Historia Tutelensis*.

³ PAPIRIUS MASSON : *Vita Gregorii XI*.

pour protéger ses concitoyens contre la fureur des soldats et les exactions des chefs. La Morie, sans respect pour ses cheveux blancs, le fit arrêter, le retint cinq jours dans une prison sombre et étroite, couché sur la terre humide, et presque sans nourriture. Il ne lui rendit la liberté qu'au prix d'une rançon de deux cents écus d'or. Ce chef, barbare et rapace, voulut forcer aussi les officiers de l'élection, Pierre La Fagerdie, Martial Chassaing et Guillaume de Maruc, à percevoir le montant des tailles de l'année suivante et à le lui livrer, menaçant de les étrangler de ses propres mains, ou de les faire pendre, si dans quatre jours ils n'avaient pas obéi. Les malheureux prirent la fuite. L'un d'eux, réfugié dans son château de Pontmartin, y fut attaqué; mais, aussi courageux que fidèle à ses devoirs, il força les assaillants à la retraite. La Morie ne sortit de la ville, pour se retirer au château de Turenne, qu'à l'approche du duc de Mayenne, qui venait de s'emparer de Beaulieu, où les ligueurs, aussi avides de butin que les protestants, pillèrent l'abbaye ¹. Tulle, pour perpétuer le souvenir de la délivrance, prit cette devise : *Fide et fidelitate semper immota*, « inébranlable dans sa foi et dans sa fidélité. »

L'armée des ligueurs, commandée par Mayenne, eut des succès sur plusieurs points du Bas-Limousin. Saint-Chamans, un de ses chefs, établit son quartier général à Astaillac, s'empara du château de La Roque; d'Authefort força Cavagnac, lieutenant de Turenne, à sortir de Beaulieu.

Pendant ce temps-là, les protestants n'avaient pas cessé de parcourir le Haut-Limousin et de menacer Limoges, où les consuls faisaient toujours bonne garde. Le château de Cromières, propriété héréditaire de l'ancienne et illustre famille de Bermondet, tombait en leur pouvoir (1586) ².

1. Voir pour plus de détails mon *Hist. du Bas-Limousin*, T. II, p. 351.

2. Château situé dans la commune de Cussac.

de la détresse générale du pays, alors en proie à des contagieuses et à la famine, ils tentèrent aussi de Saint-Germain, mais furent mis en fuite par les Anglais qui avaient été informés de leurs projets ¹. Châteaufort tomba dans leurs mains, mais ils ne s'y maintinrent pas longtemps. L'année suivante (10 février), sous le commandement de leurs chefs, en partie gentilshommes du pays, ils tentèrent de prendre par escalade la ville de Saint-Germain, mais les repoussèrent vigoureusement les habitants, en grand nombre, et qui les poursuivirent jusqu'à la Vienne. Ils furent plus heureux sous le commandement du capitaine Pamphile, qui les conduisit à la prise du château du Mozeau, bâti dans un site très-fort, au confluent de la Mende et de la Vienne ². Saint-Germain-Beaupré, avec une autre bande, entra dans la ville, dont l'église et le monastère furent pillés et les habitants employés à couvrir les chevaux ³.

Les Anglais de Limoges, instruits de ces événements et craignant une attaque pendant la confusion occasionnée par un grand nombre d'indigents et de pestiférés qui arrivaient de tous côtés, forcèrent les malades de se retirer au-delà de la rivière, du côté du pont de Saint-Martial, dans des tentes construites à la hâte autour des villages de Saint-Vaury. La surveillance devenait alors plus difficile, car on n'en imposait pas moins à cette foule de malades de nouvelles privations. Des murailles de la

¹ Hugues Roger, nommé aussi le cardinal de Tulle, mort en 1250, fonda à Saint-Germain une église collégiale qui fut établie en 1250.

² Le château de Saint-Deux-des-Murs, canton de Saint-Léonard.

³ Deux pèlerins de Venise, venus à Saint-Léonard pour honorer le saint, au XIII^e siècle, fondèrent à l'usage du ordre religieux dont le monastère fut construit en 1165. (Mss. Antiqua, ap. Biblioth. nationale.) Ce document ont été faits par Nadaud (mss. au seminaire

ville, on entendait les plaintes de ces pauvres éprouvés que la charité publique ne pouvait plus secourir. Plusieurs mangeaient des herbes crues et mouraient ensuite dans d'affreuses tortures; cependant la peste faisait les mêmes ravages à Belac et dans d'autres localités. On disait partout qu'elle avait été portée de Lyon à Limoges par un homme au service du marchand Bouty. Les chroniqueurs ajoutent qu'en effet, toutes les fois qu'elle avait sévi à Lyon, Limoges en était atteint avant les autres villes, sans doute par suite des nombreuses relations de commerce entre les deux cités.

Rien n'arrêtait cependant les hostilités. Les protestants qu'on était parvenu à chasser du château de Cromières s'étaient saisis de celui de Saint-Victurnien et s'y étaient fortifiés¹. Attaqués par le capitaine Puymolinier, ils furent forcés de se retirer dans l'église, d'où l'on ne put pas d'abord les déloger. D'autres, commandés par les capitaines Delagne, de Borie et de Carbonnière, occupaient le bourg d'Ambazac, établissant leur principal poste dans la vieille église, qui jusqu'alors n'avait retenti que des chants sacrés². Dans le même temps, les chanoines de Saint-Étienne, que la peste avait forcés de fuir, mais qui ne trouvaient ailleurs ni ressources ni sécurité, rentraient dans leurs cloîtres. Alors la haine des catholiques devenait plus que jamais implacable, poursuivant quiconque était soupçonné de servir le parti des huguenots. L'ex-

1. Ce bourg doit son nom à un solitaire, venu d'Écosse au VII^e siècle. Son tombeau attire encore de nombreux pèlerins. Jacques Merlin, savant très-distingué, chanoine de Notre-Dame de Paris en 1525, naquit à Saint-Victurnien. On lui doit des éditions d'Origène, de Pierre de Blois, et une collection des conciles.

2. Cette église possède une riche chaise byzantine, revêtue d'or, de pierres et d'émail. (L'abbé TEXIER : *Essai sur les émailleurs*, p. 118.) Devant la porte est un grand bassin en granit qui servit peut-être à donner le baptême par immersion.

communication frappait en même temps Henri de Navarre, qui traversait la vicomté de Limoges, pour aller à Coutras sauver l'honneur et la fortune de sa maison. Ses vassaux ne se présentèrent point au-devant de lui, pour lui faire hommage. Les principaux étaient encore dans les rangs des ligueurs; les autres se cachaient dans leurs petits manoirs. Mais, se rappelant à combien d'humiliations les avaient soustraits leurs prédécesseurs, croyaient qu'en combattant contre le roi il avait perdu tous ses droits de suzerain. L'ennemi du catholicisme était l'ennemi du grand nombre, dans ce pays profondément attaché aux croyances de l'Église. Malin aux adhérents de la réforme! Maurice Lescure, fils d'un marchand de Limoges, et quelques autres, accusés de trahir ce parti, furent décapités à la grande joie du peuple.

Après la bataille de Coutras (1587), la guerre continua avec le même acharnement, alors que la modération du vainqueur eût dû disposer les partis à plus d'humanité. Le chapitre de Saint-Étienne fit de la cathédrale un poste militaire en y mettant une garnison, et alla faire ses cérémonies à Saint-Martial ou à Saint-Pierre-du-Queyroix. La Guiche, chef calviniste, surprit Châteauponsac, y séjourna quelques mois avec sa troupe, y leva de l'argent et des hommes¹ pendant que d'autres de son parti étaient chassés comme maraud par La Guiche, qui conduisait un détachement de catholiques. Le prince de Dombes assiégea le château du Prat, occupé par les ligueurs, qui se rendirent aux premiers coups de canon (1589). Les habitants, depuis longtemps sous le coup des menaces de cette position qui menaçait leur ville, demandèrent alors qu'elle fût rasée². Peu de temps après les troupes royales, sous la conduite du

¹ JOULLARTON : *Hist. de la Marche*, t. 1, p. 333.

² ELIÈNE LECOINTRE : *Mémoires sur Pierre Rodart*, p. 2.

vicomte de Ventadour, prenaient leur revanche en s'emparant du fort Saint-Anne¹ et du château de Béchadie².

Les hostilités continuaient aussi dans le Bas-Limousin; le vicomte de Turenne, « cet homme qui ne fut animé que par l'esprit de faction³, » excitait ses détachements à ravager les champs. Cavagnac, son lieutenant, étant venu attaquer le château du Pescher, les habitants accoururent au secours de cette place au moment où les seigneurs de Pompadour, de Gimel et de Marcillac y arrivaient aussi dans la même intention, avec un renfort venu de Tulle. Les protestants levèrent le siège et rejoignirent ceux des leurs qui, maîtres du château de Voutezac, exerçaient dans les environs les plus odieuses violences et attachaient souvent aux créneaux des tours les cadavres de leurs prisonniers. Le seigneur d'Aubeterre, sénéchal du Périgord, chargé de rétablir dans le pays l'autorité du roi, ne tarda pas à arriver à Brive avec cinq cents cavaliers et quelques fantassins. Aidé des volontaires qui répondirent à l'appel du consul Maillard, il attaqua Voutezac, s'en empara, et détruisit le château. Les positions d'Ayen et de Saint-Robert résistèrent plus longtemps. La belle église de Saint-Robert, relevant de l'ordre de Malte, servit de citadelle aux protestants qui, un jour, ayant aperçu François de Lastours, abbé de Dalon, qui revenait d'un pèlerinage à Rocamadour, avaient dirigé sur lui leur artillerie, sous les coups de laquelle il périt. Forcés de quitter cette position, ils ruinèrent la maison des religieux et une partie de l'église⁴. D'autres qui occupaient le

1. BONAVENTURE DE ST-AMABLE, t. III, p. 802.

2. Commune de Jourgnac.

3. Mémoires de Richelieu.

4. La prieuré de Saint-Robert avait été fondé en 1122, près d'une ancienne chapelle taillée dans le roc, placée sous l'invocation de saint Maurice, qu'avait fondée Rodolphe de Turenne, archevêque de Bourges, en 876. (V. mon *Histoire du Bas-Limousin*.)

bourg de Saint-Féréole, situé sur le plateau d'une haute colline, craignant le châtement infligé à ceux de Voutezac, effrayés aussi de l'arrivée du seigneur d'Authefort accouru pour les assiéger, abandonnèrent le château, que Maillard, consul de Brive, fit aussitôt démolir. Les garnisons de Lissac et de Puy-de-Noix se retirèrent sans combattre. La ville de Beynat se défendit à outrance, mais fut emportée par le seigneur d'Authefort, qui fit attacher les prisonniers aux gibets dressés sur les murailles. La ville d'Argentat, où plusieurs familles avaient embrassé de bonne heure le protestantisme, effrayée du danger qu'elle courait et dans l'intérêt de l'activité de son commerce avec l'Auvergne, commit de rester neutre et fit démolir les quatre forts élevés pour sa défense. Le vicomte de Turenne, furieux contre les habitants de Brive qui avaient si courageusement fait face à ses lieutenants, vint pour attaquer cette ville, mais voyant toutes les dispositions prises contre lui, il y renonça, se promettant bien de se venger plus tard. Quelque temps après, de Lestang, lieutenant général de la sénéchaussée, ayant laissé le pays sans défense pour aller au siège de Castillan, quelques bandes calvinistes étaient rentrées dans les ruines des châteaux de Voutezac, de Saint-Féréole et de Puy-de-Noix. Un jour que le seigneur d'Authefort se trouvait à Brive avec plusieurs gentilshommes, un soldat étant venu à la hâte l'avertir que les capitaines protestants Labrousse et Brach venaient d'enlever tous les troupeaux dans les environs d'Issandon, il accourut, surprit les ennemis entre l'Arche et Lissac, en tua une partie et entra à Brive avec trente-cinq prisonniers et soixante-huit chevaux.

Le vicomte de Turenne, qui tenait toujours la campagne, content de son dernier échec contre Brive, se disposait encore à une nouvelle attaque et donnait l'ordre à ses lieutenants

tenants de s'en rapprocher. Les habitants s'empressèrent de demander des secours au seigneur d'Authefort, et invitèrent en même temps les chevaliers du Pescher, de Saint-Chamans, de la Chapelle et d'autres à se joindre au gouverneur. En attendant, on prépara la défense en toute hâte; on creusa des retranchements en avant de la tour carrée et autour de l'église Saint-Pierre; le faite de la tour Maget fut muni de créneaux et chargé de projectiles. On venait d'apprendre que le vicomte s'approchait, traînant avec lui plusieurs canons, et que les siens avaient déjà pillé le bourg de Saint-Féréole, ceux de Plus, de Naves, et la petite ville de la Guenne, qui avait trouvé le moyen de sauver la châsse de saint Calmine, l'apôtre de l'Évangile et de la civilisation¹. Mais l'intrépide chef recula devant l'énergie des Tullistes, exhorta les siens à se porter d'un autre côté, à reprendre les localités occupées dans les environs par les partisans de la Ligue, à laquelle Henri III tendait les mains, entraînant dans ce parti le vicomte de Pompadour qui campa quelque temps à Limoges, où l'évêque de La Marthonie se montrait le plus exalté du parti contraire au Béarnais. Les ligueurs étaient maîtres des châteaux d'Eymoutiers, de Masseret, de Saint-Germain et de Meillars²; les calvinistes de ceux de Chamberet, de Châteauponsac, de Royère³.

La guerre était partout; les villes fermaient leurs portes,

1. Cette châsse, chef-d'œuvre du style byzantin, enrichie de ciselures émaillées du XII^e siècle, fut longtemps conservée à la Guenne. Elle a été vendue de nos temps à un de ces marchands qui trafiquent des plus beaux ornements de nos églises.

2. Le château de Meillars eut une grande importance au moyen âge. On y a trouvé des deniers d'argent portant d'un côté : *Castellum Meilhars*. de l'autre, la tête de saint Martial, comme sur les deniers de Limoges.

3. Ce château est le même que celui de Brignac, où naquit Foulques de Royère, abbé du monastère de Saint-Germain de Toulouse, fondateur de l'hôpital Saint-Jacques, mort en 1455. (COLLIN : *Table chronologique*.)

les petites bourgades se fortifiaient, les châteaux du même âge, comme dans la guerre de Cent-Ans, se couronnaient de créneaux, s'emplissaient de munitions et de soldats; les détachements des deux partis se montraient également audacieux et cruels, pillaient les maisons dans les campagnes, enlevaient les bestiaux et souvent mettaient le feu aux forêts. Le malheureux Henri III s'enfuyait de Paris, mandant peut-être déjà comment il pourrait échapper aux atteintes de mademoiselle de Montpensier.

À Limoges, des gentilshommes, des bourgeois, des artisans effrayés des excès de leur propre parti, songaient à donner la Ligue et à se ranger du côté du vicomte de La Rochefoucauld, que Henri III venait de nommer gouverneur de la Limousin. Mais comment se décider, menacés qu'ils étaient par les ligueurs qui couraient dans les environs.

Aussi peu de jours après, ceux-ci, conduits par les seigneurs de Rastignac, les capitaines Gaillard, Puymolinier, Benoit, de La Roche et Boyol, après s'être emparés de Saint-Yrieix, opérèrent une invasion dans Limoges, se présentèrent devant le couvent des Carmes des Arènes, arrêtaient neuf habitants de ce quartier et reprirent la route de Saint-Yrieix avec leurs prisonniers, poursuivis par le capitaine Raymond de La Roche et le sergent Goiraud, qu'ils tuèrent d'un coup de pistolet.

On craignit encore de plus audacieuses entreprises, opérées par la trahison; aussi, dans une assemblée tenue à la ville, sous la présidence du consul, fut-il convenu qu'on s'assurerait des noms de tous les amis des ligueurs dont on soupçonnait la trahison.

Pendant qu'on prenait ces mesures de sûreté contre les ligueurs, ils réclamèrent plusieurs familles, les Rastignac, qui avaient quelques places dans les environs d'Eymou.

Le 13 mars 1589, la ville de Saint-Yrieix « fust mise sous leur obéissance par les menées et trahison de

Pierre de Lafon, Dominique de Lafon, Jean et René Lafon, frères, et d'un nommé Truffin de la Nouaille, qui saisirent les portes, moyennant la faute de monsieur Gravier, qui avoit esté esleu viguier de ladicté ville; de laquelle prise sont accusés aussi messieurs Maistres François Fabry, doyen, Hélié Leymarie, chanoine, François de Lafon, ~~aux~~ chanoine¹. » A cette nouvelle, les consuls de Limoges, menacés à l'extérieur, se défilant au dedans de quelques-uns de leurs concitoyens, réunirent à prix d'argent quelques détachements qui, sous les ordres des lieutenants Sanal et Vertamond, prirent position dans la Cité et au pont de Saint-Martial, d'où sortaient de temps en temps des patrouilles pour surveiller les routes. D'autres, entretenus par le clergé, campaient à la porte de Saint-Martial. Sur ces entrefaites, arrivèrent les régiments de Maligni et du capitaine Marest, que les consuls prièrent de se joindre à eux pour attaquer dans son château le seigneur de Puymolinier, qui capitula et sortit de la place avec sa famille. L'arrivée du comte de la Voulte, fils du duc de Ventadour², récemment nommé gouverneur de la province, rassura les habitants. Les consuls, accompagnés d'un corps d'infanterie commandé par le président Martin, allèrent le recevoir aux portes de la ville et le conduisirent au palais du Breuil, pendant que ses soldats se logeaient dans les environs. Les ligueurs, campés à Béchardie, apprenant qu'un détachement de l'armée du gouverneur était cantonné au bourg de Naugeat, s'avancèrent sans bruit, surprirent les soldats endormis, en tuèrent sept, en blessèrent d'autres et firent quelques prisonniers. A quelques jours de là, Montégut,

1. *Journal de Pardour de Jarrige.*

2. Anne de Levis, comte de la Voulte, fils aîné de Gilbert, comte, puis duc de Ventadour, et de Catherine de Montmorency, fille du connétable Anne de Montmorency.

lieutenant du comte de la Voulte, prit sa revanche et se fit rendre les hommes qu'on lui avait enlevés. Pendant que les bigueurs et ceux des catholiques qui tenaient encore pour le roi multipliaient leurs moyens d'attaque ou de défense, le pape usait de toute son influence pour modérer, au profit de la morale, l'empchement des passions. Le peuple, encore docile à ses enseignements, se laissait aller parfois à la confiance et parfois aussi à des récits absurdes¹, mais qui n'en étaient pas moins un hommage rendu aux bonnes mœurs.

1. Le récit suivant des chroniques du temps fournit la preuve qu'à cette époque on se préoccupait de faits étranges, mais dans lesquels on croyait voir l'intervention d'une cause surnaturelle. « Le chanoine Ardant mourut à Limoges, lequel scandalisant la ville. Le lendemain, il apparut dans la maison de son frère. Il est vu des domestiques et des étrangers. Il se montre aux fenêtres, et ceux qui passent par la rue le peuvent contempler à leur aise. Cela dura plus de six mois, jusqu'à ce qu'un bon prêtre, avec la permission de l'évêque, se transporta à la maison avec le Saint-Sacrement. Le défunt est interrogé de sa qualité, du sujet qui l'a fait venir là? Après une profonde révérence faite au Saint-Sacrement, devant lequel il se tint à genoux, et se dit être le chanoine Ardant, condamné aux flammes éternelles, pour n'avoir pas gardé la chasteté promise en recevant les ordres sacrés, et que J.-C. lui a ordonné de se montrer à ses concitoyens, pour les exhorter à ne pas l'imiter. Cela dit, il disparut et ne fut plus vu depuis. » (CHR. MSS.)

CHAPITRE XXVI

HENRI IV, ROI DE FRANCE ET VICOMTE DE LIMOGES.

Dévouement des consuls de Limoges; Gui de Lubersac persécuté par les ligueurs; lettre que Henri de Navarre lui adresse. — Mort de Henri III. — Entreprises de l'évêque de La Marthonie; troubles à Limoges. — Les ligueurs maîtres de la Cité; ils capitulent. — La place pillée par les gens du duc de Ventadour. — La noblesse pour Henri IV, qui écrit à Gui de Lubersac. — Note sur Louis de Pierre-Buflère. — Nouvelles intrigues de La Marthonie; capitulation des ligueurs au château de Laurière. — Les ligueurs perdent Meilhars et d'autres places. — Le comte de Ventadour assiège le château de Ladignac. — Frayeur à Limoges à la nouvelle des succès de Louis de Pompadour à Béchadie. — Récit d'un miracle. — Le seigneur de Chamberet à Masseret. — Note sur Louis de Pierre-Buflère. — Nouveaux succès du vicomte de Pompadour. — Le comte de Ventadour défait les ligueurs à Masseret. — Le vicomte de Pompadour et les Rastignac à Saint-Yrieix. — Récit de Pierre de Jarrige sur le siège de Saint-Yrieix. — Note sur ce chroniqueur. — Le comte de Ventadour attaque Saint-Yrieix. — Les ligueurs au Dorat. — Les Rastignac menacent Limoges; Chamberet occupe la tour de Bar. — L'autorité des consuls méconnue à Limoges. — Procession à Limoges, à Saint-Léonard, pour la conversion de Henri IV; les ermites de Saint-Léonard et de Mont-Juvv. — Le catholicisme se relève : cérémonies religieuses. — Le collège de Limoges confié aux jésuites. — Troubles à Grandmont, dont le trésor est pillé. — Note sur cette abbaye et ses richesses dispersées. — Abjuration de Henri IV. — Les ligueurs menacent Ussel; ils se retirent. — Ils occupent le château de Gimel et Corrèze. — Cornil se rend par capitulation à Bouchard d'Aubeterre. — Le Limousin ravagé par les *Croquants*; lettre de Henri IV à M. de Bourdeille. — Henri IV s'occupe de rétablir l'ordre : la prospérité renaît à Limoges. — Les jésuites à Limoges. — Troubles à l'occasion d'un sacrilège. — Élection de nouveaux consuls; prétentions des habitants. — Note sur le chevalier de Noailles. — Révoltes au Dorat et à Limoges à l'occasion des impôts. — Lettre de Henri IV à cette occasion. — Le dernier jour de la commune bourgeoise de Limoges. — Cérémonie à l'occasion d'un sacrilège. — Changement dans le mode d'élection des consuls. — Nouvelles intrigues du vicomte de Turenne et du vicomte de Pompadour. — Lettres de Henri IV à M. de la Force et à M. de Rosny. — Henri IV en Limousin, à Busserolles, à Bellac, à la Croix-du-Breuil. — Roissy occupe le château de Turenne.

Jusqu'au xvi^e siècle les consuls de Limoges, honorés du titre de *seigneurs*, n'étaient investis de leurs fonctions

qu'au nom du peuple qui les avait élus : non-seulement ils étaient responsables de leur gestion, mais la solidarité de leurs actes pesait sur leurs successeurs, quand ils sortaient de charge. Alors même qu'ils faisaient quelquefois à grands frais de longs voyages pour défendre les droits de la commune, ils ne recevaient aucune indemnité, et, pour que leur autorité ne pût jamais être soupçonnée, ils ne devaient rien vendre pour les besoins de leur administration, ni accepter de présents; de toutes les chartes communales du moyen âge, celle de Limoges est une des plus remarquables. Fidèles représentants des intérêts de leurs concitoyens, ils ne faillirent pas à leur devoir durant toute cette période de troubles : ils surent résister aux mauvaises passions des calvinistes, aussi bien qu'à celles des ligueurs. Dans les derniers jours de cette faction, qui cachait ses projets sous des semblants de religion, on les vit souvent intervenir pour protéger contre les officiers du roi les personnes à qui, sur le moindre soupçon, on demandait de faire profession de la religion catholique, apostolique et romaine, les menaçant dans le cas contraire de la saisie de leurs biens. Gui de Lubersac, qui servait alors dans l'armée du maréchal de Matignon, aussi dévoué à son roi qu'attaché de conviction à la foi de ses ancêtres, avait vu confisquer ses terres par le procureur du roi de Limoges, sous prétexte qu'il n'avait pas fait cette profession. En son absence et malgré l'opposition des consuls, des commissaires étaient venus prendre possession de son château et de ses propriétés. Sur les réclamations de sa famille, on l'assigna à comparaître dans six semaines devant l'évêque ou devant ses grands vicaires¹. Cette intolérance de la faction des Guise mécontenta plusieurs gentilshommes qui passèrent

1. Informations faites par Martial de Gay, seigneur de Nexon, lieutenant général de la sénéchaussée du Limousin. (1586.)

tion, entraîna une partie des habitants avec le juge et consul Petiot¹, Pierre de Laroche, vice-sénéchal et capitaine, l'hôtelier du Cheval-Blanc et le capitaine Delauze, et occuper plusieurs postes de la ville (15 octobre). Les troubles commencèrent, et avec eux l'anarchie. C'était à qui saurait se pourvoir contre les éventualités; chaque parti tendait à dominer. Catholiques, ligueurs et protestants se donnaient rendez-vous pour imposer leurs volontés, s'attribuer la garde des murailles et occuper les portes. Chaque parti travaillait au succès de sa cause, sans vouloir pourtant recourir encore à la force. On ne savait qui emporterait dans ce grand conflit où se heurtaient la politique et la religion. Au milieu de cette confusion générale, les protestants qui occupaient Saint-Michel coururent aux prisons et délivrèrent quelques-uns des leurs, prisonniers. D'un autre côté, les catholiques de la Cité, car c'était principalement qu'étaient leurs forces, s'emparèrent de douze huguenots, qu'ils placèrent sous la garde de l'évêque, et qui furent détenus dans les caveaux de Saint-Étienne. Les quatre consuls Roland de Verthamont, Étienne Achaut, Pierre Marentin et Durand-Brusière, voulant mettre ces mêmes prisonniers dans une des tours de la ville, pour qu'ils fussent plus en sûreté, accoururent sur la place ornés des marques de leur dignité, et furent accueillis par des injures et des menaces pendant que Petiot et le capitaine Ronard arrivaient avec leurs partisans. Hors d'état de résister, les consuls battirent en retraite, entourés d'enne-

¹ Ce fut le juge et consul Petiot qui fit dresser vers cette époque le plan de Limoges signé de Jehan Court, dit Vigier, peintre en émail, qui représente bien l'empreinte de la ville d'alors. On y voit les clochers de Saint-Étienne, de Saint-Michel, de Saint-Pierre, le fort Saint-Martin avec son drapeau, et trois vieux donjons sur le chemin qui conduisait à l'église de Saint-Martin. (Archives du département.) Je dus, dans le temps, la connaissance de ce document à mon bien regretté et savant ami Maurice Lacroix.

mis, lorsque passant près de l'église Saint-Michel une arquebusade tua le consul Pinchaud, blessa Brugière et le capitaine Lombard : les autres cherchèrent un asile dans l'église Saint-Michel.

Les hommes de tous les partis couraient en armes dans les rues, dressaient des barricades et tendaient des chaînes. A la nouvelle de ce tumulte, le sieur de Saint-Vic, après avoir placé des soldats dans les tours, sur les murailles, et pris les ordres du gouverneur, court à la place des Bancs, où l'on en vient aux mains. Plusieurs protestants périssent dans cette mêlée. Les ligueurs se réunissent autour de leur fougueux évêque, se fortifient dans la Cité, et par ses ordres vont occuper l'église et le couvent des Carmes. La trahison leur vint en aide ; le capitaine Avril, que le gouverneur avait chargé de garder l'église de Saint-Étienne au nom du roi, oubliant le serment de fidélité qu'il avait prêté, fit sortir de leurs maisons tous les ligueurs de la Cité, et courut rejoindre sur la place des Bancs les domestiques de l'évêque, qui, réunis à plusieurs ecclésiastiques, cherchaient à rallier des partisans. Cette petite armée, grossie de la garnison de Saint-Étienne, se jeta sur les maisons des bourgeois de la ville en les appelant huguenots et hérétiques, et fit plusieurs prisonniers, entre autres Pierre Cibot, savant théologien, prêtre sans reproche qui ne demandait qu'à vivre en paix. Une autre troupe de ligueurs, commandée par le vice-sénéchal Petiot et les capitaines Rouard et Delauze, précédés du prêtre Jérôme Blanchard, portant une grande croix et criant : *Vive la croix et la liberté !* se dirigeait vers le canton de la Boucherie, lorsqu'elle fut arrêtée dans la rue des Bancs par le président Martin. Après une rude mêlée dans laquelle le vice-sénéchal et son fils furent légèrement blessés, cette troupe se réfugia dans Saint-Michel. Le président Martin, aidé des forces du sieur de

Montignac, lieutenant du comte de la Voulte, investit cette église et mit garnison toute la nuit dans les maisons voisines. Le gouverneur, de son côté, fit surveiller les cantons de **Lancescot** et de la **Boucherie**, dans la crainte que les ennemis n'occupassent la tour du **Saint-Esprit** et l'église **Saint-Pierre**. Le lundi, les ligueurs, serrés de près, demandèrent à capituler ; le vice-sénéchal se rendit chez le gouverneur, qui refusa d'accepter ses conditions. Le ligueur se retira, alla se cacher chez un ami ; ses compagnons en firent autant. Alors ce qui restait dans **Saint-Michel** sortit sans recevoir de mauvais traitements. Les plus compromis seulement furent arrêtés et exécutés sur la place où avait été tué le consul **Pinchaud**. D'autres, se voyant en même temps menacés par les partisans de la Ligue et par les troupes royales, abandonnèrent la ville, pendant qu'on pillait leurs maisons.

Les ligueurs n'en persistaient pas moins dans leurs projets, espérant profiter du désordre et s'emparer de plusieurs positions avant que leurs adversaires eussent pris leurs dispositions. Le vicomte de **Pompadour**¹, leur chef, qui commandait dans la Cité, assisté de **La Capelle-Biron**, des **Rastignac**, de **La Bastide**, de **Boffran** et de plusieurs autres gentilshommes, se saisit du couvent des dominicains et du faubourg de la **Boucherie**. Mais à peine avait-il fait élever une barricade qu'elle fut attaquée et emportée par les bourgeois. Les vaincus, obligés de rentrer dans la Cité, mirent le feu au faubourg, où quatorze maisons furent brûlées. Alors les catholiques, indignés, obéissant aux ordres du gouverneur, établirent une pièce du canon sur le rempart pour tirer sur la maison de l'évêque, fortement occupée, pour en déloger les ligueurs qui s'y réunissaient. Cependant l'évêque et le vicomte de **Pompadour**, apprenant

1. Jean de Pomparlour, fils aîné de Geoffroi et de Suzanne des Cars.

que le duc d'Épernon arrivait au secours du gouverneur et des consuls, quittèrent la Cité, laissant le commandement à La Capelle-Biron, qui éleva des barricades sur plusieurs points. Le duc d'Épernon arriva à dix heures du soir avec cinq cents chevaux et deux mille arquebusiers. Les ligueurs ainsi menacés abandonnèrent la position prise au pont Saint-Martial, pendant que leur nouveau chef était seul forcé de chercher une retraite dans l'église de Saint-Étienne. On escarmoucha toute la nuit ; à la pointe du jour, la Capelle-Biron se décida à capituler et eut une entrevue avec le duc d'Épernon dans une maison proche de l'église ; comme les négociations traînaient en longueur, on se disposait à recommencer le feu, et déjà on roulait une pièce de canon contre l'église, lorsque les ligueurs acceptèrent une capitulation.

Le lendemain (22 octobre 1589), La Capelle-Biron et les siens sortirent de la place ; mais tous ceux qui étaient reconnus pour être des habitants de la ville, de la Cité, ou des faubourgs, furent retenus et mis à rançon par les gens du duc d'Épernon. Le comte de Ventadour, après s'être entendu avec les consuls, établit un poste dans la cathédrale. On pouvait croire que dès lors les divisions allaient cesser. Le duc et les seigneurs de son parti assistèrent à un *Te Deum*, pour rendre grâces à Dieu de leur victoire. Mais leurs gens firent ce qu'auraient fait les ligueurs ; ils pillèrent la Cité, ne respectèrent que l'abbaye de la Règle. Les habitants de la ville achetaient aux soldats les meubles de ceux qui s'étaient enfuis de la Cité et qui n'osaient pas reparaitre, dans la crainte d'être mis à mort ou retenus prisonniers. Les soldats du gouverneur s'emparaient de la partie du butin que ceux du duc ne trouvaient pas à vendre et ne pouvaient emporter. La demeure de l'évêque fut ruinée, les meubles, entassés par les habitants de la Cité dans l'église

Saint-Étienne, furent pillés et vendus. Les saintes filles de Règle, s'attendant à être violentées par la soldatesque, furent sorties de leur couvent pour se réfugier dans la ville. Là, fidèles à leurs habitudes religieuses, on les voyait tous les jours pleurer leur malheur et prier dans la chapelle de Courtine, voisine de Saint-Martial. Les chanoines de Saint-Étienne ne purent faire leurs cérémonies que dans l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix.

Le calme reparut à Limoges. La Ligue, puissant moyen de défense pour la religion outragée, pour la royauté méprisée, après la mort de Henri III, ne représentait plus que l'imagologie et ne pouvait appeler à elle que les ambitieux qui les troubles civils sont des occasions de fortune. La France, fatiguée, déchirée, ruinée, comprit que pour elle il n'y avait d'avenir qu'avec la monarchie légitime, rationnelle, représentée par le roi de Navarre, que nous appellerons désormais Henri IV. Mais les passions politiques ne se calment pas en un jour, et ne désarment que lorsque enfin le droit s'impose à la force. La guerre continua. La plupart des gentilshommes du Limousin se rangèrent sous la bannière du Béarnais, accompagnèrent Gui de Borsac au siège de Chartres, d'où Henri IV écrivait : « Nous avons de quoy chanter plus hault qu'eux ; c'est de tirer près de troys myl coups de canon, que M. de Borsac a ramené de Normandy, soubz l'escorte de sa compagnie, non sans s'alléger du poids en route. Ce ne nous besoyt de toute cette musique pour leur ouvrir la ville ». »

Malgré les ligueurs eussent eu le dessous à Limoges, la Ligue de La Marthonie n'en continuait pas moins ses incursions, donnait le mot d'ordre aux siens, qui se fortifiaient

Lettres de Henri IV, t. III. Celle-ci, adressée à M. de Briquemont, écrite du camp de Chartres, le 9 février 1590.

sur plusieurs points de la vicomté (1590). Ils occupaient Meilhars, Eymoutiers, Masseret, Saint-Germain et le château de Laurière, où ils retenaient prisonnier le capitaine Beaupré, chef calviniste, et Châteauponsac, où ils étaient parvenus à rentrer. Le gouverneur de Limoges se décida à les attaquer; après avoir confié la garde de Saint-Étienne ou de la Cité à un nommé Thomas Papon, bien connu par son courage, celle de la ville au capitaine Romanet, il se mit en campagne. Dans les rangs de sa petite armée, on distinguait surtout Charles de Pierre-Buflère ¹, vicomte de Châteauneuf et de Comborn, La Coste-Mézières, de Beaumont et le capitaine Raymond, de Limoges, qui commandait les soldats fournis par les consuls. Le château de Laurière, vivement attaqué, fut obligé de capituler ². Quelques jours après, les mêmes chefs, aidés du régiment de Frugelon et des gens d'armes fournis aussi par les consuls, entrèrent par la brèche dans le château de Croz, le jour du jeudi saint. De Rastignac, qui occupait Saint-Yrieix, en sortit moyennant une rançon de quatre mille livres (3 février 1590), après avoir pillé quelques maisons.

Mais les ligueurs chassés d'une position en occupaient bientôt une autre. Les partisans de Henri IV en faisaient autant, de sorte que les châteaux du pays avaient presque toujours une garnison de l'un ou de l'autre parti. Le président Martin, choisi à Limoges pour tenir la campagne, chassa d'abord du village de Groy quelques ligueurs dispersés; puis, aidé du sieur de Rochefort, il se présenta devant Meilhars. La garnison refusait de se rendre, lorsqu'un renfort, conduit par le capitaine Buy, arriva avec

1. Le château de la Coste-Mézières, sur un promontoire dont un étang baigne le pied, fut bâti par le seigneur dont il est ici question.

2. Il ne reste du château de Laurière que quelques débris. D'abord détruit par les Anglais au XIV^e siècle, il fut rebâti au XVI^e par un évêque du nom de Pompadour.

voitures chargées de cuirasses, de mousquets et d'une
 de vin. Les assiégés, prenant tout cet attirail pour une
 grosse artillerie, rendirent le château, qui fut aussitôt
 démantelé. Les ligueurs perdirent encore, la même année, la
 ville d'Eymoutiers, les positions de Saint-Germain et de
 Saint-Genest (1390). En vain trois jeunes audacieux de leur
 temps firent renfermer dans Beynac, dont ils se rendirent
 maîtres; les paysans des environs les y assiégèrent, s'em-
 parant de leurs personnes et les conduisirent eux-mêmes
 en triomphe à Limoges, où les consuls les emprisonnèrent
 dans la tour nommée *des Dégets*.

La nouvelle de ces succès était accueillie à Limoges avec
 une grande joie; mais on y était toujours en défiance
 contre tous ceux qu'on soupçonnait de connivence avec les
 ligueurs, et on les chassait de la ville. Le président Marlin
 savait surtout remarquer par son activité et son cou-
 rage, courant partout où il savait qu'il y avait des ennemis
 à battre. A la tête du régiment de Saint-Léger et de
 ses bourgeois, il vint à Saint-Paul sommer le sieur
 de la Roche de rendre le château d'Aigueperse¹, y entra
 victorieux et le détruisit.

Au même temps, le comte de Ventadour, emmenant avec
 lui une pièce de canon appelée *la Marsalle*, et les régiments
 de Boudarie, de Dussac, venait camper devant le château
 de Saint-Léger. Le sieur de La Cousse, qui y commandait, fit
 brûler les maisons voisines pour empêcher le siège; mais
 les assiégeants, après que leur canon eut percé les mu-
 raux, montèrent à l'assaut. Les assiégés, après deux heures
 de résistance, mirent le feu à un monceau de bois, et, à la
 vue de l'incendie, se réfugièrent dans une église. Le

¹ François d'Aigueperse du Repaire, gouverneur du château d'Angou-
 leme, fut cité comme un des hommes illustres du Limousin au commence-
 ment du XVII^e siècle. (*Mss. de Nérac.*)

canon y ayant ouvert une brèche, ils se rendirent enfin à discrétion. Six ou sept furent pendus, et leur chef, envoyé à Limoges, y fut décapité.

Quelques jours après, les ligueurs prirent leur revanche. Le vicomte Louis de Pompadour ¹, l'audacieux chef de la Ligue en Limousin, rencontra près de Béchadie les troupes royales qui venaient d'occuper Ladignac, les attaqua vivement, leur tua beaucoup de monde et leur enleva le canon nommé *la Marsalle*, qu'il conduisit en triomphe dans son château de Pompadour ². La nouvelle de ce revers causa à Limoges une grande émotion. Les habitants, craignant d'être attaqués, envoyèrent à la hâte des renforts au gouverneur, et abattirent les murailles de la Cité, depuis l'église de Saint-Maurice jusqu'au portail des Vinières. Les prêtres abandonnèrent les églises; les religieuses de Notre-Dame-de-la-Règle, à peine rentrées dans leur couvent après les précédents événements, en sortirent de nouveau, les unes se réfugiant dans leurs familles, les autres demandant l'hospitalité à quelques amis, toutes pleurant sur les malheurs de l'époque, racontant dans la naïveté de leur foi, comme autant de manifestations de la colère divine, les châtements infligés à ceux qui enlevaient les riches ornements des églises abandonnées ³.

On se demandait comment finirait cette période de ruines et de sang; quand la Providence daignerait venir

1. Louis, vicomte de Pompadour, baron de Treignac, chevalier de l'ordre du roi, fils de Geoffroi et de Suzanne des Cars.

2. Cette pièce de canon portait cette inscription gravée : *Inania pello*. Plus tard, Louis XIII l'emprunta avec d'autres à la ville pour le siège de la Rochelle. Elle ne fut jamais rendue.

3. On racontait à Limoges qu'un domestique de François de Neuville, abbé de Grandmont, envoyé à Limoges par son maître, y avait vendu deux images d'or de la Vierge enlevées du trésor de l'abbaye; que des ciseaux, qu'il portait dans sa poche, s'étaient ouverts miraculeusement et lui avaient percé le ventre. (*Chron. de Grandmont*.)

ers de cette génération, qui ne savait les douleurs
 son âge que comme des légendes. Tant de grands
 s'étaient compromis dans les derniers événe-
 que plusieurs, moins dans l'espoir du succès que
 de vengeance, continuaient la lutte; quelques-
 faire acheter leur soumission. La guerre semblait
 pas finir de longtemps. Le seigneur de Chambe-
 avoir chassé du château de Saint-Martin, près
 nac, le lieutenant Lapouge, qui commandait le ré-
 le Puymand, s'était replié sur Masséré, ignorant
 s'igneurs s'en étaient emparés. Il y trouva le vicomte
 adour, qui venait de chasser les ennemis de cette
 mais qui, atteint d'un coup de feu à la cuisse,
 de rentrer à Limoges pour faire soigner sa blea-
 vant le commandement à M. de Beaumont. Le vi-
 de Pompadour, instruit que les siens étaient sortis
 ret, accourut à la hâte, rallia les fugitifs et assié-
 son tour le château. A cette nouvelle, Charles de
 Buffière, seigneur de Chamberet, qui se trouvait
 Limoges, en partit à la pointe du jour pour secou-
 rre. C'était d'ailleurs pour lui une occasion favo-
 se trouver en face du vicomte, ennemi particulier
 mille¹. Après s'être introduit, à l'insu de l'ennemi,
 lise de Neuvic, d'où les siens, placés dans le clo-
 servaient les alentours, il informa les assiégés de

de Pierre-Buffière, baron de Chamberet, fils de François de
 père, vicomte de Comborn, baron de Chateaufort, de Treignac,
 Chalais, était lieutenant du gouverneur du Limousin en 1563,
 tne en duel par son cousin le vicomte de Pompadour. « C'était,
 un jeune gent homme qui avait toutes les qualités du corps et
 qui joignant à beaucoup de courage et de politesse beaucoup d'es-
 sance entre les deux familles était du mariage de deux seigneurs
 avec les deux dernières héritières de la puissante et riche maison
 (NADAUD : *Diction. de la noblesse du Limousin*, manuscrit
 du Limoges.)

son arrivée. Des deux côtés opposés eut lieu une sortie qui mit les assiégeants entre deux feux. Cependant la victoire resta aux ligueurs. De Beaumont, atteint d'un coup d'arquebuse et mis hors de combat, se replia avec les siens sur Châteauneuf, se fit porter dans le château pour y faire panser sa blessure, pendant que son frère, évitant les ennemis, fuyait à travers champs, à la faveur de la nuit, du côté de Limoges ¹.

Le vicomte de Ventadour, guéri de sa blessure, se fit un point d'honneur de se rendre maître d'un poste où ils avaient si malheureusement échoué. Il revint l'attaquer (4^{re} janvier 1591), et occupa d'abord le faubourg. Le lendemain, il entra par escalade dans la place, chassant devant lui les ligueurs, qui se réfugièrent dans une tour située sur le penchant de la colline, où ils furent encore poursuivis. Les soldats victorieux, entrés par la brèche, les tuèrent tous, excepté trois qui demandaient grâce. Le gouverneur, après sa victoire, rentra à Limoges et fit chanter un *Te Deum* dans toutes les églises. Si les habitants eurent des cris de joie, il n'en fut pas tout à fait de même au dehors. Les vainqueurs avaient pillé Masséré et toutes les paroisses par lesquelles ils étaient passés, et dont les habitants effrayés à leur approche allaient se cacher dans les bois ².

Les partisans de Henri IV éprouvèrent à leur tour des revers. Les ligueurs recommencèrent à tenir campagne, sortant secrètement de leurs positions pour en surprendre

1. Il n'existe plus que de rares vestiges du château de Châteauneuf, qui avait soutenu un siège contre les Anglais au XIV^e siècle et qui, au XV^e, était passé dans la famille de Pierre Baffre, qui en fit hommage aux vicomtes de Limoges de la dynastie de Bretagne. (*Arch. de Pau.*)

2. On distinguait encore, il y a peu de temps, quelques vestiges du château de Masséré, élevé sur l'emplacement d'un camp romain, d'où l'on apercevait à l'horizon les tours de Chalusset, les fleches des clochers de Limoges, les cimes des monts d'Auvergne et l'ondulation des collines d'Uzerche.

d'autres. Les Rastignac, qui avaient abandonné Saint-Yrieix, s'emparèrent de Courbefy ¹; le vicomte de la Guierche, de Ragnac, qu'il avait attaqué avec huit cents arquebusiers et trois canons. Le plus entreprenant des chefs de la Ligue était toujours le vicomte de Pompadour, ennemi implacable des protestants. Il confia la garde de son château et de sa famille au comte des Cars, un de ses plus proches parents, et vint, à la tête de toutes ses forces, assiéger Saint-Yrieix, occupé alors par le seigneur de Chamberet. Tous ses ordres marchaient de Montpezat ², de Saint-Chamans ³, les régiments et les compagnies de Montréal, de Pouget ⁴, de Peyrot ⁵ et d'autres gentilshommes. Ce siège fut un des principaux événements de cette année (1591). Le continuateur du journal de Pierre Jarrige en raconte ainsi les divers incidents : « La première batterie fust dressée dans le jardin à Jehan Rouchaud, près de mon jardin de salon, où fut posé le gros canon et la couleuvrine, d'où ils battoient depuis la maison de Louys Personne jusques à sa tour, prenant toute la maison et galerie de Pierre Salmet, pâlissier de la présente ville. Ils commencèrent le lundi au soir (14 mars), et tout le vendredy quinze. Le premier coup qui fust tiré frappa en haut de ma maison et au grenier bas d'icelle, et ayant percé la muraille, vint percer la butte de la cheminée; toutes foys ayant faict le trou, ne pust passer dans ycelluy, et tomba dans ledict grenier

1. Jean Chapt de Rastignac, fils aîné d'Adrien et de Jeanne de Hautefort, fut l'un des principaux chefs de la Ligue en Limousin.

2. Melchior de Lottes-des-Prez, seigneur de Montpezat et du Fou, gouverneur et sénéchal du Poitou, fils d'Antoine, maréchal de France, et de Catherine du Fou.

3. Antoine de Saint-Chamans, seigneur du Pescher, fils de Hély et de Jeanne de Hautefort.

4. Antoine du Pouget, seigneur de Nadaillac, marié à Catherine Chapt de Rastignac.

5. Peyrot Chapt de Rastignac, second fils d'Adrien et de Jeanne de Hautefort, seigneur de Laxon, Saint-Jory et autres lieux.

mesme, et ez deux jours fust tiré de sept à huict vingt coups de canon. Durant aussi lesdicts jours, ils firent une autre batterie à la maison de Parthenie¹, avec la pièce de Limoges qui n'y fist rien. Ils l'avoient mise dans une petite grange appartenant à Marie Garreau, veuve à feu maistre Martial de Lafon, qui estoit joignant la maison des hoirs de feu M^e Hélié Garreau, notaire de la présente ville. »

« Le dix-neuf dudict mois, ils remuèrent les pièces dans la maison et jardin de M^e Antoine Rouchaud, près le portail de chez Cédor, et pour les faire passer rompirent le bas de la maison. Ils battirent tout ce jour si furieusement, que la bresche étoit suffisante pour venir à l'assaut, comme de faict ils y vinrent; mais, grâce à Dieu, ils furent bravement repoussés avec grande perte des leurs. De nostre côté y mourust ce soir, durant ledict assaut, Pardoulx Sauve, à qui un boulet d'une des grosses pièces emporta la teste. Il y fust tué aussi un gentilhomme italien, nommé le sieur César, escuyer de M. de Chamberet, lequel sieur de Chamberet de sa grâce se vint jeter dès le jeudy de bon matin, quatorze dudict mois, accompagné d'une centaine de soldats, une partie desquels estoit des gardes du sieur comte de la Voulte, nostre gouverneur, avec leur cappitaine, appelé le cappitaine Vincent de Tulle. Il y avoit aussi en la compagnie du sieur de Chamberet, de ceux de Treignac, entres lesquels il y avoit un nommé le cappitaine Bernard... Plus fut tué durant ledict assaut, François Deladoire, frère de Noël, dit Leblanc, et un nommé Michaud Blanchard, orfesvre de Limoges; ledict assaut fut baillé ledict jour, entre quatre à cinq heures après midy. Le lundy empres, ils remuèrent les trois pièces et les mirent dans la grange

1. Fief appartenant à la famille de Gentils, situé où est actuellement l'hospice de Saint-Yricix.

de Monsieur de Langalerie ¹, située près l'église Saint-Pierre de la Nouaille, hors les murs, et de là ils battirent le portail de la ville, où fust tiré cent moins deux ou trois coups de canon sans faire autre chose que rompre un coin de la porte; ils pensoient abattre ladicte porte pour nous empêcher de sortir, pour secourir la maison de Parthenie, qui estoit aussi tenue par nous. La batterie fust faicte le vingt-six dudict mois, et voyant qu'ils n'y faisoient rien, ils remuèrent le vingt-sept dudict mois les pièces, et mirent le gros canon dans ladicte maison des boirs dudict feu M^r Hélie Garreau, et pour ce faire rompirent le chapial au droict de la cheminée et remirent dans ladicte grange de ladicte Marie Garreau, joignant ladicte maison, la pièce de Limoges; la couleuvrine se rompist. Et de là ils battirent durant les vingt-huit et vingt-neuf ladicte maison de Parthenie, de façon qu'ils rompirent le chapial, ensemble un autre qui estoit par derrière d'ycelluy, et la muraille de la basse-cour jusques à terre, et deux ou trois fois s'efforcèrent de venir à l'assaut; mais ils furent toujours repoussés vivement et y perdirent plusieurs de leurs gens. Et voyant qu'ils ne pouvoient rien faire, le trente dudict mois ils menèrent les pièces à la..... et de là, le dernier dudict mois, jour de dimanche, de bon matin, ledict sieur de Pompadour leva le siège, bien honteux de n'avoir pu rien faire; mais :

Ce que l'homme propose en son entendement
L'Éternel le dispose en soit tout autrement.

« Il avoit esté délibéré, estant stimulé et sollicité par les traitres de leur patrie susnommés, en la prise d'icelle par

1. Yrieix de Gentils, seigneur de Langalerie, fils de Jacques et de Marguerite de Balignac, fut gouverneur de Cognac : il posséda par sa femme, Anne Giraud, la seigneurie de la Mothe-Charente, en Angoumois.

le sieur de Rastignac; y estoit aussi audict siège et contre la pauvre ville, outre les susnommés, ledict sieur de Lafon, lieutenant de ladicte ville. Accusé aussi de la trahison François Mazeau, fils de M^e Yrieix Mazeau, chantre de ladicte ville, Yrieix Lavaud, Pierre Gandinet, Noël Gandinet, Louys Personne et beaucoup d'autres portant les armes^{1.}

Le vicomte de Ventadour, d'accord avec M. de Turenne, intendant de la généralité, pour secourir la ville assiégée, avait fait appel à tous ceux qui tenaient au parti de Henri IV. Alors accoururent les seigneurs de Rilhac-Lastours, de La Coste-Mézières, de Beaupré, de La Tour², de Landau, de La Mothe-Saint-Cloud, de Sédières³, de Noailles⁴, le comte de La Rochefoucauld, les chevaliers de Rochefort, de Frédaigue, en tout environ cent vingt rejetons de l'ancienne noblesse, armés de toutes pièces, disposant d'environ quinze cents hommes. Ce renfort, arrivé à trois heures après midi, sans prendre aucun repos, attaqua les ligueurs avec d'autant plus de fureur qu'on venait d'apprendre que ceux-ci avaient mis à mort le seigneur de Saint-Chamans, fait prisonnier au moment où il tentait de sortir de la place, quoiqu'il offrit une rançon. Les royalistes, malgré tous

1. Pierre de Jarrige, auteur du précieux journal que nous avons déjà cité, mourut en 1574 : son fils, Pardoux de Jarrige, continua ce journal; mais comme il n'avait que treize ans à la mort de son père, il est probable que ce ne fut que longtemps après qu'il annota les événements; aussi cette continuation est-elle incomplète; comme il la termine par le récit du siège de Saint-Yrieix, il est probable qu'il n'eut pas le temps de faire connaître ce qui concerne l'entreprise du vicomte de Ventadour que nous rapportons ici. Il ne mourut cependant qu'en 1656.

2. Galliot de la Tour, seigneur de Limeuil. Il appartenait à l'illustre maison de la Tour, et fit son héritier le vicomte de Turenne, son cousin.

3. Pierre de Sédières, fils de Dominique et d'Anne de Pierre-Buflère, marié le 17 mai 1571 à Marthe de Noailles, fille d'Antoine et de Jeanne de Gontaut.

4. Henri de Noailles, seigneur d'Ayen, Chambres et Malemort, gentilhomme de la chambre du roi, en 1583, fut nommé comte d'Ayen en 1592. Il était fils d'Antoine de Noailles, gouverneur de Bordeaux, et de Jeanne de Gontaut.

Leurs efforts, ne pouvant percer les lignes ennemies, se retirèrent dans un faubourg et s'y retranchèrent. Le vicomte de Pompadour, profitant de cette retraite, détacha une partie de sa cavalerie, en ayant soin de mettre en croupe un fantassin derrière chaque cavalier, et la fit passer secrètement derrière les maisons du faubourg, près d'un moulin, où les fantassins déposés à terre se mirent en embuscade, pendant que la troupe à cheval se rangeait en bataille sur deux rangs, de chaque côté du chemin, afin de masquer ceux qui étaient derrière elle. Le comte de La Rochefoucauld, qui arrivait pour débusquer cette cavalerie, la croyant isolée, s'élança sur elle par un mouvement rapide. Celle-ci, feignant d'éviter le combat, se replia sur l'infanterie. Alors l'agresseur, apercevant l'embuscade, cria aux siens qui descendaient le ravin, de regagner la hauteur. Mais ceux-ci, n'entendant pas son commandement, tombèrent dans le piège, furent mis en déroute, et causèrent parmi les autres détachements un si grand désordre, qu'il fut impossible aux chefs de reformer leurs lignes de bataille. Le seigneur de Chamberet, accouru pour les soutenir, renversa quelques barricades, mais ne put rallier les Doyards, qui, poursuivis par Montpezat, périrent en assez grand nombre. On trouva parmi les morts le comte de La Rochefoucauld, La Coste-Mézières, La Mothe-Saint-Cloud, de Frédaigue et de Progi (20 mars). Malgré ce succès, le vicomte de Pompadour, après de nouvelles tentatives inutiles contre la ville, abandonna le siège et se retira sur ses terres.

Un mois après, les ligueurs, conduits par le sieur de La Guierche, au nombre de plus de mille hommes d'infanterie et de cavalerie, mirent le siège devant la ville du Dorat, et furent repoussés par les habitants, qui, pour récompense de leur courage et de leur fidélité, obtinrent de Henri IV que

désormais les clefs de la ville demeurerait en la garde des consuls ¹. La Guierche, après cet échec, croyant profiter du moment où les habitants de Saint-Yrieix assistaient à une procession générale en action de grâces de leur délivrance, chercha encore à surprendre le château. Chamberet, averti de ce projet, arriva aussitôt au secours de la ville, qui avait eu le temps de fermer ses portes, et tua à l'ennemi deux cents hommes.

Pour les deux partis, il ne s'agissait plus de catholicisme, de liberté de conscience. Le débat était tout politique. Aussi la religion ne voyait plus la foule accourir à la solennité de ses fêtes. Celles de Saint-Martial n'attiraient pas, comme autrefois, les populations, qui ne venaient à Limoges que pour vendre les produits de leurs champs ou pour acheter ceux de la ville. Le clergé, pour combattre cette préoccupation des intérêts matériels, ne voyant plus que de rares offrandes déposées sur le tombeau de son apôtre, cherchait à ranimer les sentiments religieux en interprétant tous les malheurs publics comme autant de punitions du Ciel ².

1. Cette concession n'est en quelque sorte que la reconnaissance d'un droit beaucoup plus ancien que nous trouvons dans les coutumes approuvées et confirmées par les rois d'Angleterre en leur qualité de ducs d'Aquitaine, et dont voici le texte roman pour le cas spécifié : « Que li Cossols en nom de lor et de la dicha communitat, tenen en possedissen... Los murs, las portas, la claus, portiers, tortz, fortalezas...; et ils bi pozen gardas de jorn et de nuech... » (Voir à la fin les *Coutumes de Limoges*.)

2. On peut juger de l'état impressionnable des esprits par ce passage des chroniques manuscrites : « On avait posé des corps de garde aux chemins d'Aixe et de Saint-Junien : sur le chaud du jour, les soldats, s'égayant sur l'herbe, tirèrent leurs épées avec des cris et des risées. Le peuple, craignant que ce ne fussent des ligués (*liqueurs*), prit la fuite. Ceux qui gardaient la tour des Arènes, voyant cette émeute, lâchèrent en l'air quelques pièces de calibre, et donnèrent l'alarme par la ville. Ceux qui étaient à la foire couraient avec vitesse vers la porte de Montmaillé, laquelle seule était ouverte en ce jour, pour se sauver. Et dans l'enfoncement du chemin joignant le cimetière, il y eut si grande presse de gros bétail, tombant les uns sur les autres, qu'il en fut étouffé cent ou six vingt bêtes, et plusieurs hommes et

Les chefs des ligueurs, qui avaient à satisfaire des haines personnelles, les soldats qui les suivaient, avides de meurtres et de pillage, continuaient de tenir la campagne, ne tenant aucun compte de la bataille d'Ivry, gagnée par Henri IV sur Mayenne, au cri généreux de : « Compagnons, sauvez les Français ! » ni de la modération de ce prince qui nourrissait ses sujets affamés de Paris. A un roi légitime, depuis la mort du cardinal de Bourbon, ils préféraient encore Philippe II et les Seize. Les Rastignac, irrités de la mort de leur frère décapité à Limoges, s'avancèrent jusqu'à Saint-Gérard, et campèrent devant le couvent des Carmes, où ils firent trois prisonniers qu'ils conduisirent dans la tour de Bar. Cette tentative ne leur réussit pas. Dans le même temps, le capitaine Laforêt, qui commandait dans Saint-Yrieix, apprenant qu'ils étaient sortis de Corberfy pour se porter sur d'autres points, ne laissant dans le fort que quelques-uns des leurs, s'y présenta à l'improviste, brisa la porte avec un pétard, et s'établit dans la place. Chamberet, récemment nommé gouverneur de la province, apprenant le succès de ce coup de main, dirigea ses forces d'un autre côté, vint attaquer la tour de Bar, que le sergent La Plante, bourgeois de Limoges, rendit par capitulation ¹.

La réforme, qui, comme toutes les révolutions violentes, troublait pour longtemps l'ordre social, n'était point un événement purement accidentel. Depuis surtout le XII^e siècle ses tendances réformatrices s'étaient développées; du Midi, où fut son berceau, elle était montée vers le Nord réveiller les esprits inquiets de Luther, de Zwingle et de Calvin :

femmes oppressés dans la foule. Ce châtiment ayant fait ouvrir les yeux à ceux de la ville, ils transférèrent cette foire au lendemain de Saint-Martial. »

1. La tour de Bar, paroisse de Saint-Martin de Jussac, Morterolles, et le Palais, près Limoges, servirent de prison aux habitants de Limoges, arrêtés par les Anglais, lors de la prise de la Cité.

hardie et entreprenante, elle s'était facilement introduite, non pas seulement dans les rangs du peuple, mais parmi les représentants les plus élevés de l'ordre social. La politique l'accepta; la liberté l'appela sa sœur. Aussi, depuis moins d'un demi-siècle, s'apercevait-on que le vieux monde croulait, que la démocratie n'obéissait plus aux chefs qu'elle s'était donnés ou qu'elle avait subis au moyen âge. A Limoges, ce changement était manifeste; les consuls, ces fiers représentants de la liberté légale, qui avaient lutté pendant des siècles pour le maintien des privilèges de la commune, n'avaient plus la même autorité qu'autrefois : elle s'était usée dans les commotions civiles. La masse des habitants ne voulait plus voir en eux que ses délégués. Le peuple, témoin et trop souvent victime de l'ambition des chefs protestants et de ceux de la Ligue, réclamait sa part dans l'administration de la chose publique. Sur la fin de l'année 1594, à Limoges, une multitude d'ouvriers, de gens de peine, de petits propriétaires ou marchands, s'assemblèrent devant la maison de ville, demandant qu'on nommât des consuls qui ne fussent ni huguenots ni ligueurs. Comme ils paraissaient décidés à user de violence, on ferma les portes, dont ils continuèrent de secouer les verrous, ce qui les fit appeler les *Vérouillats*. L'intendant de la généralité et les consuls, menacés d'être violentés, sortirent secrètement du consulat par une petite rue qui conduisait aux rues Montant-Manigne et Cruche-d'Or, et, reparaissant avec quelques forces aux deux bouts de la rue du côté des *Bancs* à la halle de la Boucherie, surprirent cette foule désarmée, qui prit la fuite. Les plus violents furent arrêtés et exilés ¹. A Saint-Léonard se manifestèrent les mêmes prétentions : on ne voulut ouvrir les portes au comte de Ventadour qu'à

1. Reg. consulaires.

la condition qu'il n'entrerait qu'avec quarante chevaux. Au contraire, quand il vint à Limoges, les consuls, ceux de Mont-Junien et de Solignac, pressentant qu'ils auraient besoin de l'appui de l'autorité royale pour le maintien de l'ordre, s'empressèrent de venir lui offrir leur dévouement et leurs hommages.

Cependant le parti de la Ligue, s'il comptait encore dans ses rangs quelques grands personnages, n'avait guère plus de force que celle de l'intrigue; son fanatisme tombait devant la froide raison des populations qu'on égare souvent, mais qui se fatiguent même du désordre. A Limoges, où le catholicisme n'avait fait qu'une place bien étroite à la croyance ennemie de ses dogmes, on désirait la conversion de Henri IV : on faisait des processions pour l'obtenir. On en faisait autant à Saint-Léonard, où les consuls installaient solennellement dans sa grotte un ermite qui, comme au moyen âge, devait prier pour le monde, faire pénitence de ses erreurs ou de ses crimes. Le peuple aimait à venir entendre psalmodier la prière dans cette tombe anticipée, s'agenouillant devant l'homme à la longue barbe, aux cheveux blancs, vêtu de deuil, qui donnait ses prières et ses mortifications au prix de quelques provisions que lui apportaient de saintes filles. Cet homme, qui acceptait ainsi l'aumône et la solitude, était un gentilhomme nommé Mathieu de La Firge. Au fond de cette grotte, où coulait une source limpide, où il entendait le bruit de la ville et celui des passants qui se recommandaient à ses prières, il se consolait d'avoir renoncé à ses titres de noblesse que lui conservait le peuple, l'appelant toujours le seigneur de Noblac. On sait que les consuls de Limoges avaient aussi « l'intendance des reclus ». A Mont-Jauvy, la grotte de l'ermite était toujours pourvue : la vie s'y continuait dans la mort. Quand le matin le passant avait vu un cadavre gisant sur

la roche nue, on courait avertir les consuls qui devaient chercher un remplaçant, un initié à la pénitence. A l'intérieur de la ville, près du couvent des Carmes, dans un caveau éclairé par une étroite ouverture, creusé dans de vieilles substructions qui, sous les Romains, avaient supporté les murailles d'un cirque, vivait aussi une pauvre femme, habillée d'un sac de toile blanche, toujours priant ou dormant de lassitude sur la dalle froide où la mort devait la saisir. A la descente de Pierre-Buffière, sur le penchant de la colline au pied de laquelle murmure le torrent, le voyageur s'arrêtait souvent pour donner un morceau de pain ou son vêtement à l'ermite qui logeait sous l'humide rocher. Ces hommes et ces femmes, entrés vivants dans la tombe, semblaient heureux d'expier jusque dans la mort les fautes d'une société qui voulait vivre en paix. Qu'on ne s'étonne pas si le Limousin, attaché aux pieuses pratiques du moyen âge, voulait avoir un roi catholique.

La conversion de Henri IV, à laquelle avait travaillé, par l'explication des dogmes catholiques, Pierre Benoit ¹, chanoine de Limoges, comme autrefois saint Waast à celle de Clovis, fit espérer au clergé et aux fidèles du Limousin de voir naître bientôt les beaux jours du catholicisme. Il y eut en effet, comme toujours après les révolutions violentes, une certaine réaction dans toutes les consciences. Les consuls et les habitants de Saint-Léonard, la ville aimée des pèlerins, célébrée par tant de pieuses légendes, commencèrent la construction d'un couvent pour les religieux cordeliers (1594). Le général Verdier, en sa qualité de premier consul, en posa la première pierre ². L'évêque de La Marthonie, le fougueux partisan de la Ligue, vint, l'année sui-

1. Benoit (Pierre), archidiacre de Limoges, fut désigné pour instruire Henri IV. Il mourut en 1595.

2. Ce couvent a été converti en une fabrique de porcelaine.

saie, consacrer l'église, que l'abbé de Grandmont enrichit de plusieurs reliques. La foule se pressa autour de la chaire évangélique, où elle n'entendait plus, comme quelques années auparavant, des paroles de haine, des injures et des mathèmes contre le Béarnais. Par une sage tolérance, l'église pouvait retrouver son influence, continuer sa noble mission de civiliser et de bénir. Le peuple ne demandait pas mieux que de se laisser aller aux espérances immortelles, de s'associer aux prières qu'on venait d'ordonner pour les biens de la terre en partie détruits par des inondations ¹. Les grandes ostensions des reliques retrouvèrent toute leur majesté. Les chanoines de Saint-Germain, réunis à ceux de Saint-Léonard, se rendirent en grande pompe à la basilique de Saint-Étienne. De nouveaux ordres religieux, fondés ou modifiés pendant les grands combats contre l'hérésie, s'établirent dans plusieurs lieux. A Limoges, les récollets prirent possession de l'église Sainte-Valérie ².

Cinq ans après, les jésuites furent appelés à la direction du collège. Mais si la foi se manifestait par tant d'élans généreux; si les cœurs troublés par les bruits du monde, attristés par tous les excès des derniers temps, pouvaient trouver enfin dans la solitude la vie spirituelle, le calme des passions et les joies anticipées du ciel, le monastère autrefois le plus riche du pays, le plus fécond en grandes vertus, fut soumis encore à de tristes épreuves.

Grandmont, qui avait tant souffert dans la guerre de Cent Ans, vit encore ses trésors, ses belles propriétés enviées par des hommes puissants, qui ne craignaient pas de s'enrichir des dépouilles de l'autel. Vainement les frères conventuels, pour se soustraire à de criminelles ambitions,

¹ Chron. mus.

² Cette église du xii^e siècle avait été bâtie sur le lieu même où, selon la tradition, fut décapitée la première martyre de l'Aquitaine.

choisirent pour abbé François de Marran, prieur claustral, dont ils connaissaient les vertus; l'élu eut pour compétiteur François d'Auberoche, nommé par Henri IV ¹. Le seigneur de Saint-Germain-Beaupré, d'accord avec Charles de Valois, comte d'Auvergne, voulant faire prévaloir ce dernier contre les religieux qui le repoussaient, envahit le monastère, y exerça les plus coupables violences, pilla le trésor, enleva les châsses renfermant les reliques apportées de tous les points du monde catholique, et vendit ces admirables chefs-d'œuvre auxquels avaient travaillé tant d'habiles artistes de Limoges (1596). Un arrêt du parlement confirma, quatre ans après, l'élection de François de Marran. Le seigneur de Montignac chassa les envahisseurs, mais ses soldats y campèrent trop longtemps en maîtres et y exercèrent de nouveaux ravages. Il fallut que les gouverneurs de la Marche et du Limousin menaçassent de les faire sortir à coups de canon. Encore quelques années, et les sommets les plus élevés des plus hautes montagnes du Limousin ne seront plus couronnés par les constructions grandioses de cet édifice, de cette magnifique église, dont les quatre nefs se joignaient sous une majestueuse coupole, le scepticisme du XVIII^e siècle aura accompli son œuvre de destruction, et les pierres auront servi à construire les geôles des cou-

1. L'abbaye de Grandmont, qui mériterait à elle seule d'occuper la vie d'un historien, quand il s'en trouvera un qui veuille consacrer ses études à recueillir ce qui concerne l'église de Limoges, la plus riche de la France en documents précieux, perdit surtout de son importance sous l'administration des abbés commendataires, qui en firent un véritable commerce. François II de Neuville avait été pourvu de cette dignité au mois d'octobre 1563. Il mourut en 1596, et fut enterré à Grandmont dans le chœur de l'église. L'ordre de Grandmont fut supprimé en 1789 sur la demande de M^{sr} Louis-Charles d'Argentré, évêque de Limoges. Déjà en 1771, M. de l'Épine, sub-délégué de l'intendant de la généralité, avait été chargé de faire l'inventaire des meubles et des revenus de l'abbaye, en présence de François-Xavier Mondain de la Maison-Rouge, abbé général de l'ordre. Cet inventaire, qui se trouve dans les manuscrits de l'abbé Legros, mentionne au 3^e volume de précieux objets d'art.

pables flétris par la loi : *Etiam perire ruinæ* ¹. Si l'archéologue et les amis des arts veulent admirer les vestiges des splendeurs des *bons hommes de Grandmont*, ils en trouveront de beaux restes dans un grand nombre d'églises du pays, où la religion les abrite sous ses ailes comme autant de précieux monuments de la piété de nos ancêtres ².

La nouvelle de l'abjuration de Henri IV avait été reçue avec autant de joie dans le Bas-Limousin que dans le reste de la province. Brive surtout en était heureuse : Anne-Lévis de Ventadour, lieutenant du roi, s'y était rendu pour présider l'élection de quatre consuls, choisis par seize des notables dans l'église de Sainte-Catherine, dont il n'existe plus rien. Il y avait laissé à son départ un détachement d'arquebusiers commandés par le seigneur de Bort. L'année précédente, on y avait publié la trêve de trois ans accordée par le roi aux derniers ligueurs (avr. 1593). A cette occasion toutes les rues furent illuminées. Le comte-duc de Ventadour était encore à Brive, lorsqu'il apprit que les ligueurs menaçaient quelques localités du Bas-Limousin, et s'avançaient vers Ussel, capitale de son duché. En effet,

1. C'est avec les pierres de l'abbaye de Grandmont qu'a été construite une partie de la maison centrale de Limoges.

2. Les églises du diocèse qui conservent quelques objets d'art venant de Grandmont sont : *Imbazac*, une châsse, une dalmatique, présent fait à Saint-Etienne de Muret par l'impératrice Mathilde, femme de l'empereur Henri V. — *Saint-Martin Terressus*, un retable orné de deux statues; — *Saint-Georges les Landes*, reliquaire en cristal sur un pied en selé; — *Châteauponsac*, reliquaire en vermeil du XIII^e siècle; — *Saint-Jumen*, le maître-autel, avec bas-relief en marbre blanc représentant les disciples d'Emmaüs; — *Balledent*, reliquaire en cuivre doré et émaillé; — *Saint-Sylvestre*, reliquaire d'argent doré du XIII^e siècle, renfermant des reliques de saint Jumen et de saint Amand, liste en argent de saint Etienne de Muret dont le cardinal des Brissomart avait fait présent à Grandmont en 1494; — *Mauliac*, un bras d'argent doré orné de pierres, renfermant des reliques; — *Les Billanges*, reliquaire représentant saint Etienne de Muret; — *Saint-Sulpice-les-Feuilles*, reliquaire en cuivre doré avec une statuette de saint Sébastien, un autre représentant un ange. (V. *Annales archéologiques*, publiées par D. Croc.)

ceux-ci, conduits par Gaspard-le-Loup, seigneur de Montfan¹, sommèrent les habitants de leur payer une forte contribution, les menaçant, en cas de refus, de prendre la ville d'assaut et de la livrer au pillage. Les citoyens barricadèrent leurs portes, coururent aux armes, pendant que Charles de Rochefort², Jacques de Senneterre, seigneur de Saint-Victour, l'italien Gilbert de Visconti, Gabriel de Veilhau³, le capitaine Rossi, organisaient d'autres moyens de défense. Les ligueurs se retirèrent, craignant l'arrivée du duc de Ventadour.

Le seigneur de Chamberet, nommé à peu près dans le même temps lieutenant général du Limousin, leur opposa partout une vigoureuse défense. Pour les attaquer dans le château de Gimel, il vint à Brive, où les consuls et les notables lui fournirent des hommes et de l'argent. Après quatre mois de résistance, il força la place à capituler⁴ (1594). Mais, au mois de novembre de l'année suivante, les capitaines Marseis et Roselly vinrent attacher le pétard aux portes de la petite ville de Corrèze, à peu de distance de Tulle. Après s'en être emparés, le même soir, par une nuit obscure, ils coururent surprendre encore le château de Gimel, s'y établirent, et pendant assez longtemps y entassèrent leur butin, y convertirent en canons les cloches de Corrèze qu'ils avaient emportées. Desprès-Montpezat accourut aussi du Périgord, qui n'avait pas été compris dans la trêve accordée à la Guyenne par le maréchal de Matignon, parcourut la partie du pays située entre la Vézère et

1. Gentilhomme ordinaire de la chambre. Il avait épousé Charlotte de Beaufort-Canilhac.

2. Seigneur de Saint-Angel, de Chambon, de Bellegarde et autres lieux.

3. Chevalier des ordres du roi, capitaine d'une compagnie de cinquante hommes d'armes.

4. Les consuls de Brive étaient : Pierre de Barrier, Jean de Clédier, Pierre Soulhac et Jean Durieu; deux bourgeois et deux nobles, ce qui n'était pas ordinaire dans les villes qui jouissaient des droits de commune.

la Dordogne. Bouchard d'Aubeterre, le baron de Beynat et quelques autres se mirent à sa poursuite.

Après de longues marches à travers les vallées marécageuses, les collines boisées ou couvertes de bruyères, Bouchard rangea ses troupes en bataille devant l'hôpital Saint-Jean, près de Turenne, attendant l'ennemi qui se tenait dans les environs de Veyrac. Puis, apprenant que les ligueurs allaient se diriger sur Cornil pour se réunir à Beau-regard et Rastignac, il s'y porta à marche forcée. Mais la place où venait d'entrer Montpezat était protégée par deux châteaux forts. On ne pouvait arriver à l'un d'eux que par un sentier étroit et rapide qui se cachait aux flancs de la colline. Cependant Théminc, un des chefs de l'armée royale, parvint à s'en approcher et commença l'attaque. Trois fois repoussé, il eut un cheval tué sous lui; mais ensuite, soutenu par la cavalerie, il s'élança avec tant d'ardeur sur les ligueurs que ceux-ci reculèrent jusqu'aux portes du château, d'où Montpezat, voyant le danger de sa position, venait de sortir secrètement en se glissant avec les siens derrière les bois de la colline. L'attaque du premier château continua. Le lendemain, d'Aubeterre, qui s'était mis à la poursuite des fuyards et leur avait enlevé un canon, reparut devant la place. Les lieutenants des assiégés, La Morélie et Lavergne, affaiblis par plusieurs engagements partiels, désespérant de se maintenir plus longtemps dans leur poste, consentirent à capituler. La garnison, forte de cinq cents combattants, resta à la discrétion des assiégeants. L'autre château se rendit le lendemain. Les ligueurs avaient perdu quatre cents chevaux et leurs bagages, parmi lesquels on trouva une cassette qui contenait la relation du voyage fait en Espagne par Montpezat quelque temps auparavant, par l'ordre du duc de Mayenne, pour demander des secours à Philippe II.

Les dernières années de la guerre contre les ligueurs avaient porté le trouble et laissé bien des misères dans le pays. La disette s'y fit sentir par suite de l'abandon de la culture des champs. Dans plus de vingt paroisses, au centre du Bas-Limousin, les habitants avaient été tués ou dispersés. La peste y exerça aussi de grands ravages. Les campagnes appauvries se soulevèrent contre une surtaxe d'impôt, appelé impôt de la Pancarte. Les mécontents, ramassés de paysans fournis par les paroisses de Dournazac, de Saint-Pardoux, de Ladignac, de Champsac, de Saint-Priest et autres lieux, pillèrent et brûlèrent les propriétés des nobles. Après toutes les révolutions violentes qui changent les mœurs et les habitudes d'une société et qui ne réussissent qu'en excitant de coupables aspirations, il reste toujours dans les masses, parmi ceux qu'on a soulevés par de trompeuses promesses, des mécontents prêts à tout entreprendre contre ceux-là mêmes qui les ont entraînés au désordre. L'indignation populaire se traduisit par la révolte des *Croquants*, ainsi nommés de *Croc*, village du Limousin. Une garnison de deux mille hommes, qui occupait le château de Châlus, tua un des capitaines qui la commandait, appelé Pierre Deschamps, natif de la basse ville, homme hardi, riche et ambitieux. Mais les Croquants reparurent bientôt, au nombre de quatre mille, reprirent la place, rançonnèrent le capitaine Labarre, lui laissèrent, ainsi qu'à ses troupes, la vie sauve, mais pillèrent le château et se firent donner six mille écus.

Les bourgeois, les nobles et les prêtres fuyaient devant ces bandes de paysans armés; les petites villes fermaient leurs portes pour laisser passer le torrent; l'incendie dévorait les châteaux qui avaient été pillés. On ne put arrêter cette révolte que par la force des armes, avec l'aide de M. de Chamberet en Limousin, M. de Bourdeille en Périgord, et

M. de Malicorne en Poitou. Henri IV montra à cette occasion la plus grande modération. Il écrivait à M. de Bourdeille : « Je désire, s'il est possible, que ce remuement et désordre se compose par la douceur et que lesdits soulevés se reconnoissent et posent les armes ¹. » Puis, dans une autre lettre au même : « J'ai eu avis du sieur de Chamberet d'une grande soulèvement de peuple, qui s'est faite en-Limousin, sous prétexte des excessives impositions et des excès et violences qu'ils souffrent ordinairement des gens de guerre. Je ne doute point qu'ils n'aient sur ce quelque sujet à se plaindre, mais la forme qu'ils y tiennent est pleine de désobéissance et d'une périlleuse conséquence... J'ai résolu de depescher par de là le sieur de Boissize, avec charge d'ouïr les plaintes et y pourvoir, et leur offrir de ma part toute douceur et grâce. Mais par ce qu'il pourroit être que cela ne les arrêteroit pas, j'écris au sieur de Chamberet, mon lieutenant général, de se mettre en campagne avec ce qu'il pourra assembler de forces, pour en ce cas les rompre et désarmer ². » Le baron de Chamberet, si ardent à poursuivre les ligueurs, si fidèle au parti de Henri IV, se mit à la poursuite des pillards; il les chassa de Couzeix, et quelques jours après (24 juin 1594) rencontra la plus forte des bandes, au nombre de quatre mille, au lieu des Pousses ³, et la mit en déroute. Quinze cents y furent tués et un grand nombre blessés. Le baron de Salaignac, qui eut après lui le gouvernement de la province, poursuivit d'autres bandes dans le Bas-Limousin, rétablit l'ordre partout et fut reçu à Tulle comme un libérateur. M. de Noailles contribua aussi de sa personne à protéger cette ville contre les révoltés. Henri IV lui en témoigna sa reconnaissance, et, après avoir

1. Lettre du 11 mars 1594. (*Lettres missives*, t. IV.)

2. 11 mai 1594. (*Ibid.*, t. IV, p. 156.)

3. Commune de Saint-Maurice-les-Broussea.

conquis son beau royaume de France, se mit à l'œuvre pour rétablir dans les provinces l'ordre si profondément troublé, pour y relever l'industrie, le commerce, et surtout l'agriculture. Le Limousin profita de ces premiers efforts et des généreuses intentions d'un ministre dévoué qui faisait appel à tous les hommes intelligents. Le vicomte de Châteauneuf, un des premiers à l'œuvre, au grand étonnement des habitants de Limoges, fit descendre par la Vienne les bois de ses immenses forêts. C'est là l'origine du bois de flottage. Des fabriques de papier furent établies sur les cours d'eau les plus limpides; la vente des draps fabriqués à Limoges s'étendit au loin. L'art rivalisait avec l'industrie; les églises retrouvaient d'habiles artistes qui peignaient leurs vitraux de dessins richement colorés¹. Le baron de Salaignac, nommé lieutenant général de madame d'Angoulême, venait rétablir l'ordre à Limoges et y faire oublier tous les ressentiments que la guerre y avait laissés. Il fit rentrer dans la ville et remit en possession de leurs propriétés tous ceux que les fureurs de la Ligue avaient relégués dans les faubourgs de Manigne et de Boucherie; les ligueurs eux-mêmes exilés furent rappelés, les consuls, décorés de leurs chaperons, reçurent les exilés à l'entrée de la ville, les conduisirent, au milieu de la foule qui pleurait de joie, à Saint-Martial, où fut chanté un *Te Deum* en l'honneur de cette réconciliation.

Le duc d'Épernon, nommé gouverneur de la province l'année suivante (1597), fit son entrée à Limoges le 8 juin, accompagné du baron de Salaignac, des consuls et du président Martin, commandant huit cents hommes de la milice

1. Limoges avait alors d'habiles peintres sur verre, parmi lesquels on citait surtout Raymond, Rochambaud, Sylvestre Pontiet qui répara les vitraux de l'abbatiale de Saint-Martial. (L'abbé TEXIER : *Études sur les émailleurs*.) Voir à la fin *les Émailleurs de Limoges*.

bourgeoise. Il passa sous plusieurs arcs de triomphe et assista sur la place des Bancs à un spectacle composé en son honneur. Le peuple, qui applaudissait son nouveau maître, ne prévoyait pas que cet ambitieux préparait à la France de nouveaux jours d'orage. Henri IV, qui savait de quelles difficultés serait entouré son délégué, engagea tous ses partisans à faciliter sa mission; il écrivit à Gui de Lubersac, un des plus dévoués, de le recevoir avec honneur, de reconnaître son autorité ¹.

L'apaisement ne se faisait pas facilement dans les esprits : comme toujours, vainqueurs et vaincus conservaient encore des haines et des ambitions. Les anciens complices des folies de la Ligue rêvaient encore la suprématie politique du catholicisme. L'évêque de la Marthonie travaillait dans ce sens. Inspirés par lui, les notables de Limoges, considérant : « que le collège était sans conduite et sans discipline, de manière que la jeunesse était débordée ; » et croyant, d'autre part, « qu'il était impossible de trouver régents qui fussent plus zélés à l'honneur de Dieu et à l'instruction de la jeunesse que les pères jésuites, » résolurent de leur confier le collège. Les bourgeois s'imposèrent à cette occasion des cotisations volontaires ². L'influence de cet ordre célèbre, né d'une foi ardente à combattre l'hérésie, se fit bientôt sentir.

Pendant une procession de l'octave de la Fête-Dieu, le bruit courut que quelques huguenots venaient de profaner

1. Lettre du 25 avril 1597. Gui de Lubersac mourut l'année suivante.

2. Le 27 novembre 1599, la prise de possession eut lieu, en vertu d'un contrat passé entre les consuls et le P. Sollier. La charte d'approbation donnée à Rome, le 25 mars 1606, par le P. Claude Aquaviva, prévôt général de la compagnie de Jésus, est dans les mains de M. Nivet-Fontaubert. Qu'il me soit permis d'offrir l'expression de ma gratitude à ce véritable et savant appréciateur des beaux-arts, pour la bienveillance qu'il voulut bien me témoigner en me facilitant quelques recherches durant le séjour que je fis à Limoges au mois d'octobre 1871.

dans l'église des Jacobins une hostie consacrée. Un prédicateur de Saint-Martial signala ce scandale à la foule. Une enquête eut lieu. Le gardien des reliques du couvent des Jacobins en accusa deux vieillards protestants qui furent arrêtés, mais leur innocence fut reconnue, et leur accusateur condamné au fouet. Les protestants pouvaient craindre de nouvelles persécutions, mais l'arrivée de M. de Châteauneuf les rassura. Le peuple et les consuls vinrent recevoir le nouveau lieutenant général aux portes de la ville. Le clergé au contraire, ne dissimulant pas son dédain pour ce chef qui appartenait à la religion réformée, n'était point venu lui offrir ses félicitations dans le palais du Breuil.

A la fin du xvi^e siècle, l'autorité politique n'était pas moins ébranlée que l'autorité religieuse. Les temps de troubles laissent toujours à la société le despotisme qui a triomphé, ou la liberté conquise; mais l'un et l'autre ne s'imposent pas en un jour. Le peuple avait été trop associé aux luttes des partis, pour ne pas vouloir en retirer quelque profit. Quand on voulut procéder, à Limoges, à la nomination de nouveaux consuls, une grande partie des habitants demandèrent à y concourir (1600). Henri IV, consulté par le duc d'Épernon, ordonna de procéder à l'élection comme par le passé. Alors les habitants, qui se rapprochaient des protestants dans le but de faire prévaloir leurs candidats, achetèrent des suffrages, introduisirent ainsi un grand nombre d'artisans dans la Maison de ville, et disposèrent de la majorité. Le parti des réformés pouvait cependant se montrer satisfait et ne pas s'associer à des compétitions illégales : on ne lui déniait plus la libre pratique de son culte, qu'il célébrait dans un temple situé près de la Croix de Mandonaud, sur le chemin de Beaupeyrat.

Henri IV, pour l'exécution de ses projets contre la mai-

son d'Autriche, avait pu s'entourer de la noblesse de province, dont une partie, aux temps des guerres civiles, était sortie de ses manoirs pour chercher fortune dans les factions. Le Limousin lui fournit son contingent de gentilshommes dévoués et de joyeux chevaliers. Celui qui prit le plus de part aux aventures galantes de la cour fut le chevalier de Noailles, heureux, si l'on en croit Henri IV, des faveurs de Marguerite de Bourbon, femme de François de Clèves ¹.

Un nouveau règne a toujours besoin d'argent : de nouveaux impôts furent demandés au Limousin. Mais le peuple n'aime pas à donner ce que la guerre lui a laissé : de là des mécontentements, des révoltes. Pendant que le roi se trouvait à Poitiers, les habitants du Dorat insurgés refusèrent d'ouvrir leurs portes à la compagnie de Vendôme, qui devait y tenir garnison. Le duc de la Roche-Posay vint les châtier. Le roi, irrité, voulait faire détruire la ville, qui ne fut sauvée que par les prières de son lieutenant et du maréchal de Schomberg (1602)². Lambert, chevalier du guet d'Orléans, venait d'arriver à Limoges avec les archers du grand prévôt, porteur d'une commission du roi, qui l'autorisait à percevoir un impôt d'un sou par livre; mais au moment où il donnait connaissance de sa mission, il fut assailli à coups de pierres par une foule de femmes qui le poursuivirent jusqu'à son logis. Le lendemain, les mêmes femmes, suivies d'une foule de gens du peuple, reparurent dans les

1. « Le chevalier de Noailles, dit Tallemant des Réaux, avait un jour placé ces vers sur le lit de cette princesse :

« Nul bien, nul heur ne me contente,
Absent de ma divinité. »

« Le roi de Navarre écrivit au-dessous :

« N'appelles pas ainsi ma tante,
Elle aime trop l'humanité. »

2. Eugène LE COUTRE : *Mémoire sur Pierre Robert*.

rues, se portèrent en vociférant devant la maison Dubois, où logeait Jean de Verdier, trésorier de France, qui se déroba à la colère des révoltés en se réfugiant dans l'évêché. Le jour suivant, l'insubordination se promenait encore triomphante dans les rues, pendant que les habitants paisibles et effrayés fermaient leurs portes. La foule se dirigea vers la maison commune, pour enjoindre aux consuls de forcer Lambert et ses archers à se retirer. Sur le refus de ces magistrats, cinq à six mille personnes coururent à la place Saint-Michel, devant le logis du Breuil, où Lambert était en conférence avec le baron de Châteauneuf. La porte du jardin fut brisée; la maison allait être envahie, quand les gentilshommes qui s'y trouvaient mirent l'épée à la main et repoussèrent la foule¹.

Les consuls et le président Martin rétablirent le calme, en promettant d'obtenir du roi l'exemption de l'impôt. Ils entrèrent ensuite dans le logis du Breuil, d'où ils sortirent bientôt après avec le baron de Châteauneuf, pendant que les gentilshommes accompagnaient Lambert et son escorte d'archers hors des murs de la ville. Lambert se retira au château de Beauvais, appartenant à l'abbé de Saint-Mar-

1. Henri IV écrivait au connétable de Montmorency une lettre qui aide à expliquer cet événement : « Mon cousin, je vous donnois dernièrement avis de la situation de la ville de Limoges et de l'ordre que je donnai lors, pour y remédier. Maintenant je vous dirai ce qui s'est passé sur l'exécution du commandement que j'avois fait au sieur de Châteauneuf, Charles de Pierre-Buffière, gouverneur de la ville, de entrer en icelle. C'est que tous les habitants assemblés, ayant entendu ma volonté par mes lettres, résolurent à l'instant d'ouvrir les portes audit sieur de Châteauneuf... Comme il a fait au même temps accompagné de cent gentilshommes et de plus de deux cents autres tous en armes, et a été reçu de tout le peuple avec un applaudissement général et cri continuel de : Vive le Roi !... Depuis ont été livrés audit Châteauneuf aucuns de mes officiers et des consuls qui n'avoient apporté ce qui dépendoit de leur autorité pour appaiser ladite sédition. Cette grande et subite soumission fait connoître l'inclination naturelle qu'ont mes sujets à m'obéir, et que bien peu des habitants participoient à ladite désobéissance. » (*Lettres missives de Henri IV*, t. V, p. 507.)

liai¹; il y rédigea le procès-verbal constatant les violences auxquelles il avait été en butte, et en termes tels que les consuls, effrayés, en rédigèrent un autre qui devait être présenté au roi par le duc d'Épernon. Neuf jours après, le président de Jamberville arriva à Limoges pour punir cette sédition, convoqua les douze consuls et leur ordonna de déposer leurs chaperons sur la table². Puis, ayant fait appeler Jean Mauplo, trésorier général, Jean Petiot, juge, Gaspard Benoit, le marchand Durand Brugère, Pierre Dubois, et Jean Bonin, procureur du roi, il leur mit le chaperon sur l'épaule, les investissant ainsi des fonctions de consuls. Ce fut le dernier jour de la commune de Limoges, qui, à travers toutes les difficultés des siècles passés, avait su défendre ses privilèges et ses coutumes contre les vicomtes et contre le clergé. Henri IV n'aimait pas plus que la dynastie des Valois les institutions municipales du moyen âge; son mandataire appela les juges conseillers d'Angoulême, qui firent une enquête et condamnèrent les auteurs de la révolte, alors en fuite, au supplice de la roue. Deux d'entre eux, Nabot et la Roque, arrêtés à Bergerac, furent pendus sur la place de Saint-Michel, en face du logis du Breuil (1602)³. On mit à exécution la pancarte du nouvel impôt, qui fut perçu jusqu'au mois de janvier suivant, où le roi, touché des misères du peuple, en ordonna la suppression.

Quelque temps après, cette population qu'on venait de faire assister à de cruelles répressions légales, accourait avec empressement à une autre satisfaction donnée à la re-

1. Pierre X du Verdier, qui fut abbé de 1598 à 1652. (*Gall. Christ.*)

2. Ceux qui comparurent furent : Garreau, G. Roulhac, F. Nantiat, P. Martin, F. Collière, Cibot, avocat du roi, du Chambon, J. Navières, J. Tourniol, J. Rogie et le procureur Jean Guineau.

3. L'impôt fut perçu par les fermiers généraux jusqu'à la fin de l'année. Au mois de janvier 1603, le roi en releva les habitants et rappela le président de Jamberville.

ligion outragée. Deux frères, Maureil et Jean Farnes, avaient volé et assassiné un marchand, enlevé dans l'église de Saint-Michel-de-Pistorie un vase sacré, renfermant des hosties. On les condamna à être rompus vifs. Jean Farnes alla au supplice sans manifester aucun repentir, et refusant les secours de la religion. Son frère, agité de sentiments contraires, appela, au moment de subir sa peine, un archer et lui dit à l'oreille que les hosties étaient cachées dans un tas de pierres, près du rempart. L'évêque ordonna une cérémonie expiatoire. Le clergé des paroisses et les religieux mendiants sortirent en procession de la cathédrale, accompagnés de cinq mille fidèles, pour aller chercher les hosties au lieu indiqué¹.

Les six nouveaux consuls institués par l'ordre du roi administrèrent selon les formes usitées sous leurs prédécesseurs; mais leur installation n'en était pas moins une violation des anciens privilèges de la commune, et cependant les descendants du municipe romain, à travers tout le moyen âge, ne s'étaient jamais mis en révolte contre le pouvoir royal, si souvent aux prises avec la féodalité. Dans les grandes luttes que la France avait eu à soutenir pour défendre contre l'étranger sa nationalité et son indépendance, les consuls de Limoges et la population s'étaient toujours montrés dévoués et courageux, et, dans les derniers troubles occasionnés par les ligueurs, leur fidélité à la cause royale était restée à la hauteur des nécessités du temps. Malgré tout, Henri IV, autour duquel murmuraient encore les factions, crut devoir modifier de nouveau les élections de cette magistrature plébéienne, en confiant à cent prud'hommes, choisis par lui, le choix des six consuls². Les

1. La même année, selon les chroniques, furent établis des chevaux de poste sur les routes de Paris, de Bordeaux, de Lyon et de Toulouse.

2. Le mode d'élection des consuls fut souvent changé, selon les besoins

registres du consulat témoignent que ces nouveaux magistrats « du bon plaisir » n'avaient pas à cœur, comme leurs devanciers, les intérêts de la cité.

Malgré la violation de ses anciens privilèges, le peuple ne fit point entendre d'énergiques réclamations ; fatigué, comme la bourgeoisie, des dernières luttes où il avait eu sa grande part de misères, espérant trouver la paix et la sécurité sous un roi qu'il aimait, il se laissa aller au pouvoir absolu. La noblesse, au contraire, celle qui avait combattu pour ses propres intérêts plutôt que pour faire triompher la réforme ou le catholicisme, rêvait encore des complots. Son chef le plus intrépide et le plus ambitieux, le vicomte de Turenne, oubliant qu'il devait au roi le bâton de maréchal et son mariage avec l'héritière de Sedan, méditait de nouveaux projets de révolte, cherchait à rallier à sa cause les vaincus de la Ligue et de la Réforme, les mécontents du Limousin, du Querci et du Périgord, et recherchait l'appui des réformés d'Allemagne et même d'Élisabeth d'Angleterre, aussi irritée que lui de la conversion d'Henri IV. Soupçonné à la cour d'avoir trempé dans la conspiration de Biron, et craignant pour sa liberté, il se retira dans son château de Turenne, d'où il correspondait avec les gentilshommes de la Guyenne, qui n'avaient rien gagné dans les dernières guerres et qu'il excitait à une nouvelle levée de boucliers à laquelle devait s'associer le vicomte de Pompadour.

Instruit de ses menées, et après l'avoir vainement mandé à la cour, Henri IV se décida à surveiller de plus près ses ennemis, à venir dans le Limousin, qu'il connaissait à

de l'autorité royale, et quelquefois pour servir l'aristocratie. En 1656, un arrêt du Parlement ordonna qu'au lieu d'élire six consuls en même temps, on en élût trois chaque année qui demeureraient en exercice durant deux ans, « afin que ceux qui avaient déjà administré pussent diriger les trois nouveaux. » (*Reg. des conseils privés du roi.*)

peine, quoique cette province fût un des grands apanages de sa maison¹. Il écrivit à M. de la Force, chargé déjà dans le pays de surveiller les factieux : — « J'ai vu par votre lettre... comme le retour par de là de Lugagnac² a fait changer d'opinion à ceux de la part desquels vous avoit parlé le sieur de Sireuil... Ce premier propos pouvoit attirer ma bonté nouvelle à oublier, ou pour le moins, traiter cette affaire avec plus de douceur qu'il ne comporte, et maintenant je suis résolu d'en couper la racine... Pour y donner un bon commencement, je ne veux plus que vous promettiez rien à personne de ceux qui derrenovant pourroient faire croire qu'ils voudroient se repentir; mais que vous les remettiez tous à moi, pour y venir eux-mêmes faire leur confession et protestation. J'ai dépesché mon cousin le duc d'Épernon, pour s'en aller en son gouvernement du Limousin, lui baille dix compagnies du régiment de mes gardes et quatre compagnies de cheveau-légers, que je fais entretenir. Il sera, sans faute, le 20 à Limoges, et de là s'en ira former à Brive, où je lui ai ordonné d'appeler toute la noblesse dudit gouverneur; et s'il y en a qui faillent de s'y trouver, qu'il commence à procéder contre eux, et, en quelque lieu qu'ils se renferment, il les y assiége. Je suis résolu de les suivre de bien fort près....³ »

1. A cette occasion, Malherbe fit une prière pour le roi allant en Limousin. On remarque surtout ces vers :

« Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemi du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement,
Et, comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler, ils font tant de pratiques,
Que, qui n'a point de peur n'a point de jugement. »

2. Vezins de Charny, seigneur de Lugagnac, partisan très-actif du duc de Bouillon, avait rendu inutiles les efforts de M. de la Force pour rétablir l'ordre en Limousin. Il fut du nombre de ceux qu'on condamna à mort et qui, n'ayant pu être arrêtés, furent exécutés en effigie.

3. 5 septembre 1605. (BERGER DE XIVREY : *Lettres missives de Henri IV*, t. VI, p. 504.)

Tous les projets du duc de Bouillon, vicomte de Turenne, étaient bien connus du roi, qui en informait exactement ses agents, écrivant à M. de Rosny : — « J'ai vu le sieur de Foussart ; il m'a confirmé tout ce que Rodelle nous avoit apporté du côté de Limosin, Périgord et Quercy... que plusieurs ont reçu de l'argent venu d'Espagne, et a été distribué par le duc de Bouillon, lequel a mandé à ses partisans de ne perdre courage et ne s'étonner des bruits qui courent de mon indignation... qu'enfin ses amis le verront plus tôt qu'ils n'espèrent, et ses ennemis plus qu'ils ne désirent. Toutefois je vois bien que tous ces gens là ont plus de peur que d'espérance sur les avis qui leur ont été donnés de mon allée par delà, car La Capelle-Biron¹ et Giversac² qui sont les principaux... ont prié instamment ledit de Foussart de m'assurer de leur fidélité... Ceux de Turenne se fortifient et munissent de ce qui leur est nécessaire, tant qu'ils peuvent, ayant depuis ces rumeurs logé leurs pièces d'artillerie sur leurs plates-formes, faisant contenance de vouloir défendre la place. Le vice-sénéchal de Brives m'a confirmé ledit avis, et m'a assuré que Rignac est dedans avec Vassignac³, qui sont tous fort étonnés; de sorte que je ne doute pas que nous en ayons bon marché, en nous avançant et approchant d'eux... Les partisans du duc de Bouillon

1. Jean-Charles de Carbonnières, seigneur de la Capelle-Biron, s'associait, ainsi que le vicomte de Pompadour, son beau-frère, à la révolte du duc de Bouillon, en fomentant dans le Limousin, Périgord et Quercy, des troubles dont la gravité décida le voyage de Henri IV. Il fut au nombre de ceux qui furent exécutés en effigie. Il obtint sa grâce après la soumission du duc de Bouillon, et eut même l'honneur d'être présenté au roi à Fontainebleau, par M. de la Force, un an après cette lettre.

2. Marc de Cugnac, seigneur de Giversac, tenait un des premiers rangs dans le Périgord, dont son aïeul maternel, Jean d'Autefort, avait été gouverneur. Toutefois, après avoir été condamné à mort et exécuté en effigie avec La Capelle-Biron et trois ou quatre autres, il obtint l'année suivante des lettres d'abolition et de révocation de la sentence de Limoges.

3. MM. de Rignac et de Vassignac furent aussi exécutés en effigie et plus tard réhabilités.

n'auront aussi de temps pour le recevoir devant que nous soyons au pays, où je suis toujours d'opinion que nous fassions suivre d'une Chambre de Grands-Jours, afin d'apprendre à ceux du pays de reconnaître la justice avec leur roi....¹ » Comptant déjà avec raison sur la fidélité de François de Lubersac, seigneur de Chabrignac, il lui avait annoncé que le duc d'Épernon précédait son arrivée de quelques jours et d'avoir à l'assister de tout son pouvoir². De Rosny apprenait aussi qu'il eût à se défier de Pierre-Buffière : — « Blanchard m'a dit que Pierre-Buffière est de la partie : faites prendre garde à ses actions... Vous lui pourrez bien dire, comme de manière de discours, que vous vous étonnez, comme il est possible, que lui qui étoit dans le pays et n'en bougeoit, il hantoit tous ces gens-là, n'en sût rien³. » Le vicomte de Turenne, informé des projets de voyage de Henri IV, avait feint de se soumettre, mais n'étoit parvenu à inspirer aucune confiance. Le roi écrivait à ce sujet au connétable de Montmorency : — « Le duc de Bouillon a envoyé un des siens, pour mettre Turenne et les autres forteresses qui lui appartiennent entre les mains de ceux que j'ordonnerai. J'en attends l'effet, et cependant je continuerai mon voyage⁴. »

Henri IV, parti de Fontainebleau au mois de septembre 1604, s'étoit mis en route, passant par Poitiers et se dirigeant vers Limoges, où il avait déjà envoyé Jean-Jacques de Mesmes, seigneur de Boissy, pour punir les complices de la révolte dont cinq, Jean de Lafaudrie et Michelin, son frère bâtard, Paul de Comarque, Louis Renaud et Jean Chastain, jugés par le présidial, furent décapités, leurs têtes

1. BERGER DE XIVREY : *Lettres missives de Henri IV*, t. VI, p. 505.

2. 15 septembre. (BERGER DE XIVREY : *Lett. missives de Henri IV*, t. VI, p. 522.)

3. 27 septembre. (*Ibid.*, t. VI, p. 529.)

4. 29 septembre. (*Ibid.*, t. VI, p. 535.)

plantées sur le haut des portes, leurs corps réduits en cendre et jetés au vent. Après s'être arrêté à Lussac-le-Château, il vint dîner au château de Busserolles¹, le jour où il y eut une grande éclipse de soleil, durant laquelle il se fit apporter un fagot de paille, se coucha dessus, comme s'il eût été dans un camp, et s'endormit paisiblement. Il écrivit de là à la reine : — « Nous allons coucher aujourd'hui à Bellac et demain à Limoges². » Mais arrivé à Bellac, où il fut hébergé par le consul Génébrias, il retarda son départ, et y resta deux jours pour se livrer au plaisir de la chasse dans les environs, alors couverts de vastes forêts. Il en fit autant à la Croix-du-Breuil, près de Bessines³, d'où il écrivit encore à la reine : — « Je suis tombé, cet après-dîner, malade de la maladie qui court (la dysenterie); je n'en suis pas encore au sang, mais j'ai peur d'y arriver : cela est cause que je ne ferai pas demain mon entrée à Limoges⁴. »

Pendant ce temps le comte de Ventadour recevait à Brive, selon les ordres du roi, le serment de fidélité des consuls, celui des magistrats de Tulle et de plusieurs seigneurs des environs qui ne répondaient plus à l'appel du duc de Bouillon. L'intendant du vicomte de Turenne avait trahi la confiance de son maître, en instruisant les amis du roi que les conjurés se réunissaient au bourg de Salles, dans la maison de la Roque, et quelquefois dans un bois voisin, appelé *Las-Massadas*. Alors Roissy était venu investir le château de Turenne, et y était entré sans opposition; il y trouva

1. Commune de Bussière-Poitevine. Dans cette commune, au lieu de Champagnac, existait en 1481 un autre château fort appartenant à Pierre de Bourbon, comte de Clermont et de la Marche, qui en confia la garde à Jean de La Lande, seigneur de Bussière-Poitevine, lequel y fut installé par Gautier des Cars, sénéchal de la Marche. (*Mss. de Robert du Dorat.*)

2. 12 octobre. (*Ibid.*, t. VI, p. 545.)

3. Commune de Bessines.

4. 17 octobre. (BERGER DE XIVREY : *Lett. de Henri IV*, t. VI, p. 550.)

CHAPITRE XXVII

HENRI IV A LIMOGES

Annnonce de l'arrivée de Henri IV à Limoges. — Préparatifs pour sa réception. — Son entrée solennelle, comme vicomte de Limoges. — Harangues des magistrats et des officiers royaux. — Inscriptions en l'honneur du prince.

L'arrivée de Henri IV dans le Limousin, qu'il connaissait à peine, qu'il n'avait traversé autrefois qu'à la hâte, quand sa mère y était venue imposer la réforme; l'empressement à le recevoir de la part des plus grands personnages du pays, qui lui promettaient dévouement et fidélité; les concessions faites aux protestants; la religion catholique protégée et respectée; les récompenses accordées à ceux mêmes qui s'étaient déclarés les plus fougueux ennemis des croyances de leurs ancêtres, tout contribuait à rassurer le pays, à lui faire espérer la paix et la prospérité¹. Aussi la joie fut-elle générale à Limoges, quand on apprit que le roi se disposait à visiter la première ville de sa vicomté, à promettre aux habitants la protection qu'ils n'avaient pas toujours trouvée sous ses prédécesseurs. Pour faire connaître cet événement, la dernière page de nos longues études, nous emprunterons

1. Presque tous ceux qui avaient servi le parti de la Ligue eurent part aux munificences de Henri IV. Pierre de Sédieres vit ériger en vicomté sa terre, dont le château avait été bâti par Laurent d'Albiars, célèbre à la cour d'Innocent VI. Cette seigneurie, vers la fin du XIV^e siècle, avait passé à Jean de Bothier, baron de Gimel. Jean Bothier, qui fut le premier vicomte de Sédieres, épousa Marthe de Noailles. Ce fut pour plaire, selon une tradition locale, à Sully, ministre du roi, qu'il fit planter aux abords de son château deux allées de tilleuls.

ber la charge de ceste réception, mettent peine à dresser l'appareil de ceste entrée, font eslection d'un colonnel, de capitaines des quartiers, enjoignent à un chascun de se tenir prest pour une si belle action, mesnageant si bien deux ou trois sepmaines qu'il leur restoit de temps, traversées encore de beaucoup d'incertitude de cest acheminement, que toutes choses se trouvèrent prestes au jour de l'arrivée de Sa Magesté, si elle eust voulu permettre la cérémonie ce mesme jour. Mais les consuls, qui estoient messieurs maistres Jehan Martin, procureur au siège présidial et banquier, Antoine Barny, conseiller audit siège, Martial Martin, sieur des Monts, Grégoire Decordes, sieur du Haut-Ligoure, Jehan Vidaud, Pierre Duboys, ayant envoyés leurs députés à la Maison-Rouge¹, le vendredi 14^e d'octobre, pour offrir au roy, qui y estoit arrivé ce matin, les humbles affections, les cœurs et les volontés des habitans de la ville, il leur fit réponse qu'avoit agréable ce témoignage de leur fidélité qu'il apprenoit de Lymoges; mais qu'il ne la verroit que comme vicomte durant trois ou quatre jours, et puis après comme roy. Sa Magesté savoit que les consuls supportoyent impatiemment les manquemens qu'une précipitation apportoit à leur dessein, et leur voulut donner encores ce loisir. Cela fut cause que Sa Magesté entra ce soir dans la ville, sans aucune cérémonie, que d'un cri d'allégresse de : Vive le Roy ! porté jusques au ciel par un meslange de voix de 30,000 personnes², pleines d'allégresse de voir le prince, qui fut logé en la maison Breilh, dressée et préparée à ceste fin au mieux qu'il fut possible. »

« Sa Magesté, ayant séjourné six jours dans la ville qui furent pour la plupart fort pluvieux, print résolution de

1. Lieu situé sur la route de Poitiers.

2. Les étrangers accourus pour voir le roi comptaient pour une grande partie.

faire son entrée solemne le jeudi 20^e dudict moys ; et pour cest effect, sortit le matin de la ville, et s'en alla dîner à Montjauvy, lieu et maison de sire Jehan Mercier, distante des faubourgs d'environ quatre ou cinq cents pas. Les troupes des compagnies de la ville qui passoyent au devant de son logis pour se rendre au lieu assigné, afin de se disposer à l'ordre de l'entrée, interrompirent son diener. Le roy les voulut voir, et commanda qu'au retour on les fît repasser au devant du théâtre. Ce théâtre estoit dressé en la maison susdicte dudict Jehan Mercier, à costé du grand pavé, qui est entre les faubourgs de Montmailher et Montjauvy : il estoit relevé de neuf ou dix pieds, et en pouvoit avoir cent ou cent-vingt en quarré. On y avoit accommodé deux escaliers opposites, l'un pour monter à l'arrivée, l'autre pour descendre au retour. Ce théâtre estoit environné de barrières, tendu et pavé de tapisseries de tous costés. Sur le milieu estoit la chaire de Sa Magesté, relevée de quatre degrés, couverte de veloux violet, avec un dais de mesme parure par le dessus, semé de fleurs de lis d'or, avec plusieurs enrichissements de broderie, pour recevoir les honneurs et entendre les vœux et les prières de tous les ordres de la ville. Le roy, quelque temps après son disner, accompagné des princes du sang, mareschaux de France, chevaliers de l'ordre, garde des sceaux, secrétaires d'Estat, et autres officiers de la couronne, se rendit sur le théâtre, duquel il descouvrit peu de temps après, à quatre ou cinq cents pas, une procession de toutes les églizes, excepté Saint-Etienne et Saint-Martial ; laquelle procession, tant des paroisses, abbayes, couvents, religieux mandians et autres ecclésiastiques, jusques au nombre de trois cents, avec les croix de chaque église. Sa Magesté s'avança jusques sur la barrière du théâtre pour les voir passer de plus près. On remarqua, au doux maintien du roy, que les chants d'al-

égresse spirituelle, poussés par tant d'ecclésiastiques d'une violente ferveur jusques au ciel, pour sa prospérité, lui estoyent merveilleusement agréables. On le vit tout rempli d'un sacré zèle, qui l'eslevoit à contempler l'humble modestie de ces dévots religieux, lesquels faisoient l'ouverture de ceste cérémonie. »

« Peu de temps après parurent les troupes de la ville, divisées en neuf compagnies, conduites sous autant d'enseignes différentes, qui pouvoient faire en tout quinze cents hommes, tous choisis d'âge capable pour exécuter quelque exploit honorable. Chasque compagnie avoit ses drapeaux et livrées, toutes diverses les unes des autres : et estoyent tous gentillement accoutrés, armés de morions dorés et gravés ; les autres ayant la toque de velours rouge cramoyzi, ou d'escarlatta, la grecque de mesmes, le pourpoint de satin blanc, et le bas de soye ; les autres vêtus des couleurs du roy, tous richement armés, marchant cinq à cinq, avec sifflets et tambours en bon nombre. A la teste de toutes ces compagnies estoit Jehan Douhet, esleu, sieur de Puymoulinier et de Saint-Pardoux, leur colonnel, couvert d'un habit de brocatelle, enrichi d'excellentes broderies, lequel arrivant au théâtre, et s'estant prosterné au devant de Sa Magesté, lui dict : — « Sire, ceste troupe de capitaines, qui commandent à toutes ces forces, sous l'autorité de vostre Magesté, ne pouvoient attendre plus grand contentement en ce monde qu'en la venue d'icelle, pour la supplier très-humblement, prendre d'eux toute assurance de leur inviolable fidélité, et croire qu'ils veulent vivre et mourir sous vostre obéyssance, comme vos naturels subjects, très-humblement et très-obeyssants serviteur. »

« Le roy tesmoigna par sa response avoir pour agréable ceste humble submission, et se remit sur la barrière pour

voir passer les troupes de la ville, faisant jugement de la valeur d'un chacun, selon leur port et desmarche, disant par foy, qu'ils avoyent tous façon de bons soldats. Ceste infanterie passée, se monstrèrent cinquante jeunes hommes de dix-huict à vingt ans, enfants des principales maisons de la ville, conduicts par leur capitaine et guidon, superbement habillés, et d'une mesme parure, ayant tous les manteaux d'escarlalte, couverts de clincants et doublés de veloux à plein onds, avec chacun deux laquais, parés de leurs livrées ; et, outre la gentillesse de leurs accoustrements, dont la valeur estoit grande, n'y avoit un seul qui ne fust monté sur un cheval d'Hespaigne, ou d'autre cheval de grande valeur, caperassonné, le chanfrain fourni de pennaches, ayant au devant d'eux une bande de trompettes et clairons, qui fanfaroient continuellement, et sembloient doubler le courage et des cavaliers et de leurs coursiers. Le roy print plaisir de les voir voltiger dans ceste belle plaine qui venoit se joindre au théâtre, sur lequel le sieur de Compraignac, ayant faict une humble inclination aux pieds de Sa Majesté, luy harangua pour toute sa troupe en ceste sorte ¹ :

« Sire, Vostre Magesté arrivant en ceste province, et avec elle tout bonheur et prospérité, comme un astre bening, porte avec soy des favorables influences. Ceste jeunesse unie et assemblée en corps et en courage, vous vient dévotieusement offrir la volonté qu'elle ha de vous honorer et servir ; bien que l'effect ne puisse aucunement approcher du mérite du plus grand, plus victorieux et plus puissant monarque de la terre, néantmoins Vostre Magesté

1. Pierre Benoit, connu surtout sous le pseudonyme de *Maldenat*, était seigneur de Compraignac. Il écrivit une réfutation de la *Table chronologique* de Collin. On ne voit aujourd'hui de l'ancien château de Compraignac que quelques ruines.

recevra en gré, puisque nous ne cherchons autre heur en ce monde qu'en vostre service, ny d'honneur qu'en nostre obéyssance, que nous nous prosternions à vos pieds, et y rendions l'hommage deu à nostre prince naturel et souverain, vous consacrans nos vies, nos fortunes, nos volontés, pour demeurer à jamais vos très-humbles, très-obeyssants et fidelles serviteurs et subjects. »

« Sa Magesté vit de bon œilh le généreux maintien de ceste brave jeunesse, et s'enquit du nom des maisons et familles de la pluspart, et de leur qualité, disant à ceux qui estoyent près de sa personne, qu'il n'avoit jamais creu Lymoges estre ce qu'il l'estimoit à présent; et leur respondit : — « Je croie vos volontés de pareilhe affection que vous me les offrez, et le vous tesmougnerei, lorsque vous m'en requerrez. »

« Après ceux-là, marcha le vice-sénéchal, avec ses lieutenants, greffier, archers portans leurs hocquetons de livrée, montés sur leurs chevaux de service, et armés à leur accoustumée. Venait par après l'ordre de la justice, avec une modestie humainement grave et fort convenable à gens de ceste profession; ceste compagnie estoit composée des plus anciens et fameux advocats et procureurs, après lesquels estoyent les huissiers du siège présidial, lieutenants civil et criminel, et premiers conseillers, advocats et procureurs du roy, et greffiers venoyent après, ayans encores à leur suite douze sergents, pour empescher la presse et le désordre; tous lesdits officiers montés sur hacquenées couvertes de housse trainants en terre, avec les houppes et franges de soye, eux vestus de leurs longues robes, soutanes de sattin et damas, avec leurs bonnets et chapperons; les président et lieutenant-général avoyent des robes d'escarlatte rouge. Comme le roy les eut des-couverts d'assez loing, il dit : — « Voici les officiers de

ma justice : faictes retirer ce peuple de l'arrivée du théâtre, qu'ils puissent monter. » Et à mesme temps alla s'asseoir en son siège royal, ayant veu et entendu tous les autres à la barrière. Le sieur président Martin, l'homme qui avoit le sçavoir et l'éloquence conjoincts avec l'expérience qu'un bel aage et une grande et honorable charge luy ont acquis, porta la parole pour tout le corps de la justice ; et après une humble et profonde submission, estans tous à genoux, parla au roi en ceste manière :

« Sire, les anciens, voulant représenter la bonté, la grandeur et l'autorité du prince, disoyent que Jupiter avoit pour ses accesseurs et conseillers ordinaires, qui ne l'abandonnoient jamais, Diée et Thémis, c'est-à-dire justice et équité, pour montrer que tout ce qui estoit faict par le prince estoit juste et équitable ; estimons que Jupiter mesme ne pouvoit bien commander sans justice, sans laquelle n'y a rien de ferme ni de stable dans un estat : comme à la vérité, Sire, les hommes ne peuvent jouir des grâces et faveurs que le ciel leur départ, ni user équitablement des grands biens qu'il leur donne, si ce n'est par le moyen de la loy, par l'autorité du prince, et par la justice, laquelle est la fin de la loy ; la loy, œuvre du prince ; et le prince, image de Dieu vrayement empreinte en vous, grand prince et grand roy, plein de bonté, d'équité, de magnanimité et de clémence, seules vertus qui rendent le prince heureux et immortel, et font qu'il n'y a rien de plus divin au monde ; vertus inséparables de Votre Magesté, et pour lesquelles Dieu vous a esleu roy, pour commander à tant de millions d'hommes qui vous obeyssent, et recognoissent que, comme il a collocqué au ciel, pour un bel image de sa divinité, le solheil, que telle représentation et telle lumière vous estes en votre royaume : vous estes la loy, et la justice, et l'équité tout

ensemble ; et, en l'image vive de Votre Magesté, nous voyons reluire Diée et Thémis ; nous voyons la bonté et équité, la magnanimité et clémence, par laquelle vous avez ramené au droict chemin vos sujets dévoyés. Et ce grand royaume qui a fleuri douze cents ans sous les auspices de tant de roys vos ayeulx, commencer, soubs les vostres, autant d'heureuses années, qu'elles surpasseront toutes celles de vos prédécesseurs. Et pour ce, Sire, vos subjects, qui se voyent commandés par si heureux et magnanime prince, tendent les mains au ciel, y dressant leurs vœux, que vostre Estat soit toujours calme et tranquille, et vostre personne en repos, de laquelle despend tout le bonheur de la France. Et à ce jour, tant désiré, que vostre ville de Lymoges célèbre pour vostre bienvenue, vos subjects respandent la joye et le contentement qu'ils ont de voir Vostre Magesté, à laquelle ils ne peuvent témoigner le bonheur qu'ils reçoivent que par acclamations et offres de demeurer éternellement vos très-humbles, très-fidelles et très-obeyssants subjects ; doublement vostre, comme leur roy et comme leur viconte. Et nous, Sire, qui sommes dans vostre saint temple de Thémis, prosternés aux pieds de Vostre Magesté, ne pouvons de paroles assez dignes représenter les très-humbles services que nous lui devons, la supplions en toute humilité regarder les cœurs qui ne respirent autre chose que la fidélité, l'obéyssance et tout ce que tous bons subjects doivent naturellement à leur roy, avec humble prière à Dieu donner à Vostre Magesté le comble de tout heur et félicité, et à nous la grâce que nos intentions puissent toujours tendre au bien de vostre justice et de vostre équité. » Le roy, qui avoit escouté ce discours avec plus d'attention que les autres, respondit : — « Je scay que vous m'avez fidèlement servy : continuez, et faictes que mes subjects soient conservés, leur

s'estoit passé, leur dict : — « C'est la vérité que vous m'avez esté toujours fidèles ; je n'oublierai jamais la cognoissance que j'aye de vostre fidélité ; » et, se levant de son siège, commanda qu'on fist marcher chasque compagnie en son ordre vers la ville. »

« Depuis le théâtre jusques au logis de Sa Magesté les rues estoyent tendues entièrement de tapisseries, peintures, tableaux et devises ; et tout le long estoyent les régiments des gardes et compagnies de la ville, pour empêcher qu'il n'y heut aucun désordre ou confusion. Le roy, descendant du théâtre, précédé par tous les susdicts, monta à cheval, et fut conduit par les consuls de la ville, montés sur leurs hacquenées, jusques à la porte Montmailler, au devant de laquelle, pour la magnificence de ceste entrée, afin de faire démonstration de la joye et liesse incroyable que les habitants recevoient de ceste nouvelle venue, estoit dressé un avant-portail d'une structure excellente : son diamètre, par pied, estoit d'environ cent pieds, et vingt de hauteur, jusques aux galleries, qui s'y voyoient percées à jour, portées sur quatorze piliers, mesurés et comportés en sept divisions esgales, empiétés dans des stillobates, industrieusement faicts et moulés de brique. Ces sept dimensions rendoyent autant d'arcades, les panneaux terminans la circonférence, lesquels estoient couverts d'une ingénieuse et tres-subtile peinture. Sur la voulte de cet avant-portail, se voyoit encores un domme, relevé à l'antique et façon doricque, de vingt pieds, sur la sole duquel estoit eslevé un grand colosse d'homme, plus haut que le naturel, estant de douze pieds de hauteur, si bien formé qu'il estoit impossible de voir chose mieux faicte : c'estoit la figure de nostre grand Lemovic¹, fondateur de Lymoges, qui tenoit en sa main

1. La ville, depuis des siècles, regardait Lemovic comme son fondateur.

droite une clef d'argent, et, en l'autre, un cœur tout enflammé, pourtant un cimeterre à son costé, et faisoit contenance de s'incliner vers l'endroit de l'entrée de l'arrivée de Sa Magesté, pour luy offrir et les cœurs et les clefs de la ville tout ensemble. Les berceaux de ces arcades estoient tous couverts de rameaux verdoyants, fort agréables à la vue, aux flancs desquels se voyoit un meslange d'une peinture fort desliée, représentant tant de belles devises, que la diversité arrestoit un chascun à les contempler. Entre autres, on y voyoit la représentation d'un autel, desdié à la clémence du roy, au devant duquel estoit tiré, mais d'une main assurée et très-subtile, un lion qui se jouoit avec une biche, au bas de laquelle estoit escrit en lettres d'or : « *Mansuetus et clemens*; » devise si convenable à la benignité du roi que, joincte à l'autre suivante, ceux qui volontairement se sont soubmis à la juste et légitime domination, et au contraire les téméraires et présomptueux qui ont tâché s'y opposer ont trouvé que c'estoit le propre de Sa Magesté : « *Parcere subjectis et debellare superbos.* »

« Aussi y avoit-il en l'autre autel, tout proche du précédent, consacré à la force invincible de sa mesme Magesté, un lion, qui deschiroit avec ses dents et griffes une beste féroce portant la forme et contenance d'un tigre, et au dessous se lisoient ces mots en mesme caractères : « *Superbis ferox.* » Et ce qui rendoit la dedicace de l'un et de l'autre autel intelligible estoit que, sur le petit arc du premier, estoit escrit en grosses lettres :

« AUGUSTA HENRICI QUARTI CLEMENTIA VICTOS SUBLEVAT
QUOS FORTITUDO PROSTRAVERAT.
S. P. Q. LEMOVIGENS. P.D.

« Et, pour plus parfaite intelligence qu'en ces deux au-

tels estoyent vénérées la force et la mansuétude du roi : on y avoit tout à propos adjouté autour de leur quadrature :

« *Sape armis et consilio hostes et insidias, sæpius te ipsum clementia et humanitate superasti.* »

« D'autre costé estoient aussi naïvement représentées deux licornes, qui baignoient leurs trompes dans le courant d'un fleuve argentin, bordé de rozeaux aquatiques, tels que nostre Vienne; et audessus estoit escrit sur champ d'azur :

« *DILECTUS TANQUAM FILIUS UNICORNIUM,* »

pour lesmoigner que le peuple de Lymoges cherrissoit et adoroit humainement ce prince de merveilles. Par le dessous se lisoient encore ces deux vers :

Henrici virtus fraudes exinguit et arcet
Insidias; regno pacem parit atque quietem.

« A travers du grand arcade, on descouvroit le premier portailh de Montmailher, sur le frontispice duquel, et par le milieu, se voyoient deux anges tenans leurs gauches eslevées, portans en icelles deux couronnes suspendues, audessus desquelles se lisoit : « *Non in cassum tantos patiere labores.* » Et au dessous, ceste devise, de laquelle se louoit tant un des prédécesseurs de Sa Magesté : « *Manet ultima celo.* » Se voyoit en outre une main posée, qui sembloit présenter au roy une belle palme, vrai symbole de ses plus beaux exploits, avec ceste promesse assurée : « *Spondeo digna tuis ingentibus omnia captis.* »

« Il y avoit en cest avant-portailh tant d'autres belles et ingénieuses inscriptions qu'un conseiller du siège présidial, esprit vraiment capable de choses rares, avoit inventées, dressées et conduictes à telle perfection qu'elles estoient singulièrement agréables à un chacun, et lesquelles seroit grandement pénible de vouloir particulariser et déchiffrer

par le menu. Les galleries et pavilhons, qui estoyent garnis d'un bon nombre de musiciens et de toutes sortes d'instruments, qui rendoyent un meslange et concerts de musique si doux et plaisant, que les sons et chants qui s'entendoyent comme venants d'un lieu fort esloigné, faisoient sembler que ce lieu fût la charolle d'Apollon. Tout ce beau chœur estoit bien proportionné de plusieurs voix et instruments accordés et mariés l'un à l'autre, au milieu de ces palinodies eslevées à l'honneur du roy par ceste harmonie continue. »

« Comme sa Majesté estoit sur le premier pas de l'entrée de ce portailh, on vit eslever une nuée clairement épaisse, qui vint comme fondre et s'entrouvrir audevant de sa dicte Magesté, de laquelle sortit un beau jeune enfant, portant l'habit et maintien d'un ange, lequel présenta au roy les clefs de la ville, d'argent doré, autour desquelles se voyoient deux serpents entrelassés par des plis et replis, si subtilement menés qu'on jugeait que l'ouvrier avoit employé tout le plus beau de son industrie pour la perfection de ces clefs, où il avoit, en outre, ingénieusement empreint et gravé les armes du roy, de la reyne, de monseigneur le dauphin et de la ville, et encore volontiers que son nom, comme dans le bouclier d'un autre Achilles, s'y pouvoit remarquer aisément. La matière ou l'ouvrage de ces clefs revenoit à plus de cinq cents livres. Le petit demi-dieu, offrant ce premier présent à sa Magesté, lui dict ces vers :

Avec ces clefs les biens, voire mesmes la vie
De ce peuple est acquise à Vostre Magesté.
Recevez de bon œilh, Sire, je vous supplie,
Ce que chascun vous offre en toute humilité.

« Sa Magesté reçut avec un grand contentement ces clefs, et les bailha en mesme temps au sieur de La Force, capi-

l'une des gardes. Ceste première cérémonie parachevée, les consuls mirent pied à terre dans le baloir de Montmailher; et, ayants tous six prins chacun un baston du poyle, suivant le rang de leur élection, le portèrent découverts au-dessus de sa Magesté, laquelle s'estant avancée dans la ville, on entendit le tonnerre des canons, qui donnoient le salut de la bien-venue du roy, depuis la platte-forme des Arènes sur laquelle on les avoit logés. »

• Le poyle que nous avons dict estoit autant somptueux et magnifique qu'il en soit esté jamais présenté à aucun roy en son entrée aux plus fameuses villes de son royaume. Sa forme estoit ovalle, relevée en voulte sur le milieu : les paniers et fraugettes qui l'entournoient, entrecoupées, afin que, sans empeschement, sa Magesté peut voir et estre veue de tous : l'estoffe estoit de veloux bleuf azuré, tout parsemé de fleurs de lis d'or, avec des porphilures, feuillages et autres enrichissements d'une excellente broderie; les houpes, gros flocons et crespines d'or, qui se voyoient rangées d'une belle proportion, et rendoyent une diversité tant agréable, que les regardants confessoient n'avoir veu de leur souvenance une pareille pièce si riche. Son dedans estoit un beau ciel de toille d'argent, desparti en plusieurs divisions, par le moyen des broderies, clinquants et autres enrichissements, que y avoit tout expressement adjoutés, le vuide desquels desparlements estoit aussi tout parsemé d'estalles d'or, richement appropriées, avec deux beaux escussons de France, l'un droict à la perspective de Sa Magesté, l'autre sur le dernier et à l'opposite. Par le dehors, et sur la sommité du poyle, y avoit une grande fleur de lis d'or, esclatante comme un rayon de soleil. Il estoit soutenu de six bastons, ayant chacun une grosse pomme doree sur le bout, selon le nombre des six consuls qui le portoyent. L'estoffe en façon revenoit à dix-huict cents livres. »

d'ordinaire de ladite fontaine, et dans celle des Barres¹, qu'on avoit jointes ensemble pour plus grande merveille. »

« Ceste fontaine est fort antique : sa source n'a pas été casuellement trouvée, comme ceste autre tant renommée au promontoire de l'isle d'Imbros, de laquelle un gros pan de terrain, s'estant esbouilhé du promontoire, brisa plusieurs rochers, et en fit fortuitement la découverte; ny produicte à l'hazard d'un coup de pied de cheval, bien qu'elle porte le nom de *Chevalet*, comme la fontaine des Muses par Pégaze; la nostre a été recherchée jusques à sa source, et par après conduite par ses beaux aqueducs, desquels Lymoges est richement fourni, jusques au lieu où elle vient surgir. Les beautés naturelles n'ont point besoin d'aucuns ornements, comme estants de soi parfaictes. Ceste fontaine, avec plusieurs autres, embellit grandement la ville de Lymoges; mais encore l'artifice qu'on avoit joint à ce qui estoit du naturel rendoit encore ladicte fontaine plus agréable. Un de ses principaux ornements estoit une pyramide aultrement eslevée par le dessus, d'environ quatre-vingts ou cent pieds, avec des arcades, qui venoyent s'y joindre de l'un à l'autre costé de la rue; le tout conduit avec toutes les proportions et beautés artificielles, qui peuvent estre apportées à un bel œuvre. L'exagome de la pyramide et flancs des arcades estoyent tous couverts et réparés par entrelassements de verdure, avec tant de feuillages, si artificiellement ondoyans et refandus que cela donnoit un grand esgayement à tout l'ouvrage. Il y avoit quatre Néréides en relief, eslevées sur le haut des quatre pilliers, qui

1. La fontaine des Barres, ainsi nommée parce qu'elle était couverte de barres de fer, est sur une place autrefois appelée *Andeiz* de Beauvais, où les consuls plantèrent en 1507 un arbre qui a donné son nom au quartier et à la rue de l'Arbre-Peint (*de arbore picto*).

soutenoyent l'esguilhe de la pyramide ; les deux qui estoient premièrement opposés à Sa Magesté portoyent, sçavoir : le premier pilher, un canistre (corbeille) plein de fleurs et de fruicts ; et l'autre une hidrie (urne) remplie d'eau, faisant semblant de la verser dans la tasse de la fontaine, pour accroistre davantage son abondance ; et d'autre costé, des rouleaux, en l'un desquels estoient ces mots : « *Prudentia et fortitudine paravi regnum,* » et en l'autre : « *Paratum justitia et moderatione retinebo.* » Les deux autres pilhers se voyent à demy courbés et couchés de bonne grâce parmy les joncs. le tamary, la souches et les glais ; tout au haut de l'esguilhe fut planté un globe doré, sacré à Sa Magesté royalle, pour la conservation duquel estoit gravé tout autour en lettres d'or : « *Donec totum impleat orbem.* »

« Et, pour tesmoignage de l'anticquité de ceste fontaine constantine, on avoit rempli le vuide d'une des arcades, qui venoit aboutir à la pyramide, d'un cartouche, qui pendoit à plomb, dans lequel se lisoit, en lettre noire sur le blanc :

« CONSTANTINO MAGNO IMPERATORI.

« *Ob fusum, rictum, prostratum, ac tandem imperatorii equi calce occisum Gallum Annorelliacum, Aquitaniæ prefectum, qui consortem imperii Licinium adversus illum ære et milite jurerat, ob idque Lemoricensem ecclesiam spoliaverat, populus Lemoricensis in fonte peremit, perennem dicavit memoriam anno Christi trecentesimo decimo sexto.* »

« Je ne veux obmettre icy l'emblesme de Sanson, tant convenable à la générosité et douceur du roy qu'on ne la sçaurait mieux exprimer sous telle autre peinture qu'on peut inventer ; c'estoit la représentation d'un fort et puissant Sanson, qui se voyoit, entre ces deux premières Néréi-

des, si bien figuré qu'il sembloit abattre et terrasser avec une massue, comme un autre Hercule, un lion d'une grandeur et fierté excessive, pantelant à ses pieds, duquel, contre l'ordre de la nature, qui produit d'ordinaire des effets semblables à leurs causes, sortoit une grande quantité de mouches à miel. Sur le quarré de ce tableau se lisoient ces mots : « *De forti egressa est dulcedo.* » Et aux deux flancs, pour l'éclaircissement de l'énigme :

« *HENRICUS leone fortior,
HENRICUS melle dulcior ;* »

• Et au bas d'icelluy ce distique :

*Vi superas hostes, poterisque resurgere victos.
Dulcia sic forti mella leone flunnt.*

• Et encore ce quatrain :

*O fortunés subjects ! ô France bienheureuse !
Qui fleeschis sous la loy d'un monarque si doux !
Sa vertu te rendra pour jamais si fameuse :
Ses victorieux lauriers, très-redoutable à tous.*

• Il y avoit encore plusieurs autres devises, escrileaux et épiigrammes, que les esprits les plus desliés du barreau du siège présidial s'estoyent esgayés d'inventer à l'honneur du roy ; entre autres, ceste-cy, qui estoit justement posée sur l'endroit où devoit passer Sa Majesté, et qui fut trouvée fort convenable pour tesmoigner que la ville de Lymoges ne pouvoit plus estre estimée petite, puisqu'elle logeoit et recevoit chez soy le plus grand prince de la terre :

*Quod tibi, rex Auguste, potest urbs ista resignat.
Gestit et adventu luxuriare tuo
Parva licet, tamen obsequio tibi nota fidei,
Magna erit hospitio principis aucta sui.*

• Le dedans de ceste pyramide estoit aussi fourni d'un bon nombre d'instruments et de voix, lesquelles s'entremes-

lant avec le murmur de l'eau rendoyent une double harmonie. Toutes choses sembloient favoriser ceste heureuse réception de Sa Magesté. Nous avons remarqué au commencement de ce discours, que les six ou sept jours précédents avoient esté fort pluvieux et mal-propres pour telle cérémonie; mais sur le point qu'on vouloit faire l'ouverture de ceste entrée, le soleil, auparavant triste, couvert de nuages, et qui sembloit n'esclairer qu'à regret, redoubla sa lumière pour faire voir plus clairement une action si royalle. »

« Et, comme le roy oustrepassoit ceste fontaine, après y avoir contemplé à loisir toutes les diversités de cest embellissement, s'acheminoit vers l'église Saint-Martial, la nuit commença à s'approcher; et la lune enviant à son frère qu'il fût seul porte-flambeau en ceste magnifique cérémonie, parut avec une clarté si brillante qu'il sembloit qu'elle deût ramener un nouveau jour. Sous la faveur de sa lumière, le roy arriva devant la grande porte de Saint-Martial, laquelle on avoit enrichie d'arcs triomphants, faicts et compartis par une ingénieuse et très-belle disposition; à un chascun desquels se lisoit quelque gentil traict à la louange du roy; mais entre autres un souhait de toutes les félicités qui peuvent combler de bonheur un grand prince, contenu en ces mots :

« *In hanc, HENRICE optime, quam tutamur urbem, te admis-
sisse lætamur; hanc, uti duplici jure tuam, et semper tibi
tuisque fidam, agnosce : pace exorna, bello protege, utroque
tempore fove et subleva : sic semper serriant tibi populi tui,
et incurventur ante te inimici tui : dies super dies adjician-
tur tibi : assideat tibi regina in beneplacito tuo : et post te
sedeant pacifice filii tui super solium tuum. »*

« Ceci estoit soutenu et porté par les deux saints tutélai-
res de la ville, saint Martial et sainte Valerie, eslevés en re-

liens, et au-dessous on voyoit deux mains s'entredonnant à la foy, en forme d'alliance, avec ceste devise : « *Accipe, daque fidem.* »

« La sonnerie des grosses cloches, desquelles ceste esglise est fort richement pourvue, meslée avec le murmure du peuple, faisoit eslever un tel bruict qu'il estoit impossible de s'entreouir, jusques à ce que le roy fût au devant de l'esglise, où Sa Magesté fut receue, au premier degré, par révérend père en Dieu messire Henry de la Martonnie, évesque de Limoges, assisté des abbés, chanoines et autres ecclésiastiques de son clergé ; et, comme c'estoit un personnage doué de plusieurs rares et singulieres vertus, ayant celle de bien dire, mesme en ses discours familiers, tellement esminente pardessus les autres que ceste-cy leur servoit comme d'une claire lumière, pour faire veoir et esclaireir leur beau lustre partout ; après avoir rendu à Sa Magesté la dévoute submission que les prélats de sa qualité lui doivent, il lui fit un discours. »

« Au partir de là, Sa Magesté fut conduite le long de la grande nef, qui estoit tendue des deux costés d'une riche tapisserie dans le chœur de l'église de Saint-Martial, où l'on avoit dressé un grand ciel de veloux rouge cramoisi, avec un oratoire relevé en dessous, garni de carreaux de mesme parure, sur lesquels le roy s'estant incliné, le chœur commença retentir d'un chant d'action de grâces pour l'heureuse arrivée et prospérité de Sa Magesté, laquelle, pendant ces chants spirituels, fut venue eslever son cœur à une dévoute méditation des œuvres de celluy qui tient le cœur des roys en ses mains. »

« Le *Te-Deum* fini, l'on fit ouverture des plus riches trésors de ceste esglise ; mais entre autres, de ce précieux reliquaire du chef du glorieux saint Martial, qui ne se montre qu'à chaque septénère d'années ; et, comme les coupes

d'or, garnies de plusieurs pierreries, dans lesquelles il repose, furent ouvertes au devant des yeux de Sa Magesté : ses yeux, principalement rendus, ce semble, plus éclatans par la présence de ce divin joyau, tesmoignèrent des puissants effects d'un zèle sacré de la foi et religion de ce prince, que la dévotion, comme un très-fort ministre de l'amour de Dieu, faisoit ruiceler abondamment dans son âme. Son cœur présent, en c'est instant vraiment touché de l'ayman de l'amour divin, Sa Magesté fut veue, d'une façon toute royale, mais d'un cœur humble et dévot, vénérer, adorer et louer Dieu en ses Saints : il baisa plusieurs fois ce saint reliquaire, y fit toucher sa croix et son chappelet ; et ladite cérémonie estant finie, Sa Magesté s'en retourna, sur les mesmes pas, à la porte par laquelle elle estoit entrée en l'église, où les consuls l'attendoient ¹. »

« L'on avoit bien préparé la sortie d'un austre costé, et paré superbement la porte du cloistre de plusieurs beaux ornemens, d'arcades revestues de rameaux d'olivier, comme estoit aussi ceste autre fontaine ², qui se voit en ceste belle place du Cloistre, laquelle, par le murmure de son eau, rendoit un grand esgayement à ceste sortie, pour l'embellissement de laquelle, et afin de n'aller emprunter sa parure plus loing, on s'estoit servi de l'emblesme que le roy Louis-le-Débonnaire, empereur et roy de France, fils de Charlemagne, y avoit fait mettre, lorsqu'il édifia ce dévôt et ancien temple en la forme que nous le voyons pour le jour d'huy ³ : c'estoit une lionne qui sembloit enfanter des

1. On doit remarquer avec quel intérêt d'actualité l'auteur de ce récit témoigne de la piété du prince. Grand nombre de catholiques ne croient pas encore à la sincérité de son retour à la religion catholique, et, de leur côté, beaucoup de protestants le croient encore des leurs.

2. Cette porte, la place et la fontaine étaient nommées ainsi, parce qu'elles étaient près de l'ancien marché au blé, appelé le *Cloistre*.

3. La célèbre abbaye de Saint Martial de Limoges, « ce berceau de la loi où dormaient tant de grands hommes, » ce sanctuaire visité par les rois de

lionceaux, et à mesme temps, cruelle envers sa propre géniture, les tuer et deschirer avec ses griffes. Thevet a faict es-
tyme de ceste pièce, en sa cosmographie, comme fort antic-
que¹. Au dessoubz y a certains vers, que la longueur du
temps a presque du tout effacés; néanmoins on les avoit
extraicts, et par après gravés en lettres d'or sur un champ
noir, au-dessus de ceste lionne, en ces mots :

Opprimit hanc natus Gaifer malesanus alumnam,
Sed pressus gravitate, luit sub pondere pœnas.

• Et au dessoubz, cest autre :

Alma leonæ duces sævos parit atque coronat.

• Et, pour tesmoigner que c'estoit Louis-le-Débonnaire,
fils de Charlemagne, qui avoit faict édifier ceste église en
la forme qu'elle paroît à présent, et faict poser ceste mar-
que que nous avons dict, on y avoit ajouté plus bas, en
mesmes caractères :

• *Ludovicus pius, imperator, et Gallorum rex, ob derictos*
• *Pepino, avo, Gaiferum, a Carolo magno, patre, Hunaldum,*

France et d'Angleterre, par les représentants des maisons souveraines de la
France féodale, par les pèlerins qui venaient de visiter Jérusalem ou les
tombeaux des apôtres, a complètement disparu. La Révolution en a détruit
jusqu'aux fondements, comme si elle eût voulu dérober à l'admiration des
hommes cette grande page de notre histoire religieuse. L'église abbatiale
 élevée par l'empereur Louis le Pieux en 832, reconstruite sous la direction
de Pierre, moine de Saint-Martial, continué par Adhemar l'habile architecte
(1021-1028), restaurée vers la fin du x^e siècle, consacrée par L. bas II en
1093, fut fermée en 1791. La démolition commença la même année dura
jusqu'en 1807. L'abbaye et ses dépendances couvraient tout l'emplacement
occupé aujourd'hui par une place publique, le théâtre, la rue qui l'avoi-
sine et les maisons adjacentes. Quelques sculptures romanes provenant de la
décoration ont été déposées au musée de la ville.

(1. Thevet André), né à Angoulême dans les premières années du
xvi^e siècle avait été nommé ambassadeur de Catherine de Médicis, et histo-
riographe du roi en 1558. Il est probable qu'il accompagna, en cette double
qualité, la reine-mère à Limoges en 1569. Ce fut, en effet, que l'on a
après lui signalé dans sa *Cosmographie universelle*, édit. de 1571, le
monument ici indiqué. Il mourut à Paris le 23 novembre 1590.

ecclesiarum Aquitanie expilatores, pacis infractores, et recidivos hostes, hoc monumentum, in exteriori parte hujus ædis, ab eo constructæ, poni curavit, in ecclesia dicavit, anno Christi octingentesimo trisequimo secundo. »

« Mais, à cause que la nuict estoit déjà haulte, et que l'on croyoit, suivant la proposition que le roy en avoit faicte entrant dans l'église, qu'il voulût couper chemin, et se retirer en son logis, Sa Magesté ne sortit par ceste porte du cloistre, ains fut conduite à la première, par laquelle elle estoit entrée, où estant arrivée, avec un visage joyeux et tout plein d'allégresse, il dit aux consuls : « Allons maintenant où vous voudrez. » Ces paroles augmentèrent le courage, et aux consuls, et à tout le peuple, qui supportoyent auparavant avec regret que Sa Magesté ne continuât de suivre les lieux destinés à son passage. On vit soudain naistre un beau jour parmi l'obscurité de la nuict, par un nombre infini de flambeaux, qui furent aslumés çà et là le long des rues et fenêtres des maisons, tellement qu'il sembloit que quelque aurore vint s'esclorre à travers de ces ténèbres et obscurité de la nuict. Cela arriva, sans y penser, que ceste cérémonie fut continuée dans le commencement de la nuict ; on croyoit avoir du jour de reste ; mais ce rencontre casuel servit de plus grand ornement à ceste entrée ; cela donna du lustre et de l'esplendeur davantage à cest acte célèbre. L'air de la nuict est plus posé, tranquille et moins bruyant que celluy du jour. Les plus grandes magnificences des anciens se faisoient à la lueur des torches. L'esclat et splendes honneurs brille plus clairement parmi le sombre de la nuict que non pas en plein midy. »

« Le roy, estant monté à cheval, se remit sous le poyle, porté, comme auparavant, par les consuls, lequel avoit esté garanti des mains des pages et lacquets par commandement expres que Sa Magesté leur en avoit faict entrant

dans l'église ; et fut conduit, sous ce poyle magnifique, par la grand'rue des Taules ; de là en Crochetdos ¹, Montant de Manique, Bancs et la Ferrerie, au bout de laquelle on avoit faict conduire une autre belle fontaine, tirée de celle d'Eygoulène. Sa forme estoit quadrangulaire, ayant à chaque coing un griffon, régorgéant une grande abondance d'eau. Ceste fontaine estoit posée entre ces léopards de pierre, qui se voient en ceste petite place Saint-Michel, relevée de douze pieds, ornée de plusieurs peintures et devises. Sur la sommité estoit posé un Mars ², armé d'une targe et d'une espée, portant la forme d'un furieux homme. Ce bravasche estoit veu et regardé diversement, par les uns, comme par desdain et par exécration ; par d'autres, par honneur, par révérence et par admiration ; mais, aveuglés en leurs passions guerrières, ils ne s'apercevoient pas que ce Mars, fils de la déesse Enio, estoit navré d'une playe mortelle, qui paroissoit à demy sur son costé sénestre ; laquelle il avoit receue par nostre tant renommé guerrier Diomèdes, qui pouvoit seul blesser les déistés mesmes, et par ce moyen, assoupir tout d'un coup, et comme estouffer en leur berceau, ces hydres de Bellone, que quelques-uns, impatients de la paix, vouloyent faire renaistre en son royaume ; et, pour faire voir à quelle occasion les léopards avoyent esté érigés et eslevés en pierre, en plusieurs endroits de la ville de Lymoges, mesme en celuy duquel nous venons de parler, on avoit escrit, sur la superficie d'un carré de ceste fontaine, les mots qui suivent :

« *Eudoni, Aquitaniæ duci, ob fidas et opportunas suppe-*

1. Quartier ainsi nommé des nombreux ouvriers qui s'y livraient à la fabrication des crochets.

2. Ce *Mars bravasche* (sanfaron) était une allusion assez originale aux anciens partisans de la Ligue, aux mécontents, comme le vicomte de Turenne et autres. C'était un avant-goût des caricatures et des satires de la Fronde.

*tius Carolo Martello, in clade T
mum, præstitus, Greg. III Pont
stemmale, pardum aureum, in
populusque Lemoricensis hos lap*

« Et plus haut :

Sors des lieux souterrains,
Plus claire que l'argent fais re
De doux, coulans ruisseaux ad
Où passe ce qui est au monde

« De là, Sa Magesté passa au-de
sçavoir : celle où sa justice, com
la ville, est exhibée; et au-dev
justice est rendue sous son
France, à ses subjects; et après
Brueilh¹, à l'arrivée duquel on
portailh ayant l'entre-deux voi
porte de la basse-cour, et recor
riers et d'autre verdure. A la c
escu de France à fonds d'azur
dres, à double rang de coquill
beau lustre, avec un ange de cha
gauches eslevées une couronne in
de cest écu, pour signifier que
supérieur en terre, ains est in
royaume, qu'il ne tient, sinon de

« Traversant la cour du logis,
tal de l'entrée du grand escalier
avancement soutenu par des p
gros bouilhons de fleurs et autre
magnifique peinture. Sur le mi
estoyent aussi posés deux autr

1. Aujourd'hui l'intendance.



portant les armes de Navarre, et l'autre de la ville, au-dessus desquels se lisoit en lettres d'or :

« *Henrico quarto, heroi fortissimo et prudentissimo, quod, reconciliatis, pacatis subditorum animis, pace firmata, regnum regno restituerit, s. p. q. Lemovic. Popul. hilaritate publicatæ fidelitati perpetuæ.* »

« Sa Magesté, pendant son souper, ne prononça gueres autres propos que sur les particularités de ceste entrée, répétant souvent que tout ce qu'il avoit veu en cest acte luy avoit esté fort agréable, et que ce peuple avoit montré une merveilleuse affection à son service. M. de Villeroy rendit ce mesme tesmoignage aux consuls, leur disant qu'ils estoient obligés de rendre grâces à Dieu de ce que le roy estoit très-content du devoir que Lymoges luy avoit rendu. »

« Et le lendemain, pour l'accomplissement de ceste cérémonie, les consuls furent tous ensemble, vestus de leurs robes, et portant les marques et livrées de la ville, qui sont chapperons de damas rouge cramoyssi, présenter à Sa Magesté deux grandes médailles d'or, du poids de douze marcs, mais burinées et gravées avec tant d'artifice, qu'il faudroit que j'empruntasse le burin et la main mesme de l'ouvrier ¹ pour en tracer ici la figure, afin de n'obmettre rien de leurs ornements, n'estant possible de suivre avec la plume la subtilité de la main du maistre qui s'estoit esgayé à rendre ces pièces excellemment rares et parfaitement angulières. En la première, on voyoit le portraict du roy, armé de toutes pièces, monté à cheval, qui sembloit bondir à travers une grande armée, battre et abattre tout ce qui se présentoit au-devant de Sa Magesté pour faire résistance et s'opposer à ses triumphes, tel qu'on l'a veu d'autres foyz

1. Le présent du roy, fait par les masboreaui, aux despens de la ville.
(Note de l'auteur de ce discours.)

et admiré au retour d'une infinie de victoires, tout couvert et chargé d'armes. Et, droit à l'opposite de Sa Majesté, un bouclier sur lequel estoient gravées les armes de France, presque aux pieds de Sa Majesté, les armes de la ville. Tout autour de ceste première médaille, on pouvoit

« *Henrico quarto, regi christiano christissimo, s. p. q. Lemoric.* »

« Comme ceste première estoit l'on avoit creu qu'on ne pourroit trouver une médaille plus chère et à l'honneur d'un Dauphin, digne fils d'un si digne Roi, lequel promettoient à la France de lui faire jouir et goûter sous le règne de Louis, duquel il est véritablement porté le nom. C'estoit donc le portrait du Dauphin, qui estoit excellemment gravé sur la médaille, ayant un pied sur la médaille, porté et soutenu par un dauphin, qui gayer davantage le long du bord de la médaille et roicturer sur son dos une si grande plaque, laquelle le rendoit tout hautesse de poissons qui se voyoient à sa surface de ce moyteux élément, pour signifier que ce jeune prince s'estoit fait maître de la terre et la mer peuvent commander par après approprié une belle palme, qui est le vrai symbole des grandes victoires. Et de la paix qui doit fleurir sous sa heureuse domination, après

voyoit encore pardessus deux anges, qui posoyent doucement sur sa tête un riche double diadème; et plus haut une aigle suspendue en l'air, sortant d'une nuée, qui de mesmes faisoit tomber dessus sa teste une couronne impériale, pour présage certain que tout fléchira un jour sous la puissance de ce généreux aiglon de la France. Le circuit de ceste seconde médaille estoit entourné de ceste devise :

Jam Caelum imperii dignum te signat honore.

Nusquam abibo, et tutum patria te sede locabo¹.

« Le peu de temps qu'on avoit assigné à l'ouvrier ne luy avoit peu donner le loysir de rendre ces deux pièces en la perfection qu'il avoit désignée; et, parce que le roy estoit sur son départ, les consuls pour ce manquement ne voulurent manquer à ce dernier devoir : ains, après une semblable submission, prosterné aux pieds de Sa Majesté, M^r Jehan Martin, prévost des consuls, luy offrant ce présent, luy harangua en ceste manière qui suit :

« Sire, vos très-humbles et obéyssants subjects et serviteurs supplient très-humblement Vostre Majesté de les excuser s'ils ne rendent à vostre grandeur le devoir qu'ils sont tenus; imputez-le, s'il vous plaict, au deffaut d'impuissance, non de bonne volonté. Et, comme nos actions ont failli à nostre devoir, le peu que nous offrons à Vostre Magesté est encore défectueux par la faute de l'ouvrier et peu de temps qu'il a eu. Nous amanderons, Dieu aydant, les fautes; et parce que la grandeur des monarques est immortelle, par la liberalité qu'ils exercent envers leurs subjets, et que Vostre Magesté, au camp d'Aubervilhers, confirma les privilèges que le roy Charles cinquiesme, surnommé le Sage, nous donna estant en vostre ville de Lymoges, l'an 1421¹, nous supplions très-humblement Vostre Magesté que, pour

1. Richelieu se chargea de la grande mission ici attribuée à Louis XIII.

laisser à nos successeurs une perpétuelle mémoire que vostre ville de Lymoges a esté augmentée par la présence d'un si grand roy, auquel nous sommes doublement redevables, de nous donner les mesmes franchises qu'aux autres villes capitales pour le faict des tailhes et francs-fiefs ; et tout le peuple redoublera ses vœux à la divine Magesté pour vostre santé et prospérité et de monseigneur le Dauphin. Sire, c'est la mesme chose que Vostre Magesté nous fit donner par Charles IX ; mais les troubles ont empesché que le don n'aye sorti à effect. »

« Le roy, après avoir veu et admiré ensemble ces deux médailhes, les fit voir aux princes et grands seigneurs qui estoyent près de sa personne ; et par après les remit es-mains desdicts consuls, leur disant : « Faites-les parachever, et me les envoyez au plus tost. Quant à vos demandes, « j'en suis memoratif que vous m'avez offert vos cœurs. « Faictes dresser vostre requeste, j'en communiqueray à « mon conseil ; j'y apporterai ce que pourrai. » Depuis, Sa Magesté a libéralement octroyé l'exemption des francs-fiefs en faveur de ceux qui ont esté, sont et seront consuls de Lymoges et de leurs enfants qui seront vivants lors de la taxe desdicts francs-fiefs ¹ ; de quoy, après plusieurs autres grâces et faveurs, Lymoges est obligé à Sa Magesté, laquelle partit de Lymoges le dimanche 23 octobre 1605. »

L'année suivante, Henri IV, qui se disait naguère « le plus pauvre gentilhomme de son royaume, » réunit à la couronne sa vicomté de Limoges, le dernier des grands fiefs qui en fût encore séparé. Alors fut fondée l'unité nationale à laquelle avaient travaillé tous les descendants de saint Louis ; et n'est-ce pas pour avoir renié ses glorieuses tradi-

1. Les droits de francs-fiefs étaient payés par les roturiers une fois tous les vingt ans ; ils équivalaient à une année de revenu.

tions que la France, depuis quatre-vingts ans, joue sa fortune aux orages des révolutions, pleure aujourd'hui la perte de deux de ses plus belles provinces, la Lorraine de Henri II, l'Alsace de Louis XIV, et se demande, dans ses patriotiques douleurs, au prix de quelles nouvelles épreuves la Providence lui aidera à recouvrer ces deux fleurons de sa couronne?

APPENDICE

II

Institution de l'office de maire de Limoges.

(Page 102, t. II ¹.)

Les chroniques manuscrites de Limoges nous font ainsi connaître l'érection d'une mairie qui devait remplacer les consuls :

« A cause des grandes divisions qui furent à Limoges la présente année (1470) pour la nomination des consuls, le roy envoya en la dite ville maistres Pierre Sorizay et Simon David, sieur de Saint-Pierre, maistres des requêtes en son hostel, qui connoissant la discorde procéder de plusieurs gens de petite réputation, estre reçues à donner leur voix à l'eslection des consuls, lesquels faisoient des gens incapables de ceste charge, pour ceste cause fust changée la forme de faire, et furent eslus cent des plus notables et apparens bourgeois de la ville, qui furent appelés *centenaux*, auxquels fust attribuée l'autorité d'eslire des consuls, et, pour tenir la police en crainte fust eslu un prévost criminel de la dite ville, Balthazard Dupeyrat, lequel fust augmenté de gages selon sa qualité, et de plus on sodoya des gagiers pour le servir.

« Et advenant l'an 1476, François de Pontbriant, natif de Bretagne, seigneur de la Villate, en Limousin, à cause de sa femme, à l'instigation d'aucuns particuliers habitans indignés de ne pouvoir gouverner les deniers communs de la ville à leur appétit, il impétra du roy, l'office de maire sa vie durant en ladite ville, à 600 livres de gaiges chascun an. Combien qu'il y en eust, ny ouï parler en la dite ville dont fut mémoire d'icelluy office : le chancelier Doriole lui dépécha en faveur de ce que le dit Pont-

1. Le numéro 1. des pièces justificatives, se trouve à la fin du premier volume.

briant avoit grande autorité du roy, par quoy le roy luy octroya telles lettres qu'il sceut demander, en donnant à entendre au roy telles choses qu'il fallust, que l'office demeura, dont fut prime possession et changement de gouvernement en la dite ville, laquelle d'antiquité avoit esté administrée par douze consuls et tout ce fut transmué en sept échevins qui estoient esleus par soixante-quinze conseliers, et douze personnaiges, desquels le dit maire et sous maire eslisioient sept eschevins, tels que bon luy sembloit, qui gouvernoient un an seulement, comme faisoient les consuls : quant au maire, c'estoit un office créé à la vie dudit Pontbriant, qui substitua pour la juridiction tant civile que criminelle, pour icelle exercer, un sous maire, nommé Lachasne Breton, qui la garda sept ans, tant que les habitants cognoissant ce gouvernement estre leur totale ruine et destruction du public, se portèrent pour appellans, tant de l'érection de l'office de maire, que de la substitution de sous maire, que aussi de la prise de possession et autres choses de nouveau introduites contre les privilèges de la ville. »

« Charles VIII estant à Beaugency supprima le maire de Limoges, destituant François de Pontbriant et son substitué, remettant les consuls comme devant, en leur premier estat, confirmant les privilèges octroyés par son ayeul Charles VII, et autres ses prédécesseurs, aux habitants de Limoges. Alors, la commune restituée en sa première forme et liberté, ne voulut attendre à faire l'élection des nouveaux consuls, au vingt-deuxième février, suivant l'ancienne coutume observée il y avoit cent ans, mais sitôt qu'ils eurent reçu les lettres, qui fut le septième décembre, se procédèrent à l'eslection, et depuis l'on continue. » (Chron. mas.)

111

Franchises des Consuls de Limoges.

(Page 135. t. II.)

Il est assez difficile d'assigner une date précise à la rédaction des coutumes de Limoges qui durent être observées durant tout le moyen âge, mais à titre de tradition de ce qui restait en usage depuis le municipio romain. Il est probable que ce fut sous Henri II, roi d'Angleterre, devenu suzerain du Limousin par suite de son mariage avec Alienor, héritière des comtes de Poitiers et ducs d'Aquitaine. Ce ne fut qu'en 1260, que Henri III,

sur la demande des consuls, confirma les privilèges et coutumes dont ces magistrats avaient joui jusqu'à cette époque. Selon quelques mémoires manuscrits, ces coutumes auraient été aussi confirmées par Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, et par Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, mais rien de cette époque ne reste de la transcription de ce code communal. C'est aux archives de Pau, citées souvent dans cet ouvrage, que nous empruntons la version romane que nous donnons ici.

« Oduart per la gracia de Dieu, rey d'Anglaterra, senhor d'Hybernia et de Guyanna, a totz als quals las presens letras verrant, salut. Nos avens regardat las letras patens e manifestas deu seneschaud de Lemozi, e depayto per lo tres noble e sobrexellen prince, nostre senhor lo rey d'Anglaterra, senhor d'Irlanda et de Guyanna, au bayle deu rey en Lemozi, e a Johan de Rocheyrolas, e a Guilhem Papereat lo vieilh, e a Guilhem Paperet la jono, Hestene Senart, e a toz aultres sirvens deu rey mon dich senhor. »

« Nos avens viltz unas letras deu notble et puissant senhor, monsenor Joh Chandos, vescomte de Sanh-Sauvador, loctenent general en las partidas de Franssa per mon avant dieh senhor, saeladas de bon sael en cera verda; en las quals se comsta en aquesta forma : Johan Chandos, vescomte de S. Sauvador, loctenent en las partidas de la Franssa, per nostre senhor lo rey d'Anglaterra, senhor d'Hybernia et de Guyanna, a totz a queus a qui las presens letras pervenrant, e per avenir verrant, en Dieu salut, e perpetual fermetat a las presens donar. Fazens vos assaber, que nos letras deu tres notble recordatio de mon senhor Henric say en reyra rey d'Anglaterra e dux de Guyanna, de son gran e entegre e en adier seeu seyladas, no razas ny concelladas, ny afo-ladas, ny en nichild corompudas, avens vis e fachas veyre diligemment per nostre cosselh, contenen en la tenor que sen secq :

« Henric per la gracia de Dieu, rey d'Anglaterra, senhor d'Hybernia e dux de Guyanna, a sos molt amats e fizels cossols, e a tota la communitat deu chastel de Letmoges, salut en Dieu eternal. La peticiou a nos presentada per vostres procuradors legitimement per vos en aquest sach constituat, contenia, que las vestras costumaz e libertas, franchezas e totz vestres usaiges e vestres aultres drechs deus quals en temps passat avetz usat, nos volguessam confermer. Las quals se tenen en la tenor dessoubs dicha. »

Les coutumes énumérées à la suite de ce rappel de confirmation antérieures furent écrites dans la même langue, celle que parlaient les habitants de Limoges, bourgeois, consuls et artisans. On trouve en effet la version romane dans un coutumier général cité par l'abbé Nadaud qui porte en titre cet énoncé : —

« Ayssu sont las ordennansas e franchises de la vila e chastel de Lemoges, approbadas, donnadas e consermadas per Henri Jadis rey d'Angleterra, senhor d'Irlanda e de Guyanna, e per Oudoart prince de Galas et de Guyanna, filh avant nat deu dich Oudoart, rey d'Angleterra, e per Charle, la gracia de Dieu, rey de Frans-a. » Évidemment cette suscription se rapporte au temps où Charles V confirma les coutumes sur le vu de la version romane qui existait alors, mais que les légistes avaient dû, depuis plusieurs années, remplacer par la version latine, comme plus facilement comprise par les juridictions devant lesquelles étaient portés les différends. Ces mots qu'on lit dans les premières pages d'un manuscrit sur parchemin conservé à l'hôtel de ville de Limoges, et qui renferme un certain nombre de lois écrites en langue romane : « *hoc totum factum fuit anno Verbi incarnati M.C. XII.* » semblent prouver que ce fut en effet à cette date, sous le règne de Jean sans-Terre, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, que les consuls de Limoges commencèrent à écrire les coutumes dans la langue du pays, pour se dispenser de faire l'application des lois romaines au moyen d'enquête par tourbe, ou affirmation d'un certain nombre de personnes qui déclaraient que c'était bien la loi consacrée par l'usage. Quant au texte original, tout porte à croire qu'il fut rédigé primitivement en langue limousine, comme on le trouve dans le manuscrit de l'hôtel de ville et dans celui communiqué à l'abbé Nadaud par M. Lamy-Deluret (secr. du grand séminaire), puis traduit en latin par les légistes. On en trouve un certain nombre d'articles à la suite des confirmations rapportées plus haut, et tous relatifs aux droits des consuls ; mais ensuite, pour ce qui regarde la législation proprement dite, on ne les trouve plus que çà et là disséminés dans diverses masses de procédure qui font partie des archives de Pau ; aussi n'avons-nous pas la prétention de les donner dans leur ordre primitif, si toutefois il y eut un ordre régulier dans le code où ils furent transcrits, car, selon nous, cette transcription ne dut se faire que très-irrégulièrement. Voici les textes latins que nous avons relevés :

Electio consulum.

1^o Scilicet quia communitas vel universitas dicti castri vel ejus consules, nomine ipsius communitatis, eligunt et creant consules singulis annis in dicto castro.

Sigillum consulum.

2^o Item. Quia consules dicti castri habent sigillum commune sub nomine consulatus castri Lemovicensis, quo utuntur in

contractibus et obligationibus et omnibus aliis negotiis in curia ipsorum consulum et universitatis, seu communitalis predictae, et etiam privatarum personarum, seu singularum dicti castri, et aliarum quarumcumque, cui sigillo in predictis et aliis casibus statur et reditur in iudicio et extra in iudicium, et fides plenarie adhibetur.

Collecta, sive Tallia.

3^o Item. Quia dicti consules nomine susdicte communitalis, faciunt, levant et exigunt, vel per alios, collectam sive talliam, singulis de dicta communitate, de rebus mobilibus et immobilibus, quando vident expedire.

Archa communis.

4^o Item. Quia consules et communitas dicti castri habent archam communem, et domum communem et armaturas communes.

Fidelitatis iuramentum.

5^o Item. Quia consules dicti castri recipiunt iuramenta publice fidelitatis de communitate ejusdem castri, singulis annis, de parendo et obediendo eisdem, et de stando mandatis et cognitioni eorum.

Exercitatio juventutis.

6^o Item. Quia habent, ducunt et faciunt exercitium dictae communitatis, quando placet eisdem.

Jurisdiclio consulum.

7^o Item. Quia dicti consules pro se et nomine dicte communitalis, homicidas, latrones, incendiarios et alios malefactores, seu delinquentes, vel etiam suspectos de maleficio vel delicto, arrestant et faciunt arrestare et capere faciunt, et in carcerem suum ponunt et retrudunt, et capi et retrudi faciunt, et bannitos et retrusos retinent et retineri faciunt, et questionibus supponunt ubi delicti qualitas oxigit questionem ¹. — Item. Quia dicti consules super delictis et maleficiis latenter commissis, ex officio suo inquirent in dicto castro et ejus pertinenciis : et cum inve-

1. Les consuls, dans un procès intenté contre eux par l'abbé de Saint-Martial, qui leur reprochait d'avoir fait arrêter un homme sur les dépendances de son abbaye, s'appuyèrent sur cet article de leurs privilèges rédigé en langue romane et qui complète celui-là :

« Com los consols deu chastel de Lainoges poden punir de tols delitz.

« May que combe, que aux privilégis dessus dichts, soit contengut que li consols pognessan eus enformer de maleficia fachs en chastel e en sas appartenences, e punir los malfaytors; volt e entre lo dich prince (le prince de

merint delinquentes, puniunt eos et punire faciunt secundum qualitatem delicti.

9^o Item. Quia dicti consules, hujus modi delinquentibus condemnatis ad mortem, vel ad pœnam sanguinis, vel fustigationem, vel alterius pœnæ corporalis, pœnas hujus modi intelligunt aut infligi faciunt et imponi.

10^o Item. Quia dicti consules habent carcerem et furcas nomine suo et dictæ communitalis.

11^o Item. Quia quando vigentis vel præpositis dicti castri, vel eius servientibus est facta aliqua injuria, vel violentia ab aliquo de dicta communitate, ipsi conqueruntur super hoc consulibus, et ipsi consules audiunt et cognoscunt super hoc, et etiam designant et faciunt emendare, quando inveniunt emendandum.

Potentia consulum.

12^o Item. Quia dicti consules dant tutores pupillis et curatores adultis non habentibus, et ad lites, decernunt alimenta pupillis et viduis in dicto castro, et aliis personis quibus alimenta sunt decernenda.

13^o Item. Quia dicti consules faciunt statuta et banna in dicto castro, prout vident expedire, et quia dicta statuta et banna faciunt publicari et proclamari in dicto castro, per proprios præcones. (*Per les propres hachados*)

14^o Item. Quia dicti consules exercent in dicto castro et ejus pertinentiis ea que sunt simplicis jurisdictionis, cognoscendo de causis pecuniariis, et ex officio suo faciunt restituere salaria nutritibus, servientibus et ancillis, et mercedes operariis qui locant opera sua, quum eis super hoc requisiti sunt, et mercatoribus qui ad dictum castrum res venales apportant, prolia rerum quas vendant, restituere faciunt, quum emptores reddere contradicunt.

15^o Item. Quia dicti consules hujus modi statuta et bona observari faciunt in castro dicto et puniunt non servantes.

16^o Item. Quia dicti consules, nomine suo et dictæ communitalis, habent pondera ad que ponderant et ponderari faciunt, quando vident expedire, panem venalem qui fit in dicto castro, secundum formam : puniunt et mulctant, punire et mulctare faciunt falsantes mensuras, ulnas et cubitos in dicto castro.

Les deux parties de ces nobles lettres, que l'on a vues au pouvoir de far informacion, envoier et ponir de tota delitz et contrach fact au dict chastei e chastellania de Lemotges, jussayes que aus dits principas seous de la dicta chastedauna, ne fussent fait aucun espreme, mais en general de ses appartenances.

Il semble résulter de cette citation que les consuls recouraient plutôt à la rédaction romane de leurs privilèges qu'à la version latine.

16^o Item. Quia dicti consules de falsis mensuris, ponderibus, albis et cubitis cognoscunt, mulctant et puniunt ad suum arbitrium juxta qualitatem delicti, et nullus alius in dicto castro.

17^o Item. Quia dicti consules, nomine suo et dicte communitatis, habent ad portas dicti castri, pondera ad quæ ponderatur bladum quod portatur ad molendinum, et farina quando reportatur de molendinis : et habent singulos obolos ab illis quorum bladum ponderatur : et si subtrahat unum sit aliquid, vel fraus commissæ in dicto blado, ipsi consules cognoscunt, mulctant et puniunt ad arbitrium suum, juxta qualitatem delicti.

Proprietates publicæ.

18^o Item. Quod dicti consules tenent et possident omnia ea quæ sunt publica seu communia dicte communitatis in dicto castro, videlicet : muros, portas, claves portarum, turres, fortalicia, fortata et stagna, et ista omnia pertinent ad eosdem ; et ipsi ponunt custodes de die et nocte in prædictis et in vicis et plateis et carceris dicti castri et prædicta reparant et reparari faciunt ; et pro clausura muri qui est circa abbatiam sancti Martialis habent et percipiunt ab abbate loci ejusdem, singulis unius decem libras.

19^o Item. Quia dicti consules habent stalla in dicto castro, in quibus venduntur panes et carnes, et inde dicti consules levant et percipiunt redditus annualium.

20^o Item. Quia dicti consules custodiunt et custodire faciunt mesteria draperiorum, sutorum, pellipariorum, carnificum et piscorum, et alia mesteria facientium et exercentium in dicto castro. Dicti consules mulctant et puniunt falsantes dicta mesteria et delinquentes in eis in dicto castro.

21^o Item. Quia dicti consules ponunt et statuunt custodes et baylivos juratos ad providendum ne carnes corruptæ seu vitiosæ, nec pisces corrupti seu vitiosi vendantur in dicto castro ; et quando secus factum est, mulctant et puniunt.

22^o Item. Quia dicti consules cum consiliariis dicte communitatis, singulis annis, factis vindemiis, laxant et statuunt commune forum vini et bladi, quando vident expedire, et super hoc statuitur taxationis eorum in dicto castro.

Custodia vicorum.

23^o Item. Quia dicti consules nomine suo et dicte communitatis habent custodiam dicti castri et vicorum et apertinentiarum ipsius, et hominum habitantium in dicto castro et pertinentiis suis.

24^o Item. Quia dicti consules, nomine suo et dicte communi-

latis, habent in fossatis dicti castri cuniculos et pisces in defensione sua, de quibus faciunt quod volunt ¹.

25° Item. Quia dicti consules, nomine suo et dictæ communitalis, faciunt et reparant et emendant stagna et pavimenta dicti castri ad aquandum et extinguendum ignem, cum est incendium in dicto castro, et ad alia necessaria dicti castri. Et dicta stagna sunt ad opus dictæ communitalis, et consules habent claves stagnorum prædictorum.

26° Item. Quia dicti consules, ratione consulatus et communitalis, faciunt sedilia in plateis et quadriviis dicti castri, in quibus plantant et plantare faciunt arbores ad inumbrandum et refrigerandum tempore æstivo, ad decorem castri ejusdem, quando volunt.

27° Item. Quia dicti consules, de die vel de nocte, claudunt et aperiunt portas dicti castri, quando vident expedire, et per alios, quando volunt, claudi faciunt et etiam aperire. (*Vidimus, aux archives de Pau : F. de la vicomté de Limoges.*)

Les consuls n'entraient en charge qu'après avoir prêté serment en cette forme : — « Messignours, vous juras sur los saints evangelis de Dieu, que aquesta villa vos tendreys et gardareys a vostre podeys, soubz la vraye e bonno subjection et obeysance deu rey, nostre souverain seignour; et que be e leulment vous portarez soin au gouvernement de la villa, lo be vous y procurareys, lo mal vous evitareys, et la garda, justissa, polissa e austras chousas et besounhas appartenen au be de la dicha villa, vous fareys et fareys far a vostre podeys, e per baino ou favour lo contrari no fareys ni far no suffrirey, e bon compte et reliquat a la fin de vostre annado, vous rendreys. Et de la voluntat e consentement de la gens de la villa, e per lor election eyssi facha, nos vous instituem cossols et governadors de la dicha villa et deus habitans d'ela, per ung an, e vous en metent en possession, prengant Dieu que per sa gracia vous en do jouvir et nous tous. » (*Mss. du Parchemin de l'hôtel de ville.*)

1. La ville était entourée de fossés qu'on remplissait d'eau en temps de guerre, mais le plus souvent ils étaient à sec, et alors on y nourrissait une assez grande quantité de gibier. Aussi lisons-nous dans un registre consulaire qu'en 1523, les habitants de Limoges offrirent au seigneur de Lastours, gouverneur du Limousin, « un beau serf que avoient nourry dans leurs fossés. »

IV

Chronologie des émailleurs, argentiers et peintres vitriers de Limoges¹.

(Page 137, t. II.)

- 1° Abbon, argentier monnayeur, VI^e siècle.
- 2° Eligius (saint Éloi), argentier monnayeur, VII^e siècle.
- 3° Tillo (saint Théou), argentier monnayeur, VII^e et VIII^e siècles.
- 4° G. Alpais, *magister*, argentier, XIII^e siècle.
- 5° J. Bartholus, XIII^e et XIV^e siècles.
- 6° Nardon Pénicaud, argentier, né sous Louis XII, ouvrit l'époque de la Renaissance par des œuvres d'art d'un grand prix. — Monogrammes NP. IP. : revers incolore. — Poinçon PL.
- 7° Guillaume Varacheau ; Jean Varacheau ; Martial (Marsau), dont les ouvrages ne sont pas connus, XV^e et XVI^e siècles.
- 8° Pierre Verrier, orfèvre émailleur, auteur du magnifique reliquaire qui renferme les reliques de saint Martial, d'après cette inscription :

L'AN MIL.CCCC.III VINGTS ET XVI.
 EN JUNG. FURENT DE CÉANS DU THESOR.
 PRINS POUR LE CHIEF METTRE A SON AISE.
 XII MARCS D'ARGENT, II ONCES VIII DEN. D'OR
 ET TOUT PAR LE CONVENT ACCORT.
 LE BON ABBÉ JOUVIOU AULBERT.
 ST. MARTIAL NOUS TE PRIONS FORT.
 QUE PARADIS NOUS SOIT OUVERT.

Ce coffre fîst Pierre Verrier.

9° Nardon Pénicaud, comme orfèvre, avait un poinçon couronné, portant L. P. (Léonard Pénicaud). On lui doit, comme peintre-verrier, le magnifique vitrail de Saint-Pierre, et d'autres avec le monogramme PP, et le poinçon PL, 1555.

10° Jean Pénicaud. Monogramme IP ; poinçon PL, 1544.

11° Pierre Courteys, regardé comme le premier de la famille des émailleurs de ce nom, sous François I^{er} et Henri II. Monogramme P.C. Quelques-uns de ses tableaux de grande dimension se voient au musée de Cluny.

1. Voir, pour l'appréciation des travaux de ces savants artistes, les curieuses études de MM. Maurice Ardant, et de l'abbé Texier.

12° Jean Courteys, peintre sur verre. Monogramme IC. Revers rouge marbré, 1531 à 1540.

13° Léonard Limosin, peintre du roi François I^{er}. Monogramme LL., fleur de lis. Revers incolore, 1530 à 1575. Ses deux frères François Limosin, peintre, 1579-1625 (monogramme FL), et Jean Limosin, peintre du roi, 1610-1635 (monogramme IL), nous ont aussi laissé quelques beaux ouvrages. A la même famille, mais moins connus, appartiennent Joseph et Bernard Limosin, ainsi que Vigier dit Callet.

14° Couly, pour Colin (Nicolas) Noualher, pour Noyher, consul de Limoges en 1513.

15° Pierre Tharaud, 1532, à qui on pourrait peut-être attribuer le monogramme TR.

16° Pierre Lamontrol, 1537-1539.

17° François Pollevé, argentier, 1537-1555. Monogramme FP. Revers bleu pâle marbré.

18° Martin Didier Pape, peintre, 1550. Monogramme MD.PP.

19° Pierre Peyré Raymond, le plus ancien artiste orfèvre, émailleur et enlumineur, de la famille de ce nom, 1622. Monogramme PR. Revers jaune. Martial Raymond, Joseph et Jean Raymond, 1598.

20° Hélie Poncet, 1552 à 1600. Monogramme PP. Poinçon PL.

21° Isaac Martin, xvi^e siècle (monogramme IM).

22° Jehan Court, dit Vigier, peintre, 1556-1557 (monogramme IC.D.V.). Revers incolore. Il a signé, à la date de 1556, une coupe représentant le Triomphe de Diane.

23° Suzanne Court, dont le principal ouvrage est une *Adoration des Mages*, signé : SVSANNE COURT. F, 1600 (monogramme SC).

24° Jehan de Court, peintre du roi, 1572-1601 (monogramme IDC.).

25° Jehan Fleurel, 1570. (Monogramme IF.).

26° Martial Courteys, peintre, 1570-1625. (Monogramme LI., fleur de lis).

27° Sire Léonard Limosin, peintre, 1579-1625.

28° Petit-Jean Court, dit Vigier, xvii^e siècle.

29° Noël Laudin, peintre, 1586-1681. (Monogramme NL.). Revers gros bleu.

30° Jean Laudin. 1616-1688. (Monogramme IL.). Revers violet foncé.

31° Valérie Laudin, 1622 à 1682. (Monogramme VL.).

32° Nicolas Laudin, peintre, 1628-1698. (Monogramme NL.).

33° Noël Laudin, 1657-1727. (Monogramme NF.).

34° Nicolas Laudin II, peintre, 1747-1749. (Monogramme NL.). Revers gros bleu.

- 35° Noël Laudin II, 1699-1710. (Monogramme NL.).
- 36° Jacques Laudin, 1663-1729. (Monogramme IL.). Revers gris cendré.
- 37° Jacques Noalher, 1605-1680.
- 38° Pierre Nouailher, 1657-1717. (Monogramme PN.). Revers bleu foncé.
- 39° Joseph Nouailher, 1726. (Monogramme IN.). Revers rouge.
- 40° Martial Nouailher, 1720-1735. (Monogramme NM.).
- 41° Bernard Nouailher, 1732-1748. (Monogramme BN.). Revers bleu foncé et rouge.
- 42° Jean Nouailher, 1748. (Monogramme IBN.). Revers gris-bleu.
- 43° J. B. Nouailher, 1782 à 1804. Revers bleu-noir.
- 44° Étienne Mersier, xvii^e siècle. (Monogramme EM.).
- 45° J. B. Poillevé, 1694. (Monogramme MA, et MA enlacés.)

FIN DU TOME SECOND

T A B L E

DES

PRINCIPAUX NOMS D'HOMMES ET DE LIEUX ¹

A

- | | |
|--|---|
| <p>Adalbert. comte. I, 73, 78, 82.
 — comte de la Marche. I, 208, 210, 228, 237.
 Adémar d'Escals, vicomte. I, 67.
 — abbé. I, 129.
 Adémar 1^{er}, vicomte de Limoges. I, 72, 115, 121, 123, 126, 128, 130, 147.
 — II, vicomte. I, 115, 121, 123, 126, 128, 130, 137, 147.
 — III, vicomte. I, 149, 153, 161, 170, 173, 180.
 — IV, vicomte. I, 181, 192.
 — V. I, 195, 200, 203, 205, 210, 216, 220, 223, 234, 238, 240, 245, 248, 252, 267.
 Adémar, fils de Gui 1^{er}. I, 84, 89, 95, 102, 106, 111.
 Adémar de Chabonais. I, 86, 93.
 Adémar de Maumont. I, 316.
 Adèle d'Angleterre. I, 68.
 Adeltrude. I, 69, 72.
 Adelphius. I, 23.
 Adrien. I, 22.
 Agnès de Montluçon. I, 195.
 — de Lastours. I, 107, 137.
 Agesinates. I, 6.
 AHENT. I, 99.
 Aiscelina. I, 76, 78.
 Aisnardus, abbé. I, 59.
 AIXE. I, 128, 162, 204, 235, 240, 243, 287, 327, 330, 332; II, 42, 203, 210, 236, 295.
 Alain d'Albret. II, 28, 113, 121, 128, 129, 130, 134.
 Alain, dit le Grand. II, 28, 91, 100.
 Alaric II. I, 24.</p> | <p>Albéric, archevêque. I, 284.
 Albert, abbé. I, 184; II, 114.
 ALESIA. I, 11.
 ALERESIA (la tour d'). II, 50.
 Aliénore d'Aquitaine. I, 174, 191, 197, 211, 213, 222, 265.
 Alexandre II, pape. I, 119.
 Alix de Mortemart. I, 279.
 ALLASAC. I, 58, 145.
 ALLOIS (les). II, 273.
 Almodis. I, 79, 83.
 Alphonse de Castille. I, 308.
 Amalius. I, 25.
 Amaluin, abbé. I, 312.
 Amaury II, roi de Jérusalem. I, 266.
 Amanieu d'Albret. II, 91.
 Ambars, capitaine. II, 202.
 AMBAZAC. I, 34, 97; II, 304.
 Amblard de Plas. I, 306.
 Amblard, évêque. I, 178.
 Amblard, abbé. I, 184.
 Amélius, abbé. I, 314.
 ANDECAMULENSES. I, 15.
 Audelay. II, 232.
 André de Boisse. I, 283.
 Anjou (duc d'). I, 7.
 Anizé. II, 219.
 Anne, vicomtesse de Rochechouart. II, 119.
 Anselme, évêque. I, 68.
 Antoine de Navarre. II, 186.
 Antoine de Padoue (St). I, 292, 297.
 Antoine de Bonneval. II, 129.
 Antoine de Bourbon. II, 160.
 Antoine de Valon. I, 306.
 Antonin-le-Pieux. I, 22.
 Archambaud III, de Turenne. I, 91, 107, 111.
 — 1^{er}, de Comborn. I, 135, 196, 198.</p> |
|--|---|

1. Les noms de lieux sont en petites majuscules. Nous ne donnons ici que les plus importants, pour ne pas trop étendre cette nomenclature.

- Archambaud II. I. 12, 134, 141.
 — III. I. 143.
 — V. I. 225, 229, 231.
 — VI. I. 264.
 Archambaud-le-Barbu. I. 18.
 — de Périgord. I. 295.
 — IV. II. 65.
 Archambaud de Peleux. I. 234.
 Arrablay Guillaume. II. 298.
 Aredius (saint Yrieix). I. 24, 30.
 Arènes (porte des). II. 77.
 Argentré, évêque. II. 144.
 Arius. I. 23.
 ANNAC. I. 106, 142, 156, 244, 262.
 Arnaud, Daniel de St-Léonard. II. 23.
 Arnoul. I. 20, 24.
 Artur de Richemont. I. 331, 343, 347, 359.
 — de Bretagne. I. 73.
 ATTANUM. I. 31, 36.
 AUBEROCE. II. 43.
 Aubusson (Pierre d'). II. 104.
 Audebert, comte de la Marche. I. 351.
 — II. I. 111.
 Audier, Pierre, sénéchal. II. 21, 269.
 Audouin de Lostrange. I. 307.
 Audouin Aubert. I. 383.
 AUGUSTORITUM. I. 8, 12.
 Auhespine, évêque. II. 228, 259, 279.
 AUREIL. I. 125.
 ASTAILLAC. II. 263, 302.
 AUBIAC. I. 34.
 Auriol, chancelier. II. 103.
 AUSRITUM. I. 5.
 ARVERNI. I. 6, 10.
 AIGREPERRE. II. 232.
 Aymar, abbé. II. 29.
 Aymar de Laron. I. 106.
 Aymeric Osto-Francus. I. 79, 109.
 — de Rochechouart. I. 88, 110.
 — III. de Rochechouart. I. 49.
 — VI. I. 282, 295.
 — VII. I. 279.
 — VIII. I. 295.
 — IV. I. 155.
 Aymeri de la Serre. I. 309, 324, 352.
 — de Châteauneuf. I. 309.
 Aymeri Paule. I. 309.
 — de Malemort. I. 311.
 — IX. de Rochechouart. I. 318, 341.
 — XI. de Rochechouart. I. 352.
 — de la Marche. I. 130.
 — Gilbert. II. 243.
 — Aymeric Carlin, évêque. II. 16, 22.
 Aymerigot-Marcel. II. 27.
 Aymeri Fabri, abbé. II. 20.
 Aymeric du Brouil, abbé. II. 29.
 AÏEN. I. 192, 361; II. 41, 120.
 Aymon, archevêque. I. 118.

B

- Balaguer, d'Uzerche. II. 164.
 Balthazar de Peyrat. II. 104.
 Balure. II. 104.
 Bardes. II. 80.
 Barny, juge. II. 164.
 Barthélemy, prieur de Chalais. I. 289.
 Barthon, Pierre. II. 111.
 — Jean. II. 101, 106, 110, 112.
 Barthon de Montbas. II. 115.
 Baud, consul. II. 189.
 Bayard, Jean. II. 48.
 Barlagiera. I. 276, 280.
 Béatrix, de Normandie. I. 144.
 Béatrix de Montfort. I. 348.
 BEAUBREUIL. II. 153.
 BEAUSIEU. I. 87.
 — (Pierre de). II. 120.
 Beauchamp. II. 164.
 Beaupoil, Julien. II. 85.
 Beaure, Joseph. II. 164.
 Beaufort, Pierre de. II. 89.
 BEAULIEU. I. 108, 358.
 Beaupoil de Saint-Aulaire. II. 173.
 Beaumont (de). II. 324.
 BECHADE. II. 306, 322.
 Béchaumeil. II. 164.
 Belchi, ministre protestant. II. 164.
 BELLAC. I. 73, 78, 83, 106, 209, 350; II. 67, 164.
 Bellat, Pierre. II. 206.
 BELLE-VUE, château. II. 79.
 Beljay (cardinal du). II. 152.
 BÉNÉVENT. I. 103; II. 91.
 Benoit, chorévêque. I. 74.
 Benoit, Jacques. II. 164.
 Benoit, Pierre. II. 299.
 Benoit, Martial. II. 164, 224.
 Benoit, Pierre. II. 116.
 Bernoudet, Martial. II. 72, 221.
 Bernoudet, Gauthier. II. 163.
 Bernoudet de Crozières. II. 119, 241.
 Bernardière. II. 53, 161.
 Bernard le Savène, évêque. I. 231, 248, 298.
 — de Veoladour. I. 312.
 — Gudonis. I. 373.
 — de Bonneval. II. 16, 29, 30.
 — de Lubersac. II. 24.
 — de Chabrol. I. 107.
 — de Saint-Yrieix. I. 144.

Bernard de Turenne. I, 181.
 — de Bré. I, 143, 160.
 — de Comborn. I, 145, 166.
 Bernard II, comte de la Marche. I, 182.
 — abbé de Terrasson. I, 184.
 — moine de Saint-Yrieix. I, 196, 199.
 — de Dorat. I, 238.
 — de la Séchère. I, 264.
 Bernard-Ithier, sénéchal. I, 289.
 BERNARDINS, seigneurie. II, 121.
 Bertaud Prinsaut. II, 111.
 Bertincourt. II, 15.
 BEYNAT. II, 307.
 Bertrand de Lantillac. I, 306.
 — de Cardaillac. I, 311.
 — de Lasteyrie. I, 373.
 — d'Abzac. II, 40.
 — de Champion. II, 43.
 — d'Arac. II, 73.
 — de Gourdon. I, 271.
 — de Born. I, 217, 227, 236, 257, 269, 273; II, 48.
 BESSENAC, église. II, 89.
 Bertrand, évêque d'Agen. I, 237.
 Bertrand I^{er}, archevêque. I, 214.
 BEUIL, abbaye. I, 287.
 BEYNAT. I, 16, 256, 318.
 BIENNAC. II, 31.
 Biron (le maréchal de). II, 286.
 Bituriges-Cubi. I, 6.
 Blanche de Castille. I, 303.
 — d'Aquitaine. I, 77.
 — de Rochechouart. I, 106.
 BLANCHE (la). I, 20.
 Blitilde. I, 72.
 BLOND. I, 7, 14.
 Bohémond d'Antioche. I, 353.
 BOISSEL. II, 96.
 Bonaventure des Perriers. II, 116.
 BONNISQUE, monastère. I, 187.
 BONNESSAIGNE, abbaye. I, 184, 241.
 Bondeval. II, 233.
 BOISEBREUIL, forêt de. II, 139.
 Borie. Martial. II, 209.
 BORIE (la). II, 205.
 BORT. I, 16.
 BOSCHERON, seigneurie. II, 121.
 Bothier, Jean, baron de Gimel. II, 355.
 Bothin-Mathias. II, 97.
 BOUBON, abbaye. II, 4.
 Bouchard de Bouchard. I, 306.
 Bouchaud, marchand. II, 61.
 Bouchet (du). II, 281.
 Boucicaut, maréchal de France. I, 384.
 Bouillon, Pierre, consul. II, 200.

Bouillon. II, 17.
 BOURDEILLES. I, 318; II, 340.
 BOUPESSE (la forêt de). I, 69.
 Bourbon (Antoine de). II, 166, 180.
 Bourbon (le duc de). II, 118, 127.
 Bouteiller (le). II, 28.
 BOUTEVILLE. I, 235.
 Boyol. I, 340; II, 168, 226.
 Bozon-le-Vieux de la Marche. I, 72, 82, 92, 165, 330.
 Bozon II, de Turenne. I, 182, 196.
 Brachet, Jean. II, 136.
 BRANTOME, abbaye. I, 83, 279.
 Breuil (le). II, 118.
 BREUIL, château. II, 178, 222.
 BRÉ. I, 73, 137, 223, 225, 300, 363; II, 130.
 BRIANCE (la), rivière. I, 7.
 BRIDIERS. I, 67.
 BRIGUEUIL. I, 67.
 Brissonet. II, 113.
 BRIVE. I, 16, 20, 28, 35, 202, 234, 356; II, 94, 184, 337.
 BROSE. I, 67, 77, 84, 89.
 Brosse (Jean de). II, 85, 188.
 Brunissende. I, 181.
 Burdin, moine. I, 149.
 Bussel, lieutenant. II, 159, 277.
 Busserolles. II, 353.
 BUSSIÈRE-BADIL. I, 87.
 BUSSIÈRE-BOPPY. II, 125.
 BUSSIÈRE-POITEVINE. II, 353.

C

Comarque (Jean de). II, 129.
 Cambiovicenses. I, 15.
 Cambridge (duc de). II, 8, 9.
 Caninius Rebilus. I, 12.
 Capelle-Biron (la). II, 318.
 Carbouillère. I, 77; II, 204, 351.
 CARS (les). II, 166, 237.
 Castel. II, 191.
 Catherine de Médicis. II, 231.
 Caumont de Piles. II, 232.
 CAVAILLAC. I, 72.
 CÉLON, château. I, 224, 228.
 CELLA (la) de Ventadour. I, 165.
 Céré, prédicateur. II, 209.
 CESSATEUR (SAINT-), église. II, 106.
 CHABANAIS. I, 33, 67; II, 299.
 CHALUS. I, 12, 16, 73, 137, 220, 270, 319, 321, 340, 363; II, 130, 340.
 CHALARD (le), abbaye. I, 154, 157; II, 41.
 CHALARD-COURBEFY. II, 29.

- CHALARD-PEYROULIER.** II, 23, 41.
CHALUSSET. I, 20, 73, 123, 268, 324;
 II, 26, 61, 72, 263.
CHAMPAGNAC. I, 86; II, 67.
CHAMBERET (N.-D. de). I, 184, 269, 326.
 Chamberet (le baron de). II, 344.
CHAMBON-SAINTE-VALÉRIE. I, 261;
 II, 80.
CHAMBON. I, 16; II, 81, 265.
CHAMBOULIVE. I, 16.
 Chamborant, seigneur de Lavaud. II,
 191.
CHAMPSAC. I, 86; II, 340.
 Chapfort. II, 164.
 Chandos. II, 4, 5.
CHAPELLE-FOUCHIER (la). II, 214.
 Chapelle (la). II, 119.
CHAPELLE-BLANCHE (la). I, 309.
 Charlemagne. I, 52.
 Charles-Martel. I, 46, 47.
 Charles-le-Chauve. I, 57, 59, 60.
 Charles VI. II, 26, 39.
 Charles V. II, 1, 4, 19, 24.
 Charles VII. II, 66, 74, 81.
 Charles VIII. II, 113.
 Charles IX. II, 212, 216, 224.
 Charles-le-Simple. I, 65, 71.
 — d'Anjou. II, 66.
 — d'Albret, comte de Dreux. II, 41.
 — de Blois. II, 46, 375.
 — comte de la Marche. I, 371.
 — de Bourbon. II, 66, 98.
 Charlonia (Pierre de). II, 164.
CHARROUX, abbaye. I, 54, 82, 114,
 117, 162.
 Chassagne (Antoine de la). II, 125.
CHASSENON. I, 44.
CHASTEAU-MILLAC. II, 133.
CHATEAU-CHERVIX. I, 101, 381; II,
 24, 161.
 Châteaubouchet. I, 373.
CHATEAUCEAU. II, 16.
CHATEAU-PONSAC. I, 86, 97; II, 305.
CHATEAUNEUF. II, 130.
 Châteauneuf (le vte de). II, 342.
CHATELET, château. II, 81.
CHATENET, prieuré. II, 122.
 Chaudieu. II, 126.
 Chaumont. II, 66.
 Chauvigny-Brosse (Marguerite de).
 II, 99.
 Chilpéric. I, 34.
 Chotard, orfèvre. I, 284.
 Christophe-Marsupino. II, 103.
CIEUX. I, 14.
 Cippes romains. I, 6.
- CITÉ (la).** II, 13.
CIVITAS LEMOVICUM. I, 5.
 Clément de Saint-Hilaire. I, 324.
 Clément V, pape. I, 361.
 Clément VII. II, 30, 43.
CLERMONT D'EXIDEUIL. I, 145.
 Clovis. I, 29.
 Clotaire I^{er}. I, 34.
 Coëlicomatus. I, 11.
COIROUX, abbaye. I, 187.
COLONGES. I, 58.
 Colomb, Français. II, 199.
 Colomb, juge. II, 25.
 Comborn (vicomtes de). I, 67, 71.
 — François de. II, 106.
 — Guichard de. II, 89.
 — Jean de. II, 89.
COMBORN, château. I, 33, 134.
COMODOLIACUM. I, 20, 73, 123, 268;
 II, 26, 61.
COMPREIGNAC. II, 15.
CONCORÈS, château. I, 269.
CONFOLENS. I, 67; II, 209.
 Constantin de la Sana. I, 177.
 — de Born. I, 107, 109.
CORRÈZE. II, 338.
COSTE-MÉZIÈRES. II, 320.
 Cosnac (Léonard de). II, 164.
COURBEFY. I, 301; II, 41.
 Court, dit VIGIER. II, 137, 194.
 Courty, Pierre. II, 137.
COUSSAC. II, 130.
CROSMIÈRE, château. II, 303.
COZES. II, 68, 235.
CROIX-DU-BREUIL (la). II, 253.
 Crozan (baron de). II, 256.
CUSSAC. II, 4.
- D**
- DALON,** abbaye. I, 156, 195, 229, 247,
 263.
 Daniau. II, 55.
 Dauphin de Roquetteville. I, 308.
 David, Simon. II, 101.
 Descoutures (Simon). II, 356.
 Deschamps. II, 198.
 Dietric, seigneur de Lastours. I, 72, 105.
 Disnematin (Hélie). II, 96.
 Dolmens, monuments gaulois. I, 8.
 Domnolenus. I, 37, 38.
DONZENAC. I, 314; II, 94.
DORAT (le). I, 78; II, 67, 106, 110,
 126, 365.
DOURNAZAC. II, 130, 340.
 Douhet (Martial). II, 183.

Dubouchet, consul. II, 164.
 Du Boys (Auguste). II, 136, 299.
 — (Marial). II, 226.
 — (Jean). II, 260.
 Dubreuil (Jean). II, 130.
 Duguesclin. II, 6, 10, 17.
 Durand. I, 11, 12.
 Durand, évêque. I, 11, 12.

E

Ebles, comte de Poitiers. I, 68, 69.
 Ebles, évêque. I, 70, 74.
 Ebles, etc. I, 107, 133, 135.
 Ebles II, de Comborn. I, 144.
 — de Ventadour. I, 176, 192, 194, 232.
 — abbé d'Uzerche. I, 183.
 — V, de Ventadour. I, 272.
 — VII, de Ventadour. I, 319.
 Echaizier (de). II, 232.
 Edebert, vicaire. I, 69, 72.
 Edouard I^{er}. I, 325, 340, 364.
 Edouard III. I, 380, 384.
 EGLETONS. I, 232.
 Eleonore de Cosnac. I, 264.
 — de Noailles. I, 264.
 — de Guise. I, 299.
 — sœur de Charles-Quint. II, 150.
 Elio Rudel. I, 302.
 — de Pérusse. I, 307.
 — de Marmort. I, 326.
 — du Maumont. I, 333.
 Elion de Thalay. II, 4.
 Emma, fille de Guillaume I^{er}. I, 73.
 — de Langes. I, 78, 99, 101, 173.
 — de Ségur. I, 90, 95.
 Engaule de Malmort. I, 105, 142.
 Eparchus. I, 2, 6.
 Ermengarde. I, 299.
 Eschavat de Chabanaix. I, 234.
 Eschavat. II, 64.
 Esclart (Marial). II, 200.
 ESTREUSE. I, 67.
 Etienne, abbé. I, 77.
 — comte de Thiers. I, 125.
 — de Borsac. I, 143.
 — abbé de Cister. I, 229, 262.
 Eulente d'Obazine. I, 185.
 Eulens. I, 45, 47, 63.
 Eulens. I, 23.
 Eulens, évêque. I, 164.
 Evodius. I, 22.
 Evodius ou Evatix. I, 15, 84.
 EXCEUIL. I, 166, 206, 223, 243, 260,
 360; II, 88, 131.
 EYMOUTIERS. I, 13; II, 26, 243.

II.

F

Fabius. I, 11.
 Farnes (Jean). II, 348.
 FAVARS. I, 58, 76.
 Faydet d'Uzerche. I, 220.
 FEIX-PAYLE. I, 17.
 Féréolus (Saint-Féréol). I, 35, 36.
 FIEUX. II, 100.
 Fiege (de la). II, 229.
 Fortunat de Poitiers. I, 23.
 Foucaud d'Archiac. I, 239.
 — de Chassaign. II, 129.
 — de Rochechouart. II, 103.
 — de Bonneval, abbé. II, 115.
 Foucaud de Lardimahe. II, 287.
 Foucherie (Pierre). II, 123.
 Fournier (Pierre). II, 111.
 FRAISSE (le), château. II, 192.
 François I^{er}, roi de France. II, 128,
 152, 156.
 — II, roi. II, 194, 200, 205.
 — du Peyrat. II, 164.
 — Dubois. II, 164.
 — de Gouttes. II, 168.
 — de Sully, seigneur de Bré. I, 382.
 — de Gimel, seigneur de Saint-Gal.
 II, 152.
 — des Cars. II, 152.
 Françoise de Bretagne. II, 89, 113.
 Fulcherus, Foucher, vicomte. I, 65,
 67, 180.

G

Gabart, troubadour. I, 360.
 Galles (prince de). II, 2, 6, 12, 13.
 — (princesse de). II, 14.
 Gallien de Pérusse. I, 373.
 Galot de Lastours. II, 121.
 Gallot de la Tour. II, 322.
 GARTHEP, rivière. I, 7.
 Gasto (Louis). II, 97.
 Gaspard Bureau. II, 81.
 Gaspard de Long. II, 338.
 — archidacre. I, 126.
 — de Paygibaut, moine. I, 319.
 Gaucelin de Fayet. I, 274.
 — de Pierre B. Mère. I, 119, 141, 162.
 Gaucher (Saint). I, 125.
 Gauthier Pradeau. II, 54, 56.
 — le Montaigne. I, 381.
 — de Perouse. II, 24.
 GENÇAL, château. I, 52.
 Gendrius. II, 353.
 GENSAC. II, 84.

20

Hildegair, évêque. I, 76, 93.
 Hilduin, évêque. I, 79, 84, 88, 90.
 HOPITAL-SAINT-JEAN. II, 389.
 Hugon (Jean). II, 226.
 Hugues, moine. I, 79.
 — de Bauze, évêque. II, 434.
 — de Gargillesse. I, 89.
 — de Comborn, évêque. I, 109.
 — abbé. I, 94.
 — de Cluny. I, 120.
 — de la Cert. I, 126.
 — de Gimel. I, 245.
 — de la Brosse, abbé. I, 280.
 — II, comte de la Marche. I, 295.
 — de Noailles. I, 307.
 — XII, de Lusignan. I, 329.
 — le Brun de la Marche. I, 354.
 — de la Roche. II, 7, 9, 12.
 — de Magnac. II, 46, 37.
 — de Roffignac. II, 38.
 — de Bayli. II, 85.
 — Roger. II, 303.
 Humbald, évêque. I, 128, 153.
 Humbert de la Porte. I, 264.
 Hunald. I, 48, 51.

I

Isabelle de Ventadour. I, 303.
 — de Bourgogne. II, 40.
 — de la Tour. II, 89, 91.
 Izambert, abbé. I, 227, 233.
 ISSANDON. I, 8, 10, 16, 260.
 Ithier Chabot, évêque. I, 116, 123.
 Ithier, chevalier d'Aixe. I, 204.

J

Jacques de Bré, seigneur de la Mabilère. II, 152.
 — de Polverel. II, 130.
 — d'Angoulême. II, 145.
 — de Senneterre. II, 338.
 Jean aux Belles-Mains, évêque. I, 229.
 — Treile. II, 164.
 — du Puy-de-Noix. I, 256.
 — de Nevers, évêque. I, 257.
 — de Veyrat. I, 277, 281, 286, 381.
 Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre. I, 279, 286.
 Jean Julien, trésorier général. II, 189.
 — de Chateauf. I, 298.
 — Lespinasse. II, 207.
 — de Bretagne, vicomte. P, 359, 361, 364.
 — des Montiers, seigneur du Puy. II, 191.

Jean III, de Bretagne. I, 368, 372 ; II, 286.
 — de Montfort. I, 370.
 — de Crosso, évêque. I, 360.
 — Bertrand, orfèvre. II, 208.
 — de Lubersac. I, 384.
 — de Brie. I, 381.
 — de Sermet. II, 134.
 — de la Roche. II, 66, 80.
 — Dorat. II, 136.
 — de Rochechouart. I, 381.
 — de Puy-de-Val. II, 164.
 — de Bré. I, 384.
 — de Champsac. II, 197.
 — de Cros de Calmefort, évêque. II, 6.
 — de Villemur. II, 7, 9, 12.
 — de Beaufort. II, 7.
 — Dumontheil. II, 202.
 — d'Evreux. II, 17.
 — du Luc. II, 24.
 — de Royère. II, 24.
 — Bonne-Lance. II, 27.
 — Joubert. II, 164.
 — Dupont. II, 32, 44.
 — de Blois. II, 33.
 — de Lachenauld, consul. II, 224.
 — Bernard. II, 200.
 — le Vaillant. II, 33.
 — de Saint-Astier. II, 132.
 — de l'Aigle. II, 35, 42, 47, 52, 54, 60, 63, 73, 75, 82, 84.
 — du Boys, consul. II, 170.
 — Harpedan. II, 35.
 — Blanchon. II, 55.
 — de la Roze. II, 55.
 — de Villars. II, 76.
 — de Langeac, évêque. II, 142.
 — Petit. II, 120.
 — Huyon. II, 226.
 Jarrige (Pierre de). II, 237, 328.
 Jambier du Bouchaud. II, 272.
 Jeanne de Bretagne. I, 37 ; II, 134.
 — d'Albret. II, 167, 178, 200, 205, 221, 226.
 — de Flandre. I, 377.
 — de Penthievre. I, 377.
 — la Boitense. II, 3, 5, 18, 22, 32.
 — de Rochechouart. II, 39.
 — de Montfort. II, 46.
 JEANNAILLAC. II, 24.
 JOCONDIAC. I, 13, 16, 55.
 Jocondus. I, 24.
 JONCHÈRE (la). II, 114.
 JORDANA, château. I, 130.
 Jordane de Comborn. I, 262.
 Jostman, château. II, 23.

TABLE

1. ...
2. ...
3. ...
4. ...
5. ...
6. ...
7. ...
8. ...
9. ...
10. ...
11. ...
12. ...
13. ...
14. ...
15. ...
16. ...
17. ...
18. ...
19. ...
20. ...
21. ...
22. ...
23. ...
24. ...
25. ...
26. ...
27. ...
28. ...
29. ...
30. ...
31. ...
32. ...
33. ...
34. ...
35. ...
36. ...
37. ...
38. ...
39. ...
40. ...
41. ...
42. ...
43. ...
44. ...
45. ...
46. ...
47. ...
48. ...
49. ...
50. ...
51. ...
52. ...
53. ...
54. ...
55. ...
56. ...
57. ...
58. ...
59. ...
60. ...
61. ...
62. ...
63. ...
64. ...
65. ...
66. ...
67. ...
68. ...
69. ...
70. ...
71. ...
72. ...
73. ...
74. ...
75. ...
76. ...
77. ...
78. ...
79. ...
80. ...
81. ...
82. ...
83. ...
84. ...
85. ...
86. ...
87. ...
88. ...
89. ...
90. ...
91. ...
92. ...
93. ...
94. ...
95. ...
96. ...
97. ...
98. ...
99. ...
100. ...

TABLE

1. ...
2. ...
3. ...
4. ...
5. ...
6. ...
7. ...
8. ...
9. ...
10. ...
11. ...
12. ...
13. ...
14. ...
15. ...
16. ...
17. ...
18. ...
19. ...
20. ...
21. ...
22. ...
23. ...
24. ...
25. ...
26. ...
27. ...
28. ...
29. ...
30. ...
31. ...
32. ...
33. ...
34. ...
35. ...
36. ...
37. ...
38. ...
39. ...
40. ...
41. ...
42. ...
43. ...
44. ...
45. ...
46. ...
47. ...
48. ...
49. ...
50. ...
51. ...
52. ...
53. ...
54. ...
55. ...
56. ...
57. ...
58. ...
59. ...
60. ...
61. ...
62. ...
63. ...
64. ...
65. ...
66. ...
67. ...
68. ...
69. ...
70. ...
71. ...
72. ...
73. ...
74. ...
75. ...
76. ...
77. ...
78. ...
79. ...
80. ...
81. ...
82. ...
83. ...
84. ...
85. ...
86. ...
87. ...
88. ...
89. ...
90. ...
91. ...
92. ...
93. ...
94. ...
95. ...
96. ...
97. ...
98. ...
99. ...
100. ...

TABLE

1. ...
2. ...
3. ...
4. ...
5. ...
6. ...
7. ...
8. ...
9. ...
10. ...
11. ...
12. ...
13. ...
14. ...
15. ...
16. ...
17. ...
18. ...
19. ...
20. ...
21. ...
22. ...
23. ...
24. ...
25. ...
26. ...
27. ...
28. ...
29. ...
30. ...
31. ...
32. ...
33. ...
34. ...
35. ...
36. ...
37. ...
38. ...
39. ...
40. ...
41. ...
42. ...
43. ...
44. ...
45. ...
46. ...
47. ...
48. ...
49. ...
50. ...
51. ...
52. ...
53. ...
54. ...
55. ...
56. ...
57. ...
58. ...
59. ...
60. ...
61. ...
62. ...
63. ...
64. ...
65. ...
66. ...
67. ...
68. ...
69. ...
70. ...
71. ...
72. ...
73. ...
74. ...
75. ...
76. ...
77. ...
78. ...
79. ...
80. ...
81. ...
82. ...
83. ...
84. ...
85. ...
86. ...
87. ...
88. ...
89. ...
90. ...
91. ...
92. ...
93. ...
94. ...
95. ...
96. ...
97. ...
98. ...
99. ...
100. ...



Marvalde. II, 203.
MASSALIA. I, 4.
MASSERÉ, château. I, 138 ; II, 323.
Massicot. II, 161.
MASJAMBOST. II, 183.
MASLÉON. I, 345.
Massez. II, 233, 240.
Mathieu de Felletin. II, 22.
 — Jouvion. II, 28.
 — Vital. I, 130.
Mathilde du Perche. I, 182.
MAUMONT. I, 194.
MAUMONT (la tour de). II, 143.
Maumont (Jacques de). II, 263.
Médard (Jean de). II, 131.
MEILLARS. II, 308, 320.
Menigon de Lespinasse. II, 133.
MEYMAC, abbaye. I, 133, 144.
Méze. II, 160.
Michel Jouvion. II, 116, 136.
Micheli Bize. II, 2.
Milesinde de Ségur. I, 76.
MILLEVACHES (Plateau de). I, 7.
Mingon (Jean). II, 116.
MIREMONT. II, 273.
Molyn Paulte. II, 232.
Montluc. II, 261.
MONCEAUX, château. I, 133.
Montagnes de Bloud. I, 10.
MONTBRUN. II, 4, 76, 78.
Montbrun (Pierre de). II, 39, 62.
MONTBRON. II, 78.
MONTLOU. II, 126.
Montférand. II, 84.
MONT-JAUVY. I, 370 ; II, 68, 88.
MONTAL, château. II, 274.
Montpezat. II, 339.
MONTIGNAC. I, 75 ; II, 54.
Montluc. II, 217.
Montlevrier. II, 126.
MONTMAILLÉ (la porte de). II, 69.
Montmorency, évêque. II, 123.
 — le connétable. II, 158.
Morie (la). II, 202.
Mortemart. I, 7, 279, 372.
MOTHE-CANILHAC (la). I, 77.
Moulin. I, 11.
MOULIN-BLANC. II, 201.
Muret (Marc-Antoine). II, 136, 299.
MUZEAU, château. II, 303.

N

NANTIAT. II, 54.
NARBONNE. I, 3.
NAVEX (le). II, 9.

NAVES, église. I, 134 ; II, 308.
NAZARETH. I, 159.
NEUVIC. I, 24 ; II, 323.
Neuville (François de). II, 271, 322.
NEXON. I, 97 ; II, 124, 244.
Nicetius, évêque. I, 30.
NIEUIL, église. I, 110.
Nicolas Viaud. II, 16, 38.
 — Roger. I, 383.
Nicolle de Blois. II, 85.
NIGREMONT. I, 16.
NOAILLES. I, 339.
Noailles (Pierre de). I, 155.
 — (Henri de). II, 328, 345.
NOBLAC. II, 51.
Nonichius. I, 36.
NOTRE-DAME-DE-BORT. I, 184.
 — DE CHERVIX. I, 227.
 — DES ARÈNES. I, 242.
NONTRON. I, 272 ; II, 63, 76.

O

OBazine, abbaye. I, 183, 185, 229, 255.
ORJAT. I, 144.
Odo, abbé de Brantôme. I, 239.
Odon de Saint-Chamans. I, 190.
ODOUZE (mont). I, 7.
Olderic, abbé. I, 7.
Olivier de Lastours. I, 225, 234, 237.
 — de Haletz. I, 239.
 — de Mouni. II, 17.
 — de Clisson. II, 33, 39.
 — de Blois. II, 36, 46, 50.
Olivier Blanchard. II, 24.
Omatius. I, 28.
ORADOUR-SUR-VAYRES. I, 242.
ORBIS LEMOVICINUS. I, 54.
ORZIS. I, 57.
Othier. I, 89.
OZIC. I, 57.
Ouent (Saint). I, 40.

P

PAGI MINORES. I, 16.
PANAZOL. II, 120, 122.
PANET (la porte de). II, 11.
Parc (du), ministre protestant. II, 205.
Pardulphus (St Pardoux). I, 43.
PAULIAC. I, 50.
Paul Audier. II, 50.
PAYRAT (château). I, 260.
Pélagie (Sainte). I, 30.
Pembrock (le comte de). II, 74.
Penicaut (Jean). II, 137, 164.

Penicaus (Pierre). II, 137.
 Pépin-le-Bref. I, 49, 51.
 — II. I, 56, 59, 62.
 PETIT-LIMOGES. II, 67.
 Petiot, consul. II, 343.
 Percevaux de Cologne. II, 8.
 PERPEZAT. I, 106.
 Perusse (Gautier de). II, 89.
 — (François de). II, 237.
 Petronius. I, 10.
 PEYRELEVADE. I, 17.
 PEYRILLE (château). I, 269.
 Peyrot-le-Béarnais. II, 26.
 Perusse des Cars. I, 77.
 Peyteau. II, 164.
 Philippe-Auguste. I, 264, 268.
 — le Hardi. I, 322, 325, 354.
 — le Long. I, 368.
 — VI. I, 371.
 Pictavi. I, 6.
 Pierre Crosnier. II, 164.
 PIERREFITE. I, 17.
 PIERRE-BUFFIÈRE. I, 101, 243; II, 334.
 Pierre-Buffière (Jean de). II, 89.
 — (Louis de). II, 323.
 Pierre de Maymac. I, 110.
 — d'Albert, abbé. I, 114.
 — de Pierre-Buffière. I, 158, 247, 361; II, 61, 246.
 — II, de Lastours. I, 168.
 — Laurez. I, 178.
 — moine d'Obazine. I, 185.
 — Coral, abbé. I, 192.
 — Barry, abbé. I, 204.
 — Audier, sénéchal. I, 283.
 — de Lasteyrie. I, 306.
 — de Gimel. I, 307.
 — de Serviant, sénéchal. I, 318.
 — de Saint-Astier, évêque. I, 318.
 — prieur de Saint-Vaury. I, 313.
 — de la Sépière, évêque. I, 346.
 — de Malemort. I, 371.
 Pierre-Roger (Clément VI). I, 379.
 — de la Case. I, 379.
 — de Craon. II, 34.
 — d'Auvergne. II, 26.
 — de Montbrun. II, 79.
 — abbé de Saint-Martin. I, 227.
 — III, prieur de Grandmont. I, 209.
 — Oudoyer. II, 2.
 — Roux. II, 28.
 PIERRES-BLANCHES (les), abbaye. I, 318.
 POMPADOUR. I, 9, 138, 262.
 — (Marguerite de). II, 130.
 — (Jean de). II, 89, 317.

Poncet de Marquessac. II, 130.
 Pontbriant (Olivier de). II, 103.
 — (François de). II, 102, 103, 151, 198, 211, 220, 229.
 Pontville (Jean de). II, 106, 119.
 Pothon de Xaintrilles. II, 44.
 Princay. II, 281.
 Prolhac, consul. II, 94.
 PUY-D'ARNAC. I, 16.
 PUY-AIGU. I, 269.
 Puyguyon (Jean de). II, 130.

R

Ramon de la Charlonie. II, 42.
 RANCON. I, 15, 16; II, 67.
 Ranulfe d'Aubusson. I, 131.
 — de Pérusse. II, 30.
 — Cabridel de Rochechouart. I, 132.
 — abbé du Dorat. I, 164.
 Rastignac. II, 320.
 Raymond, officier de Limoges. II, 190.
 — comte de Toulouse. I, 62, 156, 175, 219.
 — de Turenne. I, 154, 158.
 — de Curemonte. I, 155.
 — II, de Turenne. I, 236, 264.
 — III, de Turenne. I, 269.
 — VII, de Turenne. I, 358.
 — Guibert. II, 2.
 — Gabriel, capitaine. II, 219.
 — Pierre. II, 137.
 Raynaud, vicomte d'Aubusson. I, 282.
 — de Saint-Amand. II, 131.
 — de la Porte, évêque. I, 346, 369.
 RAZÈS. II, 127.
 RAZAC. II, 85.
 RÈGLE (la), abbaye. I, 37, 104, 123.
 Renaud, vicomte. I, 72, 73.
 René de Brie, évêque. II, 117.
 — vicomte de Rohan. II, 154.
 Richard, archevêque de Bourges. I, 128.
 — de Malmesbury. II, 16.
 — duc de Normandie. I, 132.
 — Cœur-de-Lion. I, 214, 221, 235, 242, 249, 257, 262, 264, 272.
 RILHAC. II, 153.
 Rivet de la Grange. I, 25.
 Robert Knolle. II, 7.
 — d'Arbrissel. II, 4.
 — de Donzenac. I, 381.
 — de Montbron. II, 8, 78.
 — de Châlus. I, 381.
 — de Sélit. I, 210.
 — de Madrange. II, 129.

Robert de Combera. I, 160.
 — chanoine. I, 192.
 ROCAMADOUR. I, 235.
 ROCHECHOUART. II, 125, 235, 301.
 — (Louis de). II, 4.
 — (Claude de). II, 185, 207.
 Rochechouart-Pontville (François de). II, 119.
 — Mortemart (Jean de). II, 106.
 Rotberge de Rochechouart. I, 107, 141.
 ROC-DE-VIC. I, 8.
 ROCHE-L'ABEILLE (la). I, 14, 237.
 ROCHE-CANILHAC. I, 67.
 Roche (de la). II, 281.
 ROCHE-AUX-FÈRES (la). I, 17.
 ROCHEMAUX. I, 83.
 Rodolphe, roi de Bourgogne. I, 67.
 Rodulphe, évêque. I, 60.
 ROFFIGNAC. I, 20.
 — (Jean de). II, 80.
 Roger de Mortimer. I, 371.
 — de Beaufort. II, 9, 12.
 Rogerius. I, 56.
 Romanet, Louis, consul. II, 224.
 Rosiers (Pierre de). II, 89.
 Rothilde, vicomtesse. I, 73, 76.
 — d'Aragon. I, 269.
 Rothgar. I, 52.
 Rotharius. I, 54.
 ROUFFIAC. I, 16, 57.
 Rougier (André). II, 95.
 RUFFEC-LE-CHATEAU. I, 69.
 Rurice I et Rurice II. I, 26.
 Rusticus. I, 44.

S

Saint-Héran (de). II, 273.
 SAINT-MICHEL, église. II, 197.
 — LÉONARD. II, 151.
 — JUNIEN. II, 202.
 — Alpinien. I, 18.
 — SELVE. II, 130.
 — Austriclinien. I, 18.
 — Aurélien. I, 21.
 — André (le maréchal de). II, 160.
 — Amand. I, 27, 352.
 — Cessadre. II, 206.
 — AUGUSTIN, abbaye. I, 58, 72, 202.
 — ANDRÉ DE SAINT-JUNIEN. I, 124.
 — BENOIT-DU-SACT. I, 89.
 — MARTIN-LA-HORTE. II, 133.
 — FRANÇOIS D'EXCIDEUIL, église. II, 132.
 — MARTIAL D'ALBARÈDE. II, 132.
 — GENEST-LA-CHAPELLE. I, 144.

Saint Bernard. I, 189.
 — Cessator. I, 46.
 — Eloi. I, 39, 42.
 — CYRC, château. I, 301.
 — Gelais. II, 131.
 — ETIENNE, église. I, 71, 94, 122, 151.
 — Etienne de Muret. I, 301.
 — GERMAIN-LES-BELLES. I, 224.
 — GEORGES DE ROFFIGNAC. I, 222.
 — GÉRAUD, église.
 — Gaucher d'Aureil. I, 358.
 — HILAIRE DE PORTIERS. I, 214.
 — HILAIRE DE LASTOURS. I, 322.
 — JUNIEN, église. I, 60, 96, 117; II, 111, 235.
 — JULIEN, église. II, 89.
 — LAURENT-SUR-GAURE. II, 119.
 — JUST, église. I, 229.
 — MARTIAL, abbaye. I, 70, 74, 92, 108, 149, 150, 198, 201.
 — LÉONARD. II, 234, 272, 280, 332.
 — Loup. I, 39.
 — FRONT-LA-RIVIÈRE. I, 299.
 — JEAN-DE-GORRE. I, 240.
 — MARTIN-LÈS-LIMOGES. I, 41, 229.
 — MARTIN-DE-TULLE. I, 28, 125.
 — PIERRE-DU-SÉPULCHRE. I, 21.
 — PIERRE-DU-QUEYROIX. I, 27, 60; II, 59.
 — Priest-sous-Aixe. I, 14, 327.
 — PROJET. II, 126.
 — Priest-Ligoure. II, 61.
 — PRIEST. II, 92.
 — Prosper. I, 25.
 — SAUVEUR, église. I, 93, 116, 151.
 — MICHEL-DE-PISTORIE. I, 25.
 — Paulin. I, 24.
 — PARDOUX. II, 235.
 — MICHEL-DES-LIONS. I, 169.
 — MARTIN de Treignac. I, 167.
 — SANTIN. I, 47.
 — VAAST. I, 29.
 — GERMAIN. II, 291.
 — VAURY. I, 51.
 — VIC, château. II, 24.
 — YRIEIX. I, 31, 67, 226, 245, 260, 268; II, 10, 43, 80 et *passim*.
 — PRIEST-TAUBION. II, 234.
 SAINTE-EULALIE, église. I, 76.
 — Féréole. II, 308.
 — Félicité, église. I, 12, 291.
 — Croix (M^{me} de). II, 250.
 — Marie de la Règle. I, 151.
 Sabinus Calminius. I, 12.
 Salais. II, 160.

Sanche-Sancion. I, 60.
 SALESSE. I, 256.
 Santones. I, 6.
 Sara. I, 225, 272.
 Sarrazin (Laurent). II, 18.
 Savoyé. II, 75, 77.
 SEIGNEURIES PRINCIPALES. II, 212.
 Siméon du Boys. II, 136.
 Sedulius. I, 11.
 Senobranus. I, 12.
 Senneterre (Madeleine de). II, 273.
 Sédières (Pierre de). II, 328, 355.
 SÉGUR. I, 137, 266; II, 241, 264.
 Selves (Jean de). II, 106.
 Sebrand-Chabot, évêque. I, 235, 237, 256, 260, 267.
 Sidoine Apollinaire. I, 23, 26.
 Silanus. I, 18.
 Simon Luc, consul.
 Simplicius, moine. I, 122.
 Simon de Rochechouart. I, 324.
 — de Cramaud. II, 31.
 SCORAILLES. I, 49.
 SCHOTORIENSE. I, 29.
 SECONDELAS. I, 103.
 SOLIGNAC. I, 16, 40, 51, 116, 106, 166; II, 129.
 Sorrezai (Pierre de). II, 101.
 Stephanus. I, 21.
 Stodile. I, 59, 61.
 SOUTERRAINE (la). I, 92, 210, 232; II, 25, 80.
 Suzanne. I, 20.

T

Tancarville. II, 66.
 Térentiolus. I, 34.
 Théodebert. I, 37.
 Théodoric. I, 26.
 Thevet (André). II, 377.
 Thibaut de Pont. II, 2, 3, 15.
 Thibaud-le-Grand, roi de Navarre. I, 319.
 — abbé de Fleury. I, 257.
 — II, comte de Champagne. I, 204, 295.
 — de Blazon. I, 191.
 — de la Comblaye. II, 53.
 Tilic (de Tilio). I, 146.
 Thomas-Champalain. II, 133.
 — Felton. II, 9, 22.
 THIVIERS. II, 267.

THOURON, château. II, 67.
 TOURTOIRAC, monastère. I, 95, 103.
 TREIGNAC. I, 8, 167, 240.
 TULLE. I, 20, 33, 67, 183, 187; II, 276, 284, 300.
 TUMULI du Haut-Limousin. I, 8.
 — du Bas-Limousin. I, 9.
 TURENNE. I, 33, 49, 58, 67, 71, 159; II, 80, 349.
 Turpin, évêque. I, 72.

U

Ussel. II, 293.

V, W

Valérie. I, 21.
 VAUGUYON (la). II, 26.
 VALETTE, monastère. I, 187.
 VENTADOUR. I, 33, 71, 170, 196; II, 27.
 Ventadour (Gilbert de Lévi). II, 243, 257, 260, 266.
 Vertamond. II, 164, 224.
 Vercingetorix. I, 10.
 Verrier (Jean). II, 20.
 Verlhac (Paschal). II, 164.
 Verteillac (de). II, 229.
 Veyrier (Jean). II, 164.
 Vezin de Charny. II, 350.
 Vieilcastel. I, 155.
 VICOMTEAU. II, 227.
 Victorius. I, 25.
 VIGEOIS. I, 9, 31, 141, 229.
 VIGUERIES du Limousin. I, 53.
 Villars (marquis de). II, 244.
 VILLAS ROMAINES. I, 14.
 Villiers (Charles de), évêque. II, 125.
 Villiers de l'Île-Adam, évêque. II, 137.
 Viroald (Pierre), abbé. I, 161.
 Visigoths. I, 23.
 Witard de La Roche-Canilhac. I, 135, 140.
 VOIES ROMAINES. I, 14.
 Waifre. I, 48, 51.
 WARACTENSIS. I, 44.
 Wolf (Jacques). II, 203.
 VOUTEZAC. I, 72; II, 306.

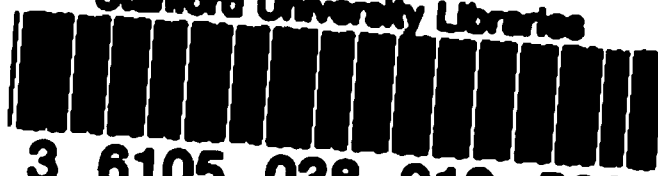
Y

Yrieix de Chouly. II, 238.
 Yvernaud (Jean). II, 184.
 Yrieix de Gentils. II, 326.

1

2

DC 801 .L72 .M37
Histoires de vicomtes et de la
Stanford University Libraries



3 6105 038 919 523

C. ● 1C801
-72
M37
v.1-2

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

--	--	--